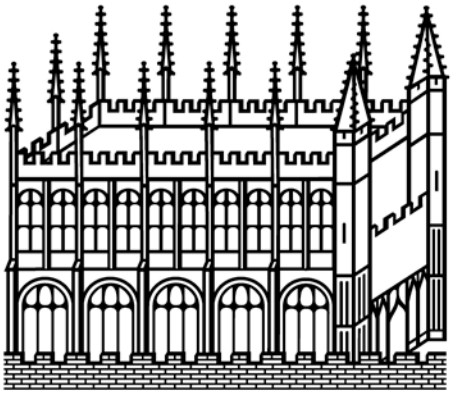


Bodleian Libraries

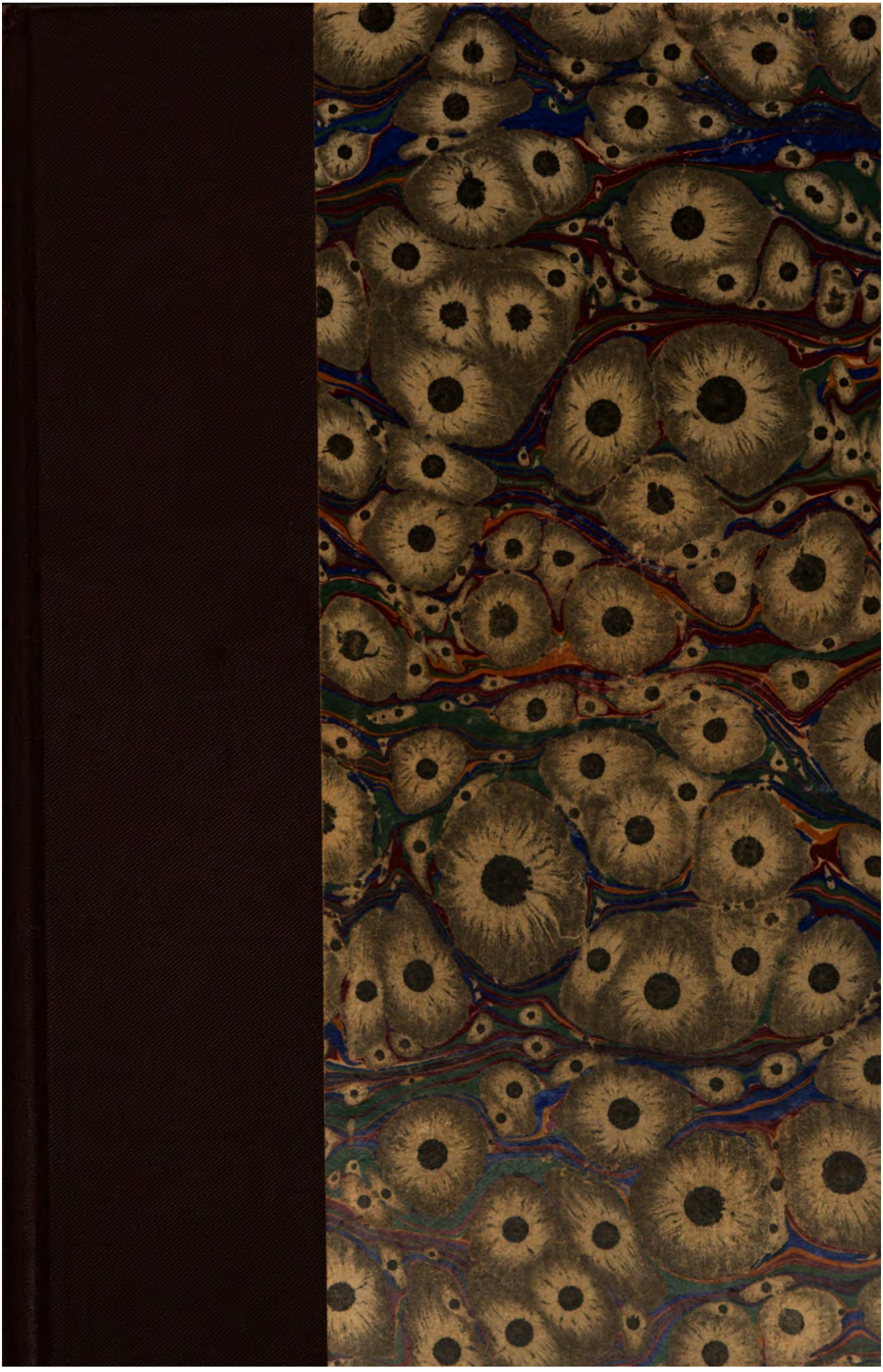
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

Bought from Aspin

UNE FEMME

A

TROIS VISAGES

Jules ROUFF et Cie, Éditeurs
PARIS, 14, Cloître Saint-Honoré, 14, PARIS

PAUL DE KOCK

ŒUVRES COMPLÈTES

A 1 franc 50 centimes le volume.

Monsieur Dupont	1 v.	Une femme à trois visages	2 v.
Mon voisin Raymond	1 v.	La Fille aux trois jupons	1 v.
La Femme, le Mari et l'Amant.	1 v.	Friquette	1 v.
L'Enfant de ma Femme / Nouvelles et Théâtre	1 v.	Une Gaillarde	2 v.
Georgette	1 v.	La Grande Ville	1 v.
Le Barbier de Paris	1 v.	*Les Enfants du boulevard:*	
Madeleine	1 v.	— Les Nouveaux Troubadours.	1 v.
Le Cocu	1 v.	—Un Petit-Fils de Cartouche.	1 v.
Un bon Enfant	1 v.	Une Grappe de groseille	1 v.
Un Mari perdu	1 v.	L'Homme aux trois culottes	1 v.
Gustave le mauvais sujet	1 v.	Monsieur de Volenville. — Berlingot et Cie	1 v.
André le Savoyard	1 v.	Un Jeune Homme mystérieux.	1 v.
La Pucelle de Belleville	1 v.	La Jolie Fille du Faubourg	1 v.
Un Tourlourou	1 v.	Madame de Monflanquin	2 v.
La Maison blanche	1 v.	Madame Pantalon	1 v.
Frère Jacques	1 v.	Madame Tapin	1 v.
Zizine	1 v.	Un Mari dont on se moque	1 v.
Ni jamais, ni toujours	1 v.	La Mariée de Fontenay-aux-Roses	1 v.
Un Jeune homme charmant	1 v.	Ce Monsieur	1 v.
Sœur Anne	1 v.	M. Chérami	1 v.
Jean	1 v.	M. Choublanc	1 v.
Une Fête aux env. de Paris / Contes et chansons	1 v.	Papa Beau-Père	1 v.
La Laitière de Montfermeil	1 v.	Le Petit Bonhomme du coin	1 v.
L'Homme de la nature	1 v.	La Petite Lise	1 v.
Moustache	1 v.	Les Petits Ruisseaux	1 v.
L'Amoureux transi	1 v.	La Prairie aux coquelicots	2 v.
Mon ami Piffard	1 v.	Le Professeur Fiche-Claque	1 v.
L'Ane à M. Martin	1 v.	Sans Cravate	2 v.
La Baronne Blaguiskoff	1 v.	Le Sentier aux prunes	1 v.
La Bouquetière du Chât.-d'Eau.	2 v.	Taquinet le Bossu	1 v.
Carotin	1 v.	L'Amour qui passe et l'Amour qui vient	1 v.
Corisette	2 v.	*La Mare d'Auteuil :*	
Les Compagnons de la Truffe	2 v.	— Madame Saint-Lambert	1 v.
Le Concierge de la rue du Bac	1 v.	— Benjamin Godichon	1 v.
L'Amant de la Lune	3 v.	Paul et son Chien	1 v.
La Dame aux trois corsets	1 v.	Les Époux Chamoureau	1 v.
La Demoiselle du cinquième	2 v.	Le Petit Isidore	1 v.
Les Demoiselles de magasin	2 v.	Le Petit Isidore. — Alexis et Georgina	1 v.
Une drôle de Maison	1 v.	Flon, Flon, Flon, Lariradondaine	1 v.
Les Étuvistes	2 v.	Un Monsieur très tourmenté.	1 v.
La Famille Braillard	2 v.		
La Famille Gogo	2 v.		
Les Femmes, le Jeu et le Vin	1 v.		

Paris. — Imp. Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PAUL DE KOCK

UNE

FEMME

A

TROIS VISAGES

TOME PREMIER

PARIS

JULES ROUFF ET Cie, ÉDITEURS

14, CLOITRE SAINT-HONORÉ, 14

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
17 DEC 1977
OF OXFORD
LIBRARY

UNE FEMME

A TROIS VISAGES

I

Le ménage de Théobald.

— Pleuvra-t-il aujourd'hui?.... hein? Dois-je mettre mon chapeau blanc, ou tout bonnement garder celui de tous les jours?

— Ma foi! je ne sais pas... je ne suis pas astronome, moi.

— Oh! quelle jolie réponse!... Comme si l'on avait besoin d'être un Matthieu Laënsberg pour deviner au temps s'il fera beau ou non dans la journée.

— Laisse-moi donc un peu tranquille; tu vois bien que je travaille.

— Bon!... Quand je vous demande quelque chose vous n'avez plus que cela à me dire : «Je travaille!... » Mon Dieu, il me semble que c'est bientôt fait de dire: Je crois que le temps menace... ou : Tu peux mettre ton chapeau blanc, le temps se soutiendra... Ce n'est pas cela qui vous distrairait beaucoup de vos grands travaux.

— Ah ! ma chère amie, que tu es assommante !... Tu ne comprends donc pas que je fais un article fort important pour mon journal... la critique d'un ouvrage dont tout le monde dit beaucoup de bien...

— Si tout le monde en dit du bien, vous n'avez pas besoin de le critiquer, cet ouvrage...

— Tais-toi donc ! Est-ce que tu t'y connais?... Ne parle donc pas littérature, je t'en prie !...

— Je m'y connais peut-être mieux que vous, quoique ce ne soit pas mon état d'avoir de l'esprit... et que je n'aie pas fait un cours d'es... d'es... Ah ! mon Dieu, quel est donc ce mot savant que vous employez à tort et à travers à présent?... Es... esthétique, c'est cela... J'entendais l'autre jour un monsieur qui lisait un feuilleton... je ne sais plus de quel journal, et qui s'écriait : « Ces messieurs veulent vous jeter de la poudre aux yeux... Ils feraient bien mieux de nous y jeter de l'esprit ! »

— Est-ce pour moi que tu dis cela ?

— Ah ! mon petit Théobald, par exemple... je ne me permettrais pas de dire que tu es bête, toi.

— D'abord, ton monsieur devrait savoir qu'on n'a pas de l'esprit en poudre pour le lui jeter aux yeux.

— Oh ! mais c'était une façon de parler... une... hyperbole, n'est-ce pas ?

— Tais-toi, tu dis des bêtises... et tu devrais bien faire attention dans le monde, parce qu'il t'échappe quelques fois des locutions qui ne sont pas catholiques.

— Allons, c'est cela !... Vous allez me dire que je suis une sotte, peut-être ?

— Non... je ne dis pas cela. Mais, comme tu n'es pas très-ferrée sur la grammaire, sur l'histoire, sur la géographie, et que tu veux parler de tout à tort et à travers, tu commets parfois d'énormes bévues qui font rire à tes dépens... Je vois bien cela, moi.

— C'est-à-dire que vous êtes jaloux, je crois, de ce que l'on me trouve aimable, et de ce que l'on me fait toujours conter des anecdotes... et l'on s'amuse beaucoup plus quand je parle que quand c'est vous qui faites vos discours. On rit bien plus en m'écoutant.

— Oui, on rit à tes dépens, comme je te le disais tout à l'heure... Encore avant-hier, chez Raymond, je ne sais plus à propos de quoi on citait *Socrate* ayant bu la ciguë, alors tu t'es écriée : Comme ces Romains étaient courageux !

— Eh bien ?

— Eh bien ! *Socrate* n'a jamais été Romain, ma chère amie.

— Qu'est-ce qu'il était donc ?

— Mais il était Athénien, Grec, par conséquent.

— Athénien ou Romain, ce sont toujours des antiques ; ce n'est pas là une grande erreur... Vous en faites bien d'autres, vous autres messieurs, dans les journaux !... Vous citez un vieux mélodrame en disant : C'est bien là la prose de *Pixérécourt*, et la pièce dont vous parlez était du bon papa *Caigniez*. Vous faites de même pour les romans : vous attribuez à *Ducray-Duménil* des ouvrages de *Dinocourt*, à *Anne Radcliff* les romans terribles du révérend père *Mathurin*, et ainsi de suite !... Et vos erreurs sont imprimées, ce qui les rend bien plus grosses !... car les paroles ne sont que du vent, tandis que les écrits... Il y a une citation latine là-dessus... mais je ne la sais pas bien.

— C'est dommage ! Tu devrais essayer de parler latin, ce serait le bouquet !... Voyons, Abricotine, me laisseras-tu travailler, enfin ?

— Ah ! Théobald, vous ne me parliez pas ainsi, autrefois... Vous ne me rudoyiez pas quand je vous demandais quelque chose... Vous ne vous fâchiez pas quand je voulais causer un peu avec vous !... Comme vous êtes changé !

— Ma bonne amie, je pourrais peut-être t'en dire autant... mais ce serait peu galant ; je ne te le dirai pas.

— Vous vous contenterez de le penser, n'est-ce pas?... Oh ! que c'est bien d'un mari cela !... Ces messieurs ne nous trouvent plus jolies au bout de quelques années de ménage... Ils se figurent peut-être qu'ils sont toujours beaux, eux !... que le temps a passé à côté d'eux sans les voir... pauvres petits !... Heureusement leur opinion ne nous empêche pas de faire des conquêtes, ce qui prouve que nous ne sommes pas encore si déchirées !...

Pendant que cette dame continue de parler, son mari, qui est assis devant un bureau surchargé de livres, de cahiers et de papiers, s'est remis à écrire et semble ne plus prêter aucune attention aux plaintes et aux reproches de sa femme.

Pendant que nous en sommes au chapitre de ce monsieur, disons tout de suite que Théobald Rubencourt a trente-sept ans, que c'est un homme blond, grand, mal bâti, mais qui a les traits assez agréables, et les yeux passablement badins, surtout lorsqu'il ne se querelle pas avec sa femme.

Il avait peu de fortune ; il s'est fait homme de lettres, plutôt par vanité que par vocation et sans avoir positivement du talent; il est parvenu à se faire presque une petite place au milieu de cette fourmilière de gens qui veulent à toute force écrire, malgré Minerve !

Pour en arriver là, Théobald Rubencourt a pris un de ces moyens les plus usités maintenant parmi ces messieurs ; dans tous ses articles, il a trouvé l'occasion d'accabler de compliments ceux de ses confrères qui tiennent le haut rang dans la république des lettres ; et comment voulez-vous que les gens ne répondent pas quelquefois un mot aimable à celui qui les comble chaque jour de louanges?... C'est ainsi que l'on parvient à se faire connaître. — Flattez, flattez encore... flattez toujours !... Les hommes se laissent prendre à la flatterie tout aussi bien que les femmes... et que les corbeaux !

A vingt-deux ans, Théobald, qui était assez joli garçon, bien qu'il n'eût pas de mollets... mais la mode des pantalons larges cache cette difformité, si remarquable au temps où l'on portait des culottes, et probablement les hommes mal faits sont en majorité, puisque les pantalons larges continuent de régner. Mais, avec la pipe et le tabac, il est naturel de ne plus s'habiller avec élégance. Tout se tient : quand les hommes portaient encore des pantalons collants, ils n'auraient pas voulu répandre autour d'eux un parfum de corps de garde... Pardon, je ne suis pas fumeur, on le voit, et je prêche dans le désert; mais les opinions sont libres. J'avoue cependant que je ne puis m'habituer à voir des écoliers de douze ans fumant des cigares, et de jeunes *voyoux* qui, à *huit* ou *neuf* ans, ont déjà la pipe à la bouche!... Si c'est là ce qu'on appelle notre belle jeunesse, que ferait donc la laide?

Nous disions donc que Théobald, bien que dépourvu de mollets, trouvait assez facilement le placement de son cœur, ce qui prouve qu'il n'est pas indispensable d'être un Apollon pour plaire aux dames. Notre jeune blond qui, alors, s'occupait beaucoup plus d'amourettes que de littérature, et il avait bien raison, fréquentait avec assiduité ces endroits publics où les beautés peu farouches se donnent rendez-vous. Ainsi, il allait aux bals en vogue à cette époque, tels que la *Chaumière*, *Mabille*, le *Château-Rouge*, le *Waux-hall*, *Valentino*. Et là, jetant son dévolu sur une des plus fringantes danseuses de l'établissement, il débutait avec elle par une *polka* et finissait par un souper.

Ces liaisons éphémères ne pouvaient en rien nuire à l'avenir du littérateur en herbe, surtout lorsqu'elles ne duraient que le temps d'un carnaval ou d'un quadrille en vogue. Mais un beau jour, c'est-à-dire un beau soir... disons tout de suite une belle nuit, ce sera plus exact, Théobald avait rencontré à *Valentino* la séduisante Abrico-

tine Ragotin... Mais le nom de famille était peu connu, et on ne la nommait généralement que : Abricotine.

C'était une blonde aux belles épaules bien blanches, bien grassouillettes, et le reste de sa personne répondait à cette partie remarquable de ses attraits. C'était une grande fille de dix-neuf ans, aux formes bien accusées, bien arrondies; sa taille était mince et souple, sa jambe était très-bien faite; elle avait du mollet et il était fort bien placé. Convenons que cela est bien plus indispensable à une femme qu'à un homme; et c'est bien simple : les femmes ne portent point de pantalons... Quelques-unes, cependant, en mettent parfois... Passons cela aux petites filles, mais une fois que l'on est femme, cela est bien laid!... et devrait être défendu, même dans l'intérêt de ces dames que cela expose à mille désagréments.

Mademoiselle Abricotine était donc bien faite; elle avait une bouche rieuse et bien garnie, et des yeux châtain-gris, un peu hardis peut-être, mais cela ne donnait que plus de piquant à son sourire. Sa danse répondait à l'expression de son regard; elle était osée, excentrique même; on assure que quelquefois le préposé aux bonnes mœurs l'avait engagée à modérer l'abandon de ses *balancez*, et à envoyer sa jambe moins haut, ce qui menaçait les yeux de son vis-à-vis. Abricotine accédait quelque temps à ces avis; mais lorsque le surveillant n'était pas là elle risquait bien vite une pirouette qui faisait l'admiration des spectateurs. Aussi les amateurs de danse plastique se portaient toujours en foule au quadrille qu'elle avait choisi. Sa réputation chorégraphique était devenue colossale; elle était aussi fameuse que les *Cigarette*, *Tamponnette*, *Bastringuette* et autres célébrités dansantes de cette époque.

Théobald avait remarqué Abricotine, qui exécutait alors le pas de la *Tulipe orageuse*, et, sur-le-champ, il s'était senti fasciné; les mouvements d'un *balancez*, dans lequel

la piquante danseuse imitait ces jolis frétillements de *cachucha*, qui avaient donné tant de vogue à *Fanny Essler*, achevèrent de captiver notre jeune homme. Le quadrille n'était pas terminé que déjà il avait retenu Abricotine pour la danse suivante.

Et pendant cette danse une déclaration brûlante était lancée, reçue, acceptée; on y avait répondu par un sourire qui donnait les plus vastes espérances; bref, la connaissance avait été bientôt faite. L'amour se mène grand train dans les bals publics; il semble que la musique, que le galop électrisent ces jeunes cœurs qui ne viennent là que pour chercher à aimer et à plaire. C'est un si doux passe-temps! On a bien raison de s'y adonner quand on le peut.

Si bien que le lendemain mademoiselle Abricotine était la maîtresse de Théobald... et, quand je dis le lendemain, je crois que je retarde.

Mais cette fois l'amour du jeune homme n'était plus un simple caprice, c'était une passion qui menaçait de se prolonger indéfiniment. La jolie danseuse de Valentino n'avait pas positivement de l'esprit, mais elle avait du jargon, de l'adresse et surtout cette finesse que possèdent presque toutes les femmes, et qui leur fait deviner sur-le-champ le côté faible de l'homme qui les aime... Ah! que nous sommes loin de posséder cet avantage!... Une femme nous connaît après vingt-quatre heures de liaison intime, et nous quelquefois nous ne connaissons pas notre maîtresse après vingt quatre mois passés avec elle. Est-ce parce que nous sommes le sexe fort que nous avons si peu d'intelligence sur ce chapitre? On me répondra que nous ne pouvons pas avoir tous les avantages.

Abricotine s'aperçut bientôt que l'amour-propre était le côté faible de Théobald; il écrivait déjà quelques vers, quelques romances, quelques articles de petits journaux, et il s'empressait de communiquer à sa maîtresse ce qu'il

venait de composer. Celle-ci ne manquait pas de trouver charmant, admirable tout ce que son amant avait fait ; elle lui disait qu'il était le premier écrivain de l'époque, et, celui-ci, au lieu de se dire que cette demoiselle n'était rien moins qu'en état de juger ce qui était bien ou mal en littérature, la pressait sur son cœur en s'écriant :

— Il me serait impossible de vivre sans toi !

Cette conclusion était fort du goût d'Abricotine, qui, à la vérité, avait un état : elle gravait de la musique, mais elle n'aimait pas du tout travailler. D'un autre côté, la danse ne donne pas toujours la facilité de s'acheter de jolies toilettes et de faire de bons repas. La jeune fille avait passé de tristes jours... Cela arrive parfois, même après de joyeuses nuits. Théobald n'avait pas une fortune, mais il possédait mille écus de rente ; avec cela, on est toujours sûr de vivre ; puis il devait avec sa plume devenir riche un jour : il le lui annonçait d'un air si persuadé qu'elle avait fini par le croire.

Le jeune homme dit un jour à Abricotine :

— Pourquoi vivre chacun de son côté?... Demeurons ensemble : d'abord ce sera un bonheur, ensuite ce sera une économie.

La demoiselle ne demandait pas mieux ; elle avait tout à gagner : son mobilier était plus que modeste, celui de son amant était très-confortable.

Les amis de Théobald eurent beau lui dire :

— Il ne faut jamais vivre en commun avec sa maîtresse... c'est une grande sottise ! Après cela, on a toutes les peines possibles à s'en débarrasser, et si enfin on se décide à la quitter, il faut toujours se résoudre à faire l'abandon de son mobilier.

Le jeune homme avait l'habitude de n'en faire qu'à sa tête, il prit Abricotine chez lui ; celle-ci fit semblant d'y apporter une foule de choses... Cela se bornait à des pa-

quets renfermant des chiffons de femme qui tiennent toujours beaucoup de place et n'ont aucune valeur. Mais l'amour ne calcule pas; car, du moment qu'il calcule, il a cessé d'être de l'amour. On vécut donc ensemble d'abord comme deux tourtereaux, puis comme de nouveaux époux, puis enfin comme mari et femme.

L'amour avait fait place à l'habitude; Abricotine d'ailleurs s'était beaucoup amendée : elle ne pensait plus du tout à danser, elle était devenue une véritable ménagère, s'occupant avec beaucoup de soin de confectionner un bon pot-au-feu et de faire à Théobald de ces petits plats sucrés que les hommes aiment beaucoup, surtout quand ils sont poëtes : l'esprit et la gourmandise doivent aller ensemble; il n'y a que les imbéciles qui n'apprécient pas ce qui est bon. J'en ai connu un... j'en ai connu plus d'un, mais je me rappelle en ce moment celui-là, parce qu'à table il répétait toujours, en y mettant une espèce de fierté :

— Moi, je mange pour vivre et je ne vis pas pour manger.

Pauvre bonhomme! sa femme lui a bien appris pourquoi il vivait!

Un enfant était venu resserrer la liaison de Théobald et d'Abricotine, une petite fille, que l'on avait trouvée sur-le-champ belle comme le jour!... sans faire attention qu'il pleuvait ce jour-là. On l'avait nommée Théodorine, puis on l'avait mise en nourrice, parce qu'un homme qui écrit et qui n'a qu'un logement modeste ne peut point s'exposer à entendre toute la journée les cris d'un enfant qui n'a pas encore fait ses dents... et on sait bien que les dents ne se font pas sans douleur...

Les années s'écoulèrent : Abricotine avait pris un embonpoint qui lui avait ôté de sa jeunesse; mais elle soignait toujours parfaitement le chapitre de la cuisine. Théobald se disait bien quelquefois qu'il avait raté son avenir, qu'a-

vec son talent, dans sa position, il aurait pu faire un mariage avantageux, épouser une demoiselle riche; mais il était tellement habitué à Abricotine, qu'il ne pouvait pas se décider à la quitter. Ensuite celle-ci, qui lisait fort bien sur sa physionomie, devinait souvent ce qui le rendait triste, morose; alors elle redoublait de gentillesse, de petits soins, de flatteries, puis soupirait en lui disant :

— Et ta fille... ta Théodorine que tu aimes tant!... ne feras-tu donc rien pour elle?... Je ne te parle pas de moi, qui t'ai consacré ma jeunesse... qui, pour toi, ai renoncé à tous ces plaisirs... qui étaient cependant de mon âge... qui ai refusé d'écouter les hommes qui voulaient me couvrir d'or et de diamants, me donner voitures, chevaux, hôtel, laquais!... Non, je ne regrette point tout cela d'ailleurs, car ton amour a toujours suffi à mon bonheur... Avec toi, je me trouverais heureuse dans la plus modeste mansarde!... Mais, ma fille... lorsque je pense à son avenir... pauvre enfant qui n'a pas de nom !... personne ne voudra d'elle.

Théobald comprenait parfaitement ce que tout cela voulait dire. Parfois cela l'impatientait, et il sortait avec humeur. Mais Abricotine revenait si souvent à la charge, qu'un jour, de guerre lasse, il s'écria :

— Allons ! finissons en !...

Mais alors il y eut changement complet de décoration : quand une femme ne craint plus d'être quittée, elle cesse de se contraindre, elle s'abandonne sans réserve à ses goûts, à ses penchants, son petit caractère se montre alors dans toute sa nudité ; elle ne se donne plus la peine de dissimuler ce qu'il peut avoir de désagréable. Les petits soins, les prévenances, les compliments, les flatteries, tout cela disparut alors et fut remplacé par une franchise qui était parfois fort impolie.

Le pot-au-feu cessa d'être aussi bien soigné, parce que madame ne voulait plus passer tout son temps à s'occuper

de son ménage ; avec l'âge, la coquetterie revenait, on n'en avait plus pour son mari : à quoi bon chercher à plaire à quelqu'un qui ne peut plus vous quitter ? c'est du superflu, mais on en avait pour d'autres. Les petits plats sucrés étaient supprimés, et, lorsque monsieur se plaignait de ne plus avoir une table aussi bien servie qu'autrefois, madame lui répondait avec aigreur :

— Prenez une cuisinière, un cordon-bleu ! et l'on vous fera des chatteries ; mais je ne veux plus m'abîmer les mains à la cuisine... merci ! il est passé, ce temps-là !...

— En effet, se disait le pauvre mari en soupirant, il est passé le temps où l'on me choyait, où l'on avait pour moi mille attentions délicates... où l'on m'embrassait à chaque instant de la journée en ayant l'air de m'adorer... Je commence à croire qu'on n'en avait que l'air !... mais enfin on faisait tout pour me le persuader.. Il est vrai qu'alors je n'étais que l'amant... je pouvais me fâcher... je pouvais être inconstant... je pouvais enfin quitter madame !... Aujourd'hui, après l'avoir tirée d'une position... fort équivoque, fort précaire, je lui ai donné mon nom, je l'ai placée dans une position honorable, je lui ai sacrifié ma liberté, mon avenir... je suis devenu son mari enfin, et, pour me récompenser, elle devient revêche, maussade, boudeuse, grondeuse ; elle ne cherche plus à m'être agréable... pour un rien, pour un mot, elle m'envoie promener !... Oh ! les femmes ! Conduisez-vous donc bien avec votre maîtresse, et comptez sur sa reconnaissance !...

II

Scènes de la vie intime

Maintenant il y a neuf ans que notre homme de lettres... (car Théobald est devenu homme de lettres. Quand on y

met de l'entêtement, on devient écrivain, littérateur, comme on peut, en travaillant beaucoup, devenir pianiste ou violoniste ; seulement quand l'esprit manque, c'est comme lorsque l'oreille manque au musicien : on écrit faux.) Or, Théobald, le journaliste, a donc, depuis neuf ans, épousé mademoiselle Abricotine Ragotin, après avoir vécu cinq années avec elle, ce qui fait bien un total de quatorze printemps qui commencent à se changer en hiver. Quatorze ans! c'est bien long pour l'amour; il a eu tout le temps de se fondre en amitié, heureux encore lorsqu'il n'a subi que cette transformation.

Nous avons pourtant des amours qui résistent au temps... et je parle de l'amour conjugal. On en a vu... c'est rare; mais enfin on en a vu. Je n'ai pas besoin de vous citer *Philémon et Baucis*, vous les connaissez, ainsi qu'*Héloïse et Abeilard;* ce dernier avait bien ses raisons pour ne point faire d'infidélités à sa femme, bien qu'il fût éloigné d'elle. Mais, dans ces temps modernes, on a beaucoup parlé de *Monsieur et madame Denis*. Je ne les ai pas connus, cependant j'aime à croire qu'ils ont existé et que *Désaugiers* ne les a pas inventés.

Le ménage de Théobald ne ressemblait pas à celui de cet aimable couple si bien chanté par le charmant chansonnier que je viens de vous citer. L'amour avait fui comme une ombre, et sans dire : *Je reviendrai.* Au reste, il est bien rare que ce petit dieu revienne faire visite aux gens qu'il a quittés : il met généralement peu de politesse dans ses relations... Mais on a beau faire, on ne le corrigera pas, il faut le subir comme il est.

Madame Rubencourt était encore assez jolie femme, quoique son embonpoint eût pris trop d'avancement, surtout au-dessous de la taille, ce qui ne l'empêchait point de porter encore de la crinoline et des jupes de fer ou d'acier, enfin toutes ces armures que les dames mettent maintenant

sous leurs robes... et que n'y fourrent-elles pas, grand Dieu!... Les paniers d'autrefois, dont on s'est tant moqué, ne devaient pas être d'un plus gros volume; ils sont distancés. Ainsi que nous l'avons dit, depuis qu'elle était mariée pour de bon, cette dame était devenue très-coquette; et plus elle cessait d'être jeune, plus elle mettait de soins à vouloir le paraître. Ceci est du reste l'histoire de toutes les femmes, et nous ne saurions leur en faire un crime, car c'est pour nous plaire plus longtemps qu'elles agissent ainsi.

Théobald s'occupait peu de la coquetterie de sa femme; très-souvent il ne s'apercevait pas qu'elle avait une robe ou un chapeau neuf; les hommes qui écrivent apportent peu d'attention à ce qui se passe journellement autour d'eux; ils n'ont pas le temps d'être tatillons. Mais ce qui aigrissait le mari d'Abricotine, ce qui lui donnait souvent de l'humeur contre sa femme, c'est que celle-ci ne montrait plus le même engouement pour les productions de son mari, et que, maintenant, elle se permettait parfois de les critiquer ou de s'endormir pendant que son époux les lui communiquait. Cette dernière action était ce qui mortifiait le plus Théobald; quand il lisait un article qu'il trouvait rempli d'esprit, de gaieté, et qu'au lieu d'entendre sa femme rire et applaudir, il n'obtenait pour suffrage qu'un petit ronflement doux et benin, la colère s'emparait de lui, il jetait avec dépit le papier qu'il tenait à la main et s'écriait :

— Ah! quelle buse j'ai épousée!... O *Molière!* ta servante savait te comprendre... et ma femme s'endort en m'écoutant!... O estimable *Laforêt,* où es-tu?

Et madame, réveillée par les exclamations de son époux, s'empressait de se frotter les yeux en murmurant :

— De quoi?... qu'est-ce que c'est... tu parles d'une fo-

rèt... je croyais que la pièce dont tu rends compte se passait dans un salon ?...

— C'est bien, madame, c'est assez ! répondait l'homme de lettres en s'entortillant avec majesté dans sa robe de chambre, à l'avenir je ne vous lirai plus ce que je ferai.

— Eh bien! tant mieux; ce sera autant de gagné!... car depuis quelque temps, mon cher ami, vous n'êtes guère amusant !

Affreuse réponse !... et qui eût étouffé tous les amours dans le cœur d'un homme de lettres qui en aurait eu encore pour sa femme.

Il y avait cependant un lien qui devait rapprocher les deux époux : leur fille Théodorine avait près de treize ans. Mais, depuis l'âge de cinq ans, elle était tout à fait en pension. Son père ne cessait point de répéter :

— Je veux que ma fille soit bien élevée !...

Et il pensait probablement que sa femme ne saurait point s'acquitter de ce soin. Quant à Abricotine, elle avait consenti sans se plaindre à se séparer de son enfant; les mères coquettes ne se soucient point d'avoir leur fille avec elles.

La petite Théodorine venait chez son père et sa mère au jour de l'an, au carnaval, aux grandes fêtes, à celles de ses parents, aux vacances, enfin à toutes ces occasions que les maîtresses de pension n'ont garde d'oublier, afin que sur trois cent soixante-cinq jours de l'année, leurs élèves en passent au moins le tiers dans leur famille.

Mais bien loin que la présence de leur enfant dissipât la mauvaise humeur qui régnait si souvent dans le ménage de M. et madame Rubencourt, elle était fréquemment la cause innocente de nouvelles querelles ; lorsque le papa ordonnait à sa fille de faire une chose, sa maman le lui défendait; quand celle-ci approuvait ce que Théodorine avait dit, son père le blâmait et réprimandait sa

fille. Celle-ci, ne sachant plus à qui obéir, avait jugé convenable de ne plus écouter personne et de ne faire que ses volontés. Ce qui n'empêchait pas ses parents de s'écrier d'un air orgueilleux, en parlant d'elle :

— Ah! notre fille sera bien élevée!... On peut se flatter que ce sera une demoiselle qui aura de la convenance et saura bien se tenir en société.

Ces paroles étaient souvent dites devant les parents qui avaient des filles un peu turbulentes ou trop gaies pour leur âge. On est toujours bien aise de donner en passant un coup de patte à ses amis et connaissances ; la société ne vit que de coups de pattes où les griffes se montrent quelquefois.

La belle Abricotine, que son mari n'appelait que Didine dans le temps de leurs amours, vient de regarder de nouveau à la fenêtre, puis s'écrie :

— Tant pis ! je mettrai mon chapeau blanc... Après tout, s'il pleut, nous prendrons une voiture !... D'ailleurs, nous en prendrons toujours une; certainement je n'irai pas à pied aux Prés-Saint-Gervais...

— Il me semble que nous n'y allons jamais à pied ; ainsi, je ne sais pas pourquoi vous dites cela...

— Tiens, vous m'écoutez, cher ami; je vous croyais entièrement enfoncé dans votre article de critique...

— Il est assez difficile de travailler... d'écrire... quand on entend continuellement parler à ses oreilles... Décidément, je finirai cet article ce soir, avant de me coucher... c'est le seul moment où je puisse travailler en paix... quand vous dormez...

— Et puis, c'est une habitude que vous avez prise maintenant de ne vous mettre au lit que quand je suis endormie... c'est aimable ! on connaît ces malices-là...

— Comment, madame, qu'entendez-vous par ces paroles ?...

— Moi, monsieur, mais rien du tout!... Oh! mon Dieu! que voulez-vous que j'y entende?...

Et la grosse Abricotine se met à fredonner cet air du *Tableau parlant :*

Vous étiez ce que vous n'êtes plus!...
Vous n'étiez pas ce que vous êtes!...

Mais Théobald a serré ses papiers, quitté son bureau, ôté sa robe de chambre, et passé un paletot sans apporter aucune attention à ce que chante sa femme. Il revient bientôt vers elle lui dire :

— Me voilà prêt, partons-nous?

— Ah! par exemple!... est-ce que je suis coiffée, moi?... et mes gants qui ne sont pas mis!...

— Bon! en voilà encore pour une demi-heure!... car je sais le temps que vous mettez à vous coiffer...

— D'abord, je ne peux pas souffrir être pressée, moi... je suis beaucoup plus longtemps, alors... Comment trouvez-vous que me va cette robe?

— Je trouve que la jupe a une ampleur... une rotondité ridicule...

— Vous ne savez ce que vous dites... d'ailleurs, c'est la mode!

— Quand la mode n'a pas le sens commun, est-ce qu'une femme qui a du goût doit la suivre?...

— Oui, monsieur, on doit toujours suivre la mode.

— Alors si elle disait de se coiffer avec des carottes, des poireaux dans les cheveux?...

— J'en mettrais, monsieur, j'en mettrais!... Quant à ma jupe, elle n'est pas exagérée ; il y a des dames qui en portent qui ont le double d'ampleur.

— Quand ces dames-là passent sur un trottoir, alors elles l'occupent tout entier...

— C'est possible...

— Et, au spectacle, mettez donc un malheureux spectateur dans une stalle, entre deux dames habillées ainsi... on ne le verra plus, il sera englouti sous vos jupes !

— Un homme ne sera-t-il pas bien à plaindre d'être enveloppé par des robes de dames...

— Dites donc emprisonné par des cercles d'acier ! Et si vous croyez que c'est joli, que c'est séduisant d'avoir un ballon au lieu de hanches...

— Faites donc vos articles, monsieur, et laissez-moi m'habiller comme il me plaît.

— Et pourquoi faites-vous une si grande toilette... pour aller à la campagne, dans la maison Pothery, au village de Saint-Gervais ?...

— Monsieur, vous savez bien qu'il y a toujours beaucoup de monde chez les Pothery... D'abord, les locataires, ensuite, les invités, les amis, les connaissances des locataires, cela n'en finit pas ! C'est l'arche de Noé que cette maison !...

— Il me semble que pour aller dans l'arche de Noé, il n'est pas nécessaire de faire une si grande toilette !...

— Si fait, car aujourd'hui je sais qu'il y aura encore de nouveaux visages... entre autres une dame dont on parle beaucoup... qui fait de l'embarras, du froufrou !...

— Et qui est très-jolie ?

— Vous le verrez, monsieur, vous le verrez... un peu de patience... Mais, pendant que je vais achever ma toilette, vous devriez, vous, aller jusque chez vos amis, qui doivent venir avec nous aux Prés. Vous les ramènerez, nous partirons ensemble...

— Ah ! vous voulez que j'aille chercher Étienne Vincent et Dufourré ?

— Sans doute ; ils demeurent dans la même maison et rue Bergère ; c'est à deux pas, cela ne vous dérangera pas beaucoup.

— Je gage qu'ils sont partis depuis longtemps!

— Et, moi, je parie que non... Vous parlez du temps que je mets à ma toilette! mais je suis persuadée que M. Endymion Dufourré y est bien plus longtemps que moi!... En voilà un homme coquet... ah! grand Dieu!... et qui est toujours couvert de parfums, et qui suit les modes... Il faut convenir qu'il est toujours mis parfaitement.

— Avec vous, quand on est tiré à quatre épingles, on est charmant!... Dufourré me donne mal à la tête avec ses odeurs!... Un homme à l'essence de rose... ah! c'est pitoyable!

— J'aime mieux qu'un homme sente la rose que la pipe!

— Il est plus convenable de ne sentir ni l'un, ni l'autre.

— Les parfums ont toujours été bien portés, monsieur.

— Qu'en savez-vous?

— Est-ce que les hommes ne se faisaient pas poudrer autrefois?... Est-ce que la poudre qu'ils mettaient dans leurs cheveux n'était pas parfumée?

— C'est Endymion qui vous a dit cela?...

— Non, monsieur, je l'ai lu dans l'histoire de France!...

— Ah! ah! ah!... vous lisez l'histoire de France, à présent?

— Pourquoi pas... Cela vous fâche?

— Non, mais cela m'étonne.

— Vous me dites sans cesse que je suis une ignorante, je veux tâcher de cesser de l'être.

— Pendant que vous y êtes, tâchez d'apprendre un peu de l'histoire grecque pour ne plus faire de *Socrate* un Romain!...

— Ah! que vous m'ennuyez, monsieur; allez donc chercher vos amis, monsieur; allez donc!

— Dans combien de temps serez-vous prête?

— Dans dix minutes au plus, monsieur.

— Très-bien... Alors nous avons au moins trois quarts d'heure devant nous !

III

Un monsieur coquet à sa toilette.

Il ne s'agit pas positivement de deux jeunes gens, car l'un, Endymion Dufourré, a trente-six ans, et l'autre, Étienne Vincent, en a près de vingt-sept ; à l'âge du premier, un homme est jeune encore, mais ce n'est plus un jeune homme.

Ces messieurs demeurent tous deux dans une grande maison de la rue Bergère, mais l'un loge au second et l'autre au sixième ; car il y a une énorme différence dans leur fortune : cela se comprendra quand on saura que l'un est capitaliste, et l'autre artiste statuaire.

Allons d'abord chez Endymion Dufourré, qui se dit quart d'agent de change ; nous commençons par lui, non parce qu'il est riche, car nous avons toujours préféré le talent à la fortune, mais parce qu'il demeure au second et qu'il est naturel de s'y arrêter avant de monter au sixième.

M. Endymion a un joli appartement, très-élégamment meublé. En entrant dans son cabinet de toilette, on se croirait dans le boudoir d'une petite maîtresse : les murs sont recouverts d'une tenture en étoffe de perse blanche et rose, et la même étoffe cache le plafond, où elle forme une rosace dans le milieu : il y a des divans, une grande psyché, une charmante petite table en laque de Chine, puis enfin une toilette en bois de rose et de citron, formant des dessins d'un fini parfait. Ce dernier meuble a une grande

quantité de tiroirs, de compartiments, de glaces ; il se développe, s'agrandit ou se rapetisse à volonté ; c'est un véritable chef-d'œuvre, mais qui semble bien plutôt devoir servir à une femme qu'à un homme.

Endymion n'est pas laid de visage ; ses yeux ronds et bruns ne manquent pas de vivacité ; il a le nez presque aquilin et la bouche petite, la peau blanche et le teint toujours frais ; mais, bien que jeune encore, il est déjà chauve, et ses dents ont suivi ou accompagné ses cheveux. Ensuite, il est petit de taille et n'a pas la jambe bien faite ; mais il a de l'argent ; avec cela on a des cheveux, des dents, des mollets, tout ce qu'on veut enfin ; il ne s'agit que de savoir s'en servir, de bien porter tout cela.

Endymion a encore autre chose, mais qui n'est pas postiche, et dont il voudrait bien se défaire ; car vous savez déjà que ce monsieur est fort coquet, et, dans ce cas, ce qu'un homme redoute le plus, c'est de vieillir ; or, depuis trois ans, ce monsieur a engraissé beaucoup trop pour sa taille ; il a pris du ventre, ce qui donne toujours de l'âge, ce qui ôte de la souplesse, de la légèreté; ce qui gâte la tournure, enfin. Il n'est pas aussi facile de se faire ôter du ventre que de se faire mettre des dents; voilà ce qui désolait notre petit maître; mais en attendant qu'il trouvât une recette pour maigrir sans s'abîmer l'estomac, il employait tous les correctifs inventés pour dissimuler une partie de son embonpoint.

En ce moment, ce monsieur, — vêtu seulement d'un maillot de soie couleur de chair, rembourré à la place des mollets, qui ont mis de l'obstination à ne point faire comme le ventre de leur propriétaire, — est en train de se faire lacer ur corset qui lui enveloppe tout l'abdomen et une partie de la poitrine. Celui qui est chargé de cette opération délicate est un gaillard d'une cinquantaine d'années, long et mince comme une asperge, mais qui a le nez rouge

et la mine de ces *Frontins*, de ces *Mascarilles* de l'ancienne comédie, dont il affecte même de se donner les allures et les manières. Du reste, Jolibeau, c'est le nom du domestique d'Endymion, a été, pendant sa jeunesse, figurant au théâtre de la Gaîté ; il n'est donc pas étonnant qu'il ait conservé dans une autre carrière quelques souvenirs de sa vie dramatique.

— Jolibeau, est-ce que tu ne trouves pas que mon ventre commence à diminuer ? dit Endymion qui, placé devant la psyché, fait de temps à autre des sauts et des bonds, tantôt sur une jambe, tantôt sur une autre, afin de faire mieux entrer son ventre dans son corset ; cette gymnastique lui a été enseignée par son domestique.

— Oui, monsieur, oui, il y a de la diminution... peu de chose encore, mais cela viendra.

— Serre, Jolibeau !

— Sautez, monsieur... Très-bien !

— Au théâtre, les acteurs doivent mettre souvent un corset, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, excepté ceux qui sont maigres.

— Tu voyais ces messieurs s'habiller ?

— Oui, monsieur, et comme j'ai beaucoup de goût pour coiffer, très-souvent je donnais un coup de main au coiffeur...

— Et les actrices, Jolibeau, en coiffais-tu aussi ?

— Certainement, monsieur ; d'abord les dames se font toujours coiffer par des hommes... elles ne se trouveraient pas bien accommodées sans cela...

— Ah ! scélérat de Jolibeau !... tu as dû voir des choses bien agréables...

— Mais je m'en flatte... c'est moi qui ai créé la *Grâce de Dieu*.

— Comment... ce drame qui a eu un si grand succès ?

— Oui, monsieur.

— Et que faisais-tu là-dedans ?

— Je faisais un paysan... un Auvergnat...

— Parlais-tu?

— Oui... je parlais avec les autres... dans les chœurs...

— Ah ! tu chantais donc ?

— Oui, monsieur, j'avais une superbe voix de basse...

— Ah ! c'est drôle ! tu as une voix de fausset à présent !

— Ah ! vous concevez... en quittant le théâtre, j'ai quitté ma voix de basse...

— Serre, Jolibeau !

— Sautez, monsieur...

— Et pourquoi as-tu quitté le théâtre que tu aimais tant, à ce que tu dis?

— Parce qu'on m'a fait des passe-droits, monsieur, des injustices qui m'ont révolté.

— Comment peut-on faire des passe-droits à un figurant ?

— On en fait partout, monsieur ! Par exemple, dans les ballets, on me mettait toujours au second rang, je méritais le premier... j'étais léger comme une plume... trop léger même... parce qu'une fois dans un galop général, j'ai sauté sur des quinquets de la rampe... ce qui a fait très-peur aux musiciens ; mais je ne suis pas tombé dans l'orchestre, ils n'avaient rien à dire, et on a eu la petitesse de me faire payer les verres à quinquets !... Ensuite, on me donnait toujours pour ma danseuse une dame du double de mon âge... j'avais trente ans alors... et qui empoisonnait de la bouche. Je me plains au maître de ballet, je lui dis : « Monsieur, ne me mettez pas toujours avec cette dame qui a un si grand inconvénient. » Il a le front de me répondre : « Mangez de l'ail !... cela corrige tout !... » J'en mangeais de l'ail, et ça ne corrigeait rien. Heureusement on ne dansait pas dans toutes les pièces... J'avais supporté la dan-

seuse. Mais, plus tard, dans une grande pièce, *la Bohémienne de Paris*, je devais avoir un rôle... je devais annoncer les personnes qui arrivaient à une soirée... Cela m'aurait posé ; j'aurais donné différentes intonations de voix, suivant la qualité des personnes ; eh bien ! monsieur, on me retire ce rôle, on le donne à un autre... et pourquoi ?... Sous prétexte qu'un jour, ayant à dire, dans une pièce où il y avait une inondation : *La mer entoure le château !* j'avais dit : *Le château entoure la mer !* Eh ! mon Dieu, ma langue avait tourné... cela peut arriver à tout le monde !... et le public avait même très-bien pris la chose... j'avais fait beaucoup d'effet !... Ma foi ! monsieur, quand on a du cœur on ne supporte pas de telles injustices, et un jour... c'est-à-dire un soir que je jouais dans deux pièces...

— Tu avais des rôles...

— Je dansais dans l'une et je me battais dans l'autre... combat au sabre et à la carabine, nous étions huit habillés en Espagnols et nous prenions une ville d'assaut... c'était magnifique.

— Il fallait que vous fussiez des gaillards... huit hommes pour prendre une ville !

— Ah ! monsieur, vous savez qu'au théâtre huit hommes représentent une armée.

— Tu commandais ces hommes-là ?

— Non, monsieur, mais j'étais le premier du second rang... nous marchions deux par deux, et, en passant devant le public, je ne manquais jamais de lui présenter les armes en souriant.

— C'était dans la mise en scène ?

— Non, j'avais ajouté cela de moi-même. Je me dis donc ce soir-là : « Ne nous rendons pas au théâtre, ils seront bien attrapés !... Un homme de moins pour prendre la ville... un danseur de moins pour figurer avec la vieille qui puait de la bouche... je les vois dans un bel embarras ; ils

seront obligés de faire relâche. A la vérité, on me mettra à l'amende, mais comme j'ai touché mon mois hier, et que je ne veux plus retourner au théâtre, je ne la payerai pas.» Ce qui fut dit fut fait. Et je fus six semaines sans passer sur le boulevard du Temple... car ma fugue avait fait un bruit du diable...

— Avait-on fait relâche, le soir que tu manquas!

— Non, monsieur... mais je présume que l'on fit une annonce au public.

— Serre encore un peu, Jolibeau.

— Sautez, monsieur... Bravo! ça y est, vous êtes corsé.

Endymion se tourne et se retourne plusieurs fois devant sa psyché, afin de bien se voir sur toutes les faces, puis il murmure en secouant la tête :

— Je ne suis pas sûr de maigrir... c'est cruel, cela... et aucun moyen bien certain pour perdre de cet embonpoint intempestif!... Si j'avais soixante ans, je me pardonnerais d'engraisser, alors cela ne fait pas mal... ça donne un air de bonne santé!... mais à trente-cinq ans!... c'est infiniment trop tôt! J'ai essayé de boire du vinaigre, mais cela fait mal à l'estomac...

— Oh! monsieur, point de vinaigre... c'est pernicieux.

— J'ai avalé de la graine de moutarde blanche... ca m'a engraissé encore...

— Monsieur, il faut vous mettre à la *gymnastique Pichery*.

— Qu'est-ce que c'est que la *gymnastique Pichery,* Jolibeau?

— Comment, monsieur ne connaît pas cela?... C'est une nouvelle invention fort ingénieuse, fort hygiénique et très à la mode... Le dernier maître que je servais avant monsieur en avait une et s'y exerçait tous les jours chez lui.

— On peut donc faire cette gymnastique chez soi?

— Oui, monsieur, et c'est ce qui en fait le charme;

mais il faut d'abord prendre des leçons de l'inventeur ; ensuite on achète la boîte dans laquelle est renfermé tout ce qui est nécessaire pour le travail, et au moyen de deux pitons que l'on pose dans un endroit solide, on attache sa gymnastique et l'on fait une foule d'exercices, qui sont du reste expliqués sur un petit livre qui accompagne la boîte et qui a une planche sur laquelle sont dessinées toutes les poses que l'on doit exécuter.

— Très-bien !... Voilà qui me séduit.

— C'est une invention qui a pris sur-le-champ et qui a un grand succès. La *gymnastique Pichery* est adoptée dans presque toutes les pensions; elle rend les enfants plus forts, plus souples, plus agiles, et ses exercices ont une influence très-favorable sur la santé... Les dames en font beaucoup usage aussi, on s'en sert à tout âge.

— C'est merveilleux! Si cela me fait maigrir, je demanderai à l'inventeur la permission de l'embrasser. Dès demain, j'irai chez lui prendre des leçons. Jolibeau, passe-moi ma chemise.

— Voilà, monsieur.

— Est-elle à la vanille?

— Oui, monsieur.

— Très-bien... j'adore cette odeur... Oh! Dieu! la vanille!... j'en mettrais dans un gigot !...

— Je ne crois pas que ce serait bon, monsieur.

— Eh! pourquoi donc pas?... Est-ce que les Allemands ne mangent pas de la gelée de groseille avec leur rôti?

— C'est bien mauvais, monsieur !

— Bah! parce que nous n'y sommes pas habitués.

— Oh! monsieur, la cuisine française l'emporte sur toutes les autres. Les étrangers même lui rendent justice.

— Cela m'est fort égal. Je veux un jour manger un gigot à la vanille. Mon pantalon, Jolibeau?

— Lequel monsieur veut-il mettre... un blanc?

— Le blanc est bien d'été... mais le blanc grossit, je n'en veux pas.

— En voilà un à petites raies bleues... il est très-frais...

— Oui, mais le blanc y domine encore trop.

— Un gris, alors?

— Hum!... cela sent l'automne.

— Monsieur ne peut pas vouloir mettre un pantalon noir?

— Oh! non, j'aurais l'air d'aller à une cérémonie.

— Et du nankin?...

— Ma foi, oui, va pour le nankin.

— Voilà, monsieur.

— Mes souliers vernis... Sais-tu, Jolibeau, que j'ai le pied très-petit?

— Pardieu! monsieur, cela saute aux yeux, vous auriez fait bien des conquêtes au théâtre avec votre pied.

— Malheureusement, le cou-de-pied n'est pas assez haut... je ne comprends pas pourquoi on n'a point inventé quelque chose .. qui donne du cou de-pied...

— C'est vrai... on fait bien du mollet... Ces bonnetiers n'ont point encore pensé à cela!

— Une cravate, Jolibeau?

— Blanche ou de couleur?

— Blanche! on a tout de suite un air de noces... D'ailleurs, je vais à la campagne... dans la maison Pothery, point de cravate blanche... donne-moi ce ruban de soie bleu et lilas... car nos cravates sont des rubans maintenant.

— C'est tout à fait à la Colin... Je me souviens que dans la *Chouette et la Colombe*, je jouais un paysan berger... j'étais cravaté ainsi... je fis deux conquêtes dans cette pièce-là, une à l'orchestre, l'autre au paradis.

— Qu'est-ce que c'était que la *Chouette et la Colombe?*

— Une féerie magnifique qui obtint un immense succès la Gaîté. J'y faisais de plus un diable... Nous avions un enfer superbe.

— Faisais-tu aussi des conquêtes, en diable.

— Non, monsieur, parce que nous avions des masques.

— Un gilet, Jolibeau?

— Quelle couleur, monsieur?

— Ah! fichtre! il faut quelque chose qui aille avec le nankin... qui s'harmonise...

— Un gilet piqué chamois?

— Non pas! avec le pantalon nankin, je serais tout jaune en dessous...

— Et monsieur aime mieux jaunir les autres...

— Taisez-vous, Jolibeau!... taisez-vous!... point d'indiscrétions!... Un homme à bonnes fortunes doit être discret, sous peine d'être sans cesse entre la vie et la mort!... Voyons, quel gilet?

— Ce fond blanc à carreaux?

— Il le faut bien! Je ne puis pas mettre un gilet foncé avec du nankin... Maintenant, ce paletot noir... en drap léger...

— Monsieur n'a pas adopté le costume colon, tout blanc des pieds à la tête, avec un chapeau panama, c'est cependant très-bien porté.

— Va donc te promener avec ton costume blanc, cela grossit horriblement! tandis que ce paletot noir me va très-bien, il me pince la taille... j'étouffe un peu dedans... mais cela se fera... A présent, Jolibeau, donne-moi mon faux toupet...

— Voilà, monsieur... Est-ce léger! C'est le cas de dire que cela ne pèse pas une once.

— Oui, c'est fort léger... As-tu remis de la cire nouvelle pour le faire tenir?

— Oui, monsieur; mais, si j'osais, je me permettrais de dire à monsieur que ce moyen pour faire tenir les toupets a bien peu de solidité et peut amener de graves incidents.

— Comment? quels incidents?

— En se détachant lorsqu'on y pense le moins. Ainsi, un monsieur que j'ai servi, en saluant une dame sur le boulevard, lui envoya son faux toupet en plein dans le visage... Cette dame fit des cris de merlusine, croyant que c'était une chauve-souris qui venait de s'abattre sur elle... Vous jugez quelle scène et comme les passants riaient!

— Oui, j'avoue que ceci est assez désagréable; et, moi-même, dernièrement, au spectacle, j'étais dans la première galerie de face, et, généralement, dans les théâtres, le passage est si étroit entre les banquettes, que ceux qui sont obligés de s'y faufiler accrochent tout le monde devant et derrière; quand c'est une dame, c'est bien pis!... car, outre leurs jupes, elles ont des manches pagodes avec une foule de fanfreluches qui sont autant de hameçons destinés à tout emporter sur leur passage. Je sentis donc, au moment où une dame se faufilait derrière moi, mon faux toupet qui faisait un demi-tour de gauche à droite : je n'eus que le temps de porter vivement ma main à ma tête, sans quoi cette dame emportait mes cheveux avec une de ses manches.

— Vous voyez que j'ai raison, monsieur, pourquoi n'adoptez-vous pas un autre procédé : on les colle sur sa tête avec du blanc d'œuf.

— Moyen malsain et aussi dangereux dans ses effets : le blanc d'œuf peut se décoller tout à coup; alors votre coiffure tombe sans que vous puissiez la replacer

— Eh bien! mettez-en un à crochets, ils ne s'en vont jamais ceux-là.

— Non, mais ce sont les vrais cheveux après lesquels on adapte les crochets qui ne tardent pas à s'en aller, fatigués d'être sans cesse tiraillés. Il s'ensuit qu'au lieu d'un faux toupet, vous êtes bientôt obligé de prendre une perruque, et comme je ne veux point en venir là, je continuerai à porter le toupet à cire molle; en en mettant suffisam-

ment et en faisant attention quand il passe au spectacle des dames derrière vous, on est à l'abri de tout inconvénient!... Plaçons celui-ci... il me va fort bien, n'est-ce pas, Jolibeau?

— On jurerait sur son âme que ce sont les cheveux de monsieur.

— Voyons, mes dents... tout est bien... tout est en ordre... Ah! Jolibeau, je gage bien qu'il n'y a que toi qui saches que j'ai de fausses dents!...

— Et monsieur peut être persuadé que c'est comme si personne ne le savait... Quand je jouais dans le *Sonneur de Saint-Paul*, je m'étais fait mettre une dent... pour représenter un Écossais. Je m'étais dit : « Les Écossais n'ont pas de culotte, c'est bien le moins qu'ils aient des dents. »

— Je ne vois pas trop le rapport... C'est égal, va toujours!

— J'eus beaucoup de succès dans le *Sonneur*.

— Tu parlais?

— Non, monsieur, mais j'étais en avant d'un groupe de soldats... je souriais au public quand je venais arrêter l'aveugle...

— Était-ce dans la pièce?

— Non, monsieur, mais j'ajoutais toujours à mes rôles, et les auteurs m'ont dû une partie de leur succès. Bref, ma dent avait produit beaucoup d'effet. Malheureusement on vint à jouer après une pièce à vaudeville... je crois que c'était *Un Bal de Grisettes*, voilà que dans un chœur, en donnant beaucoup de voix, ma dent se dérange, si bien que je ne puis plus refermer la bouche. J'eus beau essayer de la remettre en place ou de l'ôter, pas moyen; il me fallut finir la pièce ayant la bouche constamment ouverte. Mes camarades se moquèrent de moi, cela me décida à me défaire de ma dent... Je la cédai à une dame du ballet... Je ne perdis que trois francs dessus.

— Ah! si ce n'était pas par devant... je m'en serais privé... donnez-moi un mouchoir.

— Voilà, monsieur.

— Est-il à la vanille?

— Toujours, monsieur.

— Très-bien... Joliboau, je me suis laissé dire qu'au théâtre on avait un moyen pour faire paraître ses yeux plus grands.

— Oui, monsieur, rien de plus facile. On rougit une épingle noire à une bougie, la tête... puis, on applique cette tête dans le coin de l'œil, du côté des tempes...

— Et cela allonge l'œil?

— Prodigieusement! Voulez-vous essayer, monsieur?

— Tiens, au fait? pourquoi pas! innovons! je suis pour l'innovation, moi. Tu as des épingles noires.

— Oui, monsieur, nous avons tout ce qu'il faut.

— Fais rougir une tête... Il doit y avoir chez les Pothery une nouvelle locataire que l'on dit fort jolie... fort élégante... Je ne serais pas fâché de paraître avec tous mes avantages... et même de m'en donner de nouveaux.

— Monsieur, l'épingle est noircie; voulez-vous que je vous l'applique?

— Non pas! tu pourrais m'éborgner. Je préfère l'appliquer moi-même... donne... Diable, mais cela brûle encore.

Au moment où Endymion approche l'épingle noire de son œil, en se tenant devant une glace, la sonnette retentit avec violence, et ce bruit inattendu, en faisant tressaillir ce monsieur, est cause qu'il porte l'épingle plus bas et se fait un signe à la joue au lieu de s'agrandir l'œil.

C'était Théobald qui venait chercher son ami Dufourré.

IV

Un artiste à sa toilette.

Avant de nous initier à la conversation de ces messieurs, montons au sixième, chez le statuaire ou plutôt figuriste Étienne Vincent.

Celui-ci loge au dernier étage de la maison; mais il est censé y avoir un atelier, parce qu'il a une grande pièce, ayant deux énormes croisées dont il a bouché le jour par le bas. De plus, une espèce de fenêtre en tabatière est placée du côté où le mur fait un peu mansarde; elle touche presque au plafond et ne s'ouvre et se ferme qu'au moyen d'une tringle qui pend en bas.

Une petite pièce dans laquelle il y a un lit, une mauvaise commode et deux chaises, fait suite à l'atelier. C'est la chambre à coucher de l'artiste. Elle est dépourvue de tout ornement et l'atelier ressemble assez à la chambre à coucher; le papier qui cache le mur est sale et décollé à plusieurs places. Excepté un chevalet, des plâtres, des bustes, beaucoup de statuettes en train, quelques-unes finies, d'autres à peine ébauchées, et un vieux divan qui est couvert de taches et ressemble à une banquette d'estaminet, il n'y a plus un seul objet d'ameublement. En général, les artistes poussent tout à l'extrême : ou ils sont dans leur intérieur très-élégants, très-fastueux même, ou bien le laisser-aller y devient de la malpropreté ou du désordre. Et, chez eux, un beau désordre n'est pas toujours un effet de l'art.

Étienne Vincent est un garçon petit et fluet, qui n'est ni beau, ni laid, mais qui a une tête intelligente, et, dans la

tournure et la mine, tout ce qui constitue l'artiste excentrique. Cependant, par une de ces bizarreries qui ne sont pas rares chez les gens à talent, Étienne, qui a déjà de la réputation comme statuaire, qui a parfaitement réussi à faire la statuette d'acteurs célèbres, s'est, depuis quelque temps, mis dans la tête qu'il était né pour écrire et non pour modeler de la cire; il a pris sa profession en dégoût et compose un grand drame; il ne songe plus qu'au théâtre; c'est sur la scène qu'il veut maintenant des succès. Et, en attendant, il néglige l'état dans lequel il était sûr d'en obtenir. Les hommes sont faits ainsi. Ce n'est pas ce qu'ils ont, ce qu'ils possèdent qui satisfait leurs désirs... Et trouvez m'en un... un seul, dont les désirs soient entièrement satisfaits.

En ce moment, Étienne est sur le point de s'habiller; mais le costume qu'il mettra l'occupe peu; il a dans la tête un nouvel incident qu'il veut introduire dans son drame, et, après s'être entièrement dépouillé de ses vêtements du matin, n'ayant plus qu'une chemise qu'il va quitter pour en mettre une blanche; au lieu de courir à sa commode, il va prendre son manuscrit posé sur un chevalet et, s'asseyant sur son divan, se met à écrire sur ses genoux avec un crayon, en murmurant :

— Ah! fichtre!... ne perdons pas cette idée-là... elle est très-bonne... elle est lumineuse... Nous disons donc que... au troisième acte, le prince, en reconnaissant sa fille dans l'enfant élevé en secret par le vieux bûcheron de la forêt, qui se figure être son père, parce que sa femme le lui a fait accroire... Est-ce cela?... Non, il me semble que ce n'était pas comme ça... C'était la fille qui croyait qu'elle n'avait pas pour le prince la reconnaissance due à ses bienfaits...Ce n'est pas encore ça...Sapristi! j'ai perdu mon idée, tant pis, elle reviendra!... En attendant, habillons-nous... Tiens, si je me baignais d'abord... La propreté avant tout!

Ce que notre artiste appelle se baigner consiste à mettre ses pieds nus dans une terrine remplie d'eau. Ensuite il se tient debout sur la terrine, dans le costume de la Vérité sortant de son puits, et, au moyen d'une petite éponge qu'il plonge dans l'eau, il s'imbibe toutes les parties du corps. Lorsqu'il s'est épongé partout, il saute hors de sa terrine, tâche de se sécher avec un essuie-mains ou autre linge qui n'est pas toujours d'une extrême blancheur, puis remet ses vêtements. Cette fois, il vient de passer une chemise blanche, de se changer, de mettre un pantalon noir, qu'il porte en toute saison : mais il parcourt en vain tous les tiroirs de sa commode en cherchant un faux col blanc, il ne peut parvenir à trouver cette minime partie de son costume, qui est cependant de toute nécessité, ses chemises étant faites sans col.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écrie Étienne en bouleversant tout dans sa commode. Pas un faux col... pas le plus petit faux col!..... Ma blanchisseuse a donc oublié de me les rendre?... elle en a donc perdu?... Oh ! les blanchisseuses, c'est la mort du linge!... On dit que Dufresny a épousé la sienne jadis!... Moi, je n'épouserai jamais la mienne... Fi donc !... c'est d'un mauvais exemple pour les auteurs à venir... On épouserait sa pâtissière... encore!... je ne dis pas ! C'est si bon, un pâté bien fait... Voyons, il me faut un col cependant... Pourquoi ai-je acheté des chemises qui n'en ont pas? C'est stupide ! Le chemisier m'a dit : « Monsieur, c'est bien plus commode... ça gêne dans la cravate... ça ne va jamais bien... on n'en met plus aux chemises... » Et je me suis laissé entortiller... Je m'en ferais bien un en papier; mais chez les Pothery ils vous examinent tant!... Ils découvriraient la fraude... et puis ça gêne pour manger... Si ma portière était un portier, je lui en emprunterais un, mais cette concierge est entièrement dépourvue de mari... Mettons toujours un gilet... Ah ! bon

tous mes gilets sont en train de salir... Alors, mettons-en un noir... Comme on a bien fait d'inventer cette couleur-là !... Oh ! le noir, quelle ressource pour la toilette !... Si on portait des faux cols noirs, les miens ne seraient point à la blanchisseuse en ce moment !..

Étienne a passé son gilet ; mais, au moment de le boutonner, il court reprendre son manuscrit et son crayon, retourne s'asseoir sur le divan et se met à écrire en murmurant : — C'est cela : la femme du prince est jalouse... l'épouse du bûcheron l'était aussi... Une scène entre ces deux femmes, dans laquelle je développerai le caractère généreux mais vindicatif de la princesse, en opposition avec la franchise grossière de la paysanne... ça fera très-bien... Maintenant, cherchons quelque chose pour le dénoûment... Ah ! sapristi ! je ferais mieux de chercher un faux col... Bon ! il manque un bouton à mon gilet... un bouton indispensable... Ah ! le voilà... il tient encore par un fil ; mais il faut toujours qu'il soit recousu... Ma concierge m'est indispensable... D'ailleurs, je l'enverrai m'acheter un faux col.

Et l'artiste, courant sur son carré, se met à crier de toutes ses forces :

— Madame Délicat, pouvez-vous monter ?

On ne répond pas.

— Après tout, je crois que je ferais mieux de descendre, se dit Étienne.

Mais, au moment de se lancer sur les degrés de son escalier, il s'arrête, rentre chez lui, court reprendre son crayon et son manuscrit, qu'il met sous son bras, puis descend enfin, en se disant :

— Il pourrait me venir une bonne idée quand je serai en bas, il ne faut pas la laisser échapper.

L'artiste descend rapidement ses six étages, et, toujours en manches de chemise, arrive chez sa concierge.

V

Madame Délicat.

Madame Délicat est une grosse femme qui ne peut plus trouver de fauteuil assez large pour contenir sa rotondité ; elle a été obligée d'acheter une vieille banquette aux deux bouts de laquelle elle a fait poser des planches, ainsi que par derrière ; c'est sur ce siége d'un nouveau genre que la concierge trône dans sa loge et tire le cordon, n'aimant point à se déranger, parce que c'est pour elle toute une maison à faire mouvoir. Madame Délicat a cependant un faible pour Étienne Vincent, parce que celui-ci, avant d'être entièrement voué à sa nouvelle vocation, lui a fait la statuette de son chat qui est en train de tirer le cordon. Cette petite statuette, fort bien réussie, fait l'ornement de la loge de madame Délicat, et lui est d'autant plus précieuse que l'animal qui a servi de modèle est mort depuis quelques mois, et, quoiqu'on lui ait donné un successeur, Mouton n'en est pas moins regretté par sa maîtresse. La concierge était justement en train de faire manger le successeur de Mouton, tout en causant avec une jeune bonne de la maison, lorsque l'artiste se présente tout à coup à l'entrée de la loge en s'écriant :

— Madame Délicat, il m'en faut un absolument !...

— Ah ! mon Dieu ! monsieur, vous m'avez fait peur, s'écrie la grosse femme ; vous arrivez comme un pétard... Est-ce que le feu est chez vous ?

— Mais non, tranquillisez-vous... Le feu... vous savez bien que je n'en fais jamais, et ce n'est pas au mois de juillet que je commencerais. C'est un faux col qu'il me faut.

Faites-moi le plaisir d'aller m'en acheter un tout de suite... Voilà vingt sous ; j'aime à croire que vous ne dépasserez pas ce chiffre.

— Un faux col... Comment, vous en manquez ?

— Apparemment que ma blanchisseuse ne me les a pas rapportés la dernière fois ; car j'en avais des masses.

— Vous êtes si peu *soigneur*... Je vous en ai vu prendre pour envelopper du fromage d'Italie.

— Ceci est un détail... Allez vite, madame Délicat ; je dîne aujourd'hui aux Prés-Saint-Gervais avec Dufourré ; je dois aller le prendre ; je suis sûr qu'il m'attend.

— Les Prés-Saint-Gervais... Ah ! Dieu ! je les ai fréquentés dans ma jeunesse... Il y avait des lilas, alors... des petites allées touffues... étroites... des taillis épais... on s'asseyait là-dessous ; ah ! qu'on y était bien !... Figurez-vous, mamz'elle Marianne, qu'un jour j'y étais allée avec un de mes cousins, en tout bien tout honneur, je vous prie de le croire ..

— Pardi !... avec les cousins, c'est jamais autrement, je connais ça... j'en ai trois...

— C'est vrai... même que j'ai oublié de vous dire que le grand... le blond... celui qui a de petites moustaches...

— Ah ! Adolphe, le boutonnier, un garçon rempli de talent ; eh bien ?

— Ah ! il est boutonnier ? Je ne sais pas pourquoi je m'étais figuré qu'il était colleur.

— Par exemple, colleur ! fi donc !... Adolphe, colleur !... Est-ce que c'est un état, ça ?

— Mais certainement, ma chère, colleur de papier et qui pose les affiches de spectacles, c'est un très-joli état... Il y a le petit de mame Cramoisi, du cinquième, qui est apprenti là-dedans. Il pose déjà sa petite affiche sur les bornes décentes ; à neuf ans, c'est gentil, ça.

— Qu'est-ce que vous vouliez me dire d'Adolphe?

— Ah ! il est venu *à ce matin* de très-bonne heure dire que vous ne l'attendiez pas ce soir parce qu'il est pressé d'ouvrage.

— Ah ! le vaurien !... c'est à présent qu'il est colleur !... Ah ! il ne viendra pas me prendre ce soir, et il devait me conduire au bois de Boulogne !... Eh bien ! tant pis, j'irai avec un autre.

— Ah ! que vous avez raison, ma petite, et que c'est bien ainsi qu'il faut se conduire avec ces polissons d'hommes !... Si j'en avais fait autant, moi, Délicat ne m'aurait pas rendue si infortunée !

— Heureusement, ça ne vous a pas maigrie.

— Je n'ai engraissé que depuis qu'il est mort ; avant j'étais un véritable *esquelette*.

— Eh ben ! vous avez joliment regagné le temps perdu.

On pourrait croire que le jeune homme, descendu rapidement en bras de chemise, s'impatientait pendant que la concierge s'amusait à causer avec mademoiselle Marianne au lieu de faire la commission dont il l'avait chargée, mais il n'en était rien ; Étienne venait de trouver une idée pour son drame ; il était allé s'asseoir sur une chaise placée dans le coin de la loge, et, son manuscrit sur ses genoux, son crayon en main, il écrivait, s'arrêtait, se frappait le front, puis écrivait de nouveau, tout en murmurant :

« — Paolino... bandit italien, ancien lazzarone... très-brave, très-hardi... mais ayant des moments de poltronnerie, pendant lesquels un enfant de trois ans le fait reculer... Ce sera nouveau au théâtre... On a mis beaucoup de poltrons en scène, mais on n'en a pas encore mis qui fussent braves. C'est un caractère nouveau que je crée... Je ne veux pas me traîner dans les sentiers battus... fi donc !... Du nouveau, du nouveau... voilà ce que le public demande ! »

Puis, tout à coup, Étienne relève la tête, et, apercevant la concierge, s'écrie :

— Ah ! vous êtes revenue? Très-bien, donnez-moi mon col.

— Excusez ! mais je ne suis pas encore revenue, puisque je ne suis pas partie.

— Comment, madame Délicat, quand je vous dis que je suis pressé...

— Dame ! je vois que vous lisez en gesticulant... Je me disais : « Il ne va plus à la campagne... »

— Mais si... mais si !... et il faut me recoudre ce bouton à mon gilet.

— Mam zelle Marianne va vous le recoudre... Dites donc, Marianne, vous n'auriez pas un faux col d'un de vos cousins à prêter à M. Étienne, par hasard ?

— Dame ! non... Si nous étions à jeudi, j'en aurais ; c'est le jour de la blanchisseuse de fin, et je glisse bien des petits objets à mes cousins avec le linge de ma maîtresse... qui n'y voit que du feu ! Mais, aujourd'hui dimanche, tout est rendu.

— Allons, je vas courir... Cousez le bouton à M. Étienne en attendant.

Mademoiselle Marianne, espèce de femme de chambre, cuisinière d'une femme entretenue, est une petite brune assez laide et qui n'a pour elle que des yeux noirs très-éveillés; elle ne s'en persuade pas moins que tous les hommes doivent avoir envie de lui en conter. Elle se met à chercher du fil et une aiguille, tout en disant :

— Où met-elle sa mercerie, la portière ?... Ah ! voilà du fil blanc; ça vous est-il égal, monsieur ?

— Mais non, sur un gilet noir vous voulez coudre avec du fil blanc... cela trancherait trop.

— Ah ! voilà un bout de soie noire, ça fera l'affaire..... Approchez, monsieur, que je recouse votre bouton... Ce n'est pas à votre pantalon, j'espère ?

— Non, mademoiselle, c'est à mon gilet.

— A la bonne heure ! Sans cela, vous comprenez bien que je ne me serais pas aventurée...

— Pourquoi ne voudriez-vous pas remettre un bouton à mon pantalon, jeune Marianne, où serait le mal ?

— Ah ! c'te bêtise !... Je ne sais pas où il serait, mais ça me compromettrait. Approchez, monsieur... Où est-il, ce bouton ?

— Il pend après.

— Merci, en voilà deux autres qui ne tiennent guère plus.

— Pendant que vous serez en train, il ne tient qu'à vous de les recoudre tous.

— En voilà de la besogne pour un dimanche !... Et qu'est-ce que vous me donnerez pour ça ?

— Parbleu, mademoiselle Marianne, pendant que vous travaillez à mes boutons, je vais vous lire le premier acte de mon drame.

— Ah ! monsieur, je ne me connais pas aux pièces de comédie.

— Ce n'est pas une comédie, c'est un drame.

— Je n'aime que les choses farces, moi.

— Je suis sûr que cela vous intéressera... écoutez. Mon drame s'appelle : *le mont Vésuve ou le cratère napolitain.*

— Ah ! mon Dieu !... Qu'est-ce que c'est qu'un cratère ?

— C'est la bouche d'un volcan.

— Et un volcan ?

— C'est ce qui forme un cratère... D'ailleurs, la pièce vous mettra au courant... Personnages : le prince Montafieri, homme de quarante ans, qui en paraît soixante, par suite de malheurs qui ont plissé son front et fait tomber ses cheveux.

— Monsieur Vincent, est-ce que vous ne faites plus de statuettes ?

— La princesse Aldobranda, son épouse, qui a été superbe, et qui est devenue affreusement laide... mais elle redevient jolie au dénoûment en se faisant revacciner.

— Moi, j'aimerais bien à avoir ma figure en statuette... Croyez-vous que je serais gentille ?

— En se faisant revacciner.

— Pourquoi faire? J'ai eu la petite vérole naturellement, ça se voit bien.

— Rinaldo, écuyer de la princesse, de laquelle il est amoureux en secret, et qui est capable de tout.

— Ah ! comme vos chemises sont mal plissées !... Vous avez une mauvaise blanchisseuse.

— Qui est capable de tout...

— Elle n'est pas capable de faire des plis exacts seulement.

Étienne commence à lire son premier acte, que la petite bonne n'écoute pas ; mais la concierge revient avec un col en disant :

— C'est quinze sous, pris séparément. Quand on en prend une douzaine, c'est moins cher.

— Merci, madame Délicat... Pour vous récompenser, je vous lirai ma pièce.

— Oh ! monsieur Étienne, j'aimerais bien mieux avoir le portrait de l'autre, ça me ferait le pendant de Mouton.

— Quel autre?

— Fouyou, mon nouveau chat... Il est bien gentil aussi ; il est malin comme un singe, et voleur... Avec lui il ne faut rien laisser traîner... Vous devriez bien avoir un chat comme celui-là, monsieur.

— Est-ce une épigramme, madame Délicat?

— Je ne comprends pas, monsieur.

— Vous voilà recousu... Tous vos boutons en avaient besoin.

— Merci, jeune Marianne; un autre jour, je vous finirai ma pièce.

— J'aime mieux ma statuette, monsieur

— Et moi, mon nouveau chat.

— C'est bien, nous verrons... quand j'aurai le temps... quand ma pièce sera jouée... Elles sont étonnantes!... elles demandent toutes des plâtres... Vous aurez des billets de spectacle, c'est bien plus amusant.

Étienne est remonté chez lui; il peut enfin se cravater et boutonner son gilet; cette besogne achevée, il endosse un paletot marron qui n'est plus frais, mais qui, en revanche, a plusieurs taches de graisse. Il ne juge pas convenable de le brosser, bien que ce vêtement ait grand besoin de subir cette toilette. Il se regarde dans un morceau de miroir cassé qui lui sert de glace, et se dit :

— Mon paletot n'est pas très-frais... mais, bah! pour la campagne... D'ailleurs, je n'en ai pas d'autres!... Maintenant, un mouchoir blanc... Voyons, est-ce que les mouchoirs sont allés avec les cols?... Non, en voilà un sur cette chaise... un autre sur cette table. . deux sur mon divan... mais ils sont tous sales... Cherchons celui qui l'est le moins... Voilà qui peut passer... Des gants... je n'en mets jamais pour aller aux champs... et bien rarement à la ville... Maintenant, mon faux panama... six francs, ce n'est pas cher... et, de loin, c'est aussi joli que ceux de deux cents francs! Me voilà prêt, descendons chez Dufourré... Il ne doit pas être parti, il est si longtemps à sa toilette, celui-là... c'est pis qu'une femme... Fi! un homme coquet... je trouve que c'est ravaler notre dignité... Je n'oublie rien?... Ah! mon manuscrit!... et j'allais sortir sans lui!... Il peut me venir une idée, là-bas... La campagne inspire quelquefois, et, comme on ne se gêne pas chez les Pothery, je ne me gênerai pas si je me sens en verve.

Fourrant son manuscrit dans une des larges poches de

son paletot, Étienne quitte enfin son atelier et descend au second, chez Endymion Dufourré.

VI

Trois amis.

On sera peut-être surpris que le brillant Endymion soit lié avec le statuaire Étienne, car aucun rapport ne semble exister entre ces messieurs, qui offrent, au contraire, de frappantes oppositions. L'un est petit-maître, extrêmement soigneux de sa personne, très-coquet, très-prétentieux; enfin il est à son aise ; il a toujours de l'or plein ses poches ; il peut faire le galant, et il a le moyen de faire aux dames ces galanteries, ces présents de bonbons et de bouquets auxquels elles se montrent toujours fort sensibles.

L'autre se met mal, il règne dans sa tournure un abandon que l'on veut bien appeler de l'excentricité, mais qui n'est, en effet, que de la malpropreté. Il ne porte jamais de gants; il trouve que l'on use ses habits en les brossant, et n'a jamais eu l'idée d'offrir à une dame un petit bouquet de deux sous. En revanche, il mange volontiers leurs bonbons quand elles lui en donnent.

Mais ces messieurs ont été dans la même pension, et là, Etienne faisait déjà de petits modèles en cire molle, et Endymion lui disait souvent :

— Fais donc ma statuette debout !

Une autre fois :

— Fais-moi assis !

Ou bien :

— Fais-moi en Romain... Fais-moi en Amour !

Étienne, qui n'était pas fâché de trouver un modèle pour s'exercer, modelait son camarade Endymion dans toutes les positions et sous tous les costumes que celui-ci se plaisait à choisir. Plus tard, en sortant de pension, le jeune statuaire était devenu un talent, et Endymion un homme de bourse ; mais celui-ci, toujours épris de sa personne, n'en était que plus content de faire faire encore sa statuette. Lorsque le plâtre lui semblait flatteur, il en faisait tirer une grande quantité d'exemplaires et en offrait à toutes ses connaissances. Enfin il possédait chez lui une étagère qui n'était garnie, du haut en bas, que de ses statuettes.

Mais depuis que Vincent a pris goût à la littérature, il devient fort difficile d'obtenir de lui le plus petit buste, la plus minime figurine. Aussi, est-ce en vain que depuis six semaines Endymion, qui se trouve charmant avec un costume de planteur et un chapeau panama, supplie l'artiste de faire de lui une nouvelle statuette, celui-ci le remet toujours, en lui disant :

— Quand mon drame sera fini.

Et Endymion secoue la tête en murmurant

— La mode aura le temps de changer.

Théobald Rubencourt était aussi un camarade de pension d'Endymion et d'Étienne ; il ne voyait pas bien souvent ce dernier, mais Dufourré était fort assidu chez lui depuis que la belle Abricotine était devenue la femme de l'homme de lettres.

— Me voilà, je suis prêt ! s'écrie Étienne en entrant chez le petit-maître du second étage ; je gage qu'Endymion ne l'est pas, lui... Ouf ! je n'en puis plus... J'ai tant travaillé aujourd'hui... Ah ! voilà Théobald, bonjour Théobald !... Eh bien ! quoi de nouveau au théâtre ?... Il y a des pièces nouvelles, je crois... Moi, je n'ai pas le temps de les voir... Je suis si occupé !...

— Vous avez des statuettes en train ?

— Non, c'est mon drame que j'achève... Vous savez bien que je fais un drame en vingt tableaux ?..

— On me l'avait dit, je ne le croyais pas.

— Et pourquoi ne le croyiez-vous pas?

— Parce que je vous savais statuaire, et je ne me doutais pas que vous étiez auteur.

— Est-ce que l'on ne peut pas être l'un et l'autre?

— C'est possible... Quant à moi, je ne m'y oppose pas.

— Cela a l'air de vous étonner.

— Est-ce que je n'ai pas le droit de m'étonner ?

— Vous croyez que je ne suis pas capable de faire une pièce ?...

— Je suis loin de dire cela... Seulement, puisque vous avez ce goût-là... puisqu'enfin vous voulez écrire, je suis surpris que l'envie ne vous en ait pas pris plus tôt.

— Permettez... je n'écris pas pour la gloire, moi!... je fais cela pour gagner de l'argent... je n'y mets pas d'amour-propre...

— Laisse-nous donc tranquilles ! s'écrie Endymion ; tu nous prends donc pour des imbéciles ? Si tu n'y mettais pas d'amour- propre, pourquoi donc irais-tu lire ta pièce à tout le monde?... Tu arrêtes les passants pour leur lire ton ouvrage... Dernièrement, c'est Jolibeau, à qui j'avais donné une commission pressée ; monsieur le rencontre sur l'escalier ; il l'oblige à s'asseoir sur les marches du premier étage, et il le tient là une heure à lui déclamer son drame... Je crois qu'ils y seraient encore si, en allant sur le carré voir si mon domestique revenait, je ne les avais pas aperçus au-dessous de moi.

— Mon cher ami, je consultais Jolibeau parce qu'il a été au théâtre, et qu'il y a des effets de scène qu'il peut juger mieux qu'un autre... C'est un garçon qui entend parfaitement la mise en scène... Je le ferai réengager pour ma pièce.

— Ah ! bon... il ne manque plus que cela ; il m'enlève mon domestique.

— Tu en prendras un autre.

— Et la portière, madame Délicat, est-ce que tu la feras aussi engager ? Je t'ai vu plusieurs fois dans sa loge lui lisant ton drame.

— Mon cher, dans toutes les classes on peut avoir de bonnes idées : demande à Théobald si Molière ne consultait pas sa servante.

— C'est égal, fais des pièces, je le veux bien... j'irai te claquer de tout mon cœur... mais fais-moi ma statuette, avec mon chapeau panama et mon paletot de piqué orange.

— Mais, sapristi ! je l'ai faite trente fois... cinquante fois, ta statuette... Est-ce que tu n'en as pas assez?

— Tu ne m'as pas encore fait en costume de planteur.

— Depuis quinze ans, ai-je pétri de la cire pour toi !... Je t'ai fait debout, assis, couché, en zéphyr, en Romain, en chevalier, en ermite, en berger, en Amour, en militaire, en paysan, en danseur...

— Mais tu ne m'as jamais fait en planteur...

— Tu veux donc avoir un magasin dans lequel on ne vendra que toi ?

— Ça ne te regarde pas... Fais-moi en planteur, je te payerai ce que tu voudras.

— Quand je fais la statuette d'un ami, je ne le fais jamais payer.

— Tu as tort... les amis, ordinairement, on les fait payer plus cher.

— Qu'est-ce que tu as donc là, sur la joue gauche ? Je ne te connaissais pas ce signe-là.

— Ah !... ça... c'est un grain de beauté qui m'est venu apparemment...

— Décidément, je vais louer une petite chambre à la

campagne... on doit y être mieux pour travailler. S'il y a quelque chose à louer chez madame Pothery, je m'en emparerai... J'ai besoin d'air... on étouffe à Paris... Est-ce que nous ne partons pas?... Si j'avais su que tu ne fusses pas prêt, je n'aurais pas quitté mon travail... j'avais une scène en train...

— Ah ! que tu es embêtant, passe-moi le mot, mon cher ami ; depuis que tu es auteur, tu n'entres plus quelque part qu'en disant : « Je sors de travailler... » ou : « Je n'en puis plus... la tête me pète !... Ah ! j'ai tant travaillé !... » Dis donc, Théobald, toi qui es homme de lettres, qui fréquentes beaucoup d'auteurs, est-ce qu'ils sont tous comme cela ?

— Oh ! non, bien au contraire, j'en connais qui trouvent toujours le temps de s'amuser, de rire, de jouer, d'être de tous les festins, et je te réponds que ce ne sont pas ceux-là qui obtiennent le moins de succès.

— Je le crois, et c'est tout naturel ; un écrivain qui travaillerait continuellement, sans prendre aucune distraction, deviendrait aussi ennuyeux dans ses ouvrages que dans sa conversation... Mais il ne m'écoute plus .. il n'est plus là... ni Jolibeau non plus... Théobald, veux-tu parier qu'en ce moment Étienne s'est emparé de Jolibeau, et qu'il lui conte ou qu'il lui lit quelque chose de sa pièce ?

— Pas possible !...

— Viens avec moi, nous allons les surprendre.

Ces messieurs sortent du cabinet de toilette et trouvent, en effet, dans le salon, Étienne qui retient Jolibeau par un parement de sa veste, et déclame avec tant de feu qu'il ne s'aperçoit pas de l'arrivée de ses deux amis. Ceux-ci se mettent à éclater de rire, ce qui fait retourner Jolibeau qui parvient à se dégager.

— C'est donc une maladie? dit Théobald.

— C'est pis que cela, dit Dufourré, c'est une monomanie.

— Messieurs, Jolibeau m'a donné une excellente idée ! s'écrie Étienne en remettant son manuscrit dans sa poche.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est de prendre un collaborateur pour les détails qui ne sont pas de mon ressort.

— Et Jolibeau s'est sans doute offert pour être ce collaborateur ?

— Non, messieurs, non, ce garçon à plus de convenance... mais il m'en a cité plusieurs... Je verrai... je choisirai... il faut nécessairement qu'il se passe quelque chose de comique sur le mont Vésuve...

— Ah ! oui, si, pendant l'éruption, tu faisais venir là un gamin cherchant des bouts de cigares.

— Messieurs, ma femme nous attend, il est bien temps de partir.

— Je suis prêt, messieurs... Comment, Étienne, tu n'es pas encore habillé ?

— Qu'est-ce qu'il dit donc ?... Pas habillé... je le suis depuis une heure.

— Tu vas venir à la campagne avec ce paletot-là ?

— Pourquoi pas... est-ce qu'il n'est pas très-bien ?

— Il est très-sale ; il a des taches.

— Bah ! bah ! pour la campagne il est très-bon ; je ne suis pas tiré à quatre épingles comme toi, c'est vrai... mais ce n'est pas mon goût à moi.

— Jolibeau, donne un coup de brosse à Étienne.

— Oui, monsieur.

— Pourquoi faire ?... Dans une heure j'aurai autant de poussière.

— Laisse-toi donc faire, je t'assure que ce n'est pas du luxe.

Étienne consent à présenter son dos à Jolibeau ; mais pendant que celui-ci le brosse, il lui dit :

— Ainsi, le premier acte vous semble bien ?

— Oui, monsieur; seulement, j'y voudrais un peu de comique... et des figurants.

— Des paysans ?

— Ou des brigands, pour donner du mouvement

— Je crois que vous avez raison.

— Eh bien ! mon ami Vincent, nous t'attendons.

— Une minute, on me brosse... Et au second?

— Au second... un ballet... et des soldats.

— Très-bien ! et au troisième ?

Endymion, qui s'aperçoit de ce qui se passe, vient séparer Étienne et Jolibeau.

Les trois amis partent enfin, et Dufourré dit bas à Théobald en l'éloignant d'Étienne :

— Marchons devant lui, sans quoi il va nous dire une scène.

Madame Rubencourt était prête et commençait à s'impatienter de ne voir arriver personne, lorsque enfin les trois amis se présentent.

— Vous êtes aimables, messieurs ! Faire attendre une dame, c'est bien peu galant!

— C'est Dufourré qui n'était pas habillé, dit Étienne... car moi je suis toujours prêt.

Abricotine toise l'artiste d'un air qui signifie :

— Je le crois bien, quand on sort fait comme cela !

Puis elle sourit à Endymion en lui disant :

— Vous serez donc toujours coquet ?

— Oh ! madame, on ne saurait trop soigner sa toilette pour aller avec vous.

— A la bonne heure, voilà qui répare tout... Tiens, vous avez une mouche que je vous connaissais pas ?...

— Ce n'est rien... c'est une étincelle de cigare qui m'a brûlé.

— Partons, messieurs.

— Nous allons prendre l'omnibus, dit Étienne.

— Par exemple!... l'omnibus un dimanche!... Est-ce qu'il y a jamais de la place ce jour-là dans les omnibus?... D'ailleurs, nous pouvons bien prendre une voiture pour nous quatre.

— J'espère que vous n'allez pas me faire aller en omnibus? dit Abricotine, cela chiffonnerait toute ma toilette.

— Vous avez une mise ébouriffante, dit Endymion.

— C'est surtout sa jupe qui est ébouriffante, murmure Étienne; quel ballon, grand Dieu! quel ballon!

On part. Comme le dandy s'est arrêté pour rajuster un pli de sa chemise, madame Rubencourt se décide à prendre le bras de son mari, de peur que l'artiste ne lui offre le sien.

On gagne les boulevards; mais à chaque instant Abricotine dit à Théoblad :

— Prenez donc garde, vous marchez sur ma robe!

— Comment! je marche sur ta robe? Cela me paraît difficile, elle ne traîne pas à terre.

— Mais vous me froissez, vous me chiffonnez.

— Ah çà! comment veux-tu que je marche? Je marche comme tout le monde... Je ne puis pas tenir mes jambes en biais.

— Mais on fait attention!... Vous me tenez de trop près.

— Ah! ma chère amie, sais-tu bien que tu m'ennuies, à la fin... Si tu ne portais pas une jupe ridicule par son ampleur, elle ne masquerait pas une de mes jambes... C'est toi qui m'empêches de marcher, tes cercles de fer me barrent le chemin.

— Aïe! quelque chose a craqué.

— Ah! va te promener... j'en ai assez!... Le diable m'emporte si je te redonne jamais le bras quand tu auras des jupons d'acier!

Et Théobald lâche le bras de son épouse, et s'en va

faisant une moue très-prononcée du côté d'Étienne, qui lui dit :

— Il me semble que vous n'avez pas beaucoup d'agrément avec votre femme ?

Pour toute réponse, l'homme de lettres pousse un gros soupir.

Mais Endymion, qui était enfin parvenu à corriger le faux pli que sa chemise faisait sur sa poitrine, accourt auprès de madame Théobald, en lui disant :

— Comment, vous marchez seule?

— Comme vous voyez.

— Est-ce par goût ?

— Mon mari m'a lâchée !... sous prétexte que ma robe l'empêche de marcher.

— C'est qu'il ne connaît pas la manière dont il faut faire aller ses pieds quand on donne maintenant le bras à une dame. C'est un pas tout à fait nouveau... c'est une étude toute spéciale à faire.

— Est-ce qu'on va à reculons? dit Théobald.

— Non, mon cher ami, mais on fait de tout petits pas... Vous allez voir... Madame, voulez-vous accepter mon bras ?

— Volontiers, monsieur.

Abricotine prend le bras du dandy, qui se met alors à glisser ses pieds comme s'il dansait un pas d'anglaise. Théobald et Étienne ne peuvent s'empêcher de rire en le regardant faire son pas.

— Riez, messieurs, riez, dit Abricotine ; mais c'est charmant, cela... les genoux de monsieur ne viennent plus du tout dans mes jupes.

— Je ne sais pas si c'est charmant pour la dame ; mais ce doit être bien fatigant pour son cavalier. Je ne crois pas que Dufourré se promènerait longtemps comme cela.

Le beau monsieur s'arrête, en effet, bientôt, en disant :

— Mais je ne vois pas de voiture!... c'est cependant une place ici.

— Il n'y a jamais de voitures sur les places le dimanche quand il fait beau.

— Ah! diable... Et quand il pleut?

— Encore moins.

— Allons en nous promenant, dit Étienne.

La grosse blonde lance un regard courroucé sur l'artiste, en s'écriant :

— Aller à pied jusqu'aux Prés-Saint-Gervais!... Par exemple!... j'aimerais mieux manger le chemin!

— Si le chemin pouvait se manger, j'en accepterais bien un morceau.

— Messieurs, trêve de plaisanteries, dit Endymion, il faut aviser... Madame est fatiguée et ne se soucie pas de marcher.

— Je crois que lui aussi est fatigué de danser l'anglaise sous les jupons de votre femme, murmure Étienne à son voisin.

— J'ai beau regarder au loin, je n'aperçois aucune voiture. Il faudra bien qu'il en revienne sur la place. Mon avis est que nous entrions dans ce café, en face. Nous prendrons n'importe quoi en attendant une voiture, et la première qui paraîtra, nous nous en emparerons.

— Monsieur Dufourré a parfaitement raison... Allons nous asseoir à cette table en face, en dehors; moi, d'abord, je ne veux plus marcher, je n'ai pas envie que ma robe soit perdue de poussière.

— Va pour le café, dit Théobald. Oh! les robes!... quel article il y a à faire là-dessus.

Étienne suit sa société en se disant :

— Comment diable fourrer du comique dans *le mont Vésuve*?

VII

M. de Saint-Croisy.

On parvient à trouver une table vacante, ce qui, à un café des boulevards, est en été presque aussi difficile que de trouver une voiture sur la place. Et cependant, Dieu sait si les cafés pullulent sur les boulevards à Paris! Il y en a presque autant que de marchands de vin aux barrières.

Abricotine a demandé une carafe de groseille ; les hommes ont pris la bière classique, qui n'est cependant plus la bière d'autrefois. Cette bonne bière douce, naturelle, qui moussait, et que l'on daignait encore vous servir en bouteille. Maintenant, on vous apporte des cruchons ou des demi-cruchons, dans lesquels est une boisson amère comme chicotin et qu'on vous fait payer le double de l'ancienne bière. Si vous demandez de celle-ci, le garçon vous regarde d'un air étonné, comme si vous lui parliez iroquois, et finit par vous répondre :

— Nous n'en avons pas, monsieur... on n'en fait plus !

Alors vous êtes bien obligé de boire ce que vous trouvez mauvais et que vous payez plus cher.

On assure que messieurs les fumeurs préfèrent la bière amère... Mais ceux qui ne fument pas, on n'en aura donc pas pitié ?

Il y avait dix minutes que la société était au café, et pas l'ombre d'un fiacre ne venait stationner sur la place. Il passait bien en maraude des remises, des coupés, des calèches, mais Théobald, qui savait ce que cela coûte, les regardait passer d'un air indifférent. Endymion, pour les mêmes motifs sans doute, faisait semblant de ne pas les

voir. Abricotine, au contraire, lorgnait les calèches, puis regardait son mari et faisait un léger mouvement d'épaules en murmurant:

— On ne craignait pas de me mener en calèche autrefois!... Que les hommes deviennent ladres quand ils sont mariés!

Quant à Etienne, il avait aperçu à une table deux acteurs de la Gaîté, et il s'était sur-le-champ précipité à côté d'eux. Ceux-ci n'avaient pas achevé de lui dire bonjour, qu'il leur racontait un acte de sa pièce.

Tout à coup, un monsieur qui sortait de l'intérieur du café vient à Théobald, en s'écriant comme quelqu'un qui est enchanté de sa rencontre :

— Eh! bonjour, cher maître!... Comment, vous êtes là? Du fond de ce café, je ne vous avais pas aperçu... Ah! mille pardons... c'est madame peut-être?...

Et ce monsieur s'interrompt pour faire un salut très-respectueux et en même temps très-distingué à la femme de l'homme de lettres ; celle-ci s'empresse d'y répondre en se donnant toutes les grâces dont elle est susceptible.

Le personnage qui vient de s'adresser à Théobald est un homme qui peut avoir quarante ans, qui est grand, bien fait, de belle tournure, et dont les dehors sont ceux de quelqu'un habitué à fréquenter la bonne compagnie, du moins affecte-t-il dans son langage et dans ses manières tout ce qui peut dénoter un homme du grand monde.

Sa figure est belle, régulière, ses traits un peu forts, son front large ; ses sourcils, épais et rapprochés, annoncent du caractère, de la résolution. Sa bouche est mince, fine et légèrement railleuse; ses yeux sont noirs, assez beaux, mais ne sont pas doux, bien que ce monsieur fasse souvent son possible pour leur donner cette expression ; son teint est un peu marbré et plutôt jaune que blanc; enfin, ses

cheveux sont noirs et abondants ; mais déjà, sur les tempes et le front, de légers filets argentés annoncent l'approche d'un âge mûr, que sans cela toute sa personne pourrait facilement cacher.

La mise de ce monsieur est élégante, sans avoir aucune ridicule prétention ; sa main est belle et très-soignée ; enfin il a dans son extérieur tout ce qui annonce un homme comme il faut.

— Bonjour, monsieur de Saint-Croisy ! répond Théobald en tendant la main à ce nouveau personnage. Celui-ci avance un tabouret afin de s'asseoir près de l'homme de lettres, et Endymion recule sa chaise pour faire de la place à ce monsieur qu'il ne connaît pas, mais dont les dehors lui imposent presque du respect. Alors un échange de politesse se fait entre ces messieurs :

— Ne vous dérangez donc pas, monsieur, je vous en prie !... J'ai plus de place qu'il ne m'en faut, je serais désolé de vous gêner.

— Cela ne me gênera pas du tout, monsieur, approchez-vous donc.

— Vous êtes trop bon... Mon cher Rubencourt, je viens de lire un article de vous sur la dernière pièce du Gymnase. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il m'a fait le plus grand plaisir, comme tout ce qui sort de votre plume... Ah ! bravo ! voilà de la saine critique... et comme c'est spirituel ! Vous répandez le sel attique avec profusion... Dernièrement M. de Vergenstein, avec qui je causais... au bal de l'ambassadeur ottoman, me disait, en parlant de vous : « Voilà un *Aristarque* bien fort... C'est un de nos premiers écrivains modernes. » Et lorsque je lui eus dit que j'avais le bonheur de vous connaître, il s'écria : « Ah ! que vous êtes heureux, et que l'on doit avoir de plaisir à entendre causer quelqu'un qui écrit si bien. »

Pendant que ce monsieur lui dit des choses si flatteuses,

Théobald s'est gonflé d'un bon tiers ; sa figure s'épanouit, ses yeux se baissent avec modestie ; mais il est obligé de lâcher un bouton de son gilet, tant l'amour-propre heureux donne d'extension aux poumons. Enfin, il répond d'un air de candeur :

— Vous êtes mille fois trop bon, monsieur de Saint-Croisy. Mon Dieu ! j'écris avec conviction ; je tâche d'être juste avant tout... Mais je suis sans pitié pour les mauvais ouvrages... Oh ! voyez-vous, ce serait de mon père, de mon frère... quand je trouve que c'est mauvais, je le dis.

— Et vous avez raison... c'est comme cela que l'on obtient l'estime et la considération... Aussi vos articles sont d'un grand poids... on court après.

— Voulez-vous accepter quelque chose ?

— Infiniment obligé.

— Ah ! vous étiez au bal de l'ambassadeur ottoman ?

— Oui, j'y ai passé une heure.

— C'était brillant ?

— C'était magnifique ; il y avait là tout Paris... Je vous y ai cherché.

— J'avais une invitation, mais il m'a été impossible de m'y rendre.

— Moi, j'y suis allé pour parler à quelques grands personnages avec lesquels j'ai en ce moment des rapports fréquents pour cette concession de mines de charbon de terre que je demande à faire exploiter.

— Ah ! vous allez exploiter une mine...

— Oh ! c'est une affaire d'or, une vingtaine de millions à gagner, à peu près.

— Vingt millions, mais c'est magnifique !...

— Que voulez-vous ! il faut bien faire quelque chose.

— Et vous êtes seul pour cette affaire-là ?

— Jusqu'à présent... mais il est possible que je prenne

des associés; je verrai, cela dépendra. . de ma santé qui est un peu fatiguée.

— Pardon, monsieur, dit Dufourré, qui jusque-là s'est borné à écouter la conversation... Mais cette mine, ou ces mines de charbon que vous voulez exploiter, sont-elles situées loin d'ici?

— Pas absolument, monsieur, c'est dans le département du Pas-de-Calais.

— C'est, en effet, le pays du charbon de terre; et serait-ce sur une grande étendue?

— Il y a près d'une lieue carrée; partie du terrain appartient à ma famille, qui me le cède; quant au reste, je compte en faire l'acquisition... si l'on ne veut pas vendre trop cher... C'est peut-être pour cet achat que je serai obligé de prendre un associé ou d'émettre des actions... Cela me contrarierait; j'aurais préféré mener cette affaire tout seul.

— Gourmand! vous ne voudriez point partager le gâteau.

— Monsieur, reprend Endymion en saluant M. de Saint-Croisy, je n'ai pas l'avantage d'être connu de vous; mais mon ami de collége, Théobald Rubencourt, pourra vous dire que l'on peut ajouter foi à mes paroles... Je me nomme Endymion Dufourré, je suis associé d'agent de change... c'est-à-dire pas encore .. mais j'ai des fonds placés chez l'un d'eux.

— Endymion Dufourré!... Eh! monsieur, vous n'êtes point du tout un inconnu pour moi! J'ai cent fois entendu parler de vous : à la Bourse, au foyer de l'Opéra, aux courses, aux Italiens, partout on citait M. Endymion Dufourré pour son élégance, le bon goût de sa toilette, la grâce de sa tournure; car vous êtes le roi de la mode... C'est vous qui faites adopter la nouvelle coupe d'un habit, la forme d'un chapeau... Du reste? vous ne vous seriez pas nommé, que je vous aurais deviné.

C'est au tour d'Endymion de se gonfler, d'être radieux. Dans sa joie, il est sur le point, en passant la main dans ses cheveux, de décoller son toupet ; mais il s'arrête à temps, et fait force inclinations de tête en répondant :

— Ah! monsieur, je ne savais pas être si... si répandu... C'est vrai, je vais assez souvent aux Italiens... et aux courses. Je suis l'ami de beaucoup de ces messieurs qui sont membres du Jockey-Club.

— Vous avez fait dernièrement courir des chevaux anglais?

— Non, je ne crois pas... mais j'ai parié... je parie... je parie souvent. Monsieur, ce que vous venez de dire relativement à vos mines de charbon de terre m'a, je ne vous le cache pas, donné le désir de prendre un intérêt dans cette affaire qui, entre vos mains, ne peut être que bonne...

— Elle sera bonne... oui, monsieur, très-bonne, même; aussi vous avouerai-je, entre nous, que j'en parle fort peu... je voudrais, si cela était possible, la tenir secrète, parce que, à peine ébruitée, deux mille personnes vont accourir chez moi et me demander à y mettre des fonds... je ne saurai plus à qui répondre... Mais vous, monsieur, vous n'êtes pas de ceux dont on se gare!..... bien au contraire, et ce sera pour moi une occasion d'entamer des relations trop agréables pour que je ne la saisisse pas!...

— Je suis bien sensible à cette faveur. J'ai un intérêt chez un agent de change... mais c'est peu de chose... un dixième!... aussi cela m'occupe peu... et puis, entre nous, je n'aime pas beaucoup le travail, je n'y entends rien... je préfère les choses qui vont toutes seules... J'ai toujours de quarante à cinquante mille francs dont je puis disposer quand il se présente une affaire qui me va!...

— Très-bien, nous tâcherons de vous les prendre et de les utiliser; voulez-vous me donner votre adresse? je passerai chez vous.

— Mais, je ne voudrais pas vous déranger, ce serait plutôt à moi de me rendre chez vous...

— Vous ne me trouveriez pas... J'ai tellement de monde à voir... je ne sais jamais quand j'y suis. J'ai promis d'aller dans plusieurs châteaux pour passer quelques jours, et je n'en trouve pas le temps...

— Alors, voici mon adresse.

M. de Saint-Croisy serre dans sa poche l'adresse qu'Endymion vient de lui donner, puis, se tournant vers la femme de Théobald, lui dit, en lui faisant un gracieux sourire :

— Mais, en vérité, nous sommes bien peu galants, nous parlons d'affaires devant une dame, tandis que nous ne devrions nous occuper que d'elle... Madame, dont je n'ai pas l'avantage d'être connu, va prendre de moi une bien mauvaise opinion.

— Oh ! monsieur, je suis habituée à ce qu'on me laisse de côté, moi... les hommes qui écrivent ne sont pas aimables tous les jours !...

— Mais aussi, quand ils le sont, ils se rattrapent bien...

— Mon mari ne s'est pas encore rattrapé avec moi !

— Ah ! ah ! ah ! le mot est très-joli... je m'en souviendrai...

— Monsieur, puisque vous étiez au bal de l'ambassadeur ottoman, qui était si brillant... et où je regrette bien de n'avoir pas été... mais monsieur Rubencourt ne me mène jamais au bal !... pourriez-vous me dire quelle était la couleur la plus en vogue dans la toilette des dames...

M. de Saint-Croisy, après avoir jeté un coup d'œil sur la robe de cette dame, qui est bleu tendre mêlé à un peu de blanc, répond :

— La couleur à la mode... mon Dieu, madame, c'était bleu clair... absolument comme celui de votre robe... Cela dominait au bal.

— Vraiment! Alors, je suis donc à la mode?

— Tout à fait, madame. J'ai vu à ce bal une grande quantité de robes portées par des dames du plus haut rang, et qui étaient couvertes de diamants... mais, franchement, je n'en ai vu aucune portée avec autant de grâce que celle-ci...

C'est maintenant Abricotine qui devient pourpre de plaisir; ce compliment lui a été adressé d'un air de bonhomie si naturel, qu'elle ne doute pas un moment qu'il ne soit l'expression de la pensée spontanée de ce monsieur; elle voudrait répondre quelque chose de spirituel et d'aimable, mais après avoir cherché, elle ne peut que bégayer :

— Ah! monsieur... certainement... le bleu m'a toujours été bien!...

En ce moment, Étienne, que ses auditeurs sont parvenus à quitter, revient vers sa société en disant :

— Eh bien! il me semble que nous ne partons pas beaucoup... Absence totale de voiture... Vous verrez que vous serez obligés d'en revenir à mon avis, d'aller à pied; nous serions arrivés maintenant, si l'on m'avait écouté.

M. de Saint-Croisy a d'abord régardé Étienne comme on regarde un marchand de contre-marques, mais en l'écoutant, il s'aperçoit qu'il fait erreur et que ce monsieur fait partie de la compagnie de Théobald Rubencourt. Alors il donne une autre expression à sa physionomie, et se range pour qu'il puisse se remettre à table.

Théobald, qui est bien aise d'effacer la mauvaise impression que le négligé de l'artiste pourrait donner de sa personne, s'empresse de dire à Saint-Croisy :

— Permettez-moi de vous présenter un jeune statuaire de beaucoup de talent, monsieur Étienne Vincent, dont vous avez pu voir les plâtres chez *Susse* et au passage des Panoramas...

— Monsieur Étienne Vincent! s'écrie Saint-Croisy en

faisant un salut à l'artiste. Oh! certes, oui, j'ai fort souvent entendu parler de monsieur, et j'ai, comme tout le monde, admiré ses délicieuses statuettes... Recevez mes sincères compliments, monsieur, et permettez-moi de serrer la main à un artiste aussi distingué!...

Étienne donne d'un air étonné sa main à ce monsieur, qui la serre fortement en disant :

— Vous irez loin, monsieur!...

— Ma foi, monsieur, si je vais loin, ce ne sera pas dans cette carrière-là, car j'y renonce!

— Serait-il possible, monsieur, qu'après de si brillants sucès, car, l'autre soir, chez madame la comtesse de Valadomir, qui réunissait chez elle tout ce qu'il y a de mieux dans Paris, en artistes, poëtes, gens de la haute finance et étrangers de distinction, on a beaucoup parlé de vous... entre autres ce fameux peintre... le nom m'échappe, n'importe, il assurait que vous étiez appelé à recueillir la succession de *Pradier!...*

— Vraiment! Ah! je suis fâché que vous ne vous rappeliez pas le nom de celui qui a dit cela!...

— Je n'ai pas la mémoire des noms... mais vous ne connaissez que lui.

— Après tout, je n'abandonne pas entièrement la statuaire, mais je me sens le besoin d'écrire pour la scène, et je fais un grand drame en ce moment.

— Eh! mais, monsieur, tous les arts sont frères, et je ne vois rien d'étonnant à ce que vous réunissiez deux talents... Pour quel théâtre, votre drame?

— Je ne suis pas encore bien décidé pour le choix du théâtre...

— C'est une pièce à spectacle?

— Oh! un spectacle comme on n'en aura jamais vu... Il faut qu'on dépense deux cent mille francs pour la monter... Le titre seul vous en donnera une idée : c'est *le mont Vésuve.*

— *Le mont Vésuve !* superbe titre !

— N'est-ce pas?... en vingt tableaux, avec dix-sept éruptions.

— Presque autant que de tableaux ?

— Ah ! je veux qu'on soit bien pénétré de mon sujet.

— Ce doit être magnifique ; je serais bien curieux de connaître ce drame-là.

— Je puis toujours vous raconter douze tableaux, les autres ne sont pas finis...

Mais Abricotine, qui ne se soucie nullement d'entendre encore raconter *le mont Vésuve*, s'écrie aussitôt :

— Ah ! monsieur Vincent, si vous vous mettez à conter votre pièce, ce sera peu récréatif pour nous autres qui la savons par cœur... Il me semble qu'il vaudrait bien mieux s'occuper sérieusement de nous trouver une voiture ; je n'ai pas envie de passer ma journée à ce café, moi !

— Quoi ! madame, dit M. de Saint-Croisy, vous attendez une voiture pour aller à la campagne ?...

— Oui, monsieur, nous allons aux Prés-Saint-Gervais... mais je ne me soucie pas d'aller en omnibus, et on ne trouve aucune voiture sur la place...

— Eh bien ! madame, je vais vous en avoir une, moi; ne vous impatientez pas, avant cinq minutes, je vous en ramènerai une...

— Comment, monsieur, vous auriez l'obligeance!... mais je ne voudrais pas que vous prissiez la peine...

— Vous être agréable, madame, c'est un plaisir que je me procure...

En disant cela, ce monsieur est parti précipitamment.

J'espère que voilà un homme galant et aimable! s'écrie Abricotine. Convenez qu'il vous enfonce tous...

— Le mot est risqué, dit Théobald.

— Si le mot est risqué, la chose est vraie... Il va nous

avoir une voiture... la sienne peut-être... A-t-il équipage, ce monsieur?

— Ma foi! je n'en sais rien.

— Il a bien la tournure d'un homme qui a voiture; en tout cas, qu'il ait équipage ou non, ce n'en est pas moins un homme charmant... qui n'a que des choses aimables à dire... On voit tout de suite que c'est un homme comme il faut.

— Oui, dit Théobald, il a beaucoup d'esprit, il juge très-bien... il s'exprime avec élégance... je le crois très-instruit!...

— Il avait entendu parler de moi! s'écrie Endymion, et il m'a rapporté cela d'une manière tout à fait gracieuse... Il va exploiter des mines de charbon dans lesquelles il y a des millions à gagner... C'est une belle affaire, cela... et il consent à m'y donner un intérêt!... Je suis enchanté d'avoir fait sa connaissance.

— Il désire connaître mon drame, dit à son tour Étienne, je lui lirai tout ce que j'ai de fait, et je lui demanderai son avis pour le reste... Cet homme-là doit voir souvent des directeurs de théâtre : il peut m'être fort utile.

— Il connaît tout ce qu'il y a de mieux à Paris!...

Pendant que chacun fait ainsi l'éloge de M. de Saint-Croisy, celui-ci revient avec une calèche qui se promenait en maraude et qu'il a prise sur-le-champ. Il accourt vers madame Rubencourt en lui disant :

— Belle dame, je tiens ma promesse, voici une voiture... elles sont rares... mais j'aurais été jusqu'au bois de Boulogne plutôt que de ne point vous en avoir une.

En offrant sa main à Abricotine, il la conduit jusqu'à la calèche dans laquelle il l'aide à monter. Les trois amis montent à leur tour, et M. de Saint-Croisy les quitte en leur disant :

— A bientôt, j'aurai l'avantage d'aller vous voir!

Le cocher se tourne vers les personnes qui sont dans la voiture, en leur disant :

— Est-ce à l'heure ou à la course ?

— Il paraît que ce n'est pas l'équipage de ce monsieur ! murmure Endymion.

— Alors, nous en aurions bien fait autant que lui ! dit Théobald.

— Ce qu'il y a de certain, reprend Abricotine, c'est que ce monsieur a fort bien fait de nous amener cette calèche, car, sans cela, je crois que vous m'auriez laissée au café jusqu'à ce soir !

— Aux Près-Saint-Gervais ! crie Étienne au cocher.

VIII

La maison Pothery.

Figurez-vous une grande maison carrée, précédée d'une petite cour entièrement remplie par un perron. Cette maison, qui a un rez-de-chaussée et deux étages, et à laquelle on arrive par le susdit perron, qui est assez élevé, n'était pas sans élégance et pouvait passer pour une assez jolie maison bourgeoise, lorsque l'on n'avait pas encore eu l'idée d'y faire des changements, additions et embellissements, qui l'avaient considérablement enlaidie.

Mais la propriétaire de cette maison, petite femme de cinquante ans, très-enjouée, très-obligeante, très-curieuse et bavarde, comme doit nécessairement l'être toute personne qui fait de sa maison un hôtel plus ou moins garni, avait la malheureuse passion de la bâtisse ; elle adorait les maçons, le plâtre, et généralement était heureuse lorsqu'elle employait chez elle des ouvriers. Quand l'on

aime à faire bâtir, il n'y a point de raison pour qu'on ne trouve pas toujours quelque chose à faire changer ou ajouter à sa propriété. Les architectes et les maçons ne vous diront jamais que vous avez tort.

Mais madame Pothery, c'est le nom de cette dame, n'avait pas en fait de bâtiment des idées bien heureuses : son salon, dans lequel elle recevait souvent ses locataires, et qui était d'une grandeur raisonnable, ne lui sembla pas assez vaste pour y donner des bals... ce qui cependant ne lui arrivait jamais; mais, dans la prévision qu'elle pourrait un jour donner une grande fête, qui ferait l'admiration de tout le pays, madame Pothery fit allonger son salon, situé au rez-de-chaussée, en faisant bâtir devant une espèce de pavillon qui s'avançait sur la cour et arrivait jusqu'à la rue. Du côté opposé, on pourrait croire qu'elle ferait bâtir un pavillon semblable pour servir de pendant ; pas du tout : un perruquier étant venu dire à cette dame qu'il ne trouvait pas dans l'endroit une pauvre petite boutique pour se loger, elle s'empressa de lui faire bâtir une espèce d'échoppe dans sa cour, avec une porte particulière sur la rue. Cela ne s'harmonisait pas du tout avec le pavillon à gauche, mais madame Pothery ne s'inquiétait nullement de cela. Bientôt, le dessus du nouveau pavillon étant surmonté d'une terrasse, un homme qui montrait des singes et un ours savant trouva que cette terrasse, donnant sur la grand'rue du village, serait un endroit délicieux pour y faire la parade et y établir ses animaux. Madame Pothery s'empressa de faire bâtir sur la terrasse une niche grillée pour que le saltimbanque pût y enfermer ses animaux. Ensuite, un de ses locataires qui s'occupait d'astronomie, et se promenait toute la journée dans les champs avec un télescope qu'il braquait n'importe sur quoi, ayant certifié à madame Pothery qu'un belvédère placé sur sa maison, déjà passablement haute, permettrait, avec le secours de

son télescope, de voir tout ce qui se passe dans la lune, cette dame s'empressa de faire bâtir le belvédère; car comment résister au désir de savoir ce qui se passe dans la lune? cela pourrait être un continuel sujet de conversation pour les habitants de la terre, et madame Pothery se disait : « Quand il y aura quelque chose de dérangé là-haut, ce sera naturellement chez moi que l'on viendra chercher des nouvelles. » Et elle était enchantée lorsqu'elle avait une nouvelle à colporter; vraie ou fausse, peu importait, pourvu que ce fût une nouvelle.

Ce prolongement d'une partie du rez-de-chaussée, cette méchante boutique de perruquier, cette niche à singes, ce belvédère, que le maçon avait eu l'ingénieuse idée de bâtir dans l'encoignure du toit, tout cela et une foule d'autres petites bâtisses que nous oublions, donnaient à la propriété de madame Pothery un aspect si singulier, qu'en la regardant on se demandait si c'était un théâtre, un magasin, une cité ou un bazar.

Cependant, au-dessus de la porte on pouvait lire : Appartements et chambres à louer, garnis à volonté.

Et, en effet, madame Pothery logeait en garni, lorsque cela convenait mieux à ses locataires; pour les satisfaire, elle poussait la complaisance jusqu'à se faire leur restaurateur : on déjeunait, on dînait à tant par tête. Cela était commode à beaucoup de personnes qui ne venaient à la campagne que le dimanche et ne se souciaient pas de faire de cuisine chez eux; la propriétaire ne faisait pas payer cher ses dîners, et l'on avait de ces plats bourgeois qui valent ordinairement mieux que les lapins sautés des traiteurs de village.

Mais cette espèce de table d'hôte, fondée par madame Pothery pour l'agrément de ses locataires seuls, avait pris une extension que cette dame n'avait pas prévue. Ses locataires recevaient souvent des amis de Paris; alors, ils les

engageaient à dîner et les menaient chez leur propriétaire, à laquelle ils se contentaient de dire :

— Deux couverts de plus aujourd'hui pour mon compte, madame Pothery, j'aurai deux personnes à dîner avec moi.

Puis les garçons, qui recevaient des amis avec lesquels ils ne se gênaient point, leur disaient :

— Restez donc à dîner, pour quarante sous par tête, ce n'est pas cher, un dîner bourgeois... et vous vous amuserez; il y a de bonnes têtes dans tout ce monde-là.

On acceptait ; mais ceux qui dînaient là, en payant leurs deux francs comme à une table d'hôte, ne se gênaient point pour dire tout haut :

— C'est très-mauvais, ceci... quel fichu fricot!... ah! voilà une triste cuisine!

Alors madame Pothery était extrêmement vexée ; elle se repentait d'avoir permis qu'on lui amenât des étrangers, et, quelques jours après, annonçait à ses locataires qu'elle ne voulait plus faire la cuisine pour eux, parce que cela lui donnait beaucoup d'embarras, de tracas, de fatigue, et qu'elle ne faisait point ses frais.

Ceci était l'exacte vérité; madame Pothery y mettait du sien. Parmi ses dîneurs, il y en avait qui payaient mal et d'autres qui ne payaient pas du tout, et pourtant, après avoir tenu quelques semaines sa nouvelle résolution, la propriétaire de la cité Pothery avait commencé par se laisser attendrir par une locataire, dame seule, qui ne voulait pas éplucher un légume, et menaçait de s'en aller si on ne lui donnait pas à dîner; celle-ci admise de nouveau à la table intime, une autre locataire avait réclamé la même faveur, si bien que, petit à petit, on en était revenu à traiter tous ceux que cela obligeait, et qu'au fond du cœur madame Pothery n'en était pas fâchée, parce que, alors même qu'elle aurait dû y mettre de son argent, elle

aimait surtout à avoir toujours avec elle de la société; à ne point dîner seule, ou en tête-à-tête avec son mari.

A propos, il y a un mari, et nous n'en avons encore rien dit! C'est que M. Pothery est de ces gens qui se tiennent toujours derrière le rideau, ne paraissant que lorsqu'on les appelle. Excellent homme, du reste, petit, maigre, mais fort gai de caractère, faisant des vers dans l'occasion, et surtout des chansons pour les dames, car M. Pothery est un admirateur passionné du beau sexe; il ne s'en cache pas, il l'avoue même devant sa femme, qui lui tape alors sur la joue, en lui disant :

— On sait bien que vous êtes un libertin... vous n'avez pas besoin de le dire... cela se voit dans vos prunelles!

Alors M. Pothery riait; il était fort content d'avoir les prunelles passionnées. Mais, ayant à Paris un emploi dans une administration, ce monsieur ne se mêlait en rien de ce qui regardait sa propriété des Prés-Saint-Gervais; il n'y couchait même pas, ayant loué à Paris une petite chambre, sous prétexte qu'il y avait des jours où le travail de son bureau l'obligeait d'y être de très-grand matin et d'y retourner le soir, et qu'alors cela le fatiguerait trop de venir coucher aux Prés-Saint-Gervais.

Madame Pothery avait admis sans murmurer cette liberté que son mari se donnait souvent de ne point venir coucher près de sa conjointe. Honneur aux femmes qui ne sont pas jalouses! On devrait leur tresser des couronnes... quitte à ne point les leur donner.

Les époux Pothery ont aussi des enfants, des filles seulement; mais ces demoiselles, étant toutes mariées et demeurant à Paris, ne viennent que rarement à la maison des Prés-Saint-Gervais, à moins que la santé de l'une d'elles n'exige l'air de la campagne; alors on va passer quelques jours à la maison paternelle, où quelquefois cependant il est difficile de trouver une chambre de libre, tout étant

loué depuis le haut jusqu'en bas. Car madame Pothery ne loue pas cher, pas assez cher même, c'est ce que lui disent ses enfants. La maison possède par derrière un jardin assez grand; il y a des bosquets, une pelouse, une balançoire, un jeu de tonneau; il y a enfin tout ce que l'on veut trouver à la campagne, surtout lorsqu'on a des enfants; aussi les enfants abondent-ils dans cette maison. En ce moment, il y en avait trente-deux, appartenant à quatorze locataires, sans compter ceux qui ne venaient que le dimanche.

Un seul ménage en avait sept pour sa part; il est vrai que c'était une famille israélite, et les juifs comptent leurs enfants comme leur richesse; c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de cette nation.

IX

Les locataires.

La famille Abraham se composait donc du père, de la mère, de sept enfants, dont le plus âgé avait onze ans; hâtons-nous de dire qu'il y avait deux jumelles. Puis il y avait ensuite un grand-père, des tantes, des cousins et des cousines, cela n'en finissait pas. Lorsque la famille était réunie, cela faisait une colonie de quarante personnes au moins. Mais tout ce monde-là ne dînait pas chez la propriétaire, heureusement pour elle, car cela aurait encombré sa salle à manger.

Dans la semaine, madame Abraham, grande brune encore assez jolie, malgré ses sept enfants, était presque toute la journée seule avec sa petite famille dans la maison des Prés; M. Abraham ne venait que le soir; ses affaires l'obligeaient à rester à Paris pendant tout le jour, car il n'est

pas besoin de vous dire que M. Abraham faisait le commerce : il vendait des étoffes, des bijoux, des chaînes de montre, des cannes, de la dentelle, des brosses, du papier, de la porcelaine, des jouets d'enfants, etc., etc. Je ne saurais dire ce qu'il ne vendait pas. Vous lui auriez demandé à acheter un cheval ou un bœuf, qu'il vous aurait répondu : « Che fous aurai ça! »

Parmi les autres locataires de la maison Pothery, on remarquait encore M. et madame Tulipet, ménage de rentiers aisés. Madame était Anglaise et en avait conservé toutes les manières, quoiqu'elle fût en France depuis son mariage; son mari avait vendu des gants, et s'était enrichi dans ce commerce; mais, bien qu'il n'eût pour pratiques que des gens du beau monde, auxquels il vendait ses gants fort cher, madame Tulipet n'avait pas voulu que la fille qu'elle avait eue après plusieurs années de mariage fût élevée près d'elle, dans un magasin, exposée aux regards hardis des *gentlemen* qui venaient se ganter chez elle; c'est pourquoi mademoiselle Arabella Tulipet avait été confiée aux soins d'une institutrice anglaise, qui ne prenait que peu de pensionnaires, mais leur donnait une éducation sévère et tout à fait spéciale.

Mademoiselle Tulipet, qui avait alors quinze ans, était encore chez son institutrice et ne venait que rarement voir ses parents à la campagne qu'ils avaient louée, toujours par suite de l'extrême sévérité de sa maman, qui craignait que, dans la maison Pothery, Arabella ne se trouvât avec des demoiselles trop évaporées.

Il y avait un ancien militaire, bon vivant, mais très-curieux, parce que, n'ayant rien à faire, il voulait savoir ce que faisaient les autres ; aimant la table, très-connaisseur en vins, mangeant comme quatre, parlant beaucoup au dessert, et se moquant continuellement de sa nièce, grande femme blonde, pâle, lente, lymphatique, qui était

toujours indisposée, avait sans cesse mal aux nerfs, tressaillait quand on fermait une porte un peu fort et s'évanouissait quand elle entendait deux chiens se battre.

Le major Piquevert, c'était le nom de l'oncle, n'était pas toujours satisfait du menu des dîners Pothery; souvent il disait à sa nièce Eolinde :

— Sapristi! ma chère amie,j'aimerais mieux que nous dînassions chez nous que chez notre propriétaire. On m'a fait manger dernièrement des pigeons rôtis : je ne sais pas d'où ils venaient, mais j'ai trouvé des toiles d'araignée dedans...

— Oh! mon oncle, ce n'est pas possible, vous vous serez trompé... il pouvait y avoir par hasard une araignée, mais point de toile!

— Avec ou sans toile, cela n'en était pas plus appétissant... on nous donne beaucoup trop souvent de la gibelotte... et quel vin!... c'est bon tout au plus pour assaisonner de la salade.

— Vous serez tombé sur une mauvaise bouteille!...

— Je tombe toujours sur celles-là, alors. Madame Pothery est une excellente femme, qui fait ce qu'elle peut, mais sa cuisinière est une ignorante. Je te répète que j'aimerais mieux dîner chez moi.

— Mon oncle, vous savez bien que je ne sais pas faire la cuisine : d'ailleurs, moi, qui suis toujours malade, l'odeur du charbon m'achèverait!

— Fais-la faire par la domestique.

— Vous savez bien que nous n'avons qu'une domestique qui s'en va à deux heures.

— Fais-la rester jusqu'à six.

— Ce serait une augmentation de dépense... nos moyens ne nous permettent pas cela... C'est une grande économie pour nous de dîner chez madame Pothery...

— C'est-à-dire que cela t'est commode ; tu aurais peur d'avoir à te déranger pour mettre le couvert...

— Vous avez bien tort de ne point y déjeuner aussi, mon oncle.

— Merci... au déjeuner, je me dédommage, je le prends où je veux et je mange ce qui me plaît.

— Et puis, après le dîner, n'êtes-vous pas content de faire votre partie de dominos avec M. Pothery?

— Oui, quand il y est, mais il ne vient pas dîner tous les jours chez sa femme, lui!... Pas si bête!...

Ajoutons à ce monde plusieurs dames veuves ou mariées, mais dont on n'avait jamais vu ni connu les maris; quelques vieilles douairières plus ou moins infirmes, qui se racontaient continuellement leur maladie, les médicaments qu'on leur avait ordonné de prendre, et la manière de s'en servir; deux jeunes employés surnuméraires, demeurant hors barrière par économie, et se ruinant en paires de souliers; un monsieur, fort prétentieux, quoique d'un âge mûr, qui soutenait, ayant fait le tour du monde, avoir étudié l'astronomie de façon à pouvoir toujours prédire le temps qu'il ferait, et qui ne se promenait jamais sans avoir à la main son télescope; quelques petits ménages d'artisans, quelques honnêtes ouvrières, et l'on aura une idée des locataires de madame Pothery, qui n'étaient pas tous ses pensionnaires.

Mais le personnage le plus original était un nommé Grandbec; celui-là ne demeurait pas chez madame Pothery, mais il venait y dîner fort souvent. En allant un jour voir les Tulipet, il avait été admis à la table des habitants de la maison; il s'était dit que demeurant à Belleville, près de la barrière, mais allant tous les jours au village des Prés-Saint-Gervais, dans lequel il possédait une maison qu'il s'était bâtie lui-même, il lui serait commode et économique de trouver quelquefois un dîner tout prêt dans la maison Pothery. Alors ce monsieur s'était appliqué à se faire bien venir de la propriétaire, et cela n'était pas difficile : il

suffisait pour cela de faire causer cette dame, d'avoir l'air heureux de l'écouter et de lui adresser des questions dans le genre de celle-ci :

— Qu'est-ce que vous avez mangé aujourd'hui à votre dîner?

Alors madame Pothery disait de vous :

— C'est quelqu'un qui est plein d'esprit.

M. Grandbec était un homme de soixante ans, grand, sec, mais encore vigoureux, et qui accomplissait à lui seul des choses que d'autres auraient regardées comme impossibles. M. Grandbec avait été homme d'affaires, il l'était encore quand l'occasion se présentait. Amasser de l'argent avait toujours été son seul et unique but; pour y parvenir, il était d'une avarice extrême, et ne se permettait pas le plus petit plaisir, s'il devait lui coûter un sou.

Devenir propriétaire était le plus ardent désir de maître Grandbec; à force de travail et d'économie, il était parvenu à acheter quelques mètres de terrain dans les champs qui environnent le village des Prés-Saint-Gervais. Mais avoir un terrain ne suffisait pas, car cela ne rapportait rien; il fallait faire bâtir une maison sur ce terrain, et cela exigeait de l'argent que notre homme n'avait pas.

— Et pourquoi donc faire bâtir? se dit un jour Grandbec; pourquoi faire travailler les autres, il vaut bien mieux me bâtir une maison moi-même... A la vérité, pour construire une maison, il faut des matériaux... Il faut des pierres, mais on trouve des pierres partout! Quand on se promène dans la campagne, on ne saurait faire un pas sans en rencontrer... sans se heurter contre... Je ramasserai toutes celles que je verrai... Je tâcherai d'en découvrir quand je n'en verrai pas, et je porterai tout cela sur mon terrain.

A dater de ce moment, M. Grandbec se mit à ramasser des pierres. Non-seulement il en remplissait ses poches, mais il en mettait encore dans un panier qu'il portait avec

lui. Lorsqu'il en avait sa charge, il allait déposer tout cela sur son terrain, qu'il avait eu soin de clore avec des échalas qu'il avait aussi ramassés dans les champs.

On voit que ce monsieur ne laissait rien traîner.

Le terrain que possédait Grandbec était dans un endroit écarté et entouré de champs; les paysans ne remarquaient pas la singulière habitude de ce monsieur, et le tas de pierres put grossir sans que l'on y fît attention.

Au bout d'un an Grandbec avait un amas de pierres assez considérable; il se dit :

— Commençons à bâtir; dès que j'aurai fait une chambre, je la louerai, et cela me rapportera. Mais pour bâtir, les pierres ne suffisaient pas, il fallait du plâtre pour les lier ensemble. Notre homme essaya bien d'en trouver, en allant se promener devant les fours à plâtre qui abondent du côté de Pantin et de Romainville; mais ayant été assez maltraité par les plâtriers, un soir qu'il emportait sur son épaule deux sacs de plâtre, qu'il prétendait avoir trouvés dans un champ de betteraves, il se décida à en acheter.

Le plâtre n'est pas cher. Au bout de quelque temps, Grandbec avait bâti un rez-de-chaussée composé de deux pièces. Il n'y avait pas encore de portes et de carreaux aux fenêtres, qu'il avait déjà affiché :

« Maison de campagne à louer présentement. »

Un ouvrier se présenta pour louer et s'écria :

— Mais il n'y a pas de portes!... Pas de châssis pour les fenêtres!

— Fournissez tout cela, lui dit Grandbec, et je vous tiens quitte de six mois de loyer.

L'ouvrier accepta. Cela commençait à ressembler à une maison. L'année suivante Grandbec avait encore amassé assez de pierres, de clous, de vieilles ferrailles pour ajouter un vestibule, une espèce de cour et une troisième chambre.

Alors il ne demeurait pas à Belleville, il logeait dans sa maison. Deux années plus tard, un premier étage s'élevait au-dessus du rez de-chaussée; la maison prenait de l'importance; à force de travail, Grandbec était parvenu à faire lui-même un escalier. Il loua son premier ; lorsque les locataires vinrent avec leurs meubles pour emménager, l'escalier s'écroula sous deux personnes qui portaient un buffet. Grandbec prétendit que cela était la faute de ses nouveaux locataires, qui avaient voulu faire monter des choses trop lourdes ; il leur fit un procès, leur demanda des dommages- intérêts, et les força à rebâtir l'escalier à leurs frais.

Les personnes qui venaient louer dans sa maison s'informaient toujours s'il y avait un portier ; on ne voulait louer qu'à condition qu'il y en aurait un, aucun locataire ne voulant s'astreindre à aller ouvrir la porte à un autre ; Grandbec répondait toujours :

— Soyez tranquille, il y a un portier.

En effet, il y en avait un ; mais c'était lui qui s'était chargé de cet emploi; car il n'aurait jamais consenti à payer une personne pour garder la porte, ou à loger gratis un concierge.

Au bout de six années, Grandbec avait pu faire construire un second étage à sa maison, mais, cette fois, il avait pris quelques maçons pour l'aider, parce que, sans cela, il était probable que le second étage aurait fait comme le premier escalier. Sa propriété avait enfin l'aspect d'une véritable maison. Par un heureux hasard, on venait de faire dans les Prés une nouvelle route, fort jolie, qui conduisait du village de Saint-Gervais au bois de Romainville, et la maison de Grandbec, se trouvant alors sur le bord de cette nouvelle route, avait acquis beaucoup plus de valeur, et les logements s'étaient loués facilement.

Ce monsieur n'avait donc qu'à se féliciter de son acquisi-

tion, lorsqu'une vieille dame de sa connaissance, qui habitait seule avec sa bonne, dans une petite maison située à Belleville, rue Saint-Laurent, lui fit offrir un logement gratis dans sa maison, parce qu'elle avait peur la nuit, n'ayant auprès d'elle que sa domestique pour la défendre en cas d'événement. L'offre d'un logement gratis n'était point une chose que M. Grandbec pût dédaigner : il avait bien un logement dans sa maison des Prés-Saint-Gervais, mais en ne l'occupant plus, il pourrait le louer : c'était donc une augmentation de revenu qu'il ne fallait point laisser échapper. Une seule chose aurait pu l'embarrasser : comment rester portier de sa propriété en ne l'habitant pas ? et ses locataires exigeaient impérieusement quelqu'un pour leur ouvrir la porte. Mais Grandbec se dit :

— Je continuerai d'être mon portier et d'habiter ma maison dans la journée ; il y a, sous l'escalier, une petite niche qui me servira de loge, et, quand tous mes locataires seront rentrés, je m'en irai coucher à Belleville, chez madame Duveau, rue Saint-Laurent ; cette dame n'ayant peur que la nuit, cela lui suffira de me savoir près d'elle quand elle dormira.

Cette marche et contre-marche fut parfaitement exécutée par M. Grandbec, et, depuis près de six ans, il était propriétaire et portier aux Prés-Saint-Gervais et couchait à Belleville dans la maison de madame Duveau ; mais il fallait une grande force d'âme et de jambes pour remplir tous ces emplois, car ce monsieur ne prenait jamais d'omnibus. Il ne pouvait aller se coucher à Belleville avant que tous ses locataires fussent rentrés aux Prés-Saint-Gervais ; si quelquefois l'un d'eux allait au spectacle à Paris, et ne revenait qu'après minuit, le propriétaire-portier était furieux ; il disait à son locataire :

— Monsieur, c'est indécent de rentrer après minuit !

Et celui-ci répondait :

— Monsieur, je suis allé au spectacle, cela n'a rien d'indécent.

— Est-ce qu'on va au spectacle !...

— Pourquoi donc pas, quand on l'aime ?

— Mais moi, monsieur, qui vous attends, pour m'en aller coucher à Belleville...

— Prenez un portier, monsieur Grandbec, et vous n'aurez pas besoin de nous attendre, ou bien donnez-moi une clef de la porte d'entrée.

— Non, monsieur, je ne donnerai point de clef de la maison... pour qu'on la perde, et qu'ensuite il s'introduise chez moi des voleurs.

— Ce ne serait pas vous qu'on volerait en tout cas... vous n'avez qu'un trou sous l'escalier... Est-ce que vous avez peur qu'on emporte votre maison?...

— Monsieur, on peut voler des rampes de fer, des boutons de portes... Je ne donnerai pas de clef.

— Alors, fichez-moi la paix.

Le locataire rentrait se coucher, et M. Grandbec s'en allait gagner son domicile à Belleville, en se disant :

— Ah ! s'il ne payait pas exactement, comme je le flanquerais à la porte !... mais il paye exactement.

Or, ce monsieur n'ayant réellement pas de domicile convenable dans la journée, avait été fort heureux de trouver chez madame Pothery un dîner tout fait et pas cher. Cependant, par économie, il n'y dînait pas tous les jours ; mais, lorsqu'il n'avait pas l'intention d'y retourner le lendemain, on prétendait qu'il fourrait une partie de son dîner dans ses poches.

X

L'effet d'une calèche.

Voulez-vous savoir comment les Rubencourt et leurs deux amis connaissaient la maison Pothery? Cela est bien simple : Abricotine s'étant cru un moment la poitrine affaiblie, on avait cherché un petit logement tout meublé dans les environs de Paris, et on avait trouvé ce que l'on cherchait chez madame Pothery ; on avait donc passé un été aux Prés-Saint-Gervais, et, pendant cette saison, Endymion Dufourré et Étienne étant venus assez souvent voir Théobald, ils avaient naturellement fait connaissance avec sa propriétaire et ses dîners.

L'année suivante, Abricotine n'ayant pas un goût bien prononcé par la campagne, on n'avait pas reloué aux Prés ; mais alors c'était le bel Endymion qui avait pris un pied-à-terre chez madame Pothery ; on avait ainsi conservé des relations dans cette maison, et tous les hivers Étienne disait :

— L'été prochain, je louerai une chambre aux Prés-Saint-Gervais! Mais l'été arrivait, et il ne louait rien ; en revanche, il allait quelquefois dîner dans la maison Pothery, et y chercher des inspirations pour le drame qu'il voulait faire.

La calèche qui s'arrête dans la grande rue du village, devant la maison qui est flanquée d'un corps de logis à terrasse et d'une boutique de perruquier, fait accourir sur la porte une partie des locataires.

Nous devons dire que l'homme qui montrait un ours et des singes avait cessé d'en faire partie ; le voisinage de ces

animaux ayant fortement déplu aux dames qui logeaient chez madame Pothery, celle-ci s'était décidée à donner congé au saltimbanque. Mais, afin d'utiliser les dépenses qu'elle avait faites pour loger les singes, la propriétaire avait transformé leur niche en pigeonnier; elle y élevait ces volatiles avec succès : cela lui permettait, le jour où il lui arrivait beaucoup de dîneurs, d'ajouter à son menu un plat de pigeons.

Ensuite le monsieur au télescope s'occupait de dresser quelques-uns de ces pigeons pour en faire des voyageurs, et il assurait à madame Pothery qu'avant peu elle pourrait écrire en Belgique, et recevoir une réponse à vol d'oiseau; ce qui n'empêchait pas cette dame de mettre en compote, ou à la crapaudine, les élèves de l'astronome.

Un des enfants de la famille Abraham avait le premier aperçu de loin la calèche, et il s'était écrié, en courant dans le jardin :

— Voilà une belle voiture découverte qui vient par ici avec tout plein de monde dedans!...

Comme les voitures découvertes sont assez rares aux Prés-Saint-Gervais, à moins que ce ne soient celles des plâtriers, quelques personnes s'étaient avancées vers le perron, mais bientôt ce cri :

— Elle s'arrête devant la maison! est poussé par d'autres enfants. Alors, c'est comme une levée en masse; tout le monde court à la porte; quelques personnes, n'y trouvant plus de place, vont se placer bravement sur le toit en terrasse du pavillon; nous disons bravement, parce que cette terrasse était privée de garde-fous. On devait toujours y faire mettre une balustrade en bois; mais on ne la faisait point mettre, parce qu'on avait sans cesse autre chose à faire faire.

Madame Pothery est accourue avec ses locataires pour voir quel est ce beau monde qui lui arrive en calèche dé-

couverte. Monsieur Lentille, c'est le nom de l'astronome, est aussi là, avec son télescope, dont il pose le bout sur l'épaule d'un petit garçon, en lui disant :

— Ne remue pas surtout !

Enfin il n'y a pas jusqu'au perruquier-barbier, qui, abandonnant le menton qu'il était en train de rajeunir, n'accoure vers la porte de la boutique sa savonnette et son rasoir à la main, sans écouter son client qui lui crie :

— Monsieur Courtaud... pourquoi me laissez-vous là en place ?... Venez donc achever de me raser... Qu'est-ce que cela vous fait, cette voiture ?... Certainement ceux qui sont dedans ne viennent pas chez vous... Achevez-moi... que diable !... je vais dîner à Pantin, moi, et je serai en retard...

— Voilà ! voilà ! je suis à vous, monsieur Thomas, mais écoutez donc, cela peut être des personnes qui désirent se faire coiffer, et, dans ce cas-là, j'appellerais ma femme.

— Est-ce que votre femme coiffe ?

— Elle ne fait que ça !... Elle a beaucoup de pratiques dans le pays. Nous avons ici des dames fort élégantes qui se font coiffer tous les jours trois fois !

— Trois fois par jour !

— Oui, monsieur : avant déjeuner, avant le dîner et après le dîner.

— Est-ce qu'on leur fait chaque fois une coiffure différente ?

— Non, monsieur, c'est toujours la même chose, c'est ce qui en fait le charme.

— Eh ! c'est monsieur et madame Rubencourt... cet aimable monsieur Endymion... et notre cher artiste Étienne Vincent... Ah ! que c'est gentil, que c'est bien de venir nous voir !

Et madame Pothery ajoute à demi-voix, en se tournant vers son mari qui est derrière elle :

— Mon Dieu... comment vais-je faire... quatre personnes de plus pour dîner, et nous étions déjà vingt à table aujourd'hui !

— Eh bien ! ça fera vingt-quatre.

— Vous êtes charmant, monsieur Pothery, ça fera vingt-quatre, je le sais bien... Mais le dîner... ne sera pas suffisant pour tant de monde.

— Ajoute une omelette...

— Une omelette ! pour des personnes qui viennent ici en calèche... ce n'est pas distingué...

— Alors, tue des pigeons !

— Ah ! mon Dieu ! oui... Il faut en mettre deux aux petits oignons, cela fait plus de profit que rôtis... Allez vite dire ça à Rose-d'Amour...

— Elle va encore bougonner... Je ne sais pas pourquoi tu gardes cette vieille domestique, qui cuisine fort mal.

— N'allez-vous pas vous plaindre, vous ?... Je garde Rose-d'Amour, parce que je sais ce que je la paye... Ne faudra-t-il pas prendre un cordon-bleu !... Ce serait le restant de nos écus !...

— Nos écus ! nos écus !... Si tu ne faisais pas toujours bâtir...

— Ah ! monsieur Pothery, je vous en prie, ne m'agacez pas !... et laissez-moi recevoir ma société.

Abricotine et Endymion font leur entrée les premiers; Théobald se disputait avec le cocher pour le prix du voyage, et Étienne, s'apercevant qu'une de ses poches est trouée, cherchait son argent dans son soulier, où il espère qu'il est tombé.

— Comme c'est aimable à vous de venir nous voir !... Mais est-elle belle... et fraîche !... et toujours mise avec tant de goût...

— Bonjour, madame Pothery ! répond Abricotine en tendant ses joues à la propriétaire. Ah ! voilà monsieur

Lentille... avec son télescope... et le major Piquevert... Je ne vois pas sa nièce, madame Éolinde ?

— Oh ! vous la verrez... Elle est allée se refaire ses anglaises qui ne tenaient pas bien.

— J'aime beaucoup cette femme-là... elle a toutes mes sympathies !...

— Oui, elle est charmante en société, c'est dommage qu'elle bâille toujours, mais il paraît que c'est nerveux. Ah ! monsieur Dufourré... Comme il est constamment mis avec goût !... Quel homme élégant !... Je dis souvent à Pothery :

« Mais regarde M. Endymion... modèle-toi sur lui pour tes pantalons qui sont toujours si mal faits !... » Mais c'est comme si je chantais... Ah ! voilà monsieur Théobald...

Pendant que madame Pothery reçoit les nouveaux arrivants, son mari est allé au-devant du jeune statuaire, auquel il tape sur l'épaule en lui chantant :

— *Bonjour, mon ami Vincent ! tu reviens de ton village... Veux-tu...* Vous savez le reste, eh ! eh !...

— Oui, oh ! oui ; mais, mon cher monsieur Pothery, est-ce que vous ne pourriez pas varier un peu votre manière de me dire bonjour ?... Toujours le même air, c'est monotone.

— C'est que ça va avec votre nom...

— M. Grandbec est-il ici?...

— Oui... il est dans le jardin...

— Je ne lui ai pas encore raconté ma pièce... et je crois qu'il désire la connaître...

Pendant que l'artiste se met à la recherche d'un auditeur, madame Pothery conduit la société dans le salon du rez-de-chaussée. Là sont rassemblés beaucoup de locataires, une partie de la famille Abraham y est en admiration devant un piano qui est arrivé l'avant-veille. C'est une emplette que la propriétaire a faite pour l'agrément

de la société, la plupart de ses locataires se vantant d'aimer beaucoup la musique, et surtout une vieille dame qui est sourde comme un pot, et qui, à la vue du piano, s'est écriée :

— Ah ! quel bonheur !... un piano, comme nous allons avoir de l'agrément !...

— D'autant plus, dit le major Piquevert, qu'elle n'entend même pas le tambour quand il passe sous sa fenêtre.

— Ah ! vous avez un piano ! dit Abricotine, on peut danser maintenant ici !... C'est une excellente idée.

— Oui, dit madame Pothery, j'ai pensé que cela serait agréable à mes locataires ; je sais qu'il y en a plusieurs qui savent en toucher... Monsieur Endymion aussi sait le piano, je crois...

— Un peu... je m'accompagne. .

— C'est un joli meuble, dit un membre de la famille Abraham, qui semble en admiration devant l'instrument.

— Hum !... pourvu qu'il soit bon.

— Il doit l'être... il m'a bien coûté soixante francs !

— C'est une occasion, alors...

— Je crois que c'est assez payé ! murmure Endymion qui a posé ses doigts sur les touches et fait la grimace au son qu'elles ont rendu.

— Je pense que nous aurons aujourd'hui une virtuose... je veux dire une personne qui est de la première force sur cet instrument... un grand talent !

— Qui donc ?

— Mademoiselle Tulipet.

— Ah ! elle est ici avec ses parents ?... Je ne l'ai jamais vue, cette demoiselle ; ils se sont donc décidés à la reprendre avec eux?

— Non, elle est encore chez son institutrice, une dame anglaise, chez laquelle elle reçoit une éducation tout à fait hors ligne !... Mais, par extraordinaire, l'institutrice et

son élève doivent venir aujourd'hui aux Prés. Ah! tenez... voici monsieur et madame Tulipet, nous allons savoir si mademoiselle Arabella est arrivée.

XI

Éducation anglo-française.

Le ménage Tulipet fait son entrée dans le salon ; ce sont deux grands corps raides et secs ; madame est presque aussi grande que son mari qui a cinq pieds dix pouces, et se tient toujours droit comme un soldat au port d'arme. Ce qu'il y a de singulier dans ce couple, c'est que l'homme et la femme se ressemblent beaucoup et ont tous les deux le même tic, qui consiste à relever par moments un coin de leur bouche par un mouvement nerveux qui leur fait en même temps tourner la tête du côté où ils grimacent. Seulement, le mari fait le mouvement de tête à droite et la femme le fait à gauche. Ils ont soin, en se donnant le bras, de se tenir toujours par le côté où ils ne tournent pas brusquement leur tête, sans quoi, avec leur tic, ils risqueraient à chaque instant de se cogner.

— Eh bien !... et cette chère fille, cette charmante Arabella ?... elle n'est pas avec vous ? dit madame Pothery, en allant au-devant du ci-devant gantier.

— Elle n'est point encore arrivée, répond madame Tulipet en faisant une grave révérence à la société, mais elle ne peut tarder. Mistriss Chester nous a promis d'être ici à quatre heures, et c'est l'exactitude même... Il n'est point encore quatre heures, n'est-ce pas, monsieur Tulipet?

— Moins dix minutes, répond le grand monsieur en ti-

rant une belle montre d'or à laquelle pend une grosse chaîne du même métal.

— Vous devez être bien impatient de voir votre fille!... il me semble que vous vous donnez rarement ce plaisir...

— Ah! il faut avant tout que son éducation soit parfaite, et mistriss Chester ne laisse que rarement sortir ses élèves... Mais aussi, quand elle vous les rend, on peut se dire : « J'ai une fille bien élevée. »

— Mistriss Chester! murmure le major Piquevert en souriant d'un air moqueur, j'ai mangé un fromage de ce nom-là... Je n'en étais pas fou... il est presque aussi sec que madame Tulipet.

— Notre fille est aussi dans un excellent pensionnat! dit Théobald... et je me flatte que son éducation y sera très-complète...

— Elle écrit déjà fort bien, dit Abricotine, et elle est très-forte sur l'algèbre.

— Comment! votre petite apprend l'algèbre? dit le major.

— Eh! non! répond l'homme de lettres en haussant les épaules, ma femme a voulu dire l'arithmétique

— Eh bien! l'arithmétique... l'algèbre... l'orthographe, est-ce que tout cela n'est pas la même chose!...

Théobald s'éloigne en jetant un regard courroucé à sa femme, qui n'y fait aucune attention. M. Tulipet reprend :

— Notre fille n'est point dans une pension proprement dite. Mistriss Chester ne fait que quelques éducations particulières... C'est une femme qui pousse la rigidité des mœurs un peu loin... Ainsi, il y a dans notre langue des mots dont elle ne permet pas l'usage à ses élèves... elle les remplace par d'autres.

— Elle a raison, monsieur, dit madame Tulipet, une demoiselle ne doit rien dire de *shocking!*...

— J'admets cela, Betzy, mais, quand on n'est pas pré-

venu d'avance, vous conviendrez que cela jette de l'embarras dans la conversation... Ainsi, notre fille ne se sert jamais du mot *chemise*... madame Chester l'a remplacé par le mot *nécessaire*...

— Et elle a très-bien fait...

— Elle ne dit pas non plus le mot *queue*, elle dit *suite* à la place...

— C'est infiniment plus convenable... de même que le mot *amour*, qu'on lui a remplacé par *topinambour*... et le verbe *adorer*, expression indécente dans la bouche d'une jeune personne, et que mistriss Chester a remplacé par le verbe *écosser*.

— Ah ! par exemple, madame, dit Endymion, je ne comprends pas ce dernier changement, et pourquoi cette institutrice fait dire à ses élèves : « Je vous écosse, » pour : « je vous adore !... »

— C'est cependant bien facile à comprendre, monsieur ; mistriss Chester est Ecossaise, et elle adore son pays, voilà ce qui explique pourquoi elle a remplacé le verbe j'*adore*, par celui j'*écosse*.

Le major Piquevert s'était jeté sur une chaise, où il se tordait à force de rire, en murmurant :

— Ah ! c'est trop fort !... Si cette mistriss dîne avec nous, il n'y aura pas moyen d'y tenir.

La gaieté du major semble intempestive à madame Tulipet, qui reprend le bras de son mari en s'écriant :

— Venez, Williams, allons au-devant de notre fille.

Le grand couple sort du salon.

— Tiens ! M. Tulipet s'appelle Williams ? dit Abricotine ; est-ce qu'il est Anglais comme sa femme ?

— Mais non, il se nomme Guillaume, mais, en anglais, il paraît que cela fait Williams, et sa femme a traduit son nom.

— C'est bien dommage qu'elle ne puisse pas aussi tra-

duire sa figure. . Mon Dieu! qu'ils sont laids tous deux!... quel vilain couple! et, pour les achever, il faut qu'ils aient encore tous deux un tic insupportable. Je ne peux pas les regarder, moi, cela me fait mal aux nerfs!...

— Je vous assure que l'on s'y fait... seulement, à table, quand j'offre quelque chose à monsieur ou à madame Tulipet, et qu'ils retournent brusquement la tête, je crois toujours qu'ils n'en veulent pas, et je passe l'assiette à d'autres.

— Mais n'avez-vous pas de la nouveauté en fait de locataires? dit le bel Endymion à madame Pothery : un des cousins de madame Abraham, que j'ai rencontré à Paris il y a quelques jours, m'a parlé d'une dame... fort jolie .. fort élégante... qui a loué chez vous depuis peu...

— Voyez-vous ! s'écrie Abricotine avec un léger accent de dépit, c'est pour voir cette belle dame que monsieur a voulu venir aujourd'hui dîner aux Prés!... sans cela, il ne nous aurait pas accompagnés!...

— Ah ! madame, vous ne pensez pas cela..

— Oui... oui... répond madame Pothery, en prenant un air presque mystérieux pour tâcher de faire plus d'effet. Oh! je sais de qui vous voulez parler... ma nouvelle locataire... une femme magnifique!...

— Elle est très-grande?

— Non... taille ordinaire... plutôt grande que petite, cependant... mais une tournure... tout ce qu'il y a de mieux !...

— Elle est très-élégante?

— Non... une mise simple... de bon goût... mais, vous savez... il y a manière de porter les choses...

— Elle a des diamants ?

— Je ne sais pas si elle en a... mais je ne lui en ai pas vu.

— A-t-elle un mari? demande Endymion tout en jetant un coup d'œil sur une glace.

— Elle doit en avoir un; je présume qu'elle en a un, puisqu'elle se fait appeler madame...

— Mais vous n'en êtes pas sûre... Elle est donc venue seule ici, cette dame?

— Oui, vraiment... au milieu de la nuit... Oh!... c'est toute une histoire, c'est comme dans un roman.

— Voyons... contez-nous cela...

— Figurez-vous... il y a cinq jours... pas davantage... c'était mardi dernier; je venais de rentrer dans mon appartement; tous mes locataires s'étaient retirés; il était au moins dix heures... J'allais me coucher; mais cependant je ne me couchais pas... je ne me sentais pas à mon aise : j'avais mangé du porc frais rôti à dîner... avec des petits ognons... et c'est très-lourd. J'aime beaucoup cela... c'est fort bon; mais cela me fait presque toujours du mal... et pourtant j'en mange toujours... Rose-d'Amour l'accommode fort bien... L'aimez-vous?

— Qui... Rose-d'Amour?

— Je parle du porc frais rôti...

— Je croyais que vous alliez nous parler de cette dame...

— J'y arrive. M. Pothery n'était pas ici... il couchait à Paris... il y a couché quatre fois cette semaine... soi-disant pour être de plus grand matin à son bureau, où l'ouvrage presse... Vous comprenez bien que je ne donne pas là-dedans... mais je ne suis plus jalouse... D'ailleurs, il vient un âge où il faut fermer les yeux et se passer bien des choses... n'est-ce pas, madame Rubencourt?

— Mais, madame, je ne suis pas, moi, d'un âge à rien passer à mon mari! répond Abricotine avec aigreur, parce qu'elle trouve mal que madame Pothery ait l'air de se croire du même âge qu'elle. La propriétaire ne remarque pas cet air d'humeur et continue :

— Je vous disais donc que je me sentais indisposée par

ce maudit porc frais, et que j'hésitais pour appeler Rose-d'Amour et me faire faire du thé... Ce n'est pas que j'aime le thé... de ce côté-là, je ne serais pas bien dans les pays où l'on en prend tous les soirs. Mais, vous me direz : On n'est pas forcé d'en prendre.

— Sapristi! murmure Endymion à l'oreille du major, nous n'arriverons pas aujourd'hui à cette dame.

— Ah! ah! c'est toujours comme ça... mais ça m'est bien égal... je ne l'écoute jamais!...

— Enfin, dit Abricotine, vous avez pris du thé : ensuite ?

— Non, je n'en ai pas pris... j'allais m'en faire faire, lorsque le bruit d'une voiture se fait entendre... Au milieu de la nuit, dans un village, cela surprend.

— Vous nous avez dit qu'il n'était que dix heures.

— C'est toujours la nuit. La voiture s'arrête devant ma porte. « Ah! mon Dieu! me dis-je, c'est mon mari qui est malade, blessé, peut-être, et qui se fait amener ici!... » Car, lorsque les hommes sont malades, ils sentent alors qu'ils ont besoin de leur femme... Je descends en déshabillé de nuit en m'écriant :

« — Que t'est-il arrivé, Pothery?... où as-tu mal, cher ami?... »

« Mais au lieu de mon mari je vois descendre une belle dame qui vient à moi, en me disant :

« — Madame, je sais que vous avez ici des appartements meublés. Je désirerais en avoir un tout de suite... Je sais bien que j'arrive un peu tard, mais je n'ai pas encore arrêté un logement à Paris, et, d'ailleurs, je serais bien aise de passer quelque temps à la campagne. »

« Vous comprenez que je fus bien surprise de la demande de cette dame... Venir aussi tard me demander à louer chez moi, c'était assez singulier... cependant, cette dame avait des manières si aimables, si comme il faut, que je ne me sentis pas le courage de la renvoyer... Et puis,

mon maudit porc frais qui me faisait toujours mal... et j'étais en camisole et en jupon... tout cela me jetait dans un cruel embarras... Je répondis à cette dame :

« — Je n'ai en ce moment à louer qu'un petit appartement au second sur le derrière...

« — Très-bien, cela me convient, je le prends !... s'écrie mon inconnue. Votre prix, madame, et je vais vous payer le mois ou le terme d'avance, à votre choix. »

« Il n'y avait pas moyen de refuser une personne qui avait des façons d'agir si distinguées..

« — Eh bien ! répondis-je, c'est cinquante francs par mois... mais c'est meublé !... »

« Aussitôt, cette dame fouille à sa poche, en tire soixante francs qu'elle me donne, en me disant :

« — Les dix francs seront pour la bonne, que je payerai à part si elle veut bien faire mon ménage. »

« Et aussitôt elle fait signe au cocher, qui prend sur la voiture une malle, un carton, un porte-manteau, en disant :

« — Où faut-il porter tout ça ?... »

« J'étais toujours en déshabillé, et pas à mon aise du tout... »

En ce moment, une vieille cuisinière, fort sale dans sa mise et le nez bourré de tabac, paraît à la porte du salon en criant :

— Mame Pothery ! mame Pothery ! venez donc à votre cuisine... il y a un plat qui ne vient pas bien...

— C'est bon... je vous suis, Rose-d'Amour... dit madame Pothery, qui quitte la société en promettant de ne pas être longtemps absente.

XII

Le pigeon voyageur.

— Je suis fâché de ne point avoir entendu la suite, dit Endymion en voyant la propriétaire s'éloigner; ce récit m'intéressait... L'arrivée de cette dame, la nuit... c'est original... Il y a là-dedans quelque chose de mystérieux qui pique la curiosité.

— Ah! mon Dieu! vous voilà bien, messieurs... quand on ne se conduit pas comme tous les jours, tout de suite cela vous met la puce à l'oreille... Quant à moi, j'avoue que je n'ai pas une haute opinion de cette dame qui arrive chercher un logement à onze heures du soir, dans les environs de Paris! Je vois là-dedans une femme qui se sauve, qui se cache... qui a quitté son époux ou que celui-ci a mise à la porte.

— Ah! belle dame!... vous êtes sévère!... Pourquoi donc supposer le mal plutôt que le bien?...

— C'est qu'en vérité c'est fort drôle de chercher un logement au moment où tout le monde se couche... et surtout dans un village.

— Mais qu'est donc devenu Etienne? dit Théobald; il a disparu depuis que nous sommes arrivés...

— Soyez certain qu'il lit maintenant sa pièce à quelqu'un... Tenez, que vous disais-je?... Le voyez-vous, poursuivant M. Grandbec, son manuscrit à la main?... Ce pauvre M. Grandbec me fait en ce moment l'effet de Pourceaugnac fuyant les apothicaires.

Le propriétaire-portier des Prés-Saint-Gervais entre en ce moment dans le salon avec la précipitation d'un

homme qui serait poursuivi par une bête malfaisante, et dans son empressement à fuir Etienne, il va se jeter sur les genoux de la vieille dame sourde, qui pousse un cri et croit qu'il y a des voleurs dans le jardin.

L'artiste arrive bientôt après, avec son manuscrit; il court à Grandbec en lui disant :

— Mais vous n'avez pas entendu tout... j'ai encore six tableaux à lire...

— Pardon, mon cher monsieur, mais j'ai mal aux dents... je ne vous écouterais pas bien en ce moment...

— Ça vient donc de vous prendre tout de suite?... Mais cela va se passer...

— Non, quand cela me prend, c'est pour longtemps.

M. Pothery accourt au milieu de la société en s'écriant :

— La voilà ! la voilà ! elle vient d'arriver !... Elle est charmante... c'est vraiment une jolie personne... elle ne ressemble ni à son père, ni à sa mère...

— Qui donc ?

— Mademoiselle Arabella Tulipet, qui vient d'arriver avec mistriss... Rocfort... non, je me trompe... Chester...

— Ça ne fait rien, dit le major, c'est toujours du fromage... Et la verrons-nous, cette ravissante demoiselle?... nous fera-t-on le cadeau de sa présence?... Son institutrice écossaise craindra peut-être que son élève ne se perde dans notre société... Je m'étonne toujours qu'une femme soit aussi prude dans un pays où les hommes vont sans culotte!...

— Oui... tenez... la famille Tulipet se promène là-bas... elle amènera sa fille au salon... Vous concevez qu'ils en sont fiers, et c'est très-naturel!... L'institutrice est avec eux... mistriss... Mon Dieu ! je me brouille sans cesse avec les noms... mistriss Gruyère... non... je crois que je me trompe...

— A son avantage; je préfère ce dernier fromage, moi.

Au lieu de la famille Tulipet, c'est M. Lentille qui entre dans la pièce commune, toujours armé de son télescope; l'astronome est dans un état violent d'irritation; il jette son instrument sur une mauvaise banquette, à laquelle on donne le nom pompeux de divan, et va aussi pour s'asseoir sur la vieille dame sourde, qui semble destinée à servir de bergère à la société; mais, cette fois, la dame voit venir le monsieur, et au moment où il va se laisser aller sur ses genoux, elle le repousse assez brusquement pour le faire tomber sur la banquette; il s'assied sur son télescope, en s'écriant :

— Ah! quel malheur!... ah!... quelle perte!... et au moment d'obtenir le fruit de ses veilles!... Bon, je me suis assis sur mon télescope... quel jour *nefas!*... Madame Belloie, pourquoi m'avez-vous poussé sur cette banquette?...

— Hein?... de quoi?... vous vouliez vous asseoir sur mes genoux!... Je ne permets pas ces familiarités-là!...

— Mais enfin, monsieur Lentille, dit Théobald, pourquoi poussez-vous ces lamentations? Que vous est-il arrivé?

— Ah! monsieur Rubencourt... une chose désastreuse!... Vous savez que madame Pothery a des pigeons?

— Qui remplacent les singes, oui, je sais cela...Après?...

— Ce que vous ignorez peut-être, c'est que j'instruisais ces pigeons pour en faire des voyageurs... à l'instar de ceux qui vont de Paris à Bruxelles... Je ne dis pas qu'ils auraient été justement en Belgique... mais certainement ils auraient été quelque part.

— C'est bien le moins.

— Et ensuite, on ne sait pas jusqu'où ils seraient allés; enfin, parmi mes élèves, il y en avait un qui montrait dèjà une grande intelligence... Je l'avais lâché avant-hier, après lui avoir attaché un papier sous l'aile, en lui disant : « Va à Paris, boulevard du Temple, chez ma sœur, en face du Jardin Turc, et rapporte-moi sa réponse... » Je lui avais

indiqué sa direction avec mon télescope : il était parti aussitôt !

— Et il était allé chez votre sœur, boulevard du Temple ?...

— Non... pas tout à fait... mais il était allé jusqu'à Belleville, sur la place... où de méchants polissons avaient remplacé son papier par un autre, fort inconvenant... J'ai su tout cela par un limonadier de mes amis, qui habite sur la place ; mais enfin le pigeon était revenu le même soir... Cela vous prouve qu'il connaissait ses foyers... C'était déjà un très-grand point d'obtenu !... c'était la moitié de la besogne de faite !

— Eh bien ?...

— Eh bien ! monsieur, cette misérable cuisinière... que l'on nomme Rose-d'Amour, par dérision sans doute, car elle ressemble plutôt à un gratte-cul !... elle a tué mon élève... elle l'a mis aux petits ognons...

— Ah ! sapristi !... voilà qui est fâcheux !... Mais êtes-vous bien certain ?... tous les pigeons se ressemblent.

— Oh ! non pas !... celui-là était très-reconnaissable... il était borgne ; d'ailleurs, je lui avais attaché un bout de faveur à la patte...

— Vous n'aviez donc pas prévenu la cuisinière ?...

— Si fait, monsieur, c'est en quoi elle est coupable...

— Qu'a-t-elle dit pour se justifier ?

— Qu'elle était trop pressée pour regarder aux pattes des pigeons qu'elle prenait... C'est une défaite... elle a agi sciemment, j'en suis sûr... Cette domestique m'en veut, parce qu'un jour, ayant braqué mon télescope, elle se mit devant, sans que je le susse, et quelqu'un me dit : « Que voyez-vous ? — Une écumoire, répondis-je... » Et, en effet, les joues de la cuisinière ressemblent parfaitement à une écumoire... Cette fille ne m'a jamais pardonné cela !...

L'arrivée de la famille Tulipet et de madame Chester

met fin aux lamentations de M. Lentille. Tout le monde est curieux de voir la jeune Arabella, qui est en effet une jolie personne, bien fraîche, bien rose, dont l'air un peu frais, candide et décent, n'est pas sans charme; cet air-là devenant maintenant fort rare chez les demoiselles.

Mistriss Chester ressemble à un grand balai surmonté d'une tête à poupée, et après lequel on aurait attaché une robe. Son cou, long comme celui d'une cigogne, est orné d'une fraise à la Henri IV, et comme les dames ne portent plus de cols de ce genre, cela donne à l'institutrice écossaise quelque chose de ces vieux portraits de personnages du temps de Marie-Stuart.

La jeune Arabella fait des révérences de menuet aux personnes qui sont dans le salon. Madame Pothery, qui est revenue avec les Tulipet, ne manque pas de s'écrier :

— La voilà, cette belle demoiselle!... nous la possédons, enfin?... Mais si elle voulait prendre quelque chose?... Avez-vous faim, chère enfant?... Qu'est-ce que vous avez mangé à votre déjeuner ?

La jeune fille fait une nouvelle révérence, en disant :

— Je vous remercie, madame, je n'ai besoin de rien.

Et mistriss Chester ajoute d'un air doctoral :

— Mon élève ne prend jamais rien à jeun.

— Est-ce qu'on ne va pas bientôt se mettre à table? dit M. Grandbec.

— Un moment, mon cher monsieur Grandbec... il n'est pas encore six heures .. Rose-d'Amour n'est pas prête.

— Ah ! oui... elle a fait quelque chose de beau, Rose-d'Amour!... murmure M. Lentille.

— Quoi donc?

— Mon pigeon voyageur... Colibri... je lui avais donné ce nom... elle l'a pris pour le fricasser...

— Mais non... ne croyez donc pas cela !... Elle a tué deux pigeons, mais pas celui-là... Si Colibri n'est pas au pigeon-

nier, c'est qu'il est allé se promener... vous savez bien qu'il aime beaucoup à courir!...

— Puissiez-vous dire vrai, madame! Je donnerais... la dernière étoile que j'ai découverte, pour que ce pigeon ne fût pas tué!...

— Il ne se ruine pas beaucoup, murmure le major, en donnant les étoiles qu'il découvre!... Dernièrement, il nous a tous appelés pour nous faire voir une comète qu'il venait, disait-il, de découvrir au-dessous du soleil... Nous avons regardé... c'était un cerf-volant!

— Et vous devez être bien contente, ma belle demoiselle, de venir voir vos chers parents? dit madame Pothery à la jeune Arabella, qui fait encore une révérence en répondant :

— Oh! oui, madame, bien contente.

— D'autant plus que cela ne vous arrive pas souvent... Et, cependant, je suis sûre que vous aimez bien papa et maman?

— Oh! madame, je les *éeosse*.

Toute la société se contient pour ne point rire. Le major seul ne se retient pas; il éclate, en murmurant :

— Elle *écosse* ses parents... elle les traite comme des petits pois!...

— Monsieur, c'est pour adorer! dit madame Tulipet en se tournant d'un air sévère du côté du vieux militaire.

— Oui, madame, oui, je sais bien... mais ce n'en est pas moins drôle...

La jeune fille paraît tout étonnée de voir rire ce monsieur, lorsqu'une jeune dame, cousine de madame Abraham, entre dans le salon en donnant la main à un petit garçon de deux ans, qui a une véritable tête de chérubin. Mademoiselle Arabella court aussitôt à l'enfant en s'écriant :

— Ah! quel petit *topinambour!*... voyez donc, maman...

La mère du petit garçon retire son fils avec un mouvement d'humeur, en disant :

— Comment ! mademoiselle, vous trouvez que mon petit garçon ressemble à un *topinambour !*... Par exemple ! vous êtes bien difficile... tout le monde s'accorde à le trouver charmant !...

— *Topinambour*.. pour *amour*, médéme, pour *amour !*... dit à son tour mistriss Chester ; mon élève veut vous exprimer qu'elle trouve votre petit garçon... joli comme un amour.

— Qui est-ce qui aurait deviné cela? s'écrie la jeune dame ; voilà une manière de parler que je ne connaissais pas... Où donc apprend-on ce langage-là ?

— Avec moi, médéme, répond l'institutrice d'un air magistral, qui ne veux pas que mes élèves se servent de mots qui sont synonymes de choses qu'elles ne doivent pas connaître...

— C'est différent, madame ; mais mademoiselle votre élève doit causer de fréquents quiproquos en société !... Car il est impossible que l'on comprenne tout de suite ce qu'elle veut dire...

— Pourvu que son père et sa mère le comprennent, médéme, c'est le principal !...

— Oui, ma chère mistriss, s'empresse de dire madame Tulipet, qui s'aperçoit que l'institutrice est vexée de ce que l'on n'approuve pas le langage qu'elle fait tenir à ses élèves, nous comprenons notre fille... et nous approuvons l'excellente manière dont vous l'avez élevée...

— Je me flatte que Théodorine parlera autrement que cela ! dit Abricotine à Endymion. Je ne trouverais pas joli que ma fille dise qu'elle m'écosse !

— En général, dit Théobald, il ne faut jamais se singulariser.

— Ah ! mon papa, s'écrie mademoiselle Arabella en

regardant dans le jardin, regardez donc ce petit chien ! comme il a *la suite* en trompette.

— Bon ! dit le major, en voilà encore une bonne !...

— Comment, le chien de monsieur Abraham a une *suite* ?... murmure la maman du petit garçon, qu'est-ce qu'il y a encore là-dessous ?

— C'était pour *queue*, médéme ; c'était pour *queue* ! s'écrie mistriss Chester en agitant avec dépit son cou de cigogne.

— Continuation de la métaphore ! dit M. Pothery.

— Alors, dit le major, quand je jouerai au billard, je demanderai une *suite* à procédés, afin de jouer comme un *topinambour*... Ah ! ah ! ah !...

Les époux Tulipet, qui voient bien que l'on rit aux dépens de leur fille, se lèvent en disant à l'institutrice :

— Nous allons nous retirer chez nous... n'est-ce pas votre avis, mistriss Chester ?

— Oh ! *yes* !... c'est tout à fait mon opinion... Arabella, venez, nous allons rentrer.

La jeune fille, qui se plaît mieux dans le salon avec la société des locataires que chez ses parents, où elle ne voit que son institutrice, fait la moue, en répondant :

— Pourquoi donc rentrer déjà ?... Je voulais courir dans le jardin...

— Non, miss... il ne faut pas courir... cela vous ferait du mal... vous avez déjà très-chaud... Je suis sûre que votre *nécessaire* est mouillé !...

Tous les hommes se mettent à rire aux éclats, et madame Tulipet s'écrie avec colère :

— C'est pour *chemise*, messieurs, c'est pour *chemise* !... entendez-vous ?

— Nous n'en avons jamais douté, madame, répond Théobald en s'inclinant.

Mais la famille Tulipet, accompagnée de mistriss Ches-

ter, s'empresse de quitter le salon en poussant devant elle la pauvre Arabella, qui n'est pas du tout contente de s'éloigner.

— Messieurs, vous êtes très-méchants ! dit madame Pothery. Comme vous vous êtes moqués de ces bons Tulipet !

— Ma foi ! madame, c'est qu'il n'y avait vraiment pas moyen de conserver son sérieux en entendant les extravagances que cette Écossaise fait dire à son élève.

— Il faut que les parents soient bien sots pour le souffrir !

— La maman est Anglaise, elle trouve tout cela parfait. C'est égal, M. Étienne est meilleur que vous tous... Il n'y a que lui qui n'ait pas ri au nez de cette pauvre Arabella.

Mais l'artiste n'avait même pas entendu un mot de tout ce qui s'était dit autour de lui. Assis à côté de la vieille dame sourde, il lui racontait sa pièce, persuadé qu'elle devait le comprendre, et madame Belloie secouait la tête en souriant d'un air d'approbation.

— Qu'en pensez-vous ? demanda enfin Étienne, qui est arrivé au dénoûment.

— Ce sera très-bon... très-bon...

— Cela vous a intéressée ?

— Ce sera très-bon... mais, moi, je n'y mets pas de champignons, parce que je les crains.

La vieille dame avait cru que le statuaire lui parlait d'une matelote normande.

Rose-d'Amour paraît enfin dans le salon en criant :

— Le dîner est prêt, on peut se mettre à table !...

— Ah ! bravo ! bonne nouvelle !

— C'est bien heureux ! murmure M. Grandbec, j'ai cru que ce ne serait pas pour aujourd'hui !

— Le propriétaire-portier est pressé de dîner, dit le major, parce qu'il faut qu'il aille tirer le cordon à ses locataires...

— Et votre nièce, major Piquevert, nous ne l'avons pas vue ?...

— Il est probable qu'elle va nous rejoindre dans la salle à manger.

M. Lentille a repris son télescope pour suivre la compagnie.

— Est-ce qu'il garde son télescope à table ? demande Théobald.

— Il s'en sert peut-être pour regarder dans son assiette avant de manger, dit Étienne, afin d'être certain de ce qu'il avale...

— Non, messieurs... non, dit M. Pothery, il va le poser quelque part ; mais il a toujours peur qu'on ne le lui abîme ; voilà pourquoi il s'en sépare le moins possible.

— O Colibri ! murmure l'astronome en suivant la société, puisses-tu n'avoir pas été mis aux petits ognons !

XIII

Le joli pavillon.

Pendant la belle saison, ce qu'on appelait la salle à manger, à l'hôtel Pothery, était une vaste tonnelle au-dessus de laquelle on avait attaché une toile rayée, formant tente, et qui mettait, en cas d'orage subit, les dîneurs à l'abri de la pluie. On dînait donc dans le jardin, et la table, qui était posée à demeure sous la tonnelle, formait un carré long qui, au besoin, pouvait contenir trente couverts.

Pour se rendre du salon dans cette salle à manger d'été, il fallait nécessairement traverser le jardin. La tonnelle se trouvait à peu près au milieu, et devant elle était une jolie

pelouse où, pendant longtemps, les enfants avaient pu se livrer à mille jeux.

Mais ce n'est pas sans étonnement que les Rubencourt et Endymion Dufourré aperçoivent au milieu de cette pelouse, et justement en face de la tente, un petit pavillon fort élégamment décoré, qui n'a qu'un rez-de-chaussée, mais deux portes et deux fenêtres; des buissons de roses du Bengale sont plantés tout auprès, de façon à ce que leurs rameaux puissent s'appuyer et grimper le long des murs du pavillon.

— Ah! mais, voilà encore du nouveau! s'écrie Abricotine, quel joli pavillon!... comme il est bien décoré.

— Comment! vous ne le connaissiez pas? dit madame Pothery.

— Mais non... il n'était point bâti la dernière fois que nous sommes venus...

— Au fait, il y a près de deux mois que vous n'étiez venus nous voir, et il n'y a que six semaines que ce pavillon est élevé... J'ai fait mener cela bon train...

— Oui, c'est encore une idée de ma femme! murmure M. Pothery en poussant un soupir.

— Celle-ci me semble assez heureuse, dit Endymion; car je présume que ce joli pavillon est destiné à prendre le café... on y va après dîner...

— Non, vous n'y êtes pas, dit madame Pothery, ce n'est point pour cet usage que je l'ai fait construire...

— On y va souvent après dîner, en effet, dit le major en riant, mais ce n'est pas pour y prendre quelque chose!...

— Ah! j'y suis, moi, dit Théobald, c'est un petit estaminet... on va y fumer...

— Vous n'y êtes pas encore!...

— Moi, dit Étienne, je présume qu'on doit aller là pour travailler... on doit y être fort à son aise.

— Vous brûlez, dit le major.

— Mais enfin, reprend Abricotine, est-ce que quelqu'un loge dans ce petit pavillon? Est-ce pour avoir un logement de plus que vous l'avez fait bâtir?

— Oh! non, personne ne demeure là!... Comment! vous ne devinez pas à quoi il sert?...

— Ma foi, non!...

— *Water-closet* comme dit madame Tulipet...

— Ah! mon Dieu! il serait possible!... s'écrie Endymion.

— Je n'ai pas compris... je ne sais pas l'anglais, moi, dit Abricotine.

— Il ne s'agit pas d'anglais, mais d'anglaises, dit Étienne; trois sous, y êtes-vous?...

— Comment! ce joli pavillon entouré de roses... ce sont?...

— Oui, belle dame... ma femme a trouvé que les roses ne seraient pas de trop...

— Mais quelle idée de faire bâtir ce... commun, au milieu de votre jardin... en vue de tout le monde... et justement en face de cette tonnelle où l'on dîne?... Personne ne doit plus pouvoir aller là sans être vu!...

— Eh bien! qu'est-ce que cela fait? dit madame Pothery; après tout, est-ce donc une mauvaise action que l'on commet lorsqu'on va là... et faut-il absolument s'en cacher?

— Vous avez beau dire, chère dame, je suis sûr que cela contrarie beaucoup de monde que vous ayez placé là... ce... *necessario*... et, d'ailleurs, pourquoi ce supplément? Il me semble que vous en aviez déjà dans votre maison?

— Oui, mais ils étaient trop près de la cuisine... ils incommodaient Rose-d'Amour.

— Et maintenant, vous les avez mis devant la salle à manger... c'est tomber de *Charybde en Scylla*...

— Oh! ma femme a des idées très-heureuses! murmure M. Pothery. Du reste, c'est fait avec goût; il y a le côté des

hommes et le côté des femmes, absolument comme aux bains.

On se met à table. La société se compose des maîtres de la maison et de trois de leurs parents; plus les deux jeunes employés surnuméraires, un ménage avec deux enfants, une dame veuve et son fils, le major et sa nièce, madame Belloie et une autre locataire de son âge, M. Grandbec, M. Lentille; plus, la société qui est arrivée en calèche. Tout cela forme un total de vingt-trois personnes, et il y a vingt-quatre couverts.

Mademoiselle Éolinde, la nièce du major, se promenait dans le jardin lorsque la société y arrive pour dîner. Un des jeunes surnuméraires prétend qu'il l'a vue sortir précipitamment du joli pavillon.

Madame Pothery fait placer Endymion Dufourré à côté d'elle; c'est une place d'honneur. Le beau dandy aurait préféré se trouver près d'une jeune femme, et il dit tout bas à la maîtresse de la maison :

— Et cette dame... cette charmante dame... qui est arrivée la nuit si singulièrement, est-ce qu'elle ne dîne pas avec nous?

— Si fait... je l'attends; vous serez à côté d'elle... ce couvert à votre gauche lui est destiné.

— Ah ! bravo !... très-bien !... voilà qui est fort aimable de votre part...

— Je sais que vous êtes amateur du beau sexe...

— C'est vrai, je n'en disconviens pas... N'ai-je pas raison?

— Si fait... oh! je suis loin de vous blâmer. Il n'y a que les hommes galants qui soient aimables... Voyez plutôt mon mari... c'est un monstre! mais, s'il était autrement, je ne l'aimerais pas!

M. Lentille a déposé son télescope derrière lui, et s'asseoit entre madame Belloie et le major; madame Rubencourt est

entre les deux surnuméraires; Théobald près de la languissante Éolinde; Étienne a deux enfants à côté de lui. Enfin, tout le monde a pris place, mais celle qui est à la gauche d'Endymion est toujours vacante.

— Madame Édouard sait-elle que l'on a servi? demande M. Pothery à sa femme.

— Elle doit le savoir, Rose-d'Amour a sonné la cloche du dîner.

— Crois-tu qu'elle l'ait sonnée?... Je ne l'ai pas entendue, moi.

— Moi, je l'ai fort bien entendue, dit mademoiselle Éolinde, et cependant j'étais dans ma chambre.

— Elle appelle cela sa chambre... dit tout bas un des jeunes surnuméraires en regardant son camarade, elle veut dire son cabinet.

— Je vais toujours offrir du potage, dit la propriétaire en attaquant une soupière qui pourrait au besoin servir pour mettre le pot-au-feu.

— Cette dame s'appelle donc madame Édouard? dit Endymion.

— Drôle de nom! s'écrie Abricotine, cela sent son Mabille d'une lieue!...

Théobald jette à sa femme un regard qui signifie : « Il me semble que ce n'est pas à vous de parler de Mabille, » tout en disant :

— C'est un nom comme un autre.

— J'ai bien connu un homme qui s'appelait Cocu! dit le major.

— Oh! il y en a beaucoup... répond Abricotine.

Tout le monde a eu du potage, c'est-à-dire que les derniers servis n'en ont guère que pour garnir le fond de leur assiette; mais, comme il est mauvais, tout le monde en a assez.

— Ma foi! madame Édouard s'en passera, dit madame

Pothery en se servant le fond de la soupière, qu'elle avale lentement, en s'écriant :

— Il est excellent ! n'est-ce pas?

Un silence général accueillant cette exclamation, madame Pothery ne croit pas devoir insister.

On fait circuler des radis gros comme des navets, et du beurre qui n'a jamais connu la Bretagne.

Rose-d'Amour apporte un plat de lapin qui sert de relevé de potage.

— Mais il me semble, dit M. Pothery, qu'il faudrait aller s'informer si madame Édouard sait qu'on dîne...

— Tiens ! s'écrie la cuisinière, est-ce que je ne vous ai pas dit que cette dame ne dînerait pas?...

— Vous ne nous avez rien dit, Rose-d'Amour.

— Alors, c'est que je l'ai oublié. Madame Édouard ne viendra pas dîner ; elle est indisposée et veut rester dans sa chambre.

— Sapristi ! voilà qui est contrariant ! s'écrie Endymion, moi qui étais si curieux de voir cette dame...

— Vous la verrez une autre fois...

— Cela va vous empêcher de dîner, dit Abricotine d'un air moqueur.

— Non... mais... ce qu'on nous a dit de cette dame pouvait bien donner le désir de la connaître... N'êtes-vous pas de mon avis, Théobald?

— Tout à fait !...

— Mon Dieu ! messieurs, dit mademoiselle Éolinde, je vous certifie, moi, que cette dame... qui loge ici depuis mardi, n'a rien d'extraordinaire... Elle est assez bien... sans être une beauté, cependant... il y a mille femmes plus jolies qu'elle.

— Oui, dit le major, mais il y en a dix mille qui ne le sont pas autant. Messieurs, ne vous en rapportez pas à ce que vous dit ma nièce, elle trouve toutes les femmes laides !

— Bon! voilà mon oncle qui va encore me dire des méchancetés!

— Dans tout cela, dit M. Pothery, je remarque une chose, c'est que nous n'avons pas de médecin ici... et, pourtant, si cette dame était malade...

— J'en loge un dans ma propriété, dit M. Grandbec en enflant sa voix.

— A-t-il du talent?

— Je ne sais pas s'il a du talent, mais je sais qu'il a la vue basse, car il porte des lunettes bleues.

— Je n'aurais pas confiance dans un médecin qui porterait des lunettes bleues, dit madame Pothery.

— Et pourquoi cela?

— Parce que quand il regardera ma langue, elle lui semblera toujours bleue... N'est-il pas vrai, monsieur Lentille?

Mais l'astronome regarde alors le ciel et murmure :

— Il se passe quelque chose d'extraordinaire là-haut... certainement avant peu il y aura une nouvelle comète.

— Une comète! s'écrie la vieille dame, qui est à côté de madame Belloie. Ah! mon Dieu! monsieur Lentille... serait-ce celle qui doit amener la fin du monde?...

— Je ne puis pas encore vous assurer cela... il faut auparavant que je la découvre.

— Eh! mon Dieu! s'écrie le major, la fin du monde arrive tous les jours! tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre; il n'y a pas besoin de comète pour cela...

— Je monterai ce soir au belvédère, mesdames, et je vous donnerai des renseignements exacts...

— De quoi parle-t-on? demande la vieille dame sourde?

— D'une comète, madame.

— Ah! c'est très-bon... c'est très-bon, à l'huile et au vinaigre.

Avec le lapin, et pour lui faire pendant, on a servi des

œufs soi-disant en chemise. Après en avoir goûté, le major fait la grimace en s'écriant :

— Qu'est-ce que c'est donc que ça?

— Des œufs en chemise, major, répond madame Pothery; voulez-vous y retourner?

— Non, vraiment, je suis déjà fâché d'avoir fait leur connaissance... Et vous appelez ça des œufs en chemise?

— Oui, major.

— Une autre fois, faites-moi le plaisir de me les donner tout nus ; je les aime mieux ainsi.

— Prenez garde, major, c'est bien décolleté ce que vous dites là, et si mistriss Chester vous entendait!...

— Je voudrais bien savoir, dit Théobald, par quoi elle a remplacé le mot : nudité...

— Par Adam et Eve, probablement! s'écrie Abricotine, car je crois qu'ils n'étaient pas habillés.

— Franchement, dit le major, ne trouvez-vous pas, messieurs et mesdames, que cette Ecossaise rendra son élève imbécile?...

— Je trouve, dit une dame, que les parents le sont beaucoup plus eux-mêmes en souffrant de telles absurdités.

— Moi, dit Endymion, je trouve mademoiselle Arabella fort gentille, son langage ne me déplaît pas... cela lui donne quelque chose d'original... de piquant!...

— Vous devriez aussi parler comme cela, dit Abricotine; vous en feriez peut-être venir la mode.

— On verra notre fille, dit Théobald ; nous vous amènerons Théodorine un de ces dimanches... et j'aime à croire qu'elle n'aura aucun point de ressemblance avec mademoiselle Tulipet.

— Ah! vous nous ferez bien plaisir, je serai enchantée de connaître cette charmante Théodorine, dit madame Pothery, car tout ce que j'en ai entendu dire me prouve que c'est un ravissant sujet!

L'arrivée du rôti change la conversation. Il est d'une dimension moyenne, mais placé sur un plat long, destiné à recevoir ordinairement un gros poisson ; et le morceau de viande se trouve tellement à son aise dans ce plat que, dans chaque bout, la cuisinière a mis un morceau de persil pour remplir les vides.

— Ah ! voilà un beau brochet ! s'écrie madame Belloie, qui de sa place ne voit qu'un des bouts du plat et le persil.

— Ce n'est pas un poisson, chère dame, répond madame Pothery en considérant le rôti d'un air de fierté, c'est un filet de bœuf !...

— C'est à-dire un aloyau, dit le major.

— C'est la même chose !

— Oh ! fichtre ! non, madame, ce n'est pas la même chose !... ce n'est pas à moi que vous ferez accroire cela. L'un est un morceau fort distingué, et tout ce qu'il y a de mieux en rôti, surtout lorsqu'il a été mariné dans du madère ; celui-ci est un plat très-bourgeois, que je ne méprise pas certainement, pourvu qu'il soit tendre et cuit à point !

— Enfin, c'est toujours du bœuf, dit Grandbec, en ouvrant le sien comme s'il voulait dévorer à lui seul tout le rôti.

— Oui, mais il y a bœuf et bœuf, comme il y a fagot et fagot !

— Dieu ! que ce major est insupportable avec ses réflexions ! murmure la maîtresse de la maison en attirant à elle le grand plat, afin de découper ; mais je le servirai en conséquence.

— Du reste, ceux qui aiment le persil pourront se régaler, reprend l'ancien militaire. Diable ! Rose-d'Amour en a été prodigue... elle en a mis partout !...

— Ça fait très-bien pour le coup d'œil, dit un des surnuméraires.

— Oui... c'est possible; mais, moi, ce que je préfère

dans un dîner, ce ne sont pas les surtouts, les fleurs et les pièces d'argenterie... c'est ce qui se mange !... Je me rappelle avoir été à des repas magnifiquement servis... un luxe princier, changement de couvert à chaque mets... et où l'on mourait de faim !

— J'espère, major, que ce n'est pas pour nous que vous dites cela ? s'écrie madame Pothery.

— C'est d'autant moins pour vous, madame, répond le major, que votre table n'a pas le moindre luxe et que très-souvent j'ai de la peine à obtenir une assiette blanche.

— Ah ! monsieur, par exemple... c'est trop fort !... Jamais, chez moi, on n'a refusé une assiette blanche à personne... Vous êtes le premier qui se plaigne d'être mal servi !...

— Ne faites donc pas attention à ce que dit mon oncle, murmure mademoiselle Éolinde ; vous savez bien que c'est pour rire... son bonheur est de taquiner.

Rose-d'Amour arrive avec un plat de légumes, puis avec les pigeons en compote. A l'aspect de ce dernier plat, M. Lentille s'agite sur sa chaise, en s'écriant :

— Ah ! mon Dieu... voilà les pigeons !... S'il en était... je frémis !...

— Mais non... rassurez-vous, monsieur Lentille, votre élève n'est pas là... N'est-il pas vrai, Rose-d'Amour, que vous n'avez pas pris le pigeon favori de monsieur pour le fricasser ?

— De quoi ? le pigeon favori ? .. est-ce que je sais si monsieur a des amis dans les pigeons, moi ?... J'ai pris les deux premiers venus !...

— Mon élève avait un bout de faveur à la patte gauche... vous avez dû le remarquer ?...

— J'ai rien remarqué du tout !... Merci ! on a assez d'ouvrage ici, s'il fallait encore passer les pigeons à l'inspection !..

La cuisinière s'éloigne en grommelant.

— Quelle aimable camériste !... dit un des surnuméraires en riant.

— Ce n'est point une camériste, monsieur, c'est une cuisinière...

— On s'en aperçoit !

— Il est cependant bien fâcheux que vous n'ayez pas un médecin à envoyer à votre locataire, dit Endymion en s'escrimant pour couper le morceau de rôti qu'on lui a servi, car enfin, si l'état de... cette dame devenait grave...

— Il y a un médecin-dentiste-chirurgien à Pantin... c'est tout près.

— Il est probable qu'il est aussi pédicure, dit le major... Sapristi !... voilà un bœuf qui se défend... il ne veut pas se laisser couper...

— Pothery, tu ferais peut-être bien d'aller jusqu'à l'appartement de madame Édouard, t'informer de sa santé.

— C'était justement mon idée... j'y cours... Tu me garderas du filet !...

— C'est bien ! c'est bien !... va donc !

— Ils sont étonnants ! murmure le major, ils se sont mis dans la tête de dire du filet... Après ça, le mari sert toujours de compère à sa femme. Celle-ci nous dirait : « Voilà une pomme du Canada ! » qu'il répondrait : « J'ai été l'y chercher ce matin ! » Ah ! gredin de filet ! tu auras beau faire, je te couperai !...

XIV

Grandes manœuvres avec un parapluie.

M. Pothery ne tarde pas à revenir le sourire sur les lèvres en disant :

— Ce n'était rien, cela va mieux... mais on ne veut pas dîner... on prend une infusion de tilleul !...

— Des manières !... On connaît cela, dit Abricotine, on veut se faire désirer... produire de l'effet ce soir... car probablement elle viendra ce soir au salon, cette belle dame ?...

— Je ne vous assurerais pas... Je lui ai cependant témoigné tous les regrets que la société éprouvait de son absence...

— Moi, je n'en ai pas du tout ! reprend la femme de l'homme de lettres, je ne tiens nullement à ce qu'elle nous gratifie de sa présence... Ce doit être une bégueule, cette femme-là !

— Mais non, pas du tout, dit la dame veuve, madame Édouard est une femme très-aimable ; elle ne parle pas beaucoup, mais dans le peu qu'elle dit, il y a quelque chose. Et vous rencontrez tant de femmes qui parlent pour ne rien dire !....

— Qui est-ce qui veut de la compote de pigeons ? demande madame Pothery, elle est excellente ; c'est un plat que Rose-d'Amour fait fort bien, et aujourd'hui elle s'est surpassée... Madame Belloie, vous en offrirai-je ?

— Mais je n'ai pas eu de brochet... répond la dame sourde, qui a toujours le persil en perspective et veut absolument qu'il entoure un poisson.

— Monsieur Lentille, mangerez-vous des pigeons ?...

— Ah ! madame... je ne sais si je dois... je suis toujours si inquiet... J'en prendrai... non... je n'en ai pas le courage !...

— Dans le doute, abstiens-toi ! dit Grandbec en tendant son assiette.

— Ce vilain monsieur-là ne doute de rien, lui, car il mange de tout comme quatre... dit mademoiselle Éolinde à son voisin. Pour manger tant que cela, il faut qu'il n'ait pas déjeuné...

— Quand il dîne ici, il ne fait jamais d'autre repas dans la journée.

— Voyons donc comment sont ces pigeons, avec lesquels la célèbre Rose-d'Amour s'est surpassée, dit le major d'un air goguenard.

— Vous les trouverez sans doute mauvais, dit madame Pothery, tout en servant du plat demandé, vous êtes si difficile, monsieur Piquevert !...

— Moi, madame, je suis juste, et je rends justice au mérite quand je le rencontre... C'est assez bon... oui, c'est accommodé... Mais, que diable trouvé-je donc là !... Un bout de ruban !... Je ne mange pas de cela habituellement... Oui, vraiment, c'est une faveur qui est attachée à cette patte...

M. Lentille pousse un cri et rebondit sur sa chaise en s'écriant :

— C'était lui !... c'est Colibri que l'on a fricassé... plus de doute à présent !... Oh ! malheur !... faites donc des élèves !

— Le major avait bien besoin de montrer sa patte ! murmure madame Pothery, c'est par méchanceté qu'il a fait cela...

— Permettez, madame, je ne pouvais pas mâcher ce ruban, moi !... Votre cuisinière aurait au moins dû l'ôter.

— Eh ! monsieur, on mange souvent des choses bien plus indigestes que cela !

L'astronome ne dit plus rien ; il a l'air consterné. Cependant, au bout de quelques minutes, il se lève brusquement, va prendre son télescope et quitte la tonnelle.

— Où donc M. Lentille va-t-il si vivement? dit madame Pothery.

Tous les yeux suivent le monsieur au télescope, et on le voit s'introduire dans le joli pavillon entouré de rosiers. Alors chacun sourit, et le major murmure :

— C'est la vue de la patte du pigeon qui lui aura fait de l'effet!...

— Mais, dit Étienne, pourquoi prend-il donc son télescope pour aller là?... Est-ce que c'est de cet endroit qu'il découvre des comètes?...

— Pure habitude de sa part... Pauvre M. Lentille!... Mais, ne nous occupons plus de lui... Rose-d'Amour, servez le dessert.

La domestique est en train d'apporter le dessert, lorsque la compagnie, dont les yeux sont encore tournés du côté du pavillon, voit arriver une grande femme, qu'à son cou de cigogne il est facile de reconnaître pour l'institutrice de mademoiselle Arabella. Cette dame marche d'un pas accéléré vers le pavillon, lorsque, levant les yeux, elle aperçoit les dîneurs qui l'examinent et entend même quelques éclats de rire indiscrets. Aussitôt mistriss Chester s'arrête... demeure indécise, rétrograde... hésite encore, puis enfin disparaît par où elle était venue.

— Voilà une dame que la position de votre pavillon rend fort malheureuse, dit Endymion.

— C'est milady de Brie, dit Pothery.

— Vous voulez dire mistriss Chester... La sévère institutrice ne se décidera jamais à entrer dans cet endroit devant le monde!...

— Comment donc fera-t-elle alors? dit madame Pothery ; car, enfin, il n'y en a plus d'autres dans la maison... Mesdames, voilà le dessert... je vous recommande ce fromage...

Mais la société songeait peu au dessert... Tout le monde continuait à regarder le joli pavillon ; on était curieux de savoir si mistriss Chester se déciderait à y revenir. Enfin, au bout de quelques instants, on aperçoit un grand parapluie poindre sur la pelouse ; mais la personne qui le portait, au lieu de le tenir sur sa tête, s'en servait comme d'un bou-

clier pour se dérober aux regards du monde rassemblé sous la tonnelle.

— Comment ! quelqu'un avec un parapluie ! dit madame Pothery, qu'est-ce que cela veut dire ?... il fait le plus beau temps du monde ! ..

— Eh quoi ! vous ne devinez pas ce que c'est ! dit le major en riant ; mistriss Chester est cachée derrière ce parapluie, je le parierais ! elle s'en sert pour aller au pavillon sans être vue... Voyez, elle manœuvre fort adroitement... Elle y arrivera, et nous ne verrons que le parapluie...

— Mais elle se trompe, elle va du côté des hommes ! s'écrie madame Pothery.

A ce moment, M. Lentille sort brusquement de l'endroit dans lequel mistriss Chester se disposait à s'introduire, toujours masquée par le parapluie : un choc devient inévitable ; l'astronome fait avec son télescope tomber le bouclier de cette dame, qui pousse un cri en se voyant découverte, et se précipite avec colère dans la porte encore entre-bâillée en faisant de son côté faire une piroutte au monsieur et à son télescope. Un rire général, qui part de dessous la tente, sert de complément à cette scène, qui a beaucoup réjoui les convives de madame Pothery.

XV

Madame Édouard.

Il est minuit ; à cette heure, tout le monde dort dans un village, ou du moins tout le monde est couché. Le silence n'y est interrompu que par les aboiements des chiens de garde, et quelquefois par les chants d'un ivrogne qui cherche à regagner son gîte.

Le village des Prés-Saint-Gervais a pour entourage des carrières, des fours à plâtre, ce qui, la nuit, n'engage pas les habitants à se promener dans les environs de leur demeure. Mais, en général, à la campagne, on se couche et on se lève tôt. Ainsi, à neuf heures du soir, toutes les lumières sont éteintes.

Une faible clarté brillait cependant à une fenêtre du second étage de l'hôtel Pothery. Cette fenêtre était celle de la chambre occupée par madame Edouard.

Cette femme, jeune, bien faite, dont la tournure aisée, dégagée, avait parfois quelque chose d'un peu masculin, sans pour cela cesser d'être élégante, se tenait à cette fenêtre, d'où l'on voyait sur la grande rue, et regardait au loin comme pour découvrir l'arrivée de quelqu'un, puis prêtait l'oreille au moindre bruit qui troublait le calme du village.

Cette jeune femme était jolie : ses yeux, bruns et bien fendus, étaient frangés de longs cils et surmontés de sourcils parfaitement dessinés ; son nez droit avait la correction des types grecs ; sa bouche, moyenne, était habituellement sérieuse, mais son sourire était charmant ; son visage, presque toujours pâle, avait une expression de mélancolie qui inspirait l'intérêt ; enfin, tout l'ensemble de cette personne avait de la grâce, et, lorsqu'elle parlait, sa voix vous arrivait bien vite au cœur... car on ne se doute pas toujours de tout le charme que vous font éprouver certaines voix, de tout ce qu'il y a de puissance dans un organe sympathique.

Et pourtant, rien ne vous est désagréable, rien ne vous repousse comme une voix criarde, aigre, dure, rauque ou commune. Il y a des gens que l'on peut juger rien qu'à leur voix, et cela trompe rarement.

La jeune femme venait de regarder l'heure à sa montre et elle se disposait à quitter la fenêtre, perdant l'espoir de

voir arriver la personne qu'elle attendait, lorsque des pas se firent entendre au loin ; le bruit venait du côté de la route qui va rejoindre le grand chemin qui mène à Romainville. La jeune femme s'est arrêtée ; elle se penche de nouveau à sa fenêtre. Ce bruit de pas se rapproche ; on marchait très-vite, et on ne tarde pas à arriver devant la seule maison de la grande rue qui eût encore de la lumière.

C'est un tout jeune garçon de quinze à seize ans, vêtu d'une blouse grise, coiffé d'une petite casquette d'étudiant, qui vient de s'arrêter devant la maison Pothery, puis regarde en l'air et se met à siffler l'air de *Jenny l'ouvrière.*

— Est-ce vous, Sincère ? dit la jeune femme en avançant la tête.

Oui... oui... c'est moi... Ah ! je savais bien que je trouverais votre demeure, quoiqu'il fasse nuit... mais d'ailleurs, vous m'aviez si bien indiqué !... Puis-je monter chez vous... madame Edouard?...

— Attendez, je vais descendre... je vous parlerai en bas... car je ne sais pas s'il serait prudent de vous faire monter.

Madame Edouard, sans prendre de lumière, descend doucement les deux étages qui donnent dans le vestibule, dont la porte ouvre sur le perron. Cette porte n'est fermée que par un loquet. Du perron, on descend dans la petite cour, et la clef est après la grande porte qui donne sur la rue ; rien n'est plus facile que de l'ouvrir.

— Me voilà, mon cher Sincère !... dit la jeune femme en tendant sa main au jeune garçon, qui la presse avec bonheur dans les siennes ; mais, pourquoi donc venez-vous si tard?... Je n'espérais plus vous voir aujourd'hui...

— Oh ! par exemple... ne pas venir quand vous m'attendiez... vous, madame Camille... c'est-à-dire madame Edouard... car c'est ainsi que vous vous appelez maintenant, n'est-ce pas ?

— Oui, mon ami... ici, je suis madame Edouard... Ah ! quel supplice d'être ainsi obligée de changer de nom à chaque instant... de fuir... de se cacher... comme si j'avais commis un crime !... Mais vous devez être bien fatigué, Sincère... J'ai envie de vous faire monter, vous vous reposerez un peu chez moi...

— Ce sera comme vous voudrez... mais, si cela devait vous compromettre, ne le faites pas... je me reposerai très-bien sur cette borne...

— Non, mon pauvre garçon !... il y a plus d'une lieue de chez vous ici... et vous êtes venu toujours à pied ?...

— Oui, Camille... madame, veux-je dire... oh ! mais, je marche bien... et puis, j'étais si content en pensant que j'allais vous voir... vous !... qui avez été si bonne pour ma pauvre grand'mère !...

— Et comment va-t-elle, madame Monclair ?

— Assez bien, merci...

— Voyons, suivez-moi... marchez doucement... tâchez de ne pas faire de bruit...

— Comme vous êtes peu fermés ici... c'est imprudent !

— Taisez-vous, Sincère, ne parlez pas avant que nous soyons chez moi... Donnez-moi la main, je vous conduirai, cela vaudra mieux.

Camille, car c'était le véritable nom de celle qui se faisait appeler madame Édouard depuis qu'elle logeait aux Prés-Saint-Gervais, a pris la main du jeune garçon ; elle rentre avec lui sous le vestibule, lui fait monter ses deux étages et l'introduit enfin dans son appartement, dont elle referme la porte. Alors elle fait asseoir Sincère ; puis, emplissant un verre à patte de vin de Malaga, le présente au jeune homme en lui disant :

— Buvez cela, ça vous fera du bien...

— Oh ! madame Camille... vous êtes trop bonne... ce n'est pas la peine...

— Je vous dis de boire cela.

Le jeune Sincère boit quelques gorgées, s'arrête en faisant un sourire de satisfaction; puis finit son verre et s'écrie :

— C'est joliment bon, ce vin-là!... je n'en avais jamais bu, par exemple!...

Camille s'asseoit en face de Sincère, en disant :

— Maintenant, causons un peu... Est-ce que vous avez dit à votre grand'mère que vous viendriez me voir?

— Oui... vous savez bien que je lui dis tout, à ma grand'mère; est-ce que j'ai eu tort?

— Non, mon ami... Ah! ce n'est pas moi qui vous conseillerai jamais d'avoir des secrets pour cette bonne madame Monclair, qui vous aime tant!...

— Dame!... elle n'a plus que moi à aimer depuis que mon père et ma mère ont péri... et d'une façon si cruelle!... Ma mère était sa fille, et grand'mère aimait mon père autant que s'il eût été son fils...

— Oui... je sais tout cela... c'est pourquoi je crains que madame Monclair ne soit inquiète, en sachant que vous êtes venu seul et si tard aux Prés-Saint-Gervais...

— Oh! elle ne le sait pas... je lui ai dit que je viendrais vous voir demain de très-grand matin; mais grand'mère, qui est encore un peu souffrante, se couche de bonne heure. A dix heures, elle dormait; alors je me suis dit : « Je vais aller voir notre petite voisine... » Hélas!... vous ne l'êtes plus, malheureusement... Dans votre lettre, vous me disiez de prendre mes précautions pour venir vous voir... de faire bien attention si je n'étais pas suivi. J'ai pensé qu'en venant tard... et la nuit, on me verrait bien moins... et voilà pourquoi je suis arrivé si tard. Demain matin, je dirai à grand'mère que je vous ai vue, mais elle ne pourra pas être inquiète, puisque je serai de retour.

— A la bonne heure, comme cela.

— Si vous saviez comme ma pauvre vieille mère regrette de ne plus vous avoir pour voisine!... comme elle s'ennuie de ne plus vous voir... C'était si gentil quand vous demeuriez au-dessous de nous, dans cette maison de la rue du Chemin-Vert, où l'on est si tranquille, où il passe si peu de monde!... Ah! la maison me paraît bien triste depuis que vous ne l'habitez plus...

— Pauvre garçon!... Hélas! moi aussi je regrette ce logement que j'occupais près de vous; j'ai passé près d'une année dans cette maison... et ce temps m'a semblé le plus heureux de ma vie!...

— Vous montiez tous les soirs tenir compagnie à grand'mère... car, bien que nous n'occupions que les mansardes au cinquième, vous montiez chez nous... vous qui aviez un si joli appartement au quatrième!

— Eh! qu'est-ce que cela fait, Sincère... qu'on loge plus haut ou plus bas?... Ce qu'on doit rechercher d'abord, c'est la société des braves gens... D'ailleurs, il est bien facile de voir que madame Monclair n'a pas toujours habité une mansarde. Ses manières distinguées, les connaissances qu'elle possède, tout annonce en elle la femme comme il faut...

— Oui, elle était riche autrefois... mais vous savez comment elle a presque tout perdu... lors de l'événement affreux qui me priva de mes parents... J'avais cinq ans et demi alors... elle me prit avec elle, et avec le peu qui lui restait, elle m'a élevé, nourri... fait aller à l'école.... Moi, pour tâcher de gagner un peu d'argent, je voulais ramoner les cheminées ou faire des commissions; elle ne l'a pas voulu; elle savait que j'avais du goût pour le dessin, elle m'a fait admettre dans l'atelier d'un peintre, où je fais tout ce que je peux pour acquérir du talent. Ah! je serai si heureux lorsque, par mon travail, je pourrai à mon tour gagner de l'argent et venir en aide à celle à qui je dois

tout... car, sans elle... que serais-je devenu?... Aussi, lorsqu'elle a fait une maladie sérieuse, il y a trois mois, je craignais tant de la perdre!... Ah! j'aurais été bien malheureux, si vous n'aviez pas été là... mais vous avez soigné grand'mère comme si elle avait été la vôtre... Vous vous êtes installée à son chevet, vous ne l'avez pas quittée qu'elle ne soit hors de danger... Je voulais veiller aussi... et, malgré moi, je m'endormais souvent... Vous... je ne sais pas comment vous faisiez; mais vous étiez toujours éveillée... Ah! madame Camille, je vous aimais bien avant cela! mais depuis que vous avez sauvé grand'mère... je ne puis plus dire combien je vous aime... Oh! si, si, je vous aime autant qu'elle!...

Camille presse encore la main du jeune garçon, qui reprend :

— Mais quel chagrin que vous ne soyez plus notre voisine!...

— Ce n'est pas ma faute, mon ami!

— Est-ce que vous ne reviendrez pas dans notre maison?... Votre appartement est encore vacant, quoique le propriétaire ait mis un écriteau.

— Je doute fort que je puisse y retourner... de longtemps, du moins...

— C'est donc quelqu'un qui veut vous faire du mal et qui a su que vous logiez là?...

— Oui, oui... c'est quelqu'un... que je dois fuir...

— Mais vous étiez en sûreté dans notre maison; et si on avait osé vous dire quelque chose... je vous aurais bien défendue, allez!... Je n'ai pas encore seize ans, mais je suis fort et je n'ai peur de rien!...

— On ne m'aurait rien dit chez moi... mais, sachant que je logeais là, cette personne m'aurait sans cesse guettée, je n'aurais pas pu sortir sans la rencontrer.. elle m'aurait suivie partout...

— Mais c'est affreux, cela! Est-ce qu'on a le droit de suivre une femme contre sa volonté? Ah! quand je serai un homme tout à fait, je ne ferai jamais de ces choses-là... Vous devez bien la détester, cette personne qui vous tourmente ainsi?...

Camille soupire en répondant :

— Mais... non, je ne la déteste pas!...

— Parce que vous êtes trop bonne... C'est un monsieur?

— Oui.

— Un vieux monsieur?

— Non... c'est un jeune homme...

— Ah! c'est un jeune homme... Et pourquoi vous tourmente-t-il ainsi?

— Cela serait trop long à vous raconter, mon ami; mais, dites-moi, le lendemain du jour que je quittai mon logement... de la nuit plutôt, car, de peur d'être vue, j'en suis partie le soir, et assez tard, avez-vous su si quelqu'un était venu me demander?...

— Mais, non... je ne crois pas... Ah! attendez donc... comme je revenais de mon atelier, on a frappé chez nous... je suis allé ouvrir; c'était un jeune homme, très-bien mis, l'air fort distingué... un peu sans façon, peut-être... mais cette aisance qui semble le partage des gens qui sont habitués à commander...

— Grand, mince, les cheveux châtain clair... de petites moustaches?...

— Oui, c'est bien cela. Il nous a demandé, fort poliment, si mademoiselle Hirberg ne demeurait pas dans la maison...

— Mademoiselle Hirberg!... Oh! c'est bien lui!... se dit Camille en poussant un profond soupir.

— Nous lui avons dit que nous ne connaissions personne de ce nom-là : il avait l'air de ne point nous croire; puis il a repris : « Cependant, je l'ai vue hier rentrer dans cette maison. »

« Grand'mère lui a répondu :

« — Monsieur, on peut bien entrer dans cette maison sans pour cela y demeurer.

« — C'est juste, a-t-il dit, mais comme il n'y a pas de concierge en bas, j'ai bien été forcé de monter pour m'informer. »

« Enfin, il s'est éloigné, mais comme à regret, et nous avons bien entendu qu'il sonnait encore à d'autres étages, sans doute pour demander toujours cette demoiselle Hirberg que nous ne connaissons cependant pas.

— Mon Dieu! mon pauvre Sincère, cette demoiselle Hirberg... c'est moi... c'est sous ce nom que ce monsieur me connaît.

— Il se pourrait!... C'est donc là ce monsieur qui vous guette, qui vous cherche partout, et qui est cause que vous avez brusquement quitté la maison?...

— Oui, c'est lui... Quand j'étais rentrée dans la journée, je l'avais rencontré; il m'avait reconnue, suivie. Je me doutais bien qu'il viendrait dès le lendemain, et c'est pour cela que je suis partie le soir même. Vous voyez que j'ai bien fait.

— Je n'en reviens pas!... Ce jeune homme a l'air bien élevé, comme il faut; comment donc se fait-il qu'il se conduise ainsi, qu'il cherche à vous faire de la peine?

— il ne veut pas me faire de la peine, mais il veut me voir... et, moi, je ne veux pas, je ne dois pas le recevoir.

— Est-ce que vous ne lui avez pas dit cela?...

— Si, plusieurs fois...

— Et il continue de vous chercher?...

— Oui...

— Ah! je ne le trouve plus si gentil, surtout à présent que je sais que c'est lui qui est cause que vous nous avez quittés.

— Et l'avez-vous revu depuis?

— Il me semble à présent que c'est lui que j'ai rencontré deux fois dans notre rue... Il était arrêté, il regardait en l'air... je n'ai pas fait beaucoup attention.

— Ah! Sincère, vous avez bien fait de venir tard... on ne vous aura pas vu...

— Ma grand'mère a payé le propriétaire avec l'argent que vous lui aviez laissé... nous avons tous vos meubles, on ne peut plus se retourner chez nous...

— Ah! je suis bien fâchée de l'embarras que je vous cause...

— Bel embarras!... Vous les retrouverez quand vous voudrez. Mais, êtes-vous bien ici?...

— Mais, oui... assez bien... La maîtresse de cette maison est fort obligeante... seulement, il lui vient beaucoup de monde... surtout le dimanche ; et, aujourd'hui, sachant qu'elle avait plusieurs personnes de Paris, j'ai feint d'être indisposée pour ne point descendre.

— Cependant vous ne pouvez pas toujours rester enfermée dans votre chambre toute seule... ce serait bien triste!... C'est heureux que vous ayez tout de suite trouvé un logement dans cette maison... Vous la connaissiez?

— Pas du tout... mais madame Dubois... une amie de votre grand'mère, a logé ici, il y a deux ans; elle nous a si souvent parlé de l'hôtel Pothery aux Prés-Saint-Gervais, que je connaissais cette maison avant d'y être venue. Maintenant, mon petit Sincère, êtes-vous bien reposé?

— Oui, madame Camille.

— Voulez-vous encore un verre de malaga?

— Oh! non, ça me griserait.

— Non... cela vous donnera de la force pour faire encore cette longue course... buvez... Quand je songe qu'il est près d'une heure du matin et que vous allez vous trouver seul sur ces vilaines routes!...

— Oh! il n'y a pas de danger... on n'attaque pas un gamin en blouse.

— Quel chemin allez-vous prendre?

— Celui par lequel je suis venu; je vais remonter la grande rue tout droit, jusqu'à ce que je sois sur le grand chemin qui descend à Belleville.

— Oui, cela est plus sûr, je crois, que de descendre par Pantin.

— Quand voulez-vous que je revienne vous voir, ma bonne voisine? car vous le serez encore, je l'espère.

— Mon cher Sincère, je ne veux plus maintenant que vous reveniez si tard... je sens que c'est imprudent. Je vais être très-inquiète toute la nuit... Écrivez-moi demain qu'il ne vous est rien arrivé... entendez-vous?

— Oh ! bien volontiers.

— Si ce monsieur se montrait encore devant chez vous... faites-le-moi savoir... Quand vous viendrez, que ce soit de grand matin... cela vaudra mieux... mais prenez toujours bien garde d'être suivi.

— Oh! soyez tranquille.

— Dites à votre bonne grand'mère que je l'aime comme si j'étais sa fille, et que j'irai la voir dès que je croirai pouvoir le faire sans danger.

— Vous viendrez nous voir? Quel bonheur!

— Si mes meubles vous gênent, que madame Monclair les vende... cela m'est égal...

— Mais non, je vous assure qu'ils ne nous gênent pas. Au contraire... avec eux, nous croyons être encore avec vous.

— Et maintenant, Sincère, venez... je vais vous reconduire jusqu'en bas.

— Je descendrai bien seul, pourquoi vous déranger?

— Il faut bien que je referme à double tour la porte de la rue.

Sincère s'est levé. On sort de l'appartement, on descend en silence et sans lumière. Le jeune garçon est bientôt dans la rue. Il prend de nouveau la main de Camille et s'élance gaiement sur la route en sifflant son air favori. Camille referme la porte de la rue, et remonte chez elle sans avoir rencontré personne et sans avoir remarqué qu'au premier étage une porte était entre-bâillée lorsqu'elle était redescendue avec Sincère.

Et cette porte était celle du major Piquevert.

XVI

Le major a rêvé.

La société que nous avons laissée dînant sous la tonnelle, après avoir eu pour son dessert le spectacle de mistriss Chester se rendant avec un parapluie dans le joli pavillon, avait voulu avoir aussi la vue de sa sortie. Mais, bien que l'on eût prolongé le dessert autant que possible, il avait fallu quitter la table sans revoir l'institutrice, qui était bloquée dans le côté des hommes, où elle était entrée par mégarde. Madame Pothery s'était levée en disant :

— Mesdames et messieurs, il ne serait pas charitable à nous de rester plus longtemps ici, car cette dame paraît décidée à ne point quitter le pavillon tant que nous serons là.

— Voilà bien ce qui te prouve, ma femme, dit M. Pothery, que tu as fort mal placé tes anglaises, bien que tu les aies cachées sous des roses.

A peine M. Grandbec a-t-il quitté la table, qu'il prend son chapeau pour retourner servir de portier à ses locataires.

— Eh bien! lui crie Étienne qui voudrait achever de lui lire son drame, et le café, vous vous en allez sans en prendre?

— Je n'en prends jamais, répond ce monsieur.

— D'autant plus qu'on le paye à part, dit le major.

— Ah! mon oncle, dit mademoiselle Éolinde, pour le prix modique que vous coûte le dîner, comment voudriez-vous qu'on vous donnât encore du café?

— Je ne te dis pas que je le veux. Au contraire, j'aime mieux cela parce que je le joue aux dominos avec Pothery, et je le gagne toujours.

Le bel Endymion se flattait de voir la nouvelle locataire au salon dans l'après-dînée, mais son espérance est déçue. Madame Édouard ne paraît pas; ce qui lui donne de l'humeur, et en donne par ricochet à la femme de l'homme de lettres. A la place de la personne que l'on était si curieux de connaître, on voit arriver la famille Tulipet, qui est fort en peine de mistriss Chester qu'elle ne voit pas revenir depuis qu'elle est partie avec un parapluie.

Madame Pothery rassure ses locataires en leur disant qu'elle sait ce que l'institutrice est devenue, et on a beaucoup de peine à empêcher M. Tulipet d'aller chercher cette dame.

M. Lentille s'est retiré chez lui avec son télescope; la perte de son pigeon voyageur ne lui permet pas de se mêler à aucune conversation.

Les Parisiens ne tardent pas à faire leurs adieux; ils prennent la voiture qui stationne sur la place du village et revient par Pantin. Mistriss Chester, s'étant enfin décidée à sortir du joli pavillon, repart avec son élève Arabella.

Bientôt chaque locataire est rentré dans son appartement, et madame Pothery en fait autant en disant à son mari :

— J'espère que je leur ai donné un excellent dîner ?

— Oui, mais c'est bien dommage que la belle locataire ne soit pas descendue !

— Si cette dame n'aime pas le monde, nous ne pouvons pas la forcer à venir quand nous avons un couvert de vingt-quatre personnes... Le coup d'œil était magnifique !

— As-tu remarqué que M. Grandbec a mis du dessert dans sa poche ?

— Non, mais j'y ferai attention... Il mange comme quatre, et il faut encore qu'il emporte. C'est trop fort !... Je lui fermerai ma table.

— Tu dis cela, tu n'en feras rien.

— Ah ! c'est que M. Grandbec s'entend très-bien en construction, il vaut un maître maçon. C'est lui qui a dirigé les travaux de mon nouveau pavillon aux roses.

— Si c'est lui qui t'a conseillé de le bâtir là, je ne lui en ferai pas mon compliment.

Le jour qui suit ce dimanche, le major Piquevert s'est evé de bonne heure ; il se promène dans le jardin en fumant son cigare ; il a l'air plus guilleret, plus goguenard encore que de coutume. Dès qu'il aperçoit le maître de la maison, il l'appelle en lui criant :

— Hé ! Pothery... où courez-vous donc si vite ?

— Parbleu ! major, je vais à mon bureau ; j'ai même peur d'être en retard : quand je couche ici, je suis toujours en retard... Je crois que ma femme fait exprès de cacher mon pantalon pour que je ne puisse pas me lever.

— C'est une espièglerie fort adroite de sa part... mais, si vous n'étiez pas si pressé, je vous conterais quelque chose de fort intéressant.

— Vous me direz cela la première fois que je viendrai.

— Oh ! cela n'aura plus le piquant de la nouveauté.

— Au revoir, cher major !

— Il s'agit de madame Édouard, votre belle locataire.

En entendant prononcer le nom de madame Édouard, M. Pothery s'arrête, puis revient sur ses pas.

— Comment !... vous sauriez quelque chose concernant cette charmante personne ?... Car, toutes ces dames diront ce qu'elles voudront, moi, je la trouve charmante... N'est-ce pas votre avis aussi, major?

— Oui, assurément, c'est une très-jolie femme

— Et vous l'avez déjà vue ce matin ?... Est-ce qu'elle serait sortie de si bonne heure?

— Non pas... ce n'est point ce matin que je l'ai vue... c'est cette nuit.

— Cette nuit !... Vous avez vu madame Édouard cette nuit?...

— Quand je dis vue, c'est une façon de parler, je l'ai seulement entendue ; mais comme elle n'avait pas de lumière quand elle a passé près de moi, je n'ai pas pu la voir.

— Elle a passé près de vous, sans lumière? Je ne comprends pas bien.

— Écoutez : hier, à minuit, je ne dormais pas encore, je lisais dans mon lit : j'aime beaucoup à lire, moi. Je ne dormais donc pas, lorsque j'entendis siffler dans la rue...

— C'étaient des voleurs !

— Laissez-moi donc continuer.

« Bientôt après, j'entends parler, comme si, d'une fenêtre de la maison, quelqu'un causait avec une personne du dehors. Je prête l'oreille... J'entends descendre l'escalier ; bientôt après on le remonte, et on avait beau le monter doucement, je distingue plusieurs pas ; je me lève, j'écoute à ma porte : les pas s'arrêtent au-dessus, et j'entends fort bien que l'on entre chez madame Édouard, qui loge au-dessus de moi, comme vous le savez. Cela pique ma curiosité.

— Ma foi, il y avait de quoi !

— Je me dis : « Cette dame reçoit du monde bien tard. Il faut que je sache si on restera longtemps chez elle ou si l'on y passera la nuit. » Je passe ma robe de chambre, j'entr'ouvre ma porte; par prudence j'avais éteint ma lumière, puis je m'asseois là, en faction, en me disant : « Attendons les événements. » Une demi-heure à peu près s'écoula, je la trouvai longue, mais je ne quittai point mon poste. Enfin, j'entends qu'on ouvre de nouveau chez madame Édouard... Moi, j'ouvre mes oreilles... on marchait sans lumière et avec précaution ; ce qui ne m'empêche pas d'entendre cette dame dire : « Prenez garde, mon ami, allez doucement... » Et une voix d'homme répond...

— Une voix d'homme ?

— Laissez-moi donc achever. Une voix d'homme répond : « Je suis bien fâché que vous preniez tant de peine... » Ce doit être un homme très-jeune, car sa voix est fort douce... Bref, on est descendu... Ils se sont encore parlé sur la porte de la rue... je crois même avoir entendu le bruit d'un baiser...

— Un baiser... à une heure indue...

— Oh ! l'heure ne fait rien pour ces choses-là... Au reste, je n'affirme pas le baiser... ce pouvait être un éternuement. Enfin, on a refermé la porte de la rue ; madame Edouard est remontée seule, et, moi, je me suis recouché. Voilà, mon cher monsieur Pothery, ce qui s'est passé cette nuit dans votre hôtel... Qu'en dites-vous ?

— Vous me voyez stupéfié... les bras m'en tombent !... Cette dame a un air si... je ne dirai pas sévère... mais peu disposé à écouter les gaudrioles.

— Ah ! oui, fiez-vous donc aux airs !

— Et elle reçoit un homme la nuit... un jeune homme !

— Pour cela, j'en réponds.

— Pourquoi ne le reçoit-elle pas dans le jour ? Ce serait moins criminel.

— C'est probablement qu'elle ne veut pas que l'on sache qu'elle reçoit chez elle un jeune homme... elle a des raisons pour le cacher.

— Je vous répète que je n'en reviens pas !... Je suis bien fâché d'être obligé d'aller à mon bureau... j'aurais voulu, ce matin, voir la figure de cette dame.

— Parbleu, elle aura la même figure qu'à l'ordinaire... Si vous désirez que je tienne cette aventure secrète.

— Ce serait peut-être plus convenable.

— Je n'en parlerai qu'à madame Pothery.

— Alors ce sera absolument comme si vous le contiez à toute la maison... Au revoir, major !... Oh ! les femmes ! voilà cinquante ans que je les étudie, et je ne suis pas plus avancé que le premier jour.

— Je ne les ai jamais étudiées, moi ; c'est du temps perdu : elles me font l'effet de ces hiéroglyphes que tous les savants veulent expliquer, mais auxquels personne ne comprend rien.

M. Pothery est parti. Le major se promène encore dans le jardin en attendant que sa propriétaire paraisse. Aussitôt que madame Pothery se montre, il ne manque pas d'aller lui répéter ce qu'il vient de dire à son mari.

Madame Pothery pousse des « *oh !* » des « *ah !* » à réveiller toute sa maison ; puis elle dit au major :

— De grâce, ne parlez de cela à personne !

C'était probablement pour se réserver le plaisir de le conter elle-même la première ; car, deux heures plus tard, toute la maison le savait, jusqu'à Rose-d'Amour.

La nouvelle locataire déjeunait chez elle. On lui montait du café ou du chocolat. Ce jour-là, en apportant le déjeuner à madame Edouard, la servante se donne un air malin : elle tâche de mettre de l'intention dans ses paroles en disant à la jeune locataire :

— Madame a-t-elle bien passé la nuit ?

— Très-bien, je vous remercie.

— Madame n'a pas fait de mauvais rêves ?

— Je ne rêve jamais.

— Le sommeil de madame n'a pas été troublé par des bruits dans la rue... ou dans la maison ?

— Je n'ai rien entendu.

— Mais, si madame n'a pas entendu, il y a peut-être d'autres personnes qui ont entendu... C'est bien ennuyeux, quelquefois.

Camille, que toutes ces questions commencent à impatienter, et qui remarque l'air presque impertinent de la domestique, lui répond d'un ton fort sec :

— Ce qui m'ennuie beaucoup, ce sont les curieux et les questionneurs... Posez là ce déjeuner, et allez-vous-en.

Il n'y avait pas moyen de répliquer. Mademoiselle Rose-d'Amour se décide à obéir et à s'éloigner, en murmurant, mais bien bas :

— Voyez donc, quel ton ça vous a ces... biches... comme on les appelle à présent ; car je suis bien sûre que c'en est une. Madame ne veut jamais me croire... elle perdra sa maison.

Après son déjeuner, Camille est descendue se promener dans le jardin. Elle y rencontre plusieurs dames causant entre elles avec feu. Madame Pothery pérore au milieu du groupe ; elle va de l'une à l'autre, en accompagnant ses paroles d'une pantomine qui doit en augmenter beaucoup la valeur.

En apercevant madame Edouard, le silence se fait ; tout le monde se compose un air grave. Malheureusement madame Belloie n'a pas vu venir Camille, et elle se met à crier en s'adressant à madame Pothery :

— Eh bien ! après... qu'est-ce qu'elle a fait, madame Edouard?... je n'ai pas bien entendu.

La propriétaire enverrait de bon cœur la vieille sourde à tous les diables, mais elle se hâte de reprendre :

— Vous vous trompez, madame Belloie, je ne vous parlais pas de madame Edouard, mais de M. Lentille, qui croit avoir découvert la queue de la comète.

Puis, se hâtant d'aller au-devant de sa nouvelle locataire, madame Pothery prend son air le plus gracieux :

— Bonjour, madame ! Comment allez-vous, ce matin ?... Vous n'êtes pas venue dîner avec nous, hier... vous étiez indisposée ?

— Oui, madame ; mais cela est passé, je vous remercie.

— Une bonne nuit suffit souvent pour nous remettre, dit mademoiselle Eolinde en se pinçant les lèvres avec ironie.

— Oui, ajoute madame Abraham, il y a des nuits qui... il y a des nuits que...

Cette dame, ne pouvant trouver à rendre convenablement la fin de sa phrase, donne une petite tape à l'un de ses enfants, en s'écriant :

— Mouchez-vous donc, Isaac !... Est-ce que vous avez déjà perdu votre mouchoir ?

— Non, maman.

— Eh bien ! alors, à quel emploi le réservez-vous donc si vous ne vous mouchez pas avec ?

— Je suis d'autant plus fâchée, reprend madame Pothery, que vous n'ayez pas dîné hier avec nous, que nous avions un repas excellent et parfaitement réussi en tout... N'est-ce pas, mesdames ?

Personne ne répond. Madame Pothery continue :

— Oui, tout était parfait. Rose-d'Amour s'était surpassée ; le filet était surtout cuit à point.

— Moi, je ne suis pas si heureuse que madame, reprend mademoiselle Eolinde, je n'ai pas bien dormi... D'abord, j'ai entendu siffler dans la rue... cela m'a effrayée... j'ai cru que c'était un signal de voleurs.

— Et ce n'était qu'un signal d'amoureux? dit la dame veuve.

— Justement... d'amoureux qui se donnent rendez-vous la nuit...

— Comme les chats, dit le major, qui est venu se joindre à la société.

— Vous dites qu'il a plu cette nuit? s'écrie madame Belloie.

— Non, madame, il n'a pas plu, il a fait très-beau, au contraire... Le temps était très-favorable pour les personnes qui voulaient prendre le frais dans la rue.

Madame Pothery, qui craint que le major n'aille trop loin, s'empresse de reprendre la parole :

— J'avais surtout du pigeon en compote... ah ! c'était à se lécher les doigts !

— Ah ! oui, avec des faveurs à la patte. Ce pauvre M. Lentille, ça l'a rendu malade... il a été obligé...

— De grâce, mon oncle, ne revenez pas là-dessus... c'est beaucoup moins intéressant que ce qui s'est passé cette nuit... Est-ce que vous n'avez pas entendu siffler, madame?

Cette question était adressée directement à Camille, qui répond d'un air très-indifférent :

— Non, madame.

— Ah ! c'est singulier ! C'était justement sous vos fenêtres, pourtant.

— Vous trouveriez cela moins singulier, madame, si vous saviez que je ne m'amuse jamais à écouter ce qui se fait dans la rue ou ce qui se dit chez mes voisins ; il n'entre pas dans mes habitudes de chercher à savoir les affaires des autres... c'est une occupation que je laisse aux portiers et aux gens qui tiennent à leur ressembler.

En achevant ces mots, la jeune femme s'éloigne. Tout le monde est resté sot. Le major lui-même murmure, lorsque Camille s'éloigne :

— Elle n'a pas sa langue dans sa poche, cette dame!

— Elle a parfaitement répondu, s'écrie madame Pothery; car, enfin, monsieur Piquevert, vous nous avez raconté des choses bien peu croyables... D'abord, moi, je n'ai pas entendu siffler cette nuit.

— Pardieu! vous couchez sur le derrière.

— Ce qui ne m'empêche pas du tout d'entendre la laitière le matin.

— Je le crois bien, la laitière braille comme son âne.

— Ensuite, j'ai fort bien observé cette dame, elle ne s'est pas troublée un seul instant... Elle a écouté tout ce qu'on lui disait, absolument comme si cela ne la regardait pas.

— C'est vrai, dit madame Abraham; elle caressait mon petit Salomon pendant ce temps-là.

— Qu'est-ce que cela prouve? répond le major.

— Cela prouve que vous avez probablement rêvé tout ce que vous nous avez dit sur madame Édouard.

— Rêvé!... Ah! voilà qui est joli!... Et c'est en rêvant que je me suis levé, que j'ai mis ma robe de chambre?

— Il y a des somnambules qui en font bien d'autres.

— Mais je n'ai jamais été somnambule, madame.

— On l'est quelquefois sans s'en douter.

— Et cette faction d'une grande demi-heure que j'ai faite contre ma porte entr'ouverte?

— Justement; vous vous serez endormi contre votre porte.

— Comme vous voudrez, madame; après tout, je m'en moque, moi! Mais ce qu'il y a de bien certain, c'est que je n'ai pas rêvé ce que je vous ai dit... et, là-dessus, je m'en vais déjeuner.

Le major quitte la société.

— Certainement mon oncle n'a pas rêvé, dit mademoiselle Eolinde.

— Mademoiselle, votre chambre est à côté de la sienne... avez-vous entendu siffler?

— Il me semble que oui.

— Il vous semble... depuis que votre oncle nous a fait cette histoire. Et vous, mesdames, avez-vous entendu siffler cette nuit?

Toutes ces dames font un signe de tête négatif, et madame Pothery reprend d'un air triomphant :

— Vous voyez bien que le major a rêvé tout cela !

XVII

Maître Harzmann.

Il y avait dans le faubourg Saint-Martin une maison dont l'entrée était une allée étroite, longue et sale. Quand vous étiez parvenu au bout de cette allée, vous aperceviez un peu de jour, et vous vous trouviez dans une espèce de cour qui avait à peu près douze pieds carrés. Au fond de cette cour, vous étiez tout surpris de voir une boutique de marchand de vin traiteur. Je pense que vous n'auriez jamais été chercher un traiteur là, et que celui-ci ne devait vendre qu'à des habitués. Il avait cependant eu la prétention de mettre dans cette horrible petite cour deux tables rondes, flanquées de leurs tabourets, comme les limonadiers en mettent devant leur établissement.

Quels étaient donc ceux qui, par goût, allaient s'attabler et boire dans cette affreuse petite cour au fond d'une allée crottée ? Mais, à Paris, on voit encore des maisons bien curieuses ; il faut en connaître l'intérieur pour y croire. Elles n'ont pas d'air, presque pas de jour... Grâce au ciel, on en a déjà fait disparaître un grand nombre ; espérons que l'on finira par abattre tous ces cloaques. Nous aimons les antiquités quand elles sont belles, quand elles ont le cachet de

l'art, le style qui prouve le génie, le talent de l'architecte ; mais nous ne voyons pas quel respect on peut avoir pour d'horribles bâtisses qui inspirent la tristesse et le dégoût. Mercier était de notre avis. Dans son *Tableau de Paris*, il disait déjà :

« La rivière de Seine n'est plus cachée, tout au milieu de la ville, par les vilaines maisons que l'on avait bâties sur les ponts ; ces maisons sont tombées et tombent encore au moment où j'écris. Avec quel plaisir j'aperçois les décombres et les accidents bizarres qu'offre leur démolition ! Si rien n'est plus hideux à l'œil que ces bois pourris, ces platras et ce jaune mortier qui liait ces nids à rats, ils satisfont, du moins, en tombant, aux vœux des bons citoyens, aux miens, car j'ai jeté mon cri contre ces masures ; et la plume enfin a décidé le marteau. Il s'est levé de toutes parts contre la barbarie. Ah ! n'était-il pas temps de rendre à la ville et son coup d'œil et la salubrité de l'air, en jetant à bas ces misérables édifices qui menaçaient un jour d'envahir la capitale !

« Accourez, étrangers, venez jouir du coup d'œil que nous vous avons préparé : la ville a bien changé d'aspect depuis vingt-cinq ans, nous avons fait la guerre aux Visigoths... nous allons les poursuivre encore, et nous vous promettons, dans un demi-siècle, une ville que l'Europe entière admirera. »

Mercier écrivait cela en 1788. S'il vivait encore, il verrait son espoir réalisé.

Revenons à notre maison du faubourg Saint-Martin.

Lorsque l'on était arrivé dans cette espèce de cour, et que ce n'était pas pour entrer chez le marchand de vin, on trouvait sur la droite un escalier orné d'une rampe de bois. D'abord, il fallait un peu tâtonner pour trouver les marches, car de ce côté la lumière arrivait difficilement ; mais, quand vous aviez monté un étage, vous aviez un peu

plus de jour, et il augmentait en montant. De la fenêtre du carré qui donnait sur l'étroite cour, vous aperceviez alors un petit pont, muni de sa rampe de fer, qui, placé sur le vide que l'on avait laissé à dessein dans une partie de la muraille d'en face, afin d'obtenir un peu de jour de la cour de la maison voisine, servait à communiquer du corps de logis du fond avec celui du devant. Chaque étage avait son petit pont ; ils étaient tous superposés les uns au-dessus des autres, et il y en avait six ; jugez quel singulier coup d'œil cela devait faire, placé d'une fenêtre du carré en face!

C'était pourtant dans cette vilaine maison que logeaient maître Harzmann et sa famille. Cet Harzmann était un ciseleur de beaucoup de talent, ce qui lui avait valu le titre de maître que ses élèves et même une partie de ses confrères se plaisaient à lui donner. Cet homme, qui avait alors quarante-deux ans, était grand, fortement bâti ; ses épaules larges et carrées, ses membres robustes avaient bien le type allemand, et le ciseleur était né à Francfort. Ses cheveux blonds, ses yeux d'un bleu très-clair, son teint blanc, légèrement nuancé de places rougeâtres, avaient toujours le caractère de l'homme du Nord. Dans sa jeunesse, Harzmann avait pu être un joli garçon ; plus tard il était resté un bel homme, et surtout un homme renommé pour sa force.

Le ciseleur avait eu, disait-on, une jeunesse très-dissipée, très-orageuse. Il avait les passions vives ; sous un extérieur froid et calme, il cachait des désirs insatiables, un amour du plaisir capable de tout pour se satisfaire. Adonné à tous les excès, à toutes les débauches, son talent ne pouvait suffire pour payer ses orgies ; aussi était-il arrivé à près de trente ans n'ayant amassé que des dettes et des créanciers. Mais alors, maître Harzmann était devenu amoureux de la fille d'un riche bijoutier, que naturellement on lui avait refusée pour femme, parce que sa répu-

tation de mauvais sujet était aussi bien établie que celle qu'il s'était acquise par son talent.

L'amour fit-il un miracle ? Harzmann parvint-il à se corriger? C'est ce que l'on présuma, car, au bout de quelques mois, on lui accordait la main de la jeune fille qu'il aimait. Quelques personnes affirmèrent aussi que le ciseleur avait fait un brillant héritage qui l'avait mis à même de payer ses dettes et d'être lui-même un parti avantageux.

Ce qui étonna encore bien du monde, c'est qu'à dater de son mariage, Harzmann devint aussi sage, aussi rangé qu'il avait été auparavant coureur et dépensier. Mais son humeur s'en ressentit; avec son insouciance, sa gaieté avait aussi disparu. Une année à peine s'était écoulée depuis son mariage, et avec la lune de miel, ou plutôt l'année de miel, l'amour satisfait et peut-être éteint avait fait place à une humeur sombre, sévère, qui dégénérait sou vent en tristesse, en abattement.

Bientôt Harzmann, qui avait ouvert une fort belle boutique dans un des quartiers les plus vivants de Paris, parut fâché d'avoir pris un emplacement où cependant son commerce prospérait. Le monde affluait chez lui ; tout ce qui sortait de ses mains avait la vogue ; les acheteurs étaient nombreux et ne marchandaient presque pas les œuvres de l'habile ciseleur. Mais, bien loin que cette continuation de fortune rendît à maître Harzmann sa bonne humeur d'autrefois, chaque fois que la porte de sa boutique s'ouvrait pour laisser entrer un nouvel acheteur, son front devenait plus sombre, ses sourcils épais se fronçaient, ses yeux se baissaient vers la terre, et un état de malaise semblait s'être emparé de lui jusqu'à ce que le nouveau venu eût expliqué le motif de sa venue.

— Le ciseleur est jaloux de sa femme, dirent quelques personnes témoins des changements qui s'opéraient dans l'intérieur du nouveau ménage. Et comme Hélène, la

femme de Harzmann, était fort belle, on pouvait faire cette supposition. Cependant, Hélène ne donnait à son mari aucun sujet de jalousie. C'était une beauté sévère, une femme toujours froide et réservée, dont les regards, bien loin d'attirer les galants, semblaient plutôt leur dire de ne point se permettre avec elle de ces propos légers que les hommes se croient en droit d'adresser à une jolie marchande.

Malgré cela, Harzmann ne tarda point à quitter sa boutique pour prendre un magasin situé au premier étage d'une maison nouvellement bâtie. Là, on était moins en vue, mais cependant la vogue y suivit le ciseleur, et son magasin recevait presque autant de monde que sa boutique.

Les affaires du marchand prospéraient toujours, et son humeur devenait de plus en plus morose. Sa femme lui avait donné un fils ; la naissance de cet enfant avait, pendant quelque temps, semblé ranimer les esprits de son père ; mais bientôt il était retombé dans cette espèce de *spleen* qui paraissait le miner, et, même en caressant son fils, il semblait qu'une idée sombre, effrayante, vînt encore l'empêcher de goûter le bonheur d'être père.

On remarqua bientôt que madame Harzmann, sans être aussi triste que son mari, perdait peu à peu de ses belles couleurs, de cette fraîcheur qui ajoutait à sa beauté. Son visage devint pâle, ses yeux se cernèrent, enfin une maigreur excessive remplaça ses formes gracieuses.

On ne manqua pas de dire encore :

— Le fameux ciseleur rend sa femme très-malheureuse ; elle a maintenant presque aussi mauvaise mine que son mari... Ce n'était pas la peine d'épouser un homme si habile pour devenir un squelette ; elle ne se plaint pas, c'est vrai, mais on ne change pas comme cela sans motifs, et, puisque ces gens-là font très-bien leurs affaires,

puisqu'ils sont riches, ils ne maigriraient pas s'ils s'accordaient bien.

Quelquefois une pratique ou une voisine se hasardait, lorsque le ciseleur était absent, à dire à demi-voix à sa femme :

— Il n'est guère aimable, votre mari ; on ne le voit jamais sourire... Quand il parle, c'est toujours d'un ton sombre et bourru; souvent même, il ne répond pas du tout... Vous devez bien vous ennuyer avec cet homme-là, voisine ?

Mais Hélène répondait fort sèchement :

— Madame, j'ai épousé Harzmann, parce qu'il me plaisait ; une femme ne doit jamais s'ennuyer près de l'époux qu'elle a choisi.

Cette réponse coupait court aux questions ; on se disait seulement :

— Cette femme-là n'est pas comme toutes les autres, puisqu'elle ne s'ennuie jamais près de son mari.

Deux années plus tard, maître Harzmann quittait son magasin en annonçant qu'il se retirait des affaires et ne vendrait plus que quelques pièces de choix d'un grand prix, et qui ne pouvaient convenir qu'à de riches amateurs.

Avec sa fortune, qui se montait à quinze mille francs de rente, on croyait généralement que maître Harzmann allait prendre un appartement agréable, confortable, pour y jouir de toutes les douceurs d'une vie aisée, ou bien qu'il achèterait une belle maison de campagne, une charmante villa renfermant tout ce qui plaît, tout ce qui embellit une retraite champêtre.

Il n'en fut pas ainsi : le ciseleur n'aimait point la campagne. Dans les premiers mois de son mariage, lorsque sa femme lui avait proposé quelques promenades aux environs de Paris, il avait témoigné une si profonde aversion pour ce genre de récréation, que depuis on ne s'était jamais per-

mis de lui proposer une partie de campagne. Cet homme, qui semblait maintenant vouloir se dérober aux regards du monde, loua un logement dans cette vilaine maison du faubourg Saint-Martin, que nous vous avons fait connaître. C'était là, au second étage et sur le derrière, que maître Harzmann était venu se retirer, on pourrait presque dire se cacher, avec sa femme, son enfant et une servante. Le logement était assez grand pour cette famille, mais toutes les pièces étaient sombres, tristes; il y en avait qui ne recevaient le jour que par un vitrage donnant sur une autre chambre; le soleil n'y pénétrait jamais.

La femme du ciseleur était venue s'intaller dans ce nouveau domicile sans formuler une plainte, sans laisser voir aucun regret. Certes, il fallait que cette femme fût douée d'une grande vertu pour venir, avec de la fortune, s'enfermer dans cette espèce de prison, et avec un mari qui souvent passait des journées entières sans prononcer un mot; après avoir apporté une riche dot à ce mari, bien d'autres, à la place d'Hélène, se seraient révoltées contre cette nouvelle existence qu'on leur préparait, existence entièrement privée de plaisirs, de distractions, et qui menaçait maintenant d'être privée d'air... Madame Harzmann accepta cette vie triste et solitaire que son mari lui faisait.

Cependant il faut dire que le ciseleur n'empêchait jamais sa femme de sortir pour promener leur enfant; mais, pour lui, lorsque par hasard il mettait le pied dehors, il attendait pour cela que la nuit fût venue.

Vers le milieu d'une belle journée, douze jours environ après le dîner de vingt-quatre couverts qui avait eu lieu chez madame Pothery, Endymion Dufourré, toujours lacé, musqué et verni, s'arrêta dans le faubourg Saint-Martin devant la maison dans laquelle logeait maître Harzmann. Le petit lion braquait son lorgnon sur la vilaine allée, puis se disait :

— Ce n'est pas possible ! un habile artiste, un ciseleur d'un grand talent, ne peut demeurer dans cette *cassine!*... je puis me permettre ce mot d'argot pour désigner cette maison... Voilà cependant bien le numéro que l'on m'a dit. Que faire ?... Dois-je entrer là-dedans ?... Je vais me salir dans cette allée... Si je m'informais à côté ?... Diable ! là c'est un charcutier... ici une fruitière... Je ne puis vraiment pas entrer dans ces boutiques-là, ce serait me compromettre... j'aime encore mieux me risquer dans l'allée.

Endymion est entré; il marche avec précaution. Arrivé dans la petite cour, il demeure tout surpris en voyant deux hommes en blouse mangeant et buvant à une table placée contre la muraille, et, au fond, une boutique de marchand de vin.

— Ah! il y a un traiteur ici!... Les plats ne doivent pas être chers ! se dit notre élégant que les deux hommes en blouse regardent comme une curiosité. — Décidément, je me suis trompé... Ce n'est pas ici que demeure un ciseleur nommé Harzmann ; n'est-il pas vrai, madame ?

La personne placée au comptoir du fond s'empresse de répondre :

— Pardonnez-moi, monsieur, c'est ici, au second, qu ***reste*** M. Harzmann.

— Ah ! c'est dans cette maison...

— Au second sur le derrière...

— Mais c'est que je ne vois pas d'escalier...

— A votre droite... dans le coin.

— Ah ! oui... je le découvre... J'ai eu de la peine, mais enfin je l'aperçois ! Infiniment obligé, madame.

Et Dufourré monte l'escalier, en regardant bien où il met le pied, se disant :

— Il paraît que c'est la marchande de vin qui sert de concierge... Il est gentil, l'escalier... comme le reste de la maison... Me voici au premier... Ah ! mon Dieu !... Que

signifient tous ces petits ponts que je vois devant moi?... Cela ressemble à la décoration d'une féerie!... Ça ferait de l'effet... On se dirait : Tous ces petits ponts-là vont tomber les uns sur les autres... ce sont des *trucs!*... Cette maison elle-même a l'air d'un horrible truc... Il me semble à chaque instant que je vais enfoncer dans quelque chose ou me voir métamorphosé en animal... Allons, encore un étage... et sur le derrière... Distinguez donc un derrière dans une espèce d'oubliette comme celle-ci !... Je crois que j'y suis, pourtant.

Endymion a sonné ; une paysanne qui a l'air d'être un peu idiote, ouvre la porte.

— M. Harzmann, ciseleur?

— C'est ici, monsieur.

— Fort bien.

Et Endymion se dispose à entrer ; mais la bonne lui barre le passage.

— Où donc que vous allez comme ça, monsieur?

— Eh ! mais, parler à votre maître, apparemment.

— Oh ! mais, on n'entre pas comme ça chez nous!

— Comment ! on n'entre pas ?.. Est-ce que votre maître n'est pas visible ?...

— Je n'en sais rien, monsieur.

— Voilà qui est plaisant !... Et qui donc le saura, alors ?

Mais l'arrivée de la femme du ciseleur met fin à cette discussion. Elle s'avance vers l'étranger en lui disant :

— Que demande monsieur?

— Madame, je demande à parler à maître Harzmann.

— Que désirez-vous de lui, monsieur ?

— Ce que je désire ?... Eh! mais, c'est tout simple, lui acheter une de ces belles pièces dont il tenait magasin autrefois... et on m'a assuré qu'il en avait encore à vendre.

— Veuillez entrer, monsieur ; mon mari ne tardera pas à venir.

Hélène fait passer Endymion dans une assez belle pièce, où des coupes, des vases, des amphores, des buires et divers autres objets en argent et en vermeil sont déposés sur des étagères ; elle l'y laisse seul.

— Singulière maison, c'est comme une forteresse ! se dit Dufourré. Il semblerait qu'il faut avoir un mot d'ordre pour y être introduit... Mais voilà de belles choses, de très-belles choses!... C'est fâcheux qu'il fasse si sombre dans ce logement.

Au bout de quelques minutes, une autre porte s'ouvre, et maître Harzmann paraît. Le ciseleur est enveloppé dans une longue robe de chambre, de couleur foncée ; il a sur la tête un bonnet en velours noir qui descend presque sur ses yeux ; depuis quelques années déjà, il a laissé croître sa barbe qu'il porte fort longue, ce qui achève de lui donner un aspect farouche et presque sinistre. Cependant il salue poliment Endymion en lui disant :

— Monsieur désire m'acheter quelque chose ?

— Oui, maître Harzmann, oui ; car vous avez un grand talent ; tout ce qui sort de vos mains est très-recherché... Je ne devrais pas vous dire cela, puisque je viens pour acheter ; mais j'aime avant tout à rendre justice au talent

Le ciseleur s'incline, et montrant ses étagères :

— Voyez, monsieur, ce qui peut vous convenir là-dedans...

— Je vais examiner... J'ai vu chez une dame... avec qui je suis assez bien, une fort belle coupe, qui vient de chez vous, m'a-t-elle dit... mais elle désirerait quelque chose qui lui servît de pendant... sans que ce soit encore une coupe... Et comme je désire être agréable à cette dame... vous comprenez... Voilà de belles choses... de très-belles choses... Par exemple, maître Harzmann, ce que je ne vous pardonne pas, c'est d'être venu vous loger dans une si vilaine maison.. Un homme qui a de la fortune... et on dit que vous en

avez. . venir se fourrer dans un tel repaire!... une espèce de prison!...

Le ciseleur fait un mouvement d'impatience qu'il réprime aussitôt en murmurant :

— Et comment donc avez-vous su ma demeure, monsieur?

— Ah! pardieu, si on ne me l'avait pas enseignée, je ne vous aurais jamais cherché ici, je vous le jure! Mais c'est un de mes amis, un homme charmant et très-distingué, qui était chez moi hier; et comme je lui témoignais le désir de trouver une pièce de votre main : « Eh bien! me dit-il, allez chez maître Harzmann, il en a encore à vendre. — Mais, lui dis-je, cet habile artiste ne s'est-il pas retiré des affaires? Il n'a plus ni boutique, ni magasin. — Cela ne fait rien, reprit-il, il possède encore de très-belles choses. » Et c'est alors qu'il me donna votre adresse.

— Voudriez-vous bien me dire le nom de cette personne?

— C'est un homme de la haute société, qui probablement a été une de vos bonnes pratiques; vous ne connaissez que lui, sans doute... M. de Saint-Croisy.

Ce nom de Saint-Croisy a paru produire sur maître Harzmann un effet peu agréable; ses traits se contractent, une expression plus sombre passe dans ses yeux, ses lèvres se serrent comme par un mouvement convulsif, et c'est à peine s'il peut répondre d'une voix sourde :

— Ah! M. de Saint-Croisy... c'est lui qui vous a donné mon adresse?

— Sans doute... vous le connaissez bien, n'est-ce pas?

— Oui, oui... je le connais.

— Un homme du meilleur ton... qui a de superbes connaissances... de hautes protections... En ce moment, il est sur le point de mettre en actions des mines de charbon de terre, qu'il possède dans le Nord. Ce sera une superbe

affaire... on quadruplera ses capitaux. Je lui ai retenu des actions; il m'en a promis... Je suis sur la liste des personnes qu'il désire obliger... Oh! il m'en donnera, j'en suis certain.

Pendant que Dufourré parlait, Harzmann le considérait, et il y avait dans ses yeux une expression qui n'aurait pas flatté le dandy s'il avait su la comprendre; mais le ciseleur semblait avoir hâte de se débarrasser de son visiteur, et lui dit :

— Eh bien! monsieur, avez-vous fait votre choix?

— Ma foi ! oui, cette buire en vermeil me séduit beaucoup. Combien en voulez-vous?

— Cette pièce est de cinq cents francs, monsieur.

— Oh! oh! c'est un peu cher... Je conviens que c'est très-bien travaillé; mais ne pourriez-vous pas me passer cela à moins?

— Je n'ai jamais eu deux prix, monsieur ; celui que je demande ne varie point.

— Ah! je comprends, vous êtes à prix fixe... Allons ! je me décide, je prends cet objet... veuillez me l'envelopper... Tenez, voilà cinq cents francs... Si cette dame n'est pas contente, elle sera bien difficile.

— Voilà votre buire, monsieur.

— Fort bien. Adieu, maître Harzmann, je suis charmé d'avoir fait connaissance avec un artiste si distingué... mais, franchement, si vous tenez à me revoir, faites-moi le plaisir de déménager... A propos, vous n'avez pas quelque chose à faire dire à M. de Saint-Croisy? Je compte le voir bientôt pour ces fameuses actions.

— Non, je vous remercie, monsieur, je n'ai rien à lui dire.

— Alors, bonjour, mon cher ciseleur... quand je dis bonjour, chez vous, on est toujours tenté de dire bonsoir.

Harzmann regarde Endymion s'éloigner en murmurant :

— Quel imbécile !

XVIII

Manlius-Joconde-Bella-Florès.

M. de Saint-Croisy n'avait pas manqué de se rendre à l'invitation que lui avait faite le coquet Endymion, et en pénétrant dans l'appartement de celui-ci, il s'était extasié sur l'ameublement, sur la distribution des pièces, sur la couleur des papiers, des tentures, sur les mille et une babioles que renfermait le cabinet de toilette, sur les tableaux, les gravures, les statuettes représentant le maître du logis; puis, enfin, il avait adroitement complimenté Endymion sur son bon goût, sa mise, la coupe de son habit, sa charmante tournure. Il n'en fallait pas tant pour se mettre au mieux dans les papiers du petit-maître, qui, après la première visite de M. de Saint-Croisy, disait à son domestique :

— Jolibeau, tu as vu ce monsieur qui sort de chez moi ?

— Oui, monsieur; mais c'est la première fois que je le vois ici.

— En effet, c'est la première fois qu'il m'honore de sa visite. Eh bien ! Jolibeau, quelle est ton opinion sur ce monsieur ?

— Ma foi ! monsieur, puisque vous me demandez mon opinion...

- Oui, je veux voir si tu as du tact.

— Eh bien ! je trouve à ce particulier une fort belle tournure, de l'aisance dans la démarche; il entre fort bien dans un salon.

— N'est-ce pas ?... Il a l'air noble.

— Hom !... pas tout à fait !... Il a l'air fin, rusé, parfois

dédaigneux du marquis de Moncade... Mais je crois qu'il serait parfait dans les Wormspire.

— Qu'est-ce que vous entendez par là, Jolibeau ?

— J'entends que, si ce monsieur-là voulait m'emprunter de l'argent, je ne lui en prêterais pas ; d'autant plus qu'il m'a semblé lui trouver certaine ressemblance... Mais je n'ai pas eu le temps de l'examiner assez.

— Jolibeau, vous êtes une buse. Apprenez que M. de Saint-Croisy n'emprunte pas d'argent, bien au contraire, c'est lui qui en fait gagner aux autres... il m'en fera gagner, à moi... et beaucoup même.

— Pardon, monsieur, on peut se tromper ; et puis, je n'ai vu ce monsieur qu'une minute, lorsqu'il est entré...

— Regarde-le plus attentivement la première fois que tu le verras, et tu reconnaîtras, mon garçon, que M. de Saint-Croisy est le type du gentilhomme de grande maison.

Jolibeau ne réplique pas ; et, lorsque M. de Saint-Croisy revient chez son maître, ce qui a lieu peu de jours après, il trouve moyen, en allant et venant, d'examiner avec plus de soin cette nouvelle connaissance, ce qui même semble fort contrarier ce monsieur, qui détourne promptement la tête lorsqu'il s'aperçoit que Jolibeau le regarde, et dit bientôt à Endymion :

— Est-ce que vous avez l'habitude de parler affaires devant votre valet de chambre ?

— Non ; pourquoi cela ?

— C'est que celui-ci ne fait qu'entrer et sortir et ne nous laisse pas causer un instant librement ; il serait mouchard, qu'il n'agirait pas autrement.

— Quant à cela, je vous réponds qu'il n'est point mouchard.

— On en a quelquefois à son service sans le savoir.

— Oh ! je connais les antécédents de Jolibeau ; c'est un ancien acteur... c'est-à-dire figurant... il habille très-bien...

Mais, vous avez raison, il entre trop souvent... Jolibeau!... laissez-nous un peu parler affaires... ne nous interrompez plus par vos allées et vênues intempestives.

Jolibeau quitte le salon en faisant une singulière grimace. Lorsqu'il est parti, M. de Saint-Croisy sort de sa poche un portefeuille qui renferme une immense quantité de papiers de toutes couleurs, après avoir longtemps fouillé dèdans, en disant, comme s'il se parlait à lui-même :

— Traites sur Londres... traites sur Naples... traites sur la Russie... actions des mines de Mouzaïa... bulletins de mon agent de change... Où diable ai-je mis ce qui est pour M. Dufourré?... Ah! voilà.

Et M. de Saint-Croisy présente à Endymion une liasse de papiers qui ressemblent à ceux que certains dentistes font fabriquer pour donner leur adresse.

— Ce sont mes actions ? s'écrie Endymion en saisissant avec empressement la liasse de papiers.

— Non, pas tout à fait ; ce sont les promesses d'actions, parce que je n'ai pas encore voulu émettre les actions... J'ai des raisons pour attendre, et, dès qu'elles seront cotées à la Bourse, elles monteront d'une façon prodigieuse. Mais ce que je vous donne là vaut les actions : ces promesses sont revêtues de ma signature.

— Oh! alors, je suis parfaitement tranquille.

— Vous avez là soixante actions de cinq cents francs, c'est trente mille francs qui, dans deux mois, vaudront au moins le double.

— Je regrette de n'avoir que cette somme de disponible en ce moment... A ma première rentrée de fonds, je reprendrai des actions... pourrez-vous m'en conserver quelques-unes ?

— Je m'arrangerai toujours de manière à pouvoir vous être agréable.

— Trop aimable, en vérité !... Ah ! moi qui oubliais de vous donner les trente mille francs.

— Si cela vous gêne, je ne suis pas pressé.

— Par exemple !... Les fonds sont là qui vous attendent... Seulement, cela vous est égal que je dise dans le monde que je vous en ai confié quarante mille ?

— Oh ! parfaitement égal.

De Saint-Croisy prend les billets de banque que Dufourré lui compte, en lui disant :

— Vous savez ce que je vous ai recommandé ; n'ébruitez pas cette affaire avant que nos actions soient cotées à la Bourse, sans quoi vingt mille personnes tombent chez moi; je ne saurais plus auquel entendre, et alors il me serait bien impossible de vous conserver encore quelque chose.

— Soyez tranquille, mon cher de Saint-Croisy ; si je dis que je vous ai remis quarante mille francs à faire valoir, je me garderai bien de dire pourquoi. En affaires d'argent, je sais être discret... Ah ! si c'était en affaires d'amour, je ne répondrais pas si bien de moi.

— Je le crois... Vous devez en avoir tant... vous vous y embrouillez !

— Oh ! oh ! c'est un peu vrai.

— A propos, avez-vous trouvé ce que vous désiriez, chez maître Harzmann?

— Oui, j'ai fait une emplette. Mais c'est un singulier homme que votre ciseleur... Quelle triste physionomie !... Et il loge dans une maison... horrible, sale, noire; je n'osais pas y entrer.

— Cet Harzmann est un homme bizarre... comme presque tous les artistes d'un grand talent, il a des manies.

— Il est cher, mais ce qu'il a touché est parfait!

— Et, avec cela, vous allez commettre quelque nouvelle séduction?

— Oh! c'est déjà fait... mais, s'il faut vous l'avouer, cher ami... car vous me permettez ce titre, n'est-ce pas?

— Il me flatte autant qu'il m'honore; j'espère vous prouver que je le mérite.

— Pour cela, je n'en doute pas... Je vous disais donc, cher ami, que je suis presque à regretter d'avoir donné cette délicieuse buire à la dame qui l'a reçue; car maintenant un autre objet remplit mon cœur.

— En vérité! Êtes-vous volage!... Et ce nouvel objet?...

— J'en suis fou, j'en perds la tête !

— En vérité!... C'est donc une beauté enchanteresse?

— Ma foi! oui... C'est une femme... qui ne ressemble pas aux autres femmes... elle est gracieuse et imposante à la fois.

— Êtes-vous bien avancé près d'elle?

— Hélas! non; je ne l'ai encore vue qu'une fois

— Qu'une fois! et vous êtes pincé à ce point?

— Oh! moi, on me pince très-facilement. Figurez-vous qu'il y a une quinzaine de jours... dix-huit jours... je suis allé aux Prés-Saint-Gervais, chez de bien braves gens qui tiennent une table d'hôte... C'est une vaste maison où il y a un grand nombre de locataires. On parlait beaucoup d'une nouvelle dame qui logeait depuis peu dans la maison... les hommes en faisaient l'éloge... les femmes en disaient du mal. Je me dis alors : « Elle doit être très-bien. »

— Parfaitement jugé!

— Cette dame devait dîner avec nous; elle fit dire qu'elle était indisposée, et ne vint pas... J'en eus de vifs regrets, d'autant plus que cette dame est entourée d'un mystère qui pique la curiosité.

— Ah! il y a du mystère?

— Elle est arrivée la nuit, seule, en voiture, chercher un logement dans le village des Prés-Saint-Gervais.

— En effet, voilà qui est assez singulier!... Comment se nomme votre dame?

— Madame Édouard.

— Édouard... Hum!... c'est un nom de baptême.

— Permettez, il y a eu des Édouard rois d'Angleterre.

— C'est juste. Est-ce que vous croyez que cette dame descend...

— Je l'ignore... je ne sais rien encore sur sa famille... Pour en revenir à ce que je vous disais, contrarié de n'avoir pas aperçu cette dame, avant-hier, après le dîner, il faisait un temps superbe, je me dis : « Si j'allais faire un tour chez madame Pothery?... » C'est la dame qui tient l'hôtel des Prés-Saint-Gervais... Je mets un pantalon gris de lin... étoffe anglaise... très-bien portée... je prends un mylord découvert... petite calèche... me voilà parti pour les Prés. J'arrive chez madame Pothery... On entre là comme chez soi, il n'y a jamais personne à la porte. Je pénètre tout de suite dans le salon du rez-de-chaussée, une dame seule y était... c'était elle!

— Madame Édouard?

— Oui, cher ami... J'abuse peut-être de ce titre, mais vous me l'avez permis.

— Allez donc! allez donc!

— Jugez de mon trouble... J'entame agréablement l'entretien, et, pour être certain que je ne me trompe pas, je lui dis : « N'est-ce pas à madame Édouard que j'ai l'avantage de parler? »

— C'était un excellent moyen.

— Elle me répond : « Oui, monsieur. » Nous causons... Je lui fais part des regrets que j'ai éprouvés le dimanche qu'elle n'est point descendue dîner avec la société... Ma conversation paraît lui plaire... j'étais en train... je trouvais des mots très-spirituels... vous savez... on a des jours.

— Mais c'est toujours le vôtre.

— Mille fois trop bon!... Bref, notre entretien ne languissait pas, lorsque des importuns arrivèrent... entre autres un ancien militaire, que j'aime peu, parce qu'il a toujours l'air de se moquer de tout le monde. La ravissante madame Édouard se leva, me salua de l'air le plus gracieux et s'éloigna. Je n'eus que le temps de lui dire : « J'espère, madame, avoir le plaisir de me retrouver avec vous... » Vous pensez bien, d'après cela, que, après-demain dimanche, j'irai dîner aux Prés. J'ai dit tout bas à madame Pothery : « Placez-moi près d'elle, et vous comblerez mes vœux!... » Elle m'y placèra.

— Fort bien, je vois que vous mènerez rapidement cette conquête.

— Je ne négligerai rien pour cela.

— Quel âge peut avoir votre dame?

— Elle est fort jeune encore ; je ne crois pas qu'elle ait vingt-deux ans. Cependant, avec les femmes... on n'est jamais sûr...

— Quelle taille?

— Grande... sans être une perche... mais une taille svelte, élancée.

— Brune ou blonde?

— Les cheveux châtain foncé, les yeux bruns, très-grands... sans être comme des portes cochères... mais d'une expression!... de l'esprit... beaucoup d'esprit dans ces yeux-là.

— De la gaieté, de l'enjouement?

— Non pas... quelque chose de pensif, de grave parfois. Je ne puis pas bien vous la dépeindre; il faut la voir pour éprouver le charme de cet ensemble-là.

— Et... elle a un mari?

— On l'appelle madame, mais on ne voit pas de mari.

M. de Saint-Croisy ne dit plus rien; il paraît réfléchir profondément. Endymion reprend :

— Mais, parbleu! mon cher, si vous voulez voir cette dame, rien n'est plus facile. Venez avec moi dimanche dîner aux Prés ; je vous présente chez les Pothery, cela ne souffre aucune difficulté. Ah! mais, à une condition, cependant, c'est que vous ne ferez pas la cour à la belle madame Édouard?... Ah! c'est que vous êtes redoutable, et je vous craindrais beaucoup.

— Vous avez trop bonne opinion de mon mérite... je ne suis plus d'âge à être dangereux.

— Vous plaisantez... quarante ans à peine?

— Trois ou quatre années avec.

— C'est le plus bel âge de l'homme.

— Je ne puis profiter de votre invitation... j'ai affaire dimanche.

— Ah! tant pis!

— Mais une autre fois, je serai des vôtres... C'est au village des Prés-Saint-Gervais ?

— Oui, hôtel Pothery, dans la grande rue... tout le monde le connaît.

— Je vous quitte, mon cher Dufourré, et vous souhaite bonne chance pour dimanche.

— Merci, mon cher; je vous conterai ce que j'aurai fait... A bientôt, n'est-ce pas?

— Oui, oui, à bientôt.

Endymion reconduit son nouvel ami jusqu'à sa porte. Dans l'antichambre, ils rencontrent Jolibeau qui semblait attendre la sortie de Saint-Croisy; mais celui-ci passe devant lui comme un éclair et sans le regarder.

— Eh bien! Jolibeau, dit Endymion quand son *cher ami* est parti, tu as bien vu M. de Saint-Croisy, cette fois?... tu t'es donné ce plaisir; car, Dieu merci! tu ne faisais qu'entrer dans le salon, c'en était indiscret.

— Ah! monsieur, c'est que je ne pouvais pas me lasser de le regarder.

— Je pense que maintenant tu aurais une entière confiance en lui?

— Moi, monsieur!... bien au contraire, car je l'ai reconnu, cette fois... j'ai eu le temps de l'examiner... J'ai bien vu que cela l'impatientait... il m'a peut-être reconnu aussi, lui!...

— Qu'est-ce que tout cela veut dire, Jolibeau? Quels rapports peuvent avoir existé entre vous et de Saint-Croisy?

— Quels rapports?... Pardieu! monsieur, je l'ai soufflé...

— Qu'est-ce que vous dites, Jolibeau?... Vous avez soufflé ce monsieur? Je ne comprends pas.

— C'est bien simple : après avoir quitté le théâtre de la Gaîté, je ne me suis pas mis tout de suite en service... J'ai couru un peu la province... avec des troupes ambulantes. Quand on n'avait pas d'emploi à me donner, on me faisait souffler... j'étais le souffleur de la troupe. Je m'acquittais fort bien de cet emploi, j'y avais un véritable succès.

— Je ne vois pas quel rapport tout ceci peut avoir avec M. de Saint-Croisy.

— M'y voilà : un jour, nous étions à Carpentras, alors; un monsieur, faisant beaucoup d'esbrouffe, d'embarras, se présente au directeur en lui disant :

« — Je suis Bella-Florès, je tiens l'emploi des *Elleviou*, des *Martin* et des *Talma* : j'ai eu les plus grands succès dans toutes les grandes capitales... Je veux bien donner avec vous quelques représentations... Je vous jouerai *Joconde* ou *Manlius*... à votre choix, tous les deux le même soir, si vous voulez.

« Personne de nous n'avait entendu parler de ce Bella-Florès; mais, comme il avait beaucoup d'aplomb, cela éblouit le directeur. Il se laissa entortiller, et consentit à laisser jouer ce nouveau venu, auquel il accorda le quart

de la recette. Bella-Florès débuta dans *Manlius;* il devait jouer *Joconde* en second. La salle était pleine. Notre nouveau camarade avait un aplomb extraordinaire; il ne savait pas trois vers de son rôle, je m'époumonnais à souffler. A chaque instant, il remplaçait les vers de l'auteur par des choses de sa composition, qui ne rimaient pas toujours, mais qu'il débitait avec tant de feu que le public avalait cela et même applaudissait. Moi, je riais dans mon trou à me tenir les côtes, en me disant : « Avec ce gaillard-là, ce n'est pas la peine que je souffle; s'il chante son *Joconde* comme il joue sa tragédie, ce sera curieux!... » Mais, après le troisième acte, on attend *Manlius,* il ne paraît pas. Un petit acteur me dit :

« — Il est allé compter la recette pour voir si sa part sera bonne.

« C'est bon, mais il ne revenait pas. Le public commençait à murmurer; on cherchait *Manlius* dans tous les coins. Tout à coup, notre directeur arrive tout effaré, en s'écriant ·

« — On m'a volé ma recette; je venais de la compter avec Bella-Florès. Il faut que ce drôle-là soit entré dans le bureau pendant que je parlais à un abonné... Il a tout emporté... et je lui avais ce matin avancé vingt francs pour s'acheter une toque pour jouer *Joconde!...*

« Enfin, monsieur, on eut beau courir de tous côtés, Bella-Florès avait emporté la recette, et, de plus, s'était sauvé sur le cheval de la troupe, celui qui traînait la voiture de l'administration.

— Voilà une heure que je t'écoute... Qu'est-ce que ça me fait à moi que ton Bella-Florès ait décampé de Carpentras?

— Mais, monsieur, Bella-Florès, je viens de le reconnaître; c'est lui, c'est M. de Saint-Croisy!... Il a changé de nom, mais c'est lui!

Endymion se laisse tomber sur une chaise en éclatant de rire :

— Ah ! ah ! voilà qui est trop fort !... Ce pauvre Jolibeau !... Décidément, mon garçon, tu te détraques... M. de Saint-Croisy... un homme qui connaît tout ce qu'il y a de mieux, de plus haut placé à Paris... serait un cabotin de province !...

— Je vous assure que je l'ai reconnu, monsieur ; il est beaucoup mieux mis à présent, il a un air... il se donne un genre... enfin il a quelques années de plus... mais quand on souffle les gens, on a le temps de les examiner... c'est mon Bella-Florès.

— Jolibeau, en voilà assez... je vous défends de répéter de pareilles sottises... qui, si elles arrivaient aux oreilles de mon ami de Saint-Croisy, pourraient me mettre fort mal dans ses papiers. Vous avez pu trouver en lui quelques traits de ressemblance avec votre *Manlius*... ceci arrive souvent... il y a de ces ressemblances qui étonnent. N'avons-nous pas déjà vu les *Ménechmes* de Regnard ?... Toi, qui as été au théâtre, tu dois en avoir entendu parler ; ensuite, les jumeaux *vénitiens*... et, tiens, en ce moment, il y a, parmi les artistes lyriques, les frères *Lionnet*, deux jeunes gens charmants, remplis de talent... et qui sont extrêmement recherchés et fêtés dans la belle société. Eh bien ! Jolibeau, quand on a parlé à l'un, on croit avoir parlé à l'autre ; c'est à ce point-là.

— Alors, monsieur pense donc que Bella-Florès serait le frère de M. de Saint-Croisy ?

— Décidément, mon garçon, vous devenez stupide. Ne revenons plus sur ce sujet, cela me déplaît... Venez me mettre mon corset.

Jolibeau suit son maître, en se disant :

— Comme il voudra !... Après tout, je m'en moque, moi ; mais je parierais le faux toupet de monsieur que son Saint-

Croisy est mon Bella-Florès ; et ce qui confirme mes soupçons, c'est que ce beau monsieur faisait son possible pour éviter mes regards. Il m'a peut-être reconnu aussi, lui ; un souffleur, on le regarde souvent.

— Allons, Jolibeau, venez me lacer, et serrez fort.

— Sautez, monsieur !

XIX

Sincère.

Sincère, en revenant de voir Camille, a hâté le pas, non pas par peur, mais parce qu'il craint que sa bonne grand'mère ne s'éveille et ne s'aperçoive de son absence. Malgré toutes les précautions qu'il a prises, madame Monclair a su qu'il était rentré à deux heures du matin, parce qu'elle ne dormait pas lorsque son petit-fils est revenu. Elle était en proie à la plus vive inquiétude, et, le lendemain matin, en revoyant Sincère, elle le supplie de ne plus s'exposer à faire de mauvaises rencontres en sortant aussi tard.

Le jeune homme, tout confus de ce que sa grand'mère ait su sa course nocturne, rougit et balbutie :

— Excusez-moi, bonne maman, si j'ai agi sans vous consulter, mais je désirais tant revoir Camille, et elle m'a tant recommandé la prudence...

— Pars de grand matin, si tu veux, dit la bonne maman ; comme cela je ne serai pas si inquiète, et je suis certaine que notre jeune voisine trouvera que j'ai raison. Mais, de grâce, ne va plus seul la nuit dans la campagne... J'ai bien le droit de m'alarmer, mon ami, après ce qui est arrivé à tes pauvres parents... Ils ont été assassinés !... et je ne veux

pas que l'on tue aussi leur enfant... le seul bien qui me reste sur la terre.

Avec de telles paroles, la bonne dame était toujours certaine de se faire obéir de son petit-fils. Lorsqu'on lui rappelait la mort de son père et de sa mère, il pâlissait, son cœur battait avec violence, et ses yeux se remplissaient de larmes. Sincère leva ses regards vers le ciel en s'écriant :

— Mes pauvres parents!... assassinés chez eux, dans leur maison, à Vincennes; et moi je dormais dans une chambre voisine... je n'ai pas pu les défendre !

— Pauvre petit!... tu avais cinq ans, qu'aurais-tu fait contre les brigands?

— Ah ! j'aurais appelé... j'aurais crié... j'aurais demandé du secours !

— La maison que ton père avait louée était isolée... à l'entrée d'un sentier conduisant dans le bois... Ceux qui ont commis ce crime savaient tout cela sans doute. Ils savaient que personne ne viendrait... qu'on n'entendrait pas les cris de leurs victimes... qu'ils pourraient se sauver sans être aperçus... ils savaient tout cela, sois-en certain... et surtout que ton père venait de toucher à Paris une très-forte somme avec laquelle il voulait acheter une fort belle propriété à Saint-Mandé. Ah ! si tu n'avais pas dormi, pauvre enfant ! les misérables t'auraient sans doute tué aussi!...

— Je me suis cependant éveillé, grand'mère; je l'ai été par une voix qui disait :

« — Fuyons !... tu m'as trompé !... j'ai peur !... Ne restons pas ici plus longtemps! »

« Oh! cette voix, il me semble que je l'entends encore... elle m'a pénétré de terreur. Puis j'ai cru que c'était un rêve... je n'ai plus rien entendu, et je me suis rendormi... et le lendemain... le lendemain!... »

La bonne maman presse son petit fils dans ses bras en lui disant :

— Ne pense plus à cela, ne parle plus de cela! Pourquoi réveiller d'aussi cruels souvenirs?

Mais Sincère reprend d'un air résolu :

— J'y penserai toujours, bonne mère ; car, vois-tu, je n'ai qu'un désir, c'est de parvenir un jour à connaître, à trouver les misérables qui m'ont privé de mes parents, et alors... oh! alors, je vous promets que leur mort sera vengée.

— Mais comment espères-tu trouver ceux que la justice n'a pas pu découvrir? Et, cependant, elle a mis tout son monde en campagne, on a fait des recherches partout et inutilement; nul indice n'était resté, rien qui pût mettre sur leurs traces; seulement, les marques de leurs pieds sur le sable prouvèrent qu'ils étaient deux. Mais il y a déjà plus de dix ans que ce crime affreux a été consommé, personne n'a vu les voleurs, pas même toi, pauvre enfant!... Tu vois bien qu'il n'y a pas la moindre probabilité que jamais ils soient connus?

— Ne savez-vous, bonne mère, qu'il ne faut qu'un hasard, une circonstance inattendue pour faire découvrir les auteurs d'un crime longtemps caché? Quand la Providence veut enfin frapper les coupables, que lui importent les années qui se sont écoulées? Quand la main de Dieu s'est appesantie sur eux, qui donc pourrait les soustraire au châtiment qu'ils ont mérité?... Vous savez bien cela, grand'mère, car vous ne doutez pas de la Providence, n'est-ce pas?

— Non, mon ami, non. Et cependant, lorsque ta pauvre mère m'a été enlevée avec ton père, ce brave Charles Montaubert, ah! je l'avoue, j'ai douté. Je me suis dit : « Qu'avaient-ils donc fait ces jeunes époux, si bons, si aimants, pour être ainsi frappés au printemps de leur vie ?» Mais les décrets du ciel sont impénétrables!

— C'est pour cela que, moi, je conserve l'espoir de découvrir un jour les monstres qui m'ont rendu orphelin. Je

ne les ai pas vus, dites-vous? C'est vrai; mais cette voix que j'ai entendue, elle retentit encore à mes oreilles, et plus d'une fois, la nuit, je m'éveille brusquement parce que je crois l'entendre encore.

— En attendant, mon ami, tu ne choisiras plus la nuit pour aller voir notre ci-devant voisine. Et pourquoi, d'ailleurs, pourquoi donc te cacherais-tu pour aller chez elle? est-ce que l'on peut rougir de recevoir mon petit-fils?

— Ah! bonne maman, tu sais bien que ce n'est pas par fierté qu'elle craint qu'on me voie aller chez elle; mais elle veut que l'on ne découvre pas sa nouvelle retraite, elle se cache... Il y a un jeune homme qui la poursuit sans cesse. Vous avait-elle conté cela?

— Oui, mon ami.

— Mais ce que vous ne savez pas, c'est que ce beau monsieur, si élégant, qui est venu demander chez nous une demoiselle Hirberg, c'est celui-là qui poursuit madame Camille.

— Je m'en suis doutée lorsqu'il est venu, mon ami.

— Ah! bonne maman, vous êtes fine, sans en avoir l'air. Ce jeune homme-là est donc amoureux de notre chère voisine?

— C'est bien probable, mon garçon.

— Il veut sans doute l'épouser?

— Peut-être... Les hommes n'ont pas toujours des desseins honnêtes; ils cherchent à séduire une jeune fille qui leur plaît un moment... puis ils l'abandonnent ensuite.

— Oh! c'est bien vilain, cela.

— Tu ne te conduiras jamais ainsi, toi, Sincère?

— Non, grand'mère, je vous le jure. Je ne veux tromper personne, pas plus une jeune fille qu'une autre. Bonne maman, si je rencontrais encore ce monsieur qui veut absolument retrouver Camille... d'abord je le reconnaîtrais bien, il est très-joli garçon... Eh bien! j'irais lui parler, moi,

et je lui dirais : « Monsieur, vous qui avez l'air comme il faut, bien élevé, pourquoi obsédez-vous sans cesse une jeune fille qui ne veut pas vous voir ? Vous êtes cause qu'elle a quitté notre maison, et qu'elle se cache... Que vous a-t-elle fait pour que vous couriez ainsi après elle? » Je ferais bien, n'est-ce pas, bonne maman?

— Non, Sincère, non, tu aurais tort, au contraire. D'abord, tu es trop jeune pour te poser en chevalier d'une dame.

— Trop jeune? Par exemple!

— Ce monsieur te rirait au nez, en te disant : « De quoi vous mêlez-vous ? Êtes-vous le parent, le frère de cette personne? »

— Je lui répondrais que je suis son cousin.

— Ensuite, mon ami, il ne faut pas se charger d'affaires... que l'on ne connaît pas bien. Cette aimable Camille a, pour fuir ce jeune homme, des raisons que nous ignorons ; mais si elle s'entoure de mystère, si elle se cache, ce n'est pas seulement lui qui en est cause...

— Comment, grand'mère, vous savez encore autre chose qui la concerne? Ah! contez-moi cela!

— Je ne sais rien, mon ami ; seulement, j'ai vu que cette jeune femme s'entourait de mystère, qu'elle était souvent rêveuse, inquiète ; qu'elle accusait le sort, la destinée... et, vois-tu, j'ai assez d'expérience pour être certaine que ce n'est pas l'amour d'un jeune et gentil cavalier qui peut la chagriner comme cela, car une femme se trouve rarement malheureuse parce qu'on devient amoureux d'elle.

— C'est vrai... Oh! comme vous connaissez bien le monde, bonne maman!

— Mon ami, en vieillissant, c'est bien le moins qu'on ait de l'expérience.

— Et ce qui cause la peine de notre amie, vous ne l'avez pas deviné aussi ?

— Oh ! quant à cela, je n'en sais pas plus que toi.

— Vous ne le lui avez jamais demandé?

— Non, c'eût été une indiscrétion... On peut recevoir une confidence, on ne doit jamais la demander.

— Cependant, comment peut-on être utile à une personne, lui rendre service, si l'on ne connaît pas le motif de ses chagrins?

— Il faut attendre qu'elle ait assez de confiance en nous pour nous le confier. En attendant, c'est bien convenu, n'est-ce pas, tu n'iras plus le soir au village des Prés-Saint-Gervais?

— Puisque cela vous tourmente, bonne maman, je n'irai plus le soir.

— Tu me le jures?

— Je vous le jure.

— Maintenant, je suis tranquille, car je sais bien que tu ne manqueras pas à ta parole.

XX

Visite du matin.

Quelques jours après cette conversation, Sincère se levait à cinq heures du matin, et, à six heures et quelques minutes, il était dans le village des Prés et devant l'hôtel Pothery. On marche si bien à seize ans quand on va voir les gens que l'on aime!

Le jeune homme passe sa main à travers un grillage, et ouvre la porte donnant sur la rue et qui n'était fermée qu'au pêne ; puis il entre dans le vestibule qui n'était pas fermé du tout; il monte deux étages, se rappelle fort bien où est la porte de Camille et y frappe doucement.

La jeune femme était déjà éveillée. Après avoir frappé, Sincère attend, en sifflant un de ses airs favoris; il avait presque un instrument dans la bouche; il sifflait si bien, si facilement, qu'on semblait en l'écoutant entendre le chant du rossignol. Camille ne s'y est pas trompée; elle ouvre au jeune garçon, en lui disant :

— Quoi! mon ami, vous venez de si bonne heure, à présent?

— Vous avez bien reconnu ma manière de siffler, n'est-ce pas?

— Oh! certainement; mais pourquoi avez-vous quitté Paris si matin?...

— Ah! c'est que bonne maman a su que j'étais venu l'autre fois un peu tard... elle ne dormait pas quand je suis rentré, et il était deux heures du matin...

— Pauvre dame! Ah! je comprends quelle a dû être son inquiétude...

— Elle m'a fait jurer de ne plus venir vous voir la nuit...

— Elle a eu raison, et je l'approuve... Pauvre mère !... si j'avais été cause qu'il vous fût arrivé un malheur, je ne m'en serais jamais consolée...

— Mais il n'y avait pas de danger !...

— Pardonnez-moi, mon ami... il y en avait beaucoup... Les barrières de Paris sont fréquentées par des rôdeurs, par des gens dangereux... Vous viendrez le matin... quand vous aurez le temps... et si l'on vous voit dans la maison... peu m'importe!... Je suis bien maîtresse de recevoir mes amis. Qui a ouvert?

— Personne. J'ai ouvert moi-même en passant ma main en dedans... On n'a pas peur des voleurs ici!... c'est commode... Je suis monté, je n'ai rencontré personne.

— Et... ce jeune homme élégant... qui s'est présenté chez vous?...

— Celui qui vous poursuit... que vous fuyez?...

— Oui... Est-il revenu... l'avez-vous revu?...

— Non... Et je réponds bien qu'il ne s'est pas promené dans la rue... j'ai trop bien regardé... je l'aurais reconnu.

Camille baisse les yeux vers la terre et reste pensive en murmurant :

— Oh! il m'oubliera... il doit finir par m'oublier!...

— Vous devez être contente que ce monsieur ne s'occupe plus de vous? reprend Sincère au bout d'un moment.

La jeune femme répond : — Oui; mais si tristement, que Sincère, qui a l'habitude de dire tout ce qu'il pense, s'écrie :

— A la manière dont vous le dites, on dirait que c'est le contraire!

Camille se tait et soupire.

— Oh! je vois bien que grand'mère a raison! reprend le jeune garçon en soupirant.

— Comment?... Que dit donc votre bonne mère, mon ami?

— Elle ne dit rien... mais elle pense... Elle a du tact, grand'maman...

— Enfin que pense-t-elle?... parlez, Sincère...

— Eh bien! elle pense que vous avez un autre secret qui vous cause bien plus de chagrin... que les poursuites de ce jeune élégant... Est-ce vrai?

— Oui... c'est vrai...

— Et ce chagrin-là, pourquoi donc ne nous l'avez-vous pas confié?... Ah! c'est bien mal, cela!... Est-ce que nous ne sommes pas vos meilleurs amis?... Est-ce que vous ne savez pas combien nous vous aimons?

— Si... oh! si, je le sais!... Mais, voyez-vous, Sincère, il y a de ces secrets que l'on ne peut pas divulguer... qui ne nous appartiennent pas tout entiers...

— Je ne comprends pas... Je ne sais qu'une chose... c'est qu'à ceux qui vous aiment, on doit dire la cause de ses souffrances... pour qu'ils les partagent et les soulagent... Je ne suis encore qu'un enfant à vos yeux... je le sais bien... Oh! mais, voyez-vous... je me jetterais dans le feu pour vous prouver mon attachement... Est-ce qu'un homme ferait davantage?... Camille, je vous en prie, prenez-moi pour votre confident... Oh! je serais si fier d'avoir votre confiance! Ceux qui vous font du mal... je me battrai avec eux... je vous en délivrerai...

Et le jeune garçon était presque aux genoux de Camille, qui l'oblige à se relever, en lui disant :

— Plus tard, mon ami... plus tard... je vous dirai tout...

— Pourquoi pas tout de suite?...

— Cela ne se peut pas.

— Vous voulez attendre que je sois un homme, n'est-ce pas?

— Non, Sincère, car je vous connais... je sais que vous avez déjà la raison, le courage et la volonté d'un homme fait... mais, je vous le répète... je ne puis... je ne dois rien confier maintenant... même aux personnes pour lesquelles j'ai le plus d'amitié.

Le jeune garçon n'ose pas insister, et bientôt il prend congé de Camille en lui disant :

— Vous ne viendrez donc plus voir bonne maman?

— J'irai dès que je croirai pouvoir sortir sans danger.

— Ah! si cela doit vous exposer, ne venez pas!... Heureusement, on peut venir vous voir et j'en profiterai... si cela ne vous ennuie pas, cependant.

— Non, mon ami, bien au contraire, mais il ne faut pas cependant que cela vous fasse négliger vos études et aller plus tard à votre atelier...

— Oh! j'y arrive toujours un des premiers... Il y a des élèves très-flâneurs, très-paresseux... mais mon maître est

fort content de moi... Quand je dessinerai bien, je ferai votre portrait... Vous voudrez bien, n'est-ce pas ?...

— Si cela peut vous faire plaisir... pourquoi pas ?...

— Ah! que je suis content!... J'aurai votre portrait... je vous regarderai toute la journée... Ah! comme je vais travailler pour avoir bientôt assez de talent pour vous dessiner... Adieu, ma bonne amie!...

Sincère presse les mains de Camille, puis descend l'escalier quatre à quatre, et passe si vite, que le major Piquevert, qui avait entendu refermer la porte chez madame Édouard, et avait couru pour ouvrir la sienne, arrive quand le jeune adolescent est déjà en bas, d'où il gagne la rue et s'éloigne en sifflant.

— Ah! diable!... c'est le matin maintenant que cette belle dame reçoit des visites! se dit le major en rentrant dans sa chambre, et le signal, c'est quand on siffle... Je n'ai pas vu le visiteur, mais il n'a pas la goutte, car il a descendu l'escalier bien lestement... C'est un jeune homme... cela ne fait pas le moindre doute... Je ne conterai pas ceci à madame Pothery; elle dirait encore que je rêve... Je n'en parlerai qu'à ma nièce... qui le dira à tout le monde.

Dans la journée, le major aperçoit plusieurs dames de la maison rassemblées au jardin sous le prétexte de travailler, mais bien plutôt pour y bavarder. Madame Édouard y est aussi avec sa tapisserie, à laquelle elle travaille réellement.

Le major s'approche de la société, et après avoir salué les dames, s'adresse à la maîtresse du logis :

— Madame Pothery, je vais vous apprendre quelque chose qui vous sera bien agréable.

— Qu'est-ce que c'est, monsieur le major?... Ce que vous avez mangé pour votre déjeuner?

— Non... il n'est pas question de mon déjeuner. C'est

quelque chose de plus suave... Est-ce que vous n'aimez pas le chant du rossignol?

— Le chant du rossignol?... Ma foi, je ne sais pas si je l'ai jamais entendu... Ah! si... dans les premiers temps de notre mariage... Mon cher époux me réveillait souvent en me disant : « Sophie !... le rossignol va chanter... fais-y attention !... » Mais cela ne me séduisait pas beaucoup... Cependant, j'aime passionnément la musique.

— Eh bien! madame, je vous annonce que nous avons un rossignol dans le voisinage, et qu'il vient chanter sous nos fenêtres... mais il vient de grand matin, par exemple, et, si vous voulez l'entendre, il faut vous éveiller de bonne heure...

— Et vous êtes sûr que c'est un rossignol?...

— A la manière supérieure dont il siffle, je n'en saurais douter. Ne l'as-tu pas entendu aussi, Éolinde?

— Oui, mon oncle, il faisait assez de bruit... c'est pis qu'un fifre de régiment... N'est-ce pas, madame Abraham?

Madame Abraham, qui avait le mot, répond d'un ton moqueur :

— Je ne l'ai pas entendu, mais mon mari l'a vu entrer dans la maison.

— Comment! le rossignol est entré chez moi? s'écrie madame Pothery; mais alors, pourquoi ne l'a-t-on pas mis dans une cage?

Le major se tord à force de rire. Les dames se pincent la bouche en baissant les yeux. Madame Pothery, qui ne comprend rien à cela, s'adresse à sa belle locataire, qui n'avait pas encore dit un mot :

— Comprenez-vous quelque chose à leur gaieté, madame Édouard? Est-ce que vous l'avez entendu aussi, ce bel oiseau qui vient chanter le matin par ici?

— Non, madame; mais ceci me semble une continuation

de l'histoire que monsieur le major vous contait l'autre jour... Il avait entendu siffler... Aujourd'hui, il a reconnu le chant du rossignol... Je suis bien persuadée qu'avant peu il entendra quelque chose de plus curieux encore; et, à sa place, moi, je ne me coucherais pas de la nuit, de crainte de ne pas entendre tous les bruits qui se font dans la maison.

En achevant ces mots, Camille fait une gracieuse révérence à la société et quitte le jardin.

— Parfaitement répondu, dit le major; elle est pleine d'esprit... et réplique *ad hoc;* ce qui n'empêche pas qu'elle n'ait reçu, vers six heures, la visite d'un jeune homme !

— Celui qui sifflait, dit mademoiselle Éolinde.

— Comment, le rossignol ? s'écrie madame Pothery.

— Eh ! oui... le soi-disant rossignol...

— Prenez garde, major ! vous êtes bien méchant !... Voilà deux fois que vous compromettez cette dame... Avez-vous vu le monsieur ?

— Je ne l'ai pas vu, parce qu'il a dégringolé l'escalier quatre à quatre... mais j'ai entendu les portes se refermer... en haut et en bas ....

— Et comment l'individu serait-il entré ?... Qui lui aurait ouvert ?...

— Oh ! belle malice... rien n'est fermé ici !... On peut entrer dans votre maison comme dans un café. On passe sa main à travers les barreaux de la grille, on tire le pêne, et la porte s'ouvre.

— Dame ! je n'ai pas peur des voleurs, moi !...

— Il n'en est pas moins vrai, dit madame Abraham, que l'on n'est pas en sûreté ici... Vous avez grand tort, madame Pothery, de ne point vous fermer mieux que cela.

— Certainement, dit Éolinde, il faut se fermer... Tout le monde se ferme.

— Ceci fait honneur à la confiance que madame Pothery a dans l'humanité, reprend le major; elle s'est dit que jadis les Grecs n'avaient à leur maison que des serrures de bois; qu'en Suisse et en Savoie, les portes ne se fermaient qu'au loquet... Mais, franchement, je crois qu'à présent les usages ont changé... D'ailleurs, les Prés-Saint-Gervais ne sont ni en Suisse, ni en Savoie.

— Puisqu'il en est ainsi, dit madame Pothery d'un air grave, dès demain je ferme à double tour, et je fais poser une sonnette, de façon que l'on ne puisse pas ouvrir la porte de la rue sans que toute la maison l'entende.

XXI

Jeune fille bien élevée.

C'était quelques jours après l'histoire du rossignol que Dufourré était venu le soir aux Prés-Saint-Gervais, où il avait vu madame Édouard; nous savons déjà quelle impression profonde cette jeune femme avait faite sur son cœur, et avec quelle impatience il attendait le dimanche suivant pour dîner avec elle.

Ce dimanche est arrivé. Dès le matin, madame Pothery donne ses ordres à sa cuisinière avec la gravité d'un commandant de place qui aurait un assaut à soutenir.

— Rose-d'Amour, nous aurons aujourd'hui beaucoup de monde... M. et madame Rubencourt m'ont fait dire qu'ils viendraient avec leur fille... cela fait déjà trois personnes de plus...

— C'est donc pas un enfant, leur fille?...

— Elle a treize ans passés... Elle doit compter pour une

grande personne... A cet âge-là, les jeunes filles mangent souvent plus que leur maman.

— Je crois bien... d'ailleurs, vous devriez faire comme dans les omnibus : au-dessus de cinq ans, place entière... Et, à table, est-ce qu'il devrait y avoir des demi-places?... Les enfants salissent autant d'assiettes que les grandes personnes... et ils veulent manger de tout!...

— Nous aurons ensuite M. Endymion Dufourré... Oh! il ne manquera pas... et il m'a instamment recommandé de le placer à côté de madame Édouard...

— Ah! de la biche!...

— Eh bien! Rose-d'Amour, que signifient ces paroles?... Pourquoi vous permettez-vous de donner ce nom de... dame aux camélias à ma belle locataire?...

— Dame! je répète ce que j'entends... Ce sont vos deux surnuméraires qui appellent ainsi cette dame... Ils se moquent aussi de votre petit monsieur, qui est toujours si élégant, si quatre épingles... Ils disent que c'est un... attendez donc... un gredin.

— Quelle horreur!... Ils auraient osé?...

— Non, ce n'est pas gredin... c'est *gandin!...*

— Gandin?... Qu'est-ce que cela veut dire?

— Il paraît que c'est un mot nouveau pour désigner un homme qui se parfume... qui porte des odeurs...

— Il sied bien à des surnuméraires de se moquer d'un monsieur qui peut être un jour agent de change... qui a de la fortune...

— Ah! il est riche, votre joli poupard?... Il n'est pas généreux, toujours!... Il ne m'a jamais rien donné quand il logeait ici.

— Il n'avait pas besoin de vous, puisqu'il avait son domestique.

— Encore un joli coco! qui se promenait toute la jour-

née dans le jardin, en faisant des gestes, en parlant tout seul... Je le soupçonne funambule !

— C'est sans doute somnambule que vous voulez dire?

— Est-ce que ce n'est pas la même chose ?...

— Rose-d'Amour, avec vos bavardages, vous me faites oublier ce dont nous avons principalement à nous occuper... du dîner d'aujourd'hui. Nous serons bien dix-huit à table... peut-être plus. M. Dufourré m'a dit qu'il amènerait un de ses amis, un homme de la haute volée... mais cependant qu'il ne fallait pas trop compter dessus, parce que ce monsieur était toujours retenu chez de grands personnages.

— Alors, on fera du veau rôti?...

— C'est bien commun... du veau et de la salade... On a fait une chanson là-dessus...

— Alors, un gigot?...

— C'est encore bien bourgeois...

— Dame! si vous avez envie de leur donner une dinde aux truffes... faut le dire!...

— Dieu m'en garde!... Une dinde truffée... il n'en est jamais entré chez moi... J'en ai mangé assez souvent... mais chez les autres. Rose-d'Amour, si nous mettions un joli pot-au-feu... avec des pommes de terre autour au lieu de persil?...

— Ils croiront que c'est un turbot à la hollandaise...

— Oui, je m'arrête à cela... Vous soignerez le bouillon; nous ferons un potage au macaroni.

— Qu'est-ce que c'est que ça?..... Je n'en ai jamais fait.

— C'est très-distingué et très-facile à faire. Je vous l'apprendrai. Vous le ferez très-épais... cela bourre et tient lieu de hors-d'œuvre.

— Faudra-t-il tuer des pigeons?

— Assurément... Mais, de grâce, faites attention à leurs

pattes; et si vous y voyez encore quelques rubans, ôtez-les avant de les servir.

— Est-ce que l'homme au télescope fait encore des élèves?

— Je n'en suis pas certaine, mais cela pourrait être; je l'ai vu rôder près du pigeonnier. Pauvre M. Lentille!... il est indisposé depuis ce jour-là...

— C'est donc cela qu'il est toujours dans votre joli pavillon?... Il y passe ses journées.

— S'il continue ce manége, je serai obligée de lui augmenter le prix de son loyer. Rien n'est ruineux pour les propriétaires comme les personnes qui ont un tempérament relâché.

Sur les trois heures, la famille de l'homme de lettres descend de la voiture des Prés, car on ne vient pas toutes les fois en calèche. Abricotine présente sa fille à madame Pothery. Mademoiselle Théodorine est une jeune fille, grande pour son âge, dont la figure n'est ni bien, ni mal, mais qui est remarquable par un petit air prétentieux et suffisant qui déplairait déjà dans une femme faite; elle salue madame Pothery en se mettant à la troisième position, faisant la bouche pincée de quelqu'un qui attend un compliment, et, en effet, on s'écrie de tous côtés :

— C'est mademoiselle votre fille?... Ah! elle est très-bien...

— Oui, dit Théobald, elle est bien élevée... son pensionnat est un des meilleurs de Paris.

— Ah! nous tenons à ce que notre fille nous fasse honneur, dit Abricotine; nous ne voulons pas qu'elle ait de ces façons libres... hardies... qui sont maintenant trop permises à bien des demoiselles... Tout dépend de la manière dont elles sont tenues dans leur pensionnat. Théodorine, tu te plais bien à ta pension, n'est-ce pas?

— Oh! non, maman, je m'y ennuie, au contraire!... Toutes les grandes sont parties...

— Mais la maîtresse et la sous-maîtresse sont bien aimables, bien bonnes avec toi?

— Mais non... elles ont toujours l'air de mauvaise humeur!... Heureusement que nous nous en moquons bien!...

— Vous êtes très-bien nourries, c'est l'essentiel!...

— Ah! par exemple! bien nourries!... Toujours des haricots ou des pommes de terre!... Joli régime!

— Oui, mais le jeudi et le dimanche, vous avez du dessert, un entremets sucré?...

— Je te demande pardon... nous n'avons pour extraordinaire qu'un plat de carottes ou de lentilles... Le voilà, le dessert!...

L'homme de lettres prend la parole :

— C'est une habitude chez les élèves de se plaindre de leur pension... Elles seraient dans du coton, on les bourrerait de bonbons qu'elles se plaindraient encore!...

— Oh! non, mon papa... mais on ne nous en donne jamais, de bonbons.

— Votre sous-maîtresse est une jeune personne fort instruite, dit-on?

— Pas déjà tant; l'autre jour, elle n'a pas pu nous dire ce que c'était qu'une comète!...

— Il ne vient jamais d'hommes dîner chez madame?...

— Oh! que si...il en vient souvent...mais, alors, madame ne dîne pas avec nous... On lui fait de fameux dîners, alors!... Nous en sentons le fumet... mais cela nous passe devant le nez, voilà tout!

— Elle est pétillante d'esprit! s'écrie madame Pothery.

— Et surtout bien aimable avec ses parents! murmure le major en se tournant vers sa nièce; elle ne leur a pas encore répondu une seule fois sans leur donner un démenti... Voilà une fille bien élevée!... J'aimerais mieux une vivandière!...

L'arrivée d'Endymion Dufourré fait que l'on cesse de s'occuper de mademoiselle Théodorine. Le monsieur coquet paraît un peu contrarié en trouvant aux Prés la famille Rubencourt; mais il se hâte de dissimuler cette impression sous un air de satisfaction, et va saluer Abricotine en lui disant :

— Mes pressentiments ne m'avaient pas trompé... j'avais l'idée que vous viendriez aujourd'hui chez madame Pothery, et cette pensée m'a fortifié dans le dessein d'y venir aussi.

— Vraiment! répond madame Théobald d'un air de doute; mais alors rien ne vous empêchait de venir nous prendre pour faire route ensemble?...

— Je ne pouvais pas... j'avais une personne à voir dans Belleville... Eh! mais, voilà votre charmante demoiselle... Oh! comme elle est grandie! Car il y a près d'un an que je ne l'ai vue...

— Oui, dit l'homme de lettres en se carrant, elle sera d'une belle taille... Depuis six mois surtout, elle a grandi de plus d'un pouce...

— Oh! non, papa, depuis six mois je n'ai pas grandi du tout, au contraire... Je le sais bien, je m'étais mesurée avec une camarade... qui prétend qu'il y a un temps d'arrêt dans ma croissance...

— Alors, c'est dans les six mois auparavant que tu as grandi.

— Trouvez-vous qu'elle me ressemble ? demande Abricotine.

— Oh! beaucoup!... Ce sont tous vos traits... et votre air... N'est-ce pas, mademoiselle, on a dû vous dire souvent que vous ressembliez à votre chère maman ?

— Par exemple!... jamais!...On trouve que je ressemble à un oiseau.

— Mais il y a des oiseaux fort jolis.

— Le principal, reprend Théobald, c'est qu'elle ait de l'instruction et les qualités nécessaires à une bonne femme de ménage... Tu sais coudre et tricoter, n'est-ce pas, Théodorine ?

— Moi, tricoter !... Ah ! bien, on se moquerait joliment de moi, si je tricotais ; ce sont les portières qui tricotent !...

— Elle a raison, dit Abricotine, Où avez-vous vu qu'une demoiselle bien apprise tricotât?...

— Ma mère était fort bien apprise, et elle me tricotait des bas qui étaient excellents !...

— Votre mère n'est pas de notre temps...

— Je ne couds pas non plus... on ne nous fait jamais coudre !... s'écrie la jeune fille.

— Que faites-vous donc quand vous travaillez ?

— Nous chantons, nous apprenons à danser, à faire de la gymnastique... On nous essaye des jupes en crinoline, et on nous montre à marcher et à nous asseoir avec...

— Ceci est la partie gracieuse de l'éducation ; mais cela ne t'empêche pas de connaître tes auteurs ?...

— Moi, je ne connais pas d'auteurs !...

— Comment, ma fille, vous ne connaissez pas *Racine, La Fontaine, Florian, Berquin?*... Vous m'avez dit qu'à la fête de votre maîtresse de pension vous aviez récité des vers de Racine?

— Ah ! non... nous avons joué la tragédie, *Phèdre*...

— Eh bien ! jouer la tragédie, n'est-ce pas réciter des vers ?...

— Non... ce n'est pas la même chose... c'est bien plus difficile de jouer !

— Elle a réponse à tout, dit Endymion.

— Heureux parents ! s'écrie madame Pothery.

— Elle fait honneur à son pensionnat ! dit le major en souriant.

— J'espérais vous amener M. de Saint-Croisy, dit Endymion, mais il n'a pu se dispenser d'aller chez un sénateur qui veut l'avoir à son château.

— Vous avez vu Saint-Croisy depuis peu? dit Théobald.

— Oui... je suis enchanté d'avoir fait sa connaissance... Je fais des affaires avec lui...

— Est-ce que vous n'êtes plus dixième de votre agent de change?...

— Non! je viens de vendre mon dixième... Ces messieurs se moquaient de moi quand je leur proposais une opération... ils prétendaient que je n'y entendais rien... Patience! ils verront bientôt si je m'entends à gagner de l'argent... Mais Etienne, mon voisin... qu'en faites-vous?... je ne l'aperçois plus, moi... et il ne fait pas la statuette que je lui avais commandée...

— Étienne?... Oh! je me sauve quand je le vois! Il tient toujours son *Vésuve* à la main, prêt à faire irruption... c'est-à-dire à vous le lire, n'importe où il vous rencontre... dans la rue, à la promenade, sur une borne, dans un escalier... il n'ouvre la bouche que pour vous parler de sa pièce. Vous lui diriez que vous êtes souffrant, malade... il vous répondrait qu'il tient son dernier tableau... Tout ce qui n'est point sa pièce ne le touche pas, ne le regarde pas... le monde entier ne doit s'occuper que de lui et de sa pièce... Le pauvre garçon, depuis qu'il veut être joué, est devenu le type de l'égoïste le plus complet... Si tous les auteurs lui ressemblaient, on fuirait leur société comme celle d'une personne dont l'haleine vous asphyxie!...

Pendant que Théobald parlait, Endymion regardait à chaque instant de côté et d'autre, espérant apercevoir la belle locataire; mais madame Édouard n'avait pas encore paru.

XXII

Charmant enfant.

— Est-ce qu'on ne va pas se promener dans le jardin ? dit la jeune Théodorine ; est-ce qu'il n'y a pas une balançoire ?... des chevaux de bois... un oiseau égyptien... des mâts pour grimper ?... A la pension, nous avons tout cela dans le jardin.

— Oh ! c'est supérieurement tenu, dit Abricotine.

— Est-ce que vous grimpez à des mâts ? demande le major.

— Certainement : dès qu'il vient des étrangers visiter la pension, madame nous fait grimper à des mâts... nous y grimpons comme des chats !... C'est pour faire voir notre agilité....

— Votre agilité ?... c'est possible... mais un tel exercice pour des demoiselles... c'est dangereux...

— Oh ! nous avons des pantalons, répond mademoiselle Théodorine en souriant.

— Fichtre ! se dit le major, elle a des réflexions au-dessus de son âge !

— Donnez-moi votre bras, bel homme, dit Abricotine à Endymion, et allons nous promener au jardin. Il faut bien que cette enfant s'amuse un peu !...

Le beau monsieur n'est pas enchanté de cette proposition, car ce n'est pas pour tenir compagnie à madame Rubencourt qu'il est venu aux Prés. Mais il n'y a pas moyen de refuser. Abricotine s'est déjà emparée de son bras. Tout le monde se rend au jardin, où une grande partie des locataires de la maison est déjà rassemblée. Madame Pothery dit à la jeune fille :

— Nous avons une balançoire superbe... et solide... dans un filet, pour qu'il n'y ait pas de danger.

— Moi, j'aime mieux quand il y a du danger! répond Théodorine; les filets, c'est vilain; on a l'air de poissons là-dedans.

— Verrons-nous aujourd'hui mademoiselle Tulipet? demande Théobald.

— Non... elle est retournée chez madame Chester... Oh! ses parents ne la font venir ici que fort rarement.

— C'est dommage que nous n'ayons pas aussi celle-là! dit le major à sa nièce; ce serait le bouquet.

Dès qu'elle est dans le jardin, Théodorine se met à courir dans les allées.

— Laissons-la courir, c'est de son âge, dit Abricotine en s'appuyant sur le bras de son cavalier, qui regarde de tous côtés en répondant :

— Oui, le temps est très-lourd aujourd'hui.

— Comment, le temps est lourd! Je vous parle de ma fille... qui n'est pas lourde, elle, c'est une vraie chèvre!... Vous êtes bien distrait, aujourd'hui, monsieur Endymion?...

— Moi, belle dame? Mais non, je vous assure... seulement, je pensais...

— A quoi?

— Ma foi! je ne sais plus...

— C'est galant!... Théodorine, ne cours pas tant, ma fille, tu vas te mettre en nage...

Mademoiselle Théodorine n'écoute pas sa mère; elle saute à travers les plates-bandes, et de temps à autre cueille une fleur, qu'elle effeuille aussitôt, bien que madame Pothery lui crie à chaque instant :

— Ne passez donc point dans les plates-bandes, ma belle... Il faudrait aussi ne point cueillir de fleurs, parce que c'est la parure du jardin... D'ailleurs, pour ce que vous en faites!...

— Que cette madame Pothery est ridicule! dit Abricotine à Endymion ; ne voudrait-elle pas empêcher ma fille de courir?... Quand elle écraserait quelques méchants haricots... le beau malheur !... Et pour un dahlia qu'elle cueillerait... où est le mal?... C'est une fleur si commune, à présent !

Mais en débouchant tout à coup d'une allée en courant, mademoiselle Théodorine se jette sur madame Belloie et son amie, qui se promenaient bien paisiblement. Le choc a été si rude, si inattendu, que les deux vieilles dames font un demi-tour sur elles-mêmes ; l'une parvient à reprendre son équilibre, mais madame Belloie tombe assise sur son derrière, en s'écriant :

— Ah ! mon Dieu ! quelle bête a-t-on lâchée dans le jardin?...

M. Grandbec et un des surnuméraires s'empressent de remettre sur ses pieds madame Belloie, qui en a été quitte pour la peur. Quant à mademoiselle Théodorine, au lieu de faire des excuses aux deux vieilles dames, elle s'éloigne en riant aux éclats, comme si elle était enchantée de sa prouesse.

— Oh ! la folle !... qu'elle est gaie ! s'écrie Abricotine.

— Elle a fait faire de la gymnastique à madame Belloie, dit le major, la pauvre dame ne sait pas encore où elle en est.

— Cette dame n'a pas dû se faire le moindre mal, dit Théobald. Quand on tombe d'aplomb sur son centre de gravité, il n'y a pas de contre-coup, et j'ai fort bien remarqué que cette dame est tombée d'aplomb.

— Alors, tout est pour le mieux.

Mademoiselle Théodorine court du côté de la balançoire ; mais, avant de monter dessus, elle voudrait que l'on ôtât le filet.

— Au fait, dit Abricotine, ce filet me semble bien superflu... Je n'ai jamais vu personne tomber dedans...

Madame Pothery, est-ce qu'on ne pourrait pas détacher ces vilains cordages qui enveloppent votre balançoire ?

Mais madame Pothery, qui ne trouve plus la jeune fille si aimable depuis qu'elle a marché sur ses haricots, cueilli ses fleurs et jeté une de ses locataires sur son derrière, répond d'un ton sec :

— Non, madame, non... le filet est attaché, fixé à demeure, il ne peut pas s'enlever ; mais jusqu'à présent personne ne s'en est plaint, au contraire, et il ne doit pas empêcher mademoiselle de se balancer.

— Le plus souvent que j'entrerai là-dedans, pour avoir l'air d'une carpe ! s'écrie Théodorine.

— Elle a des mots !... dit Endymion.

— Elle en fournira à son père, répond Abricotine, et cela ne lui sera pas inutile...

— Est-ce qu'il n'y a pas d'autres jeux ici ? dit la jeune fille en s'éloignant de la balançoire.

— Vous avez de l'espace pour jouer à cache-cache... au chat... aux barres !... dit madame Pothery.

— Ah ! vous appelez ça des jeux !... Il n'est pas joli, votre jardin... il n'y a rien dedans pour s'amuser !...

Madame Pothery se pince les lèvres et va à sa cuisine.

En ce moment, M. Lentille paraît, toujours armé de son télescope. Il va se placer sur un petit monticule, et braque son instrument sur le ciel.

— Ah ! qu'est-ce que c'est que cela ? s'écrie Théodorine, un monsieur qui regarde la lune !... Oh ! je veux voir là-dedans !...

— Ma fille, attendez un peu... nous demanderons tout à l'heure à M. Lentille s'il veut vous prêter son télescope.

— Non, non, je vais le lui demander tout de suite.

Au moment où l'astronome cherchait quelque chose au firmament, on remue tout à coup son télescope en lui disant :

— Monsieur, laissez-moi voir là-dedans...

M. Lentille, qui se croyait sur le point de découvrir un aérolithe, répond avec humeur et sans ôter son œil braqué sur sa lunette :

— Laissez-moi donc tranquille ! ne me remuez pas !... Je découvre quelque chose..

— Monsieur, vous avez assez regardé, c'est à mon tour !...

Mais M. Lentille ne répond plus et continue de lorgner. Alors, mademoiselle Théodorine, vexée de ce que ce monsieur ne fait pas sa volonté, ramasse une forte poignée de petits cailloux et les lance avec force sur le bout du télescope, en disant :

— Qu'est-ce que vous voyez, à présent ?

L'astronome pousse un cri d'effroi ; il a cru que le ciel tombait sur lui en pluie de pierres ; mais, en quittant son instrument, il voit la jeune fille qui lui fait des cornes. Il devine alors la vérité, et jette un gémissement douloureux en s'apercevant que les cailloux ont rayé le gros verre de son télescope.

— Est-elle espiègle ! dit Abricotine, qui a été témoin de l'action de sa fille.

— Mon télescope est perdu, madame, un instrument de précision... qui n'avait pas son pareil ! dit M. Lentille avec un accent de désespoir.

— Si vous l'aviez prêté à l'enfant, cela ne serait pas arrivé, monsieur !

— Mon télescope n'est point un joujou d'enfant, madame !...

— Ma fille n'est plus une moutarde, monsieur, elle va sur ses quatorze ans !

— Alors, comment se fait-il qu'elle se conduise comme un polisson ?...

— Un polisson !... ma fille, un polisson !... Vous en êtes un autre, monsieur !...

— J'espère que vous retirerez le mot que vous venez de prononcer, monsieur ! dit l'homme de lettres en s'approchant avec gravité de l'astronome.

— J'espère que vous retirerez les grains de sable qui sont entrés dans mon télescope, reprend M. Lentille en soufflant de toutes ses forces sur les verres de son instrument.

— Voyons, messieurs, s'écrie Endymion, tout ceci ne vaut vraiment pas la peine que l'on s'échauffe... c'est d'un enfantillage qu'il s'agit... voilà tout... et, d'ailleurs... et... Oh ! mais, voyez donc, madame... mademoiselle votre fille est là-bas sur un arbre !...

Pendant que l'on se querellait à cause d'elle, mademoiselle Théodorine s'était remise à courir dans le jardin, cherchant ce qu'elle pourrait y faire pour s'amuser, lorsque ses yeux s'étaient arrêtés sur un sycomore très-haut et très-droit. Aussitôt elle s'était dit :

— Voilà un mât, comme à la pension!... Faisons de la gymnastique.

Et elle s'était mise à grimper après l'arbre, ce qu'elle avait exécuté avec beaucoup d'adresse, mais sans s'apercevoir que le pantalon léger qu'elle portait sous sa courte jupe se déchirait aux aspérités de l'arbre, et que, parvenue au sommet, tout le fond était resté après une branche.

— Venez voir! venez voir!... crie la jeune fille lorsqu'elle est au sommet de l'arbre, je parie que personne ici ne grimpe aussi bien que moi !

Le papa et la maman arrivent, ainsi que toute la société, pour voir cette jeune fille qui grimpe aux arbres comme un singe.

— C'est un écureuil! dit Théobald.

— Ma fille, tu me fais peur! Descends, dit Abricotine, c'est très-imprudent, cela!...

— Non, non... il n'y a pas de danger!... Voyez comme j'étreins l'arbre!...

Et mademoiselle Théodorine, en entourant le sycomore de ses bras et de ses jambes, a fait remonter sa jupe. Alors on voit parfaitement que son pantalon n'a plus de fond, et presque tous les locataires se mettent à rire, tandis que la jeune fille crie toujours :

— Regardez!... regardez!... Voyez-vous?

— Ma fille, descendez bien vite... vous avez déchiré votre pantalon! crie Abricotine.

— Non... ça n'est pas vrai!... je n'ai rien déchiré!..

— Décidément, dit le major, elle tenait à nous faire voir son... agilité!

XXIII

Héroïsme de coquetterie.

Madame Rubencourt a quitté le bras d'Endymion pour courir se mettre sous l'arbre, afin d'être plus tôt près de sa fille et de réparer autant que possible l'accident arrivé à sa toilette; M. Théobald a, d'un ton sévère, ordonné à sa fille de descendre, tandis que celle-ci s'obstine à rester où elle est, en criant :

— Regardez!... regardez bien!

Profitant de la liberté qu'on lui a rendue, le petit homme aux parfums se hâte de s'éloigner de la société et de courir au salon. Camille venait d'y descendre; elle était assise près du piano et regardait de la musique.

— Ah! c'est mon bon génie qui m'a conduit ici! s'écrie Endymion, en saluant la jeune dame à plusieurs reprises. En venant aujourd'hui aux Prés, belle dame, je ne vous cacherai pas que mon plus grand désir... je pourrais même dire mon unique but, était de me retrouver avec vous...

— En vérité, monsieur, vous êtes trop honnête! répond Camille avec un léger sourire, et je m'étonne que ne m'ayant vue qu'une fois...

— En faut-il davantage, madame, pour être subjugué par vos grâces... par vos attraits... par le charme de votre conversation, par?...

— Monsieur, je dois vous dire que je déteste les compliments... Vous m'obligerez donc beaucoup en cessant de me tenir un langage qu'il ne me convient pas d'entendre.

Le ton sérieux avec lequel la jeune femme vient de dire ces mots démoralise Endymion, qui ne sait plus quelle mine prendre, ni sur quelle jambe se tenir. Enfin il balbutie :

— Madame, pardon... est-ce que je vous aurais dit quelque chose d'inconvenant?... J'en serais désolé... veuillez le croire... et ce serait sans le vouloir...

— Non, monsieur, je ne me trouve pas offensée de votre langage... il est, du reste, celui de presque tous les hommes, lorsqu'ils rencontrent une femme... qui ne leur déplaît pas...

— Ah! madame, ceci ne saurait peindre ce qui se passe dans...

— Tous les hommes font la cour aux dames qu'ils trouvent un peu bien... c'est tout naturel... je ne les blâme pas...

— Alors, vous permettez...

— Moi, monsieur, je ne suis pas comme les autres femmes, je ne veux pas qu'on me fasse la cour...

— Vous ne le voulez pas!... Pourquoi?

— Parce que cela ne servirait à rien, et qu'il n'y a que les coquettes qui se plaisent à entendre des déclarations auxquelles elles ne veulent pas répondre.

— Et vous n'êtes pas coquette, vous, madame?

— Du moins, je l'espère, monsieur. Si je l'étais, ce serait donc sans m'en douter.

— Mais, enfin, madame, vous ne pouvez pas empêcher qu'on vous aime?

— Monsieur, l'amour ne vit pas sans espérance... chez les hommes, du moins. N'en ayant pas avec moi, si l'on m'aimait, par hasard... je suis certaine que l'on ne m'aimerait pas longtemps.

— Madame, tous les cœurs ne sont pas les mêmes... Le mien n'avait pas encore été véritablement épris, mais depuis que je vous ai vue...

— Vous m'avez vue une seule fois, et pendant fort peu de temps... permettez-moi de penser que tout ceci n'est pas sérieux.

— C'est très-sérieux, madame, votre image est là... gravée dans mon cœur.

— Monsieur, si vous ne voulez pas changer de conversation, je vais quitter ce salon... car je ne comprends pas que l'on veuille forcer une femme à entendre des choses qui lui déplaisent.

Endymion est consterné; il ne trouve plus rien à répondre; mais il se regarde dans une glace en se disant :

— Cependant, je suis aussi joli garçon qu'à l'ordinaire, et rien n'est dérangé dans ma toilette, ni dans ma coiffure!...

L'arrivée d'une partie de la société met fin à l'embarras de ce monsieur. En trouvant Endymion en tête-à-tête avec la belle locataire, Abricotine se pince la bouche et lui dit :

— Ah! je ne m'étonne plus si vous nous avez quittés si vite... vous aviez quelqu'un à rejoindre ici!... Quelle est cette nouvelle venue?

— C'est madame Édouard.

— Ah! c'est ça, madame Édouard!... pour laquelle on

fait tant d'embarras!... Cette soi-disant beauté!... Ah! ah! la bonne blague! une figure de statue! pas pour deux sous de physionomie!...

— Théodorine, voilà un piano, dit l'homme de lettres à sa fille, tu vas nous jouer quelque chose...

— Non, je ne sais rien par cœur.

— Les bons professeurs recommandent toujours à leurs élèves de ne point jouer sans musique; c'est le moyen de bien déchiffrer, dit Théobald à la société.

— Eh bien! voilà de la musique sur le piano, dit le major; mademoiselle n'a qu'à nous jouer de celle-ci...

— Oh! non... je ne joue que ce que j'ai appris!...

— Leurs professeurs leur recommandent aussi de ne jouer que ce qu'elles savent.

— Alors, les élèves ne savent donc pas jouer à livre ouvert?

— Pardonnez-moi, major, à livre ouvert... dans ce qu'elles ont étudié. Théodorine, pourquoi ne nous jouerais-tu pas cette polka que je t'ai achetée?... tu la sais.

— Mon professeur m'a défendu de jouer des polkas ou des contredanses, parce que cela gâte la main...

— Ah! c'est juste... oui... je l'avais oublié; les maîtres ne veulent pas que l'on fasse danser... c'est de la mauvaise musique...

— Voilà des maîtres bien cruels, s'écrie le major, qui empêchent leurs élèves d'être utiles et agréables en société!

— Ma fille est faite pour danser et non pour faire danser les autres! dit Abricotine en essayant de prendre un air de grandeur qui ne va pas du tout à sa physionomie, et la jeune fille, qui veut singer sa mère, ajoute :

— Pas si bête que de faire danser les autres!

— Mademoiselle, dit Eolinde, j'ai connu des jeunes personnes qui n'étaient pas bêtes du tout, et qui ne craignaient pas de toucher du piano pour faire danser...

— Ah! c'est que probablement elles étaient laides, et on ne les aurait pas invitées...

— C'est une peste que cette petite fille! dit tout bas Eolinde à son oncle.

— Le fait est que j'aime encore mieux mademoiselle Tulipet; elle *écosse* ses parents, c'est vrai, mais du moins elle ne les dément pas continuellement.

L'homme de lettres vient de s'approcher de madame Édouard, qui se tient à part et n'a pas l'air d'écouter la conversation; il l'examine en disant à Endymion :

— Elle est fort bien, cette dame!...

— N'est-il pas vrai?... Je la trouve ravissante!...

— Figure spirituelle... distinguée...

— Votre femme prétend qu'elle n'a pas de physionomie..

— Eh! mon cher, avez-vous jamais rencontré des femmes rendant justice à une personne de leur sexe? Plus cette personne sera jolie, gracieuse, piquante, plus elles en seront jalouses, et par conséquent elles ne s'attacheront qu'à lui découvrir des imperfections, des défauts, des ridicules, si cela est possible...

— C'est vrai... c'est très-vrai... oh! comme vous possédez votre beau sexe!

— Vous devriez le connaître mieux que moi, vous qui passez votre temps à le séduire...

— Eh! mon cher, c'est que je me laisse séduire aussi, et alors il est si facile de nous tromper...

La cloche du dîner met fin aux conversations. On quitte le salon pour se rendre sous la tente. Endymion s'approche de Camille en lui disant d'un air timide :

— Madame veut-elle bien accepter ma main?

— Volontiers, monsieur, répond madame Édouard en prenant le bras qu'on lui présente.

Abricotine jette alors un regard furibond sur Dufourré; Théobald a offert son bras à la nièce du major; celui-ci

est sorti le premier sans donner la main à personne; il ne reste bientôt au salon que M. Grandbec, qui vient offrir à madame Rubencourt d'être son cavalier; mais la grosse dame prend le bras de sa fille en s'écriant :

— Merci, monsieur, je ne tiens pas à avoir le bras d'un homme... je préfère celui de ma fille... Viens, ma chérie, tu es bien contente quand ta mère s'appuie sur toi, n'est-ce pas?

— Ah! non, tu es trop lourde... ça me fatigue.

On se met à table, et madame Pothery, se rappelant ce que Dufourré lui a demandé, ne manque pas de le placer à côté de madame Édouard. Abricotine se trouve entre M. Grandbec et le major. Furieuse de ce qu'on n'a pas mis Endymion à côté d'elle, elle s'écrie :

— Je ne sais pas pourquoi madame Pothery m'a placée ainsi... ordinairement, je ne suis pas de ce côté-là...

— Mais, chère dame, répond madame Pothery, je vous ai donné une des meilleures places, et il me semble...

— Je veux être à côté de ma fille, madame, je désire ne pas être séparée de ma fille... Viens près de moi, Théodorine, on te fera une place...

— Ah! bien, non... je suis bien où je suis, moi!...

— Mademoiselle, obéissez à votre mère tout de suite!...

— Ah! que c'est ennuyant, ça... on ne me laisse jamais tranquille...

— A propos de quoi fais-tu cette scène à ta fille? s'écrie Théobald, en prenant à son tour la parole; que signifie cette idée de vouloir qu'elle soit près de toi?... Il me semble qu'ici elle n'a aucun danger à courir!

Mademoiselle Théodorine avait d'autant moins de dangers à courir, qu'elle était placée entre les deux vieilles dames qu'elle avait bousculées dans le jardin. Mais elle avait déjà remarqué que madame Belloie était sourde, et

elle voulait profiter de l'infirmité de cette dame pour lui faire des niches.

— Monsieur, reprend Abricotine avec colère, depuis quand vous interposez-vous entre moi et ma fille?... Est-ce que je ne suis plus sa mère?... Est-ce que mes droits ne sont pas sacrés?...

— Mon Dieu! il n'est pas question de tout cela... Si tu le prends par là, je suis son père, moi, j'ai autant de droits sur elle que toi...

— Oh! non! oh! non!... oh! non!...

Cette scène de ménage menaçant de devenir par trop intime, le major se lève, en disant :

— Tenez, mademoiselle, prenez ma place; je suis bien partout, moi, pourvu qu'on me serve bien.

Cette fois, mademoiselle Théodorine est forcée d'obéir; elle va en rechignant se placer à côté de sa mère, et Théobald se contente de hausser les épaules.

Pendant que ceci se passait, Endymion, enchanté d'être assis à côté de madame Édouard, ne sait quelle mine faire pour être bien gentil; s'occupant fort peu des regards furibonds que lui lance Abricotine, il tâche de se montrer obligeant, prévenant pour sa voisine, qui répond gracieusement à ses politesses. Puis il rajuste les bouts de son col, tire son gilet, que son ventre fait un peu remonter, et de temps à autre passe même la main dans son toupet pour rejeter ses cheveux en coup de vent.

— Nous n'avons pas ce cher Pothery aujourd'hui? dit le major à la maîtresse de la maison, qui sert son potage avec dignité, en répétant à chaque assiettée qu'elle passe :

— Il est au macaroni!...

— Et il est bouillant! dit Grandbec en faisant la grimace parce qu'il vient de se brûler.

— Mon mari n'a pas pu venir aujourd'hui... il est invité

à dîner avec des peintres. Pourvu qu'on ne lui fasse pas trop de charges !...

— Est-ce que ce sont des peintres en bâtiments?

— Non, monsieur, ce sont des décorateurs qui travaillent pour le théâtre... des jeunes gens de beaucoup de talent... L'un a déjà fait un torrent pour le petit Lazary et l'autre un palais chinois pour la Gaîté...

— Monsieur le major veut-il du potage au macaroni?

— Comment, si j'en veux!... pour deux même... Madame Belloie n'en prendra pas; je lui ai dit que c'était le ver solitaire que l'on faisait cuire dans du bouillon.

— Vous en êtes capable...

Cependant Endymion a déjà essayé vainement de goûter à son potage qui est trop chaud.

En se penchant de nouveau pour le souffler, quelque chose tombe tout à coup dans son assiette, que cela remplit presque entièrement.

Que l'on juge de la stupéfaction du beau monsieur, en reconnaissant son faux toupet qui s'est décollé de dessus sa tête et a glissé dans son potage, sur lequel il se baissait pour souffler.

Une sueur froide inonde le front d'Endymion, qui se dit qu'il est perdu, qu'il n'a plus aucun espoir de séduire la dame qu'il adore, si elle s'aperçoit qu'il est chauve. Le péril est imminent... le danger pressant... Comment se tirer de là?

Dufourré commence par fourrer avec sa cuillère son toupet au fond de son potage, de façon qu'on ne puisse l'apercevoir, puis, jetant sa serviette sur sa tête à la manière des Arabes, il pousse un cri en disant :

— Quelle douleur!... Dieu... quelle douleur!... Mesdames, mille pardons... Mais me permettez-vous de mettre mon chapeau?... C'est une douleur névralgique que j'ai quelque-

fois dans la tête ; quand cela me prend, si je n'ai pas très-chaud je souffre comme un damné...

— Mettez votre chapeau!... On vous le permet... Est-ce qu'il faut se gêner à la campagne?... Mettez-le bien vite!

Endymion ne se fait pas répéter deux fois ce conseil; il quitte la table, toujours en tenant sa serviette sur sa tête, il va prendre son chapeau, et le changement de coiffure se fait avec tant de dextérité que personne n'a pu s'apercevoir de ce qui lui manquait.

Cette opération terminée, Endymion va reprendre sa place à table et regarde avec terreur son assiettée de potage ; mais le toupet n'a pas surnagé, il est resté au fond.

Il ne s'agit plus que de savoir si on se résoudra à l'avaler... D'abord, son propriétaire frémit devant cette extrémité. Cependant, s'il laisse cet objet en ne mangeant pas le potage, la cuisinière le trouvera en lavant les assiettes ; ce postiche est assez volumineux pour qu'on le remarque. Mademoiselle Rose-d'Amour est curieuse et mauvaise... Elle voudra s'assurer de ce que c'est, puis elle ira dire partout qu'elle a trouvé un faux toupet dans l'assiette de quelqu'un... Ce quelqu'un, elle saura qui, car Endymion sera le seul qui n'aura pas touché à ce fameux potage au macaroni. Toutes ces raisons sont concluantes, et notre beau monsieur prend héroïquement sa résolution, en se disant :

— Il faut avaler le toupet !

Aussitôt, prenant son couteau et sa fourchette, notre élégant coupe en tous sens dans son potage, parce qu'il sait bien qu'il lui serait impossible de ne faire qu'une bouchée de son toupet ; mais il ne vient pas facilement à bout de ce qui est au fond de son assiette ; les cheveux et le tissu auquel ils sont attachés offrent plus de résistance qu'une vieille volaille.

Le major, qui voit Endymion suer sang et eau en découpant son potage, s'écrie :

— Qu'est-ce que vous faites donc?... Comment! vous découpez votre macaroni?...

— Oui, je ne l'aime qu'en petits morceaux, et celui-ci est tout en longueur.

— Mais il est très-cuit!... Vous le couperiez parfaitement avec votre cuillère...

— Et si je préfère le couper avec un couteau! Il me semble que cela ne fait de mal à personne?...

— Oh! à votre aise... Mais c'est que vous y mettez une action!... On croirait que vous vous débattez avec un vieux coq.

Endymion, après bien des efforts infructueux, est parvenu à faire quatre morceaux de son toupet; il en avale un en faisant la grimace; au second, il lui prend une quinte de toux.

— N'est-ce pas que ce potage est excellent? dit madame Pothery au malheureux Dufourré, qui est obligé d'avaler un grand verre d'eau parce qu'il sent qu'il étrangle.

— Oui, madame, oui... Oh! il est délicieux...

— Vous buvez de l'eau en mangeant votre potage? dit le major.

— Mon Dieu, monsieur, si j'ai soif?... Est-ce que je ne puis pas boire?... En vérité, vous vous occupez trop de ce que je fais... Cela devient une persécution!...

— Oh! si vous vous fâchez, c'est différent...

— Je ne me fâche pas, mais... Hum! hum!... il me semble que l'on peut bien boire... Hum! hum!... surtout quand on tousse... Je ne sais pas ce que j'ai dans la gorge... ça me pique...

— Cependant le potage n'est pas trop salé... J'en appelle à toute la société...

— Il est parfait! dit M. Grandbec; aussi j'en redemanderai.

Madame Pothery se repent d'avoir tant vanté son potage;

cependant elle en redonne une demi-cuillerée au propriétaire-portier, en lui disant :

— Pardon, mais il faut qu'il en reste pour Rose-d'Amour... Elle le mérite bien.

Pendant que l'on sert Grandbec, Endymion est parvenu à avaler une troisième partie de son toupet.

Cette fois, dans l'espoir qu'il passera plus facilement, il en fait une boulette qu'il tâche d'ingurgiter comme on prend un médicament désagréable.

La boulette a passé, mais elle lui reste sur l'estomac, et il sent qu'il lui sera absolument impossible d'avaler la dernière partie de sa coiffure.

Dans cette extrémité, lorsque le morceau honteux est dans sa cuillère, il le fait adroitement tomber dans sa serviette, et, de là, le jette facilement sous la table.

Cette affaire terminée, Endymion se sent plus à l'aise, bien que sa boulette de cheveux lui pèse toujours sur l'estomac. Mais il avale force verres d'eau, sans faire attention aux regards malins du major, et, au bout de quelques instants, tâche de faire l'aimable avec sa voisine, sans se soucier de ce qu'en pensera madame Rubencourt.

Le dîner marchait sans encombre, lorsqu'un petit chat, commensal de la maison, se met à miauler, à tousser d'une façon déchirante.

— Eh! mon Dieu !... qu'est-il donc arrivé à Fouyou? dit madame Pothery, il a l'air d'étrangler... Cependant, nous ne mangeons pas de poisson...

— Non, dit le major, bien qu'au premier aspect votre bœuf entouré de pommes de terre m'ait un moment fait illusion...

— Rose-d'Amour, voyez donc un peu ce qui est arrivé à notre chat... il étrangle... Je crains qu'il ne fasse ici des inconvenances... emmenez-le...

— Il n'est plus temps, dit Rose-d'Amour, voilà Fouyou

qui rend tout ce qu'il a mangé... Ah ! ben... je ne m'étonne pas s'il étranglait... il avait avalé une boulette de cheveux... Ah ! quelle horreur !... Où diable a-t-il été chercher ça?...

— Rose-d'Amour, assez !... Ces détails ne sont pas convenables pendant qu'on dîne...

— Cependant, madame, comme je ne mets pas de cheveux dans mes ragoûts, je voudrais bien savoir où ce chat a pu trouver...

— Assez, encore une fois ! et enlevez le bœuf !

Rose-d'Amour obéit en jetant un regard sournois sur Endymion, qui a toujours son chapeau sur la tête, et vient encore d'avaler un grand verre d'eau.

XXIV

Entretien mystérieux.

— Et comment va votre mal de tête, monsieur? demande Camille à son voisin.

— Vous êtes mille fois trop bonne, madame, cela va mieux... parce que j'ai chaud ; cependant je souffre encore.

— Mais je n'y pensais pas, dit madame Pothery, j'ai ici la casquette de mon mari... qui est garnie de poils... elle vous ira, j'en suis sûre, et vous aurez bien plus chaud qu'avec un chapeau... Rose-d'Amour !....

— Mais non, madame, je vous remercie, dit Endymion, je ne veux pas de casquette, je suis très-bien ainsi...

— Vous aurez beaucoup plus chaud avec la casquette de Pothery, elle vous ira très-bien... Rose-d'Amour, allez chercher la casquette de monsieur !

— Encore une fois, c'est inutile ! s'écrie Endymion avec

un peu d'emportement, je ne veux point de casquette... je n'en ai jamais mis, je ne veux pas en mettre.

— Vous voyez bien que vous taquinez monsieur, dit le major ; et, aujourd'hui, il ne faut pas s'y frotter... il n'est pas bien disposé...

— C'est sa névralgie qui en est cause, dit Théobald ; je connais cela, moi ; quand j'ai la migraine, je ne suis bon à rien !...

— Et il a souvent la migraine, ajoute Abricotine.

Endymion s'efforce de sourire en disant :

— J'espère que ces dames m'excuseront s'il m'est échappé quelques paroles trop vives... Je suis déjà assez malheureux d'être obligé de garder mon chapeau devant elles... On me pardonnera si cette circonstance influe sur mon humeur...

— Voici la casquette de M. Pothery ! dit Rose-d'Amour en entrant avec une espèce de tourte sans visière, et en se dirigeant vers Dufourré, qu'elle semble se disposer à décoiffer. Mais celui-ci se retourne vivement, arrache la casquette des mains de la domestique et la lance au hasard...

Malheureusement le hasard la fait tomber au beau milieu d'un plat d'œufs à la neige, qui était le plus bel ornement du dessert.

— Ah ! que c'est bête ! s'écrie la jeune Théodorine, jeter cette vilaine casquette dans le seul plat du dîner qui ait bonne mine !...

— Rose-d'Amour, pourquoi avez-vous apporté cette casquette ? dit madame Pothery avec colère.

— C'est vous qui me l'avez demandée, madame..

— On ne vous la demandait plus !

— Ah bien ! si vous ne savez pas ce que vous voulez... est-ce ma faute ?...

— Je suis désolé, mesdames, murmure Endymion, j'ai

jeté cette casquette... sans faire attention, je l'avoue... mais c'est la faute de cette cuisinière, qui est vraiment insupportable!

— Ce n'est pas que ce soit sale! dit le major en retirant la casquette du plat sucré, mais cela tient de la place!

— Qui est-ce qui veut des œufs à la neige? demande madame Pothery à ses convives.

Personne ne répond.

L'aspect de la tourte de M. Pothery coiffant le plat sucré a singulièrement indisposé les dîneurs.

Mademoiselle Théodorine seule s'écrie :

— J'en veux bien tout de même, moi... on ôtera le dessus!...

— Bah! dit le major, la casquette a emporté tout ce qu'elle avait touché, je me risque aussi.

— J'en accepterai également, dit M. Grandbec.

Enfin madame Belloie tend son assiette en disant :

— Pourquoi avait-on mis un couvercle dessus... ils sont donc chauds?...

— Non, madame, c'est froid... ce sont de ces chatteries qui flattent la bouche...

— Ah! c'était de peur des mouches. . Oui, oui, je comprends très-bien ; donnez-m'en, je les aime beaucoup.

— Allons, je vois avec plaisir que mes œufs ont du succès, malgré le petit incident de la casquette .. Rose-d'Amour, vous essuierez avec soin la coiffure de mon mari, n'est-ce pas?

— Oh! pardi! elle n'a rien à craindre... elle a fait son temps.

— Eh bien! mademoiselle, reprend madame Pothery en s'adressant à Théodorine, vous vous régalez, j'espère?... N'est-ce pas que ces œufs à la neige sont bien bons?...

— Oh! non, madame; ils ne sont presque pas sucrés...

On les fait meilleurs à ma pension, où, cependant, on ne prodigue pas le sucre...

— Décidément, mademoiselle, je vois que vous êtes fort difficile à contenter!...

La femme du journaliste, qui a conservé un secret ressentiment contre la maîtresse du logis, parce que celle-ci n'a pas placé Endymion près d'elle, s'écrie d'une voix stridente :

— Pourquoi donc trouvez-vous, madame, que ma fille est difficile à contenter?... Quel motif avez-vous pour dire cela?... Elle a mangé de tout... elle ne s'est plainte de rien... et, cependant, Dieu sait si votre potage au macaroni était mauvais... et salé!... il y avait dedans un vieux fromage infect!... cela prenait à la gorge: vous avez bien vu que M. Dufourré faisait des grimaces horribles en le mangeant... il est devenu violet!...

— En vérité, madame, je ne sais pas ce que vous avez aujourd'hui, mais rien n'est à votre goût... Il me semble que personne ne s'est plaint du potage...

— Il était excellent! dit M. Lentille, qui est enchanté de pouvoir contrarier la maman de la jeune fille qui a gâté son télescope.

— Vous entendez, madame?

— Eh! madame, il y a des personnes qui trouvent tout bon... On leur fricasserait une culotte de gendarme, qu'ils diraient que c'est délicieux!

Madame Pothery se pince les lèvres, prend un air de dignité et murmure :

— Je ne crois pas avoir jamais fait manger à mes convives de la culotte de gendarme... mais si cela continue, je cesserai de tenir ma table à la disposition des personnes qui viennent ici... en partie de plaisir ; je n'aurai que mes locataires, et encore j'y renoncerai peut-être, car je me donne beaucoup de mal... et, certes, ce n'est pas pour le

profit que j'en retire... sans compter que cela nuit à ma santé, à ma liberté d'action !...

— Allons, chère hôtesse, ne vous fâchez pas! s'écrie Endymion ; pour un mot dit... sans intention, j'en suis persuadé ; il ne faut pas vous brouiller avec vos amis.. On se trouve très-bien ici... puisqu'on y vient en foule... et moi-même, aujourd'hui, je comptais vous amener un ami de la haute volée... M. de Saint-Croisy... un ami de Théobald... un homme fort aimable...

— Il doit l'être s'il vous ressemble, répond madame Pothery en souriant à Endymion, qui, pour répondre à cette politesse, est sur le point d'ôter son chapeau en saluant. Mais il s'arrête à temps, sous le regard de Rose-d'Amour, qui murmure en attachant les yeux sur lui :

— Il a peur de s'enrhumer !... Par la chaleur qu'il fait... ça me semble ben drôle, à moi !...

On allait se lever de table. Tout à coup Endymion pousse un cri de joie en apercevant un monsieur qui s'avance vers la société.

— Eh ! c'est lui, le voilà !... C'est ce cher Saint-Croisy !.. Ah! quelle aimable surprise !...

— Est-ce que ce monsieur n'aurait pas dîné ?... murmure madame Pothery avec inquiétude. Rose-d'Amour, reste-t-il encore du potage?...

— Pas ce qui tiendrait dans mon nez... Merci ! on ne m'en avait déjà pas trop laissé...

M. de Saint-Croisy qui, en entrant dans le jardin, avait aperçu la tente où se tenait la compagnie, est bientôt auprès de ses connaissances Il serre la main de l'homme de lettres, salue gracieusement Abricotine et s'approche d'Endymion, tout en examinant avec beaucoup de soin toutes les dames qui sont réunies là. En apercevant Camille, un sentiment de satisfaction brille un moment sur son visage;

celle qui le cause n'a pas encore porté les yeux de son côté; elle parle avec le major, qui a déjà quitté la table.

— Est-ce que monsieur n'a pas dîné? dit madame Pothery, en faisant une révérence au nouveau venu.

— Oh! pardonnez-moi, madame, et je serais désespéré si ma présence dérangeait ici quelqu'un... Mais je reviens de Bondy dans mon cabriolet; en me trouvant si près de ce village, je me suis rappelé que ce cher Dufourré y était, et qu'il m'avait même engagé à l'y accompagner. Alors je n'ai pu résister au désir de venir lui serrer la main, en faisant connaissance avec une maison dont la propriétaire fait, dit-on, si bien les honneurs... Je m'en félicite, puisque je trouve ici, outre ce cher Dufourré, mon ami Théobald, sa gracieuse épouse... et... une société charmante!...

La voix du nouveau venu a tout à coup frappé Camille; elle se retourne avec une sorte d'effroi pour voir la personne qui vient de parler, et son regard se rencontre alors avec celui de Saint-Croisy; aussitôt elle pâlit, se trouble : son émotion est telle qu'il semble qu'elle va perdre connaissance.

Le major a remarqué l'effet que la présence de ce nouveau personnage a produit sur la jolie dame; il s'empresse de lui dire :

— Mon Dieu, madame, qu'avez-vous?... vous changez de couleur?... Certainement, vous avez quelque chose!...

— Mais non, monsieur, je n'ai rien, répond Camille en s'efforçant de surmonter son émotion, c'est-à-dire... un éblouissement qui m'a passé sur la vue...

— Voulez-vous un verre d'eau... de la fleur d'oranger?...

— Non, je vous remercie... c'est déjà passé...

— Madame serait indisposée? s'écrie Endymion, qui, après avoir serré la main de Saint-Croisy, se précipite

près de Camille. Voulez-vous que je coure chercher un docteur?... Madame Pothery, où y a-t-il un médecin ?...

— Encore une fois, monsieur, c'est inutile, dit Camille, qui a entièrement surmonté la terreur qui un moment avait glacé ses sens, je n'ai nullement besoin de médecin.

— Il ne faudrait pas vous gêner, ma chère dame ! s'écrie à son tour madame Pothery; nous enverrions à Pantin ou à Belleville... je crois même qu'il y en a un à Romainville...

— Fait-on de l'embarras pour cette femme! murmure Abricotine qui a quitté la table et se promène près de mademoiselle Eolinde; en vérité, ce serait une *sultanesse* qu'on n'aurait pas pour elle plus de petits soins...

— Vous savez bien que c'est l'habitude chez madame Pothery : tout nouveau, tout beau !...

— Je crois que nous n'y reviendrons pas dîner de longtemps !... Tout était mauvais au dîner, n'est-ce pas, ma fille?

— Ah! non... les petits pois étaient tendres... A la pension, ceux qu'on nous donne sont toujours durs... on y mêle de la vesce comme pour les pigeons.

Pendant que Camille dissimulait son trouble, M. de Saint-Croisy avait conservé un calme parfait; il ne faisait paraître que cet intérêt que tout homme de bonne compagnie témoigne à une dame qui se trouve indisposée, et, lorsque ce petit incident est passé, il dit à Endymion, qui s'obstine à vouloir aller chercher un médecin :

— Calmez-vous, mon cher, je vois fort bien, moi, que madame est entièrement remise, et que son malaise n'aura pas de suite ; mais je voudrais bien savoir par quel hasard, vous, homme du monde, je vous trouve à table avec des dames, et ayant gardé votre chapeau sur votre tête?... Je dois en conclure que c'est vous qui êtes indisposé, et que c'est pour vous que vous demandez à toute force un médecin.

Endymion tâche de rire, en répondant :

— C'est vrai... au fait... c'est moi qui me suis senti pris à la tête d'une telle douleur névralgique, que, ma foi! il m'était impossible de rester la tête découverte... J'ai demandé à ces dames la permission de mettre mon chapeau, elles me l'ont accordée ; mais je vous prie de croire que je suis très-mortifié de me trouver dans cette position...

— La souffrance excuse tout!...

Endymion se penche vers Saint-Croisy et lui dit à l'oreille, en lui désignant Camille :

— La voilà, cher ami, celle qui s'est emparée de mon cœur...

— Je l'avais déjà deviné.

— N'est-ce pas qu'elle est adorable?

— C'est une fort jolie femme, en effet, et, franchement, je n'en vois pas d'autre ici!

— Ah! il y a madame Rubencourt...

— Elle est bien, sans doute... mais ce n'est pas à comparer!...

— Oh! non, il y a la différence d'un ruisseau à un torrent!...

— Comment m'avez-vous dit que cette dame se nommait?...

— Madame Édouard.

— Elle habite seule ici?

— Entièrement seule... sauf les autres locataires...

— Et... vous écoute-t-on favorablement?

— Hélas!... je serais un fat si je le disais. Non, on est d'une extrême sévérité... on ne veut pas entendre parler d'amour...

— Phrases d'usage, qui ne doivent pas effrayer...

— N'est-ce pas?... Je crois que cela ne devra pas me décourager...

— A-t-elle de l'esprit, de la conversation?...

— Elle pétille d'esprit ; elle ne parle pas beaucoup, mais

le peu qu'elle dit est bien spirituel... Causez avec elle, vous en jugerez.

— C'est ce que je tâcherai de faire.

Tout le monde avait quitté la table, et chacun se promenait avec la société qui lui plaisait. Le major a couru rejoindre sa nièce et madame Rubencourt pour leur dire à voix basse :

— Je sais du nouveau... j'ai découvert quelque chose qui touche cette dame...

— Comment, votre madame Édouard?

— Justement.

— Ah! dites-nous vite...

— Cette dame connaît ce monsieur qui vient d'arriver...

— M. de Saint-Croisy?

— Oui...

— Qui vous fait penser cela?

— J'étais auprès d'elle ; c'est la vue de ce monsieur qui est cause qu'elle s'est trouvée mal... Je la regardais en ce moment; en l'apercevant, c'est extraordinaire l'impression qu'elle a éprouvée... il y avait de la terreur, du désespoir dans ses traits.. Elle est devenue pâle... puis jaune, puis verte.

— C'est un de ses anciens amants, auquel elle aura joué de vilains tours, dit Abricotine, et, en se trouvant avec lui, elle a eu peur qu'il ne lui fasse une scène. Je parie tout ce qu'on voudra que c'est cela!...

— Les anciens amants font donc des scènes, maman? dit mademoiselle Théodorine, qui écoutait cette conversation.

— Mademoiselle, taisez-vous, ceci n'est pas de votre compétence. J'aime à croire, d'ailleurs, que vous ne savez pas ce que c'est qu'un amant!...

— Mais si, maman ; à la pension, nous en parlons sou-

vent, et on dit que notre sous-maîtesse en a deux ; mais je ne sais pas quel est l'ancien...

— Assez, mademoiselle, assez ; je vous répète que ceci n'est pas de votre âge... Plus tard, je ne dis pas... c'est-à-dire quand vous serez mariée... Oh ! mais, non !... Cette petite fille me fait dire des bêtises !... N'importe ! j'en reviens à ce que je disais de cette madame Édouard... c'est une pas grand'chose !...

— Prenez garde ! je crois que vous allez trop loin, dit le major ; moi, je suis venu vous faire part de cette observation, mais je n'accuse personne.

Pendant que cette conversation avait lieu près du joli pavillon, Camille avait quitté la société en se dirigeant vers une allée solitaire, au bout de laquelle étaient un bosquet et un banc. Cette partie du jardin était rarement visitée par les promeneurs. La jeune dame s'y est rendue lentement et comme quelqu'un qui s'attend à être suivi. En effet, à peine est-elle assise sur le banc, que Saint-Croisy se trouve devant elle, et lui dit d'un ton protecteur, mais sans aigreur :

— Comment vous portez-vous, Camille ?

— Merci, monsieur, je me porte bien, répond la jeune femme en baissant tristement les yeux.

— Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus... Je vous croyais à Paris ?...

— Je l'ai habité longtemps...

— Et vous l'avez quitté pour cette campagne ?... Singulier goût !... Ma présence a paru tout à l'heure vous causer de l'effroi... et pourquoi donc cela ?...

— Monsieur... je l'avoue, je n'ai pas été maîtresse de ma surprise, et dans le premier moment...

— Vous avez peur de moi, je le vois bien... Quelle folie !.. Est-ce que je n'ai pas toujours été bon pour vous ?... trop bon, même, car vous m'avez fort mal récompensé...

— Monsieur...

— Oh! rassurez-vous, je n'ai pas l'intention de vous faire des reproches... Vous m'avez quitté... vous voulez être libre... soit; je ne m'y oppose pas... Vous avez cru peut-être que je ferais courir après vous... que je voulais à toute force vous retrouver pour vous obliger à revenir près de moi?... Vous êtes dans l'erreur... telle n'a jamais été mon intention.

Camille écoute ce qu'on lui dit avec une attention profonde; on dirait qu'elle tâche de deviner si on ne cherche pas à lui donner une fausse sécurité; mais elle continue à tenir ses yeux baissés et garde le silence.

— Ce que je désire, moi, reprend Saint-Croisy au bout d'un moment, c'est que vous soyez heureuse, et ce désir a toujours été le mobile de mes actions... Mais les femmes voient si souvent de travers... elles ne sont pas, comme nous, aptes à bien saisir le but qu'on se propose... Eh bien! voyons... êtes-vous heureuse, maintenant?... j'entends pécuniairement parlant... car c'est toujours là le pivot principal... l'argent d'abord, l'argent ensuite, l'argent toujours...

— Monsieur, je suis satisfaite de ma position.

— Je sais que madame de Lovenstein vous a laissé deux mille francs en rentes inaliénables...

— Quoi! monsieur, vous savez cela?

— Cela vous étonne?... Apprenez que je sais tout, que l'on ne peut rien me cacher... que, fussiez-vous à mille lieues de moi, cela ne m'empêcherait pas de connaître vos moindres actions. Vous voyez que cela n'a rien de gênant pour vous, puisque vous faites toutes vos volontés et n'entendez même pas parler de moi... En venant ici, je vous jure que je ne m'attendais pas à vous y trouver... Je ne suis pas fâché, cependant, d'avoir eu cet entretien avec vous... de vous avoir revue... car je vous aime toujours,

moi... Oh! mon affection pour vous ne faiblira jamais! Vous ne m'en diriez pas autant, n'est-ce pas?...

Camille balbutie d'une voix à peine intelligible :

— Monsieur, je connais mes devoirs, et je sais tout ce que...

— Très-bien, très-bien, brisons là. J'en reviens à votre position de fortune : deux mille francs par an, c'est bien peu pour une femme, surtout si cette femme veut suivre les modes...

— Je vous assure, monsieur, que c'est bien assez pour moi. Je ne suis point une femme à la mode; je ne vais pas dans le monde... Je sors de chez moi le moins que je puis.

— Vous avez tort... ce n'est pas en se confinant dans la retraite que l'on fait son chemin... et ceci peut s'appliquer aux femmes ainsi qu'aux hommes... Enfin, si vous aviez besoin de quelques billets de mille francs, il ne faudrait pas vous gêner... La fortune s'est lassée de m'être contraire... je me trouve en ce moment dans une fort belle position... avant peu, je compte devenir millionnaire .. Mais, avant cela, j'ai là un portefeuille très-bien garni... je vais vous laisser quelques mille francs...

Déjà Saint-Croisy s'apprêtait à fouiller dans sa poche pour y prendre son portefeuille, mais Camille lui arrête le bras, en lui disant d'un ton plus ferme et dans lequel il y a presque du mépris :

— Gardez votre argent, monsieur, je n'en veux pas... Je ne sais pas dans quelle position je puis me trouver, mais je jure bien que je ne vous demanderai jamais de venir à mon aide.

Saint-Croisy referme son portefeuille, laisse échapper un sourire railleur, et s'écrie :

— Comme il vous fera plaisir !... à votre aise !... Et puisque je ne puis vous être bon à rien, je vous quitte... en vous souhaitant tous les bonheurs possibles, dans lesquels

je ne mettrai jamais le moindre obstacle... Vous l'entendez, je vous donne liberté entière... disposez de vous comme bon vous semblera ; tâchez seulement d'être heureuse.

— Je vous remercie, monsieur, et forme les mêmes vœux pour vous.

Camille s'est levée et fait un profond salut à Saint-Croisy, qui n'y répond que par une légère inclination de tête et s'empresse d'aller rejoindre Endymion, qui s'écrie en le voyant :

— Eh bien !... vous avez causé avec elle... qu'en dites-vous ?

— Charmante ! pleine d'esprit... mais qui se moquera de vous ; je ne vous conseille pas de vous y attacher.

— Ah bah !... vous croyez ?

— Après cela, je puis me tromper. Mais je pars, moi ; est-ce que vous ne retournez pas à Paris avec moi ?.. mon cabriolet nous attend...

— Ma foi ! si, je pars avec vous ; d'autant plus que ma position... avec ce chapeau... que je suis obligé de garder sur ma tête... et mon... potage... qui m'est resté sur l'estomac.. J'aime autant m'en aller tout de suite avec vous.

— Eh bien ! partons, alors...

— C'est cela, filons sans rien dire... c'est bon genre.

XXV

Le comte de Rochemart et son neveu.

Dans un bel hôtel du faubourg Saint-Honoré, un homme de cinquante-cinq ans, grand, maigre, mais ayant la démarche fière et la tenue un peu roide que l'on conserve encore

après avoir été militaire, se promenait à grands pas dans un vaste salon, s'arrêtait parfois pour regarder la pendule, puis, faisant un geste d'impatience, frappait du pied en disant entre ses dents :

— Il ne rentrera pas !

Cet homme, dont les traits fortement dessinés avaient quelque chose de dur et de dédaigneux, était le comte Arnold de Rochemart, et possédait deux cent mille francs de rente. Son abord était sévère : sa tête en grande partie dégarnie de cheveux, qui après avoir été très-noirs étaient devenus gris ; son front soucieux et sombre conservait presque continuellement un pli formé par le rapprochement des sourcils, et ce pli-là dénote ordinairement peu de gaieté chez celui sur lequel il prend racine. Le comte avait dû être bel homme, et la distinction de ses traits caractérisés avait pu faire de lui un beau cavalier ; mais il est probable qu'il n'avait jamais brillé par sa grâce et son amabilité.

Après s'être promené quelque temps dans l'appartement, avec une impatience que chaque instant semblait augmenter, le comte sonne avec violence.

Un domestique paraît : c'est un homme du même âge que son maître, et qui après avoir été son brosseur lorsqu'il était au service, l'a suivi dans l'état civil, en conservant toujours cette obéissance passive et prompte que l'on ne rencontre que chez les soldats. Maurice, tel est le nom de cet ancien serviteur, voulait toujours appeler son maître : Mon colonel, comme au régiment ; mais le comte, qui paraît vouloir rompre avec tous ses anciens souvenirs, a positivement défendu à son domestique de lui donner encore ce titre, ce qui a fait longtemps soupirer Maurice, qui a eu quelque peine pour s'habituer à dire : monsieur le comte, et auquel il arrive encore quelquefois de se tromper ; mais alors un regard sévère de son maître lui rappelle sa consigne, et il se hâte de réparer sa faute.

Du reste, Maurice est le type du bon serviteur : fidélité, dévouement à toute épreuve, discrétion et obéissance, voilà ce qui en fait un valet rare ; aussi le comte, tout en le grondant souvent, parce que gronder est devenu chez lui une habitude, lui accorde cependant toute l'estime qu'il mérite, estime qui va jusqu'à l'affection, bien qu'on ne la laisse jamais paraître.

— Monsieur le comte a sonné ? dit Maurice en s'arrêtant sur le seuil de la porte.

— Oui... Mon neveu est-il rentré ?

— Non, monsieur le comte.

— Et il est cinq heures passées !... Et il sait bien qu'il doit venir dîner avec moi chez M. de Valençay...

— M. Léoville sait très-bien aussi qu'on ne dîne pas avant six heures dans cette maison-là... comme dans toutes les autres... et encore on dit six heures... et souvent il en est sept...

— De quoi vous mêlez-vous, Maurice ? Qui est-ce qui vous demande tout cela ?

— Personne, monsieur le comte, c'est une réflexion que je me faisais à moi-même...

— Tâchez donc alors de ne point faire vos réflexions tout haut.

— Ça suffit, mon colonel...

— Hein ?

— Ah ! pardon... ça suffit, monsieur le comte ; c'est difficile quand on a eu si longtemps une habitude de ne point se tromper encore, d'autant que... d'ordinaire, bien qu'on ne soit plus dans les rangs de l'armée, les militaires ne renoncent pas pour cela à leur grade... Ainsi, il y a Pierre Dufloc, qui est resté chez son capitaine qui a pris sa retraite, et ça n'empêche pas qu'il l'appelle toujours : mon capitaine, et ça ne fâche pas le capitaine...

— Vous êtes bien bavard aujourd'hui, Maurice. Vous de-

vez savoir cependant que je n'aime pas cela... je fais ce qui me plaît et m'embarrasse fort peu de ce que font les autres. A quelle heure est sorti Léoville aujourd'hui ?

— A quelle heure ?... Oh ! pour cela je n'en sais rien, mon... monsieur le comte.

— Vous devriez le savoir.

— Moi ? Pardon, monsieur le comte, mais ce n'est pas dans ma consigne de me faire le mouchard de monsieur votre neveu, et vous ne me donnez pas cette consigne-là, parce que vous savez bien que ce n'est pas le métier qui convient à un ancien soldat !

— Vous ne savez pas ce que vous dites, Maurice, vous voyez les choses tout de travers... Mon neveu se dérange beaucoup depuis quelque temps, il a dans la tête un maudit amour qui lui fera faire des sottises... j'ai le droit de veiller sur lui... de savoir ce qu'il fait...

— Je ne dis pas le contraire, monsieur le comte, seulement...

— Seulement ?... Eh bien ! après, achevez-donc !...

— Je n'ose pas, monsieur le comte.

— Tout à l'heure il parlait trop, à présent il ne veut pas répondre. Corbleu ! parlez, Maurice, je le veux !

— Eh bien ! mon colonel... le comte... pardon, mais l'autre jour, devant moi, M. Léoville a dit très-clairement : Mon oncle aura beau gronder, il ne m'empêchera jamais de faire ma volonté ; j'en ai le droit, car je suis *major*.

— Ah ! il a dit cela ?

— Parfaitement, et même que cela m'a étonné, et que je me suis dit à part moi : « Comment donc que ça peut se faire que M. le vicomte Léoville soit *major*, sans avoir été au service ?... » Car il me semble qu'il n'a jamais été militaire...

M. de Rochemart n'écoute plus Maurice, il recommence à se promener dans l'appartement, en disant :

— Oui, sans doute, il est majeur... Il peut faire toutes les folies qui lui passeront par la tête; mais, ma fortune, j'en suis maître aussi, moi, et je puis ne point la lui laisser... Malheureusement il a déjà quarante mille francs de rentes du bien de sa mère, et avec cela il se trouve assez riche, et il serait capable de faire quelque mésalliance, de donner son nom à quelque femme née dans les derniers rangs de la société !. . ah ! voilà ce que je dois tout faire pour empêcher. Je ne méprise personne, mais je veux que chacun reste à sa place.

Maurice restait à l'entrée du salon, attendant de nouveaux ordres pour savoir ce qu'il devait faire. Mais l'arrivée du vicomte Léoville met fin à cette situation, et l'ancien troupier laisse le jeune homme avec son oncle.

Le neveu du comte est un jeune homme de vingt-sept ans, grand, mince, mais ayant dans toutes ces manières, cette élégance gracieuse de la bonne compagnie, qui n'a ni roideur ni prétention ; qui met à l'aise les gens qui sont au-dessous de vous, et ne permet pas à d'autres de vouloir se mettre au-dessus ; qui attire les personnes de mérite et repousse les sots, parce que ceux-ci devinent sur-le-champ qu'ils ne brilleront pas dans votre compagnie.

Léoville a une figure franche, spirituelle, aimable ; de grands yeux bleus qui se fixent sur la personne à laquelle il s'adresse et n'ont jamais l'air de donner un démenti à ses paroles ; la vivacité semble être l'essence de son caractère, et la gaieté sa fidèle compagne. Lors même qu'il est malheureux dans ses amours, Léoville ne passe point son temps à pousser de longs soupirs; il espère encore, il espère toujours, et avec l'espérance conserve sa gaieté, cet heureux don du ciel qui embellit tous les âges de la vie, donne la force de supporter les coups du sort, et, ce qui est si rare dans le monde, fait que l'on ne s'ennuie jamais dans votre société.

— Bonjour, cher oncle ; il n'est que cinq heures et demie, j'espère que je ne vous ai point fait attendre ? dit Léoville, en jetant son chapeau d'un côté et sa cravache d'un autre.

— Vous venez donc de monter à cheval, monsieur ?

— Mais, oui... j'ai été me promener à la campagne...

— Au bois, sans doute ?

— Non ! Toujours au bois de Boulogne, c'est délicieux, mais c'est monotone ; moi, j'aime à varier... Les environs de Paris sont charmants, je ne me lasse point de les parcourir...

— C'est-à-dire qu'après avoir inutilement cherché votre belle dans Paris, vous la cherchez maintenant dans la campagne, n'est-ce pas?

— Ma foi ! mon oncle, il y a beaucoup de vrai dans ce que vous venez de dire là. Cependant, je n'avais pas en vain cherché Camille dans Paris... je l'avais retrouvée, il n'y a pas bien longtemps... Un soir, dans un quartier assez désert, je vois passer une femme devant moi... sa taille, sa démarche, me frappent... il n'y a pas deux femmes qui aient sa tournure... Je me dis : « C'est Camille !... » et c'était bien elle. Je n'en saurais douter, car elle avait doublé le pas; elle ne voulait pas que je pusse l'atteindre. Tout à coup elle disparaît... elle était entrée dans une allée qui s'était refermée sur elle. Mais j'examine avec soin la maison, je suis certain de la reconnaître, et je m'éloigne, en me disant: « Demain je reviendrai... Je trouverai un prétexte pour visiter cette maison... et je verrai Camille. » Imbécile ! c'est sur-le-champ que j'aurais dû m'y introduire !... Le lendemain, lorsque j'allai y demander mademoiselle Hirberg, on me répondit : « Nous ne connaissons personne de ce nom-là... » Le charmant oiseau s'était déjà envolé.

— En vérité, Léoville, je ne conçois pas la persistance que vous mettez à poursuivre cette jeune fille ! Outre toutes les raisons qui mettent entre elle et vous des barrières in-

franchissables, vous voyez bien que cette... Camille ne veut pas de vous, puisqu'elle vous fuit continuellement.

— Ce n'est pas toujours parce qu'on n'aime pas les gens qu'on les fuit; un sentiment tout opposé peut faire agir de même...

— Alors, ce n'est qu'un raffinement de coquetterie? un calcul pour mieux augmenter la passion que l'on fait naître ?

— Il n'y a point de coquetterie, point de calcul dans la conduite de celle que j'aime... Vous la jugez mal, mon oncle ! Comment, après avoir vu Camille, peut-on lui supposer de vils sentiments!... Est-ce que, dans ses yeux, sur son front, on ne lit pas la pureté, la noblesse de son âme?... Mais, vous avez dû la voir, mon oncle, un jour que vous vîntes au château de madame de Lovenstein, car elle y était déjà ?

— Non, monsieur, je n'ai passé que quelques heures chez madame de Lovenstein, pendant lesquelles je n'ai aperçu ni maîtresse de piano, ni lectrice...

— Madame de Lovenstein avait voué le plus tendre attachement à Camille; celle-ci était malheureuse, sans asile, sans ressource, et elle avait à peine seize ans lorsqu'elle la recueillit et l'installa près d'elle, où elle serait encore, sans doute, si la mort ne lui avait pas enlevé sa protectrice...

— Comment cette belle demoiselle se trouvait-elle, à seize ans, seule au monde, sans parents, sans asile?... Vous a-t-on expliqué cela, à vous ?... D'où venait-elle ?... Où allait-elle ?

Léoville hésite un moment, puis répond:

— Ma foi ! mon oncle, je ne me suis pas inquiété de tout cela... Quand je vois une femme jolie, je commence par lui faire ma cour, je tâche de lui plaire ; on fait connaissance ensuite... l'amour doit marcher avant tout... Et que m'importe l'histoire d'une dame, si elle ne veut pas m'écouter ! C'est ce qui m'est arrivé avec Camille... et cependant...

oh ! quelque chose me dit là, au fond du cœur, que je ne lui suis point indifférent, qu'elle est sensible à mon amour... Quand je la vis pour la première fois chez madame de Lovenstein, il y avait beaucoup de monde au château ; Camille n'entrait jamais au salon, elle semblait craindre la société ; il fallut les vives instances de sa protectrice pour la décider à venir un soir se joindre à la réunion. Chacun fut charmé de sa grâce et de sa modestie ; elle semblait ignorer qu'elle était belle, et rougissait au moindre compliment qu'on lui adressait. Elle toucha fort bien du piano, mais ce fut surtout lorsqu'elle chanta que l'enthousiasme fut général !... Quelle voix ravissante !... Vous ne l'avez pas entendue chanter, mon oncle ?

— Eh ! non, monsieur ! Que m'importe à moi comment chante cette demoiselle...

—Ah ! c'est vrai, j'oubliais que vous n'aimez pas la musique... Quelle faute, mon oncle, de ne pas aimer la musique !...

— Avez-vous fini, Léoville ?

— Bref, dès ce moment, je sentis, moi, que mon cœur, que mon amour, que ma vie enfin étaient à Camille...

— Vous aviez déjà donné tout cela à beaucoup d'autres femmes, il me semble ?

— Non pas donné, mon oncle, mais prêté seulement. Ah ! vous pouvez me croire, je n'ai aucune raison pour vous mentir, à vous ; le sentiment que j'éprouve pour cette fille adorable ne ressemble pas à ces caprices, à ces amourettes que fait naître en nous la vue d'une beauté nouvelle. Je l'aime !... Ah ! je l'aime pour toujours, et la preuve que cet amour est vrai, c'est que l'absence, la séparation, rien ne peut l'éteindre... J'ai essayé d'oublier, cela m'est impossible !...

— Vous me faites pitié, mon neveu ! Vous aimez encore cette jeune fille parce qu'elle vous a résisté ; si elle vous

eût cédé, il y a longtemps que vous ne penseriez plus à elle et qu'un autre caprice vous eût fait oublier celui-là. Mais cette Camille est plus rusée que vous ne pensez ; elle s'est dit : « En repoussant les hommages que m'adresse ce jeune homme, en ayant l'air de le fuir, de le craindre, j'augmenterai sa passion, je l'amènerai au point de faire quelque sottise pour me posséder... Il en viendra peut-être jusqu'à m'offrir d'être sa femme !... Il oubliera pour moi son rang, sa naissance... tout ce qu'il doit à sa famille... Quand il en sera arrivé là, alors je m'attendrirai, je lui dirai que je l'aime... et il sera assez sot pour m'épouser !... » Voilà, j'en suis certain, le calcul de votre Camille.

Léoville a écouté tranquillement son oncle; lorsque celui-ci a fini, il sourit en lui répondant:

— Tout ce que vous venez de dire là pourrait produire sur moi une impression, si cela n'arrivait pas trop tard, mon cher oncle.

— Comment !... Que voulez-vous dire?

— Je veux dire qu'irrité des refus de Camille, dont cependant les beaux yeux ne m'ont jamais témoigné ni haine, ni aversion, mais que sentant enfin qu'il me serait désormais impossible d'être heureux sans elle, je lui ai offert d'être ma femme.

— Vous avez osé !...

— Pourquoi pas, mon oncle? J'ai bientôt vingt-sept ans; Je suis maître de ma fortune et de mes volontés... Vous me déshériterez, vous, mon oncle, je n'en doute pas; mais, peu m'importe ! Je ne suis point ambitieux, je me trouve assez riche de ce que je possède, et je pense que le bonheur ne se paye pas trop cher...

— Mais votre nom, monsieur, l'honneur de votre famille?...

— Oh ! ce sont là de grands mots !... Après tout, mon nom sera toujours le même... Un homme peut épouser une femme de basse extraction... il l'élève jusqu'à lui et ne

descend pas jusqu'à elle, ce qui est bien différent quand c'est la femme qui se mésallie. Mais, rassurez-vous, monsieur le comte, Camille n'est point telle que vous la jugiez; car, au lieu d'accepter ma main, elle m'a positivement refusé, en me disant qu'elle ne serait jamais ma femme.

— Elle vous a dit cela?

— Oui, elle m'a dit cela... non pas d'un ton dur et sévère, mais avec des larmes dans les yeux... et c'est pour cela que j'espère encore.

— Cette jeune personne est plus raisonnable que vous; elle sent qu'elle ne doit point entrer dans une famille qui la repousserait, et vous êtes un insensé de toujours courir après elle.

— On n'est point un insensé pour courir après ce qui peut nous rendre heureux.

— Voyons, Léoville, puisque cette Camille vous a dit qu'elle ne serait jamais votre femme, à quoi bon chercher encore à la retrouver?

— Ah! c'est qu'il y a différentes manières de prononcer un refus... Si celle qui vous dit qu'elle ne peut être à vous semble partager la peine qu'elle vous cause, c'est que les événements, les circonstances la forçent à repousser notre amour... Mais ces événements peuvent changer... d'autres circonstances peuvent renverser les obstacles qui existaient... et voilà ce que j'attends.

— Décidément, Léoville, vous n'avez pas le sens commun.

— Décidément, mon oncle, vous n'avez jamais été amoureux!

Le comte de Rochemart fronce les sourcils, le pli de son front se creuse encore davantage; puis il dit brusquement à son neveu :

— Venez-vous avec moi chez M. de Valençay?

— Non, mon oncle, car il y a là une fort jolie demoiselle

à laquelle on veut absolument que je fasse la cour !... Et comme je n'ai nullement envie de l'épouser, vous trouverez bon que je cède ma place aux autres.

— Allez au diable, mon neveu!

— S'il pouvait me dire où est Camille, je vous assure que j'irais tout de suite.

Le comte est sorti fort irrité, et le vicomte Léoville rentre chez lui changer de toilette, en se disant :

— Ce petit Sincère m'échappe sans cesse !... Quelque chose me dit pourtant qu'il sait où est Camille!

XXVI

Projets de séduction.

Après l'incident qui lui était arrivé à l'hôtel Pothery, Endymion a pris toutes les précautions possibles pour que son toupet ne puisse plus quitter sa tête sans sa permission, et lorsque, deux jours plus tard, il retourne aux Prés Saint-Gervais, il a mis jusqu'à de la colle forte sur son crâne pour y assujettir le supplément dont il orne son chef.

Il s'était senti si mal à l'aise le jour qu'il avait été forcé de garder constamment son chapeau sur sa tête, qu'il lui tarde de reparaître avec tous ses avantages et d'effacer l'impression défavorable qu'a pu produire sa prétendue névralgie; pour cela, il a soigné sa toilette un peu plus que d'habitude et mis un pantalon d'étoffe légère et presque collant, qui dessine parfaitement les jolies jambes qu'il se fa ittous les jours en s'habillant.

Dans le milieu de la semaine, il y a toujours moins de monde chez madame Pothery. Chacun s'occupe de ses affaires : le major seul, qui n'a rien à faire, flâne presque

continuellement dans le jardin, en tâchant de savoir ce qui se passe dans la maison. C'est surtout de madame Édouard que M. Piquevert voudrait connaître les occupations; depuis plusieurs jours, on n'a pas sifflé dans la rue, ni le soir ni le matin; le major en conclut que la belle locataire n'a pas reçu de visites; mais il a remarqué aussi que cette dame avait causé longtemps avec le monsieur présenté par Endymion Dufourré, et que, depuis ce moment, elle semble plus triste, plus préoccupée; il a donc existé des rapports entre madame Édouard et M. de Saint-Croisy? Quels rapports? Voilà ce que le major ne sait pas, mais qu'il serait fort curieux de découvrir. Et il se promène dans le jardin, n'ayant encore rencontré que madame Pothery, qui lui a demandé ce qu'il avait mangé à son déjeuner, et M. Lentille, qui, armé de son télescope, est en train de prendre un cerf-volant pour une comète.

Ces gens-là ne s'occupent pas de madame Édouard, aussi le major les a-t-il bientôt quittés pour aller se planter sur le perron de la maison, d'où l'on voit dans la rue et d'où l'on peut aussi, en levant les yeux, apercevoir les fenêtres de l'appartement occupé par la belle locataire.

Mais c'est en vain que le major lève les yeux de temps à autre, madame Édouard ne paraît point à sa fenêtre; les croisées du second étage restent fermées. Tout à coup, le major imagine une ruse dont il espère un grand succès il se met à siffler; il tâche de faire entendre l'air de *Jenny-l'ouvrière*. Mais le major siffle horriblement mal; il rate la moitié des notes; Camille ne saurait s'y méprendre. Et, lorsqu'il lève les yeux pour voir si son stratagème a réussi, l n'aperçoit que la tête de sa nièce Eolinde, qui s'est mise à sa fenêtre, d'où elle crie :

— Qui est-ce qui siffle donc comme cela?

— Chut! murmure le major en faisant signe à sa nièce de se taire.

— Comment! c'est vous, mon oncle? Ah! comme vous sifflez mal!... On ne vous prendra pas pour le rossignol, vous!

Le major, dépité, va quitter le perron, quand le bruit d'une voiture le retient. C'est un joli cabriolet de maître qui descend la grande rue et vient devant l'hôtel Pothery.

Le bel Endymion en descend. Il s'est fait accompagner de son domestique Jolibeau.

— Bon! se dit le major, voilà un amoureux de madame Édouard : certainement c'est pour elle qu'il vient ici!... Il a amené son domestique Jolibeau... tant mieux! c'est un garçon qui aime à bavarder.

— Est-ce que vous avez maintenant équipage? dit M. Piquevert en saluant Endymion.

— Je l'ai quand j'en ai besoin, major, c'est bien plus commode que de l'avoir toujours. Mais où allons-nous remiser?... Madame Pothery n'a pas d'écurie, je crois?...

— Je ne vois que le pigeonnier ; mais votre cheval n'y entrerait pas.

— Je sais où aller, monsieur, dit Jolibeau. Il y a sur la place une laitière qui loue des ânes, je mettrai le cheval dans son écurie, et je trouverai bien une place pour le cabriolet.

Jolibeau s'éloigne avec la voiture. Endymion entre dans la maison avec le major, qui a l'air de vouloir lui emboîter le pas.

— Est-ce que vous venez dîner ici aujourd'hui? demande M. Piquevert à Endymion.

— Mais, oui... c'est mon intention... J'étais libre aujourd'hui... Je me suis dit : « Allons passer la journée à la campagne... »

— Vous dînerez très-mal... Dans la semaine, on n'a que du réchauffé...

— Vous croyez?... Je tâcherai d'avoir un extra... Est-ce qu'il y a du monde au jardin?

— Oh!... il y a peu de monde... M. Lentille avec son télescope... madame Abraham, qui nettoie ses petits garçons, ce qui n'est pas bien gracieux à voir... madame Belloie et son amie qui se disputent à qui entrera la première dans le joli pavillon... Ces dames y emportent leur tricot... et y font des factions d'une heure. Voulez-vous que nous allions faire une partie de billard?...

— Non, je vous remercie... je suis trop fatigué.

— Vous n'êtes pas venu à pied, cependant?

— Justement, c'est la voiture qui me fatigue...

Ces messieurs étaient arrivés dans le salon du rez-de-chaussée, qui était entièrement désert. Endymion se jette sur le divan, en s'écriant :

— Comment! personne au piano!... Il y a cependant ici plusieurs dames qui sont musiciennes... entre autres mademoiselle votre nièce, je crois?

— Oui, et madame Edouard... Mais comment voulez-vous qu'on joue là-dessus?... Madame Pothery appelle cela un piano!... C'est un affreux chaudron!... J'aimerais mieux une vielle.

— Enfin... à la campagne... quand on n'a pas mieux...

— Vous n'avez pas amené votre ami... M. de... de Saint-Croisy, je crois?

— Oui, c'est son nom... Oh! il n'aurait pas pu venir... C'est un homme tellement lancé dans les affaires... et demandé partout!... C'est à qui le possédera!... Aussi n'est-il jamais chez lui...

— Ce n'est pas commode quand on veut le trouver... C'est un banquier?...

— Oh! il est tout ce qu'on veut... spéculateur... capitaliste...

— Agioteur, alors?...

— Comment, agioteur?... Qu'entendez-vous par là, major?

— J'entends un homme qui tripote des affaires avec de l'argent.

— Qui tripote!... Vous pourriez dire qui entreprend, qui dirige... Mais, pardon... je vais prendre l'air...

Endymion, qui n'était pas venu aux Prés pour causer avec le major, se dispose à se rendre au jardin, lorsque madame Pothery arrive en s'écriant :

— C'est donc vrai! Rose-d'Amour ne s'est pas trompée... elle me dit tout à l'heure : « Un cabriolet s'est arrêté devant chez nous... un joli cabriolet... pas de louage... Un monsieur en est descendu... C'est celui qui, dimanche, a gardé son chapeau sur sa tête et n'a pas voulu mettre la casquette de votre mari... » Moi, je lui ai répondu : « Vous rêvez, Rose-d'Amour ; M. Endymion Dufourré n'a pas l'habitude de venir nous voir dans la semaine, depuis qu'il n'a plus un logement ici... » Et, pourtant, elle avait raison... Ah! que c'est gentil de venir ainsi nous surprendre!... Et vos douleurs de tête sont-elles passées?

— Tout à fait, je n'y songe plus.

— Vous dînerez avec nous?

— J'y compte bien.

— Oh! vous tombez parfaitement... Figurez-vous que nous avons une blanquette... oh! mais, c'est à se lécher les doigts!...

— Comment! il y a encore de la blanquette aujourd'hui? s'écrie le major avec humeur ; mais voilà deux jours qu'on en sert!... Elle est donc éternelle, cette blanquette-là?... Alors, madame, vous devriez écrire sur votre maison : « Ici, on trouve de la blanquette à toute heure!... »

— Ah! major, ce n'est pas bien, ce que vous dites là. D'abord, hier, vous avez mangé comme quatre de ce plat dont vous dites tant de mal aujourd'hui...

— Il le fallait bien, il n'y avait pas autre chose!...

— Pas autre chose?... Et le poisson, ce superbe saumon au bleu qui pesait douze livres?...

— Je ne sais pas ce qu'il pesait, votre saumon, mais il n'était pas mangeable...

— Par exemple!... Pas la moindre odeur!...

— C'est vrai, il ne sentait rien... il n'avait aucun goût... et il était blanc comme du merlan!... Comme je n'ai jamais mangé de saumon dont la chair fût blanche, je suis persuadé que celui-là avait été chloroformé... C'est une nouvelle manière de désinfecter le poisson.

— Ah! quelle horreur!... En vérité, monsieur, si ce n'était par amitié pour mademoiselle votre nièce, il y a longtemps que je vous aurais prié de vouloir bien dîner chez vous.

— Eh! madame, sans ma nièce, il y a longtemps que j'aurais quitté votre *cassine!*

Le major s'en est allé brusquement après avoir dit ces mots.

Madame Pothery est restée comme pétrifiée; elle regarde Endymion en murmurant :

— Comment a-t-il dit?... Il appelle ma maison *cassine?*

— Ne faites donc pas attention... c'est un mot militaire : cela veut dire cuisine.

— Oh! c'est égal, je ne veux plus de cet homme-là chez moi... Je suis sûre que c'est lui qui a jeté dimanche une poignée de cheveux dans son assiette... Rose-d'Amour a trouvé cela... elle a eu très-peur; elle a cru que c'était une énorme araignée... Ensuite, le major est trop méchant... il dit du mal de tout le monde; il ferait battre des montagnes... Cette pauvre madame Édouard, ma belle locataire, en a-t-il dit sur son compte!...

— Comment! il a parlé sur madame Édouard?

— Ah! monsieur, des propos infâmes!... Comme il loge au-dessous d'elle, il paraît qu'il passait son temps à la

guetter .. D'abord, il a prétendu qu'elle recevait du monde dans la nuit...

— Ah ! bah ! des hommes ?

— Vous pensez bien que ce ne sont pas des femmes!...

— Est-ce qu'il a vu venir quelqu'un ?

— Il le dit... Il a soi-disant vu descendre l'escalier... Ensuite, c'était le matin, de grand matin, on sifflait sous la fenêtre de madame Édouard, pour avertir qu'on était là...

— On sifflait ?

— Parfaitement, au point d'imiter le rossignol.

— Vous avez donc entendu aussi ?

— Oui ; mais cela ne prouve pas que c'était pour madame Édouard, et, tenez, un peu avant votre arrivée, on a encore sifflé... Rose-d'Amour, qui, sans en avoir l'air, voit tout ce qui se passe, est sûre que c'était le major lui-même qui sifflait.

— Dans quel but ?

— Par pure méchanceté... Cet homme-là est capable de tout. Mais, pardon, il faut que j'aille à la cuisine donner de nouveaux ordres... Quant à la blanquette, n'allez pas penser qu'elle soit d'avant-hier, comme voulait vous le faire croire ce monsieur ; c'en est une nouvelle... toute de volaille... avec un peu de lapin pour donner du goût.

— Est-ce que je ne verrai pas votre belle locataire avant le dîner ?... Ne descend-elle pas un peu au jardin ?

— Ah ! mauvais sujet!... J'ai dans l'idée que vous êtes amoureux de madame Édouard ?...

— Et vous avez deviné ! Oui, chère madame Pothery, cette dame m'a volé mon cœur !...

— Depuis le temps qu'on vous le vole, comment pouvez-vous en avoir encore ?...

— Oh ! vous savez... le cœur est comme le phénix, il renaît de ses cendres... Il brûle, il se consume, puis il recommence !...

— C'est commode!... Quel dommage que mon bois ne fasse pas comme votre cœur!

— Si je me présentais chez madame Édouard, comme pour avoir des nouvelles de sa santé... pensez-vous que cette démarche la choquerait?

— Pourquoi?... Il n'y a pas de mal à aller s'informer de la santé des gens!... Après ça, je ne vous réponds de rien... Pothery a voulu aller faire le gentil chez cette dame... sous prétexte de s'informer si elle ne manquait de rien...

— Eh bien?

— Eh bien! elle l'a à peu près mis à la porte... Elle a bien fait... il a eu ce qu'il mérite, un homme marié!... Ah! que les hommes sont... Ah! mon Dieu! et le saumon!... Rose-d'Amour qui ne savait qu'en faire... courons vite...

XXVII

Danger des suppléants.

Madame Pothery s'est éloignée précipitamment. Endymion est resté dans le jardin, assez mécontent de ce qu'on veuille lui faire manger du saumon blanc. Mais ce qu'on lui a appris sur madame Édouard lui trotte dans la tête.

— Cette dame, qui a pris avec moi un air si sévère quand j'ai voulu lui parler d'amour, se dit Endymion, ne serait donc pas une vertu pour tout le monde?... Et si elle reçoit des visites la nuit... si on imite le rossignol, le matin, sous sa fenêtre... alors je suis un niais d'être si timide près d'elle!... J'aurais dû me présenter plus hardiment...

Oui, mais si ce major a inventé toutes ces histoires... et Saint-Croisy qui m'a dit que madame Édouard se moquerait de moi!... Sapristi! c'est embarrassant!... Dois-je me présenter chez elle... dois-je attendre qu'elle descende?... Si Jolibeau était là, il me donnerait un bon conseil... Les gens qui ont été au théâtre ont toujours des expédients pour toutes les situations... ils les prennent dans les pièces où ils ont joué, mais ça ne fait rien...

Et le beau petit monsieur se promenait dans le jardin, tantôt dirigeant ses pas vers la maison, tantôt rebroussant chemin, ne sachant à quel parti s'arrêter. Tout à coup son indécision cesse à la vue d'une dame qui vient de son côté. Il a bien vite reconnu la charmante locataire; il fait aussitôt quelques pas vers elle, et, loin de l'éviter, madame Édouard en fait autant; ils sont bientôt en face l'un de l'autre, et la jeune femme accueille Endymion avec le plus aimable sourire.

— Le hasard me sert merveilleusement! s'écrie notre dandy, puisqu'il vous amène maintenant dans ce jardin, madame, et me procure le bonheur de votre société.

— Mais ce n'est point le hasard, monsieur, qui me conduit ici, répond Camille. Je viens d'apprendre votre arrivée, et j'ai pensé qu'il ne vous serait pas désagréable d'avoir un peu de compagnie.

Endymion devient pourpre de plaisir; c'est pour lui que cette dame est descendue; elle le lui dit positivement; et il lui semble que cet aveu prouve clairement qu'il ne lui déplaît pas. Camille va s'asseoir sous un bosquet et fait signe au petit lion de se placer près d'elle. Celui-ci s'empresse de prendre la place qu'on lui offre et jette son chapeau sur le gazon, enchanté de montrer qu'il n'a plus besoin de le garder sur sa tête.

— C'est fort aimable à vous, monsieur, de venir nous voir quelquefois, dit Camille; tandis que Dufourré cherche

encore la jolie phrase par laquelle il veut entamer l'entretien, et répond en bégayant :

— Oui, c'est assez aimable!... Ah ! c'est-à-dire !... que c'est moi qui suis très-heureux, en venant ici, de vous y rencontrer... et de savoir que vous êtes descendue parce que vous saviez que j'étais là... Ceci me rend si confus que, véritablement...

— Vous avez bien fait de profiter du beau temps... la journée est superbe !...

— Je crois effectivement que la journée sera belle... Au reste, une journée est toujours belle lorsqu'on la passe près de vous, madame...

Très-content de ce qu'il vient de dire, Endymion passe hardiment sa main dans son faux toupet et s'assure en même temps qu'il ne bronche pas.

— Vous êtes venu seul aujourd'hui, monsieur ? reprend Camille.

— Oui, belle dame, je suis venu seul... avec mon domestique Jolibeau... un garçon qui habille très-bien...

— Il a été tailleur?

— Non ; je veux dire... qui bat très-bien les habits... et je suis très-rigide sur cet article !

— On s'en aperçoit ! dit Camille, en laissant échapper un sourire légèrement moqueur.

— Trop bonne, en vérité ! s'écrie Endymion, qui prend encore cette réponse pour un compliment, et se dit : « Elle est charmante avec moi, aujourd'hui ; elle m'accable de choses flatteuses ! »

— Vous n'avez pas amené... ce monsieur qui est venu vous chercher ici, dimanche ?

— Ah ! de Saint-Croisy ?... Non, je ne l'ai pas amené... je ne l'ai pas vu depuis dimanche...

— Ce monsieur est votre ami ?

— Oh ! ami intime... Je lui suis tout dévoué !

Camille regarde Endymion avec une expression où se peint l'étonnement; elle semble douter de ce qu'elle entend, puis reprend :

— Il y a donc longtemps que vous connaissez ce monsieur ?...

— Non, il n'y a pas très-longtemps; mais, entre gens distingués, quand on se convient, on se lie tout de suite... A la première vue, Saint-Croisy m'a plu... Je me suis dit : « Pardieu ! voilà un homme qui a bien bon genre... de vraies façons d'un habitué du beau monde... » Ah ! c'est que je m'y connais !... J'ai un tact pour juger les personnes rien qu'au premier coup d'œil... Il n'y a pas moyen de me tromper !... Quant aux femmes, elles sont plus difficiles à connaître... mais, lorsqu'elles réunissent à la beauté cette grâce... cette amabilité qui...

— Où donc avez-vous fait sa connaissance ?.

— Quelle connaissance?

— Celle de M. de Saint-Croisy?

— Mon Dieu, c'est au café... J'étais avec M. et madame Rubencourt, que vous avez vus ici... Théobald Rubencourt, homme de lettres et journaliste du premier mérite... qui éreinte tout le monde dans son journal, surtout ses amis... Toujours à cause du proverbe : « Qui aime bien châtie bien ! » Vous avez une robe délicieuse !...

— Et M. de Saint-Croisy était au café ?...

— Ah ! oui... il était venu dire bonjour à Théobald, avec qui il est fort lié... Alors, la conversation est devenue générale... Vous avez un petit bonnet qui vous sied à ravir !...

— Et que fait-il, ce monsieur, quelle est sa position ?...

Endymion commence à trouver qu'on lui parle trop de son ami ; il craint que Saint-Croisy n'ait déjà fait la conquête de madame Édouard, et répond d'un air moins gracieux :

— Il fait des affaires... il va exploiter une mine de charbon... il est très-riche!... Mais je présume, belle dame, que tout ceci vous intéresse peu? Je disais donc que ce bonnet vous va comme un ange!... Les rubans écossais sont d'une nuance si bien en harmonie avec vos cheveux!...

— Vous êtes certain de ce que vous dites là, monsieur? reprend Camille, qui semble de plus en plus étonnée de ce qu'elle entend au sujet de Saint-Croisy.

— Si j'en suis certain? répond le petit monsieur avec feu. Mais, regardez-vous dans une glace, belle dame, elle vous répondra pour moi!...

— Eh! monsieur, je vous demande si vous êtes certain que votre ami ait de la fortune?...

— Décidément!... il faut qu'il lui ait proposé de l'entretenir! se dit Endymion ; et, dans sa colère, il croise si vivement ses jambes, qu'en faisant passer la gauche sur la droite, il ne s'aperçoit pas qu'il a fait tourner le faux mollet de la première, si bien qu'il passe de derrière devant.

Dans son dépit, le petit dandy n'a pas remarqué cet accident, et s'écrie :

— En vérité, madame, mon ami est bien heureux!... Vous ne l'avez vu qu'un moment... et déjà vous vous occupez de lui... comme si vous étiez d'anciennes connaissances!...

Camille, qui n'a pas fait attention au changement de place du mollet, répond d'un ton grave :

— Et qui vous dit que je ne connaissais pas ce monsieur avant de le rencontrer ici?...

— Ah!... vous le connaissiez!... C'est différent... Pardon, belle dame ; mais, alors... si vous le connaissez... vous n'avez pas besoin de me questionner sur son compte... sur sa position...

— C'est parce que j'avais vu ce monsieur autrefois... dans une position... moins fortunée, que j'ai pu m'étonner

du changement qui s'est opéré dans sa situation. Mais il y a plusieurs années de cela... et, depuis ce temps... il a pu arriver bien des événements...

— Comment!... Est-ce que Saint-Croisy n'a pas toujours été très-riche?...

— Je vous répète que depuis plusieurs années je n'avais pas rencontré ce monsieur... et alors, même... j'ai pu être mal informée...

— Je vois que vous le connaissiez sans le connaître!

Madame Pothery qui arrive, suivie de loin par plusieurs de ses locataires, interrompt cette conversation en allant dire au petit lion :

— Vous mangerez des escalopes de saumon et vous m'en direz des nouvelles... et vous m'en redemanderez, et vous...

La propriétaire n'achève pas sa phrase. Comme rien n'échappe à ses regards, elle vient d'apercevoir la jambe de ce monsieur, dont le mollet fait face au public; elle demeure saisie, et ne sait si elle doit l'avertir de ce déraillement dans l'économie de ses formes.

— Je dîne toujours très-bien chez vous, ma chère madame Pothery; mais, du reste, je ne suis pas grand amateur de saumon, répond Endymion en se levant.

Alors quelques éclats de rire partent du groupe de locataires qui viennent d'arriver, et on entend le major s'écrier :

— C'est peut-être une nouvelle mode.. mais ça ne fait pas bien!

Madame Pothery, qui devine ce qui fait rire ses locataires, s'approche de Dufourré et lui dit bas et vite à l'oreille :

— Vous avez quelque chose de retourné!...

Le beau monsieur regarde son habit, passe ses doigts dans son toupet, mais ne songe pas à regarder ses jambes, tout en se disant :

— Qu'est-ce qu'elle me chante... quelque chose de retourné!... C'est encore de son saumon dont elle veut parler, sans doute .. Pourquoi donc ces dames rient-elles là-bas avec le major?... Ah ! voilà Étienne qui arrive avec son manuscrit... c'est cela qui les fait rire...

Étienne Vincent arrivait en effet dans le jardin, tenant sous un bras plusieurs rouleaux de papier. Jolibeau vient aussi derrière lui et se dirige vers son maître. Tandis que le jeune artiste salue la société en disant à tout le monde qu'il a trouvé un dénoûment magnifique et qu'il veut régaler la compagnie de l'audition de ses derniers tableaux, Jolibeau qui, d'un coup d'œil, a vu le revirement qui s'est opéré sur la jambe gauche de son maître, s'élance vers lui en lui criant :

— Monsieur, quelqu'un vous demande... vous attend à la porte... C'est pressé... venez vite!...

— On me demande... on m'attend ! dit Endymion, en regardant son valet de chambre d'un air surpris. Mais celui-ci lui fait des signes tellement bizarres qu'il se décide à le suivre; et, lorsqu'ils sont loin de la compagnie, Jolibeau lui dit d'un air désespéré :

— Votre jambe gauche, monsieur, votre jambe gauche!... Comment, diable, avez-vous fait cela ?

Endymion regarde et voit son mollet retourné. Aussitôt, comprenant ce qui faisait rire les locataires, et ne doutant pas que madame Édouard elle-même n'ait vu qu'il mettait des suppléants, il se frappe le front avec désespoir et se dirige vers la porte d'entrée, en s'écriant :

— Je suis déshonoré !... Partons, Jolibeau, partons !

— Comment ! monsieur, vous voulez... Mais, tenez, le voilà remis à sa place ; il n'y paraît plus. Vous direz que vous avez eu une crampe, monsieur.

— Oui, j'aurais pu le dire si je m'en étais aperçu tout de suite ; mais, quand on a une crampe, on le sent ; on ne reste

pas à causer, à faire l'aimable, avec son mollet retourné !... Non, c'est fini !... On a vu la supercherie !... Décidément, cette maison m'est fatale... Je n'y reviendrai plus ; partons, Jolibeau.

Pendant que le malheureux Endymion se sauve de chez madame Pothery, Étienne Vincent, en annonçant à ses locataires qu'il venait pour leur lire les derniers tableaux du *Mont Vésuve*, les avait presque aussitôt mis en fuite. Camille était depuis longtemps retournée chez elle, madame Abraham avait emmené sa marmaille; le major venait de faire volte-face avec sa nièce; bientôt il ne reste plus que la propriétaire pour écouter Étienne. Celui-ci s'empare d'elle, la fait asseoir sur un banc, s'y place à son côté et déploie un manuscrit, en lui disant :

— Vous allez entendre mes quatre derniers tableaux... Est-ce que vous avez entendu les huit premiers ?

— Vous me les avez lus au moins trois fois.

— Et vous en avez été contente, hein ?

— Enchantée... c'est superbe !

— Mais vous pouvez avoir oublié quelques détails, je ne ferais peut-être pas mal de vous relire le tout ?

— Comme vous voudrez... ça m'est égal.

La propriétaire semble résignée à son sort Mais Étienne n'a pas lu une demi-page qu'elle s'écrie :

— Ah ! les ognons brûlent !... Je les sens d'ici !... Et elle se sauve du côté de sa cuisine.

Étienne, demeuré seul vis-à-vis de son manuscrit, se demande s'il se le lira à lui-même... lorsque, en regardant de tous côtés dans le jardin, il aperçoit madame Belloie qui sort du joli pavillon. Courir à cette dame, la prendre sous le bras et l'emmener sur le banc, est pour Étienne l'affaire d'un instant; puis il montre son manuscrit à la vieille sourde, en lui disant :

— Je vais vous lire ça !...

— Ah! bon, tant mieux! répond madame Belloie qui croit qu'on va lui lire le journal. Ça me fera plaisir... Je ne suis pas du tout au courant.

— Alors, je vais vous lire tout!...

— Oui, oui, je me porte bien ce matin.

Après avoir lu cinq minutes, le nouvel auteur se tourne vers la vieille dame, à la fin d'une scène à effet, en lui disant :

— Qu'en dites-vous? Et la vieille dame lui répond :

— Lisez-moi aussi les annonces... Il doit y avoir une recette pour détruire les punaises!...

Vous croyez peut-être qu'alors Étienne ferme son manuscrit? Non, il continue de lire.

XXVIII

L'amour et l'amitié

Depuis que Camille avait rencontré M. de Saint-Croisy dans la maison qu'elle habitait, une secrète inquiétude semblait sans cesse l'agiter; on se doute bien qu'en venant trouver Endymion au jardin, elle n'avait pas eu d'autre but que d'obtenir par lui des renseignements sur la position de cet homme qui, quelques jours auparavant, lui avait offert des billets de banque.

L'entretien qu'elle a eu avec le petit lion n'a fait qu'augmenter ses doutes, ses incertitudes; elle est rentrée chez elle en se disant :

— Il est riche!... très-riche, à ce que dit ce monsieur. Mais où donc et comment a-t-il, en si peu de temps, gagné cette fortune?... Le jeu, peut-être!... Oui, ce ne peut être que par le jeu... car il jouait déjà lorsque je l'ai quitté...

Ah! s'il pouvait maintenant mener une conduite régulière... s'il pouvait être corrigé!... Oh! mais, le passé!... le passé, si honteux pour lui... pourra-t-il jamais le faire oublier?... Il a encore changé de nom... comme il faisait jadis dans chaque ville où nous nous arrêtions... il craint donc toujours d'être reconnu?... Et, pourtant, il a maintenant un aplomb, une suffisance... qui m'auraient trompée moi-même, si je ne le connaissais pas. Il ne me cherchait pas, a-t-il dit, il me laisse libre... il ne veut pas me forcer à retourner avec lui... Est-ce bien vrai?... Si je pouvais le croire!... Mais, je ne sais pourquoi, lorsque ses paroles cherchent à me rendre la tranquillité, il y a dans son regard quelque chose qui les dément... quelque chose qui me dit que je dois tout craindre de lui... que c'est mon malheur qu'il médite!...Ah! pourquoi donc faut-il que j'éprouve de tels sentiments pour quelqu'un que je devrais aimer et respecter?

Il y avait à peine un quart d'heure que Camille était livrée à ses pensées lorsqu'elle s'entend appeler dans l'escalier, et elle reconnaît la voix de sa propriétaire qui lui crie :

— Madame Edouard... est-ce qu'il est chez vous?

— Qui donc cela, madame? répond Camille en ouvrant sa porte.

— Mais ce beau petit M. Endymion Dufourré; il a disparu, on le cherche de tous côtés... impossible de le trouver!

— Je n'ai pas vu ce monsieur, madame. Mais pourquoi supposez-vous qu'il pourrait être chez moi?

— Ah! c'est qu'en arrivant il m'avait demandé s'il ne pourrait pas monter à votre appartement pour vous présenter ses hommages... Alors, il n'y aurait rien eu d'étonnant à ce qu'il vous eût suivie chez vous. Mais où donc se cache-t-il?... Qu'est-ce que cela signifie? Il m'a dit qu'il

venait dîner avec nous... J'ai fait faire un plat de friandise en extra... J'ai fait faire une sauce nouvelle au saumon, et ce monsieur serait parti comme la foudre au moment de se mettre à table?... Ce serait fort ridicule. Je sais bien qu'il avait un mollet de retourné... il a peut-être été vexé parce que je l'en ai averti... Il me semble, cependant, que cela valait mieux que de laisser le major faire des gorges chaudes à ses dépens !... M. Endymion se sera aperçu que l'on riait en regardant sa jambe... C'est pour cela qu'il sera parti... et c'est ce méchant Piquevert qui est encore cause de tout cela!... Ah! que j'ai cet homme-là dans le nez!... Venez-vous dîner, chère dame? nous avons Étienne, le jeune auteur, qui nous lira son dénoûment au dessert.

— Je vous remercie, madame; mais je suis indisposée, je ne descendrai pas.

— Allons, bon ! c'est comme un fait exprès.

Et madame Pothery court vivement à sa cuisine en criant à sa domestique :

— Rose-d'Amour, point de beignets soufflés... c'est inutile pour aujourd'hui; M. Endymion est parti... je les supprime.

— Ah ben! tant pis; ma pâte est faite pour les pets, et ça ne peut pas servir à autre chose...

— Vous ferez des crêpes avec, demain, pour déjeuner.

— Mais, ça fera des crêpes soufflées !... On ne fait jamais ce qu'on veut ici! Et c'est ce petit vilain bel homme pour qui on met ma cuisine sens dessus dessous?...

— Comment, vous appelez M. Endymion vilain bel homme ?

— C'est faux bel homme, que j'ai voulu dire!... Il a tout faux, cet être-là... D'abord, ce chapeau qu'il a gardé, l'autre jour, sur sa tête, est-ce que j'ai été sa dupe?... C'est sa perruque qu'il avait perdue, et dont j'ai trouvé un échantillon dans son assiette.

— Ah ! Rose-d'Amour, vous penseriez?...

— Oui, madame; et, aujourd'hui, est-ce que je n'ai pas aperçu, dans un coin du jardin, son laquais Jolibeau qui lui flanquait un coup de poing sur la jambe afin que son mollet reprît sa bonne place?...

— Rose-d'Amour, il ne faut pas ébruiter cela !

— Le plus souvent ! Si vous croyez que ça ne se sait pas déjà partout. Quant à moi, j'ai baptisé votre beau-fils; je ne l'appellerai plus maintenant que : Monsieur Dumolet ! et dès que je le verrai, je chanterai la chanson : *Bon voyage, cher Dumolet !...*

Le lendemain de cette aventure, sur les cinq heures et demie du matin, on sifflait devant la maison de madame Pothery ; mais, cette fois, ce n'était point le major, car on sifflait, en effet, à imiter le chant du rossignol.

Camille a reconnu le siffleur ; elle est descendue vivement ouvrir la porte à Sincère, et bientôt le jeune garçon est chez elle, où il se jette sur une chaise tout essoufflé et comme quelqu'un qui a besoin de reprendre sa respiration.

— Je suis bien contente de vous voir, dit Camille en tendant sa main à l'adolescent, car il y a longtemps que vous n'êtes venu... Je craignais que l'on ne fût malade chez vous.

— Non, madame; non, ma bonne amie !... Vous m'avez permis de vous appeler ainsi, n'est-ce pas?

— Sans doute, car je suis fière d'être votre amie !...

— Grâce au ciel, bonne maman se porte bien, et moi aussi, comme vous voyez... Ah ! si je ne suis pas venu depuis quelques jours, ce n'est pas faute d'envie, allez... J'aime tant à vous voir ?... à me trouver avec vous !...

— Bon Sincère... Mais comme vous paraissez fatigué, mon ami, vous êtes donc venu bien vite?...

— Je crois bien, j'ai presque toujours couru!...

— Et pourquoi donc courir?... Qui vous pressait tant? Il est encore de très-bonne heure...

— Dame!... C'est encore la faute de l'autre!... C'est lui qui est cause que j'ai couru!

— Comment? Quel autre?...

— Celui qui depuis quelques jours est sans cesse dans notre rue... qui me suit... et qui est cause enfin que je ne suis pas venu ces jours-ci, parce que je me suis dit : « Ah! tu veux me suivre pour savoir où demeure maintenant ma bonne amie Camille!... Eh bien! j'aime mieux me priver de la voir, et tu ne le sauras pas. »

— Et qui donc se permet de vous guetter ainsi? demande Camille d'une voix émue.

— Ne le devinez-vous pas?... C'est ce beau monsieur... ce jeune élégant qui est venu chez bonne maman, le lendemain de votre départ, demander mademoiselle Hirberg... et vous m'avez dit que c'était vous...

— Comment... c'est M. Léoville!...

— Ah! il s'appelle Léoville?... Eh bien! soyez tranquille, je lui ai dit ce que je pensais, à ce monsieur... et je ne me suis pas gêné.

— Quoi!... vous lui avez parlé?...

— Certainement... il y a trois jours, ce n'est pas plus vieux que ça...

— Et comment?... à quel propos?... Oh! contez-moi tout cela, Sincère... n'oubliez rien!...

— Mon Dieu, voilà comment cela s'est fait : il y a donc trois jours, je sortais de chez nous, il n'était pas encore cinq heures du matin et je comptais venir vous voir. A cinq heures du matin, il n'y a pas beaucoup de monde dans les rues. Je me mets en route; mais je n'ai pas fait vingt pas que j'aperçois mon beau monsieur adossé contre un mur, et qui me regarde venir en souriant. « Ah! tu es déjà à ton poste? que je me dis. Eh bien, je vais prendre un autre che-

min en ce cas; » alors, au lieu d'avancer, je me retourne et je vais prendre une rue plus haut... Mais quand j'arrive au bout, qu'est-ce que je vois encore? Ce monsieur qui m'y attendait... et qui me regardait toujours en souriant. Moi, ça me met en colère; je vais droit à lui, et je lui dis :

« — Décidément, monsieur, c'est donc moi que vous guettez?...

« — Est-ce que vous ne le saviez pas? me répond-il, toujours avec un air de rire.

« — Si, je le savais... et je suis bien aise de vous dire que cela m'ennuie... » Et, dame! je lui dis cela d'un ton qui n'était pas aimable du tout!... Mais il reprend très-tranquillement :

« — Il ne tient qu'à vous que je ne vous guette plus...

« — Vraiment? Que faut-il faire pour cela?

« — Me dire tout de suite l'adresse de mademoiselle Hirberg, ou, si vous aimez mieux, de Camille... » Ah quand je l'entendis vous nommer ainsi, le sang me monta au visage.

« — Non, monsieur, m'écriai-je, je ne vous dirai pas son adresse, vous ne la saurez jamais!...

« — Ah! vous voyez bien que vous la connaissez! » s'écria-t-il à son tour. Je vis bien que j'avais fait une faute; mais il n'y avait plus moyen de reprendre mes paroles, et, dans ma colère, je lui dis :

« — Monsieur, c'est bien vilain à vous de poursuivre ainsi une personne qui ne veut pas vous écouter; c'est vous qui l'avez forcée de s'éloigner de nous qui l'aimions tant; c'est vous qui avez privé grand'maman de sa société, et c'est une bien grande privation pour elle... Vous voyez bien que vous nous avez fait du chagrin à tous les trois que vous faites le malheur de cette jeune dame... et que je dois vous détester !... »

— Vous lui avez dit tout cela, Sincère?

— Oui, ma bonne amie.

— Et que vous a-t-il répondu?

— Mon Dieu, j'aurais voulu qu'il se mît aussi en colère... Je l'espérais, nous nous serions disputés alors, et... peut-être... mais, pas du tout, il m'a répondu d'un ton très-doux :

« — Vous vous trompez!... Je ne veux pas faire le malheur de Camille; au contraire, c'est son bonheur que je voudrais assurer; et, si vous vouliez me seconder, vous ne tarderiez pas à me rendre justice.

« — Non, monsieur, lui dis-je, je ne veux pas vous seconder, j'en serais bien fâché... Ma bonne amie vous fuit, elle se cache à cause de vous... C'est elle que je dois seconder et non pas vous, et ce n'est pas par moi que vous saurez jamais son adresse!... » Il voulut me prendre la main en me disant : « Vous n'êtes pas si méchant que vous le voulez paraître!... » Mais je me dégageai, je me mis à courir et je revins à la maison. C'est lui qui fut alors bien attrapé. Aujourd'hui, comme je voulais absolument vous voir, je me suis levé de plus bonne heure encore. J'ai fait bien attention en me glissant dans la rue... quand j'ai été certain qu'il n'y avait personne, je me suis mis à courir... Oh! mais à courir!... Oh! cette fois, je réponds bien que personne n'aurait pu me suivre.

— Vous vous trompez, mon cher ami, dit quelqu'un en ouvrant la porte du carré, sur laquelle on avait laissé la clef. Et bientôt le vicomte Léoville entre dans la chambre de Camille.

— C'est lui! balbutie celle-ci en proie à la plus vive émotion.

— C'est lui! s'écrie Sincère avec autant de surprise que de dépit.

— Eh ! mon Dieu, oui, c'est moi ! répond gaiement nouveau venu. Je vous avais bien dit, mon jeune ami, que

je parviendrais à savoir où se cachait cette femme charmante!... Est-ce qu'un amoureux ne parvient pas toujours à retrouver celle qu'il aime, dût-il pour cela bouleverser une partie du monde?... Mais, cette fois, je n'ai pas eu tant de besogne à faire. Comment, vous n'avez pas remarqué cet homme en blouse, en casquette, qui trottait à cheval derrière vous?...

— Quoi!... ce paysan... c'était vous?

— Se déguiser... est-ce donc si difficile?.. Maintenant, mademoiselle, c'est à vous que je dois faire des excuses pour la manière un peu brusque avec laquelle je viens de me présenter chez vous... Mais c'est votre rigueur qui m'oblige à employer de tels moyens... et il faut bien que j'entre sans permission, puisque vous ne vouiez pas m'en accorder.

Camille est parvenue à surmonter son émotion, dans laquelle il y avait d'ailleurs plus d'étonnement que de colère. Elle répond d'une voix qui n'est pas bien sévère :

— Mais, monsieur, pourquoi vous obstiner à voir une personne qui ne peut pas... qui ne doit pas entretenir de relations avec vous?...

— Vous me demandez pourquoi je désire vous voir?... Mais demandez donc alors à l'aveugle s'il désire la lumière... à l'oiseau s'il veut la liberté... à la fleur si elle aime le soleil!... Je désire vous voir, parce que vous êtes tout, pour moi... le bonheur, la vie, l'avenir!... Ah! de grâce, laissez-moi du moins vous dire ce que j'éprouve... Si vous ne voulez pas m'aimer, sachez combien je vous aime!... Depuis dix-huit mois, je ne vous avais pas vue!... Ah! si vous saviez ce que j'ai souffert pendant ce temps, vous auriez peut-être pitié de mes peines... Si l'espoir de vous retrouver ne m'avait pas soutenu, je ne sais ce que je serais devenu... Mais je m'étais dit : « Elle aura beau faire, beau se cacher, je parviendrai à découvrir sa retraite... et, alors, je

lui répéterai tant que je l'aime, que je ne puis exister sans son amour, qu'elle s'attendrira peut-être et ne me bannira plus de sa présence!... »

Léoville s'est exprimé avec tant d'âme, tant de feu, qu'il est impossible de ne pas croire à la sincérité de ses paroles. Camille a peine à cacher l'impression que ce discours a faite sur son cœur.

Mais le jeune Sincère, qui, pendant ce discours, a plusieurs fois changé de couleur, s'écrie alors avec dépit:

— Enfin, monsieur... puisque ma bonne amie... puisque madame Camille fait tout ce qu'elle peut pour que vous ne sachiez pas où elle est... pour que vous ne puissiez pas la trouver... c'est qu'elle ne vous aime pas, c'est qu'elle ne peut pas vous sentir!... Et il me semble, à moi, qu'un homme... délicat... ne doit pas poursuivre une dame... qui le déteste!

Le vicomte sourit légèrement, en répondant à Sincère :

— Vous êtes trop jeune, mon cher ami, pour être apte à juger de telles questions....

— D'abord, monsieur, je ne suis pas votre ami! s'écrie Sincère en faisant un mouvement d'impatience.

— Tant pis!... car, moi, j'aurais voulu être le vôtre. Ensuite, permettez-moi de vous dire que ... mademoiselle Camille ne m'a jamais dit qu'elle me détestait... Si un tel aveu était sorti de sa bouche, je vous prie de croire que, depuis longtemps, j'aurais cessé de l'importuner?

Camille rougit et baisse les yeux. Sincère devient très-pâle, mais ne dit plus rien. Léoville reprend :

— Maintenant, permettez-moi de vous dire que mon amour est de ceux que l'on peut avouer hautement, parce qu'il n'a pas pour but la perte ou le déshonneur d'une jeune fille. Depuis que j'aime mademoiselle, demandez-lui si jamais un seul mot est sorti de ma bouche qui ait

pu l'offenser, qui ait pu la faire douter de la pureté de mes sentiments ?

— Non... non... jamais ! balbutie Camille.

— Du moment que je l'ai vue, j'ai senti qu'elle seule pouvait faire le bonheur de ma vie, et je lui ai offert mon nom... ma fortune !... Je l'ai suppliée de devenir l'épouse du vicomte Léoville de Rochemart... et, en ce moment encore, je viens lui dire : « Ne soyez pas toujours si cruelle. Consentez à être ma femme, et, moi, je mettrai tous mes soins à embellir votre existence. »

Sincère est tremblant; il regarde Camille, en lui disant d'une voix entrecoupée :

— Eh bien ! répondez-lui donc alors!... Puisque... vous ne... voulez pas l'épouser... c'est que vous ne l'aimez pas !... Dites-le-lui donc !

— Non, Sincère, non, ce n'est pas pour cela... que je refuse l'offre de monsieur.

— Vous l'entendez ? s'écrie Léoville en courant prendre une main de Camille; ce n'est point parce qu'elle ne m'aime pas... Ah ! j'avais bien lu dans ses yeux... j'avais bien deviné que son cœur n'était pas insensible à mon amour !...

Sincère se lève brusquement, en murmurant :

— Ah ! c'est différent... si elle... si madame vous aime... Alors... adieu ! je m'en vais !

—Eh bien ! où allez-vous donc, Sincère ? s'écrie Camille en retenant le jeune apprenti par le bras.

— Mais... je m'en vais... vous êtes d'accord... Monsieur vous aime... vous l'aimez... vous n'avez plus besoin de moi.

— Restez, Sincère... on a toujours besoin d'un ami. Oui, je ne veux plus feindre une indifférence qui n'est pas dans mon cœur. L'amour si vrai, si désintéressé de M. Léoville m'a fait connaître un sentiment que je devrais lui cacher...

— Chère Camille !

— Eh bien ! alors, pourquoi fuyez-vous monsieur?... Pourquoi refusez-vous d'être sa femme? murmure Sincère tout tristement.

— Je le fuis, parce que je sentais bien que, près de lui, je n'aurais pas toujours la force de résister à sa prière... Je refuse sa main... parce que je ne suis pas digne d'être sa femme... parce que son rang lui défend de descendre jusqu'à moi !...

— Mon rang!... Mais je vous ai répété vingt fois, Camille, que je ne tenais pas à la naissance... que tous ces vieux préjugés ne sont plus de notre temps...

— Il y a encore des choses qui ne sont pas des préjugés... des barrières que l'on ne peut briser !...

— Je ne vous comprends pas, Camille; si vous aviez daigné me donner votre confiance... m'apprendre quel est cet obstacle terrible qui, à ce que vous prétendez, met entre nous deux une barrière insurmontable, j'aurais pu combattre vos préjugés ou me rendre devant vos raisons !... Vous m'avez dit que vous saviez que mon oncle, le comte de Rochemart, n'approuverait jamais notre union, et qu'il me priverait alors de sa fortune qui est considérable. Je n'ai point cherché à vous tromper : « En effet, vous ai-je dit, mon oncle pourra me déshériter; mais j'ai à moi quarante mille francs de rente ; cette fortune me semble bien suffisante pour vivre heureux, surtout lorsqu'on n'a point d'ambition, et lorsqu'on ne désire d'autre bonheur que l'amour de la femme que l'on aime. » Je vous ai répondu cela, Camille; et, ces paroles, je vous les dis encore... Je suis mon maître. Que mon oncle me retire son amitié, tant pis!...Votre amour est d'un bien autre prix à mes yeux. Tenez, je parie qu'à ma place... Sincère ferait tout comme moi ?...

Le jeune apprenti baisse les yeux en balbutiant :

— Oh ! oui... je serais comme vous !... Cela doit rendre si heureux d'être aimé d'une personne... que l'on chérit !... Ça vaut bien mieux que de l'argent, cela !

— Vous l'entendez, Camille ? Vous voyez bien que mon bonheur dépend de vous !... De grâce, apprenez-moi quel obstacle nous sépare ? et je suis certain de le surmonter.

Camille semble hésiter encore ; mais, en voyant Léoville fixer sur elle des yeux suppliants, elle s'arme de courage et lui dit :

— Eh bien !... Je n'aurai pas de secret pour vous... et .. quoi qu'il puisse m'en coûter... je vais tout vous dire... Vous jugerez ensuite vous-même si je puis accepter votre main.

— Ah ! parlez, parlez !...

Sincère se lève vivement et se dispose à s'éloigner.

— Eh bien ! pourquoi nous quittez-vous, Sincère ? dit Camille en faisant signe au jeune garçon de venir près d'elle.

— Mais... vous allez dire vos secrets à monsieur... vous ne voulez peut-être pas que je les entende ?...

— Si, mon ami, c'est à vous comme à lui que je vais faire cette confidence... car je crois à votre amitié... comme je crois à son amour ; et, malgré votre jeunesse, vous m'avez déjà donné tant de preuves de dévouement, que je vous regarde comme un ancien ami.

Sincère redevient radieux ; il jette sur Léoville un regard qui semble dire :

— Et moi aussi on m'aime !

Puis il se rassied près de Camille, bien fier de recevoir ses confidences.

XXIX

Histoire de Camille.

« Je ne me souviens que confusément des premiers jours de mon enfance, dit Camille ; la mémoire ne nous laisse alors que le souvenir des événements qui nous ont vivement frappés. Autant que je puis me le rappeler, j'avais pour nourrice une bonne paysanne qui m'aimait beaucoup, qui me laissait faire toutes mes volontés. Nous habitions un joli village... mais comment s'appelait-il? dans quelle contrée était-il situé? voilà ce que je ne saurais dire. Je crois que j'avais quatre ans lorsque ma bonne nourrice mourut. Alors arriva à la ferme un jeune homme que je n'avais jamais vu... Il me regarda longtemps... Je pleurai... Il me dit de me consoler... qu'il aurait bien soin de moi... Ce jeune homme était mon père... Je ne le savais pas alors, et lui-même ne me le dit que quelque temps après. Il vendit la ferme... toutes les terres qui en dépendaient. Il paraît qu'il héritait de ma nourrice... Sans doute il était son parent; mais je ne l'ai jamais su. Enfin il m'emmena dans une belle voiture, et nous arrivâmes dans une grande ville... je crois que c'était à Bruxelles. Là, mon père prit un appartement dans un des plus beaux hôtels; nous étions traités comme des princes; mais la surveillance d'un enfant semblait sans doute fort incommode à mon père, et, le second jour de notre arrivée à Bruxelles, il me conduisit dans un beau pensionnat, où il me laissa en me recommandant aux soins de la maîtresse de pension.

« Je passai près de trois ans dans ce beau pensionnat. Je commençais seulement mon éducation, lorsqu'un jour

mon père vint m'y chercher; il n'était plus élégant, soigné dans sa personne comme lors de notre arrivée à Bruxelles; il paraissait avoir éprouvé de grands revers de fortune. J'ignore ce qu'il dit à ma maîtresse de pension, mais on m'ordonna de faire bien vite un paquet de mes affaires, et je partis avec mon père. Cette fois, nous ne voyageâmes pas dans une belle voiture à nos ordres. Nous montâmes dans une mauvaise carriole où l'on n'était pas à l'abri du vent et de la pluie. Je ne saurais vous dire dans combien de villes mon père s'arrêta : d'abord nous ne restions que peu de jours au même endroit. Enfin, à Lyon, il parut vouloir se fixer; mais, au lieu de demeurer dans un bel hôtel, nous allâmes nous loger dans un affreux galetas, tout en haut d'une vilaine maison. Là, une simple paillasse me servait de lit; mon père sortait dès le matin et ne rentrait souvent que bien avant dans la nuit...Quelquefois,je passais la journée entière sans prendre de nourriture... Je me disais : « Mon père m'a oubliée,» et je dormais pour tromper ma faim... »

— Ah! pauvre Camille! s'écrient en même temps Léoville et Sincère; puis, tous deux, par un mouvement spontané, s'emparent d'une de ses mains qu'ils pressent avec effusion.

Camille les remercie par un sourire mêlé de tristesse, puis continue son récit.

« Mon père me disait quelquefois :

« — Tu peux descendre, sortir, te promener dans la ville... tu rencontreras peut-être des gens qui te donneront quelque chose... Il ne faut pas être fière; tu accepteras. Car, moi, pour le moment, je n'ai pas le sou... et c'est à peine si je puis me nourrir moi-même. »

« Je ne répondais rien à mon père, mais je sentais une répugnance invincible à recevoir... ce qui eût été presque une aumône!... Heureusement, au rez-de-chaussée de la

maison que nous habitions, il y avait une fruitière; bonne femme, qui, me voyant souvent assise seule devant la porte, même lorsque le temps était bien froid, me disait :

« — Pourquoi restes-tu là, petite, tu dois geler?... Avec ça que tu n'es guère couverte!... Il n'y a donc pas de feu chez toi?

« — Non, madame.

« — Tu n'as donc pas ta mère?

« — Non, madame; mon père m'a dit que je l'avais perdue quand j'étais encore toute petite.

« — Eh bien ! alors, viens te chauffer chez moi... tu y seras mieux que dans la rue.

« J'acceptais; j'allais me chauffer chez la fruitière; puis celle-ci me donnait à déjeuner, à dîner. Je refusais d'abord, car je craignais d'être à charge à cette femme. Mais, pour me forcer à accepter, elle me donnait de petits ouvrages, puis me disait :

« — Tu vois bien que tu m'es utile, que tu m'aides... par conséquent, c'est bien le moins que je te nourrisse !

« Brave femme! sans elle, comment aurais-je vécu?... Car mon père s'était habitué à ne plus rien apporter à la maison!... Une année se passa ainsi... j'étais apprentie fruitière...je ne me trouvais pas malheureuse... et, souvent, les personnes qui venaient acheter là disaient en me voyant :

« — Tiens, quelle est donc cette petite?... Elle est gentille !

« La fruitière répondait :

« — C'est une petite compagnie... mon élève... Son père est un fichu... — Je n'ose pas vous dire le terme dont elle se servait.

« Puis elle ajoutait :

« — Il ne prend pas plus soin de son enfant que si c'était un petit chat... et, encore, quand on a des chats, on

leur donne la pâtée!... et il ne donne même pas à manger à sa fille. Mais qu'il me la laisse, je ne demande pas mieux, et j'en ferai une jolie fruitière, moi!... »

— Vous voyez, monsieur Léoville, dans quelle humble position s'écoulaient pour moi les premières années où l'on commence à réfléchir.

— Continuez, chère Camille, continuez... Plus vous avez été à plaindre, et plus il me semble que le sort vous doit de dédommagements.

« Dix-huit mois se passèrent ainsi. Puis un jour mon père rentra très-agité et me dit :

« — Fais ton paquet, nous partons! »

« Mon paquet n'était pas long à faire; c'est à peine si mon père voulut me laisser le temps d'aller faire mes adieux à cette brave femme qui avait été si bonne pour moi. La fruitière pleurait en apprenant que j'allais partir. Elle dit à mon père :

« — Laissez-la-moi, monsieur, j'en aurai soin comme de ma propre fille... et vous ne savez pas, vous, lui tenir lieu de mère... Un homme ne comprend pas tout ce dont un enfant a besoin! Vous laissez cette petite manquer de tout dans son grenier; ne vaut-il pas mieux qu'elle reste fruitière que de mourir de faim?...

« Mon père, au lieu de remercier cette brave femme, lui dit, je crois, des injures, et m'emmena sur-le-champ. Nous voyageâmes encore beaucoup, puis nous nous arrêtâmes dans une grande ville d'Allemagne; c'était à Vienne, où mon père me mit dans une modeste pension. J'y passai près de quatre ans sans que mon père vînt m'y voir. J'avais quatorze ans, lorsqu'un jour mon père reparut devant moi. Il était alors mis avec élégance; il avait repris l'air aisé, le ton d'un homme du grand monde. Il parut frappé de ma gentillesse, et s'écria :

« — Décidément, ma chère Camille, vous me ferez hon

neur ; mais vous ne pouvez plus rester dans ce petit pensionnat : je vais vous mettre dans une maison où l'on achèvera votre éducation, où vous apprendrez la danse, le chant, la musique, et toutes les bonnes manières d'une demoiselle qui est appelée à briller dans le monde.

« Je remerciai mon père ; et, le lendemain, j'étais dans un des plus beaux pensionnats de Vienne. On m'y donna des maîtres d'agrément, et, comme j'avais assez de voix, ce fut surtout à la musique que je m'appliquai. J'avais seize ans, lorsque mon père vint me chercher, en me disant :

« — Votre éducation est terminée ; maintenant, vous allez demeurer avec moi.

« Vous le dirai-je ? cette nouvelle, qui aurait dû me combler de joie, me fit au contraire éprouver une sensation pénible. Demeurer près de son père, n'est-ce pas un bonheur pour un enfant ?... Pourquoi donc n'éprouvai-je que de la crainte, que de la tristesse ?... Hélas ! il faut bien le dire, c'est que je ne ressentais pas pour mon père cette affection que l'on doit avoir pour ses parents. C'était bien mal, sans doute ; mais jusqu'alors j'avais si peu vécu près de lui, et il m'avait témoigné tant d'indifférence, que je pouvais être excusable de ne point me réjouir en apprenant que j'allais demeurer avec lui.

« Mon père occupait alors un fort bel appartement dans un quartier assez peu fréquenté ; mais il recevait souvent du monde, des hommes surtout. On jouait... et très-gros jeu. Je n'aimais pas à me trouver dans cette société qui venait chez mon père. Les hommes me regardaient d'une façon singulière, et avec une hardiesse dont je me plaignais quelquefois. Mais on me répondait : « Vous êtes une sotte, vous n'entendez rien aux usages du monde ; il faut vous défaire de ces airs farouches, qui sont ridicules en société. » Je ne répondais rien, mais je me sentais bien malheureuse de ne point trouver dans mon père un protecteur, un

appui contre l'impertinence de quelques-uns de ses amis.

« Heureusement, voulant cultiver mon talent pour le chant, mon père avait consenti à me laisser encore un maître de musique. C'était un homme âgé, mais dont la figure inspirait le respect et la confiance. Il m'avait prise en amitié, et plusieurs fois, en me regardant, je l'avais entendu murmurer : « Pauvre jeune fille ! quel dommage !... » Souvent, il semblait avoir un secret à m'apprendre mais ; la présence de mon père ou de quelque domestique l'empêchait de parler. Un jour, cependant, ce n'était pas l'heure où il venait pour ses leçons, je le vois accourir, pâle, agité, et il me dit : « J'ai guetté la sortie de votre père afin de vous trouver seule ; mon enfant, je veux vous sauver : il est temps que vous connaissiez les périls qui vous menacent. Votre père donne à jouer... mais lui et ses intimes amis sont ce qu'on appelle des grecs... c'est-à-dire des gens qui trichent au jeu. Ses projets sur vous sont infâmes, il veut vous vendre à quelque vieux banquier... mais la justice a découvert une partie de ses fautes... peut-être de ses crimes... et il ne tardera pas à être arrêté. N'attendez pas ce moment pour fuir cette maison. Venez avec moi ; je vous conduirai chez madame de Lovenstein ; c'est une dame riche et respectable... Elle cherche une demoiselle de compagnie. Je suis certain que vous lui plairez, et chez elle, du moins, vous serez à l'abri de toute insulte, de tout danger. »

« Ce que mon professeur venait de me dire m'avait fait horreur... Être obligée de mépriser son père !... Ah ! c'est un supplice affreux !... Mais, malheureusement, quelques mots que j'avais entendus le matin, et tout ce qui se passait sans cesse autour de moi, ne pouvaient me laisser de doute sur la véracité de son récit. J'acceptai sa proposition ; je fis à la hâte un dernier paquet de mes effets, et je m'éloignai avec le bon M. Hirberg ; c'était le nom de mon pro-

fesseur ; il me permit de le prendre... de me dire sa nièce... et il me conduisit chez madame de Lovenstein, qui habitait une charmante villa aux environs de Vienne. Cette dame me reçut avec bonté. Au bout de quelque temps, elle me traitait comme sa fille... et j'aurais été bien heureuse si j'avais pu oublier la conduite de celui à qui je dois le jour.

« Six mois s'écoulèrent. Alors madame de Lovenstein, qui était Française d'origine, voulut quitter l'Allemagne et venir en France. Elle acheta une fort belle propriété près de Fontainebleau. C'est là, monsieur Léoville, que je vous ai connu... car vous veniez quelquefois voir ma bienfaitrice, qui avait été amie de votre mère. Vous m'avez déclaré votre amour... que j'avais déjà lu dans vos yeux !... Vous m'avez offert de devenir votre femme... pouvais-je accepter ?... moi ! la fille d'un homme que la justice a peut-être frappé !... Non, non, vous comprenez bien à présent... que je ne le pouvais... que je ne le devais pas !... Mais, vous dire les motifs de mes refus... Ah ! c'était aussi bien cruel !... Il est affreux d'avoir à rougir de celui de qui l'on tient l'existence !... Madame de Lovenstein mourut... mais elle me laissa deux mille francs de rente... C'est bien assez pour moi... qui pourrais au besoin augmenter mon bien-être en donnant des leçons de musique. Je suis partie... sans dire où j'allais. Je devais vous fuir... me dérober à vos recherches... car vous m'aimiez toujours, quoique je vous eusse dit que je ne pouvais pas être à vous. Et je sentais bien que si je vous voyais encore il me faudrait bien du courage pour résister à vos prières et pour vaincre aussi la voix de mon cœur, qui n'avait pu être insensible à votre amour. Vous le voyez, j'avais raison, puisque aujourd'hui je n'ai pu résister à vos instances !... Vous connaissez maintenant le motif de mes refus, et vous m'approuvez, j'en suis sûre ; car vous sentez bien que je ne dois jamais porter le nom de votre femme ! Tenez... je m'en rapporte à

Sincère?... Quoique bien jeune encore, il est loyal et brave; il a horreur du mensonge... je suis certaine qu'il approuvera ma conduite... »

XXX

Espérance et défiance.

Sincère avait des larmes dans les yeux; il regardait Camille et n'osait répondre.

— Et moi, s'écrie Léoville, je vous répéterai encore, ma chère Camille, que les enfants ne sont pas responsables des fautes de leur père; et puis, qui vous dit que votre vieux professeur ne s'est pas trompé, ou qu'il n'a pas exagéré les fautes de votre père?... Enfin, qui vous dit que celui-ci ne s'est pas amendé, corrigé... et que, par une bonne conduite, il ne répare point maintenant les erreurs de sa jeunesse!... Depuis que vous l'avez quitté, l'avez-vous revu, rencontré?... Avez-vous appris quelque chose qui le concerne?... A-t-il fait quelque démarche pour vous obliger à retourner avec lui?

— Non, depuis que je me suis échappée de sa demeure, je ne l'avais jamais revu, je n'avais pas entendu parler de lui, et pourtant, quelque chose me disait qu'il connaissait ma retraite, qu'il savait ce que je faisais... Vous avez dû remarquer que je ne vous ai pas dit son nom... Mais depuis que j'étais avec lui, il en changeait si souvent que parfois, moi-même, je ne savais plus comment le nommer. Eh bien! il y a quelques jours, M. Dufourré, un ci-devant locataire de cette maison, et qui vient encore y dîner quelquefois, annonçait à la propriétaire qu'il avait manqué d'amener avec lui un de ses amis, un homme fort riche,

fort distingué, ayant les plus belles relations dans le monde... Il appelait ce personnage : M. de Saint-Croisy. J'avais apporté peu d'intérêt à cette circonstance, lorsque, le soir, un monsieur fort élégant se présente, et demande M. Dufourré, qui est enchanté en voyant arriver son ami, qu'il présente à la société... Mais jugez de ma surprise, à moi! Dans ce M. de Saint-Croisy, dans cet homme élégant, recherché dans le monde... je reconnais mon père!

— Votre père!... s'écrient en même temps Léoville et Sincère.

— Oui, c'était bien mon père. Il m'avait sur-le-champ reconnue; il me salua d'abord comme une personne étrangère ; mais, plus tard, saisissant un moment où j'étais seule, il vint à moi, me parla sans colère, ne me fit aucun reproche de l'avoir quitté ; et, après m'avoir demandé si j'étais satisfaite de ma position, voulut même me faire accepter de l'argent... que je refusai, d'abord parce que je n'en ai nul besoin, ensuite parce que, lors même que j'aurais été dans la misère, je n'aurais rien voulu accepter de lui sans savoir si sa nouvelle fortune était honnêtement acquise.

— Eh bien ! ma chère Camille, n'avais-je pas raison de vous dire qu'on vous avait trompée dans ce qu'on vous avait dit sur votre père! Vous le retrouvez aujourd'hui riche, bien posé dans le monde, considéré même... S'il a fait des fautes jadis, c'est qu'il les a réparées!... Tous les jours un homme tombe et se relève!... Et vous voyez bien que, maintenant, rien ne s'oppose à ce que vous deveniez ma femme!...

Camille écoute Léoville et semble heureuse de ses paroles; cependant, elle se tourne vers Sincère, en lui disant :

— Et vous, mon ami, que pensez-vous de mon père?...

Le jeune garçon répond d'un ton grave :

— Quand on a été fripon, je ne crois pas que l'on de-

vienne aussi vite honnête homme!... Je ne sais pas si votre père a été réellement fautif... sa conduite avec vous ne lui fait pas honneur... Il vous laissait mourir de faim... il vous engageait à mendier... Ah! celui qui dit cela à son enfant n'a point d'âme, point de cœur!...

— Sincère!...

— Pardon... je vous afflige... mais vous m'avez demandé ma pensée, je vous la dis. Maintenant, pour savoir si votre père s'est corrigé, il me semble que ce sera facile. On sait qu'il se fait nommer à présent M. de Saint-Croisy... On saura bien trouver ce monsieur dans Paris, et s'informer de ce qu'il fait... Oh! soyez tranquille, je m'en charge, moi!

— En vérité! s'écrie Léoville, ce jeune Sincère a déjà pour son âge une triste opinion des hommes!... Où l'avez-vous prise, mon cher ami?... Car, enfin, l'expérience vous manque... Qui vous fait croire au mal plutôt qu'au bien?

— Je ne sais pas, monsieur ; mais on veut savoir ce que je pense, et je ne sais pas mentir... Pour rien au monde, je ne voudrais déguiser la vérité...

— Enfin, Camille, ne me permettez-vous pas à présent d'espérer que vous ne repousserez plus mon amour?... Vous m'avez confié vos secrets, et cette confidence, loin de diminuer la tendresse que je vous porte, n'a fait que l'augmenter encore. L'absence n'avait pas changé mon cœur... ma constance ne sera-t-elle jamais récompensée?... Monsieur Sincère, parlez donc pour moi... Vous devez désirer voir Camille heureuse... Ne croyez-vous pas que je ferai son bonheur?

Sincère semble faire un effort sur lui-même, et répond enfin :

— Oui... je le crois... car vous l'aimez... et, puisqu'elle vous aime... comment ne seriez-vous pas heureux?...

— Camille, vous l'avez entendu!... Ne me donnerez-vous pas un mot d'espérance?...

— Ah! vous savez bien que mon cœur parle aussi pour vous!... Puisque vous le voulez... puisque vous ne regretterez pas la fortune de votre oncle...

— Oh! jamais... jamais!...

— Eh bien! si, en effet, ce que vous apprendrez sur M. de Saint-Croisy ne lui est pas défavorable.. je ne résisterai plus... et ma main vous appartiendra.

Léoville est au comble de la joie; il court, saute dans la chambre; dans son ivresse, ne pouvant embrasser Camille, il embrasse à plusieurs reprises Sincère, qui ne se prête qu'avec contrainte à ces folies. Enfin, le jeune amoureux se calme, et Camille fait entendre à ses deux visiteurs qu'il faut qu'ils s'éloignent; mais elle permet à Léoville de venir la voir quelquefois pour lui faire part de ce qu'il aura appris sur M. de Saint-Croisy.

Le vicomte presse la main de Camille sur ses lèvres et part enfin, emmenant avec lui Sincère, qui est tout triste, malgré les efforts qu'il fait pour sourire.

Le major Piquevert, qui avait entendu causer chez sa voisine, n'avait pas manqué de se mettre en embuscade sur sa porte; et, en voyant descendre Léoville et Sincère, il se dit :

— Ils sont deux!... Elle en reçoit deux à la fois!... C'est de plus fort en plus fort!...

XXXI

Du bruit pour rien.

Trois jours ne sont pas encore écoulés depuis que Léoville a reçu les confidences de celle qu'il aime, et le jeune vicomte se présente de nouveau à l'hôtel Pothery. Il monte

sur-le-champ à l'appartement habité par Camille, mais sonne en vain; ne connaissant pas la maison, il redescend pour s'informer à quelqu'un. Au premier étage, il aperçoit le major, qui n'a pas manqué d'entr'ouvrir sa porte aussitôt qu'il a entendu frapper chez sa voisine du second.

— Pardon, monsieur, dit Léoville en s'adressant au major ; mais, pourriez-vous me dire si... la personne qui demeure ici dessus est dans la maison?

Le major passe le jeune homme à l'inspection, tout en lui répondant :

— La personne qui demeure au second... mais il y a plusieurs locataires au second... Chez qui allez-vous?

— Chez Camille, répond étourdiment Léoville, qui ne refléchit pas que cette manière de désigner celle qu'il vient voir est un peu légère, et peut la compromettre. Mais, aussi vif qu'étourdi, Léoville se donnait rarement le temps de réfléchir.

— Camille? répond le major en se grattant le front, et repoussant sur le côté la toque qu'il porte presque constamment; Camille?... mais je ne connais pas cela dans la maison... Ne vous êtes-vous pas trompé d'adresse?...

— Oh! non, monsieur; car je suis déjà venu la voir, il y a trois jours... Je sais fort bien qu'elle loge ici dessus...

— Ah! vous êtes venu... il y a trois jours... le matin de très-bonne heure, n'est-ce pas?

— En effet...

— Alors, c'est donc madame Édouard que vous demandez?

— Madame Édouard... Ah! elle a pris ce nom-là... c'est vrai ; je l'avais oublié.

— Elle se nomme donc aussi Camille, cette dame?

— Pourquoi pas, monsieur? Est-ce que tout le monde n'a pas un nom de baptême?

— Assurément! Seulement, comme vous avez dit Ca-

mille tout court, cela me fait présumer que vous êtes... un intime ami de ma belle voisine.

Léoville, que les questions du major commençaient à ennuyer, répond assez sèchement :

— Il me semble, monsieur, que ceci ne vous regarde en rien. Pouvez-vous seulement me dire si cette dame est sortie?

Le major, un peu piqué du ton avec lequel on vient de lui parler, se frotte le menton, et se redresse en disant :

— Monsieur, est-ce que vous me prenez pour le concierge, par hasard?

— Eh! non, monsieur, je ne vous prends par pour le concierge, et, s'il y en avait un dans la maison, je vous prie de croire que je ne m'adresserais pas à vous...

— S'il n'y en a pas, plaignez-vous-en à la propriétaire... ce n'est pas moi que cela regarde.

— Ce n'est pas tout cela que je vous demande... Vous ne voulez donc pas répondre à ma question?...

— Vous me parlez comme à un portier, et cela ne me convient pas...

— Eh! mon Dieu, monsieur, si vous n'êtes pas content, je suis prêt à vous rendre raison... mais quand j'aurai vu Camille, cependant!...

— Non, monsieur, non, je ne suis pas content... Je suis le major Piquevert, monsieur, et je n'entends pas qu'on se moque de moi!

Le major était devenu rouge comme un homard, et en repoussant sa toque il l'avait enfoncée sur un de ses yeux; si bien qu'on ne lui en croyait plus qu'un, ce qui lui donnait un aspect si comique, que Léoville se met à rire aux éclats en le regardant, ce qui augmente encore la colère de M. Piquevert.

Mais déjà Eolinde est sortie de chez elle, et Rose-d'Amour paraît au bas de l'escalier, toutes les deux en criant :

— Qu'est-ce qu'il y a donc?... Que se passe-t-il là-haut?...

— On se dispute... on se bat...

Et la cuisinière se met à crier de toutes ses forces :

— Madame Pothery!... accourez bien vite... on se bat dans votre escalier... Il faut aller chercher le garde champêtre!...

Mais, en voyant la nièce du major qui accourt tout éplorée se jeter entre son oncle et lui, Léoville la salue respectueusement, en lui disant :

— Calmez-vous, madame, tout ceci ne vaut vraiment pas la peine que l'on fasse tant de bruit. J'ai peut-être parlé à monsieur un peu trop légèrement, mais je n'eus jamais l'intention de l'offenser... Du reste, voilà ma carte, et s'il ne se trouve pas satisfait, je serai toujours à ses ordres...

En disant cela, le jeune homme présente sa carte au major. Celui-ci, après avoir jeté les yeux dessus, redevient gracieux et ôte sa toque, en disant à Léoville :

— J'ai moi-même été trop vif... mais, vous savez... ancien militaire, on est toujours un peu susceptible... j'ai eu tort...

— Ah! monsieur, ne parlons plus de cela!...

— Madame Édouard est descendue il y a peu de temps... elle doit être dans le jardin...

— Infiniment obligé, monsieur.

Et déjà le jeune homme a descendu rapidement l'escalier, passant comme un éclair devant madame Pothery qui vient d'arriver en criant :

— Où se bat-on? J'ai dit à M. Lentille d'aller chercher le garde champêtre... Pourvu qu'il le trouve!...

— Ce n'est pas nécessaire, madame, dit le major; l'affaire est terminée, et, rassurez-vous, il n'y aura pas de sang répandu...

— Mais qu'est-ce que c'est que ce monsieur qui vient

de passer devant moi comme une fusée?... Que veut-il?

— Il veut voir madame Édouard; il va la retrouver au jardin...

— Là, voyez-vous, dit Rose-d'Amour, c'était pour cette belle dame-là qu'on se disputait!... Elle met tout sens dessus dessous ici!

— Comment, mon oncle, vous allez avoir un duel pour cette femme?... Mais elle vous a donc tourné la tête aussi, à vous?

— Ma nièce, vous ne savez ce que vous dites... Madame Édouard n'était que le prétexte; du reste, je ne suis pas fâché d'avoir eu cette légère altercation... puisque cela m'a fait savoir quel est ce jeune homme qui vient chez ma belle voisine.

— Vous savez qui c'est?

— Voilà sa carte... Écoutez : Le vicomte Léoville de Rochemart!...

— C'est un vicomte!...

— Comment!... Ce monsieur qui a manqué me renverser en passant... c'est un vicomte!...

— Qué qu' c'est que ça, un vicomte? murmure Rose-d'Amour en prenant du tabac dans une de ces petites vilaines tabatières appelées : *queues de rat*. C'est-y plus qu'un notaire?

— Oh! mais il m'a paru très-bien, ce monsieur, reprend madame Pothery. Alors, c'est peut-être à lui qu'appartenait ce joli cabriolet bourgeois que j'ai vu arrêté dans la rue... un peu plus haut?...

— Il n'y a pas de doute que c'est à lui...

— En ce cas, Rose-d'Amour, il faut aller dire au domestique qu'il peut stationner devant ma porte... ça ne gênera pas, au contraire... un équipage de maître, cela donne du relief à une maison.

— Ah ! bon ! faut que je fasse avancer les voitures à présent... merci !... Et mon dîner ?...

— Ah ! j'y songe... ce monsieur dînera peut-être ici ; s'il vient pour madame Edouard, il sera bien aise de rester!.. Je vais aller l'inviter... Un vicomte ! Nous n'avons pas cela tous les jours à notre table... Rose d'Amour !... avez-vous des champignons pour la blanquette ?

— Non, madame, on n'en trouve pas aujourd'hui.

— Il faut en trouver, il faut en avoir, dussiez-vous les payer un prix fou !...

— Combien de maniveaux ?

— Prenez-en... un. On hache ses champignons en petits morceaux très-menus. Je vais rêver à un plat d'entremets...

Madame Pothery disparaît ; mademoiselle Eolinde est allée soigner sa toilette dans l'espoir de dîner avec le jeune vicomte. Le major enfonce avec colère sa toque sur ses yeux en murmurant :

— Encore de la blanquette !... Et dire qu'il y a des gens qui se font une fête de manger du veau !...

Cependant Léoville avait bientôt trouvé le jardin, et, sous un berceau, il aperçoit Camille occupée à broder ; en un moment, il est près d'elle. La jeune femme pousse un léger cri de surprise en le voyant, et lui tend la main, en lui disant :

— C'est vous... quoi ! déjà ?...

— Déjà !... Est-ce que vous êtes fâchée de me voir après deux jours... qui m'ont semblé deux siècles !...

— Je ne suis jamais fâchée de vous voir... au contraire... pourquoi vous cacherais-je maintenant mes sentiments...

— Chère Camille ! mais pourquoi me les avez-vous cachés si longtemps ?

— Tant que vous ne connaissiez pas l'histoire de ma vie,

je craignais de vous laisser lire dans mon cœur, car je me disais : « Il ne m'aimera plus quand il saura à qui je dois le jour. »

— Vous aviez tort, cent fois tort !... Que m'importe à moi ce qu'a fait votre père !

— On dit cela dans le premier temps de son amour... mais plus tard, on réfléchit, et on peut alors se repentir.

— De grâce, ne parlez pas ainsi ! car je croirais que vous doutez de mon cœur, de la sincérité de mes sentiments.

— Non, non, je vous crois, mon ami ! Si, en vous voyant tout à l'heure, j'ai dit : « Déjà ! » à c'est qu'il me semblait que vous ne pouviez pas encore avoir eu le temps d'apprendre quelque chose... sur... mon père...

— Pardonnez-moi ! je connais tant de monde ! J'ai rencontré quelques personnes qui connaissent M. de Saint-Croissy, et m'ont assuré que c'était un homme fort à son aise... s'occupant d'affaires de bourse... mais avec prudence, et avec lequel elles n'avaient jamais eu que des rapports agréables.

Pendant que Léoville parle, Camille le regarde avec attention ; elle semble vouloir lire dans ses yeux si c'est bien la vérité qu'il lui dit ; enfin elle murmure :

— Vous ne me trompez pas, mon ami, c'est bien là ce qu'on vous a dit de mon père ?

— Certainement, c'est bien cela ; pourquoi voudriez-vous qu'il en fût autrement ?

— Je ne le voudrais pas... mais je puis le craindre !...

— Vous poussez trop loin la prévention, vous en voulez trop à votre père pour le peu de soins qu'il eut de votre enfance...

— Oh ! non, ne croyez pas cela... mon cœur ne conserve point de ressentiment ; je serais bien heureuse si je pouvais... estimer mon père...

— Vous voyez bien que vos craintes sont chimériques. Et maintenant, chère Camille, rien ne vous empêche d'être ma femme, de me rendre enfin le plus fortuné des hommes!...

— Vous rendre heureux !... Ah ! je serais bien heureuse aussi, alors !

— Votre père vous laisse libre de disposer de votre main, vous me l'avez dit ?...

— Sans doute...

— Eh bien ! fixez le jour qui nous unira...

— Oh ! pas encore... Ce que vous avez appris de M. de Saint-Croisy est bien vague... Je veux auparavant que vous soyez plus complétement renseigné...

— Que vous êtes cruelle, Camille !

— Ah ! mon ami, vous savez maintenant que je vous aime, que jamais je n'en aimerai d'autre que vous... Ne sommes-nous pas déjà bien heureux ?... Quand je vous vois là... près de moi... après avoir été si longtemps obligée de vous fuir... je suis si contente !

— Et qui vous obligeait de me fuir ?...

— Il me semblait que c'était mon devoir. Vous avez triomphé de ma résolution... n'êtes-vous pas satisfait de ce changement ?...

— Sans doute... mais je ne le serai entièrement que quand vous serez ma femme.

Léoville continuait à adresser à Camille des paroles d'amour, et celle-ci ne se lassait pas de les entendre, lorsque tout à coup madame Pothery paraît devant eux. Les deux amants ne l'avaient pas entendue venir ; et il est bien probable que la propriétaire était là depuis quelque temps, et avait jugé convenable de s'approcher assez doucement pour entendre ce qui se disait sous le bosquet.

— Bonjour, ma charmante locataire !... Oh ! excusez si je vous dérange... vous causiez... je ne vous savais pas en

société... Monsieur, je suis bien votre servante... C'est qu'on m'avait dit qu'une personne étrangère était dans le jardin... et j'ignorais si monsieur vous avait rencontrée.

— Je n'étais pas bien cachée, madame, et monsieur m'a trouvée très-facilement...

— Je suis bien contente que la querelle de tout à l'heure n'ait pas eu de suite... monsieur aurait pu concevoir une mauvaise opinion de ma maison... j'en aurais été très-mortifiée !...

— Comment... quelle querelle ?

— Rien... une bagatelle ! dit Léoville, cela ne vaut vraiment pas la peine de vous être rapporté...

— Oh ! pardonnez-moi... Du reste, ce major Piquevert est un homme détestable ! Il cherche querelle à tout le monde... il voudrait voir tous mes locataires se battre entre eux ! Oh ! il en serait enchanté ! J'ose espérer que monsieur le vicomte ne prendra pas pour cela une opinion défavorable de mon hôtel, qui, je m'en flatte, est tenu sur un très-bon pied.

— Je n'en ai jamais douté, madame.

— C'est que je tiens beaucoup à l'estime de monsieur le vicomte...

— Il me paraît, madame, que M. le major a cru devoir vous communiquer la carte que je lui avais remise... peut-être tenait-il à vous tranquilliser sur la personne qui, sans votre permission, étaitent rée dans votre jardin?

— Ah ! monsieur, ce n'est pas cela du tout... mais il était de son devoir de me dire, que j'avais l'honneur de posséder chez moi le vicomte Léoville de Roco... Rococo...

— De Rochemart, madame ?

— Monsieur nous fera-t-il l'honneur de dîner avec nous ?

— Mais si cela se peut, madame...

15 TAYLOR

— Certainement, monsieur ; je tiens une table d'hôte pour mes locataires et leurs amis... deux francs par tête, sans le café et les extra... ce n'est pas trop cher...

— Assurément, madame !...

— Vous ne serez pas chez Véry, mais vous serez bien ; un joli ordinaire très-confortable... j'ai une cuisinière qui rivalise avec les cordons-bleus de Paris...

— Je suis sûr d'avance d'être fort bien ici, madame...

— Alors nous pouvons compter sur monsieur le vicomte?

— Oui, madame.

— Je veux que Rose-d'Amour se surpasse ; je vais donner des ordres en conséquence... dans trois petits quarts d'heure on se mettra à table... Monsieur le vicomte, j'ai bien l'honneur...

Et madame Pothery s'éloigne en criant à tous ceux qu'elle rencontre au jardin et dans la maison :

— M. le vicomte dîne ici ; il est charmant... très-joli garçon... bien mieux que Pothery n'a jamais été... Rose-d'Amour, il faut acheter un maniveau de champignons de plus... Je vais tâcher de voir sur ma *Cuisinière bourgeoise* comment on fait une croûte au madère. C'est cela qui serait distingué !... Je n'ai pas de madère, mais je crois qu'on peut le remplacer avantageusement avec du vin doux.

XXXII

Lequel croire ?

— Je suis fâchée que vous ayez consenti à dîner ici, dit Camille à Léoville. Vous dînerez mal, et tout ce monde est si bavard !... Que vont-ils penser ?...

— Quant au dîner, vous devez bien penser que c'est

la chose qui m'occupe le moins ! je serai près de vous... le repas me semblera délicieux... et ce monde dont vous redoutez les propos, il est bien facile de le faire taire. Présentez-moi tout de suite comme votre futur époux. Ne sera-t-il pas alors tout naturel que je vienne vous voir souvent... que je ne m'occupe que de vous ?

— Oh ! mon ami, je n'oserai pas dire cela... avant d'être certaine que nul obstacle ne s'oppose à notre mariage...

— Quoi ! encore des craintes ?

— Il faut me pardonner, mon ami ; depuis que je suis au monde, je n'ai jamais goûté un bonheur assuré... L'adversité nous rend méfiant... on n'ose voir dans l'avenir tous ses vœux exaucés, lorsqu'on a toujours été trompé dans ses espérances... Mais, après tout, j'ai bien le droit de recevoir mes amis, et il suffira de vous voir pour que l'on me félicite de les choisir aussi bien.

Les deux amants espéraient pouvoir causer encore en tête à tête, mais déjà toute la maison savait qu'un jeune et joli garçon, un vicomte, qui était venu dans sa voiture, était dans le jardin, qu'il y causait avec madame Édouard, et qu'il dînerait à l'hôtel Pothery. Aussitôt toutes les locataires avaient promptement fait leur toilette, et étaient descendues au jardin, puis se promenaient devant et autour du bosquet dans lequel étaient Léoville et Camille. La vieille madame Belloie y arrive aussi en criant :

— Qu'est-ce qu'on dit ?... Il y a dans le jardin un monsieur qui fait des contes ?... Ah ! bien, mais je voudrais l'entendre aussi, moi... j'aime beaucoup les contes... Est-ce des contes de fées ?

Léoville, se voyant l'objet de l'attention générale, se décide, ainsi que Camille, à quitter le bosquet et à se mêler à la société. Bientôt madame Pothery vient annoncer que le dîner est servi, et tout le monde se dirige vers la salle à manger champêtre.

Léoville s'est bien vite placé près de Camille, mais cela ne l'empêche pas d'être aimable avec tout le monde; il a des mots galants pour les dames ; il parle astronomie avec M. Lentille, batailles avec le major, propriétés avec M. Grandbec, théâtre avec les jeunes gens ; enfin, il feint de trouver excellente la soi-disant croûte au madère, dans laquelle Rose-d'Amour a remplacé l'angélique par des cornichons ; si bien que tout le monde est enchanté de lui, et cet enchantement redouble lorsqu'au dessert Léoville dit à madame Pothery :

— J'ose espérer, madame, pour la première fois que je dîne à votre table, que vous me permettrez de vous offrir du champagne, ainsi qu'à toute la société?

Madame Pothery se lève pour faire une plus belle révérence, en répondant :

— Monsieur, vous êtes trop aimable pour que l'on vous refuse quelque chose... Ah ! que Pothery sera donc fâché de ne point s'être trouvé ici aujourd'hui ! Mais j'aime à croire que vous nous ferez le plaisir de revenir quelquefois?...

— Oh ! oui, madame... j'espère revenir souvent.

Le champagne est apporté. Léoville, qui en a fait venir plusieurs bouteilles, le verse avec profusion ; et comme il n'a pas été fabriqué par Rose-d'Amour, il se trouve être très-bon. Tous les convives deviennent d'une humeur charmante ; le major trinque avec madame Belloie ; M. Lentille prend chaque étoile pour une comète ; M. Grandbec ne songe plus à aller tirer le cordon à ses locataires, et madame Pothery ne cesse pas de s'écrier :

— N'est-ce pas que mon dîner était gentil ?

Quant à Camille, elle échange avec Léoville de tendres regards... Les personnes qui gardent le silence sont souvent celles qui en disent le plus.

Mais l'heure est venue de retourner à Paris. Le jeun

vicomte prend congé de la société, et dit tout bas à Camille :

— A bientôt !

Alors chacun entonne l'éloge de Léoville, et Rose-d'Amour, à laquelle il a glissé dix francs dans la main, s'écrie :

— En voilà un vrai bel homme!... C'est autre chose que ce petit pommadé de M. Endymion ! Je gagerais bien qu'il n'a rien de postiche, celui-ci.

Camille se sentait bien heureuse de ce que Léoville lui avait dit sur son père ; elle commençait à croire que celui-ci avait pu se corriger et changer de conduite, lorsque, le surlendemain de la visite du vicomte, Sincère se présente à son tour dans la matinée à l'hôtel Pothery.

Le jeune garçon n'a plus cet air gai et heureux qui d'ordinaire animait ses traits, quand il venait chez Camille : sa physionomie a pris de la gravité ; on pourrait, en le voyant, s'étonner du changement qui s'est produit en lui depuis peu de temps, et lui a fait perdre son air d'adolescent, pour lui donner déjà l'aspect d'un homme raisonnable.

Camille, en l'apercevant, est frappée de l'expression sérieuse qu'elle lit dans ses yeux, et lui dit :

— Votre mère serait-elle malade, mon ami ?

— Non... non, grâce au ciel, ma bonne grand'mère se porte bien. Pourquoi aviez-vous cette crainte ?

— Mais... c'est que j'ai remarqué votre air... beaucoup plus sérieux... plus grave qu'autrefois... et cela m'a fait peur... Il ne vous est rien arrivé de fâcheux, j'espère ?...

— Non... ma... bonne amie... mais ce n'est pas toujours pour ce qui nous est personnel que l'on s'afflige... et ce que je viens vous dire... pouvant vous faire de la

peine... vous ne devez pas être susprise que cela m'afflige aussi.

— Mon Dieu... qu'avez-vous donc à me dire, Sincère ?

— Lorsque je vous ai quittée la dernière fois... avec M. le vicomte de Léoville... vous devez vous rappeler que je vous ai promis de savoir ce que fait à Paris ce M. de Saint-Croisy... votre père... de tâcher enfin d'obtenir des renseignements sur son compte.

Camille frémit, car elle craint déjà de deviner la vérité.

— Eh bien ! dit-elle, qu'avez-vous appris, mon ami ?

— Ce que je vais vous dire va vous faire de la peine... et je crains...

— N'importe ! parlez, Sincère, dites-moi tout ce que vous savez, ne me cachez rien... je le veux !

— J'ai cherché longtemps ; j'allais dans les plus beaux hôtels garnis de Paris, en demandant si l'on y connaissait... ce monsieur ; je n'avais encore reçu que des réponses négatives... lorsque enfin, hier, dans un hôtel de la Chaussée-d'Antin, le concierge me répondit : « M. de Saint-Croisy ?... Oh ! oui, je connais cela... c'est un... »

— Achevez donc, Sincère...

— Pardonnez... je vous rapporte les expressions de cet homme... « Votre M. de Saint-Croisy, c'est un... escroc... et pas autre chose... et s'il vous doit de l'argent, vous pouvez en faire votre deuil... » J'en avais quelque soupçon, car ce monsieur faisait tant d'embarras, tant de poussière... que je me disais : « Il faut se méfier, parce que, généralement, c'est pour éblouir les dupes que l'on fait tant de manières. » Mais dernièrement, un de nos locataires... un homme respectable et connu, ayant rencontré ce Saint-Croisy dans l'escalier, me dit :

« — Est-ce que cet homme-là loge chez vous ?...

« — Oui, monsieur...

« — Prenez bien garde alors... ayez les yeux sur lui... c'est un grec ; on l'a chassé de Verdun, pendant que j'y étais... Vous pensez bien que le jour même, dès que je vis ce M. de Saint-Croisy, je lui présentai sa note, déjà assez forte, en le priant de me payer. « C'est bon, je vous payerai demain ! » me répondit-il avec insolence. Mais, le lendemain, il est sorti de grand matin, et, depuis, il n'est pas revenu. »

« Voilà, ma chère Camille, ce que m'a dit cet homme. Nous causions alors sur le seuil de sa porte. Tout à coup une calèche passe, et le concierge s'écrie : — « Eh ! mais, le voilà, notre Saint-Croisy, qui passe dans ce cabriolet découvert ; il faut qu'il soit bien effronté pour se promener par ici... Ah ! si je n'étais pas obligé de garder ma porte, je courrais après lui !... »

« Moi, qui n'étais pas obligé de rester là, et qui voulais connaître ce monsieur, je me mis à courir... et, comme je cours bien, je rattrapai et suivis le cabriolet, qui s'arrêta au boulevard des Italiens, devant le café Anglais... Je vis descendre un homme de quarante et quelques années au plus, grand, brun de visage, tournure jeune et élégante, les traits réguliers, les yeux très-noirs... des sourcils épais et rapprochés... des favoris très-touffus...

— C'est lui !... Oh ! c'est bien lui !... répond Camille en baissant tristement ses yeux vers la terre. Ah ! je devais m'y attendre !... Léoville m'a trompée... mais vous, Sincère, vous me dites la vérité !...

— Maintenant, je le reconnaîtrai toujours, ce monsieur-là... car, je ne sais pourquoi... sa vue a produit sur moi une sensation extraordinaire... C'était de la terreur... de la haine... Ah ! c'est que je me souvenais sans doute que toute petite il vous laissait mourir de faim !... Mais, cependant, on peut se tromper ; il y a tant de personnes qui se ressemblent !... Avant de vous affliger, attendez que j'aie

des renseignements plus positifs, plus certains... Ah! j'hésitais pour venir vous dire tout cela... mais, cependant, ne faut-il pas toujours que la vérité soit connue?...

— Vous avez bien fait de me la dire, Sincère... et quoiqu'il me soit bien pénible de savoir que... mon père est incorrigible... je vous remercie de m'avoir appris ce qui le concerne.

— Mais, je vous le répète, ma bonne amie, avant de prendre aucun parti, attendez encore; maintenant que je connais M. de Saint-Croisy, je le retrouverai... dussé-je m'informer dans tous les hôtels de Paris, alors, sans qu'il s'en doute, je m'attacherai à ses pas... il faudra que je sache ce qu'il fait... quelles sont les personnes qu'il fréquente... Fiez-vous à moi; je suis encore jeune... mais je ne suis pas trop maladroit... et puis, lorsque c'est pour vous que je fais quelque chose, il me semble que cela me donne plus d'esprit... Ah! c'est que je vous aime tant... d'amitié... puisque M. Léoville vous aime d'amour!... Les autres n'ont plus le droit de vous aimer que d'amitié...: n'est-ce pas, ma bonne amie?

Camille donne la main à Sincère en lui disant:

— Oui, d'amitié... cela vaut mieux; croyez-moi, cela dure plus longtemps... cela cause moins de tourments...

— Oh! quelquefois... les amis peuvent en avoir aussi... Mon Dieu! comme vous voilà triste à présent!... C'est moi qui en suis cause. Ah! j'aurais dû ne point vous apprendre toutes ces vilaines choses!... mais je ne sais pas mentir...

— Je vous sais gré, au contraire, de m'avoir appris ce qu'un autre cherche à me cacher... Continuez à me servir ainsi, Sincère, communiquez-moi tous les renseignements que vous obtiendrez, et ce sera me prouver que vous êtes véritablement mon ami.

Le jeune homme promet d'obéir, et quitte Camille après avoir longtemps pressé sa main dans les siennes.

Demeurée seule, Camille se dit au bout d'un moment :

— Lequel croire ?... Ah ! je cherche en vain à me tromper moi-même... Léoville m'a menti par amour... mais Sincère m'a dit la vérité.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

	Pages.
I. — Le ménage de Théobald.	
II. — Scènes de la vie intime.	11
III. — Un monsieur coquet à sa toilette.	19
IV. — Un artiste à sa toilette.	3e
V. — Madame Délicat.	35
VI. — Trois amis.	42
VII. — M. de Saint-Croisy.	52
VIII. — La maison Pothery.	63
IX. — Les locataires	68
X. — L'effet d'une calèche.	77
XI. — Éducation anglo-française.	83
XII. — Le pigeon voyageur.	90
XIII. — Le joli pavillon	99
XIV. — Grande manœuvre avec un parapluie.	109
XV. — Madame Édouard.	113
XVI. — Le major a rêvé.	124
XVII. — Maître Harzmann	134
XVIII. — Manlius-Joconde Bella-Florès.	146
XIX. — Sincère.	157

Pages

XX. — Visite du matin. 162
XXI. — Jeune fille bien élevée. 169
XXII. — Charmant enfant. 177
XXIII. — Héroïsme de coquetterie. 183
XXIV. — Entretien mystérieux. 194
XXV. — Le comte de Rochemart et son neveu. 206
XXVI. — Projets de séduction. 216
XXVII. — Dangers des suppléants. 223
XXVIII. — L'amour et l'amitié. 231
XXIX. — Histoire de Camille. 243
XXX. — Espérance et défiance. 250
XXXI. — Du bruit pour rien. 253
XXXII. — Lequel croire? 262

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

Paris. — Imp. Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

UNE FEMME

A

TROIS VISAGES

Jules ROUFF et Cie, Éditeurs
PARIS, 14, Cloître Saint-Honoré, 14, PARIS

PAUL DE KOCK

ŒUVRES COMPLÈTES

A 1 franc 50 centimes le volume.

Monsieur Dupont	1 v.	Une femme à trois visages	2 v.
Mon voisin Raymond	1 v.	La Fille aux trois jupons	1 v
La Femme, le Mari et l'Amant.	1 v.	Friquette	1 v.
L'Enfant de ma Femme / Nouvelles et Théâtre	1 v.	Une Gaillarde	2 v.
Georgette	1 v.	La Grande Ville	1 v.
Le Barbier de Paris	1 v.	*Les Enfants du boulevard:*	
Madeleine	1 v.	— Les Nouveaux Troubadours.	1 v.
Le Cocu	1 v.	—Un Petit-Fils de Cartouche.	1 v.
Un bon Enfant	1 v.	Une Grappe de groseille	1 v.
Un Mari perdu	1 v.	L'Homme aux trois culottes	1 v.
Gustave le mauvais sujet	1 v.	Monsieur de Volenville. — Berlingot et Cie	1 v.
André le Savoyard	1 v.	Un Jeune Homme mystérieux.	1 v.
La Pucelle de Belleville	1 v.	La Jolie Fille du Faubourg	1 v.
Un Tourlourou	1 v.	Madame de Monflanquin	2 v.
La Maison blanche	1 v.	Madame Pantalon	1 v.
Frère Jacques	1 v.	Madame Tapin	1 v.
Zizine	1 v.	Un Mari dont on se moque	1 v.
Ni jamais, ni toujours	1 v.	La Mariée de Fontenay-aux-Roses	1 v.
Un Jeune homme charmant	1 v.	Ce Monsieur	1 v.
Sœur Anne	1 v.	M. Chérami	1 v.
Jean	1 v.	M. Choublanc	1 v.
Une Fête aux env. de Paris / Contes et chansons	1 v.	Papa Beau-Père	1 v.
La Laitière de Montfermeil	1 v.	Le Petit Bonhomme du coin	1 v.
L'Homme de la nature	1 v.	La Petite Lise	1 v.
Moustache	1 v.	Les Petits Ruisseaux	1 v.
L'Amoureux transi	1 v.	La Prairie aux coquelicots	2 v.
Mon ami Piffard	1 v.	Le Professeur Fiche-Claque	1 v.
L'Ane à M. Martin	1 v.	Sans Cravate	2 v.
La Baronne Blaguiskoff	1 v.	Le Sentier aux prunes	1 v.
La Bouquetière du Chât.-d'Eau.	2 v.	Taquinet le Bossu	1 v.
Carotin	1 v.	L'Amour qui passe et l'Amour qui vient	1 v.
Corisette	2 v.	*La Mare d'Auteuil :*	
Les Compagnons de la Truffe	2 v.	— Madame Saint-Lambert	1 v.
Le Concierge de la rue du Bac	1 v.	— Benjamin Godichon	1 v.
L'Amant de la Lune	3 v.	Paul et son Chien	1 v.
La Dame aux trois corsets	1 v.	Les Époux Chamoureau	1 v.
La Demoiselle du cinquième	2 v.	Le Petit Isidore	1 v.
Les Demoiselles de magasin	2 v.	Le Petit Isidore. — Alexis et Georgina	1 v.
Une drôle de Maison	1 v.	Flon, Flon, Flon, Lariradondaine	1 v.
Les Étuvistes	2 v.	Un Monsieur très tourmenté	1 v.
La Famille Braillard	2 v.		
La Famille Gogo	2 v.		
Les Femmes, le Jeu et le Vin	1 v.		

Paris. — Imp. Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

PAUL DE KOCK

UNE

FEMME

A

TROIS VISAGES

TOME SECOND

PARIS

JULES ROUFF ET Cie, ÉDITEURS

14, CLOITRE SAINT-HONORÉ, 14

UNE FEMME

A TROIS VISAGES

I

XXXIII

Les actions de charbon de terre.

Depuis la visite de Sincère, l'aimable enjouement de Camille a fait place à une sombre mélancolie qui étonne beaucoup les locataires de la maison Pothery. Chacun fait ses petites conjectures, dont le résultat est presque toujours ceci :

« — Cette dame semblait enchantée lorsque M. le vicomte de Léoville est venu la voir. Pourquoi donc est-elle si triste maintenant? »

Personne n'avait rencontré Sincère, mais, deux jours après la visite que celui-ci a faite à Camille, Léoville revient aux Prés-Saint-Gervais, empressé de revoir celle qu'il aime. En la retrouvant triste et chagrine, il s'inquiète, il s'informe, et la jeune femme lui dit en soupirant :

— Vous m'avez trompée... ce n'est pas bien !... Je vous pardonne cependant, car je sais que c'est votre attachement pour moi qui vous a fait parler ainsi... Mais à quoi bon mentir, mon ami ? la vérité finit toujours par être connue !...

— Comment ? Que voulez-vous dire ? En quoi vous ai-je trompée ?... s'écrie Léoville.

— Dans ce que vous m'avez dit... sur mon père...

— Eh bien !... je vous ai rapporté ce que j'ai appris.

— Alors, c'est vous que l'on a trompé !...

— Qui peut vous faire supposer cela ?

Camille raconte tout ce que Sincère est venu lui apprendre touchant M. de Saint-Croisy. Lorsqu'elle a cessé de parler, Léoville frappe du pied avec colère, en s'écriant :

— Ce petit garçon a donc juré de mettre toujours des obstacles à mon bonheur !... Venir vous dire des choses pareilles !... Il savait très-bien vous faire de la peine... et il dit qu'il vous aime !...

— Il ne faut pas lui en vouloir... Il souffrait en m'apprenant tout cela ; mais il ne sait pas trahir la vérité.

— Et pourquoi ajoutez-vous plutôt foi à ses rapports qu'aux miens ?

Camille soupire en répondant :

— J'aimerais bien mieux ne croire qu'aux vôtres... mais il y a une raison qui m'en empêche !

— Je vous certifie que l'on m'a dit sur M. de Saint-Croisy ce que je vous ai rapporté... Maintenant, admettons qu'une partie de ce que Sincère vous a appris puisse être vrai... d'abord, ce pauvre garçon, qui n'a aucune expérience, exagère les choses... et ce n'est pas sur les propos d'un concierge que vous devez condamner votre père. Je veux bien admettre encore que la conduite de celui-ci ne soit pas exemplaire... qu'il ait fait des dettes dans un hôtel et oublié de les payer... Est-ce donc un si grand crime ?...

— Mais... ce fait plus grave... chassé de Verdun?...

— Rien ne prouve que cela soit vrai!... Celui qui aura dit cela aura confondu votre père avec un autre! Pourquoi ajouter foi à ces propos, lorsqu'ici vous avez entendu tout le contraire? M. de Saint-Croisy n'a-t-il pas été présenté par un monsieur qui en faisait un grand éloge, qui se félicitait de le connaître?

— C'est vrai...

— Ce monsieur-là, n'est-ce pas un homme dont on connaît la position dans le monde?

— Sans doute; c'est M. Endymion Dufourré; on le connaît ici depuis longtemps... Il est riche... Il ne fait rien, que chercher à plaire aux dames; il est très-ridicule par ses prétentions, mais c'est du reste un homme dont la position n'est point équivoque.

— Eh bien! lorsque ce monsieur lui-même vous a fait l'éloge de M. de Saint-Croisy, il me semble que vous devez plutôt ajouter foi à ses paroles qu'aux propos que le jeune Sincère a entendu tenir à un concierge.

Les discours de Léoville jettent une nouvelle incertitude dans les idées de Camille : en écoutant celui qu'elle aime, elle se laisse entraîner à le croire; tous ses désirs sont d'accord avec les assurances qu'il lui donne; d'ailleurs, Sincère ne revient pas apporter d'autres renseignements sur M. de Saint-Croisy, tandis qu'au contraire, Léoville revient presque chaque jour aux Prés-Saint-Gervais presser Camille de consentir enfin à faire son bonheur; celle-ci n'oppose plus qu'une faible résistance. Un jour enfin, elle dit à Léoville :

— Eh bien! je vous promets de ne plus résister... je vous promets de consentir à être votre femme... ce qui, vous le savez bien... sera pour moi la plus grande félicité!... mais, avant, je veux revoir encore une fois M. Endymion Dufourré. Qu'il me répète ce qu'il m'a déjà dit

sur... mon père, et, je vous le jure, je ne mettrai plus d'obstacle à vos vœux.

— Mais si ce monsieur était longtemps sans revenir ici? dit Léoville, qui préférerait beaucoup que l'on s'en rapportât à lui.

— Ce n'est pas présumable, dit Camille; voilà déjà près d'un mois qu'il n'est venu, la saison est encore fort belle, et ce monsieur voudra en profiter.

Le jeune amoureux soupire, en disant:

— Puisque vous le voulez... attendons ce monsieur Endymion Dufourré!... Il se fait bien désirer, ce monsieur! Savez-vous son adresse à Paris?

— Non.

— Votre propriétaire le connaît, elle doit la savoir.

— Que vous importe où demeure ce monsieur?

— On pourrait très-bien le prier de venir aux Prés... en lui disant que vous désirez lui parler. .

— Oh! mon ami, ne faites point cela!... Je dois vous avouer que ce M. Dufourré me faisait la cour, m'accablait de ses galanteries, et que cela m'ennuyait beaucoup... je ne veux pas qu'il croie que j'ai le moindre désir de le revoir.

— Soit! Pauvre homme! je le plains... mais franchement, d'après ce qu'on m'en a dit, je ne suis pas jaloux de lui.

L'événement du mollet retourné avait tellement mortifié Endymion qu'il s'était juré de ne plus retourner à l'hôtel Pothery. Cependant, le souvenir de la belle Camille le poursuivait encore, et alors il regrettait beaucoup de ne plus la voir. De temps à autre, il disait à Jolibeau :

— Crois-tu qu'une crampe puisse faire passer un mollet sens devant derrière?

— Oui, monsieur, j'en suis persuadé, répondait le valet de chambre. J'ai vu, une fois, en scène, un de nos jeunes premiers qui avait ses deux mollets par devant.

— Et c'était l'effet d'une crampe ?

— Du moins, il l'a dit au public.

— Et le public l'a cru ?

— Le public lui a demandé *bis*... Mais votre ami, M. de Saint-Croisy, qui ressemble tant à mon camarade Bellaflores, il ne vient donc plus voir monsieur ?

—C'est vrai!... Je l'attends, il a des titres à échanger avec moi... contre des promesses... Il est sans doute très-occupé en ce moment.

— Ah ! monsieur... vous n'avez pas voulu me croire !...

— Eh bien! Jolibeau ?

— Eh bien !... Je ne vous en dirai pas plus...

Cependant les jours se passaient, et Endymion, n'entendant plus parler de Saint-Croisy, qu'il ne rencontre nulle part, se décide un matin à se rendre chez son ami Théobald, pour tâcher d'y avoir de ses nouvelles.

L'homme de lettres est enfermé dans son cabinet, et, suivant l'habitude de ces écrivains qui suent sang et eau pour parvenir à écrire deux lignes, il avait fait défendre sa porte !... Remarquons en passant que les grands talents sont toujours visibles et ne craignent jamais d'être dérangés. Si ceux-là perdent le fil d'une idée, ils en retrouveront cent pour la remplacer... Mais, les écrivassiers, qui se sont mis la tête à la torture pour en tirer quelque chose, ne laissent point arriver jusqu'à eux quand ils sont en train d'élaborer une phrase.

Endymion est donc introduit près de madame Rubencourt, qui était toujours visible, même lorsqu'elle n'était pas en toilette, ce qui, du reste, faisait l'éloge de ses charmes et de sa fraîcheur. Les femmes qui se laissent voir en déshabillé du matin nous prouvent alors qu'elles ne doivent pas tous leurs attraits au talent de leur couturière, et aux cosmétiques de leur parfumeur.

Abricotine fait une bouche pincée en apercevant l'élégant

Dufourré ; car elle ne l'avait pas revu depuis qu'elle avait dîné aux Prés-Saint-Gervais, et qu'il était placé à table à côté de madame Édouard.

— Bonjour, charmante dame! dit Endymion en saluant avec un joli sourire l'épouse du journaliste.

— Ah! c'est vous, monsieur! répond la belle blonde d'un ton aigre-doux. Et par quel hasard... à quel événement inattendu devons-nous votre visite?...

— Mon Dieu! belle dame, il n'y a point de hasard... point d'événement... Je désirais depuis longtemps venir mettre mes hommages à vos pieds... mais des affaires... des invitations... le temps marche si vite à Paris!... Vous le savez... on a à peine le moment de s'habiller et la journée est finie.

— C'est que vous êtes un peu long à votre toilette, apparemment!

— Toujours pétrie d'esprit!...

— Et les affaires qui vous ont occupé ne vous ont point empêché d'aller aux Près-Saint-Gervais, à l'hôtel Pothery, je gage?...

— Vous croyez?... Mais non... Depuis près d'un mois je n'y ai pas mis les pieds!...

— En vérité!... Comment! seriez-vous brouillé avec votre belle... cette madame Édouard dont vous étiez si amoureux?

— Moi, amoureux de madame Édouard!... Qui est-ce qui a dit cela?...

— Cela sautait aux yeux... et sans doute c'est la violence de votre passion qui vous avait porté à la tête et donné ces douleurs qui vous ont obligé de garder votre chapeau... Ah! ah!... mon Dieu, que vous étiez drôle!...

Endymion dit du bout des dents, en murmurant :

— Mon Dieu, que vous êtes méchante!... Oh! les femmes!... elles font une montagne de l'incident le plus léger!

— Les femmes y voient très-clair, mon cher, et c'est ce qui vous vexe, vous autres hommes... Mais vous n'avez pas eu de nez ce jour-là en faisant venir M. de Saint-Croisy à l'hôtel Pothery. Il paraît que ce monsieur connaissait particulièrement votre dame... Elle a failli se trouver mal en le voyant... Ensuite, ils ont eu une conversation fort longue au fond d'un bosquet écarté... Ah! ah! ah!... Ça m'a bien amusée pour vous!

— Je vous remercie; mais je ne vois pas quel mal il y a dans tout cela... Dans un jardin, on cause sous un bosquet, comme ailleurs... Il y a des personnes qui tirent de tout des inductions malignes...

— Il y en a d'autres qui sont myopes... et dont on se moque sous leur nez sans qu'elles s'en aperçoivent!... Au reste, si cette dame est liée avec M. de Saint-Croisy, je ne lui en ferai pas mon compliment, car il paraît que c'est tout bonnement un filou, ce monsieur...

— Ah! mon Dieu!... qu'est-ce que vous me dites là!... Saint-Croisy... un filou! Un ami de votre mari!... Car c'est votre mari qui me l'a présenté...

— Eh! mon Dieu! ne savez-vous pas à quoi vous en tenir sur les gens de lettres!... Ils connaissent tout le monde... tout le monde les salue, vient causer avec eux, parler de la pièce nouvelle, de l'actrice en vogue... On se donne des poignées de main, on s'appelle : mon cher, mon bon!... Allez ensuite leur dire : « Quel est donc ce monsieur avec qui vous causiez tout à l'heure... qui vous a serré la main en vous quittant? » Ils vous répondront : « Ce monsieur... avec qui je causais... Ah! ma foi! je ne sais pas son nom, j'ignore ce qu'il fait... je le rencontre souvent au café, il vient me parler, il est très-aimable... mais je ne sais pas qui c'est!... » Et voilà, la plupart du temps, comme ils connaissent bien des gens qu'ils appellent : cher ami!...

— Mais celui-ci, Théobald le connaissait... Quand il me

l'a présenté au café... ce jour... que nous guettions une voiture... Enfin, pourquoi le traitez-vous maintenant de filou?... Qu'a-t-il fait pour mériter cette épithète plus que risquée?... Au nom de votre fille! répondez-moi, je vous en supplie!...

— Est-ce que je sais, moi! Tenez, voilà mon mari qui sort enfin de son cabinet... Dieu merci, il a mis le temps pour faire son petit feuilleton... C'est lui qui, l'autre jour, abîmait son cher ami Saint-Croisy. Interrogez-le!...

L'homme de lettres arrive en robe de chambre, l'abord fier, triomphant... Il est venu à bout de son article, il a cet air heureux d'un particulier à qui l'on vient d'arracher une dent qui lui causait beaucoup de douleur; il sourit à Endymion, et s'essuie le front, en s'écriant :

— Mon article est fait... et joliment fait!... Je crois qu'il aura du retentissement... J'en suis content... très-content!

— Il est toujours content de ce qu'il fait! murmure Abricotine, en se tournant vers Dufourré. Mais celui-ci ne laisse pas à Théobald le temps d'en dire davantage, il l'interrompt et s'écrie:

— Mon cher ami, ce que madame vient de m'apprendre serait-il vrai? ...

— Hein!... de quoi?... que je vais fonder un nouveau journal?... C'est mon projet.

— Non... que vous auriez su que Saint-Croisy n'est pas un riche capitaliste...

— Saint-Croisy?... C'est possible... Mais quel nom lui donnerai-je?... voilà le difficile...

— Est-ce qu'il a un autre nom, maintenant?...

— Il n'en a pas encore... j'en cherche un piquant... Si je l'appelais *le Menteur*?...

— Vous êtes donc certain qu'il nous a menti?

— Qui?

— Saint-Croisy.

— Je vous parle de mon futur journal...

— Répondez-moi au sujet de Saint-Croisy... mon ami, je vous en supplie. Il s'agit pour moi de quarante mille francs, que je lui ai donnés contre des promesses d'actions de ses mines de charbon dans le département du Pas-de-Calais...

— Ah! bigre!... Comment, mon pauvre Dufourré, vous avez lâché votre argent sans être certain que vous le placiez bien... vous! associé d'agent de change!

— D'abord, je ne suis pas du tout associé d'agent de change... Je voulais l'être... mais on m'a refusé. Revenons à Saint-Croisy... Vous m'en avez fait un éloge pompeux...

—Eh! mon Dieu! qui n'y aurait été trompé!... Un homme qui a fort bonne façon, des manières distinguées, qui s'exprime très-bien... et qui a un aplomb!...

— Oui, dit Abricotine, il avait une fameuse *platine!*...

L'homme de lettres jette un regard courroucé sur sa femme, en s'écriant :

— Mon Dieu! madame, où apprenez-vous ces mots-là?...

— Au spectacle, monsieur; dans les pièces à succès, on parle presque toujours *argot*.

— C'est du joli!... Et ces gens-là trouveront mauvais que je les éreinte!

— De grâce, revenons à Saint-Croisy. Qui vous fait penser maintenant que ce soit un filou?

— Voici le fait. Il y a huit jours, j'étais au café Anglais; Saint-Croisy y déjeunait et très-somptueusement, je vous assure...

— Le gredin! il mangeait mon argent!

— Un monsieur entre dans le café. C'était un Allemand, un homme qui avait un air très comme il faut. Il aperçoit Saint-Croisy, le regarde quelques instants, puis s'écrie :

« — Ah! vous voilà, drôle! qui m'avez si bien volé à

Vienne, avec des cartes bizeautées! Mais ici il n'en sera pas de même, et je vous ferai connaître pour ce que vous êtes, partout où je vous rencontrerai. »

« A ces paroles, Saint-Croisy montre une grande colère ; il s'écrie :

« — Vous me prenez pour un autre, monsieur ; je me nomme de Saint-Croisy... Vous ne me connaissez pas !... Je n'ai jamais été à Vienne...

« — Je vous reconnais très-bien, répond l'étranger. A Vienne, vous aviez un autre nom, c'est vrai, vous vous faisiez appeler : le baron Ragotry ; mais c'est bien vous... Je ne fais pas erreur...

« Alors Saint-Croisy s'emporte, s'écrie qu'on l'insulte... qu'il tuera ce monsieur, qu'il va chercher le commissaire et des témoins pour prouver son identité... et, là-dessus, il sort du café comme un furieux, toujours criant, toujours menaçant !... Mais l'Allemand s'assied tranquillement à une table, en disant :

« —Qui est-ce qui veut parier vingt napoléons avec moi que cet homme ne reviendra pas?... » J'avais presque envie de tenir le pari... Certainement, si j'avais eu vingt napoléons sur moi, je l'aurais tenu ! Heureusement je ne les avais pas, car j'aurais perdu... Saint-Croisy ne reparut pas !...

— Il n'est pas revenu?...

— Or, vous comprenez qu'un homme qui se laisse traiter de voleur et qui ne vient pas en demander raison, en prouvant que l'on a menti... ma foi !... il faut que cet homme mérite le nom qu'on lui a jeté à la face...

— Ah! mon Dieu !... c'est épouvantable!... Alors ces mines de charbon... dans le département du Pas-de-Calais ?...

— Il est probable que vous êtes volé aussi, mon cher!... Pour en revenir à ce journal que je veux créer...

- Je cours chez mon agent de change... à la Bourse, prendre des informations... Ah! le fourbe! je ne m'étonne pas s'il me recommandait de ne parler à personne de ses mines de charbon!...

— Si je l'appelais *le Blagueur*, hein?...

— Appelez-le le voleur, voilà son vrai nom!...

— Mais il y en a déjà un qui porte ce titre...

— Adieu!... Pardon... je vous quitte!... Madame, excusez-moi... Quarante mille francs!... c'est une somme!...

— Assurément... Ce cher monsieur Endymion!... Je vous plains bien!...

Endymion n'écoute plus ce qu'on lui dit; il prend son chapeau et sort précipitamment, tandis que Théobald, toujours occupé de son journal, lui crie dans l'escalier :

—Je tiens mon titre!... Je l'appellerai *le Fumeur;* tous les estaminets seront forcés de s'y abonner.

XXXIV

Nouveaux renseignements.

A la Bourse, on a ri au nez de Dufourré lorsqu'il a montré ses promesses d'actions pour les mines de charbon du Pas-de-Calais. Chez son agent de change, on en a fait autant. Le beau monsieur rentre chez lui furieux, et se jette dans un fauteuil, en s'écriant :

—Décidément, je suis fait et refait... Ah! Jolibeau, pourquoi n'ai-je pas ajouté foi à tes paroles!...

Jolibeau, qui a vu son maître revenir tout bouleversé et l'a suivi au salon, murmure d'un air piteux :

— Monsieur, les gens d'esprit sont ceux que l'on trompe

le plus facilement, parce qu'ils n'ont pas celui du commerce...

— Tu as raison, Jolibeau, tu parles comme *Cicéron!* Oui, je suis trop confiant... je n'aime point à croire au mal. Et puis, ce Saint-Croisy se mettait si bien!... Il était parfaitement habillé...

— C'était Bellaflorès, monsieur!

— Oui, il y a tout lieu de croire que tu ne t'étais pas trompé.

— Il vous vole une grosse somme, monsieur?

— Trente mille francs!

— Peste! quelle tirelire!

— Oh! je puis supporter cette perte... Je mettrai un peu plus d'économie dans mes dépenses, et, pendant quelque temps, je m'abstiendrai d'offrir des bouquets aux dames...

— Vous ne le pourrez pas, monsieur; vous êtes si galant!...

— Tu comprends bien que, par bouquets, j'entends ces jolis cadeaux que j'y joignais... Oh! ce qui m'exaspère le plus dans cette affaire, c'est de m'être laissé duper par ce floueur...

— Vous avez dit le mot, monsieur, c'est un floueur...

— Mais si je puis le retrouver, je te jure bien, Jolibeau qu'il passera un vilain quart d'heure!...

— Vous ne le retrouverez pas, monsieur; avec votre argent, il est allé faire des dupes ailleurs...

— Jolibeau, on a sonné... Si c'était lui, par hasard, qui vînt pour me tendre un nouveau piége!...

— Ce n'est pas probable. Il a bien vu comme je le regardais la dernière fois qu'il est venu...

— Cours donc ouvrir.

Le concierge apporte une lettre pour M. Endymion Dufourré. Celui-ci regarde la suscription, en disant :

— Je ne connais pas cette écriture... Si c'était de ce Saint-Croisy!...

— Qui vous renvoie vos billets de banque ? ce n'est pas probable, monsieur.

Endymion se hâte de lire la lettre, qui ne contient que ces lignes :

« Pourquoi n'allez-vous plus aux Prés-Saint-Gervais, à l'hôtel Pothery ? Vous y êtes ardemment désiré ; on serait charmé de vous y voir. »

La lecture de ce billet ravit notre élégant ; il oublie la perte de ses trente mille francs et sourit à Jolibeau, en disant :

— Voilà qui est du dernier gracieux!... Que penses-tu de cela, Jolibeau ?

— Qui est-ce qui vous écrit ce billet, monsieur?

— Il n'y a pas de signature... mais tu comprends bien que je devine d'où me vient ce message...

— Ah ! vous savez de qui cela vient?...

— Pardieu ! Et quelle autre qu'une femme m'écrirait ainsi : « Vous êtes ardemment désiré?... On sera charmé de vous voir?... »

— Le fait est que c'est presque une déclaration.

— C'en est une, Jolibeau!... Oh ! je m'y connais....

— Et vous pensez que c'est madame Pothery qui vous écrit cela?

— Madame Pothery!... que le diable t'emporte!... Où vas-tu penser à madame Pothery!...

— Dame!... comme c'est la propriétaire...

— Ce billet anonyme vient de la séduisante madame Édouard...

— La dame mystérieuse?...

— La dame ravissante à qui j'ai fait une cour très-prononcée... Elle s'est montrée sévère... elle m'a tenu rigueur... et comme elle voit que je ne retourne plus aux

Prés, elle se dépite de mon abandon, elle veut me revoir à ses pieds! Oh! que voilà bien les femmes!... Soyons sans cesse sur leurs pas... elles nous traitent comme des nègres ; ayons l'air de ne plus penser à elles... aussitôt elles courent après nous!

— C'est vrai, monsieur, c'est vieux comme le monde, ce que vous dites là. Ça s'est mis dans toutes les pièces de théâtre ; mais cela se fait toujours à la ville...

— S'il n'était pas trop tard, je me rendrais sur-le-champ aux Prés...

— Il vaut bien mieux vous faire désirer un peu, monsieur.

— Tu vois bien qu'on me désire beaucoup, puisqu'on me l'écrit... l'affaire de mon mollet doit être oubliée...

— Eh! mon Dieu, monsieur... c'était une crampe! et pas autre chose!...

— Tu as raison... Depuis un mois... cela ne peut plus être qu'une crampe!. C'est égal, je mettrai un pantalon très-large qui ne dessine pas la jambe... mais tu serreras ferme mon corset... mon maudit ventre s'obstine à pousser en avant... c'est bien contrariant!... Si je ne mangeais pas, Jolibeau... si je ne me nourrissais que d'échaudés ?... C'est peu nutritif?

— Ne faites pas cela, monsieur, vous vous perdriez l'estomac ! Mangez beaucoup, au contraire... Voyez les gens maigres... ce sont toujours les plus gloutons; ils mangent comme des ogres!

— Tu as, ma foi! raison... Jolibeau ; va m'acheter un pâté de foies gras... je vais me ruer dessus.

Le lendemain, sur les deux heures de l'après-midi, Endymion, qui étouffe dans son corset, parce qu'il a voulu absolument être mince de taille, mais qui ne peut se lasser d'admirer sa toilette, part pour les Prés-Saint-Gervais, et se dit en chemin :

— La dernière fois que j'ai causé avec la femme charmante, je crois me rappeler qu'elle m'avait beaucoup questionné sur ce... misérable Saint-Croisy... J'en avais même éprouvé un sentiment de jalousie... mais, pardieu !... si elle s'intéresse encore à ce monsieur, je lui en apprendrai de belles sur son compte.

Madame Pothery pousse ses exclamations de joie habituelles lorsqu'il lui arrive du monde de Paris, et ne manque pas de dire à Endymion :

— Vous venez dîner avec nous?

— Oui, certes, c'est mon intention, répond le petit joli homme.

— Tant mieux! cela se trouve bien... Nous devons justement aujourd'hui avoir le vicomte ; vous dînerez avec lui.

— Le vicomte !... quel vicomte?

— Le vicomte Léoville... un jeune homme charmant... beau cavalier... élégant comme vous ! des manières nobles et gracieuses... toutes nos dames en sont folles !...

— Voilà la première fois que j'entends parler de ce monsieur, il me semble ?...

— Oui, il n'y a guère que trois semaines environ qu'il vient ici... et il y a plus d'un mois qu'on ne vous a vu.

— C'est vrai... j'ai été très-occupé... Est-ce vous qui m'avez écrit un petit mot?

— Quel mot?

— Enfin, vous ne m'avez pas écrit?

— Moi! je ne me serais pas permis cela. Et pourquoi?...

— Assez... l'affaire est vidée. Vous ne m'avez pas écrit, c'est tout ce que je voulais savoir. Et qui vous a amené cet élégant personnage... dont toutes les dames sont folles?

— Il est venu voir madame Édouard... et elle nous l'a présenté.

— Ah! c'est pour madame Édouard qu'il venait?...

— Et c'est pour elle qu'il vient toujours... Il en est amoureux comme on ne l'est pas !...

— Ah! il fait la cour à cette dame?...

— Après cela, on le suppose... Le major fait là-dessus ses cancans ordinaires... Moi, je répète ce qu'on dit... je n'affirme rien...

— Et madame Édouard... de son côté?

— Elle est au jardin... elle travaille dans le bosquet du fond... Pardon! je vous quitte... il faut que j'aille donner mes instructions à Rose-d'Amour... Vous et le vicomte à dîner!... il faut qu'il soit bien gentil... Si je vous faisais des artichauts frits... hein? C'est un joli plat, cela... Qu'en dites-vous?

— Je ne m'y oppose pas.

— Vous en aurez!... La friture, c'est le triomphe de Rose-d'Amour.

Endymion n'est pas enchanté de savoir qu'il vient maintenant à l'hôtel Pothery un beau jeune homme qui fait la cour à la belle locataire dont lui-même est amoureux; cependant, il se rend sur-le-champ au jardin, en se disant :

Après tout... madame Pothery me rapporte les propos qu'elle entend... cela ne prouve rien. D'ailleurs, puisque cette femme charmante m'a écrit qu'elle désirait ma présence, c'est que je lui plais davantage que ce vicomte qui lui fait la cour... et c'est bien elle qui m'a écrit!... Ce n'est pas la propriétaire... Quelle autre femme pourrait ici désirer ma présence?... la nièce du major?... Je suis très-froid avec elle... Madame Abraham?... Elle ne songe qu'à ses mioches... La dame veuve?... Je ne lui ai jamais fait un compliment... Le billet vient de la belle Camille, c'est positif.

Camille travaillait sous un berceau de lilas. Son ou-

vrage l'occupait peu, mais elle pensait à Léoville qui devait venir dans la journée ; elle jouissait d'avance du bonheur qu'elle goûtait lorsqu'il était près d'elle... L'idée qu'elle pourrait être sa femme commençait à ne plus être pour elle une chimère. Car Sincère ne revenait pas, ce qui prouvait qu'il n'avait plus rien appris sur M. de Saint-Croisy, et Léoville, au contraire, continuait à lui faire sur son père les rapports les plus favorables.

En apercevant Endymion Dufourré qui arpente le jardin en se donnant des grâces et se dirige vers elle, Camille se sent vivement émue, car elle se dit que c'est de ce que ce monsieur va lui dire que dépend son bonheur. De son côté, en abordant Camille, Endymion remarque le trouble dans lequel la jette sa présence; il ne manque pas d'interpréter cette émotion en sa faveur.

— Ah ! il y a bien longtemps qu'on ne vous avait vu, monsieur, dit la jeune femme en répondant aux saluts de Dufourré.

— Oui, belle dame... en effet... il y a quelque temps !... Je suis tellement pris à Paris !... J'ai rarement une journée à moi !... c'est bien aimable à vous d'avoir remarqué... le laps de temps... de mon absence.

— Je ne vous cacherai pas, monsieur, que j'avais le plus vif désir de vous revoir...

— Ah ! vous me comblez !... Mais vous deviez être bien certaine que j'allais accourir... il n'était pas besoin de deux lignes pour cela... Un seul mot suffisait !...

— Comment, monsieur... de quelles lignes parlez-vous?

— Mais... les lignes du billet charmant... dont le voile anonyme est transparent pour moi...

— Je ne vous comprends pas du tout, monsieur.

— Elle ne veut pas convenir que c'est elle qui m'a écrit! se dit Endymion. Oh ! les femmes !... toujours de la ruse !...

Enfin, puisque cela lui fait plaisir de garder l'anonyme, laissons-lui ce mystère !...

— Vous êtes venu seul, monsieur? reprend Camille au bout d'un moment.

— Oui, belle dame... entièrement seul... Lorsqu'on a le cœur rempli par un doux espoir, on n'a pas besoin de compagnon de voyage...

Endymion fait suivre cette phrase d'un gros soupir et d'un regard brûlant ; il est tout surpris que l'on ne réponde rien à cette pantomime expressive, et se dit :

— Comme elle cache son jeu!... comme elle feint de la froideur!... Elle est très-coquette... elle abuse du pouvoir de ses charmes.

Camille, qui ne songe nullement à faire la coquette avec ce monsieur, mais qui voudrait déjà arriver au sujet qui l'intéresse, interrompt un long soupir que Dufourré vient encore de pousser, en lui disant :

— Et votre ami... ce monsieur qui est venu vous retrouver ici une après-dînée... et dont vous nous avez fait le plus grand éloge... M. de Saint-Croisy... y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu?

— Ah! bon! tu recommences le chapitre du Saint-Croisy ! se dit Endymion. Je vais t'en dégoûter !...

— Eh bien! monsieur, vous ne répondez pas?...

— Pardon, madame, mais, en vérité... c'est que, si vous vous intéressez à ce monsieur... j'en suis fâché pour vous... car c'est un drôle ! un misérable!.... un polisson!... qui ne mérite que votre mépris!

Camille pâlit, et balbutie :

— Eh quoi! c'est ainsi que vous traitez à présent un homme que vous avez présenté ici comme votre ami!... et dont vous disiez le plus grand bien!...

— Que diable! voulez-vous. . ce n'est pas ma faute!... Quand j'ai dit du bien de ce... fripon... c'est que je le

croyais un honnête homme !... J'ai été trompé, dupé, volé !... Qui n'y aurait été pris? Un homme habillé dans le dernier genre... ayant un aplomb... un bagou... un froufrou... enfin tout ce qui constitue un millionnaire !... Théobald aussi en disait du bien... mais il ne lui a rien confié... tandis que moi! quarante mille francs!... pour des soi-disant actions de charbon de terre... dans le Pas-de-Calais... et c'est autant d'escroqué!... de perdu !... Impossible! de remettre la main sur mon filou !...

— Mais, monsieur... qui vous dit... qui vous prouve que ce monsieur... Saint-Croisy... ne reviendra pas chez vous... qu'il ne vous tiendra pas compte de cet argent que vous lui avez confié?...

— Lui!... me rapporter mon argent!... Ah! je puis en faire mon deuil... Cet homme est maintenant reconnu pour un escroc. En plein café, un monsieur l'a traité de voleur... et mon drôle s'est sauvé bien vite de peur d'être arrêté!... ce qui, j'espère, finira par lui arriver... Quant à moi, si je le retrouve, je le fais coffrer bien vite... et, alors... Mais, mon Dieu ! qu'avez-vous donc, belle dame? Vous changez de couleur... vous semblez indisposée?...

— Oui, monsieur, en effet... je ne me sens pas bien... Un étourdissement subit...

— Je vais vous chercher un verre d'eau...

— Merci, je vais rentrer chez moi...

— Alors, daignez accepter mon bras...

— C'est inutile... je préfère marcher seule...

— Mais ce ne sera rien... vous allez nous revenir?...

— Oui, monsieur, oui... ce ne sera rien.

Camille s'est éloignée. Endymion reste seul sous le bosquet.

XXXV

Le corset.

Le monsieur coquet ne sait trop à quoi attribuer la brusque disparition de la personne pour qui il est venu à l'hôtel Pothery. Il se dit :

— D'où peut venir ce mal subit qui a pris à cette jolie femme?... Serait-ce ce que je lui ai appris au sujet de Saint-Croisy?... Elle lui avait peut-être aussi confié des fonds!... Oh! non, ce n'est pas probable; les dames n'ont pas l'habitude de faire des placements... C'est plutôt ma présence qui l'aura trop vivement émue. Elle a voulu dissimuler cette émotion, et ça lui aura fait mal... Oui... c'est cela... elle est indisposée d'une émotion rentrée... Moi, je sens que mon corset me serre diablement... mais je m'y ferai... Aïe!... il me semble qu'un œillet a craqué...

— Tiens!... tiens... c'est Dufourré!... Ah! quelle agréable surprise!...

Notre élégant lève les yeux au son d'une voix qui lui est familière, et reconnaît Étienne Vincent qui est en pantalon sale, en savates, en petite veste à demi boutonnée, et sa chemise toute débraillée; enfin, dans la tenue de quelqu'un qui est chez soi. Toujours avec accompagnement de manuscrit sous le bras et de crayon à la main...

— Comment! c'est vous, Etienne... vous ici?

— Comme vous voyez.

— Et dans une tenue qui semblerait annoncer que vous y demeurez?...

— Ma tenue dit la vérité; il y a déjà quinze jours que je suis venu m'établir dans cette campagne... On y est

bien mieux pour travailler... il n'y a rien de tel que le grand air pour vous donner des inspirations ! Madame Pothery ne vous a pas dit que je logeais chez elle?

— Non, elle ne m'a parlé que d'un vicomte qui charme toutes les femmes... Est-ce que c'est vous, Etienne, qui êtes ce vicomte-là?

— Je ne crois pas... D'abord, je ne suis pas venu ici pour m'occuper de femmes... mais pour travailler.

— Vous y faites des statuettes?

— Eh ! non... j'y termine mon drame...

— Comment ! depuis le temps il n'est pas encore terminé?...

— Mon cher, je suis imbu de ce précepte : *Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage...* C'est Boileau qui a dit cela.

— Oui, je sais bien que Boileau a dit cela. Aussi, dans sa vie, il me semble qu'il n'a pas fait grand'chose, Boileau... Vous me rappelez un auteur... c'est-à-dire un homme qui voulait être auteur. Toute sa vie, il a fait la même pièce... Quand elle était finie, il n'en était pas content et la recommençait... il est mort comme il remettait son ouvrage sur le métier pour la trentième fois. Il avait sans doute l'intention de suivre le précepte de Boileau ; il n'a pas pu y arriver : c'est malheureux !...

— Oh ! soyez tranquille ! Moi, je finirai mon drame. J'ai aussi refait le commencement, c'est vrai... mais le fond est le même ; je l'ai lu hier à M. Grandbec, qui en a été enchanté... C'est un homme de très-bon conseil ; J'avais un portier dans ma pièce, il me l'a fait ôter.

— Vous aviez mis un portier sur le mont Vésuve?... Est-ce qu'il tirait le cordon aux personnes qui voulaient monter sur le volcan?...

— Bon ! bon ! plaisantez !... Vous ne connaissez plus ma

pièce, elle ne se passe point toujours sur le Vésuve... Je vais vous la lire.

— Non! oh ! non!... je ne suis pas venu à la campagne pour me donner cet agrément... Faites ma statuette, cela vaudra beaucoup mieux !

— Impossible... je n'ai pas de cire molle...

— Etienne, puisque vous habitez ici depuis quinze jours, vous avez dû voir ce jeune vicomte dont madame Pothery parle avec tant d'emphase... Est-il vrai qu'il soit si séduisant... et qu'il s'habille aussi bien que moi ?

— Il s'habille mieux que vous ; car il n'a pas l'air d'étouffer dans sa redingote, comme vous en ce moment...

— J'ai l'air d'étouffer, moi!... Par exemple!... je ne suis pas serré du tout...

— Que diable avez-vous donc dans le dos qui pointille et vous donne l'air bossu?

— J'ai quelque chose sur le dos?... Un hanneton, peut-être?...

— Non... c'est en dedans. Quelque chose qui finira par percer le drap de votre redingote si vous n'y mettez ordre...

— Ah ! mon Dieu!... et où cela?...

— Donnez-moi votre main... Tenez, sentez-vous?...

— Ah! sapristi. !... c'est une baleine de mon corset qui s'est échappée de l'ourlet... C'est cela qui a craqué tout à l'heure... Imbécile de Jolibeau!... il a trop serré...

— Quand je vous disais que vous étouffiez!

— Etienne, mon cher ami, soyez gentil... faites-moi le plaisir de passer votre main par-dessous mon gilet... Vous ferez rentrer cette baleine, ou plutôt vous l'ôterez entièrement...

— Désolé de vous refuser, mon cher, mais je ne suis pas femme de chambre pour homme... D'ailleurs, j'aperçois M. Lentille, auquel j'ai promis de lire mon neu-

vième tableau!... Mais, rassurez-vous, quand on vous voit en face, on ne s'aperçoit pas de ce qui se passe dans votre dos.

Le jeune artiste s'éloigne en riant.

— Oh! les hommes! s'écrie Endymion; il refuse de me rendre ce léger service, parce que je n'ai pas voulu écouter la lecture de sa pièce... Comment donc faire! Je ne puis pas me déshabiller dans ce jardin... ôter mon corset... c'est impossible; il faudrait me mettre tout nu. Si j'allais trouver Rose-d'Amour?... Mais si je la prie de passer sa main sous mes vêtements, elle croira que j'ai des intentions inconvenantes... elle jettera les hauts cris. D'ailleurs, elle irait ensuite apprendre à tous les locataires que je porte un corset!.. Ah! décidément, cette maison m'est fatale!... Bon! voilà les dames qui viennent par ici!... Adossons-nous à un arbre... En appuyant mon dos avec force, je ferai peut-être rentrer cette malheureuse baleine... je dis baleine, et elle est en acier... Ça doit me donner l'air bossu!... Je ne me retournerai pas.

Mademoiselle Eolinde s'avançait avec madame Abraham et deux autres dames. Dufourré fait force salutations à la société qui passe devant lui, mais sans s'éloigner de l'arbre qu'il a pris pour dossier. Les dames passent sans s'arrêter :

— Je suis sauvé, se dit Endymion. Et, maintenant, tâchons de gagner le joli pavillon entouré de roses... Une fois dedans, je m'y enferme, et il faudra bien que je parvienne à retirer cette maudite baleine...

Mais, avant d'arriver au pavillon, au détour d'une allée, notre élégant se trouve face à face avec le major.

— Eh! c'est monsieur Dufourré! dit le major en jetant un regard curieux sur les jambes du dandy ; vous avez été bien longtemps sans venir nous voir?...

— Oui, en effet... j'ai eu des douleurs... des crampes.

— Dans l'estomac?

— Non... dans les jambes.

Tout en répondant à M. Piquevert, Endymion faisait son possible pour rester de face devant lui ; mais il sent bien qu'il ne peut pas s'en aller à reculons, et cherche dans sa tête comment il fera pour dérober son dos aux regards curieux et perçants de ce monsieur. L'arrivée de M. Grandbec augmente son embarras. Le propriétaire-portier vient se mêler à leur conversation ; il est bientôt suivi de M. Lentille, qui est toujours armé de son télescope, comme Etienne de son manuscrit. Endymion se décide alors à s'adosser de nouveau contre un arbre, espérant que ces messieurs iront rejoindre les dames ; mais ils n'y pensent pas, et les regards du major semblent déjà remarquer l'obstination avec laquelle le beau visiteur frotte son dos contre un marronnier.

Ces messieurs causaient depuis quelque temps, et Endymion se tenait toujours collé contre son arbre, et l'astronome tournait son télescope vers les nuages, lorsque Léoville paraît à l'autre bout du jardin.

— Voici M. le vicomte de Léoville, dit M. Grandbec d'un air respectueux ; il paraît qu'il dîne ici aujourd'hui.

— Tant mieux ! dit le major, il paye presque toujours du champagne au dessert... C'est un charmant convive!...

— Je crois que je lui vois une queue, dit M. Lentille.

— Comment !... Où voyez-vous une queue ?

— A cette étoile qui se montre derrière Vénus...

— Vous voyez des étoiles à présent?...

— Il y en a toujours, monsieur!... Il ne s'agit que de les trouver.

Cependant, en entendant nommer le vicomte, Endymion a fait un mouvement en avant, en s'écriant :

— Où est donc ce vicomte?... de quel côté?

Dans ce mouvement, il s'est éloigné de son arbre, et le major, qui voit tout, s'écrie :

— Ah! mon Dieu!... vous avez donc fait une chute, monsieur Dufourré?...

— Moi ! pourquoi cela?... Mais pas du tout...

— Comment donc vous est venue cette bosse dans le dos?...

— Je n'ai pas de bosse dans le dos... vous vous trompez !...

— Tenez, messieurs, voyez plutôt... cela saute aux yeux...

— Ah ! je sais ce que c'est !... Oui, oui, c'est ma bretelle qui est cassée... et qui est remontée...

— Ah ! c'est votre bretelle?... C'est différent !... Il paraît que vous avez des élastiques bien durs !...

— Oui... ils sont anglais... ça ne prête pas... c'est plus solide...

— Pas déjà si solides, puisqu'ils sont cassés...

La présence de Léoville interrompt cette conversation ; le jeune homme qui, tout en marchant dans le jardin, regardait de côté et d'autre, vient saluer les locataires en leur disant :

— Messieurs, avez-vous aperçu madame Édouard par ici?... Elle n'est pas chez elle... je pense qu'elle est dans ce jardin.

— Je ne l'ai pas aperçue, dit le major.

— J'ai eu l'avantage de voir cette dame, dit Endymion ; j'ai même beaucoup causé avec elle... mais il y a déjà assez longtemps qu'elle a quitté le jardin... Elle rentrait chez elle... se sentant légèrement indisposée...

— Elle serait malade?

— Oh ! rien du tout... un étourdissement .. une vapeur peut-être...

— Monsieur est sans doute monsieur Endymion Dufourré? dit Léoville en regardant avec plus d'attention ce personnage qu'il voit pour la première fois.

Endymion prend un air d'importance, et se met bien de face, en répondant :

— Oui, monsieur... je le suis... je l'ai toujours été...

Léoville semble avoir l'intention de continuer la conversation, lorsque madame Pothery paraît au bout d'une allée...

— Ah! je crois que nous allons dîner, dit le major ; notre hôtesse vient nous annoncer cette nouvelle... Otez donc votre bretelle, monsieur Dufourré, cela doit vous gêner...

— Mais, laissez-moi tranquille, major, ne vous occupez pas de cela...

— Comment ! vous allez dîner avec cette bosse dans le dos?... Je vais vous l'ôter, moi, si vous voulez...

— Sapristi ! c'est insupportable !... Vous êtes toujours après moi!... Ma bretelle ne me gêne pas du tout... Laissez-moi tranquille, encore une fois !...

— Ah ! très-bien... je comprends! ... C'est une crampe que vous avez dans le dos.

Madame Pothery a rejoint la société; mais elle est très-agitée et fait de grands gestes, qui annoncent un événement quelconque.

— Ah! mon Dieu!... le rôti doit être brûlé ! murmure le major.

— Messieurs !... mesdames... vous me voyez bien surprise... je n'en suis pas encore revenue ! s'écrie madame Pothery ; j'étais si loin de m'attendre à cela !... Encore si j'en connaissais les raisons !... mais je ne les connais pas...

— Et nous non plus, dit le major. De quoi s'agit-il?...

— De madame Edouard !

— Madame Edouard ! s'écrie Léoville. Que lui est-il arrivé, de grâce?...

— Je ne sais pas ce qui lui est arrivé, mais elle est partie...

— Partie!... Comment!... partie tout à fait?

— Il paraît que oui... C'est Rose-d'Amour qui vient de me remettre ce billet, que cette dame a laissé pour moi... Voici ce qu'il contient, écoutez : « Chère dame, le sort qui m'accable de nouveau m'oblige à quitter sur-le-champ votre maison... Veuillez dire à ceux qui s'informeront de moi que je suis bien malheureuse... mais qu'il est de mon devoir de les fuir pour jamais!... »

— O mon Dieu!... perdue encore!...

— Pardon, monsieur le vicomte, je n'ai pas fini... « fuir pour jamais!... Vous trouverez sur la cheminée de ma chambre l'argent de la quinzaine de mon loyer. » C'est vrai, je l'ai trouvé... Elle me paye même trois jours de trop... « Croyez, chère dame, à mes regrets, et recevez mes remercîments pour les bontés que vous avez eues pour moi!... »

Madame Pothery passe sa main sur ses yeux en murmurant :

— Pauvre chère dame!... elle m'attendrit... Des bontés... je n'en ai pas eu assez!...

— Mais, madame, elle ne peut être loin... elle n'a pu emporter ses effets?...

— Pardonnez moi, monsieur le vicomte. Voilà comme cela s'est fait, à ce que m'a dit Rose-d'Amour : Un fiacre passait à vide dans la rue. Madame Edouard l'a appelé; à l'aide du cocher, elle a aussitôt fait descendre sa malle, ses cartons, puis elle a écrit ce petit mot qu'elle a donné à ma cuisinière, en la priant de ne me le remettre qu'à l'heure du dîner... et elle est partie...

— Cela nous privera de la société de cette dame... mais cela ne doit pas nous empêcher de dîner, dit le major.

Léoville court à Endymion, et, se plaçant devant lui, s'écrie, avec un accent où perce la colère :

— Monsieur, c'est vous qui êtes cause du départ de Camille!...

— Moi, monsieur?... Comment... et pourquoi en serais-je cause? répond le petit lion en cherchant derrière lui un arbre pour s'y adosser.

— Vous avez eu un entretien avec elle aujourd'hui?

— Oui, monsieur... en effet, j'ai causé avec cette dame... Il me semble que cela n'était pas défendu?...

— Elle vous a questionné au sujet de M. de Saint-Croisy?

— C'est vrai... Nous avons parlé d'autres choses aussi... mais principalement de cela...

— Et que lui avez-vous dit de ce monsieur?

— Pardieu! je lui ai dit ce que j'ai su trop tard malheureusement, que ce Saint-Croisy est un drôle... un fripon... un voleur... qui m'emporte quarante mille francs!...

— Eh! monsieur, voilà justement ce qu'il ne fallait pas dire!...

— Pourquoi donc cela... puisque c'est la vérité?..

— Il y a des vérités que l'on doit cacher... quand elles font le désespoir de la personne à qui on les apprend...

— Pourquoi le désespoir?... Saint-Croisy emporterait-il la fortune de cette dame?...

— Vous voyez qu'elle est partie... qu'elle me fuit de nouveau... que vous faites mon malheur...

— Monsieur, je ne sais pas si je fais votre malheur, mais je sais que je perds quarante mille francs, ce qui n'est pas agréable non plus!

— Eh! monsieur! je vous les aurais rendus si vous aviez voulu m'aider à tromper Camille...

— Qu'est-ce à dire! Pour qui me prenez-vous, monsieur?... Est-ce que je vous demande l'aumône, moi? Est-ce que je veux recevoir de l'argent de vous?...

— Eh! monsieur! vous ne me comprenez pas...

— Je comprends que votre proposition me blesse... et que je pourrais me fâcher...

Léoville prend le bras d'Endymion et le secoue avec force, en s'écriant :

— Monsieur, prenez garde !... Si je ne retrouve pas Camille, c'est à vous que je m'en prendrai.

Puis, faisant faire une demi-pirouette au beau monsieur, le jeune homme sort du jardin à pas précipités.

— Comment! monsieur le vicomte s'en va aussi? dit madame Pothery d'un air pétrifié.

— Je crois que le dîner est servi, dit Grandbec. Rose-d'Amour est déjà venue nous avertir deux fois.

— Y comprenez-vous quelque chose? demande Endymion. Ce monsieur que je ne connais pas, et qui me menace parce que cette dame est partie...

— Il aura deviné que vous étiez son rival, dit le major; il soupçonne peut-être que vous savez où elle est...

Endymion semble flatté de cette supposition ; il se caresse le menton en balbutiant :

— Vous croyez? Oh! cependant, je vous jure... elle ne m'a rien dit... mais elle était très-émue...

— Voici M. Étienne avec son manuscrit, dit madame Pothery.

— Oh ! alors... sauve qui peut !

— Allons dîner...

— Comment, monsieur Dufourré, vous dînerez avec cette bosse dans votre dos?...

— Non, major, non, je vais m'en débarrasser.

Et Endymion, s'éloignant à grands pas, sort du jardin, puis de la maison, en se disant :

— A propos de quoi resterais-je davantage dans cette campagne que la belle Camille a abandonnée ?... Je ne veux plus mettre les pieds dans cette maison... où il m'arrive toujours des incidents... désagréables... et qui renferme un

tas d'originaux fort insupportables!... Mais, d'après ce que j'ai pu comprendre, la charmante locataire s'est sauvée pour ne plus revoir le vicomte... c'est lui qu'elle fuit... mais ce n'est pas moi!... Essayons donc de la retrouver. Je serais enchanté de la souffler à ce beau monsieur, qui s'est permis de me secouer le bras d'une façon fort inconvenante.

XXXVI

La femme du ciseleur.

Trois heures de l'après-midi venaient de sonner ; un violent orage avait éclaté dans la nuit ; il s'était à peine apaisé au milieu de la journée, et maître Harzmann, que le bruit du tonnerre empêchait toujours de dormir, venait de se retirer dans sa chambre et de s'étendre sur un lit de repos pour y chercher le sommeil qu'il n'avait pu goûter dans la nuit.

Lorsque le ciseleur dormait, personne ne devait entrer dans sa chambre... personne, pas même son fils, ne pouvait approcher de lui ; sa femme seule avait le droit de le veiller ; mais c'était elle-même qui avait établi cette consigne sévère et sur laquelle elle se montrait inflexible.

Plus d'une fois le petit Justin, encore enfant, avait dit à sa mère :

— Maman, pourquoi donc ne veux-tu jamais que j'aille auprès de papa pendant qu'il dort?... Je te promets que je ne ferais pas de bruit : je serai bien sage, je ne le réveillerai pas... mais, quand il ouvrira les yeux, je courrai tout de suite l'embrasser, et cela lui fera plaisir.

Hélène regardait alors son fils avec une profonde expression de tristesse, et lui répondait :

— Mon ami, c'est la volonté de votre père que personne ne vienne dans la chambre où il repose. Je dois la faire respecter, et vous devez plus que tout autre encore donner l'exemple de l'obéissance.

— Et pourquoi papa ne veut-il pas qu'on le voie dormir... du moment qu'on ne fait pas de bruit?...

— Mon fils, votre père n'a point à vous rendre compte des motifs qui le font agir... vous devez lui obéir sans murmurer contre ses volontés.

L'enfant avait fini par s'habituer à cette consigne, et, en grandissant, lorsqu'on lui disait :

« Votre père dort. » Il savait bien que cela voulait dire : « Vous ne devez pas le voir maintenant. »

Dans les premiers temps de son mariage avec maître Harzmann, la belle Hélène n'avait point établi cette défense. Mais alors la femme du ciseleur ignorait que son mari, sans être précisément somnambule, parlait fort souvent en rêvant; que, pendant son sommeil, il lui arrivait quelquefois de conter fort distinctement ses plus secrètes pensées, ses souvenirs d'autrefois, ses craintes pour l'avenir, ses terreurs pour le présent. Ce sommeil agité, fatigant, effrayant même, n'était point toujours le partage de Harzmann ; il lui arrivait aussi de dormir, sinon paisiblement, mais du moins sans parler. Il est probable que pendant les premiers temps de son mariage avec une femme qu'il aimait passionnément, l'amour avait chassé les idées noires, les souvenirs pénibles ; mais les lunes de miel ne durent pas éternellement; et, en se calmant, l'amour avait laissé revenir les tristes pensées et les rêves agités.

Une nuit, Hélène avait été réveillée par la voix de son mari : il parlait tout haut et fort distinctement. D'abord, la jeune femme, croyant que Harzmann était éveillé, lui avait demandé ce qu'il désirait, mais elle n'avait reçu aucune réponse à sa demande; cependant, son mari avait continué

de parler; alors, bien qu'il eût les yeux tout grands ouverts, elle avait reconnu qu'il dormait.

Quelles paroles le ciseleur avait-il prononcées ? Quel secret avait-il révélé? Par quelle action de sa vie son repos pouvait-il être troublé? C'est ce que sa femme n'avait jamais dit à qui que ce soit. Gardant pour elle les confidences que son époux lui faisait sans le savoir, Hélène n'avait proféré aucune plainte, laissé échapper aucun reproche; mais, à dater de ce moment, elle avait établi cette surveillance continuelle, cette consigne sévère qui ne permettait à personne d'approcher de maître Harzmann lorsqu'il dormait; ainsi cette femme prudente et sage, n'avait pas voulu que personne autre qu'elle ne fût mis dans la confidence des mystères que le hasard lui avait fait découvrir.

Mais ce fut aussi à dater de cette époque que la belle Hélène perdit sa gaieté et cet air de douce sérénité qui, auparavant, l'embellissait encore. A la place de ce gracieux sourire que l'on avait vu si souvent errer sur ses lèvres, on ne vit plus qu'une expression sérieuse et froide; ses yeux se baissèrent avec une tristesse dont on ne comprenait pas la cause, son front devint soucieux, sa voix n'était plus la même, car c'est la voix surtout qui laisse deviner l'état secret de son âme. C'est alors que chacun fit des conjectures, des commentaires sur le changement survenu dans l'humeur et dans le physique de la femme du ciseleur.

— Son mari ne la rend pas heureuse! disait-on; la pauvre jeune femme aura découvert chez lui quelque vice qu'il lui avait caché.

Et ce fut à qui obtiendrait la confidence de la jeune femme, à qui parviendrait à savoir ce qui pouvait avoir tout à coup rendu son front si sombre, son abord si sévère. Mais en vain, les commères, les voisines, et celles qui se disaient des amies, mirent en jeu toute leur éloquence

pour faire parler Hélène ; celle-ci répondit toujours aux questions :

— Je suis très-heureuse... Je n'ai aucun chagrin... je ne sais ce que vous voulez dire!... Je n'ai rien à reprocher à mon mari!... Il m'aime toujours autant... Je ne comprends rien à vos questions.

Quand on vit que madame Harzmann était bien résolue à ne rien dire, on cessa de la questionner, puis de s'occuper d'elle ; on ne fit plus attention au changement de son humeur, et il en arriva de cela comme de tout ce qui arrive de nouveau dans le monde : cela surprend d'abord, et au bout de quelque temps on n'y pense plus.

Ce qui paraîtra plus extraordinaire, c'est que, même avec son mari, Hélène garda le silence. Celui-ci était loin de se douter qu'il lui arrivait de parler pendant son sommeil ; il se plaignait à son réveil d'un cauchemar dont il avait souffert et qui souvent rendait ses nuits bien pénibles ; mais il ne savait pas qu'alors il pensait tout haut, et que ce qu'il croyait bien caché au fond de son âme, sa bouche le révélait à ceux qui se trouvaient près de lui.

Il fallait une grande force à cette femme pour conserver dans son sein des secrets dont la révélation avait détruit son bonheur et changé toute son existence. Était-ce par amour pour son mari qu'elle se conduisait ainsi ? Était-ce par pitié, par dignité, par égard pour son enfant?... Quel que fût le motif qui la faisait agir, Hélène n'était point une femme ordinaire. Il y a des dévouements cachés qui peuvent aller de pair avec des prix de vertu.

Ce jour-là, à la suite de l'orage qui affectait toujours le moral de maître Harzmann, il était rentré dans sa chambre en annonçant l'intention d'y prendre du repos.

Il y avait à peu près une demi-heure que le ciseleur s'était retiré, lorsqu'on entendit retentir la sonnette du carré.

La domestique s'en fut ouvrir; elle savait ce qu'elle devait répondre aux visiteurs.

— Monsieur n'y est pas, dit la bonne à l'aspect d'un homme qu'elle ne reconnut pas, quoiqu'il fût déjà venu plus d'une fois voir son maître. Mais il s'était opéré un si grand changement dans la mise, la tenue et toute la personne de cet homme, qu'il fallait un coup d'œil bien exercé pour le reconnaître d'abord.

Le personnage qui venait de se présenter chez le ciseleur n'était autre que Saint-Croisy; mais ce n'était plus ce monsieur élégant qui allait déjeuner au café Anglais. Maintenant, Saint-Croisy est vêtu d'une blouse bleue, sous laquelle passe un pantalon de velours de coton olive; pour chaussures, il a de gros souliers chargés de clous; autour de de son cou est roulée une cravate de couleur, enfin sur sa tête est une casquette brune, avec une visière fort grande et qui est posée de façon à cacher ses yeux pour peu qu'il tienne sa tête baissée. Enfin il a laissé pousser toute sa barbe, et, bien qu'elle ne soit pas encore longue, elle garnit déjà d'une nuance brune tout le bas de son visage, et lui donne un autre aspect.

— Vous dites que Harzmann n'y est pas?... reprend Saint-Croisy en regardant fixement la domestique. Pas pour des étrangers... c'est possible... mais pour moi, il y est toujours!... Ah! c'est que vous ne me reconnaissez pas... je le conçois... Je suis aujourd'hui en costume de voyageur... mais je n'en suis pas moins Saint-Croisy... Voyons, me reconnaissez-vous maintenant?

La paysanne regarde d'un air méfiant celui qui lui parle, puis reprend :

— Ça m'est égal que vous soyez ce que vous voudrez... mais vous ne pouvez pas voir monsieur maintenant.

— Et pourquoi cela?

— Parce que monsieur dort... et, quand il dort, on ne va pas le réveiller...

— Ah ! il dort !... quoi ! dans le milieu de la journée !...

— Dame ! si c'est son idée...

— Eh bien ! alors, j'attendrai qu'il soit éveillé.

En disant cela, Saint-Croisy se jette sur le premier siége qu'il aperçoit dans la pièce qui sert d'entrée, mais la domestique va à lui en s'écriant :

— Monsieur, on n'attend jamais ici... Mon maître ne veut pas qu'on reste à l'attendre... Allez-vous-en... Si vous voulez revenir plus tard, vous reviendrez !...

— Laissez-moi donc tranquille, la fille, je ne veux pas m'en aller pour revenir... Je vous dis que j'aime mieux attendre ici.

— Mais puisque je vous dis qu'on ne veut pas que vous attendiez...

— Alors, allez réveiller Harzmann, je n'aurai pas besoin d'attendre...

— Par exemple ! réveiller monsieur !... D'abord, personne n'approche de lui quand il dort... excepté madame... Voyons, encore une fois, voulez-vous vous en aller ?

— Eh ! non ! mille fois non, je ne m'en irai pas !

Une porte s'ouvre et Hélène paraît. Elle s'avance d'un air sévère, en disant :

— Que se passe-t-il donc ici ?... et qui se permet de faire du bruit dans notre demeure ?

— C'est monsieur que v'là, dit la servante, qui demande à parler à maître Harzmann et qui veut l'attendre ici parce que je lui ai dit qu'il dormait.

A l'entrée d'Hélène, Saint-Croisy s'est levé pour la saluer. La femme du ciseleur l'examine un moment ; mais ce temps lui a suffi pour le reconnaître, malgré son déguisement. Alors sa physionomie s'assombrit encore, ses yeux se détournent de ce monsieur avec une expression de

mépris et presque de colère; cependant elle commande bientôt à cette impression du moment, et lui dit :

— Ah ! c'est vous, monsieur?... Quel singulier costume avez-vous aujourd'hui! Il faut bien vous regarder pour vous reconnaître...

— Mais vous ne vous y êtes pas trompée, cependant, madame, ce qui prouve que je ne suis pas encore méconnaissable...

— Je vous ai plutôt deviné que reconnu... car peu de personnes reconnaîtront en vous... monsieur de Saint-Croisy...

— C'est ce que je désire... Je vais voyager... incognito... et, pour voyager, j'aime me mettre à mon aise.

Hélène a fait un signe à sa servante qui sort aussitôt. Saint-Croisy se rassied. La femme du ciseleur prend un siége et s'assied aussi, mais à une place fort éloignée de ce monsieur. Pendant quelques instants, tous deux gardent le silence. Saint-Croisy semble contraint devant Hélène, et celle-ci paraît l'observer attentivement.

Pendant les premières années de son mariage, Hélène n'avait jamais entendu parler de cet ami de son mari; ce fut seulement vers la fin de la troisième année qui suivit cette union, que ce monsieur se présenta chez maître Harzmann qui, à son aspect, parut éprouver une émotion violente et comme une espèce de terreur; puis le ciseleur s'était enfermé avec son ami et avait eu avec lui un long entretien; mais, lorsque sa femme lui avait demandé quel était ce monsieur dont il ne lui avait jamais parlé, Harzmann n'avait fait que des réponses évasives et s'était empressé de changer l'entretien.

Alors la mise de Saint-Croisy était fort modeste; alors aussi sa physionomie avait un autre aspect : il portait des favoris épais, de longues moustaches et affectait de se tenir voûté. A cette époque, ses visites avaient été rares; mais,

lorsqu'il venait chez maître Harzmann, celui-ci s'empressait de s'enfermer avec lui, et personne, pas même sa femme, ne connaissait le sujet de ces secrets entretiens.

Quelques années s'étaient écoulées, sans que cet ami mystérieux revînt chez le ciseleur. Lorsqu'il s'y était présenté de nouveau, c'était sous une autre physionomie; alors c'était M. de Saint-Croisy dans tout son brillant : belle toilette, manières élégantes, beaucoup d'aplomb, de suffisance même, affectant enfin les manières d'un homme qui va dans le grand monde. Maître Harzmann semblait toujours éprouver une sensation désagréable à chacune de ses visites, qui, du reste, avaient été rares, mais se passaient constamment avec le même mystère.

Saint-Croisy n'avait donc eu que fort peu de rapports avec la femme de celui qu'il nommait son ami. Cependant, ces courtes relations avaient suffi pour qu'Hélène manifestât une profonde répulsion pour lui, car elle avait remarqué l'effet que sa présence produisait sur son mari, puis la sombre préoccupation dans laquelle Harzmann restait plongé après les entretiens secrets qu'il avait avec Saint-Croisy. Peut-être avait-elle encore d'autres motifs que, selon sa coutume, elle cachait au fond de son cœur.

En revoyant cette fois Saint-Croisy sous le costume d'un ouvrier, il n'est donc pas surprenant qu'elle l'ait reconnu ou plutôt deviné, ainsi qu'elle le lui a dit, et l'on comprend pourquoi cette femme, qui doit penser qu'il existe un lien mystérieux entre cet homme et son mari, l'observe avec autant d'attention et semble chercher à lire dans le fond de sa pensée.

C'est Saint-Croisy qui, le premier, a rompu le silence.

— Est-ce que Harzmann se sentait malade, qu'il a eu besoin de dormir dans la journée?

— Non, monsieur; seulement, l'orage l'empêche tou-

jours de goûter le moindre repos... et celui de cette nuit a été terrible.

— Oui... je le crois... Du reste, j'y ai peu fait attention... je n'ai pas peur de l'orage, moi !

— Cela ne vous empêcherait pas de voyager ?...

— Nullement... J'aime beaucoup à courir le monde...

— Et vous aimez aussi à changer de forme... de costume... d'aspect, enfin ?

— Oui, cela m'amuse... ça procure des aventures piquantes !... C'est cela que je cherche...

— Mais, en changeant de mise, il est probable que vous changez de nom aussi... Il me semble que celui de Saint-Croisy irait mal avec cette blouse et cette casquette !

— Vous trouvez ?...

— Vous en avez déjà porté d'autres sans doute... La première fois que vous êtes venu voir mon mari... après notre mariage... je crois que c'est sous un autre nom que vous vous êtes fait annoncer...

— Vous croyez? répond Saint-Croisy en regardant Hélène avec une expression singulière. Mais non... à moins que je n'aie dit seulement Oswald, qui est mon prénom...

— Il me semble que ce n'est pas ce nom-là que j'ai entendu... Ne vous appelez-vous pas aussi Bouginier?

En entendant prononcer le nom de Bouginier, Saint-Croisy devient livide ; il n'est pas maître d'un brusque mouvement de terreur. Puis, portant ses yeux sur Hélène, il attache sur elle des regards qui ont l'expression du tigre, et semblent chercher à fasciner, à jeter l'épouvante. Mais la femme du ciseleur soutient ce regard avec un grand calme et sans se troubler. Puis elle reprend :

— Est-ce que vous ne m'avez pas entendue ?

— Pardonnez-moi, répond Saint-Croisy en cherchant à se remettre, mais je ne sais pas ce que vous voulez dire... Le nom que vous venez de prononcer m'est entièrement

inconnu... c'est la première fois que je l'entends... A qui donc l'avez-vous entendu prononcer?...

— Mon Dieu ! je ne me le rappelle pas... Ce nom me revient à la mémoire... quelqu'un l'aura dit devant moi... mais il me serait impossible de dire qui... Au reste, cela a peu d'importance...

Saint-Croisy ne répond rien ; mais, à dater de ce moment, sa figure prend une expression plus sombre ; il jette autour de lui des regards inquiets et soupçonneux, et ne paraît pas disposé à continuer l'entretien.

Cinq minutes s'écoulent: alors un timbre se fait entendre, et Hélène se lève en disant :

— Mon mari est éveillé.

Elle quitte la chambre, laissant Saint-Croisy seul. Celui-ci semble toujours absorbé dans de sombres pensées. Enfin, la servante revient dire :

— Not' maître attend monsieur... Si vous voulez venir par ici...

Saint-Croisy se lève brusquement, traverse une chambre qu'on lui ouvre et entre dans celle où est maître Harzmann. Celui-ci fait un salut assez froid à son ancienne connaissance, ne paraît aucunement surpris de le voir sous un nouveau costume, et lui montre un siége en lui disant :

— Bonjour... Vous avez à me parler... Asseyez-vous.

— Non, je ne m'assierai pas... et je ne vous parlerai pas ici... car on n'est pas en sûreté chez vous ! répond Saint-Croisy à demi-voix et d'un ton irrité.

— Comment!... que voulez-vous dire?... je ne vous comprends pas.

— C'est cependant fort simple : Je dis que probablement, quand nous sommes ensemble, il y a quelqu'un de caché près de ces murailles, qui écoute, qui entend nos paroles...

— Et qui donc chercherait à nous écouter?... Il n'y a ici

que ma femme et ma servante... Celle-ci travaille toujours dans sa chambre ; et vous ne soupçonnez pas, j'espère, ma femme de se livrer à cet espionnage ?

En disant cela, la voix du ciseleur a pris un accent menaçant ; il s'est levé, et ses yeux ont lancé des éclairs, car sa femme était pour lui un objet de vénération, et celui qui se serait permis d'en dire du mal aurait sur-le-champ éprouvé les effets de sa colère. Saint-Croisy n'ignorait pas jusqu'à quel point Harzmann portait ce sentiment d'estime et d'amour pour sa femme ; aussi s'empresse-t-il de répondre :

— Si ce n'est pas votre femme qui nous a écoutés, alors, c est vous qui m'avez trahi !...

— Moi !... je vous ai trahi !...

— Il le faut bien... sans cela, expliquez-moi comment votre femme saurait mon nom... mon véritable nom ?... Elle vient de le prononcer devant moi, en me demandant si je ne me nommais pas ainsi... et vous savez bien que ce n'est pas moi qui le lui aurais dit... vous savez quel intérêt j'ai à ce qu'on ne prononce jamais ce nom !... Qui le lui a dit ?... Ce ne peut donc être que vous, puisqu'il n'y a que vous ici qui le sachiez...

Harzmann semble confondu ; il balbutie :

— Hélène vous a appelé Bouginier ?...

— C'est-à-dire qu'après m'avoir demandé si je n'avais pas souvent changé de nom, elle m'a dit : « N'avez-vous pas aussi porté celui de Bouginier ?... »

— C'est inconcevable... Je suis bien certain de ne vous avoir jamais donné ce nom devant elle... ni devant d'autres, car je ne vois plus personne !...

— Alors, comment le sait-elle ?... Vous devez comprendre maintenant que je ne me soucie point de causer chez vous de mes affaires... Voulez-vous sortir avec moi ?..

— Je ne sors jamais dans le jour.

Saint-Croisy fait avec ses épaules un mouvement de pitié, puis reprend :

— Eh bien ! le soir, alors... mais ce soir même... car je n'ai pas de temps à perdre... Voyons... où serez-vous, ce soir, à neuf heures, pour que je m'y trouve aussi ?

Le ciseleur réfléchit quelques instants, puis répond à voix basse

— Ce soir... à neuf heures... je me promènerai sur les bords du canal, après le pont de la rue d'Angoulême... de ce côté, en remontant vers la place de la Bastille...

— C'est bien, c'est entendu... j'y serai... Ah ! faites-moi le plaisir de m'apporter cinq cents francs en or... je n'ai plus le sou !... Ce diable de lansquenet !... J'ai joué avec des gaillards qui étaient encore plus forts que moi... cela m'a étonné... il y a de grands talents à Paris !... Cela ne vous contrarie pas de me prêter cette somme ? Je sais que je vous dois déjà quelques mille francs... mais soyez tranquille... quand la grande affaire sera terminée, je vous rendrai tout cela en bloc...

— Vous aurez les cinq cents francs.

— Merci... et j'espère qu'avant peu... mais adieu... ce soir nous causerons...

— Adieu... à ce soir.

Saint-Croisy quitte Harzmann. En traversant la pièce d'entrée, il y retrouve Hélène qui le regarde fixement, et devant laquelle il se contente d'incliner la tête en passant rapidement.

XXXVII

Promenade dangereuse.

En sortant de la maison dans laquelle demeure Harzmann, Saint-Croisy aperçoit un tout jeune homme en blouse

et en casquette, arrêté devant la porte, et qui semblait attendre quelqu'un ; il ferait peu attention à cette circonstance, s'il ne remarquait que ce jeune homme le regarde d'une façon étrange et comme quelqu'un qui cherche à reconnaître sous sa blouse bleue le personnage élégant d'autrefois.

Cette persistance à le considérer irrite Saint-Croisy, qui est sur le point d'aller interpeller Sincère (car on a dû deviner que c'était lui) pour lui demander le motif de son obstination à le regarder. Mais il réfléchit qu'une discussion en pleine rue ne manquerait pas d'attirer sur lui l'attention des passants, des badauds, et qu'en ce moment c'est justement ce qu'il doit éviter. Il se met à marcher très-vite, gagne les boulevards, les traverse, se perd dans la foule et entre enfin dans un café qui fait le coin d'une rue ; là il se place à une table d'où l'on ne peut être vu du dehors.

Il n'y a pas trois minutes qu'il est assis, ayant une chope devant lui et la tête penchée sur un journal qu'il ne lit pas, lorsque le tout jeune homme qui l'a examiné avec tant d'attention entre à son tour dans le café, passe en revue les personnes qui s'y trouvent, l'aperçoit et vient se placer à une table qui est vacante tout à côté de la sienne.

Saint-Croisy ferme ses poings avec colère, en se disant :

— Décidément c'est bien à moi que ce gamin-là en veut... Est-il envoyé sur ma piste par quelques concierges des hôtels où j'ai fait des poufs ?... Nous allons tirer cela au clair.

Sincère a aussi demandé de la bière. De temps à autre il jette sur Saint-Croisy un regard tant soit peu moqueur, qui signifie assez clairement :

— Vous avez eu beau vous déguiser... vous voyez bien que je vous ai reconnu.

Au moment où l'on apporte la chope pour Sincère, Saint-Croisy dit au garçon :

— Mettez donc la chope de monsieur sur ma table..... cela nous sera plus commode pour causer.

Le garçon, qui pense que ces deux individus se connaissent, fait ce qu'on lui dit, et Sincère, quittant sa place, va aussitôt s'asseoir vis-à-vis de Saint-Croisy, qui lui dit, en le regardant à son tour attentivement :

— N'est-ce pas que j'ai bien fait de dire qu'on vous serve sur ma table?...

— Pourquoi cela, monsieur?

— Puisque vous prenez tant de plaisir à m'examiner, cela vous sera plus commode pour me regarder...

— En effet, cela m'est plus commode...

— Et maintenant, mon petit bonhomme... car vous n'êtes pas encore un homme tout à fait...

— Monsieur !...

— Laissez-moi donc parler... vous aurez votre tour. Vous allez, s'il vous plaît, me dire pourquoi dans le faubourg Saint-Martin, vous m'avez regardé d'une façon si impertinente, que, si vous n'aviez pas été un morveux, je vous aurais tout de suite appris qu'il n'est pas permis de toiser un homme comme cela.

Au mot *morveux*, Sincère a mordu ses lèvres, il se lève à demi, empoigne sa chope de sa main droite, et, la mettant tout contre le visage de son vis-à-vis, lui dit d'une voix entrecoupée par la colère :

— Vous m'avez appelé morveux !..... S'il vous arrive encore de me donner de pareils noms, je vous casse ce cruchon sur la tête pour vous apprendre que les petits bonshommes comme moi ne craignent pas les hommes comme vous.

Saint-Croisy s'aperçoit qu'il a affaire à un garçon qui n'a pas peur, et chez qui la valeur a devancé le nombre des années ; alors, changeant de ton et tâchant de donner à sa figure une expression de bonhomie, il répond :

— Mon Dieu ! vous vous fâchez bien vite... et pour un mot qui n'a point d'importance ! Il me semble, cependant, que si quelqu'un de nous deux doit se fâcher, c'est plutôt moi que vous... car, enfin, pourquoi m'avez-vous suivi?... vous avez donc quelque chose à me dire ! Eh bien ! alors, parlez, je vous écoute... à moins que vous ne soyez chargé d'une de ces commissions secrètes que l'on ne peut pas avouer.

— Je puis avouer tout ce que je fais, monsieur, et je ne crains pas de le dire... Je vous ai regardé avec beaucoup d'attention, parce qu'au premier abord il m'a semblé reconnaître en vous un homme qui s'appelle Saint-Croisy... Oh ! la mise n'est plus la même : il était fort élégant, vous êtes mis en simple artisan... vous laissez pousser votre barbe et il n'en portait pas... Mais, voyez-vous... les yeux... l'expression du regard, voilà ce qu'on ne peut changer... La vôtre m'avait tellement frappé quand je vous ai vu, il y quelques semaines, descendre de voiture devant le café Anglais, qu'elle était restée là... gravée dans ma mémoire... Et voilà pourquoi je suis demeuré tout saisi en vous retrouvant sous un autre costume.

— Tout cela prouve, jeune homme, qu'il y a des ressemblances très-singulières !... dit Saint-Croisy en se versant de la bière d'un air d'indifférence. Car je ne me suis jamais appelé Saint... Saint-Croisy... je n'ai jamais porté d'autre costume... et je ne suis jamais entré au café Anglais... c'est trop cher pour ma bourse !

Sincère le regarde longtemps, puis reprend :

— Ainsi vous n'êtes pas monsieur de Saint-Croisy ?

— Je n'ai pas cet honneur ! Mais c'est donc quelque chose de bien important qui vous fait chercher ce personnage avec tant d'ardeur?... Est-ce qu'il vous doit de l'argent?...

— Qu'est-ce que cela vous fait, puisque vous m'assurez que ce n'est pas vous !

— Oh ! rien du tout... c'était pour parler... A votre santé.

Et Saint-Croisy avance son verre pour choquer celui du jeune homme; mais celui-ci retire vivement le sien, en disant :

— Je ne trinque qu'avec les personnes que je connais.

Puis, appelant le garçon, il le paye et se lève en disant à son vis-à-vis :

- Puisque vous n'êtes pas Saint-Croisy, je n'ai plus affaire à vous... mais, si vous m'avez menti... nous nous reverrons.

— Singulier petit bonhomme ! se dit Saint-Croisy lorsque Sincère a quitté le café. Que pouvait-il me vouloir ?... Je ne sais pourquoi sa présence m'était désagréable...

On était au mois de septembre, le temps était encore à l'orage, et à neuf heures du soir il passait fort peu de monde sur les bords du canal, surtout à l'endroit que le ciseleur avait choisi pour son rendez-vous.

Saint-Croisy y arrive le premier. Il se retourne souvent pour s'assurer qu'il n'est pas suivi, puis il s'assied sur la chaîne qui sert de garde-fou au canal, en se disant :

— Harzmann ne tardera pas... Il est toujours exact... il sait bien que je n'aime pas à attendre.

En effet, le ciseleur ne tarde pas à se montrer sur le quai. Lui aussi regarde souvent derrière lui; mais Saint-Croisy fait entendre une petite toux particulière ; alors Harzmann est bientôt près de lui. Il présente un rouleau à celui qui l'attendait, en lui disant :

— Tenez... voilà vos cinq cents francs...

— Ah ! merci, mon cher, merci... je vous rendrai cela avec le reste...

— Mais il n'y a pas lo gtemps que vous étaliez un luxe !... Je croyais que vous aviez fait fortune...

— En effet, j'ai eu un beau moment... grâce à un imbécile à qui j'avais vendu des promesses d'actions, pour des soi-disant mines de charbon... Mais, que voulez-vous !... je ne sais pas garder de l'argent, moi... Vous me connaissez... je suis toujours le même !... Vous, c'est différent... vous avez su, avec ce que vous aviez, faire fortune, vous arrondir...

— A quel prix... ô mon Dieu !...

— Vous avez fait un beau mariage... Vous avez épousé la femme que vous adoriez...

— Oui..... oui..... mais je n'en suis pas moins misérable...

— Ah ! vous allez recommencer vos jérémiades ?... Je vous demande un peu à quoi cela sert !... Mais il ne s'agit pas de cela... figurez-vous, mon cher, que j'ai retrouvé ma fille...

— Ah ! vous l'aviez donc perdue ?

— Vous savez bien qu'elle s'était enfuie de chez moi lorsque j'habitais Vienne... puis, qu'elle avait été admise dans le château de Lovenstein comme demoiselle de compagnie ?...

— C'est possible, je l'avais oublié...

— Vous prenez bien peu d'intérêt ce qui me regarde, Harzmann... vous savez pourtant que je vous ai dit cent fois : « Il faut que Camille fasse ma fortune... Elle est belle, elle a des talents, de l'esprit... elle tournera la tête à quelque riche seigneur ou financier, et, comme elle ne voudra pas être sa maîtresse, il faudra bien qu'il l'épouse... »

— Oui, je me souviens maintenant que ce fut toujours là votre espoir... Eh bien !... s'est-il réalisé ?

— Pas encore... Les choses étaient cependant en bon cnemin. Un jeune homme fort riche... un vicomte, s'était épris de Camille. Mais, madame de Lovenstein étant morte,

ma fille a dû quitter son château... Cette sotte-là avait refusé d'épouser le vicomte !...

— Pour quel motif ?

— Eh ! que sais-je !... des bêtises... des préjugés !... Elle aura probablement craint de lui donner un beau-père qui ne jouit pas d'une excellente réputation. Pendant quelque temps, j'ai perdu Camille de vue... impossible de découvrir où elle s'était cachée... Mais je connaissais l'adresse du vicomte à Paris... et je savais que lui aussi cherchait toujours Camille, d'où je devais naturellement conclure qu'il en était toujours amoureux. Enfin, il y a quelques semaines, en allant par hasard dans une maison aux Prés-Saint-Gervais, j'y retrouvai Camille... toujours belle, fière, et aussi peu aimable avec moi... Je me disposais, par un avis indirect, à faire savoir au vicomte où se trouvait l'objet de ses amours, lorsque je le rencontrai lui-même qui se rendait à la campagne de Camille. « Bon ! me dis-je, cette fois je dois toucher au but !... Ma fille ne résistera pas toujours aux prières d'un fort joli garçon qui veut la faire vicomtesse. » Eh bien ! pas du tout !... Croiriez-vous que cette mijaurée vient encore de disparaître de la maison des Prés, et que voilà son amoureux obligé de la chercher de nouveau !...

— Et vous ne devinez pas ce qui a pu lui faire encore prendre ce parti?...

— Ma foi, non !... c'est-à-dire... il y a peut-être là-dedans les propos de cet imbécile !... à qui j'avais dit avoir des mines de charbon... Il allait souvent à la maison des Prés-Saint-Gervais ; il aura crié, pesté après moi... il m'aura fort mal arrangé devant tous les locataires de cette campagne... et c'est encore cela qui aura décidé Camille à fuir le vicomte.

— C'est probable, en effet...

— Il faut pourtant que j'en vienne à mes fins... et, pour

cela, j'ai imaginé un moyen qui réussira, je l'espère. Je vais écrire à Camille une lettre bien touchante, bien attendrissante, dans laquelle je lui dirai que je me repens de mes fautes... que j'ai honte de ma vie passée, que je suis décidé à changer de conduite; que pour cela je pars pour l'Amérique, d'où je ne reviendrai que si je suis en position de réparer mes erreurs passées. Que dites-vous de cela?

— C'est assez adroit, en effet, mais je n'y vois qu'une difficulté : comment ferez-vous parvenir cette lettre à Camille, puisqu'elle a disparu de nouveau et que vous ignorez où elle est maintenant?

— Oh! ceci est un obstacle qui tombera bientôt!... Je retrouverai Camille; elle doit être à Paris. Sous ce costume, il m'est plus facile de me livrer aux recherches... J'avais d'ailleurs des raisons pour cesser d'être maintenant le brillant Saint-Croisy. Ne m'aiderez-vous pas un peu, Harzmann, à retrouver celle sur qui je fonde mes espérances de fortune?...

— Ne comptez pas sur moi. Je ne puis prendre aucune information...

— Cela vous intéresse cependant aussi... L'argent que je vous emprunte, je ne puis vous le rendre que si mon plan réussit. .

— Vous! me rendre ce que vous me devez!... Vous ne me le rendrez jamais!... et j'en ai fait mon deuil... Si vous aviez eu l'envie de vous acquitter avec moi, pourquoi ne l'avez-vous pas fait il y a quelque temps... lorsque ce M. Dufourré... cet imbécile, vous a remis quarante mille francs?... Cela vous est échappé en causant avec moi... mais vous ne m'avez pas même proposé un à-compte!... et il en sera de même si en effet vous parvenez à vous faire donner de l'argent par votre... Camille!...

— Ah ! c'est là votre idée ?... Diable ! mais vous n'avez pas trop bonne opinion de moi ?

— Vous savez bien que je ne puis pas en avoir d'autre !...

— Décidément, vous n'êtes pas gentil, ce soir, Harzmann... Parce que j'ai fait sauter lestement quarante mille francs !... Eh ! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que cela pour quelqu'un qui aime à jouir de la vie ?... Une bagatelle !... Quand je ferai chanter la petite, j'en aurai bien d'autres.

— Je ne sais pas ce que vous aurez, mais, je vous le répète, comme je sais que l'argent que je vous donne est perdu pour moi, vous trouverez bon qu'à l'avenir je refuse toute demande que vous pourriez me faire !... Voilà, depuis que je suis marié, onze mille cinq cents francs que je vous donne... Oh ! il n'y a pas d'erreur... je l'ai mis en écrit... j'ai une modeste aisance, et point de fortune, comme vous le disiez tout à l'heure... mais cette aisance... qui m'a coûté si cher à acquérir... elle est maintenant l'avenir de mon fils. Et si je continuais à satisfaire à vos dépenses, j'y porterais atteinte... voilà ce que je ne veux pas ! Ainsi, c'est bien entendu... vous ne me demanderez plus d'argent ?

Saint-Croisy quitte la place où il était assis et fait quelques pas en murmurant :

— Ah ! c'est comme cela !... Ah ! voilà comme vous agissez avec un ancien ami.

— Ne me donnez donc pas ce nom !... Est-ce qu'il peut y avoir de l'amitié entre nous !...

— Soit !... Je suis toujours bien aise d'être averti... car j'aurais pu compter sur vous !... Je croyais mériter plus d'égards...

Harzmann hausse les épaules et ne répond rien. Saint-Croisy reprend :

— Car, enfin... vous le prenez sur un ton... dont il me serait facile de vous faire changer !...

— Je ne crois pas... Vous ne pourriez rien dire contre moi, sans vous perdre aussi... et vous aimez trop la vie pour compromettre la vôtre.

Le ciseleur avait aussi quitté sa place; il se promenait tout près du bord de l'eau, dont il regardait les reflets. Saint-Croisy, par un mouvement rapide, enjambe par-dessus la chaîne et s'avance vers Harzmann ; mais celui-ci se retourne et semble préparé à tout. Le monsieur en blouse bleue se rassied alors sur sa chaîne en murmurant :

— Je sais bien pourquoi vous m'annoncez que vous ne me prêterez plus d'argent... c'est votre femme qui vous l'aura défendu.

— Ne mêlez point ma femme à tout ceci! répond le ciseleur d'un ton impératif. Hélène, grâce au ciel! ne sait rien des affreux secrets qui nous lient... Ah! si elle les connaissait... je ne pourrais plus supporter sa vue... je n'aurais plus qu'à mourir... et ce serait bientôt fait...

— Votre femme ne sait rien? Alors, pourquoi m'a-t-elle jeté à la face ce nom de Bouginier ?...

— Je n'y comprends rien !... A moins que pendant mon sommeil... votre nom ne soit sorti de mes lèvres...

— Diable !... si vous parlez en dormant, il faut prendre garde... cela pourrait être dangereux !...

— Ah ! ne me dites pas cela... de grâce !... vous me faites frémir !... Mais, non, cela n'est pas... Hélène m'aurait demandé des explications... j'aurais remarqué un changement dans ses manières avec moi... Non... non... je m'alarme à tort !... Je pense que vous n'avez plus rien à me dire... je vais rentrer... Bonsoir!

— Vous ne voulez pas me seconder dans mes recherches pour retrouver Camille ?...

— Je vous ai dit quelle existence je mène à présent... Vous voyez bien que je ne puis en rien vous être utile ; et, d'ailleurs...

— D'ailleurs... quoi ? s'écrie Saint-Croisy en fixant sur le ciseleur des regards perçants.

— Rien ! répond Harzmann en pinçant fortement ses lèvres. Puis il s'éloigne en reprenant le chemin par lequel il est venu. Saint-Croisy le regarde s'éloigner en murmurant :

— Ah ! malheur à toi si j'ai découvert quelle était ta secrète pensée !...

XXXVIII

Changement à vue.

Lorsque Camille avait appris par Endymion qu'en plein café on avait traité d'escroc et de voleur l'homme qui avait le droit de la nommer sa fille, son parti avait été pris, et nous avons vu qu'à peine remise de l'émotion que lui avait causée le récit de l'élégant Dufourré, elle l'avait quitté vivement pour se rendre à la hâte chez elle.

Camille savait que Léoville devait venir dans la journée aux Prés-Saint-Gervais ; elle ne voulait pas attendre son arrivée pour fuir de l'hôtel Pothery. La jeune femme se défiait encore de sa faiblesse, et cependant sa résolution était bien arrêtée ; elle s'était dit : « La fille d'un homme que l'on traite publiquement de voleur ne peut pas, ne doit pas devenir la femme du vicomte Léoville ; car, tôt ou tard, il rougirait de lui avoir donné son nom. »

Pendant que Camille faisait à la hâte un paquet de ses effets, un fiacre, qui avait amené du monde à la campagne

et s'en revenait à vide, avait passé dans la grande rue des Prés. Appeler le cocher, lui faire prendre ses effets, monter dans la voiture et partir, tout cela avait été pour la jeune femme l'affaire de quelques minutes, et en se jetant dans la voiture, elle avait simplement dit au cocher :

— A Paris !

Mais après avoir descendu la route de Pantin, au moment de passer la barrière, le cocher avait arrêté ses chevaux, et, tournant la tête vers l'intérieur de la voiture, avait dit à la personne qu'il conduisait :

— Ma petite dame, voilà que nous allons entrer dans Paris... dans quel quartier faut-il vous mener ?... car, alors, je saurai si je dois prendre cette barrière ou une autre.

Où faut-il aller ? cette question que le cocher lui adressait, Camille se la faisait à elle-même depuis qu'elle était dans le fiacre, et elle n'avait pas encore pu y répondre d'une façon satisfaisante. Un moment, elle avait songé à retourner près de la grand'mère de Sincère; elle savait bien que la bonne madame Monclair serait heureuse de la recevoir, de lui offrir un asile chez elle, mais elle avait dû renoncer à ce projet, en se disant :

— Léoville sait maintenant que c'est dans cette maison que j'ai demeuré longtemps ; il connaît le tendre attachement que me portent Sincère et sa vieille mère ; c'est là qu'il ira d'abord me chercher, et je connais la franchise de mon jeune ami ; il voudra en vain dissimuler, il ne sait pas mentir... Léoville apprendra bientôt la vérité. Si je veux qu'il ne me retrouve plus, si je veux pour toujours échapper à ses recherches, il faut que mes bons amis ignorent aussi ma retraite... sans quoi, les visites de Sincère la feraient bien vite découvrir. Mais où donc aller?... que devenir ?... que faire pour que l'on ne me retrouve plus ?... Je ne puis cependant me condamner à vivre éternellement dans une chambre sans en sortir... Quitter Paris !... où

irais-je ?... Et, d'ailleurs, si je ne veux plus que ceux que j'aime me voient, je ne veux pas me condamner, moi, à ne plus les apercevoir... je veux pouvoir quelquefois me donner le plaisir de les contempler ; je veux, sans qu'ils s'en doutent, jouir de leur présence... ce sera mon seul bonheur ; et, si je quittais Paris, il me faudrait aussi y renoncer... Non, je resterai à Paris... il faut seulement qu'on ne me reconnaisse pas !...

Pendant que Camille se disait tout cela, la voiture marchait toujours, et lorsque enfin le cocher s'arrête au moment d'entrer dans Paris et lui demande dans quel quartier il doit la conduire, elle répond en balbutiant :

— Prenez cette barrière... conduisez-moi ensuite sur les boulevards. Je cherche un magasin... je vous dirai où il faudra m'arrêter.

La voiture repart ; on entre dans Paris, on arrive sur les boulevards. Tout à coup, en passant devant un grand magasin de vêtements pour homme, une idée surgit à Camille ; aussitôt elle fait arrêter le cocher, descend et entre dans les magasins.

Les commis s'empressent autour de la jeune femme :

— Que désire madame ?

— Un vêtement complet pour un jeune homme.

— Très-bien, madame. Quelle taille... quelle grosseur à peu près ?

— Ma taille, mince comme moi... Prenez vos mesures comme si c'était pour moi.

— Oh ! alors, c'est très-facile... Vous voulez le pantalon, le gilet, et le paletot ou l'habit ?

— Le paletot, et tout cela un peu large... Ah ! s'il y avait aussi moyen d'avoir la cravate, un chapeau et des bottes ?...

— Oui, madame, nous vous aurons tout cela... Il y a un chapelier en face et un bottier à côté... Des cravates, nous en avons dans le meilleur goût.

Camille a bientôt fait choix d'un paletot, d'un pantalon et d'un gilet. Le chapelier apporte plusieurs chapeaux ; elle prend celui qui va à sa tête. Le bottier apporte des bottes; elle montre son pied en disant que c'est pour un pied semblable. En fort peu de temps, elle a tout ce qui complète le costume d'un homme. On porte tout cela dans sa voiture ; elle y remonte elle-même et dit au cocher :

— Aux Champs-Élysées !

Et le cocher referme la portière en murmurant :

— Bon ! mes chevaux ont de l'agrément.

A peine Camille est-elle dans la voiture, qu'elle baisse les stores, puis procède à un changement de toilette complet. Après s'être débarrassée des vêtements de son sexe, dont elle ne garde que ce qui peut ne point lui être incommode sous ceux d'un homme, elle met les bottes, passe le pantalon, le gilet, noue la cravate autour de son cou et endosse enfin le paletot. Tout cela lui va bien. Plusieurs fois, dans son adolescence, Camille s'était amusée à se mettre en garçon ; chez madame de Lovenstein, pour courir dans la campagne, elle avait souvent revêtu les habits qu'un jeune apprenti-jardinier avait laissés au château, lorsqu'il avait dû endosser l'uniforme du soldat.

La toilette est terminée, et le changement serait complet si les beaux cheveux de la jeune femme ne trahissaient pas son sexe, et ces cheveux-là empêchent le chapeau d'homme de bien tenir sur sa tête : il faut se résigner à en faire le sacrifice. Camille prend de grands ciseaux dans sa valise, et, en un instant, les beaux cheveux bruns sont coupés... pas sans que l'on pousse de gros soupirs, car de beaux cheveux sont la plus charmante parure d'une femme! Rien ne remplace cela... excepté une perruque.

Les cheveux une fois coupés, la transformation est complète; Camille est un jeune et joli garçon de dix-huit à dix-neuf ans, et maintenant son air sérieux, la pâleur de

son visage, servent merveilleusement à lui donner un air masculin.

La jeune femme relève les stores de la voiture ; le cocher entrait dans l'avenue des Champs-Élysées. Camille se rappelle qu'avant de demeurer dans la même maison que Sincère, elle a habité quelques jours dans une maison de l'allée des Veuves, dont la concierge était fort obligeante et lui sous-louait une petite chambre à peu près meublée. Aussitôt elle crie au cocher :

— Allée des Veuves... je vous avertirai où je vais.

On arrive bientôt à l'endroit désigné. Camille reconnaît la maison et crie au cocher d'arrêter. Celui-ci descend de son siége pour ouvrir la portière et pousse un cri de surprise en voyant sortir de son fiacre un homme, au lieu d'une femme qu'il conduisait.

— Ah ben ! en voilà une bonne !... les jupons qui sont devenus des culottes ! s'écrie le cocher en accompagnant ces paroles d'un gros rire bête.

Mais Camille se hâte de lui mettre dix francs dans la main en lui disant :

— Taisez-vous !... C'est une gageure que j'ai faite, ne me trahissez pas.

— Oh ! soyez tranquille... ma bourgeoise... ou plutôt mon petit bourgeois... du moment que ça vous amuse, assez causé ! Nous ne sommes pas en carnaval, c'est vrai ; mais nous voyons des gens qui se déguisent toute l'année... c'est une occupation comme une autre.

— Restez ici un moment pendant que je vais entrer là.

— Oui, bourgeois... ou bourgeoise. Mais c'est que ça vous va joliment tout de même !... Vous portez ça crânement !

Camille entre dans la maison et y retrouve heureusement la même concierge, à laquelle elle demande si elle peut lui donner une chambre dans sa maison.

Pendant qu'elle parle, la concierge l'examine, puis elle lui dit :

— C'est singulier, monsieur, je ne vous connais pas, et pourtant votre figure me rappelle quelqu'un...

— Ma sœur, madame, qui a logé chez vous il y a deux ans environ... madame Édouard.

— Madame Édouard... Ah ! c'est cela... une charmante petite dame... Elle n'est restée que peu de temps ici, parce que ce quartier était trop éloigné... elle avait peur en rentrant le soir. Ah ! vous êtes son frère.... oui, vous lui ressemblez, en effet.

— C'est ma sœur qui m'a dit de m'adresser à vous, madame, dont elle m'a vanté l'obligeance... Pouvez-vous me louer une chambre ?

— Une chambre, oui, j'en ai une... mais je n'ai pas de meubles... Celle que je louais à votre sœur est occupée. Ce n'est pas une maison garnie ici.

— C'est pour cela que je préférerais y loger... Oh ! je ne suis pas difficile !... un lit de sangles, un matelas, en attendant que j'achète ce dont j'aurai besoin ; et cela me suffira.

— S'il ne vous faut qu'un lit de sangles, j'en ai deux au grenier, et nous trouverons bien un matelas... mais le reste...

— Nous l'enverrons acheter dans le voisinage... C'est entendu, je suis votre locataire.

Camille accompagne ces mots de l'argument irrésistible, qu'elle glisse dans la main de madame Mignonnette, c'est le nom de la concierge. Puis elle va retrouver sa voiture et se fait apporter sa malle et les paquets qui sont dedans. Madame Mignonnette, que le denier à Dieu a rendue très obligeante, s'empresse de chercher ses clefs et dit Camille :

— Veuillez me suivre... je vais vous conduire... C'est un peu haut.

— Cela m'est égal.

— Mais la vue est charmante... les Champs-Élysées, le Petit Moulin-Rouge... un traiteur très en vogue... Vous apercevrez même l'entrée du jardin Mabille.

— Qu'est-ce que c'est que ce jardin Mabille ?

— Un endroit où l'on danse... C'est très-brillant ! très-bien illuminé !

— Peu m'importe, je n'aime pas la danse.

— C'est cependant de votre âge... Après cela, chacun son goût... Moi, j'ai dansé beaucoup autrefois.

XXXIX

Monsieur Julien

La concierge s'arrête au troisième étage, ouvre une porte, et introduit Camille dans une petite chambre un peu mansardée, mais qui reçoit un beau jour par deux fenêtres qui donnent sur l'allée des Veuves.

— Voilà le logement... Vous convient-il ?

— Parfaitement.

— Alors, je vais faire monter votre malle et vos paquets par mon petit neveu... Il va ensuite chercher un lit de sangles au grenier... Ah ! mais, il vous faudrait au moins deux chaises.

— Si cela était possible.

— Oui. Il y a le monsieur dont je fais le ménage en face... il est seul, il sort dès le matin et ne rentre que pour se coucher... Il n'a pas besoin d'avoir une douzaine de chaises. je vais lui en prendre deux, il ne le verra seulement pas.

— Je les lui rendrai plus tard.

— Pardi ! vous ne les mangerez pas. A propos, votre nom, s'il vous plaît? car si l'on vient vous demander ou si l'on vous apporte des lettres, faut bien que je sache le nom de mon locataire.

— Je me nomme Julien.

— Julien quoi ?

— Julien... et c'est tout.

— Ah ! C'est différent... Eh bien ! monsieur Julien, vous ressemblez beaucoup à votre sœur, madame Édouard... Elle viendra sans doute vous voir ici ?

— Non, elle a quitté Paris.

— Tant pis !... Elle me plaisait beaucoup, cette petite dame-là... Je vas vous envoyer vos effets. Ah ! non, je vas d'abord aller prendre deux chaises chez mon locataire... Regardez à la fenêtre, ça vous amusera... Mais c'est ce soir que vous serez émerveillé! Quand le jardin Mabille est illuminé, quand le vent donne, on entend d'ici la musique du bal... une fameuse musique !... Moi, je ne peux pas y tenir !... quand ils jouent des valses, j'empoigne mon neveu qui a treize ans, et je valse avec lui autour de mon poêle... ah ! quel amour de musique ! Mais ce polisson de Joseph ne peut jamais attraper la mesure... Joseph !... ohé! Joseph ! monte tout de suite ici la malle et les paquets qui sont en bas... Dépêchons-nous un peu, vagabond !... Il est gentil, mais il est bien *feignant* !

Au bout d'une heure, Camille était installée dans son nouveau logement ; elle n'avait que le strict nécessaire, mais elle se trouvait encore heureuse d'avoir trouvé un asile dans une maison honnête. Un lit de sangles lui servait de couchette ; la concierge lui avait prêté des draps, une couverture et un oreiller. Son mobilier ne se composait que de deux chaises prises chez le locataire qui logeait sur le même carré, plus une petite table en bois blanc trouvée au grenier avec le lit de sangles. La jeune

femme a envoyé le neveu de madame Mignonnette lui acheter un pot à l'eau, une cuvette, enfin tout ces objets indispensables à la toilette.

M. Joseph est un petit garçon de treize ans, gros et fort, mais très-petit pour son âge, et qui a un air madré et déjà très-effronté. Il fait les commissions en chantant, en sifflant, et, lorsqu'il revient la dernière fois avec de la bougie et un flambeau, il a dans la bouche une pipe parfaitement culottée.

Camille regarde ce petit garçon, qui fume avec l'aplomb d'un invalide, et lui dit :

— Comment, mon ami, vous fumez ?...

— Tiens ! je crois ben que je fume ! Ma tante me le défend, mais on lui dit zut !

— Déjà fumer, à votre âge ?

— Quoi ! j'ai treize ans... Il y a le fils du marchand de vins, qui n'a que neuf ans, et qui grille déjà ses deux pipes par jour.

— Et les parents permettent cela ?

— Puisque les parents fument, pourquoi donc que les enfants ne fumeraient pas aussi ?... Tout le monde fume à présent, c'est bon genre.

— Je ne m'en serais pas douté.

— Tenez, je vous ai apporté un paquet de cigares ; vous ne m'en aviez pas demandé, mais j'ai pensé que ça vous r ait plaisir... Après ça, si vous aimez mieux une pipe, je vais aller vous en acheter une... c'est pas loin.

— Merci, mais je ne veux ni pipe, ni cigares... je n'use pas de tout cela.

— Comment !... vous ne fumez pas ?

— Jamais.

Le petit gamin ouvre de grands yeux en s'écriant :

— Vous ne fumez pas !... De quel pays que vous venez, donc ?

— D'un pays où les hommes ne veulent pas porter sur eux une odeur de corps-de-garde, où ils respectent encore assez les dames pour ne point fumer devant elles.

— Ah!... ça doit être loin d'ici.

La concierge monte un pâté, du pain, du vin et quelques fruits ; car Camille était partie des Prés-Saint-Gervais sans dîner, et, quoiqu'elle n'eût pas grand'faim, notre héroïne n'était pas de celles qui ne vivent que de soupirs et d'amour.

A l'entrée de sa tante, M. Joseph veut dissimuler sa pipe sous sa blouse, mais il ne peut le faire assez vite, et madame Mignonnette lui saisit le bras en disant :

— Voyez-vous, ce galopin ! encore sa pipe allumée ! Mais tu veux donc t'incendier le gosier, malheureux enfant? Sans compter que tu brûles ta blouse, tous tes effets, et et qu'un de ces jours tu ficheras le feu à la maison... comme c'est arrivé au fils du menuisier à côté... car les trois quarts des incendies sont causés maintenant par l'imprudence ou la sottise des fumeurs !... C'est pas assez que ces messieurs nous empoisonnent avec leur tabac, il faut encore qu'ils nous brûlent, qu'ils nous ruinent, qu'ils mettent souvent de pauvres familles sur la paille !... Ah ! il faut avouer que les Français étaient bien plus propres autrefois et qu'ils se sont bien gâtés en prenant les modes allemandes, flamandes et hollandaises... Est-ce que vous fumez, monsieur Julien ?

— Non, madame, jamais !

— Vous ne fumez pas ?... Ah ! je vous trouvais déjà gentil, mais, à présent, je vous porte dans mon cœur ! Un jeune homme de... Quel âge que vous pouvez avoir ?

— Vingt ans, madame.

— Un jeune homme de vingt ans qui ne fume pas, c'est un vrai phénix... Vois-tu, petit sans-cœur de Joseph, toi qui dépenses tous tes petits sous en pipes et en tabac !...

Monsieur Julien, avez-vous tout ce qu'il vous faut?

— Oui, madame... Demain, je compléterai ce qui me manque.

— Voilà la nuit... Joseph, allez allumer le réverbère de la cour.

— Oui, ma tante.

— Auparavant, donnez-moi votre pipe.

— Pourquoi faire, puisqu'elle est éteinte?

— C'est égal, je vous dis de me donner votre pipe. Voyons, dépêchons-nous.

— Vous allez me la casser... C'est des bêtises, ça!...

— Je ne la casserai pas, si vous êtes obéissant et sage... Voyons... finissons-en!...

Le petit garçon se décide, en rechignant, à retirer sa pipe de dessous sa blouse. Il la présente avec humeur à sa tante; celle-ci veut s'en saisir; mais, comme M. Joseph ne la lâche pas, la pipe se casse en plusieurs morceaux. Alors le petit garçon frappe du pied avec colère en s'écriant :

— Là! voyez-vous.... vous me l'avez encore cassée... Deux sous de fichus...

— C'est votre faute, polisson!... Taisez-vous et descendez allumer... Et si vous avez le malheur de racheter une pipe... vous verrez!

M. Joseph s'en va en chantant à demi-voix sur un refrain très-canaille :

— *J'en rach'trai! j'en rach'trai! j'en rach'trai!...*

— Ah! monsieur Julien!... on a bien du mal maintenant avec les enfants... On dirait que la fumée dessèche aussi leur cœur; autrefois, ils respectaient leur parents... à c't' heure, ils s'en moquent!... Si c'est ça qu'on appelle du progrès!... merci, j'aime mieux les arriérés!... Je vous ai monté de l'eau... Vous n'avez plus besoin de rien?

— Non, madame; seulement, le matin, je déjeune avec

du café au lait... Et, comme je n'ai rien ici... si vous étiez assez bonne pour m'en faire...

— Très-volontiers... Pardi!... est-ce qu'un jeune homme sait faire du café?... J'en fais déjà pour votre voisin, M. Consonne... le maître d'écriture; j'en ferai le double, voilà tout... Vous le faut-il de bonne heure?... Vous êtes sans doute étudiant en droit ou en médecine?

— Non, j'étudie... chez moi... je sors fort peu... que j'aie mon café à neuf heures, c'est bien assez tôt.

— Ça suffit... Votre servante, monsieur Julien!... Si vous avez besoin de quelque chose, appelez Joseph.

— Merci, madame.

La concierge redescend en murmurant :

— Un jeune homme qui ne fume pas!... Quelle trouvaille... malheureusement il sera le seul de la maison!

Camille avait hâte de se trouver seule pour penser, pour réfléchir, pour pleurer en liberté, car on ne quitte pas brusquement une position agréable, on ne renonce pas à tout un avenir d'amour et de bonheur sans que le cœur soit brisé, déchiré. Cependant la jeune femme avait du courage, et après avoir pleuré quelques instants, elle essuie ses larmes en se disant :

— J'ai fait mon devoir... cette pensée doit me donner la force de supporter mes chagrins; du moins je serai restée digne de son amour... et si un jour il cesse de m'aimer, je suis bien sûre qu'il m'estimera toujours.

Camille ne se sentait pas à son aise dans un costume qu'elle n'avait jamais porté si longtemps. Après avoir bien fermé sa porte, elle ôte son paletot et passe une camisole; alors elle respire plus librement. Cependant il lui manque encore plusieurs choses pour compléter son costume masculin. D'abord des chemises d'homme, puis un col noir, avec lequel elle veut remplacer sa cravate, puis des faux-cols, puis des bretelles, puis des chaussettes.

— J'achèterai tout cela demain, se dit Camille en se plaçant à table devant son pâté. Elle essaye de manger, mais elle n'a pas d'appétit. Elle songe à Léoville, à Sincère, et se dit :

— Ils ne me retrouveront plus !... Oh ! cette fois, il est impossible qu'ils me découvrent! Ce costume doit leur faire perdre ma trace ; c'est une bonne idée que j'ai eue là.., c'est une bien bonne idée !...

Et, tout en disant cela, Camille laisse tomber de ses yeux de grosses larmes, car la bonne idée la séparait à jamais de ceux qu'elle aimait.

Enfin la fatigue se fait sentir, et, comme le sommeil est le meilleur des consolateurs, Camille quitte la table en se disant :

— Couchons-nous et dormons... c'est ce que j'ai de mieux à faire maintenant.

Elle se hâte de se débarrasser de son gilet, de son pantalon, mais il lui reste ses bottes à ôter ; ses bottes, qui étaient un peu justes et qui l'étaient devenues davantage, parce que son pied mignon, peu habitué à ce genre de chaussure, était gonflé dedans.

Camille, qui avait mis les bottes sans beaucoup d'effort, s'imagine qu'elle les ôtera de même; elle essaye de les retirer avec ses mains; mais elle meurtrit ses petits doigts, et les bottes ne bougent pas.

— Ah ! mon Dieu! comment donc ôte-t-on cela ? se dit la jeune femme en se promenant avec impatience dans sa chambre. Elles sont bien entrées... et mes pieds ne peuvent plus sortir !... Il doit y avoir une manière d'ôter cela... mais je ne la sais pas!... Si j'osais demander chez un voisin... mais on se moquerait de moi ; et puis... qui sait si, en me retirant mes bottes... on ne s'apercevrait pas que je ne suis pas un homme ?... Oh ! je ne veux pas m'exposer à ce que l'on découvre mon déguisement !... Mon

Dieu !... mon Dieu ! je voudrais pourtant bien ôter mes bottes !... Ah ! c'est bien plus agréable d'être en femme qu'en homme !

Camille essaye de nouveau en appuyant le pied d'une chaise sur le bout de sa botte ; son pied, qui est fort petit, sortirait bien, mais, en revanche, elle a le cou-de-pied, très-haut, et c'est à cet endroit-là que cela ne glisse pas.

Après s'être consumée longtemps en vains efforts, elle y renonce et se dit :

— Allons ! puisqu'il n'y a pas moyen... je les garderai cette nuit. Ce ne sera pas commode !... on ne peut pas se mettre dans des draps avec des bottes... il faut donc que je me contente de me jeter sur mon lit en m'enveloppant dans la couverture... Oh ! par exemple, demain j'achèterai des souliers.

Et Camille, maudissant cette fois le costume masculin, se couche avec ses bottes.

XL

Un voisin incommode

La fatigue avait triomphé du chagrin. Camille dormait encore lorsqu'elle entend frapper à sa porte, et en même temps la voix de la concierge qui criait :

— Monsieur Julien, votre café est prêt, il est neuf heures passées... Je vous dis ça dans le cas que vous auriez affaire.

Camille se hâte de passer son paletot, qu'elle a soin de boutonner jusqu'au menton, et elle va ouvrir à madame Mignonnette qui porte sur une assiette un énorme bol de café et un petit pain. Mais, en marchant, Camille éprouve de la difficulté, ses pieds sont gonflés et lui font très-mal.

— Voilà votre déjeuner, monsieur Julien. Avez-vous bien dormi dans votre nouveau logement?

— Oui, madame, assez bien, je vous remercie..

— Mais qu'est-ce que vous avez donc?... on dirait que vous boitez en marchant... Est-ce que vous êtes blessé?

— Non... mais je vais vous dire ce qui me fait boiter : hier au soir, je n'ai pas pu parvenir à ôter mes bottes, si bien que j'ai été obligé de me jeter sur mon lit avec... et, ce matin, mes pieds me font très-mal.

— Ah! pauvre garçon!... Comment! vous n'avez pas pu ôter vos bottes!... Elles sont neuves, peut-être?

— Oui, madame.

— Au fait, il n'y a pas de tire-bottes ici... mais il fallait donc m'appeler!... Je n'ai pas de tire-bottes, c'est vrai ; mais j'en aurais bien trouvé un dans la maison... Attendez, M. Consonne n'est pas encore parti; je vais lui emprunter le sien.

La concierge court sur le carré, frappe à une porte, et une voix qui ressemble aux notes que l'on tire d'un serpent, dit :

— Qui est là?... que me veut-on?... Je suis encore à demi-nu.... j'ai travaillé une partie de la nuit, et j'ai dû prendre sur le matin le repos que j'avais sacrifié le soir...

— Monsieur, c'est un tire-bottes que je viens vous emprunter... pour votre nouveau voisin...

— Ah! c'est vous, dame Mignonnette... Alors je puis sans péril me montrer en robe de chambre?

La porte du voisin s'ouvre, et un petit homme d'une cinquantaine d'années, extrêmement replet, le teint enluminé, le nez barbouillé de tabac, et les autres parties de son visage dans le même état que son nez, paraît, la tête couverte d'un bonnet de coton, autour duquel flotte un large ruban rose, et le corps enveloppé dans une robe de chambre qui ne descend qu'à moitié du mollet, et laisse

voir deux jambes nues et poilues comme les cuisses d'un chevreuil.

— Pardon de vous déranger, monsieur Consonne... je vous croyais habillé...

— Je vous réitère que j'ai passé une partie de la nuit à confectionner des pièces d'écritures... Ne savez-vous pas, dame Mignonnette, que nous sommes à l'époque de la distribution des prix dans les pensions?...

— Ma foi, non. Avez-vous un tire-bottes?

— Un tire-bottes!... C'est un tire-bottes que vous venez m'emprunter?

— Sans doute... pour votre nouveau voisin qui ne peut pas ôter les siennes...

— Eh! pourquoi voulez-vous que j'aie un tire-bottes, puisque je ne mets que des souliers?... Votre demande est insolite... Règle générale, madame Mignonnette : pour trouver un tire-bottes, allez chez les gens qui mettent des bottes.

— C'est juste, monsieur... je m'en vais au-dessous, chez M. Verbois; c'est un élégant, il doit porter des bottes.

Pendant que la concierge descend, M. Consonne, qui, tout en causant, est venu sur le carré, se dirige vers la porte de son voisin, que madame Mignonnette a laissée entr'ouverte, tout en disant :

— Ah! j'ai un nouveau voisin sur mon carré... Voyons donc... s'il avait par hasard besoin de prendre des leçons d'écriture... on en prend à tout âge.

Et M. Consonne pousse la porte et entre chez Camille qui est en train de prendre son café; à la vue de ce monsieur qui a les jambes nues, des savates et une robe de chambre qu'il oublie quelquefois de croiser, la jeune femme fait un mouvement d'effroi, en s'écriant :

— Qu'est-ce que vous demandez, monsieur?

Le maître d'écriture répond avec sa voix de contre-basse, en s'asseyant devant Camille :

— Bonjour, voisin... on m'a dit que vous aviez besoin d'un tire-bottes... mais, ne portant point de bottes, je ne m'en sers jamais... sans cela je vous l'eusse prêté *ex abrupto*...

— Ah! c'est vous, monsieur, qui demeurez... sur le carré?...

— La porte en face de la vôtre, positivement... Suis-je indiscret, jeune homme, en vous demandant quelle profession vous voulez embrasser?...

— Mon Dieu, monsieur, je ne sais pas encore ce que je ferai... je ne suis pas décidé.

— Avez-vous une belle main?...

— Une belle main... mais, ma main est très-ordinaire, pas trop grande, voilà tout...

— Je crois, jeune homme, que nous ne nous entendons pas... Par belle main, j'entends ici belle écriture, bâtarde, cursive ou anglaise.

— Monsieur, j'écris assez bien pour ce que je veux faire...

— Assez bien! assez bien!... voilà les jeunes gens! Quand ce qu'ils griffonnent est lisible, ils s'imaginent qu'ils savent écrire!... La calligraphie est le premier des talents... il mène à tout!... Voyez, moi... je suis professeur... j'ai des élèves très-haut placés! Dans ce moment, j'apprends à écrire à une dame de soixante ans... dont on avait complétement négligé l'éducation... Il est vrai qu'elle était porteuse de pain... mais aujourd'hui elle a hérité, elle est riche; elle éprouve le besoin de savoir signer son nom et d'écrire sur les pots de confitures qu'elle fait ce qu'il y a dedans... Elle y arrivera; ce sera long, mais elle y arrivera.

Camille frappe du pied avec impatience, en murmurant :

— Mon Dieu!... Est-ce qu'il me faudra passer ma vie avec des bottes à mes pieds!...

— Vous souffrez des pieds?... Voyons, sapristi! je vais tâcher de vous ôter vos bottes, moi... Entre hommes, il faut s'aider. Mettez vos pieds sur mes genoux...

En disant cela, M. Consonne lâche tout à fait sa robe de chambre, sous laquelle il n'a que sa chemise et son gilet de flanelle, et laisse apercevoir des cuisses qui sont aussi poilues que le bas de sa jambe. Camille, qui craint que ce monsieur ne lui en fasse voir davantage, retire vivement son pied dont il veut s'emparer, en s'écriant :

— Non, monsieur, non, c'est inutile... vous ne pourriez pas... je vous salirais...

— Il n'y a pas de danger... donnez donc votre pied.

— Je ne souffrirai pas que vous preniez cette peine...

— Encore une fois, entre hommes, on se doit aide et secours... Je ne pourrais pas ôter mon pantalon à cause de mon ventre, que je viendrais chez vous et je vous dirais : « Voisin, ayez donc l'obligeance de me tirer ma culotte. Quand j'ai beaucoup dîné, je ne peux pas me plier... »

— Ah! mon Dieu! quel vilain voisin j'ai là! se dit la jeune femme en se levant et marchant dans sa chambre... Heureusement, j'entends la concierge.

Madame Mignonnette revient d'un air désolé dire :

— Pas plus de tire-bottes que dans mon œil!... Celui-ci ne porte que des souliers, celui-là des galoches, le monsieur élégant ne met que des bottines... Décidément, les bottes s'en vont...

— C'est comme les carlins, dit M. Consonne, leur règne est passé !.

— Mais, soyez tranquille, monsieur Julien, j'ai envoyé Joseph vous acheter un tire-bottes... Le petit gueux était déjà en train de bourrer sa pipe. Il m'a promis de se dépêcher !

— En ce cas, voisin, puisque vous n'acceptez pas mes offres de service, je vais rentrer chez moi achever ma toilette, qui n'est encore qu'ébauchée, et porter à mes élèves les superbes exemplaires faits à leur intention... Si l'envie vous venait de prendre quelques leçons d'écriture pour vous assurer la main je suis là, tout à votre service... et pas cher... d'ailleurs, entre hommes, il y a toujours moyen de s'arranger.

M. Consonne rentre chez lui, ce qui fait grand plaisir à Camille, quoique la concierge s'écrie :

— Voilà un bien brave homme !... Oh ! c'est un homme qui ne ferait pas tort d'un centime à un enfant !... C'est dommage que parfois... Enfin, vous me direz, nous ne sommes pas parfaits... et puis, ça ne lui arrive pas souvent.

— Quoi donc ?

— De se griser... de boire et de manger outre mesure... Alors il est malade la nuit, et cela n'en finit plus !... Il lui faut du thé, et, quelquefois, il faut jouer de l'instrument pointu !... Mais, moi, je suis toujours là au service de mes locataires. Je me dis : « Du moment qu'on est malade, il n'y a plus de sexe... »

— Votre neveu tarde bien.

— Ah ! dame ! par ici, il n'y a pas de boutiques comme dans le cœur de Paris. Pour un tire-bottes, je lui ai dit d'aller chez un ébéniste; je pense que c'est eux qui tiennent de ça. Au reste, le petit drôle n'est pas bête; il saura bien en trouver.

M. Joseph revient enfin avec le meuble demandé, en s'écriant :

— Est-elle jobarde, ma tante, qui m'envoyait chez un ébéniste pour acheter un tire-bottes !... Ils m'ont ri au nez... Ce sont les quincailliers bric-à-brac qui tiennent de ça... et encore j'ai eu de la peine à en trouver.

— Taisez-vous, mauvais sujet ! Vous sentez déjà la pipe.

— Tiens! en se promenant, où est le mal?

Enfin Camille parvient à ôter ses bottes, qu'elle se promet de ne point remettre de longtemps. Mais alors ce sont des souliers qu'il lui faut, et on envoie Joseph chez un cordonnier. Il ramène une ouvrière, qui lui apporte une douzaine de paires de souliers. Mais aucun ne va; tous sont trop grands, et l'ouvrière s'écrie :

— Je n'ai jamais vu un pied d'homme comme celui-là... Il fallait m'avertir que monsieur avait un pied de femme... et encore, de jeune fille plutôt!

L'ouvrière retourne à sa boutique chercher d'autres souliers : Camille parvient à être chaussée; elle donne une pièce de vingt sous au petit Joseph pour avoir fait ses commissions, et le neveu de la concierge saute de joie en s'écriant :

— Je vas m'acheter une pipe turque avec un tuyau en caoutchouc!

Camille se trouve très-heureuse lorsqu'elle est enfin seule et qu'elle n'a plus ses bottes... Le voisinage du professeur d'écriture ne lui semble pas agréable, mais elle se dit qu'elle n'aura jamais affaire à lui, et qu'il est probable qu'il la dispensera de ses visites; d'ailleurs, avec le costume qu'elle porte, il faut bien qu'elle s'attende à se trouver parfois dans des situations qui pourront ne pas lui plaire; mais il ne faut pas qu'elle oublie qu'avec le costume masculin on ne doit plus avoir toutes les susceptibilités d'une femme.

XLI

Monsieur Consonne gris.

Après s'être habillée avec soin et avoir examiné si rien dans sa toilette ne peut trahir son sexe, Camille sort dans

l'intention d'acheter ce qui lui manque encore dans son nouveau costume... Mais lorsqu'elle est dehors, lorsqu'elle se trouve dans les Champs-Élysées, la jeune femme se laisse aller au plaisir de se promener sous les beaux arbres qui bordent la route. Là passent les équipages élégants, les calèches et les cavaliers qui vont faire un tour au bois.

Camille se souvient que Léoville lui a dit quelquefois qu'un de ses plus grands plaisirs était de monter à cheval, que son oncle était aussi un fort bon cavalier, et qu'il leur arrivait très-souvent d'aller avant le dîner galoper au bois de Boulogne. Alors elle se dit qu'en venant souvent sur le chemin qui mène au bois, elle verra sans doute passer Léoville, et cet espoir la retient une grande partie de la journée dans les Champs-Elysées. L'heure arrive où les équipages sont extrêmement nombreux, puis les cavaliers qui veulent faire voir leur grâce à conduire un coursier et qui jettent en passant un regard sur les dames qui sont en voiture. Tout cela passe devant Camille qui regarde... qui examine chaque cavalier et ne voit point passer celui que ses yeux cherchent toujours.

Enfin elle rentre dans sa demeure, la vue fatiguée par le mouvement continuel de ce monde qui a passé devant elle, et se disant :

— Ce n'est pas maintenant que je le verrai à la promenade... car, maintenant, je suis sûre qu'il me cherche... qu'il parcourt tout Paris dans l'espoir de m'y retrouver! Cher Léoville!... il m'aime tant, et je lui cause bien de la peine... mais cela ne vaut-il pas encore mieux que de le faire rougir!

Plusieurs jours s'écoulent. Camille s'est acheté ce qui lui manquait pour rendre son déguisement parfait; elle a fait emplette d'une badine, cela lui servira de maintien, ce qui est la chose la plus difficile à acquérir lorsqu'on ne porte plus le costume de son sexe; mais Camille est grande, mince,

elle se tient bien, elle porte la tête légèrement inclinée sur l'épaule droite; sa démarche est gracieuse, dégagée; ses cheveux, taillés comme ceux des hommes, encadrent naturellement sa jolie figure. Au bout d'une semaine, elle a entièrement pris la tournure masculine, et c'est un charmant cavalier.

Camille se fait chaque jour apporter à dîner de chez un petit traiteur voisin; pour le déjeuner et les commissions, cela regarde la concierge et son neveu. Madame Mignonnette croyait bien aussi que son jeune locataire la chargerait du soin de faire son ménage; mais, pour des raisons que l'on devine, le nouveau locataire se réserve pour lui-même cette besogne, en disant qu'il en a l'habitude et que c'est un ouvrage qui l'amuse. La concierge n'insiste pas, mais elle se dit :

— Je suis bien persuadée que son lit est fort mal fait.

Étant toujours rentrée avant son voisin, M. Consonne, Camille ne le rencontre jamais dans l'escalier; plusieurs fois, le matin, ce monsieur est venu frapper à sa porte, en lui criant :

— Voisin, je viens de faire de charmants modèles d'écriture anglaise avec des paraphes à main levée... Voulez-vous voir cela?

Mais Camille répond sans ouvrir sa porte :

— Je vous remercie, voisin, mais j'ai mal à la tête et je veux encore dormir!

— Il est diablement paresseux, le jeune homme de mon carré! dit en sortant M. Consonne à la concierge. Comment, à neuf heures! quand je veux lui dire bonjour... lui montrer des exemples admirables, il me répond toujours : « J'ai encore envie de dormir. »

— Ah! c'est vrai qu'il ne se lève pas de bonne heure!... répond madame Mignonnette. Car il ne veut plus que je lui monte son café avant dix heures.

— Il se couche donc bien tard?... Il passe les nuits dehors?

— Par exemple! il est sage et rangé comme une demoiselle... toujours rentré à six heures pour dîner, ne sortant presque jamais le soir; il se couche très-tôt.

— Alors il est donc de la race des marmottes!

— Et ne recevant personne. Il n'y a pas à dire, depuis qu'il demeure ici, pas un chat n'est venu le demander.

— Ni une chatte?

— Ah! monsieur Consonne!... pouvez-vous dire de ces choses-là!... Ah! fi!... ce n'est pas beau!

— Histoire de plaisanter, madame Mignonnette... Mais, j'en reviens à mon opinion : ce jeune homme est paresseux... Je gagerais qu'il n'a pas une belle main.

Trois semaines se sont écoulées depuis que Camille a pris le costume masculin. Pendant tout ce temps, elle n'a pas rencontré, pas aperçu une seule personne de sa connaissance. Elle fait son possible pour vaincre sa tristesse, mais parfois le chagrin et l'ennui se font trop vivement sentir; alors elle pleure en se laissant aller à ses souvenirs du passé.

Madame Mignonnette, qui s'intéresse à son jeune locataire, a plus d'une fois remarqué sa tristesse et la rougeur de ses yeux. Elle dit à M. Consonne :

— Ce pauvre M. Julien... je crains qu'il n'ait quelques peines secrètes!... il est souvent pâle... parfois, il a les yeux très-rouges!

— Parce qu'il dort trop! dit le professeur d'écriture. Il faut du sommeil, pas trop n'en faut!... c'est comme la vertu!

— Moi, je suis persuadée que ce jeune homme a quelque sujet de tristesse qu'il ne veut pas dire... On voit bien qu'il a de l'ennui!

— Tiens! pardi! s'écrie le petit Joseph, je crois bien qu'il doit s'ennuyer... il ne fume pas!

Par une belle journée d'automne, Camille, pour se distraire, pousse sa promenade plus loin que d'habitude; elle gagne le bois de Boulogne et se trouve bientôt sur les bords du lac dont on a embelli cette promenade. Mais, là, c'est le rendez-vous des promeneurs. Beaucoup de dames descendent de leur voiture pour venir marcher un peu au bord de l'eau.

Fâchée de se trouver au milieu de tant de monde, Camille s'en éloigne en gagnant une allée qui donne dans une autre partie du bois. Là, elle s'assied sur un banc et se laisse aller à ses rêveries. Mais elle en est tirée par le galop de deux chevaux qui viennent de son côté. Ils sont montés par deux cavaliers, un jeune homme et un monsieur d'un âge mûr. Camille a porté ses regards du côté des cavaliers... Bientôt tout son sang a reflué vers son cœur : dans le jeune cavalier elle a reconnu Léoville.

C'était en effet le vicomte et son oncle qui parcouraient à cheval le bois de Boulogne. Ils passent tous deux contre Camille, à laquelle Léoville ne fait pas attention, car, dans ce jeune homme qui est assis sur un banc, il est bien loin de se douter qu'il retrouverait la femme qu'il cherche partout. Quant au comte de Rochemart, il a jeté en passant un regard sur Camille, et, bien qu'il ait paru frappé de surprise en voyant son visage, son cheval l'a emporté si rapidement que cette impression s'est vite effacée.

Les cavaliers sont déjà loin, et Camille les suit toujours des yeux; enfin ils disparaissent... Alors elle se laisse retomber sur son banc en se disant :

— Pauvre Léoville! comme il était pâle! comme il a l'air triste!... et c'est moi qui suis cause qu'il est malheureux!... Fatale destinée!... Ah! je voudrais qu'il m'oubliât!... Mais, non... non... je me mens à moi-même... L'amour rend égoïste!... et, au fond du cœur, je désire qu'il m'aime toujours.

Absorbée par ses pensées, toute au souvenir de celui qu'elle vient de revoir, Camille oublie le temps ; elle ne se rappelle plus qu'elle est loin de sa demeure. C'est seulement lorsque la nuit la surprend qu'elle reconnaît qu'elle est dans le bois de Boulogne. Aussitôt elle se lève et songe à regagner les Champs-Élysées; mais elle est obligée de demander plusieurs fois son chemin, car elle ne connaît pas bien cette promenade, et il est près de huit heures lorsqu'elle arrive à la barrière de l'Étoile. Elle rentre dans Paris, mais elle pense qu'il sera bien tard pour envoyer chercher son dîner, et se décide à entrer dans un des petits restaurants qu'elle trouve sur son chemin.

Ne voulant pas entrer dans un salon où il y a beaucoup de monde, parce qu'il lui semble toujours que ceux qui la regardent doivent deviner son sexe, Camille se fait servir à une table qui est dans un petit jardin en avant de la maison. Là, elle ne peut être remarquée. Il lui semble cependant, pendant qu'elle dîne, qu'un homme vêtu d'une blouse et coiffé d'une casquette a passé bien souvent devant le petit jardin du traiteur ; puis, une fois, cet homme s'est arrêté à peu de distance, il s'est appuyé sur le grillage qui clôt le jardin, et ses regards se sont longtemps arrêtés sur elle.

Camille se place de façon à être moins en vue; elle enfonce son chapeau sur ses yeux, et ne tourne plus la tête qu'au bout de cinq minutes; mais alors elle ne voit plus personne, l'homme en blouse a disparu, et la jeune femme se persuade qu'elle s'est alarmée à tort.

Après avoir achevé son repas, Camille redescend les Champs-Élysées, toute préoccupée du souvenir de Léoville qu'elle a été si heureuse de revoir; elle ne se sent nullement l'envie de se livrer au sommeil, et, au lieu de rentrer dans l'Allée des Veuves, elle continue de marcher, puis s'arrête devant ces cafés chantants qui pullulent maintenant

dans les Champs-Élysées. Mais elle écoutait depuis quelques instants un morceau de musique, lorsque tout à coup, en se retournant, elle voit fort près d'elle ce même individu en blouse et en casquette qui s'était arrêté devant le traiteur pour la regarder dîner. Camille éprouve comme un sentiment d'effroi; pourtant elle veut examiner les traits de ce personnage qui semble épier ses actions, mais, déjà cet homme n'est plus là; il s'est perdu dans la foule qui est considérable pour écouter la musique.

— Rentrons chez moi, se dit Camille, n'attendons pas qu'il soit plus tard; car, je ne sais pourquoi, mais il me semble que cet homme me guette.

Dix heures sonnaient lorsque le soi-disant Julien rentre dans la maison qu'il habite.

— Ah! c'est mon jeune locataire! s'écrie madame Mignonnette. Je suis contente que vous soyez revenu... ce n'est pas qu'il soit bien tard, mais comme, habituellement, vous rentrez toujours pour dîner et qu'on ne vous a pas aperçu, ça m'inquiétait de ne pas vous voir arriver... Il ne vous est rien survenu de fâcheux?

— Non, ma chère dame, merci; seulement, me trouvant attardé au bois de Boulogne... j'ai dîné par là...

— Oh! vous avez bien fait de vous distraire un peu, ça ne vous arrive pas si souvent!... Je suis sûre que vous n'êtes jamais entré au bal qui est ici à côté... chez Mabille?

— Non, madame, jamais!

— Eh bien! vous avez peut-être tort... il paraît que c'est fort brillant... et qu'on y danse dans la perfection!... Un jeune homme, il faut que cela s'amuse un peu... Je vous vois toujours soupirer; ce n'est pas de votre âge...

— Je n'aime pas la danse, je ne m'amuserais pas au bal.

— Eh bien! il paraît que votre voisin, M. Consonne, s'est amusé aujourd'hui, lui... Ah! dame! il était d'un grand dîner... entre professeurs... il s'était fait superbe,

tout en noir!... et, dame!... il ne s'est pas ménagé... Il vient de rentrer, et j'ai bien vu tout de suite qu'il était gris... Il ne pouvait pas trouver l'escalier.

— Ah! c'est bien vilain, cela!

— Écoutez donc, monsieur Julien, tout le monde n'est pas sage comme vous. Ce pauvre M. Consonne! pourvu qu'il ne soit pas malade cette nuit!... Par précaution, je vas mettre bouillir de l'eau.

Camille prend sa lumière et monte ses trois étages. En approchant de son carré, elle entend pester, jurer et frapper à une porte. Arrivée sur son palier, elle aperçoit le professeur d'écriture qui est en manches de chemise et cogne avec ses pieds et ses poings sur la porte de son voisin en balbutiant d'une voix entremêlée de hoquets :

— Holà! mon voisin... monsieur Julien!... Hé! jeune Julien!... ouvrez-moi donc, s'il vous plaît... j'ai recours à vous... Sapristi! qu'il a le sommeil dur!

— Me voilà, monsieur. Pourquoi frappez-vous ainsi chez moi?... Que me voulez-vous? dit Camille en paraissant avec sa lumière. Le professeur la regarde et part d'un éclat de rire hébété en s'écriant :

— Tiens! le voilà!... il était dehors!... Et moi je le croyais dedans!... Eh bien! elle est bonne, la plaisanterie!... Ah! ah! j'aurais frappé longtemps, dites donc; je m'escrimais des pieds et des mains... et vous étiez dehors!... Ah! la farce est bien bonne... n'est-ce pas, voisin?

Camille a doucement repoussé ce monsieur afin d'ouvrir sa porte. Elle va rentrer chez elle; mais, avant qu'elle puisse refermer sa porte, le gros homme s'est jeté dedans au risque de la faire tomber avec sa lumière, et il entre dans sa chambre.

— Mais, monsieur, que me voulez-vous donc? dit Camille avec humeur. Vous entrez dans ma chambre presque de force... vous vous jetez sur moi, vous manquez de me

faire tomber... Savez-vous que je n'aime pas ces manières-là?

M. Consonne, qui n'a pas écouté ce qu'a dit Camille, va se jeter sur une chaise en faisant :

— Ouf!... J'ai de la peine à respirer... et tout cela parce que j'ai un pantalon trop étroit... Vous me direz : « Pourquoi l'as-tu mis? » Je l'ai mis, parce que c'est mon plus beau, et que, pour dîner en ville... avec des collègues, il faut être en tenue... Oh! quel dîner, mon jeune ami, et quel joli vin de Volney!... et quel champagne!... avec des truffes!... Il y en a que ça grise... moi, jamais... j'ai une tête solide!... Il y avait Monicaud, qui voulait jouter avec moi... il n'a pas pu... j'ai enfoncé Monicaud... je lui rends des points à table!

— Monsieur, tout cela m'est fort indifférent. Il est tard, je désire me coucher; voulez-vous me faire le plaisir de rentrer chez vous?

— Ah! minute, petit voisin, je rentrerai après, quand vous m'aurez aidé à me mettre à mon aise... Entre hommes, on ne doit pas se gêner... n'est-ce pas?... Tout à l'heure, je suis parvenu à ôter mon habit... c'est bien... j'ai eu de la peine, mais enfin j'y suis parvenu!... Pour le reste, pas moyen... mon scélérat de ventre s'y oppose!... Mais vous allez me faire le plaisir de me le retirer... sans quoi je serais très-malheureux toute la nuit.

— Qu'est-ce que vous voulez donc que je vous retire, monsieur?

— Mon pantalon, cher ami.

— Par exemple!... jamais!

— Ce sont de ces petits services qui ne se refusent pas entre hommes... Vous voyez bien que je ne puis pas me plier!... J'ai engraissé, il est devenu trop étroit des jambes... Mais vous le tirerez par en bas, et cela viendra... Ah! attendez, je vais d'abord me déboutonner entièrement.

— Monsieur, ne faites pas cela... je vous le défends!... D'abord, je ne vous tirerai pas votre pantalon.

Mais M. Consonne n'écoute pas Camille, et il commence à se déboutonner. Alors la jeune femme court sur son carré en appelant de toutes ses forces la concierge. Madame Mignonnette monte tout effarée en s'écriant :

— Qu'est-ce qu'il y a donc, mon Dieu! Est-ce que le maître d'écriture se trouve mal?

— Non, madame, mais il veut se mettre en chemise chez moi, et cela ne me convient pas.

— Eh bien!... c'est pour cela que vous appelez au secours? Je vous demande un peu qu'est-ce que ça peut vous faire que ce cher homme se déshabille chez vous?... Moi, qui suis une femme, je n'y fais pas attention!... Avec ça qu'il est si laid!...

La concierge est entrée chez Camille; on trouve le professeur qui est assis en chemise et attend que l'on vienne lui retirer son pantalon, tout en chantonnant :

— *Vive le vin! vive ce jus divin!...*

En apercevant madame Mignonnette, il s'écrie :

— Ah! voilà quelqu'un qui va me retirer ma culotte!... Figurez-vous, estimable concierge, que mon petit voisin n'est pas complaisant du tout... il refuse de me rendre ce léger service... Apprenez, jeune homme, qu'*Horace* aurait retiré la culotte à *Mécène*, si *Mécène* en avait porté; mais il n'en portait pas... Les Romains ne connaissaient pas cela. Ils s'habillaient bien mieux que nous, ils étaient plus à leur aise... Et, voyez, *Jean-Jacques*, qui n'était pas non plus une bête, bien qu'il s'intitulât l'homme de la nature, sur la fin de sa vie il avait pris le costume arménien, avec lequel on ne met point de pantalon... toujours pour se rapprocher de la nature. Je ne comprends pas, Rousseau étant fort admiré dans ce temps-là, que l'on ne se soit pas empressé de se mettre en Arménien comme lui.

Pendant que le maître d'écriture bavarde, madame Mignonnette s'est mise à genoux devant lui et lui retire son pantalon. Camille va regarder à sa fenêtre pendant cette opération.

— Merci, vertueuse concierge! s'écrie M. Consonne en se levant. Maintenant, me voilà aussi à mon aise qu'un Romain, et prêt à vous danser un fandango... Voulez-vous voir?

Le maître d'écriture s'apprête à danser en chemise; mais Camille court le pousser vers la porte, en lui disant :

— Non, monsieur, nous ne voulons rien voir ; allez vous coucher et laissez-moi en paix.

La concierge prend le bras de M. Consonne, qui a le vin très-gai et voudrait absolument danser depuis qu'il est débarrassé de son pantalon. Mais madame Mignonnette l'entraîne, et Camille referme enfin sa porte en s'écriant :

— Mon Dieu! quel vilain voisin! Cet homme-là me forcera à déménager.

XLII

Dangers du costume masculin.

Le lendemain de cette soirée, madame Mignonnette, en apportant le café chez Camille, lui dit :

— Monsieur Julien, j'ai quelque chose à vous remettre... Ce n'est pas pour vous ; mais je crois que vous trouverez que j'ai bien fait de m'en charger.

— Expliquez-vous, madame...

— Voilà ce que c'est. Ce matin, d'assez bonne heure, un homme est entré dans la maison et m'a dit : « N'est-ce pas ici que loge madame Édouard?... »

— Ah! mon Dieu! et comment était cet homme?

— En blouse, en casquette... mais un dessous fort propre... au total, n'ayant pas l'air d'un ouvrier, bien qu'il en affectât le langage.

— Vous lui avez dit qu'il se trompait, j'espère?

— C'est-à-dire que je lui ai répondu : « Monsieur, madame Édouard a demeuré dans cette maison pendant peu de jours, mais il y a déjà longtemps de cela; aujourd'hui elle n'y loge pas, mais nous avons son frère, monsieur Julien... un jeune homme bien rangé... »

— Vous avez dit cela?... Ah! il ne fallait pas!...

— Pourquoi donc?... puisqu'alors cet individu a dit : « Ah! si vous avez son frère, c'est la même chose... Tenez, voilà une lettre pour madame Édouard, donnez-la à son frère, il se chargera de la lui remettre. « Là-dessus, sil m'a donné cette lettre... et il est parti... Est-ce que j'ai eu tort de prendre la lettre?... Moi, je pensais que ça vous ferait plaisir d'obliger votre sœur.

Camille prend le billet que lui tend la concierge, en murmurant :

— J'aurais préféré qu'on ne sût pas que j'habite ici..... Mais vous avez cru bien faire... je vous remercie.

Madame Mignonnette s'éloigne en se disant :

— Singulier jeune homme!..... C'est donc toujours du mystère avec lui?... Tout le contrarie... Ah! ben! s'il avait vu monsieur Consonne sur le carré... quand il a dansé la froteska!...

Dès qu'elle est seule, Camille ouvre la lettre qui est adressée à madame Édouard; ses yeux cherchent d'abord la signature, et elle voit... Saint-Croisy. On doit juger alors avec quel empressement elle lit ce qui suit :

« Ma fille, j'ai su que vous aviez quitté brusquement la maison que vous habitiez aux Prés-Saint-Gervais et que

vous aviez rompu toutes relations avec les personnes qui vous aimaient. Je crains que ma dernière faillite ne soit encore cause de la résolution que vous venez de prendre; il me tarde donc de vous faire savoir que, dorénavant, vous n'aurez plus à rougir de votre père. Je veux changer de conduite; je veux me corriger et rentrer dans la bonne voie. En attendant, je vais partir pour l'Amérique, où je tâcherai, par un travail honorable, de me créer des ressources. J'ignore si je reviendrai jamais en France et si je vous reverrai... c'est peu probable; en tout cas, recevez les vœux que je forme pour votre bonheur. Je ne sais si cette lettre vous parviendra. Je la confie à un ami qui me promet de faire ses efforts pour vous trouver. Adieu!

« Saint-Croisy. »

Camille relit plusieurs fois ce billet; elle veut être bien certaine que ses yeux ne l'abusent point; un sentiment de bonheur pénètre dans son âme, l'espérance d'un avenir plus heureux vient aussi ranimer son cœur.

— Mon Dieu! s'il était vrai, se dit-elle, si mon père se repent de ses fautes... s'il a quitté pour jamais la France... je n'aurais plus à craindre que sa présence vienne troubler mon repos... qu'il ne me couvre de honte en m'appelant sa fille!... Et le monde pourra ignorer les liens qui m'attachent à lui.

Puis la jeune femme se demande comment cette lettre a pu lui parvenir; mais elle se rappelle cet homme qui la guettait la veille, et ne doute pas que ce soit lui qui l'ait reconnue malgré son déguisement.

Toute la journée, Camille songe à ce que son père lui a écrit; mais déjà elle est moins triste, moins abattue que d'ordinaire, et, en lui montant son dîner, madame Mignonnette s'écrie :

— Il me semble, monsieur Julien, que vous n'êtes plus

fâché que je vous aie donné la lettre pour votre sœur; vous avez l'air de bien meilleure humeur que ce matin!

— En effet, madame; comme ma sœur n'a point de secrets pour moi, j'ai pris connaissance de cette lettre, et... ce qu'elle contient m'a fait plaisir...

— Tant mieux!... car, hier au soir... vous étiez bien méchant avec votre voisin... ce pauvre monsieur Consonne!...

— Mon voisin n'a nullement besoin de venir chez moi pour que je lui ôte son pantalon. Et dites-lui bien de ma part que je lui défends de recommencer! Je trouve ce monsieur beaucoup trop familier!

— Décidément, mon jeune locataire est très-fier! se dit la concierge en redescendant à sa loge, dans laquelle elle trouve son petit neveu étalé à terre, les jambes croisées sous lui et fumant dans une longue pipe, dont le tuyau en caoutchouc se termine par une petite tête turque que M. Joseph a posée sur un tabouret devant lui.

— Ah! polisson... je t'y prends!... Qu'est-ce que tu fais là?...

— Vous le voyez bien, ma tante... je fume en sultan!

— En sultan!... Il ne manquait plus que cela!... Et monsieur a maintenant des pipes avec des tuyaux longs comme des aiguilles!

— C'est une pipe turque, ma tante; on appelle ça un narghilé...

— Un marguillier!... comment! tu fumes en marguillier, petit drôle!... Et tu empestes ma loge!... Attends, je vais t'apprendre à faire le sultan, moi!

Madame Mignonnette applique à son neveu un coup de pied qui l'oblige à quitter sa position horizontale. M. Joseph se sauve avec sa pipe, en murmurant :

— C'est bon!... on ne veut pas me laisser fumer nulle part... mais je vais acheter des chimiques, et je fumerai dans mon lit.

Cependant Camille, qui se sent moins disposée à la retraite, sort après son dîner, sans trop savoir de quel côté elle portera ses pas. C'était un samedi, le beau jour pour les bals chez Mabille. En passant devant ce jardin, la jeune femme s'aperçoit qu'il est brillamment illuminé ; une foule nombreuse se presse devant la porte, des voitures amènent des femmes très-parées et des hommes élégants ; pendant quelques instants, Camille s'amuse à regarder entrer le monde. Mais tout à coup, parmi ces messieurs à la mode qui entrent au bal Mabille, elle reconnaît son adorateur, Endymion Dufourré.

Ce monsieur avait toujours une mise excentrique, et d'ailleurs sa figure et sa tournure étaient faciles à reconnaître. Camille le suit des yeux ; elle le voit prendre son billet et disparaître dans le jardin. Alors elle se dit que par Endymion elle pourrait peut-être apprendre quelque chose touchant les personnes qui l'intéressent ; elle est persuadée qu'il ne la reconnaîtra pas, car elle a pu juger du peu de perspicacité de ce personnage ; enfin, elle ne sait pas encore ce qu'elle fera et si elle lui parlera, mais déjà elle est décidée à entrer chez Mabille. Elle affermit sa marche, enfonce son chapeau sur son front, va prendre son billet et la voilà dans le célèbre jardin.

Il y a beaucoup de monde, beaucoup de ces jolies femmes à conquêtes faciles, à danses risquées et qui ne vont là que pour faire des connaissances, cherchant de préférence les étrangers ou les jeunes provinciaux, qu'il est plus facile de mettre à contribution que les Parisiens. Camille, qui tremblait d'abord en se trouvant au milieu de tout ce monde, se rassure en voyant qu'on ne fait pas attention à elle.

Comme le jardin n'est pas grand, elle a bientôt retrouvé Endymion qui se promène en lorgnant les femmes, en souriant à l'une, en faisant un signe de tête à une autre,

et Camille, qui marche à quelques pas derrière lui, entend les dames qu'il a saluées se dire entre elles.

— C'est ce serin d'Endymion !... toujours l'air aussi bête... aussi prétentieux !... Quelle huître, ma chère !... Je l'ai connu huit jours, c'était sept de trop !... et il a tout faux, depuis la tête jusqu'aux pieds... Il faudra qu'un jour je me donne le plaisir de lui ôter son toupet... nous le mettrons ensuite en loterie.

— Oh ! oui... oui !... Mais personne ne voudra prendre des billets.

— Alors, j'en ferai une housse que je mettrai sur le dos de ma levrette.

La musique donne le signal d'un quadrille ; les promeneurs entourent les danseurs ; on va faire cercle autour d'un quadrille exécuté par des *biches* fort agaçantes et dont la danse très-osée va jusqu'aux dernières limites permises par le sergent de ville. Camille s'est approchée comme les autres ; elles se sent rougir en voyant ces pas décolletés dont elle n'avait pas encore l'idée ; elle voudrait s'éloigner, mais il y a tant de curieux derrière elle, qu'il lui est impossible de bouger, et ces messieurs, qui regardent, se permettent tout haut des réflexions aussi hardies que la danse qui les provoque.

Camille n'est pas à son aise ; elle comprend que le costume qu'elle a pris a pour elle un bien mauvais côté.

Enfin le quadrille est terminé, les danseuses et leurs cavaliers se dispersent ; mais l'une de ces nymphes, qui avait cancanné avec le plus d'audace, passe près de Camille en donnant le bras à une autre femme. La figure du faux Julien semble la frapper ; elle s'arrête pour la regarder, puis dit tout haut à celle qui l'accompagne :

— Ah ! Cueillette... regarde donc ce jeune homme... quel joli garçon !... Oh ! mais, c'est qu'il est charmant !...

Celle à qui s'adressent ces paroles regarde à son tour Camille en disant :

— Tiens... c'est vrai... c'est un joli écolier... mais il a l'air un peu jocrisse... Il baisse les yeux quand on le lorgne !... As-tu fini !... Viens donc, Amanda, tu vois bien que nous embarrassons monsieur !

Ces dames s'éloignent enfin ; mais celle qu'on nomme Amanda se retourne encore plusieurs fois pour regarder Camille. Celle-là est une femme de vingt-six à vingt-sept ans, grande et fort bien faite ; elle a des cheveux très-noirs, des yeux de la même couleur, grands, bien frangés et dont l'expression n'est pas timide ; enfin elle a une grande bouche, de belles dents et un sourire très-provoquant. Mademoiselle Amanda est donc une des plus jolies lorettes du bal, et, comme à tous ces attraits elle joint une danse très-originale, elle a constamment autour d'elle une foule d'admirateurs et d'adorateurs.

Camille est demeurée toute surprise en entendant les compliments que mademoiselle Amanda ui adressait ; mais elle ne s'en alarme pas, parce que c'est une femme qui vient de les lui faire et qu'elle ne pense pas avoir rien à craindre d'une femme. Elle cherche des yeux Endymion qui n'est plus là.

Au bout de quelques minutes, l'orchestre joue la ritournelle d'une polka ; Camille va s'éloigner de la danse, lorsqu'en se retournant elle se trouve devant mesdemoiselles Amanda et Cueillette.

La première vient droit à Camille et lui dit :

— Jeune homme, vous allez me faire polker, n'est-ce pas ?

— Moi ! répond Camille tout étonnée, mais je ne vous ai pas invitée...

— Non, mais je vous invite, moi, ça revient au même. Allons, cher ami, venez, vous ne vous en repentirez pas ; vous aurez la meilleure danseuse du bal, rien que ça !

Et déjà mademoiselle Amanda a passé son bras sous celui de Camille ; mais celle-ci se dégage vivement en lui disant :

— Je vous remercie, madame ; mais je ne puis pas être votre cavalier, je ne sais pas polker.

— Ça ne fait rien, je vous montrerai. Je parie que je vous fais aller!... J'en ai formé bien d'autres.

— Mais, d'ailleurs, je ne veux pas danser...

— Vous ne voulez pas danser... quand c'est moi qui vous prie!... Moi, près de qui tous les hommes d'ici font queue pour obtenir un quadrille ou une polka!... Mais d'où sortez-vous donc, mon petit? Vous arrivez donc de Pontoise ou de Brives-la-Gaillarde?...

—Mais, madame... de grâce...je ne vous ai rien dit, moi.

— C'est justement ce qui me vexe... Je veux que vous me disiez quelque chose... Est-ce qu'on baisse les yeux comme cela quand on vient à Mabille?... Est-ce que je vous fais peur... bel Adonis?

Camille ne sait plus quelle contenance tenir, et mademoiselle Cueillette s'écrie avec un sérieux comique :

— Amanda, laisse donc ce jeune homme; tu vois bien que tu l'affliges...

Mais la musique allait toujours, et un jeune gandin vient prendre la belle Amanda par la taille en s'écriant :

— Eh bien ! chère amie... est-ce que nous restons à rien faire?... est-ce que nous n'entendons pas cette ravissante polka?... Allons, vite, réparons le temps perdu!...

La belle brune se laisse emmener à la danse, tout en disant en riant à Camille :

— Oh! je vous retrouverai, vous, homme de marbre!... Vous m'avez fait un affront, cela ne peut pas se terminer comme cela!...

Camille prend le parti de rire aussi, et va se perdre dans une allée tout en se disant :

— Il faut que j'aie bien l'air d'un homme, puisque j'ai fait la conquête de cette belle danseuse ; elle a l'air bien hardi, cette femme-là... Il paraît qu'ici ce sont les dames qui font la cour aux hommes... Mais, après tout, je n'ai rien à redouter dans cette aventure... Je ne vois plus M. Endymion... serait-il parti ? J'aurais pourtant bien voulu savoir quelque chose par lui !... Mais je ne puis l'aborder... sous quel pretexte ?... Ce serait m'exposer à être reconnue...

La polka est finie. Camille s'éloigne de la foule et se promène dans les bosquets. Tout à coup une voix lui crie :

— Jeune Adonis, bel indifférent... venez donc prendre un verre de punch avec nous !... Cela ne se refuse pas, ça... ce n'est pas comme une polka !...

La voix partait du fond d'un bosquet. Camille s'arrête, regarde et aperçoit mademoiselle Amanda assise devant une table avec son amie et un monsieur ; elle va passer sans répondre, lorsque dans le cavalier qui est assis près des deux femmes, elle reconnaît Endymion Dufourré. Alors, elle demeure indécise sur ce qu'elle veut faire. La belle brune, voyant cela, se lève, va lui prendre le bras et la fait entrer dans le bosquet en s'écriant :

— Mais venez donc vous asseoir là avec nous !... Il est vraiment par trop timide, ce petit, et, si on ne l'encourage pas un peu, on n'en fera rien.

Camille s'est laissé conduire ; elle s'assied sur une chaise à côté d'Amanda. Le bel Endymion se trouve presque en face d'elle, mais il n'a pas paru enchanté en voyant l'une des dames auxquelles il paye du punch appeler un jeune homme pour en boire avec eux. Aussi affecte-t-il en ce moment de ne s'occuper que de Cueillette, bien que réellement ce soit de son amie qu'il veuille faire la conquête.

— Garçon ! un verre de plus ? crie Amanda.

Camille a d'abord envie de refuser de boire, mais elle

réfléchit que cette conduite la rendrait par trop suspecte, et qu'avec un habit d'homme on ne doit pas craindre d'accepter un verre de punch.

— Mon jeune ami, dit mademoiselle Amanda à Camille, en lui montrant Endymion, je vous présente un de nos lions des plus à la mode... On ne dit plus lion maintenant... je le sais bien, on dit : gandin! mais, moi, j'aime mieux lion... je trouve que cela convient mieux à un terrible séducteur... comme ce petit Endymion, par exemple, l'homme le plus spirituel que je connaisse!... Au reste... pour peu que vous causiez avec lui quelques minutes, ça vous sautera aux yeux!

Mademoiselle Amanda a dit ces derniers mots d'un ton tellement moqueur, qu'il fallait être bien infatué de sa personne pour les prendre au sérieux; mais Endymion gobe tout cela comme s'il lui tombait du ciel des faisans tout rôtis; il salue son vis-à-vis en disant :

— Ah! monsieur, il ne faut pas croire absolument tout ce que dit madame; elle va trop loin... elle a trop de bontés pour moi!...

— Voyez-vous, ce mauvais sujet, qui dit que j'ai des bontés pour lui!... Vous allez trop loin aussi, mon cher...

— Quand je dis des bontés, délicieuse Amanda... je veux dire... j'entends par là... je veux... je...

— Eh bien! voyons... il ne peut pas sortir de ce qu'il veut dire... Garçon! une perche pour monsieur qui se noie!...

Endymion, tout en parlant, avait regardé Camille, et ses traits le frappaient. Il se tait un moment, puis reprend :

— Pardon... si je perds un peu le fil de mon discours!... c'est qu'en regardant monsieur, j'ai été frappé par sa ressemblance avec une personne que je connais beaucoup... une dame charmante!... Oh! c'est singulier, ce sont les

mêmes traits... mais, cependant, je dois convenir que ce n'est pas la même expression dans la physionomie.

— Ah ! voyez-vous cela ! ce beau jeune homme ressemble à une dame... il est assez gentil pour cela !... Voulez-vous nous dire votre nom, bel indifférent?

— Je me nomme Julien...

— Julien!... Allons, va pour Julien!... A votre santé, cher ami.

La belle brune choque son verre contre celui de Camille, en lui disant à demi-voix :

— Julien... je t'aime... je suis folle de toi!...

Camille boit son verre de punch en retenant avec peine une envie de rire que provoque l'aveu qu'on vient de lui adresser, et elle dit à Endymion :

— Cette dame à laquelle vous trouvez que je ressemble, monsieur, habite-t-elle Paris?

— Oui, c'est-à-dire non... elle demeurait aux Prés-Saint-Gervais... mais, maintenant, je ne sais plus où elle est, car elle a quitté subitement la campagne, il y a quelque temps... à la suite d'un entretien que je venais d'avoir avec elle...

— Ah! voyez-vous cela! s'écrie Amanda. Monsieur lui aura fait des infidélités... et ils se sont fâchés; car cette dame est ou était votre maîtresse, je présume... petit Apollon?

Endymion se dandine sur sa chaise et fait sa bouche en cœur en murmurant :

— Oh!... si je vous disais que non... vous ne me croiriez pas... J'avoue que j'ai été fort amoureux de la belle Camille...

— Ah! elle se nomme Camille?...

Et en regardant monsieur, qui lui ressemble étonnamment, cela m'a rappelé des moments bien agréables...

— Assez, polisson, on vous devine!

Camille sent le feu de la colère lui monter au visage; elle serre ses poings, et, si elle ne craignait de se trahir, elle appliquerait un soufflet à ce monsieur qui se vante d'avoir été son amant : elle tâche de se contenir, tout en lui disant d'une voix altérée :

— Ainsi, monsieur... cette dame... dont vous ne craignez pas de dire le nom... ce qui est déjà assez inconvenant... cette dame à qui je ressemble... vous prétendez avoir été son amant ?...

— Eh bien ! mais, pourquoi pas, jeune homme ?... Et qu'est-ce que cela peut vous faire ?... Pardieu ! j'ai été l'amant de bien d'autres, qui n'en ont pas été fâchées...

— Mais vous n'avez pas été l'amant de cette Camille, monsieur, et vous mentez en disant le contraire !...

Endymion demeure tout interdit du ton avec lequel son vis-à-vis vient de lui parler ; il ne sait plus que répondre, et balbutie :

— Comment !... je mens !... Ah ! bien !... je trouve le mot coquet !... Ah ! mais... c'est fort drôle !...

Cependant Amanda retient Camille, qui veut se lever, en lui disant :

— Eh bien !... qu'est-ce que cela signifie ?... Voilà mon beau Julien qui prend feu comme la poudre à présent... et pour une femme qu'il ne connaît pas !... Voyons, monsieur, est-ce que vous la connaissez, cette personne qui vous ressemble tant ?... Est-ce que ce serait votre sœur ?...

— Non, ce n'est pas ma sœur... mais je la connais ; et je sais bien que monsieur la calomnie en ce moment...

Endymion, qui sent qu'il est de sa dignité de ne point se laisser maltraiter devant les deux lorettes, et qui, d'ailleurs, en examinant la personne qui l'attaque, pense qu'il n'a affaire qu'à un écolier, reprend son air suffisant, en répondant :

— Jeune homme, vous voulez vous faire le chevalier

des dames, je vois cela ! vous pensez que cela vous fera réussir près d'elles... mais prenez garde ! cela pourrait vous attirer des aventures... désagréables !

— Je ne crois pas, monsieur, que l'on puisse jamais se repentir de défendre nne femme qui est lâchement calomniée...

— Encore !... Oh ! mais c'est trop fort... Est-ce que vous avez été l'amant de madame Édouard ?

— Pas plus que vous, monsieur... qui osez le prétendre...

— Messieurs !... messieurs ! de grâce en voilà assez !... s'écrient Amanda et Cueillette. Que l'on se querelle pour nous, passe encore ! mais pour une femme que nous ne connaissons pas...

— Ma foi, dit Endymion, il est vrai que cette Camille n'en vaut guère la peine !...

Notre élégant vient à peine d'achever ces mots que cette Camille a saisi le bol de punch et lui en a lancé tout le contenu au visage... Endymion pousse de grands cris en disant qu'on lui a brûlé les yeux. Mademoiselle Cueillette rit aux larmes en voyant les grimaces que fait ce monsieur ; mais Amanda se lève, prend le bras de Camille et l'entraîne en disant :

— Décidément, il faut séparer ces deux hommes-là.

XLIII

Effets de la pipe turque.

Camille s'est laissé emmener sans résistance, car elle sent qu'elle ne peut plus supporter la présence d'Endymion ; et, dans les premiers instants, encore toute préoc-

cupée par ce qui vient de se passer, elle ne fait aucune attention à ce que lui dit Amanda, qui, tout en s'appuyant amoureusement sur son bras, murmure à son oreille :

— Julien, je t'aimais... je t'adore à présent que tu as jeté le punch au nez de cet imbécile !... Tu es brave !... tu n'y vas pas par quatre chemins, toi ! voilà comme j'entends un homme... mais tu n'aimes point cette Camille, n'est-ce pas? Dis moi que tu ne l'aimes pas, ou je t'arrache les yeux...

— Mon Dieu !... qu'est-ce que cela vous fait que j'aime ou que je n'aime pas cette personne ?...

— Ce que cela me fait?... Mais je suis jalouse comme une panthère, moi !

— Je veux m'en aller...

— Moi aussi, partons ; nous allons souper ensemble...

— Oh ! non, je vous remercie, je ne soupe pas, moi !

— Veux-tu te taire ! On soupe toujours... c'est le repas le plus agréable...

— Je vous assure que je ne soupe pas.

— Et moi je te dis que je vois la ficelle... tu ne veux pas me mener souper chez un traiteur, parce que probablement tu n'as pas d'argent sur toi ! Mon Dieu ! ce n'est pas un crime, ça ! et ce ne sont pas ceux qui dépensent le plus d'argent avec nous que nous aimons le mieux... Alors, c'est moi qui te donne à souper chez moi... Oh ! nous y trouverons encore de quoi vivre !... J'ai un restant de terrine de Nérac... des sardines, un peu de volaille, des biscuits... nous ne mourrons pas de faim !

— Vous êtes bien honnête, madame, mais je ne puis accepter ; il faut que je rentre chez moi...

— Par exemple !... plus souvent !

Ces dames étaient arrivées à la porte de sortie. Amanda entraîne Camille vers une voiture, en lui disant :

— Il faut que tu me reconduises...

— Je vous dis que cela ne se peut pas... et qu'il faut que je rentre chez moi.

— Eh bien ! en ce cas, c'est moi qui vais te reconduire.

— Mais nous n'avons pas besoin de voiture, car je demeure presque en face.

— Nous serons plus vite arrivés alors.

Mademoiselle Amanda passe son bras sous celui de Camille qui, ne pouvant faire autrement, marche avec elle jusqu'à la porte de sa demeure, où elle s'arrête en disant :

— C'est ici... Vous voyez que je n'avais pas besoin de voiture.

— C'est vrai... tu es très-voisin de Mabille, c'est commode !...

— Et maintenant, madame, permettez-moi de vous dire adieu, en vous remerciant de toutes vos politesses...

— Comment ! adieu !... Mais je ne te quitte pas... je vais monter chez toi...

— Monter chez moi !... Et pourquoi faire ?

— Ah ! il est à encadrer !... Allons, sonne donc !... ne restons pas ainsi à la porte...

— Non, madame, je ne puis pas... je ne veux pas vous recevoir chez moi... et je ne sonnerai que quand vous vous serez éloignée...

— Voyez-vous, ce petit monstre, qui me fait poser depuis deux heures et qui refuse de me recevoir !... Mais vous ne m'aimez donc pas, petit scélérat ?

— Madame, je vous en prie, terminons cette scène inconvenante, laissez-moi rentrer...

— Ah ! vous croyez que je vous laisserai ainsi !... Mais je n'entends point qu'on se moque de moi... Ah ! vous ne me connaissez pas, cher ami !... J'ai une mauvaise tête aussi... et si vous jetez du punch au nez de ceux qui vous

embêtent... moi, je bats... je tape... j'égratigne ceux qui ne font pas mes volontés !...

En disant cela, la grande brune avait empoigné Camille par le parement de son paletot, et, comme celle-ci cherchait à lui échapper, mademoiselle Amanda la saisit avec plus de force par ses vêtements, et elle tire si fort qu'elle ouvre entièrement le paletot et le gilet. Alors des charmes qui n'ont jamais été l'apanage des hommes se trouvent à découvert... La lorette les aperçoit; aussitôt elle pousse un cri et lâche Camille, en murmurant :

— Ah ! mon Dieu !... Est-ce possible ! une femme !...

— Vous savez mon secret, dit Camille, en se hâtant de reboutonner son paletot sur sa poitrine. J'espère que vous ne me trahirez pas...

— Moi, vous trahir?... jamais !... Mais il fallait donc me le dire plus tôt !...

— Je n'osais pas... je craignais d'être entendue...

— Ah ! ah !... l'aventure est bien drôle !... Et notre imbécile qui trouvait que vous ressembliez à cette belle Camille !... Je gage que c'est vous qui êtes Camille ?...

— Peut-être !...

— Je vais rentrer au bal... rejoindre Cueillette... Oh ! comme nous allons rire aux dépens du Dufourré !..

— Vous m'avez promis de ne point lui dire mon secret?

— Soyez tranquille ; mais cela ne nous empêchera pas de nous moquer de lui. Adieu, madame... vous ne m'en voulez plus?

— Pourquoi vous en voudrais-je ?...

— Mais, en vérité, vous êtes trop bien en homme ! Méfiez-vous ; car si vous retournez à Mabille, il vous arrivera souvent des aventures pareilles...

— Oh ! je n'irai plus.

Mademoiselle Amanda prend la main de Camille, la

presse dans la sienne, puis s'éloigne en riant. Alors, notre héroïne peut enfin rentrer chez elle, où, très-fatiguée des événements de cette journée, elle se hâte de se mettre au lit et ne tarde pas à s'endormir.

La nuit était fort avancée lorsque Camille est éveillée par des cris, du bruit, du tapage qui se fait entendre dans le bas de la maison ; à cela se joint une odeur de fumée déjà très-forte ; enfin les mots toujours si effrayants, si terribles : Au feu! retentissent distinctement à ses oreilles. Il n'y a point de sommeil qui cède à ce cri fatal. Camille saute en bas de son lit, court ouvrir sa porte pour s'informer où est le feu, et la fumée qui monte d'en bas et envahit déjà l'escalier lui permet à peine d'avancer.

Le feu était en effet tout à côté de la loge de la concierge ; il avait pris dans une soupente où couchait le neveu de madame Mignonnette, et la pipe turque était l'auteur de cet incendie.

On doit se rappeler que le petit Joseph, fort en colère de ce que sa tante lui avait appliqué un coup de pied au derrière, parce qu'il fumait en sultan dans sa loge, s'était promis de se dédommager en fumant dans son lit. Ce monsieur s'était muni de cette invention si dangereuse et si connue sous le nom d'allumettes chimiques, avec laquelle nous voyons à chaque instant des enfants mettre le feu dans la chambre qu'ils habitent et en être les premières victimes. Mais M. Joseph sait se servir d'allumettes, et ce n'est pas avec cela qu'il se brûlera... Le petit garçon couche dans une soupente qui est placée au-dessus d'un petit bûcher, tout près de l'escalier et de la loge de sa tante ; pour se coucher, il est obligé de monter à une petite échelle qu'il applique contre l'entrée de sa soupente.

Cette nuit-là, tourmenté par sa malheureuse envie de fumer, Joseph n'est monté dans sa soupente que lorsque

tous les locataires de la maison sont rentrés, bien que sa tante lui ait dit plusieurs fois :

— Joseph, allez donc vous coucher! Demain matin on ne pourra plus vous tirer du lit, et les bottines et souliers des locataires ne seront pas faits quand on vous les demandera.

Enfin Joseph est monté dans sa soupente, muni de sa pipe turque et de ses chimiques. Il commence par se coucher, et, avant de se mettre à fumer, veut attendre que sa tante ait fermé sa loge et se soit couchée aussi.

Lorsqu'il est bien certain qu'on ne peut plus savoir ce qu'il fait, il bourre sa longue pipe, l'allume à l'aide de ses allumettes, puis, plaçant la tête de son narghilé sur le plancher, dont il n'est séparé que par la hauteur d'un matelas, il s'étale dans son lit en se mettant le tuyau dans la bouche. Alors, fier comme un pacha, heureux comme tous les écoliers de faire ce qu'on lui défend, M. Joseph fume avec délices, ne s'interrompant que pour chanter des passages de : *Ohé! mes petits agneaux!... qu'est-ce qui casse les pots?*

Tout est bien qui finit bien! dit une vieille comédie allemande; mais il est très-rare que cela finisse bien quand on fume dans son lit. D'abord, malgré le charme de la pipe et de la chanson des *Petits Agneaux*, M. Joseph ne tarde pas à s'endormir, sans songer à éteindre sa pipe, parce qu'à douze ans le sommeil vient vite et est plus fort que votre volonté. Si la cheminée de la pipe était restée sur le plancher où le petit garçon l'avait placée, probablement elle y aurait consumé le tabac sans que rien de fâcheux fût arrivé; mais l'imprudent dormeur tenait toujours le tuyau de caoutchouc dans sa main droite; en se retournant dans son lit, il avait attiré à lui la cheminée embrasée, et le tabac en feu était tombé sur la couverture et le drap.

L'effet avait été fort long à se produire; la couverture en

coton avait d'abord brûlé très-lentement ; mais, lorsqu'une fois le drap avait pris feu, il avait fait des progrès plus rapides. Alors M. Joseph s'était éveillé ; il sentait qu'un de ses bras avait beaucoup trop chaud, il avait aperçu la flamme qui bientôt l'aurait enveloppé, et, pris d'une terreur panique, était sorti de son lit et s'était jeté du haut de sa soupente à terre, sans se servir pour cela de l'échelle.

Une fois en bas, et ne craignant plus pour lui, le petit garçon, qui sentait bien qu'il était l'auteur de cet incendie, avait voulu essayer de l'éteindre à lui seul. Il y avait une pompe dans la cour, un seau était toujours à côté ; Joseph va prendre le seau, et pompe jusqu'à ce qu'il soit plein. Alors il revient avec son seau devant sa soupente, dans laquelle il veut le jeter ; pour cela il faut monter à l'échelle, sans quoi le contenu du seau n'arriverait jamais dans l'intérieur de la soupente ; mais, en se jetant en bas, il a renversé l'échelle, et déjà la fumée le gêne pour la trouver. Pendant qu'il la cherche, madame Mignonnette a entendu du bruit, puis elle a senti l'odeur de la fumée ; alors elle s'est levée, elle passe à la hâte un jupon et sort de sa loge. Elle arrive au moment où Joseph, qui avait enfin trouvé son échelle, la montait avec son seau plein d'eau... mais, dans sa terreur, à l'aspect de la fumée, la concierge se jette brusquement contre l'échelle qu'elle ne voit pas ; ce mouvement inattendu manque de faire tomber Joseph, qui, en cherchant à se retenir, lâche son seau, dont tout le contenu se renverse sur madame Mignonnette. La pauvre femme, qui n'a qu'une camisole et un jupon, est véritablement inondée, justement lorsqu'elle est obligée de crier au feu.

Mais les locataires ont entendu ; ils se lèvent, appellent les voisins. On trouve l'infortunée concierge trempée comme une soupe, et qui crie au feu en grelottant. On éta-

blit une chaîne; il était temps : le feu de la soupente commençait à se communiquer au bûcher au-dessous, et la fumée qui montait dans l'escalier répandait la terreur chez les locataires qui étaient restés chez eux.

C'est en ce moment que Camille s'est réveillée, et qu'à peine vêtue elle a couru sur son carré. La vue de la fumée, les cris que jettent plusieurs dames qui logent au second répandent la terreur dans son âme; pour achever de l'épouvanter, M. Consonne, n'ayant qu'un caleçon et sa robe de chambre, sort de chez lui comme un trait, descend quelques marches de l'escalier, puis les remonte en s'écriant :

— Pas moyen de descendre... la fumée suffoque !... Mesdames, c'est fait de nous... A moins que nous ne nous sauvions par les fenêtres... nous sommes fumés !... Mon petit voisin, vous qui êtes jeune et leste... essayez donc de descendre.

Mais Camille, à qui le professeur adressait la parole, au lieu de descendre l'escalier, perd connaissance et se laisse aller dans les bras de M. Consonne, qui l'emporte contre une fenêtre qu'il ouvre en lui disant :

— Eh bien ! jeune homme !... comment ! vous vous trouvez mal ?... Allons ! du courage... nous ne sommes pas... nous ne sommes pas...

M. Consonne ne peut pas achever sa phrase, parce qu'en cherchant à ranimer Camille, qu'il soutient dans ses bras, il vient aussi de s'apercevoir que son voisin est une voisine. Il demeure frappé de surprise, il en oublie le feu et s'écrie :

— O métamorphose !... O transformation !... En croirais-je mes yeux !... le genre masculin est devenu du féminin !...

Disons vite, à l'honneur du professeur, que, loin d'abuser de sa découverte et de profiter de l'état de Camille pour

pousser plus loin ses recherches, il se hâte de l'envelopper le mieux possible dans l'espèce de peignoir qu'elle avait à la hâte jeté sur elle, et n'ose plus même lui serrer la taille. Cependant l'air qui arrive par la fenêtre a fait revenir la jeune femme, et pendant ce temps le feu a sensiblement diminué.

XLIV

Bonheur!

En ouvrant les yeux, Camille se voit soutenue par M. Consonne, qui lui dit d'un ton fort respectueux :

— Rassurez-vous... remettez-vous... la fumée diminue beaucoup... il paraît que nous ne serons pas encore rôtis cette fois...

— Ah ! monsieur... j'ai eu bien peur!...

— Cela se conçoit... au milieu de la nuit... être réveillé par un incendie, c'est très-effrayant... et surtout pour une personne... qui n'est pas obligée d'avoir notre courage, à nous autres !...

— Comment!... Que voulez-vous dire, monsieur ?

Le professeur met un doigt sur sa bouche, en répondant à voix basse :

— Ne craignez de moi aucune indiscrétion, belle dame, je serai muet... et recevez mes excuses pour avoir osé un soir vous prier de me retirer mon pantalon ; si j'avais pu deviner... Ah ! grand Dieu ! moi qui ai toujours eu pour le beau sexe les plus grands égards !... Mais j'étais si loin de penser... J'ose espérer que vous me pardonnez ?...

— Ah ! monsieur, je me fie à vous... puisque vous avez maintenant découvert la vérité...

— Oui, je l'ai découverte... sans le faire exprès... Elle s'est découverte toute seule !...

En ce momemt, plusieurs voix crient d'en bas :

— C'est fini... c'est éteint... il n'y a plus de danger!...

Et madame Mignonnette arrive au troisième, toujours grelottant, pour rassurer les locataires de chaque étage.

— Comment donc cela est-il arrivé?... Où donc était le feu?... lui demande-t-on de tous côtés.

— Eh! mon Dieu!... c'est Joseph... mon polisson de neveu qui est cause de tout cela!... répond la concierge. Le petit drôle fumait dans son lit... on a trouvé sa pipe turquoise dans la soupente... Et, croiriez-vous, pendant qu'on cherchait à éteindre l'incendie, qu'il ne cessait de crier :

« — Sauvez ma pipe !... Elle est par terre... ne la laissez pas brûler! » Ah ! le gredin!... Mais, soyez tranquilles, messieurs et mesdames, à compter de demain, il ne couchera plus ici. Les gens qui fument dans leur lit ne doivent coucher que dans la rue... au moins, là, ils ne brûlent pas leurs voisins.

Camille se hâte de regagner sa chambre, afin d'échapper aux saluts respectueux que lui fait M. Consonne chaque fois qu'elle regarde de son côté; car, tout en voulant respecter le déguisement de sa belle voisine, le professeur, par son excessive politesse, ne tarderait pas à faire découvrir la vérité.

Camille se jette sur son lit, en se disant :

— Voilà mon secret bien aventuré!... Reconnue par deux personnes... puis-je espérer que d'autres s'y tromperont toujours?

Puis, en se rappelant la lettre de son père, elle se demande s'il est absolument nécessaire qu'elle continue à se déguiser, à se cacher...

Le sommeil a surpris la jeune femme au milieu de ses

réflexions. Il est neuf heures du matin, lorsqu'elle entend frapper à sa porte. Persuadée que c'est madame Mignonnette qui lui apporte son déjeuner, elle s'habille à la hâte et va ouvrir; mais, au lieu de sa concierge, c'est Léoville qu'elle aperçoit et qui pousse un cri de joie en disant :

— C'est elle... on ne m'a pas trompé!... Ah! que je suis heureux!

Il n'y avait plus moyen de vouloir nier son identité; Léoville n'avait pas hésité un instant pour la reconnaître, et Camille, qui ne peut cacher le bonheur qu'elle éprouve à le revoir, lui tend la main en lui disant :

— Eh bien! oui, c'est moi... Mais, au nom du ciel, comment avez-vous su que j'étais ici?... Qui avez-vous demandé en bas?...

— Ah! je devrais d'abord vous gronder pour tout le chagrin que vous m'avez causé... cœur cruel!... qui condamne au désespoir ceux qui ne peuvent vivre sans elle!... Mais, vous voilà... vous m'êtes rendue... toutes mes peines sont oubliées. Sachez donc qu'une lettre anonyme que j'ai reçue hier au soir contenait ces mots : « Celle que vous aimez, que vous cherchez en vain en tous lieux, habite dans l'Allée des Veuves, presque en face du jardin Mabille; elle a pris le costume d'homme et se fait appeler Julien. » Oh! vous devez penser quelle joie me causa ce billet! Cependant je craignais d'être trompé par un faux avis... Il était trop tard hier pour venir chercher par ici le soi-disant Julien. Mais, ce matin, je suis accouru... J'ai demandé dans plusieurs maisons... enfin, je vous ai trouvée... Ah! quel que soit l'auteur de cet avis anonyme, je le bénis!... car il m'a rendu celle sans laquelle je ne puis exister.

Léoville a pris la main de Camille, il la couvre de baisers, puis il balbutie avec des regards suppliants :

— Camille, au nom du ciel... dites-moi que vous ne me fuirez plus?...

La jeune femme ne répond rien, mais elle va chercher la lettre qu'elle a reçue la veille et la présente à Léoville. Celui-ci la lit avec attention, et la joie que cette lecture lui fait éprouver éclate bientôt dans ses yeux. A peine l'a-t-il achevée qu'il se jette aux pieds de Camille, en s'écriant :

— Il se corrige... il part... plus d'obstacles maintenant!... O ma bien-aimée!... dites-moi que vous consentez enfin à être ma femme!

Pour toute réponse, Camille regarde Léoville en lui présentant sa main. Cette action, ce regard, en disaient assez. Léoville est au comble de ses vœux. Bientôt, regardant autour de lui, il s'écrie :

— Vous ne pouvez rester davantage dans ce misérable logement. Pendant que vous allez vous habiller et reprendre ces vêtements qui vous vont si bien, je cours louer pour vous un appartement que vous occuperez jusqu'à ce que nous soyons mariés.

— Faites, mon ami, dit Camille; désormais, je vous laisse l'arbitre de ma destinée, et je n'aurai plus d'autre volonté que la vôtre.

Léoville est parti. Camille procède alors à sa toilette, et c'est avec un véritable plaisir qu'elle reprend les habits de son sexe. Elle vient d'achever de s'habiller, lorsque madame Mignonnette lui apporte son café. La concierge demeure à son tour stupéfaite en trouvant une femme à la place de son jeune locataire. Elle ne peut en croire ses yeux, et balbutie :

— Une dame!... une jolie dame!... et plus de M. Julien!... Mais, Dieu me pardonne... vous êtes madame Édouard!

— Oui, ma bonne madame Mignonnette!... Des circonstances imprévues m'avaient forcée à me déguiser, à prendre le nom de Julien... Grâce au ciel, je puis mainte-

nant redevenir moi... Vous me pardonnez de vous avoir trompée, n'est-ce pas?

— Ah! chère dame!... c'est donc ça que cette nuit M. Consonne vous saluait jusqu'à terre... et que ce matin il m'a dit en descendant : « Madame Mignonnette, mon jeune voisin a eu très-peur cette nuit... je crains qu'il ne soit indisposé... Montez-lui de l'eau sucrée et de l'eau de fleur d'oranger. » Il avait deviné le fin mot. Mais, est-ce que vous allez nous quitter?

— Oui, ce logement de garçon ne me convient plus ; mais, voilà pour vous dédommager de tous les embarras que je vous ai causés.

Madame Mignonnette fait une profonde révérence en recevant une bourse que sa locataire lui met dans la main, et appelle son neveu pour qu'il descende les bagages de Camille, qui fait cadeau à sa concierge des meubles dont elle avait fait l'achat. Bientôt Léoville revient avec une voiture et emmène Camille.

Et, tout en portant les paquets dans la voiture, M. Joseph dit à sa tante :

— Votre monsieur Julien était une femme... C'est pas étonnant s'il ne fumait pas !

XLV

Une commission.

Lorsque Léoville avait appris aux Prés-Saint-Gervais que Camille venait de partir sans faire savoir où elle se rendait, le premier soin du vicomte, en revenant à Paris, avait été d'aller chez madame Monclair ; il espérait encore que celle qu'il cherchait s'y serait réfugiée. Mais là, on

ignorait encore cet événement, et Sincère avait partagé la douleur de Léoville en apprenant que Camille avait quitté l'hôtel Pothery pour ne plus recevoir les visites de ceux qui l'aimaient.

— Ah ! je la retrouverai, car je ne puis vivre sans elle ! avait dit Léoville.

Et Sincère s'était dit en lui-même :

— Il faut bien que je vive sans elle... car j'ai encore ma bonne grand'mère, moi... mais, c'est égal... je n'aurai pas de repos que je n'aie retrouvé Camille... qui m'appelle son ami et que j'aime comme ma sœur... puisqu'il ne m'est pas permis de l'aimer autrement.

C'était quelques jours après avoir appris la disparition de Camille, que Sincère, en revenant de faire une commission pour le peintre chez lequel il étudiait, avait rencontré, dans le faubourg Saint-Martin, Saint-Croisy affublé d'une blouse et coiffé d'une casquette ; mais la figure de cet homme avait tellement frappé le jeune apprenti le jour qu'il l'avait vu descendre de calèche, que, malgré la difference du costume, il s'était dit : « Voilà le père de Camille ! »

Puis, voyant entrer cet individu dans une maison du faubourg, Sincère avait eu la patience d'attendre à la porte pour le revoir à la sortie. En revoyant Saint-Croisy, persuadé plus que jamais qu'il ne s'est pas trompé, nous savons que Sincère avait suivi ses pas puis, qu'enfin il était entré dans le café où ce dernier s'était réfugié ; nous savons quel avait été le résultat de la rencontre au café, quel entretien avait eu lieu entre ces deux personnages, et comment Sincère avait quitté Saint-Croisy.

Sachons maintenant ce qu'il a fait lorsqu'il est sorti du café.

D'abord, le jeune garçon n'a pas douté un moment que c'était bien le père de Camille qui était devant lui ; mais

il a réfléchi qu'en lui laissant voir qu'il le reconnaissait, celui-ci prendrait bien plus de précautions pour lui échapper, qu'il serait bien plus sur ses gardes. C'est pourquoi il a feint de reconnaître qu'il s'était trompé et a quitté Saint-Croisy en le laissant entièrement tranquille sur ce sujet.

— J'ai été maladroit! se dit Sincère quand il est hors du café. J'ai laissé voir à cet homme que je le suivais... Désormais, il sera bien fin s'il s'en aperçoit.

En effet, Saint-Croisy, en sortant du café, n'a plus remarqué personne sur ses pas; il n'en a pas vu davantage en se rendant chez le petit traiteur où il a pris son repas, ni le soir en allant sur les bords du canal au rendez-vous qu'il avait donné à Harzmann, et cependant Sincère ne l'avait pas perdu de vue; le jeune apprenti, oubliant la commission dont on l'avait chargé, et l'inquiétude de sa vieille mère en ne le voyant pas revenir à l'heure du repas, n'avait pu se décider à quitter la piste de Saint-Croisy : quelque chose dont il ne pouvait pas se rendre compte lui disait qu'il avait lui-même intérêt à suivre cet homme, à connaître ses actions, à lui faire recevoir le châtiment de ses crimes, et lorsque le souvenir de Camille se représentait à sa pensée, lorsqu'il réfléchissait que ce serait l'affliger que de punir son père, il écartait cette idée, en se disant :

— Mais cet homme est un misérable !... J'en suis sûr, et moi, je serais coupable aussi si je ne le démasquais pas, si je ne l'empêchais pas de faire encore des dupes!

Sincère a donc assisté, mais de fort loin, et sans pouvoir rien entendre, à l'entrevue qui a eu lieu sur le quai Valmy, entre Saint-Croisy et le ciseleur. Lorsque ce dernier est parti pour regagner sa demeure, il a passé tout près de l'apprenti, caché alors contre un amas de pierres; quelques paroles entrecoupées s'échappaient de la bouche de maître Harzmann, encore ému par l'entretien qu'il ve-

nait d'avoir avec Saint-Croisy. Ces paroles, Sincère veut les entendre... il quitte sa cachette en marchant avec précaution derrière le ciseleur, et parvient à saisir ces mots :

— Le misérable... il me menace !... Oh ! je ne le crains pas... Mais pourquoi l'ai-je connu ?... pourquoi ai-je cédé ?...

Sincère ne peut en entendre davantage, les paroles sont devenues inintelligibles ; mais il en sait assez pour deviner que quelque mauvaise action a lié cet homme qui est devant lui à la destinée de Saint-Croisy. Alors il veut pouvoir aussi reconnaître celui qui vient d'avoir sur le canal ce mystérieux entretien. On est arrivé au faubourg du Temple, le ciseleur a pris ce chemin ; Sincère hâte le pas, il a bientôt dépassé maître Harzmann, et quand celui-ci passe devant une boutique très-éclairée, il est facile au jeune homme de bien voir son visage.

Sincère éprouve alors un sentiment d'effroi, de répulsion, semblable à celui qu'il a ressenti la première fois qu'il a vu Saint-Croisy ; mais il a commencé à suivre cet homme, il continuera, car il pense bien que maintenant il ne retrouvera plus Saint-Croisy sur le canal.

Le ciseleur est bientôt arrivé à son domicile, et Sincère reconnaît la maison devant laquelle il s'est déjà arrêté dans la journée.

Alors notre jeune apprenti se décide à regagner enfin son logis, où il arrive bien fatigué de sa journée. Sa vieille mère le gronde, parce que l'heure du repas est passée depuis longtemps. Pour s'excuser, Sincère raconte à madame Monclair tout ce qu'il a fait. Celle-ci, après avoir écouté son petit-fils avec attention, lui dit en secouant la tête :

— Mais, mon ami, à quoi tout cela te mènera-t-il ?... Que te sert d'avoir suivi cet homme que tu crois être le père de Camille... et cet autre qui semble ne pas valoir mieux ?... Si ces deux hommes ont commis de méchantes

actions, il me semble que tout cela ne te regarde pas...

— Ah ! bonne maman... c'est singulier, mais il me semble que cela me regarde, moi !...

— Parce que tu songes à Camille, que tu veux pouvoir la renseigner sur... sur son père ; mais, crois-tu donc qu'elle regardera comme un service... qu'elle te saura gré de lui apprendre des choses qui lui feront du chagrin ?...

— Elle m'en a prié, ma mère... j'ai cru que je devais lui obéir.

— Mon ami, dans le monde, il ne faut pas prendre à la lettre tout ce qu'on nous dit !... Nos amis veulent bien que nous leur annoncions des nouvelles agréables, ils ne nous savent jamais gré de leur en communiquer de mauvaises.

— Enfin, ma mère, puisque Camille a de nouveau disparu, puisque je ne puis pas parvenir à découvrir où elle se cache... Je pensais que par ce vilain homme... Ce Saint-Croisy... je pourrais peut-être la retrouver, car lui aussi, j'en suis persuadé, doit la chercher... Est-ce qu'un père peut être indifférent sur le sort de sa fille ?...

— Oh ! d'après la manière dont celui-là s'est conduit avec elle jusqu'à ce jour, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il ne s'en occupât pas du tout.

— J'ai perdu sa piste pour suivre celui qui parlait tout seul sur le canal... où il se croyait bien seul ; mais je retrouverai le Saint-Croisy... il est probable qu'il retournera voir son ami !...

— Est-ce que tu comptes de nouveau passer tes journées à épier ces hommes... à surveiller leurs moindres démarches ?... Alors, tu ne travailleras plus, tu te feras renvoyer de l'atelier de ton peintre, qui commençait à être content de toi... Ah ! Sincère, cela me ferait bien de la peine !

Sincère rassure sa grand'mère, lui promet de travailler

avec plus d'ardeur que jamais, afin que l'on soit content de lui ; mais, en lui-même, il se promet aussi de retrouver le père de Camille, de percer le mystère dont il s'enveloppe, et de savoir quel est cet homme qui, la veille, s'est entretenu si longtemps avec lui sur les bords du canal.

Pour commencer, le lendemain avant de se rendre à son atelier, il court à la maison du faubourg Saint-Martin, entre dans l'allée noire, arrive au fond devant le marchand de vins, et, s'adressant à une femme qui sert les buveurs, lui dépeint exactement le personnage qu'il a suivi la veille, en lui demandant s'il demeure dans la maison.

— Pardi ! répond la marchande de vins, le portrait est assez ressemblant pour qu'on ne puisse pas s'y tromper... c'est de M. Harzmann que vous parlez !

— M. Harzmann ?

— Oui, ou maître Harzmann, comme beaucoup de personnes l'appellent.

— Et que fait-il, ce M. Harzmann ?

— C'est un ciseleur... c'est-à-dire c'était un ciseleur d'un grand talent à ce qu'il paraît ; mais il ne fait plus rien...

— Et il demeure dans cette maison ?

— Oui, au second.

— Je vous remercie, madame.

Sincère s'éloigne ; il sait le nom de celui chez qui se rendait Saint-Croisy, et pendant plusieurs jours il vient rôder, se promener, devant la demeure de Harzmann, espérant que le monsieur en blouse et en casquette y viendra de nouveau ; mais c'est en vain qu'il passe là des demi-heures, quelquefois des heures entières ; celui qu'il voudrait tant retrouver n'y paraît plus, et Sincère, ennuyé de guetter pour rien, renonce enfin à perdre son temps.

Trois semaines se sont écoulées. Sincère n'a plus rencontré Saint-Croisy, et maintenant il se repent de l'avoir

laissé au bord du canal pour suivre les pas de l'homme qui était avec lui.

Le peintre chez lequel étudie le jeune rapin a commencé un grand tableau dont le sujet est pris à l'époque de la Renaissance, et, un matin, au moment d'y travailler, il s'écrie :

— Il me faut absolument un de ces beaux ouvrages d'art... un de ces beaux vases ciselés, comme en faisait *Benvenuto Cellini*... C'est indispensable sur ce meuble... Diable !... diable !... je n'en ai pas... Qui donc pourrait me prêter cela ?... Tous les confrères que je connais sont incapables d'avoir chez eux un objet d'une telle valeur... il n'y a que maître Harzmann qui ait cela ! Au fait, je lui ai jadis procuré plusieurs pratiques... il ne refusera pas de me prêter ce dont j'ai besoin.

Au nom de Harzmann, Sincère a levé le tête et écouté attentivement ; son maître s'est mis à écrire, et, quand il le voit plier sa lettre, il s'écrie :

— Est-ce que monsieur va envoyer ce billet chez le ciseleur Harzmann ?

— En effet ; pourquoi me demandes-tu cela ?

— Ah ! c'est que depuis longtemps j'ai entendu parler de ce ciseleur comme d'un homme d'un grand talent... et j'aurais été bien curieux de le connaître... Si monsieur voulait me permettre de porter cette lettre ?...

— Mon Dieu, si cela te fait tant de plaisir, je le veux bien... toi ou tout autre ; d'ailleurs, j'aime mieux que ce soit toi qu'un autre, car je prie maître Harzmann de me prêter un de ses beaux vases, ou une coupe, ou une buire, enfin un beau modèle d nt j'ai besoin pour le tableau que j'entreprends ; il est bien probable qu'il ne me refusera pas. Il faudra donc te charger de l'objet qu'il te confiera, et prendre bien garde en l'emportant qu'il ne lui arrive quelque accident en chemin.

— Soyez tranquille, monsieur, je prendrai bien garde.

— Je n'ai pas besoin de te recommander de ne point flâner en route... comme cela t'arrive quelquefois ?

— Je promets à monsieur de revenir tout droit ici.

— C'est bien. Voici la lettre ; l'adresse du ciseleur est dessus.

— Ah ! je trouverai, monsieur ; mais si ce maître Harzmann était sorti ?

— Alors il faudrait attendre sa rentrée... cela vaudrait mieux que d'être obligé de retourner encore... car il me faut une réponse, un refus ou l'objet que je lui demande. Ah ! si on te le remet, tu diras bien à maître Harzmann que je ne sais pas au juste le temps que je le garderai, mais que, s'il en avait besoin, cela serait toujours à sa disposition... tu entends ?

— Oui, monsieur.

Sincère prend la lettre et part sur-le-champ ; il n'a pas besoin de chercher la demeure du ciseleur, elle lui est assez connue. Il arrive, monte au second et sonne à la porte qu'on lui avait indiquée.

Le ciseleur n'avait plus sa même bonne ; sa Picarde était devenue malade et avait voulu retourner dans son pays ; celle qui la remplace est plus jeune et n'a pas l'air d'avoir les mêmes qualités que la première, qui parlait à peine et ne se permettait jamais la moindre question. Celle-ci est curieuse et bavarde comme presque toutes les bonnes ; elle cache ses défauts autant que possible à ses maîtres, parce qu'elle voit bien qu'ils ne les toléreraient pas, mais dès qu'elle en trouve l'occasion elle tâche de se dédommager.

— Monsieur Harzmann le ciseleur ? demande Sincère. Et la jeune bonne, après l'avoir examiné des pieds à la tête, répond :

— C'est ici, monsieur.

— Est-il chez lui?

— Oui, il y est.

— Je voudrais lui parler, j'ai une lettre à lui remettre, et il y a une réponse.

— Ah ! ça ne se peut pas à présent... parce que, je vas vous dire : monsieur est en train de dormir... Ça lui arrive assez souvent dans la journée... C'est drôle, un homme encore jeune qui dort dans la journée !... Je n'aimerais pas ça, moi... mais, ici, il paraît que c'est l'habitude...

— Eh bien ! est-ce que vous ne pouvez pas réveiller votre maître, en lui disant que quelqu'un demande à lui parler?

— Le réveiller ! Ah ! bien, oui !... je me ferais une belle affaire... Non-seulement il m'est défendu de le réveiller, mais il ne faut même pas que j'entre dans la chambre de monsieur quand il dort... Il n'y a que madame qui ait ce droit-là !...

— Alors, priez madame d'aller réveiller monsieur?

— Madame est sortie avec son fils pour lui acheter des livres d'études, et, quand même elle serait là, je n'oserais pas lui dire de réveiller maître Harzmann... Le plus court, c'est de laisser votre lettre ; vous reviendrez chercher la réponse.

— Oh ! non ; M. Delcour, le peintre qui m'envoie, m'a dit d'attendre et de ne pas revenir sans réponse.

— Eh bien ! alors, entrez et vous attendrez ; je le veux bien, moi, je ne m'y oppose pas.

Sincère entre dans l'antichambre, triste et sombre comme le reste de l'appartement. La jeune bonne lui présente une chaise, en lui disant :

— Asseyez-vous, monsieur... Est-ce que vous êtes peintre aussi, vous?

— Pas encore, mais j'étudie pour le devenir.

— Ah ! c'est un joli état, ça... Je suis fâchée de ne pas

être entrée au service d'un peintre!... On doit voir tout plein de tableaux... c'est plus gai qu'ici... et ça n'a pas de peine à être plus gai !

— Cet appartement est bien sombre en effet!

— Et mes maîtres sont encore plus sombres que l'appartement. Jugez comme je dois m'amuser!

— Ah ! vos maîtres sont tristes?

— Comme des corbillards... Jamais on n'entend ici ni rire, ni chanter... Et comme je chantais quelquefois, moi, en faisant mon ménage, car, chanter n'empêche pas de balayer... au contraire, eh bien ! madame m'a dit : « Toinette, taisez-vous, nous n'aimons pas le bruit. » Comme si, une chanson, c'était du bruit!...

— Y a-t-il longtemps que vous êtes au service de M. Harzmann?

— Quinze jours, pas davantage, et, entre nous, je crois que je n'y ferai pas de vieux os... je m'y ennuie trop!... Des gens qui ne reçoivent presque jamais personne... qui ne donnent pas à dîner, qui ne vont pas dîner en ville... merci, on n'est jamais libre...

— Est-ce que vous ne voyez point venir assez souvent ici un homme qui s'appelle Saint-Croisy?

— Saint-Croisy!... Ma foi, non!... Qu'est-ce qu'il fait, cet homme-là?

— Ah!.... je n'en sais pas plus.

— Voyez-vous, je reste encore, parce qu'on est bien payé; ah! par exemple, on est bien payé... et puis, c'est moi qui vais au marché... et madame n'est pas trop chipotière sur les prix... Voilà le beau côté de la place. Mais, ne pouvoir jamais chanter, ni rire, ni causer!... Ah! ça ne pourra pas m'aller longtemps!...

— Vos maîtres sont à leur aise cependant?...

— Certainement, puisque monsieur ne fait plus rien... Oh! ils sont riches... Être riche et être triste... concevez-

vous ça?... Moi, si j'avais de la fortune de quoi ne plus travailler, je danserais toute la journée... au lieu de dormir comme monsieur!... Et vous, aimez-vous la danse?

Sincère sourit en répondant :

— Pas autant que vous.

— Cependant vous êtes tout jeune... Quel âge que vous avez bien?

— Seize ans.

— Je suis votre aînée, j'en ai dix-neuf... C'est égal, je vous accepterais bien tout de même pour mon danseur... Allez-vous au bal souvent?

— Jamais.

— C'est drôle! Dans mon pays, les jeunes gens de votre âge sont bien plus gigoteurs que ça!

— Qu'entendez-vous par gigoteurs?

— Tiens! pardi!... gigoteurs... sauteurs... danseurs... et même rigoleurs!... Tout le monde sait ça!

— Mademoiselle Toinette, si votre maître était réveillé, comment le sauriez-vous?

— Dès que monsieur ne dort plus, il frappe sur un timbre... qu'on entend bien; alors, cela signifie qu'on peut entrer chez lui; mais j'aime autant qu'il ne sonne pas, moi; ça fait que je peux causer un brin avec vous... et c'est si bon de causer quand on n'en a pas souvent l'occasion! Est-ce que vous êtes pressé?

— Non... mais je voudrais cependant savoir si M. Harzmann prêtera à mon patron ce que celui-ci lui demande...

— Vous venez emprunter quelque chose?

— Oui.

— Quoi donc?

En ce moment le son du timbre se fait entendre.

— Votre maître est éveillé, dit Sincère à la bonne. Allez, s'il vous plaît, lui annoncer qu'on demande à lui parler...

— C'est bien! j'y vais. C'est embêtant tout de même, on n'a pas une minute d'agrément ici!

Et mademoiselle Toinette se décide d'assez mauvaise grâce à faire sa commission.

Depuis le dernier entretien que le ciseleur avait eu avec Saint-Croisy, et dans lequel celui-ci lui avait appris que sa femme lui avait demandé s'il ne se nommait pas Bouginier, une inquiétude nouvelle, une crainte vague tourmentait Harzmann, et lorsqu'il se retrouve seul avec sa femme, il la regarde souvent à la dérobée et semble chercher à lire sur son front si elle ne lui cache pas aussi quelque triste secret.

Mais Hélène est toujours la même avec son mari, aussi douce, aussi attentive, aussi soumise. Plus d'une fois, au moment de la questionner, les paroles expirent sur les lèvres du ciseleur. Un jour, cependant, et lorsqu'il se sent prêt à s'abandonner au sommeil, Harzmann se lève vivement et se met à marcher dans sa chambre en disant :

— Non, non, je ne veux pas dormir... le sommeil est dangereux quelquefois!...

— Et pourquoi donc craignez-vous de dormir, mon ami? dit Hélène en fixant ses doux yeux sur son mari.

— Je ne sais... j'ai un sommeil si agité, si pénible quelquefois... Mais vous le savez bien, d'ailleurs... Dites-moi... est-ce qu'en rêvant il ne m'arrive pas... parfois... de parler?

— Non, mon ami, répond Hélène avec calme, car je n'appelle point parler une syllabe ou deux qui vous échapperont peut-être comme à tout le monde, lorsqu'on fait un rêve pénible...

Le front du ciseleur s'éclaircit; sa femme reprend :

— Mais pourquoi me faites-vous cette question aujourd'hui?

— Ah! c'est que vous avez demandé à Saint-Croisy s'il

ne s'appelait pas... Bouginier... Où donc avec vous entendu ce nom?...

Hélène est quelque temps sans répondre; elle semble chercher dans sa mémoire, et dit enfin :

— Bouginier... Attendez... Mais, oui, je me souviens à présent, c'est vous, une fois, qui, en me parlant de votre ami Saint-Croisy, avez dit :

— Est-ce que Bouginier n'est pas venu?... Puis, vous vous êtes repris et avez bien dit son nom... Vous n'y avez pas alors fait plus d'attention que moi... Mais je ne sais pourquoi, l'autre jour, ce nom m'est revenu à la mémoire, et l'idée m'a pris de demander à M. Saint-Croisy si ce n'était pas aussi le sien.

Le ciseleur paraît complétement satisfait de cette explication, et il reprend d'un air indifférent :

— Ah! oui... en effet... j'ai connu autrefois quelqu'un qui portait ce nom... J'ai pu par inadvertance le donner à Saint-Croisy, mais ce n'est pas le sien.

Après cette conversation, maître Harzmann s'était de nouveau sans crainte abandonné au sommeil, tandis qu'Hélène s'était bien promis d'être plus prudente à l'avenir.

— Monsieur, il y a là un jeune garçon qui demande à vous parler et à vous donner une lettre, et il y a une réponse; c'est pourquoi il a attendu, dit mademoiselle Toinette, en entrant dans la chambre de son maître.

— A-t-il dit son nom? demande Harzmann.

— Non, monsieur, mais ça ne fait rien; c'est un peintre qui l'envoie... Il vient pour emprunter quelque chose à monsieur.

— Faites-le passer dans le salon; j'irai l'y rejoindre.

La domestique revient trouver Sincère, et lui dit :

— Venez, je vais vous conduire dans le salon... monsieur va y venir.

Sincère suit la jeune bonne. Il arrive dans le salon où

sont les étagères garnies d'objets précieux dus au talent du ciseleur.

— Restez ici, dit Toinette, monsieur va s'y rendre. Tenez, cette porte est celle de sa chambre... attendez!...

La domestique s'éloigne. Sincère examine d'un œil curieux la pièce dans laquelle il se trouve; entouré des magnifiques ouvrages du maître du logis, il les voit sans admiration et presque avec indifférence; une seule pensée l'occupe : c'est qu'il va voir en face cet homme qui avait un rendez-vous mystérieux avec Saint-Croisy, et qui, en le quittant, a laissé échapper de ses lèvres des paroles bien compromettantes. Cette attente fait palpiter son cœur et lui cause une émotion qu'il ne peut maîtriser.

Enfin, une porte s'ouvre :

Harzmann paraît, enveloppé dans sa vaste robe de chambre et la tête couverte de son bonnet de velours noir. A son aspect, Sincère sent un frisson parcourir tout son corps, comme on en ressentirait à l'aspect d'un serpent; il se hâte de présenter sa lettre en balbutiant :

— C'est de la part de M. Delcour, mon maître.

Harzmann prend le billet en regardant à peine celui qui l'apporte, et, après avoir lu, dit :

— M. Delcour désire pour modèle quelque chose d'élégant... de riche... mais il ne désigne pas précisément quoi.

— Il s'en rapporte à vous, monsieur.

— Eh bien! alors... je vais vous donner cette coupe... je pense que cela fera son affaire.

Et le ciseleur prend sur une étagère une magnifique coupe, dont les deux anses sont formées par deux charmantes sirènes; il la remet à Sincère, en lui disant :

— Tenez... enveloppez cela avec soin dans votre mouchoir...

— Oui, monsieur... Ah! M. Delcour m'a chargé de vous dire que, ne sachant pas au juste quand il aurait fini son

travail, si, d'un moment à l'autre, vous désiriez ravoir cet objet, en le lui faisant savoir, il vous le renverrait sur-le-champ.

— C'est bien... c'est bien... Oh! je n'en suis nullement pressé!

Sincère a enveloppé la coupe, il s'incline légèrement et sort du salon. Dans l'antichambre, il retrouve mademoiselle Toinette, qui a bien envie de savoir ce qu'il emporte; mais le jeune apprenti ne s'arrête pas pour lui parler : il lui tarde d'être hors du logis du ciseleur; il s'y sent oppressé, il y étouffe, et ce n'est qu'en se retrouvant dans la rue qu'il respire à son aise.

XLVI

Le Nouveau-Monde.

Nous avons laissé Endymion Dufourré au jardin Mabille, essuyant son visage qui avait reçu une partie du punch, et criant comme un possédé, parce qu'un de ses yeux, ayant aussi reçu de la liqueur, lui cuisait horriblement. Mademoiselle Cueillette, tout en riant des grimaces que faisait ce monsieur, avait eu la charité de faire venir une carafe d'eau fraîche, et, à force d'en bassiner l'œil baigné de punch, avait calmé la douleur et rendu un peu de calme à Endymion, qui déplore alors toutes les taches qui jonchent son gilet et son habit.

— Me voilà dans un état pitoyable! dit notre élégant en se regardant d'un air désespéré. Mon habit... mon gilet... tout est perdu... mon pantalon en a reçu aussi!...

- Vous avez le moyen de réparer tout cela !

— Le moyen... Et mon œil me cuit toujours beau

cela ne se répare pas !... Mais, concevez-vous quelque chose à l'action de ce petit bonhomme ; car c'est un petit bonhomme... un gamin, qu'Amanda a fait la sottise d'inviter à s'asseoir près de nous...

— Elle en est folle, elle l'adore !...

— Vraiment ?... Je ne lui en ferai pas mon compliment... Il a de jolies manières, ce monsieur !... Elle a bien fait de l'emmener, sans quoi... je l'aurais pulvérisé : Qu'est-ce qui vous fait rire ?

— Je ris parce que je pense qu'Amanda va peut-être ramener Julien, et qu'alors vous allez être obligé de le pulvériser.

Endymion ne paraît pas enchanté de la supposition ; il murmure :

— Après tout... je dois peut-être me montrer indulgent pour un enfant... qui ne sait pas ce qu'il fait... Il aura cru faire une drôlerie en jetant ce punch sur moi...

— Il vous aura pris pour un ruisseau !

— Mais pourquoi s'est-il mis si fort en colère au sujet de cette personne à qui il ressemble ?...

— Probablement il en est amoureux... Vous avez dit que vous aviez été l'amant de cette dame... de là sa jalousie, sa fureur !...

— Ah ! par ma foi ! vous avez raison... voilà le mot de l'énigme... Vivent les femmes pour tout deviner !

— Et les hommes pour ne rien voir.

— Mon œil me fait mal...

— Faites-moi mazurker, cela vous remettra...

— Par exemple ! Que je reparaisse dans le bal... dans l'état où je suis... couvert de taches !...

— On verra bien que c'est un accident.

— Non, vraiment !... Je m'en irai quand il n'y aura plus personne...

— Ah ! voilà Amanda !...

— Amanda!

— Rassurez-vous... elle est seule... Vous n'aurez pas besoin de tuer personne.

La grande brune revient s'asseoir sous le bosquet, en disant :

— Me voilà... Il n'y a plus de punch ?... Il faut en redemander.

— Dis-nous d'abord ce que tu as fait de ton cavalier ?...

— Oui, dit Endymion, sans quoi je ne fais plus venir de punch.

— Mon cavalier?... Ah ! ah ! ah !... mon cavalier... Ah ! ah ! ah !...

Mademoiselle Amanda se penche vers son amie et lui parle bas à l'oreille. Cueillette pousse des : oh ! et des : ah ! puis se met à rire aussi aux éclats, en s'écriant :

— Comment, ce serait possible !...

— Oui, ma chère, je te conte l'exacte vérité...

— Ah ! quelle drôle d'aventure !

Et ces dames de rire de nouveau à qui mieux mieux. Et Endymion, qui ne trouve pas cela aussi amusant, répond :

— Dans tout cela, vous ne nous avez pas dit ce que vous avez fait de ce jeune Julien... qui s'est conduit avec moi comme un véritable écolier !...

— Ah ! vous trouvez qu'il a agi en écolier... et vous avez sans doute envie de le corriger en conséquence? dit Amanda.

— Mais, à coup sûr... mon intention est bien de lui donner une leçon.

— Eh bien ! rassurez-vous; son envie, à lui, est de vous donner un coup d'épée ou de vous envoyer une balle dans la poitrine.

Endymion devient très-pâle et balbutie :

— Comment !... Il vous a dit... qu'il voulait se battre avec moi... en duel?...

— Mais certainement; il ira vous trouver pour cela, demain, à huit heures du matin.

— Il sait mon adresse?...

— Il ne la savait pas, mais je la lui ai donnée.

— Eh! sapristi!... qu'est-ce qui vous priait de donner mon adresse?... De quoi vous mêlez-vous?... Voilà bien ces femmes qui n'aiment que plaies et bosses!...

— J'ai cru vous faire plaisir, mon brave! Vous nous avez parlé cent fois de vos duels; je me suis dit : « Un de plus ou de moins... il préférera un de plus!... » Avec ça que ce petit Julien est un gaillard qui perce une pièce de cinq francs à trente pas avec une balle de pistolet. Il y a de la gloire à l'avoir pour adversaire... Ah! on valse... la jolie valse!... Je veux valser, moi... Tiens! voilà Eugène qui passe avec Raymond... Viens, Cueillette, courons après eux, ils nous feront valser...

Ces dames ont laissé là Endymion. Celui-là s'empresse de payer le garçon, puis, se faufilant le long des bosquets, il sort du bal Mabille en se disant :

— Que le diable emporte mademoiselle Amanda et son amie... qui m'ont fait avoir cette affaire avec ce petit bretteur!... car il paraît que c'est un petit bretteur. C'est ma faute, aussi... Qu'ai-je besoin de venir faire la cour à des lorettes... à des biches! tandis que je n'ai qu'à jeter le mouchoir dans le beau monde... Donner mon adresse à ce M. Julien... quelle méchanceté!... Ces petits écoliers, ça ne demande qu'à se battre, pour dire ensuite partout : « J'ai eu un duel!. . » Et celui-là qui a l'air d'une très-mauvaise tête... d'un petit rageur... il trouvera que c'est superbe!... Et s'il perce une pièce de cinq francs à trente pas... moi... qui suis infiniment plus gros, il me percera où il voudra... Il est capable de me viser au nombril! Mais je ne donne pas dans ces plaisanteries-là, moi... je ne veux pas me battre avec un enfant... je n'aurais qu'à le tuer! Ça me

ferait une belle affaire sur les bras ! Il doit venir me trouver demain matin, à huit heures... mais il ne me trouvera pas ; je vais m'arranger en conséquence... Ah ! fichtre ! je n'ai pas envie de l'attendre.

Endymion prend un cabriolet afin d'arriver plus tôt chez lui. Il trouve Jolibeau en train de jouer une scène du *Misanthrope* chez le portier, et s'empresse de lui dire bien haut :

— Allons, Jolibeau, monte vite... nous n'avons pas de temps à perdre, mon garçon ; il faut se dépêcher de faire mes malles... mes bagages... enfin tout ce qui est nécessaire pour mon grand voyage...

— Comment !... monsieur va voyager ? s'écrie le domestique tout étonné ; mais monsieur ne m'en avait rien dit encore ?...

— Je ne pouvais pas t'en parler, puisque je n'en savais rien moi-même... C'est une nouvelle que j'ai apprise ce soir qui m'oblige à partir si vite... Un homme qui m'emporte une grosse somme d'argent... et je le veux rattraper !...

— Un homme qui emporte de l'argent à monsieur !... Je gage que je sais qui ?...

— C'est possible...

— Et monsieur m'emmène-t-il ?

— Certainement ; je n'ai pas envie de me passer de valet de chambre dans mes voyages.

— Est-ce que monsieur sera longtemps absent ? demande le portier en saluant.

— Oui, concierge, je serai probablement fort longtemps... Je vais en Amérique, dans le Nouveau-Monde...

— Ah ! mon Dieu ! le débiteur de monsieur est si loin que ça ?...

— Oui, il est même capable de ne pas s'arrêter là...

— Monsieur conserve-t-il son logement ?

— Assurément. Je vous laisserai la clef et vous en aurez soin...

— Cela suffit;et s'il vient du monde demander monsieur?

— Vous direz que je suis allé dans des pays inconnus... que je serai peut-être... dix ans absent...

— Dix ans !

— C'est pour dépister les importuns; il y a des gens qui seraient capables de s'asseoir dans votre loge et de vouloir m'y attendre... De cette façon, vous n'aurez pas cela à craindre.

— Et quand part monsieur?

— Demain à six heures du matin... pas une minute plus tard. Ainsi, concierge, vous me ferez le plaisir de me chercher un fiacre... un peu grand... et que je le trouve devant la porte à six heures précises.

— Il y sera, monsieur.

— C'est bien. Allons, Jolibeau, montons.

Le domestique de Dufourré s'empresse de faire des valises pour son maître et pour lui, et, tout en empaquetant des chemises et des mouchoirs, il s'écrie de temps à autre :

— Ma foi! si quelqu'un s'attendait à voyager... ce n'était pas moi!... Monsieur a pris cette résolution-là bien vite...

— C'est qu'il le fallait, Jolibeau.

— Aller dans le Nouveau-Monde!... Ce n'est pas que j'en sois fâché... au contraire... Y a-t-il des théâtres par là, monsieur?

— Il y en a de magnifiques!... Le plus petit est plus grand que notre Opéra...

— Oh! diable! la mise en scène doit être éblouissante, alors...

— Jolibeau, n'oublie pas mes corsets, mes toupets, et mes mollets!...

— Soyez tranquille, monsieur, je n'oublierai rien... Mais quelle langue parle-t-on dans le Nouveau-Monde où nous allons ?...

— Quelle langue?... Je crois qu'on parle patois... mais ça ressemble au français... Au reste, on y parle toutes les langues.

— Ah! tant mieux! car lorsqu'on ne sait pas la langue du pays où l'on se trouve, c'est bien gênant... Quel chemin de fer prenons-nous, monsieur?... Nous embarquons-nous à Marseille ou au Havre?

— Vous le verrez, Jolibeau.

Endymion n'a garde de confier à son valet de chambre ce qu'il veut faire, parce qu'il le sait aussi bavard que curieux, et probablement il ne l'aurait pas emmené avec lui si son service ne lui était indispensable; on sait que Jolibeau n'avait pas son pareil pour lacer, habiller et coiffer.

Les apprêts du départ sont terminés. Endymion ne dort que d'un œil, tant il a peur de ne point se réveiller assez tôt. Avant six heures il est levé, habillé; il fait descendre ses bagages par Jolibeau, il peste après le portier, parce que le fiacre n'est pas encore à la porte. Enfin, la voiture arrive, les paquets sont placés et Jolibeau demande à son maître quel chemin de fer il faut indiquer au cocher; mais Endymion ordonne à son valet de chambre de monter dans la voiture, de se placer à côté des bagages, et lui-même s'approche alors du cocher, auquel il parle à l'oreille · ensuite il monte dans la voiture et l'on part.

Jolibeau, qui est intrigué d'avoir vu son maître parler bas au cocher, l'est bien davantage lorsqu'il voit celui-ci, après avoir suivi la rue de l'Échiquier et celle du Château-d'Eau, monter le faubourg Saint-Martin. Il s'écrie :

— Monsieur, je crois que le cocher se trompe... S'il va au chemin de fer du Nord, i prend le plus long.

— Jolibeau, ne vous inquiétez pas... le cocher prend le bon chemin.

Mais lorsque la voiture arrive à La Villette... Jolibeau s'écrie de nouveau :

— Monsieur, je vous demande pardon... mais il n'y a pas de chemin de fer par là... le cocher se trompe assurément, il va nous mener à Pantin...

— Jolibeau, vous m'agacez... Le cocher suit mes instructions... De quoi vous mêlez-vous?...

— Excusez, monsieur, mais j'ignorais que pour aller dans le Nouveau-Monde il fallait passer par Pantin...

— Il y a bien d'autres choses que vous ignorez, Jolibeau, et que vous ne saurez qu'en temps et lieu !

Le valet commence à se douter que son maître lui a fait mystère du véritable but de son voyage. Son étonnement redouble lorsque, arrivés dans Pantin, il voit le cocher prendre la grande rue qui mène au village des Prés-Saint-Gervais, puis enfin s'arrêter devant l'hôtel Pothery.

— Ce serait là le Nouveau-Monde où nous allons? s'écrie Jolibeau.

— Oui, fidèle serviteur, répond Endymion ; mais, écoute bien ce que je vais te dire : ceci est grave... l'existence de ton maître en dépend...

— Ah ! monsieur, vous me faites frémir !

— Je viens habiter ici quelque temps... J'ai dit à Paris que j'allais faire un voyage... pour dépister quelqu'un qui me cherche pour m'assassiner...

— Ah ! mon Dieu !... Je gage que c'est quelque mari jaloux qui aura surpris monsieur en conversation criminelle avec sa femme ?...

— Tu es sur la voie... Comme cette personne ne connaît pas du tout cette campagne, elle ne viendra pas m'y trouver, et, quant à toi, je te défends sous aucun prétexte, pendant

mon séjour ici, de sortir de ce village et d'aller à Paris... Tu entends?

— Oui, monsieur... Oh! soyez tranquille, je comprends que si on me rencontrait à Paris, on ne nous croirait plus dans le Nouveau-Monde.

—Et, maintenant, descendons et prends les bagages... Ah! justement, voilà madame Pothery qui accourt... Jolibeau, soyez discret!... vous entendez?... Je viens ici pour rétablir ma santé... vous entendez?

— Oui, monsieur.

On avait vu une voiture s'arrêter devant la maison; Rose-d'Amour avait crié à sa maîtresse :

— Voilà le beau petit bel homme dont les mollets se retournent, et qui devient bossu par moments... Le major Piquevert l'a vu bossu la dernière fois qu'il est parti sans dîner...

— Chut! Rose-d'Amour, on ne répète jamais ces choses-là... on les dit, quand on les a vues, mais on ne les répète pas. Ce monsieur vient de bien bonne heure... c'est sans doute pour déjeuner.

Et madame Pothery accourt pour recevoir le voyageur.

— Quel bon vent vous amène chez moi, monsieur Dufourré?

— Ce n'est pas le vent, madame, c'est un fiacre, comme vous pouvez le voir...

— Et avec des bagages .. Est-ce que par hasard?...

— Oui, chère dame... Bien que nous soyons à la fin de septembre, je viens m'établir pour quelque temps à la campagne... Je ne me porte pas bien... ma santé demande des soins... Je sais que l'air est fort bon ici, et, ma foi! je viens vous demander un gîte, si toutefois vous en avez de libre...

— Il y en aura toujours pour vous, monsieur, quand je devrais vous mettre dans ma chambre...

— Trop bonne mille fois !

— Je veux dire vous la céder !

— C'est bien comme ça que j'ai compris.

— Mais, malheureusement, j'ai beaucoup d'appartements vacants...

— Si vous avez moins de monde, je n'en suis pas fâché...

— J'ai perdu madame Abraham et ses enfants !

— Ils sont tous morts ?

— Non, je veux dire qu'ils sont retournés à Paris... J'ai perdu aussi la famille Tulipet... Il paraît que madame Chester, l'institutrice, a dit des horreurs de mon jardin... elle le trouve... inconvenant... Je trouve, moi, bien plus inconvenant ces Higlanders, qui ne portent point de culottes...

— Enfin, vous avez moins de monde?...

— Il y a des gens qui ne comprennent pas que l'automne est la plus agréable des saisons !

— Oui... quand on aime à voir tomber les feuilles... A propos, la belle madame Edouard n'est pas revenue chez vous, par hasard?

— Non !... nous n'en avons pas entendu parler depuis le jour qu'elle nous a quittés si brusquement... vous savez ?...

— Oui, oui, je me rappelle. Et ce M. Léoville, qui prétendait que j'étais cause du départ de cette dame... qui me cherchait querelle pour cela... revient-il aussi chez vous ?...

— Il n'y a pas reparu depuis que madame Édouard nous a quittés.

— Tant mieux ! Car, enfin, vous concevez qu'il m'est fort désagréable d'avoir des affaires, des querelles à cause de cette dame... Je sais bien qu'elle aimait à jaser avec moi... et que ce monsieur a pu être jaloux, mais ce n'est pas une

raison pour vouloir tout de suite mettre l'épée à la main... Je ne refuse jamais un duel, mais encore faut-il qu'il y ait un motif...

— Voulez-vous que je vous donne l'appartement qu'occupait madame Édouard ?... Il est libre.

— Ma foi, non, il me porterait malheur... cette dame m'a déjà fait avoir... trop de désagréments !... D'ailleurs, je préfère un logement qui ne donne pas sur la rue...

— J'ai votre affaire; celui de madame Abraham... au fond, sur le jardin...

— Soit... Et Jolibeau ?

— Au-dessus de vous... Ensuite, ne vous gênez pas... si vous voulez de la tisane, on vous en fera... et même si vous avez besoin de... vous entendez?... de bouillons pointus... si vous ne savez pas les prendre, Rose-d'Amour les donne à merveille... c'est elle qui en donne à mon mari.

— Infiniment obligé... je n'en use pas.

— Vous avez bien tort ! C'est le pivot de la santé !

« Monsieur Jolibeau, si vous voulez me suivre avec vos bagages, je vais vous conduire à l'appartement de votre maître, que l'on préparera pendant que M. Dufourré fera un tour dans le jardin. Ensuite, je veux fêter au dîner l'arrivée de M. Dufourré; j'ai justement quelque chose de supérieur qui m'arrive. Je voulais le garder encore, mais on le servira aujourd'hui.»

— Madame, je vous en prie... point d'extra pour moi.

— Laissez-moi vous surprendre !... Et le major donc... comme il va tomber là-dessus !

Endymion se rend dans le jardin ; il ne tarde pas à rencontrer le major qui fume son cigare, et s'écrie en le voyant :

— Tiens !... voilà une visite inattendue !... Vous aurez de la blanquette aujourd'hui ! Mais vous ne restez peut-être pas à dîner... vous ne venez que déjeuner, car il est encore bon matin.

— Pardonnez-moi, major, je reste à dîner, à coucher, enfin je compte rester ici quelque temps... Je viens y refaire ma santé.

— Ah! vous êtes malade!... On ne s'en douterait pas; vous avez une mine superbe.

— Il ne faut pas se fier aux apparences...

— C'est juste... surtout avec vous... L'autre jour, vous aviez l'air bossu, aujourd'hui vous ne l'êtes plus...

— C'était un effet de bretelles.

— Ma foi, je suis bien aise que vous veniez nous égayer un peu, car on s'ennuie beaucoup ici; il n'y a presque plus personne...

— Est-ce qu'Étienne Vincent n'y est plus?

— Si, malheureusement; car celui-là n'est pas amusant. Il nous poursuit à outrance pour nous lire un tableau de son drame qu'il refait et défait sans cesse... On se sauve de lui comme d'un pestiféré; il n'y a que madame Belloie qui se sacrifie et l'écoute toujours. Il est vrai que la chère dame étant sourde, elle peut se figurer qu'on lui lit des Faits-Paris.

— Qui avez-vous encore ici?

— M. Lentille, toujours; M. Grandbec assez souvent, l'amie de madame Belloie, les deux surnuméraires et une dame entre deux âges qui attend des nouvelles de son mari qui est allé gratter la terre en Californie..

— Gratter la terre!...

— Dame! pour y trouver de l'or.

— Est-elle un peu bien encore, cette dame?

— Ravissante; c'est tout le portrait de *Grassot* dans *la Garde-Malade*...

— Ah! bigre!...

— Mais, pardon, je vais déjeuner à mon café...

— Ah! vous ne déjeunez pas ici?...

— Fichtre! c'est bien assez d'y dîner.

Endymion va s'installer dans l'appartement qu'on lui a préparé dans le corps de logis au fond du jardin, et dont madame Pothery ne cesse de lui faire admirer la vue, les fenêtres donnant sur le joli pavillon entouré de roses. Pendant que son maître se met en robe de chambre et visite son nécessaire de voyage, Jolibeau monte à sa chambre qui ressemble beaucoup à un grenier, en se disant :

— J'aurais bien préféré aller pour tout de bon dans le Nouveau-Monde, à m'enfermer dans cette maison de campagne... où l'on sent Pantin comme si l'on y était. Qu'est-ce qu'il peut être arrivé à mon maître pour qu'il se soit sauvé si vite de Paris?... J'ai eu l'air de croire que c'était pour fuir un mari furieux... j'ai dit cela pour lui faire plaisir... jusqu'à présent je ne lui ai vu faire de conquêtes qu'avec son argent!... Il faudra que je tâche de découvrir le mot de la charade.

Endymion se fait apporter du thé dans sa chambre et ne la quitte pas jusqu'à l'heure du dîner. Jolibeau, qui observe tout, se dit :

— On croirait que monsieur a peur de se laisser voir... de se promener même dans le jardin... Que diable a-t-il donc fait? Il n'est pas possible... il a fait quelque chose de vilain!...

XLVII

Un cuissard de chevreuil.

Le dîner ne se sert plus dans le jardin, parce que ces dames se plaignaient de la fraîcheur. On se rend dans la salle à manger. Endymion y trouve tous les locataires réunis. Étienne court lui serrer la main, en lui disant :

— Vous arrivez bien... je viens de refaire entièrement

mon huitième tableau! Madame Belloie en est très-contente ; mais je serai bien aise d'avoir aussi votre avis.

Madame Roquette, c'est le nom de la femme dont le mari est en Californie, tourne ses yeux comme une carpe en apercevant le nouveau convive, que madame Pothery ne manque pas de placer à table à côté d'elle ; attention délicate dont Endymion ne lui sait aucun gré. M. Pothery arrive au moment où l'on sert le potage, et se fait mettre à la gauche de madame Roquette, près de laquelle il se montre très-empressé. Le maître du logis pousse l'amour du beau sexe si loin, qu'il ferait la cour à des jupons, alors même qu'il n'y aurait rien dessous.

— Monsieur Dufourré, j'ai pensé à vous, dit madame Pothery ; votre santé est affaiblie, j'ai fait à votre intention des épinards et des pruneaux... c'est léger et doux.

— Infiniment obligé, madame.

— Mais nous ne sommes pas malades, nous, dit le major. J'espère qu'on nous donnera du solide.

— Soyez tranquille, major, vous aurez un rôti monstre, quelque chose de recherché... C'est une occasion, j'en ai profité... car on en trouve rarement par ici.

— Vous piquez ma curiosité, madame... dites donc ce que c'est... Je me priverai de blanquette alors.

— Eh bien ! major, c'est du chevreuil... un cuissard de chevreuil que l'on va vous servir.

— Du chevreuil !... Oh ! mais, c'est fort bon, cela !... L'a-t-on fait mariner?

— Nous ne l'avons que depuis avant-hier, mais il n'a pas quitté le vinaigre. Je voulais le garder encore quelques jours, mais, pour fêter l'arrivée inattendue de notre nouveau convive, je n'ai pas voulu attendre davantage... Quoique souffrant, vous en mangerez bien un peu?

— Oui, madame... le gibier me passe très-bien.

TAYLOR INST. OXFORD

— Trois jours mariné, cela peut suffire... Diable! du chevreuil, c'est excellent!

— La chasse est donc déjà ouverte? dit M. Lentille.

— Oh! il y a longtemps... On voit bien que monsieur ne s'occupe que des choses célestes.

— Madame Roquette, aimez-vous le chevreuil?

Madame Roquette répond en dilatant ses narines et tournant sa bouche :

— Le chevreuil!... attendez donc... le chevreuil... n'est-ce pas une viande blanche?

— Oh! non... bien au contraire.

— Alors, je n'en ai jamais mangé... Ah! si... avec des navets... Ah! non... c'était du canard.

— Par quel hasard avez-vous trouvé du chevreuil dans le pays? reprend le major. Il me semble que l'épicier et la fruitière n'en ont jamais, et je ne vois guère de marchands de comestibles.

— Aussi vous ai-je dit, major, que c'était une occasion... C'est un braconnier qui passait dans ce village... il offrait de son gibier dans les maisons.

— Avez-vous vu son chevreuil entier?

— Non, il n'en avait plus qu'un cuissard, mais qui est superbe... Il l'avait débité en détail... Personne ici n'aurait acheté un chevreuil tout entier... mais, pour frais... je le garantis.

— Il serait un peu faisandé que cela n'en serait que meilleur.

— Mon oncle est terrible pour aimer les viandes faisandées, dit mademoiselle Éolinde ; moi, je ne puis pas les souffrir.

— Et vous, belle dame, demande M. Pothery en s'adressant à madame Roquette, ce qui est faisandé vous plaît-il?

— Oh! oui! oh! oui! ça ne l'est jamais trop pour mon goût.

Cette réponse semble faire le plus grand plaisir au maître de la maison, et augmenter l'espérance qu'il a de faire la conquête de cette dame.

Enfin le fameux gibier est apporté par Rose-d'Amour, qui le sert avec une sauce piquante, en disant :

— Voilà une sauce qui ferait manger du taureau.

Chacun admire la dimension du rôti.

— Je ne saurai jamais découper cela ! dit madame Pothery ; et toi, bichon?... Eh bien ! vous ne répondez pas ?

Bichon était en train de faire de l'œil à madame Roquette. Il s'écrie :

— Moi, ma bonne, je ne sais découper que le fromage à la pie !

— Passez-moi cela, dit le major, ça me connaît, le chevreuil... J'en ai tué plus d'un jadis !

On passe le rôti à M. Piquevert qui procède à son autopsie, et ne tarde pas à murmurer :

— Sacrebleu !... qu'est-ce que cela veut dire?... Il est trop frais,ce gaillard-là... il ne veut pas se laisser entamer.

— C'est peut-être votre couteau qui ne vaut rien, major.

— Pardonnez-moi, le couteau est bon... Ah ! sapristi ! il faudra que tu cèdes cependant !... Nous y arriverons !... Ah ! c'est singulier...

— Quoi donc, major

— Je ne reconnais pas la chair du chevreuil... Où a-t-il été tué celui-là?

— Dans le bois de Raincy, je crois.

— Enfin s'il est bon !

Le major est parvenu à découper plusieurs morceaux ; on passe le rôti aux convives, tout le monde en prend. Bientôt les mâchoires se démantibulent afin de parvenir à mastiquer.

— C'est bien dur ! s'écrie Endymion, qui, à cause de ses

fausses dents, juge convenable de ne point s'entêter sur le rôti.

— Il est dur, et cependant il est faisandé! dit un des surnuméraires.

— Il a infiniment de goût! s'écrie madame Roquette en rouvrant les narines.

— C'est étonnant, dit le major, je ne reconnais pas là la viande de chevreuil... viande longue... filamenteuse.

— Il est peut-être trop mariné, dit madame Pothery.

— Oh! non... c'est dommage, au contraire, qu'il ne le soit pas davantage... Il est coriace... et un sacré goût!... Enfin, puisque nous n'avons pas d'autre rôti, il faut pourtant qu'il y passe.

Malgré tous ses efforts pour faire semblant de trouver son rôti délicieux, madame Pothery ne parvient pas à l'avaler, et son mari ne peut pas s'empêcher de dire :

— Ça n'est pas si bon que je croyais.

— Décidément, ce que nous mangeons n'a jamais été du chevreuil, dit le major. Le morceau devait être couvert de sa peau

— Assurément!

— Faites-moi voir cette peau... Votre cuisinière doit l'avoir encore.

— Rose-d'Amour! Rose-d'Amour!

La cuisinière arrive avec son air grognon.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Avez-vous gardé la peau du chevreuil que nous mangeons?

— La peau du cuissard?

— Sans doute... la peau du rôti.

— Certainement que je l'ai encore... Je voulais m'en faire faire des gants, mais ça pue trop.

— Apportez-nous cette peau, s'il vous plaît.

Rose-d'Amour sort et revient bientôt avec une peau à

courts poils qu'elle porte au major; celui-ci l'examine un instant, puis s'écrie :

— Cela n'a jamais été la peau d'un chevreuil, cela n'y ressemble même pas.

— En vérité, major! Ce braconnier nous aurait trompés?

— Le chevreuil a un poil assez long et doux... Ceci... c'est court, râpé par places.

— De quelle bête avons-nous donc mangé? demande mademoiselle Éolinde avec effroi.

— Pardieu ! c'est une peau de loup !

— Du loup ! du loup !... Ah ! mon Dieu ! nous sommes empoisonnés, alors !

La terreur se peint sur tous les visages. Endymion seul, qui n'a pas pû mâcher la seule bouchée qu'il a essayée, dit :

— Mesdames, ne vous effrayez pas ; le loup n'est peut-être pas malsain... Est-ce votre opinion, major?

— Ma foi, je ne saurais vous dire, je n'en avais jamais mangé jusqu'à présent; mais c'est bien mauvais.

— C'est donc cela, dit Rose-d'Amour, que j'ai entendu crier dans le pays : « On a tué un loup !... Gaspard a tué un loup auprès de Bondy !... un loup qui s'était égaré... il a gagné la prime... » Et ensuite, quand ce gredin, qui nous a vendu cela, en nous disant que c'était du chevreuil, est descendu dans la rue, un autre malôtru est venu lui dire : « Gaspard, tu as tué le loup, tu vas payer bouteille. »

— Comment, Rose-d'Amour, vous ne m'aviez rien dit de tout cela ?

— Ecoutez donc, madame, dans le moment, je n'y ai guère fait attention... Je ne me connais pas au chevreuil, moi... ni vous non plus, à ce qu'il paraît.

— Oh ! la chose est claire, dit le major, nous avons mangé du loup... Après tout, j'aime à croire que nous n'en mourrons pas.

Malgré cette assurance du major, le dîner s'achève tristement; presque personne ne veut toucher au dessert, et bientôt mademoiselle Éolinde se lève et rentre chez elle en disant qu'elle va se faire du thé. Madame Roquette se plaint ensuite de douleurs intestinales, puis M. Lentille se retire en se tenant l'abdomen.

Endymion ne tarde pas à rentrer chez lui, et, lorsqu'il sonne plus tard Jolibeau pour l'aider à se déshabiller, son valet de chambre lui dit d'un ton confidentiel :

— Monsieur, je ne sais pas ce qui se passe dans la maison, mais voilà déjà plusieurs fois que je rencontre Rose-d'Amour tenant dans ses mains le pivot de la santé... Vous savez ce que madame Pothery nomme ainsi?

— Oui, je comprends.

— Cette fois, elle allait planter son pivot chez M. Lentille, qui, à ce qu'il paraît, ne sait se servir que de son télescope.

— Figure-toi, Jolibeau, que nous avons mangé du loup pour du chevreuil; moi, grâce au ciel, je n'ai pas pu l'avaler.

— Ah ! monsieur ! que me dites-vous là!... Et la cuisinière est donc garde-malade?

— Oui, elle cumule.

— Franchement, je n'aime pas cela

— Pourquoi donc, Jolibeau?

— Monsieur, je crains qu'elle ne confonde un jour ses bouillons pointus avec ses autres bouillons!...

XLVIII

Souvenir du passé.

Retournons à l'hôtel de Rochemart, où l'oncle de Léoville est seul dans son cabinet, assis devant son bureau et

tient à sa main la lettre suivante, qu'il lit pour la seconde fois :

« Mon cher oncle, j'ai retrouvé la femme que j'aime, la femme sans laquelle l'existence n'avait plus aucun charme pour moi; cette fois, Camille a consenti enfin à combler mes vœux. Elle est ma femme, nous sommes mariés, bien mariés, et je suis le plus heureux des hommes. Je ne vous ai point convié à assister à notre mariage, parce que je savais d'avance que vous me refuseriez; je sais aussi qu'en apprenant que j'ai contracté cette union vous allez être fort en colère contre moi... je m'y attends ! Mais votre colère passera, et quand vous connaîtrez ma chère Camille, vous reviendrez, je l'espère, à des sentiments plus doux. J'aurai l'honneur de vous présenter ma femme aussitôt que vous me le permettrez. Veuillez bien vous rappeler, mon cher oncle, que ce n'est point votre fortune que je regrette; disposez-en à votre gré, je ne m'en plaindrai pas, mais veuillez me rendre votre amitié.

« Le vicomte Léoville de Rochemart.

Après avoir relu cette lettre, M. de Rochemart la froisse avec colère dans ses doigts, et la jette au loin en se disant :

— Marié !... Il en est venu à son but... il a épousé cette femme sans nom... sans famille... Un Rochemart contracter une telle alliance !... Oh ! les hommes ! l'amour leur fera donc toujours faire des sottises ?... Les mille exemples du passé ne les corrigeront pas !... Il veut me présenter sa femme !... Non, je ne veux pas la voir, je ne la recevrai pas... Puisque monsieur mon neveu se trouve si heureux avec elle, puisqu'il a fait si peu de cas de mes conseils... de mes projets pour son avenir... tout est fini entre nous... je ne le verrai plus. Quant à ma fortune, j'aurai soin qu'il n'en ait pas un sou. Je ne sais pas encore à qui je la laisserai... mais je n'aurai que l'embarras du

choix... Ah ! cette fortune !... celle à qui elle devait revenir existe peut-être... peut-être aussi mène-t-elle une existence malheureuse... en proie à la misère... au besoin !... Cette idée me désespère... elle me poursuit sans relâche... elle m'empêche de goûter un moment de repos... Ils disent que je gronde sans cesse, que je suis bourru... méchant même... mais ils ne savent pas ce que je souffre... ils ne savent pas que mon cœur est livré à d'éternels regrets... et par ma faute !... car je ne peux accuser que moi de mon malheur !

Le comte s'est levé ; il marche à grands pas dans sa chambre ; tout à coup il sonne avec violence. Un domestique paraît.

— Maurice est-il de retour de son voyage ?

— Non, monsieur le comte, M. Maurice n'a pas encore reparu à l'hôtel...

— Dès qu'il arrivera, qu'il vienne me parler.

— Il suffit, monsieur le comte.

— Ce voyage-ci sera comme les autres ! se dit M. de Rochemart, en se rasseyant devant son bureau, sur lequel il appuie ses coudes, en tenant sa tête dans ses mains. Nous ne découvrirons rien... nous n'obtiendrons aucun renseignement... N'ai-je pas déjà, moi-même, visité inutilement toute la France... et surtout les plus petits villages de la Touraine ?... Cet homme ne sera pas resté en France... Où le chercher alors ?... Je ne sais que son nom... qu'il a quitté peut-être... le misérable !... Il m'a emporté mon trésor... mon bien le plus précieux, qui m'aurait fait chérir l'existence, qui aurait embelli mes vieux jours !... Et dans quel but ?... Pourquoi cet homme a-t-il agi ainsi ?... Je n'ai jamais pu le deviner !...

Plus de deux heures se sont écoulées. Le comte de Rochemart est toujours absorbé dans ses sombres pensées, lorsque tout à coup la porte de son cabinet s'ouvre brus-

quement, et Maurice, son fidèle serviteur, se présente dans la tenue d'un homme qui a fait un long voyage à cheval.

— Me voici, monsieur, j'arrive, dit Maurice; on m'a dit en bas que vous vouliez me voir dès que je descendrais de cheval... et j'en descends, comme vous voyez... car je ne voyage pas en chemin de fer, moi... Merci ! ce serait un mauvais moyen pour explorer un pays... pour s'arrêter à chaque instant dans les plus petits hameaux... tandis qu'à cheval ! un temps d'arrêt de la main gauche... retenez les guides... et crac !... en un instant, vous voilà à terre...

— Maurice, si j'avais hâte de te voir, tu dois en comprendre la raison. Chaque fois que, par mon ordre, tu vas parcourir les campagnes, les villes, afin d'essayer encore de retrouver les traces de ceux que nous cherchons, il me tarde à ton retour de savoir si tu as quelque espérance à me donner.

L'ancien soldat secoue négativement la tête, en répondant :

— Non, monsieur le comte, je n'ai rien appris, rien découvert... Oh ! si j'avais eu quelque bonne nouvelle à vous donner... j'aurais crevé mon cheval pour revenir plus vite... et, cependant, ce pauvre Mouton... c'est une bonne bête... ça m'aurait fait de la peine... franchement. Monsieur le comte, je crois qu'il faut maintenant en prendre votre parti... Depuis seize ans que nous cherchons, il n'y a pas en France un village, un hameau, je pourrais presque dire une chaumière dans laquelle nous n'ayons porté nos pas. Ensuite, vous, monsieur, vous avez été en Italie, en Angleterre !... tout cela inutilement ! Vous le voyez, tout espoir est perdu !...

Le comte ne répond rien; mais l'accablement qui se peint sur tous ses traits annonce assez la douleur qu'il

éprouve. Maurice va s'éloigner, lorsque en portant, ses regards sur le parquet, il aperçoit la lettre que son maître a chiffonnée et jetée dans un coin; il la ramasse et la lui présente, en lui disant :

— Monsieur a peut-être besoin de ce papier qui était là à terre?

M. de Rochemart repousse la lettre en s'écriant :

— Non, Maurice, je n'ai pas besoin de cette lettre... de cette épître de monsieur mon neveu... Ah! tu ne sais pas ce qu'elle contient?...

— Ma foi, non, je ne m'en doute guère... seulement, si M. Léoville vous écrit, c'est qu'il n'est donc plus à l'hôtel... Il voyage donc aussi?... Pas pour le même motif que moi sans doute... car vous ne lui avez jamais confié vos... vos histoires d'autrefois...

— Pourquoi aurais-je confié à mon neveu des peines qu'il ne pouvait adoucir?... La connaissance des fautes que j'ai commises étant jeune n'aurait pu que diminuer le respect qu'il me doit... respect... qu'il a méconnu cependant... Oui, Maurice, mon neveu m'a quitté; depuis quinze jours il avait cessé d'habiter dans cet hôtel, et cette lettre que j'ai reçue hier m'a appris qu'il s'était marié... qu'il avait épousé cette fille de rien... cette intrigante qui a si bien su lui tourner la tête qu'elle est arrivée à son but.

— En vérité, mon colonel... non, monsieur le comte... quoi! M. Léoville est marié... et vous n'avez pas été à la noce?...

— Imbécile!... la noce! belle noce!... Il me demande la permission de me présenter sa femme... Je ne le lui permettrai jamais... tout est fini entre nous... je ne le verrai plus!...

— Ah! mon... monsieur le comte, ça sera aussi une grande privation pour vous... car, enfin, c'est un bien joli garçon que M. Léoville, et aimable, gai, spirituel... obli-

geant !... Je vous ai entendu dire cela de lui plus d'une fois.

— C'est possible... mais c'est aussi un étourdi... un entêté. S'amouracher d'une fille de rien !... Il pouvait en faire sa maîtresse, c'était bien suffisant.

— Dame ! c'est qu'il y a des filles de rien qui sont honnêtes et qui ne se donnent pas... à ce prix-là... Puisque monsieur votre neveu a de l'esprit... vous en convenez vous-même, monsieur le comte, il faut que celle qu'il a épousée ait bien des agréments, bien des qualités pour qu'il se soit décidé à en venir là... tout en sachant bien que ça vous mettrait un peu... en colère. Et, avant de me fâcher tout à fait... moi, à votre place, je ne refuserais pas de voir la femme de M. Léoville.

— Je crois, Maurice, que vous vous permettez de me donner des conseils ! s'écrie le comte en frappant du pied avec impatience.

Mais l'ancien troupier, qui était habitué à l'humeur de son maître, ne s'en épouvante pas facilement; et, au bout d'un moment, il murmure à demi-voix :

— Certainement je ne me permets pas de donner des conseils... des avis à mon supérieur, à mon chef ; je dis tout uniment ce que je pense... ce que je crois dans l'intérêt de monsieur, voilà tout... Et, du reste, ce n'est pas la première fois que j'ose dire ma... manière de voir... et peut-être bien... il me semble que si monsieur n'avait pas dédaigné mes paroles... il s'en serait mieux trouvé... lorsque... il y a vingt ans à peu près... un jour qu'il était si furieux... cette belle dame vint pour supplier monsieur de l'entendre... et qu'il refusa aussi... Moi, je disais à mon colonel : « Par grâce, mon colonel, cette dame est là... elle pleure, que c'est à fendre le cœur... d'autant plus que moi je ne peux pas voir pleurer une femme... écoutez-la un petit moment... vous serez toujours fâché après si cela

vous convient, mais, au moins, entendez ce qu'elle a à vous dire... » Mais, bah ! mon colonel m'envoya promener... et depuis, il a été bien fâché de n'avoir pas écouté son bros-seur !

Pendant que Maurice faisait ces réflexions comme s'il se parlait à lui-même, mais de manière cependant à ce que son maître pût l'entendre, la physionomie du comte avait complétement changé : l'expression de la colère avait disparu pour faire place à une tristesse profonde ; sa tête était retombée sur sa poitrine, et quelques larmes, qu'il ne cherchait pas à retenir, s'étaient échappées de ses yeux; puis, enfin, il laisse entendre ces mots :

— Oui, Maurice, oui, tu as raison, j'ai été dur... cruel même... mais le ciel m'en a bien puni !... Funeste jalou-sie !... Ah ! tu ne sais pas ce que c'est, toi ! tu ne sais pas jusqu'à quel point ce sentiment peut égarer, bouleverser tout notre être... Plus on aime, et plus on est blessé en se croyant trahi !... J'adorais madame de Vermont; elle était jeune et belle. A dix-sept ans, ses parents l'avaient obligée à épouser le vieux baron de Vermont, qui aurait pu être son grand-père; au bout de deux années de ce triste hymen, Amélie devenait veuve... C'est alors que je la vis, que je l'aimai et que je parvins à me faire aimer d'elle. Je voulais épouser Amélie ; mais les convenances exigeaient qu'une année au moins s'écoulât entre la mort du vieux baron et un second mariage de sa veuve. Ce temps me paraissait bien long, et, cependant, je ne pouvais plus craindre que celle que j'idolâtrais devînt l'épouse d'un autre. A cette époque, un jeune homme beau, noble, ga-lant, le marquis de Senneval, fut reçu chez madame de Vermont; et il me semblait que l'on ne pouvait venir chez elle que pour lui faire la cour... Ce marquis venait souvent chez la baronne ; ses visites me déplaisaient, je ne le cachai pas à celle que j'avais le droit de regarder

comme ma femme. Mais Amélie se moqua de ma jalousie et ne voulut point la prendre au sérieux; lorsque, enfin, je lui déclarai que si elle continuait de recevoir M. de Senneval, je cesserais, moi, de me croire engagé avec elle, elle hésita, balbutia, et me répondit que mes soupçons l'offensaient; mais que, cependant, elle ferait en sorte de ne plus me donner le moindre sujet de jalousie. Je la quittai plus heureux, et persuadé que ce marquis serait consigné à la porte. Deux jours, après je reviens de Versailles, où j'avais été obligé de passer la journée; mon premier soin, quoiqu'il fût onze heures du soir, est de me rendre chez Amélie... Qui trouvai-je près d'elle?... Le marquis de Senneval, qu'elle m'avait promis de ne plus recevoir... Je fus maître de ma fureur, et, feignant un grand sang-froid, je me retirai sur-le-champ, en témoignant à la baronne mes regrets de l'avoir dérangée... On me rappela... on fit courir après moi... il était trop tard... j'étais déjà loin...

« Je rentrai chez moi la mort dans le cœur... Tu me vis alors, Maurice, et tu fus effrayé de mon désespoir... J'aurais pu provoquer le marquis, le tuer en duel ou me faire tuer par lui... mais mes idées à cet égard ne sont pas celles de bien du monde : j'ai toujours pensé qu'un homme faisait son métier de galant en faisant la cour à une femme, et que si celle-ci l'écoutait et nous trompait, c'était elle et non pas lui qui était coupable... à moins, toutefois, que cet homme n'eût poussé la perfidie jusqu'à se dire notre ami.

« Le lendemain, au point du jour, Amélie se présentait chez moi... C'est alors que je refusai de l'entendre... « Cette dame pleure, me dis-tu... cette dame vous supplie de l'écouter un moment... » Mais je fus inflexible... Mon cœur était trop ulcéré... je me croyais trahi !... Au bout de quelques heures, nous quittâmes Paris... je rejoignis mon régiment... j'obtins d'être envoyé en Afrique... et, là...

pendant quatre ans, au milieu des périls de la guerre, je tâchai d'oublier mon amour... mais je ne le pouvais pas!... Il était trop bien enraciné dans mon cœur... et je ne suis pas de ces hommes qui peuvent changer souvent d'affection. Alors, je fus renvoyé en France. A peine étions-nous de retour qu'une lettre m'est adressée... Je tremblai en reconnaissant l'écriture d'Amélie... Elle m'annonçait qu'au moment de mourir elle voulait me voir, me parler, qu'elle avait à me confier un secret d'où dépendait mon bonheur à venir.

« Amélie était mourante; j'oubliai aussitôt les torts dont je la croyais coupable envers moi ; je courus près d'elle... En effet, cette femme encore si jeune, si belle, n'avait plus que peu de temps à vivre... Elle était atteinte de cette maladie cruelle... que la Faculté n'a pas encore trouvé moyen de guérir... sa poitrine était attaquée... mais, contrairement aux autres malades, elle se sentait mourir; en me voyant, elle me tendit la main et me dit :

« — Je vous pardonne, quoique vous m'ayez fait bien du mal!... Je n'ai jamais cessé un moment de vous être fidèle. Le marquis de Senneval venait chez moi pour ma sœur, qu'il adorait, et que nos parents lui refusaient; j'étais la confidente de leurs amours, et, grâce à moi, ils pouvaient s'écrire... Aujourd'hui, enfin, M. de Senneval est l'époux de ma sœur. »

« En apprenant combien j'avais été injuste, je tombai aux genoux d'Amélie... je voulais mourir avec elle!... — « Non, me dit-elle, vous ne pouvez pas mourir... vous ne devez pas me suivre dans la tombe... Que deviendrait alors notre fille ?... notre petite Eglantine n'aurait plus de protecteur !... » En entendant ces paroles, je devins si heureux, que j'oubliai un moment la situation d'Amélie.

« — Quoi ! m'écriai-je... j'ai un enfant ?...

« — Oui, me dit-elle ; j'allais vous apprendre que je portais dans mon sein un gage de votre amour, lorsque cette scène fatale arriva, et vous partîtes brusquement... J'aurais pu vous faire part de cet événement... mais vous m'aviez cruellement offensée, et je ne voulais vous apprendre que vous aviez une fille qu'en vous forçant à reconnaître mon innocence.

« — Et cette enfant ? » dis-je en regardant autour de moi.

« — Hélas ! je n'étais pas votre femme, dit Amélie, les convenances ne me permettaient pas d'avouer que j'étais mère, et je n'ai pu garder ma fille avec moi. Mais ma petite Eglantine est chez une brave femme qui l'a nourrie, dans un joli village aux environs de Tours : sa nourrice est une paysanne qui jouit d'une certaine aisance, et c'est plutôt par amour pour l'enfant que par intérêt qu'elle a consenti à continuer de le garder jusqu'à présent. Tous les ans, je vais passer quelques semaines près de ma fille... elle est belle et bonne, elle vous consolera de la perte de sa mère !... Vous irez au Ligneul, auprès de Tours, vous demanderez la veuve Bouginier... c'est le nom de cette brave femme qui a nourri ma fille... vous lui montrerez ce portrait... c'est le vôtre, mon ami... que vous m'aviez donné dans les commencements de notre liaison. La nourrice le connaît, je le lui ai montré plusieurs fois en lui disant : « Si je ne pouvais moi-même venir chercher ma fille, vous ne la remettriez qu'à la personne qui vous présenterait ce portrait... » Hélas ! je pressentais déjà que je ne verrais pas longtemps cette chère enfant... »

« Je voulus rassurer, consoler Amélie ; je voulus faire renaître l'espérance dans son cœur, et voir les plus fameux médecins pour leur demander la vie de cette femme qui m'était si chère, et envers laquelle j'avais été si injuste !... Je lui disais que ce ne serait pas assez de toute mon exis-

tence pour réparer mes torts... mais elle me souriait en me répétant qu'elle me pardonnait, en me recommandant de rendre ma fille heureuse... et puis... deux jours après... tout était fini... Amélie ne pouvait plus me sourire!...

Le comte est obligé de s'arrêter, car ce souvenir le suffoque, et Maurice, en voyant la profonde douleur de son maître, se repent amèrement d'avoir rappelé à sa mémoire les événements passés, et s'écrie :

— Enfin, mon colonel... c'est fini... que voulez-vous !... Ce qui est passé .. est passé... on ne peut pas revenir là-dessus... et si vous avez eu tort... vous vous en êtes assez repenti depuis... vous avez eu assez de chagrin !...

— Ah ! si du moins j'avais eu ma fille... cette chère enfant m'aurait rendu des jours heureux !... Mais c'est en cela que le destin s'est montré impitoyable pour moi !... Il semble qu'en me privant de mon enfant, il ait voulu sur-le-champ me punir de mon injustice envers sa mère...

— C'est pas le destin, mon colonel... c'est ce gredin, le fils de cette nourrice, qui a eu l'idée de disparaître en emmenant la petite !...

— Mais pour quel motif?... J'arrive au village de Ligneul, je m'informe de madame Bouginier, et l'on me répond : « La veuve Bouginier est morte depuis trois semaines. — Eh bien ! dis-je, qui prend soin de l'enfant qu'on lui avait confié?... où est-il? » Alors on m'apprend que la paysanne avait un fils qu'elle avait fait élever à la ville, voulant en faire ce que les gens de la campagne appellent *un monsieur*, et, pour lui, elle avait fait déjà les plus grands sacrifices. Mais il paraît que ce fils était un fort mauvais sujet qui avait très-mal répondu à la tendresse de sa mère, et ne venait la voir que pour lui demander de l'argent, dont il avait sans cesse besoin. En apprenant la mort de la brave femme, il était accouru au village, s'était hâté de vendre à vil prix la maison et les

terrains que lui avait laissés sa mère, puis il était parti en emmenant avec lui la petite Églantine, qui alors avait à peine quatre ans. Cet homme me réduisait au désespoir... Parti ! sans dire où il allait, sans laisser aucun renseignement pour que l'on pût le retrouver... et il me volait ma fille !... J'eus d'abord l'espoir qu'il savait le nom, l'adresse de la baronne de Vermont, qu'il ramènerait l'enfant à Paris... mais non... on n'eut aucune nouvelle... on n'entendit plus parler de ce Bouginier !

— Et Dieu sait, mon colonel, si nous l'avons cherché depuis ! Si nous avons fouillé les villes, les villages, les hameaux !... demandant partout un homme qui avait vingt-sept ans au plus, lorsqu'il disparut avec l'enfant, qui en avait quatre alors...

— Oui... pendant plusieurs années, nous n'avons pas discontinué nos recherches... et toujours sans succès !...

— De temps à autre, je recommence encore pour vous faire plaisir... mais je ne suis pas plus heureux !...

— Ma fille aurait maintenant vingt ans et demi...

— L'homme n'est pas vieux... quarante-trois ans environ...

— Mais existe-t-elle encore ?... et, si elle existe, quel est son sort ?... Peut-être les privations, la misère... lorsque son père a deux cent mille francs de rentes... et personne à qui laisser cette fortune !...

— Oh ! personne, mon colonel... c'est-à-dire...

— Allons, tais-toi... tu sais bien aussi que je t'ai défendu de m'appeler ton colonel, parce que je voudrais effacer de ma mémoire tout souvenir du passé... Je sais que c'est impossible... mais, enfin, j'y essaye quelquefois... et toi, tu te plais à m'en faire souvenir...

— Ah ! mon colo... monsieur le comte... c'est sans le faire exprès si ça m'échappe !...

— J'étais déjà colonel quand Amélie m'aimait... quand

je me croyais au moment de l'épouser... Ah ! fatale jalousie !

Le comte rentre brusquement dans sa chambre à coucher, d'où il ne sort plus de la journée, et Maurice se dit :

— Maintenant que son neveu n'habite plus ici, mon colonel sera encore plus triste ; car, tout en le grondant souvent, je sais bien, moi, qu'il l'aimait comme son fils... Mais, bah !... il ne lui gardera pas rancune !...

Six jours après cette conversation, Maurice se présente devant son maître, en lui disant :

— Il y a là Charlot, le domestique de M. le vicomte Léoville, qui demande à parler à monsieur...

— Le domestique de mon neveu ?... Que me veut-il ?

— Dame ! je n'en sais rien, moi, monsieur...

— Eh bien !... voyons... qu'il entre ! ..

Le valet de chambre de Léoville entre en saluant respectueusement M. de Rochemart, qui lui dit brusquement :

— Qu'y a-t-il ? que me voulez-vous ?

— Monsieur le vicomte, mon maître, fait demander à monsieur son oncle s'il veut bien le recevoir aujourd'hui, lui et madame la vicomtesse ?

— Ni aujourd'hui, ni un autre jour ! s'écrie le comte avec colère. Depuis que votre maître s'est marié contre ma volonté, il doit bien savoir que toutes relations sont finies entre nous !... Dites-le-lui, en lui annonçant que je ne changerai jamais de résolution.

Le domestique s'incline et se retire en silence, tandis que, dans son coin, Maurice serre ses poings de dépit, en se disant :

— Fichu caractère !... Ça le rend malheureux ! mais, c'est égal, il ne cédera pas !

XLIX

Trop parler nuit.

Léoville avait loué un charmant petit hôtel dans le quartier des Champs-Élysées ; il avait monté sa maison sans faste, mais avec tout ce qui en fait le charme intérieur : il avait acheté un joli coupé et un seul cheval ; il avait fait décorer ses appartements avec goût ; l'or n'éblouissait pas la vue, mais elle se reposait agréablement sur des fleurs et du feuillage. Puis, quand tout cela avait été prêt, il avait conduit là celle qu'il venait d'épouser, et lui disant :

— Chère Camille, vous voilà chez vous... Je tâcherai que ce séjour vous plaise, en mettant mon bonheur à satisfaire tous vos désirs.

La jeune femme avait regardé son mari, et ses yeux exprimaient si bien son amour, qu'il ne demandait pas d'autre réponse. Mais Camille avait besoin d'épancher son âme :

— Mon ami, dit-elle à Léoville, je n'ai pas besoin de vous dire que vous seul suffiriez à mon bonheur... et qu'avec vous, la fortune nous fût-elle contraire, je me trouverai toujours la plus heureuse des femmes, tant que vos sentiments pour moi seront les mêmes. Mais votre oncle, le comte de Rochemart, est bien loin de me voir avec bienveillance !... Notre union vous a brouillé avec lui... N'essayerez-vous point d'apaiser sa colère ?... Vous me direz ce qu'il faut faire pour cela... rien ne me coûtera pour parvenir à le réconcilier avec vous.

— La colère de mon oncle se calmera ! avait répondu

Léoville. Il est sévère... un peu brusque parfois, mais, au fond, il n'est pas méchant, et je suis tenté de croire que son humeur grondeuse n'est que la suite de violents chagrins qui ont affligé sa jeunesse... et qu'il ne m'a jamais confiés...

— Quoi ! jamais il ne vous a fait part de ses peines ?...

— Non... Oh ! il n'est pas expansif... et si, comme je le crois, Maurice en sait plus que moi, c'est, qu'étant déjà fort jeune attaché à mon oncle, celui-ci a dû nécessairement se servir de lui en mainte occasion. Dans quelques jours, ma chère Camille, je te présenterai à mon oncle, et, en te voyant, je suis certain que ses préventions cesseront.

Quelques jours s'étaient écoulés, et nous savons comment le comte de Rochemart avait reçu le messager de son neveu.

La réponse du colonel avait vivement froissé Léoville, et il avait dit à sa femme :

— Oublions mon oncle, ma chère amie ; désormais, nous ne lui ferons plus aucune avance ; car, s'il était de mon devoir de tenter de reconquérir son amitié, il est aussi de ma dignité de ne point la mendier.

Camille avait soupiré ; elle était attristée de causer cette rupture entre son mari et son oncle. Léoville s'empresse de lui dire :

— Console-toi, ma chère amie ; si M. de Rochemart nous repousse, il y a encore des cœurs qui nous aiment, il y a encore des personnes qui te pardonneront d'être ma femme... de ce nombre est celle à qui j'ai écrit hier en l'engageant à venir nous voir... et, tiens, elle ne se fait pas attendre, celle-là, car je l'aperçois qui entre dans la cour de l'hôtel...

— Qui donc, mon ami ?

Léoville ne répond rien ; mais bientôt un domestique

ouvre la porte du salon, et, avant qu'on l'ait annoncé, Sincère est déjà dans l'appartement.

— Sincère ! dit Camille en tendant sa main au jeune apprenti. Mais celui-ci semble ébloui par la richesse du logement, par l'élégance qui l'entoure, par la toilette charmante de la jeune vicomtesse, et il s'arrête en balbutiant :

— Camille... madame... Mon Dieu ! comment faut-il dire?... Tout ici est si beau!... Et puis vous aussi... Il me semble que je rêve !...

— Il faut dire : votre amie, comme autrefois...

— Mon amie ! Vraiment... vous êtes toujours mon amie?... Et vous êtes madame la vicomtesse de Rochemart ?...

— Sans doute, dit Léoville en souriant. Est-ce que vous en êtes fâché ? Est-ce que vous ne voulez pas être aussi mon ami, à moi ?

— Oh ! si... Et à présent que je la vois si heureuse... je vous pardonne !

— Ah ! vous me pardonnez !... Et quoi donc, s'il vous plaît?... Qu'avais-je fait pour encourir votre blâme ?...

— Ce que vous aviez fait ?... Mais vous l'aimiez... et il me semblait d'abord qu'il n'y avait que moi qui devais l'aimer... que les autres n'en avaient pas le droit... qu'ils voulaient me voler son affection!... Ah ! excusez-moi, j'étais un enfant... je ne réfléchissais pas... Oh ! mais, maintenant, j'ai de la raison... et puisque vous avez fait le bonheur de Camille... de mon amie... je ne vous en veux plus, au contraire... Si vous le voulez bien, je serai aussi votre ami, à vous...

Léoville tend sa main à Sincère, en lui disant :

— Oui, certes, je le veux... car vous êtes un brave garçon que j'estime, que j'aime déjà... parce qu'il était tout dévoué à ma chère Camille, et que cette affection est

trop franche pour craindre jamais de se montrer au grand jour.

Sincère presse avec effusion la main qu'on lui offre, puis il court dans le salon, regarde les meubles, les tableaux, et s'écrie :

— Oh ! que c'est élégant ici !... Oh ! les beaux tableaux !... J'en ferai comme ça quand j'aurai du talent... et mon maître m'a dit que j'en aurais... parce que je fais de grands progrès.

— Tant mieux, mon cher Sincère ! Maintenant, parlez-moi de votre grand'maman, cette bonne madame Monclair...

— Elle se porte bien... Je lui ai dit que je venais vous voir... que vous étiez vicomtesse !... Elle en est enchantée...

— Oh ! j'irai aussi la voir... Tu le veux bien, n'est-ce pas, mon ami, que j'aille voir ceux qui m'ont témoigné tant d'amitié?

— Si je le veux ? répond Léoville en baisant la main de sa femme, tous tes amis ne sont-ils pas les miens ; je t'accompagnerai même chez cette bonne madame Monclair, qui me connaît déjà un peu, et a paru touchée de ma douleur la dernière fois que j'allai lui demander si elle savait ce que tu étais devenue.

— Mais, à propos, dit Sincère en s'adressant à Léoville, comment êtes-vous parvenu à la retrouver, vous, ma bonne amie ?

— Ceci est un mystère que je n'ai pas encore pénétré... Un avis anonyme m'a appris en quel endroit Camille était cachée... Ah ! quel que soit l'auteur de cet écrit, je le bénis, car je lui dois mon bonheur.

— Et vous avez enfin su vaincre les craintes de ma bonne amie... au sujet de... de... vous savez bien ?

— J'ai retrouvé du calme... j'ai senti se dissiper mes remords, dit Camille, depuis que j'ai reçu une lettre de mon père... qui me dit qu'il se repent de sa conduite

passée, et m'annonce son départ pour l'Amérique, où il veut, à force de travail, faire oublier ses torts et réparer le mal qu'il a fait.

Sincère écoute d'un air surpris, puis répond :

— Ah ! votre père vous a écrit qu'il partait pour l'Amérique ?

— Oui, et, probablement, je n'entendrai plus parler de lui.

— Ah !... Et y a-t-il longtemps qu'il vous a écrit cela ?

— Mais, je n'avais pas encore revu Léoville... il y a un mois à peu près...

— Un mois... et il vous marquait... qu'il partait ?...

— Sur-le-champ... Qu'il chargeait un ami de tâcher de me retrouver pour me porter sa lettre, qui avait déjà quinze jours de date...

— Eh bien !... votre père vous a menti !...

Camille pâlit et balbutie d'une voix tremblante :

— Mon Dieu !... qui vous fait penser cela, Sincère ?

Le jeune apprenti ne remarque pas les signes que Léoville lui fait derrière sa femme, et répond, avec sa franchise habituelle :

— Mais, parce que depuis ce temps j'ai vu M. Saint-Croisy à Paris... Oh ! je le connais bien à présent... Il a beau se déguiser, laisser pousser sa barbe... il ne peut changer ses yeux, son regard, tout le reste... et il a un regard... qui me donne le frisson chaque fois que je le rencontre : Ce n'est pas de peur cependant... oh ! non... je n'ai pas peur de lui... car je voudrais... je ne saurais vous dire... mais je déteste cet homme-là !...

— Vous avez rencontré mon père à Paris depuis que j'ai reçu cette lettre, Sincère ?... Vous en êtes bien sûr ?...

— Oui, très-sûr... Je voulais savoir où il loge... mais une circonstance m'a fait perdre ses traces... Enfin, pas plus tard que tout à l'heure, en venant ici, je suis cer-

tain de l'avoir aperçu qui rôdait à l'entrée des Champs-Élysées... Mais j'étais si pressé... si heureux en pensant que j'allais vous revoir, ma bonne amie, que, cette fois, je ne me suis pas arrêté pour regarder de quel côté il portait ses pas.

Camille regarde tristement son mari en murmurant :

— Ah ! mon ami... s'il était vrai ?...

— Eh bien ! dit Léoville, ne vas-tu pas t'affliger, t'inquiéter d'avance ?... Et, lors même que ton père serait encore à Paris, qu'est-ce que cela doit te faire ? Tu es ma femme maintenant... oh ! tu m'appartiens ! Et je te jure que tous les pères du monde ne parviendraient pas à t'arracher de mes bras. Mais, d'ailleurs, tu m'as dit que plusieurs fois M. Saint-Croisy t'avait répété qu'il te laissait entièrement maîtresse de tes actions... Il ne trouvera donc pas mauvais, je le pense, que tu sois devenue vicomtesse de Rochemart. Et, maintenant, nous avons bien de la bonté de nous occuper d'une chose qui n'est nullement prouvée... Car je crois, moi, que Sincère s'est trompé.

— Non... non ! je ne me suis pas trompé !...

— Vous dites, Sincère, que mon père était déguisé... Comment donc était-il mis ?

— Il avait une blouse bleue, un pantalon de velours olive, de gros souliers, et sur sa tête une casquette dont la visière lui ombrageait les yeux...

— Mais c'est le portrait d'un ouvrier, cela !... Ce n'est jamais ainsi que tu m'as dépeint ton père, chère Camille !...

— En effet, mon ami, je ne l'ai jamais vu vêtu de la sorte... La dernière fois qu'il vint aux Prés-Saint-Gervais, il était fort élégant...

— Décidément, notre ami Sincère a fait erreur... il a été le jouet de quelque ressemblance.

— Non, encore une fois, non !...

— Lui avez-vous parlé à cet homme ?

— Oui, dans un café où je suis entré après lui...

— Que lui avez-vous dit ?

— Il m'a demandé d'abord pourquoi je le suivais, ce qui paraissait le contrarier beaucoup.

— Personne n'aime à être suivi.

— Pourquoi donc, quand on ne fait pas de mal ? On peut bien me suivre tant qu'on voudra, moi, ça ne me fâchera pas.

— Ensuite ?...

— Ensuite, je lui ai demandé s'il n'était pas M. de Saint-Croisy...

— Et il vous a répondu ?

— Naturellement, il m'a répondu que non... Quand on se déguise, ce n'est pas pour se nommer ! Mais il m'a demandé à mon tour ce que je voulais à cette personne...

« — Que vous importe, lui ai-je dit, du moment que ce n'est pas vous. » Alors, je suis sorti du café... mais je me suis mis en embuscade, je l'ai attendu... suivi de nouveau... Le soir, il avait donné rendez-vous à quelqu'un sur les bords du canal. Ma bonne amie, dans les connaissances de votre père, vous rappelez-vous un certain Harzmann, ciseleur ?...

— Non... Mais j'ai si peu habité avec mon père, excepté à Vienne ! Là, il venait chez nous beaucoup d'hommes, mais je n'en ai remarqué aucun, et il me serait impossible de me rappeler leur nom... Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que c'est avec cet Harzmann que votre père avait un rendez-vous devant le canal... Cet Harzmann, en le quittant, parlait tout haut... et disait des choses si singulières... que je l'ai suivi jusqu'à sa demeure...

— Ah çà ! mon petit Sincère, vous suivez donc tout le monde ?

– Oh ! monsieur, il ne faut pas m'en vouloir... c'était

comme malgré moi!... Il me semblait que j'y étais forcé...

— Et que disait-il, celui-là, en parlant tout haut?

— Il disait... Mais je ne sais plus... je ne me rappelle pas... c'étaient des phrases vagues... qui n'avaient aucun sens.

— Tiens, ma chère Camille, je crois que décidément Sincère se moque un peu de nous... qu'il nous fait des histoires d'atelier...

— Ah! monsieur Léoville!... pouvez-vous penser?...

— Mais une autre fois, mon ami, choisissez mieux vos sujets; celui-ci attriste Camille, c'est assez nous y arrêter.

— Je vais vous quitter, dit Sincère; il y a beaucoup d'ouvrage à l'atelier, et je veux continuer de contenter M. Delcour. Adieu, ma bonne amie!... Je vous ai vue... vous êtes heureuse, je suis content!

— Mais vous reviendrez nous voir, Sincère, vous nous le promettez?

— Oh! soyez tranquille, ma bonne amie, dès que j'aurai un petit moment de libre, j'accourrai vous dire bonjour... Adieu, monsieur Léoville...

— Adieu, Sincère... Mais je descends avec vous... je vais m'assurer si l'on a soin de mon cheval.

Le vicomte était bien aise de se trouver un moment seul avec le jeune apprenti, auquel il dit alors :

— Sincère, il faut que je vous gronde.

— Pourquoi donc, monsieur?

— Comment! Vous aimez Camille, votre plus cher désir est de la savoir heureuse, n'est-ce pas?

— Oh! oui, monsieur...

— Et vous venez lui dire que son père est à Paris, que vous l'avez vu... lorsque l'espoir qu'il avait pour jamais quitté la France lui avait seul rendu le calme, le repos!... N'avez-vous pas, tout à l'heure, remarqué son trouble, sa

pâleur, quand vous lui avez dit que M. de Saint-Croisy était encore à Paris ?...

— Mais, mon Dieu... je croyais... Et, enfin, puisque c'est la vérité... je ne sais pas mentir, moi !...

— Mon ami, quand un mensonge peut rendre le repos, le bonheur à quelqu'un, croyez-vous que ce soit une faute de cacher la vérité?... Pauvre Camille !... elle était heureuse... et vous venez de jeter l'inquiétude dans son âme !...

— Ah ! pardon, monsieur Léoville, pardon !... Je comprends que j'ai eu tort... cela ne m'arrivera plus... Vous êtes fâché contre moi ?

— Non, mon ami, mais vous me promettez de ne plus recommencer ?...

— Je vous le promets. Mais, voyez-vous, j'avais dit cela pour qu'on se tînt sur ses gardes... car il a l'air d'un scélérat, ce Saint-Croisy... Vous ne le connaissez pas ?

— Non, je ne l'ai jamais vu...

— Oh ! il a un regard !... Je suis bien sûr qu'il fera quelque tour à sa fille... vous verrez.

— Je ne le crains pas... En tout cas, soyez assuré que je veille sur ma femme !...

— Et si vous saviez les paroles que j'ai entendu dire à son ami... à ce Harzmann ; je n'ai pas voulu les répéter à votre femme... mais cela ferait présumer que ces deux hommes ont commis ensemble quelque crime...

— Allons, mon pauvre Sincère, vous avez mal entendu !...

— Oh ! non, j'ai de bonnes oreilles !...

— N'importe !... on peut se tromper sur le sens des mots que l'on entend.

— Veillez bien ! veillez bien !... C'est ce Saint-Croisy que j'ai vu à l'entrée des Champs-Élysées... C'est tout près d'ici... et peut-être connaît-il déjà votre demeure !...

Mais, mon Dieu ! je bavarde. Adieu, monsieur Léoville, mon ami.

— Au revoir, mon petit Sincère !

L

Les propos. — La veuve Coloquinte.

Il y a un mois que le bel Endymion Dufourré est allé se renfermer dans l'hôtel Pothery ; il n'a pas voulu mettre le pied dehors pendant tout ce temps. Résolu à tout endurer plutôt que de s'exposer à rencontrer le jeune homme qui lui a jeté du punch au visage, Endymion a supporté avec résignation tous les désagréments de l'hôtel Pothery : la cuisine de Rose-d'Amour, qui, à défaut de cuissard de loup, leur faisait souvent manger des choses dont on tremblerait de connaître l'origine ; les sarcasmes du major Piquevert, qui trouve toujours moyen de lancer des pierres dans les suppléants du gandin ; les bavardages de la maîtresse de la maison ; les regards sentimentals de mademoiselle Éolinde ; le télescope de M. Lentille ; les questions de madame Belloie, qui entend toujours de travers ; les calculs de M. Grandbec sur les moyens à employer pour ne pas payer d'impositions ; le domino de M. Pothery, et enfin, ce qu'il y avait de plus difficile à supporter... la lecture des tableaux du *Mont Vésuve*, par Étienne Vincent, qui, toutes les semaines, changeait le dénoûment de son drame... Il est vrai que, pour prix de la complaisance d'Endymion, il avait consenti à faire de nouveau sa statuette ou plutôt sa statue, Endymion ayant exigé qu'elle eût cette fois trois pieds de hauteur, parce qu'il avait promis à madame Pothery de lui en faire présent ; cette dame ayant l'intention de la placer

dans son jardin sur un piédestal, et demandant continuellement à tout le monde où elle ferait bien de mettre la statue de ce monsieur.

Mais Jolibeau s'ennuyait beaucoup dans la maison des Prés-Saint-Gervais; Dufourré le grondait lorsqu'il se mettait seulement à la porte; ce qui n'empêchait pas le ci-devant figurant de s'y mettre souvent, et même d'aller se promener dans le village lorsqu'il présumait que son maître n'aurait pas besoin de lui. On était au mois d'octobre, la saison était belle; cependant, la campagne commençait à devenir peu fréquentée, et les dimanches même amenaient beaucoup moins de visiteurs à l'hôtel Pothery. La conduite singulière du beau monsieur de Paris qui était venu se confiner aux Prés-Saint-Gervais, et ne sortait jamais de sa retraite, commençait à paraître singulière à d'autres qu'à Jolibeau.

Le major ne manquait pas de dire :

— Depuis que M. Dufourré est venu reprendre un logement ici... et lorsque la belle saison est déjà avancée, il n'a pas mis le pied dehors... ses promenades se bornent au jardin. Quand on lui propose d'aller faire un tour dans les environs, il trouve toujours quelque prétexte pour refuser; il a dit être venu ici pour sa santé... il se porte très-bien... je l'ai observé au dîner, il mange et boit et ne se refuse rien... il est encore engraissé... c'est bien singulier! Un jeune élégant de Paris... riche à ce qu'on prétend... venir se cloîtrer ici... en compagnie de madame Belloie et autres dames *ejusdem farinæ!*... Encore s'il faisait la cour à ma nièce Éolinde, s'il en était amoureux... je comprendrais sa conduite; mais il n'a pas l'air de songer à ma nièce Éolinde, malheureusement! Tout cela n'est pas naturel; il y a quelque mystère là-dessous... Ce monsieur se cache... mais pourquoi se cache-t-il?... Voilà ce qu'il faudrait savoir... S'il a de la fortune, comme tout semble l'annoncer,

ce n'est pas de ses créanciers qu'il a peur... il y a autre chose!... Ce gaillard-là, avec son air de n'y pas toucher, a peut-être commis quelque gros crime... il est peut-être digne de figurer dans les *Mystères de Paris*... Diable! sa société peut devenir très-compromettante!...

M. Piquevert ne manque pas de faire part de ses idées aux autres locataires, et comme, généralement, on croit plutôt le mal que le bien, ce qui, du reste, ne fait pas honneur à l'humanité, chacun accueille les soupçons du major et ne se fait pas faute d'y ajouter quelque chose. On se met à observer Endymion, à commenter ses moindres paroles, ses actions les plus frivoles. Madame Pothery, qui n'est jamais en arrière quand il s'agit de faire des conjectures, dit elle-même :

— J'ai remarqué M. Dufourré ce matin, lorsqu'on a apporté le journal : il s'est jeté dessus avec une espèce de frénésie... puis il a tout de suite regardé aux nouvelles de Paris. C'est là que l'on met les assassinats, les crimes que l'on vient de découvrir...

— Ce chapitre-là l'intéresse beaucoup apparemment...

— Ah! major, s'il était vrai...

— Là, franchement, s'il ne se cachait pas, resterait-il depuis un mois sans bouger de votre maison? Ce qui m'a paru bien singulier, c'est l'heure à laquelle il est arrivé ici... à peine sept heures du matin!... Il était donc parti de Paris à six; ce n'est pas l'heure où l'on se rend à la campagne, c'est celle où l'on se sauve.

— C'est vrai! Votre réflexion est foudroyante!

— Il y a deux jours, quand la société a été faire une promenade jusqu'à Romainville, il a refusé d'en être, sous prétexte d'une douleur au talon, et il n'a point boité de la journée!

— Il a consigné aussi son domestique Jolibeau, qui ne cesse de dire que la conduite de son maître est bien extraordinaire, dit M. Grandbec d'un air important.

— Hier au soir, en jouant aux dominos avec Pothery, il était bien troublé! Il mettait du six sur du quatre?...

— Vous souvenez-vous de quoi on parlait en ce moment?

— Attendez... je crois qu'on parlait de *Lacenaire*, de ce fameux criminel qui tuait le monde comme des mouches.

— Vraiment! Cela devient inquiétant.

— Et l'autre soir, quand on a sonné à la porte, il s'est écrié : « Si c'est moi que l'on demande, je n'y suis pas, je ne loge pas ici, vous ne m'avez pas vu!... »

— Voilà qui est assez concluant.

Disons, à la louange d'Etienne, qu'il ne faisait point sa partie dans tous ces cancans; son drame l'intéressait beaucoup plus que tout cela.

Un matin, c'est le major qui reçoit le journal; Endymion et la plupart des locataires étaient déjà descendus au salon commun : tout à coup, M. Piquevert s'interrompt dans sa lecture, en s'écriant :

— Diable! voilà encore un crime affreux que l'on vient seulement de découvrir et qui a été commis il y a plus d'un mois, à ce qu'on présume...

— Oh! lisez-nous donc cela, major.

— Volontiers... d'autant plus que cela peut nous intéresser beaucoup.

En disant cela, le major jetait des regards significatifs sur la société, excepté sur Dufourré, qui dit :

— Oh! les crimes! je ne trouve pas cela bien amusant, moi... d'autant plus qu'ils se ressemblent presque tous... des gens qui tuent pour voler!

— Pas celui-ci, monsieur... Il offre des circonstances toutes particulières; écoutez :

« On a découvert, dans un champ de betteraves de la plaine de Montrouge, le cadavre d'une femme qui paraît avoir séjourné là depuis un mois au moins. Grâce aux bette-

raves qui l'ont conservé, ce cadavre a été reconnu pour être celui de la veuve Coloquinte, qui était âgée de soixante-dix ans et avait un nez d'argent. L'assassin, après lui avoir fait subir le dernier des outrages, a pris la fuite en lui laissant son nez. »

— Voilà un bien grand scélérat ! s'écrie madame Pothery.

— Et un homme bien courageux ! dit Endymion en souriant.

– Comment l'entendez-vous, monsieur? dit le major.

— Il n'y a pas deux manières de l'entendre : outrager une femme de soixante-dix ans, et qui a un nez d'argent... ceci me semble fabuleux... cela est au-dessus des travaux d'Hercule !

— Qu'est-ce qu'il a fait, ce criminel? dit madame Belloie ; il a mangé une coloquinte? Mais on dit que c'est très-amer.

— Il a fait bien plus, madame, il l'a outragée...

— Outragée ! Qu'est-ce que cette coloquinte lui avait donc fait ?

— Elle avait un nez d'argent, madame.

— Comment un nez !... Mais je ne comprends plus du tout.

— Attendez ! attendez ! s'écrie le major. Ce n'est pas tout... il y a un alinéa, toujours sur ce sujet...

— Nous écoutons, major.

« Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que l'on a trouvé un gant chamois à côté de la victime, auquel il ne manque que le pouce. On est sur les traces de l'assassin, que l'on suppose être un homme du très-grand monde, qui avait une passion effrénée pour les nez d'argent. On a tout lieu de croire qu'il est caché dans les environs de Paris. Malheur à lui si on le découvre... pour le prendre on emploiera jusqu'à du canon, si cela est nécessaire. »

— Du canon! du canon! s'écrie madame Pothery, on ferait donc le siége de la maison dans laquelle il se serait réfugié?

— Assurément!... Ce ne serait pas la première fois que, pour se saisir d'un coupable, on démolirait ou brûlerait sa retraite...

— Vous me faites frémir, major.

— Mais pourquoi cette coloquinte avait-elle un nez? crie madame Belloie en s'adressant à tous ceux qui sont près d'elle.

— Voilà une histoire qui me fait l'effet d'être un fameux canard! dit Endymion, qui ne remarque pas la façon singulière dont on le regarde.

— Un canard, monsieur!... Et pourquoi supposez-vous que c'est un canard? dit madame Pothery d'un ton fort sec.

— Parce qu'elle n'a pas le sens commun!

— Mon journal ne ment jamais.

— Diable! il est donc le seul, alors... Mais, à propos, madame Pothery, j'avais prié Rose-d'Amour de me faire une petite salade de chicorée verte : c'est très-bon pour le sang; elle l'a oublié hier. Voudrez-vous bien le lui rappeler aujourd'hui?

La maîtresse de la maison prend un air de hauteur en répondant :

— Monsieur, ma cuisinière fait les salades que je lui commande...

— C'est justement pour cela que je vous dis de lui commander celle-là!

— Monsieur, tout le monde n'aime pas la chicorée verte... c'est fort amer. Or, comme je ne puis pas faire une salade particulière pour chaque convive, cela occuperait trop mon cordon-bleu, vous voudrez bien de la salade que l'on servira : du pissenlit et des mâches, et peut-être du céleri, s'il n'est pas hors de prix.

— Je croyais, madame, en vous disant que la chicorée verte m'est recommandée par la Faculté, que cela suffirait pour que vous vous empressassiez de m'en faire manger...

— Que je m'empressasse ! Mais, d'abord, monsieur, il faudrait que je crusse à votre maladie, et rien en vous n'indique un homme malade... Vous êtes gros, rougeaud, vous avez encore pris du ventre !...

— Vous ne savez ce que vous dites, madame! Mon ventre n'a pas augmenté, au contraire... et, d'ailleurs, cela ne vous regarde pas.

— Monsieur, vous me répondez d'une façon inconvenante !

— C'est vous qui êtes inconvenante. Me dire que mon ventre augmente !... Portez donc des lunettes, madame !

— J'en porterai si cela me convient, monsieur ; après tout, il vaut mieux porter des lunettes que de faux mollets, de faux toupets, et une foule d'autres postiches !

Endymion se lève furieux, en s'écriant :

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, madame ; mais, à dater d'aujourd'hui, je ne dîne plus à votre table !

— Comme il vous plaira, monsieur ! A votre aise, ne vous gênez pas !

Dufourré a quitté le salon fort en colère.

— Vous avez peut-être été un peu trop vive, dit le major à madame Pothery ; il s'éloigne colère comme un dindon !

— Tant mieux ! c'est ce que je voulais ; car, voyez-vous, je suis persuadée maintenant que c'est l'assassin de la veuve Coloquinte... j'ai presque une preuve !

— En vérité !... Quoi donc ?...

— Je me rappelle fort bien maintenant que quand il est arrivé en voiture pour se cacher ici... et il était à peine sept heures du matin... elles n'étaient pas sonnées... ce monsieur était si troublé, avait un air si inquiet, si effaré, que j'en fus frappée ; mais, ce qui surtout me frappa, c'est

qu'il n'avait qu'un gant, un seul gant chamois à la main droite.

— Chamois! Vous êtes certaine qu'il était de cette couleur?

— Très-certaine, et celui qu'on a trouvé près de cette malheureuse femme outragée, n'est-il pas chamois aussi?

— En effet, tout cela coïncide!

— Comment! nous allons manger du chamois? dit madame Belloie. Est-ce que c'est bon? Et le nez d'argent, qu'en a-t-on fait?

— Laissez-nous donc un peu tranquilles, madame Belloie! s'écrie madame Pothery. Oui, tout me prouve à moi que ce beau monsieur qui se tient ici depuis un mois sans oser mettre le pied dehors, est le criminel que l'on cherche; et comme je n'ai pas du tout envie que, pour le prendre, on fasse canonner ma maison...

— Oh! ceci est fort rare.

— Enfin, je ne veux même pas que la force armée entre chez moi pour arrêter un criminel; ce sont toujours des scènes fort désagréables et qui font du tort à un hôtel garni; d'après cela, je vais faire en sorte que ce monsieur déguerpisse d'ici très-promptement...

— Prenez garde, madame Pothery, car si vous étiez dans l'erreur...

— Je ne me trompe jamais!... D'ailleurs, j'ai mon moyen... Je vais aller trouver son valet Jolibeau; je ne le crois pas complice de son maître, car il ne fait que dire qu'il ne comprend rien à la conduite de celui-ci...

— Mais si ce monsieur part, et sa statue dont il voulait vous faire présent!...

— Est-ce que je veux avoir chez moi le simulacre d'un homme qui commet de telles horreurs?... Non, non; d'ailleurs, elle n'est pas achevée : en changeant seulement la tête, le cou et les pieds, mon petit ami Vincent en fera

la statue de Pothery... Tiens, c'est une heureuse idée; et je la placerai devant le joli pavillon, il y a une place à gauche...

— Au fait, il aura l'air d'en être le gardien.

Madame Pothery ne tarde pas à rencontrer Jolibeau qui flânait sur la porte de la rue, se posant tantôt en guerrier, tantôt en berger. Elle l'aborde d'un air confidentiel :

— Monsieur Jolibeau, est-ce que vous ne vous ennuyez pas un peu de rester à la campagne si longtemps ?

— Ma foi, madame, à vous parler franchement, je me plais mieux à Paris... La campagne, c'est gentil trois ou quatre jours, quand il fait très-chaud... Maintenant, il commence à faire frais... et puis, monsieur qui me défend même de sortir pour me promener!...

— Est-ce que cela ne vous semble pas bien extraordinaire, et cette retraite continuelle à laquelle votre maître se condamne... ne soupçonnez-vous pas quelque chose là-dessous?

— Si! je soupçonne que monsieur a de fortes raisons pour craindre d'être vu...

— Et ces raisons... vous ne les savez pas?

— Oh! non... car si je les savais... tout le monde les saurait déjà !... Je ne peux pas souffrir garder un secret...

— Vous avez parfaitement raison, il n'y a rien de plus malsain. Votre maître n'avait qu'un gant en arrivant ici... savez-vous ce qu'il avait fait de l'autre?

— Sans doute, il l'avait perdu la veille au soir... Je ne sais pas ce qui lui était arrivé ce soir-là, mais il est rentré tout bouleversé en me criant : « Prépare mes bagages; nous partons demain au point du jour!... » Et lui qui est toujours si bien tenu, il avait son habit tout taché...

— Des taches de sang?...

— Je ne sais pas... mais cela tenait diablement, cela ne voulait pas s'en aller...

— Assez, assez, monsieur Jolibeau, je ne veux pas que votre maître soit arrêté chez moi!...

— Arrêté!... Bah! vous pensez...

— Je sais ce que je dis ! Pour éviter cela, prévenez votre maître qu'on sait qu'il est ici, qu'on le guette, qu'on l'épie, et que s'il ne veut pas qu'on l'y trouve, il faut qu'il parte bien vite!... oh ! mais, très-vite.

— Je ne demande pas mieux... Je vais aller lui dire cela...

Jolibeau trouve Endymion encore courroucé de ce que madame Pothery a osé lui dire, et se demandant s'il restera davantage dans sa maison. Les premiers mots de son domestique l'ont bientôt décidé :

— Monsieur, dit Jolibeau, je viens vous prévenir qu'on vous guette, qu'on sait que vous êtes ici, et qu'on va venir vous y relancer...

— Tu es certain de cela, Jolibeau?

— C'est madame Pothery qui me l'a dit; elle paraissait sûre de son fait...

— Alors, nous allons partir sur-le-champ... Fais mes bagages...

— Ah! tant mieux, monsieur!...

— D'ailleurs, je ne suis pas fâché de quitter cette baraque.

— Il est certain que la cuisine n'y est pas bonne... Et où allons-nous, monsieur?

— A Paris d'abord... J'irai chez moi m'informer, je verrai ensuite...

Jolibeau a vivement empaqueté les effets de son maître. Celui-ci le charge ensuite d'aller payer la maîtresse de la maison, qui est au comble de la joie en apprenant que sa ruse a réussi. Peu de temps après, Endymion et son valet montaient dans la voiture qui stationne sur la place des Près-Saint-Gervais.

Une heure après le départ de Dufourré, Étienne le cherche de tous côtés dans la maison, en criant :

— Ohé !... Endymion ! voulez-vous poser, oui ou non ?.. J'ai le temps dans ce moment, parce que je rêve à mon onzième tableau... mais, une fois que j'aurai repris ma plume, je ne la quitterai plus !

Le major se met à rire en voyant le jeune artiste chercher de tous côtés son modèle. Enfin Étienne aperçoit madame Pothery et court à elle :

— Madame, savez-vous où est Endymion? je le cherche pour qu'il pose.

— Vous le chercheriez en vain, mon ami Vincent ! Ce monsieur a, Dieu merci, quitté ma maison, où j'espère qu'il ne se présentera plus... Mais s'il avait l'audace d'y revenir, on lui dirait toujours : *complet !*... comme pour les omnibus.

— Comment! Endymion est parti... et vous espérez qu'il ne reviendra pas... vous ! dont il était le Benjamin?

— C'est qu'alors ce n'était pas un monstre... un assassin... un outrageur de femmes !

Étienne part d'un éclat de rire, en disant :

— Endymion ! un assassin ! ah ! elle est bonne... je la trouve bien bonne, celle-là ! Je ne sais pas qui l'a faite, mais elle est forte !

— Monsieur Etienne, riez tant qu'il vous plaira ; mais je ne parle, moi, que sur des données certaines... Plus tard, vous verrez s'il y a de quoi rire...

— En attendant, j'y vois une chose, c'est que n'ayant plus de modèle, vous n'aurez pas votre grande statuette...

— Ah ! monsieur Étienne, si vous étiez bien gentil... mon mari poserait... Justement Pothery vient dîner aujourd'hui ! En remaniant un peu votre terre glaise, est-ce que la figure de cet autre ne peut pas devenir le joli visage de mon mari?...

— Merci... en voilà de l'ouvrage!... Tout à refaire à peu près.

— Ah! vous êtes si prompt! si adroit quand vous le voulez!... Et je serais si heureuse d'avoir la statuette de mon chéri!

Étienne se laisse attendrir, parce que M. Pothery met toujours beaucoup de complaisance à écouter son drame, et le soir même il procède au remaniement de son modèle.

Le lendemain matin, en lisant, suivant son habitude, le journal dans le salon où tout le monde est réuni, le major pousse tout à coup un cri de surprise en murmurant :

— Ah! pardieu, voilà qui est trop fort!

— Qu'est-ce donc, major, lisez donc tout haut...

— Écoutez : « En voulant faire l'autopsie de la veuve Coloquinte que l'on avait trouvée dans un champ de betteraves, on s'est aperçu que l'on n'avait affaire qu'à un mannequin très-bien imité... On recherche les auteurs de cette mauvaise plaisanterie. »

Tout le monde se regarde : madame Pothery est atterrée ; elle ne cesse de répéter : — Un mannequin! c'était un mannequin... j'ai soupçonné l'innocence!...

Puis tout à coup elle se lève, court dans le jardin, y rejoint Étienne qui travaillait à sa statuette et lui crie :

— Remettez-la telle qu'elle était, mon cher ami Vincent! Décidément, j'aime mieux avoir le portrait de M. Endymion... je vois mon mari assez souvent, je n'ai pas besoin de son plâtre!

— J'en suis fâché, madame, répond Étienne, mais les changements sont faits, je n'y toucherai plus...

— Quel ennui!... Enfin, il gardera le pavillon!

LI

Une scène de ménage.

Endymion a quitté à la barrière la voiture des Prés-Saint-Gervais. Il prend un fiacre. Jolibeau y insère les bagages et on donne au cocher l'adresse du logement que l'on occupe à Paris.

Quand la voiture s'arrête devant la maison, Jolibeau descend et s'apprête à prendre les effets de son maître; mais celui-ci l'en empêche, en lui disant:

— Ne touche à rien, Jolibeau; il n'est pas certain que nous descendrons chez moi... Va me chercher le concierge, et amène-le mystérieusement. Il faut avant tout que je lui parle.

Jolibeau se hâte d'exécuter l'ordre de son maître, tandis que celui-ci reste dans le fond de la voiture, craignant même de mettre son nez à la portière. Enfin le concierge arrive, et salue le locataire en criant à tue-tête:

— Ah! v'là monsieur Dufourré de retour!... Et ça va bien, monsieur Dufou rré?... Votre appartement est joliment propre, monsieur Dufourré!...

Endymion fait son possible pour arrêter le bavardage du portier, en lui disant:

— Chut!... chut!... en voilà assez; ne criez donc pas mon nom si haut...

— Pardon, monsieur Dufourré, puisque vous m'avez fait demander...

— Sans doute, je vous ai fait prier de venir me parler...

— C'est ce que je fais, monsieur Dufourré...

— Sapristi! écoutez-moi donc d'abord... Je veux savoir ce qui s'est passé depuis mon absence. Le jour même de

mon départ, un jeune homme a dû venir me demander... Qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait en ne me trouvant pas?... Est-il venu souvent depuis?... revient-il encore? Voyons, contez-moi bien tout, concierge, n'omettez aucune circonstance... c'est très-important.

Le concierge se gratte le nez, en ayant l'air de chercher dans sa mémoire, puis répond:

— Ma foi, monsieur Dufourré, j'ai beau chercher... j'ai beau chercher... je ne peux rien vous dire de ce que vous me demandez, par la raison qu'il n'est venu personne vous demander depuis votre départ...

— Personne!... Ce n'est pas possible!... Vous avez oublié!...

— Du tout! j'oublie jamais... Mais quant à votre appartement, monsieur Dufourré, c'est frotté, c'est ciré.

— Mais il n'est pas question de mon appartement... Un jeune homme du nom de Julien a dû venir, à moins qu'il n'ait envoyé ses témoins...

— On n'a pas plus envoyé de témoins que de personne... Ah! mais, attendez! oui, c'est vrai, je l'avais oublié et cependant c'est pas vieux, c'est d'hier, il est venu quelqu'un...

— Ah! voyez-vous... j'en étais sûr... Quoi! il n'est venu qu'hier?...

— Oui, monsieur, hier dans la journée...

— Et qu'a-t-il dit?

— Il a dit: « Nous avons une oie à dîner; si Dufourré veut venir en prendre sa part, il ne sera pas de trop! »

Endymion fait un bond sur son siége, en s'écriant:

— Comment!... ce jeune Julien est venu pour m'inviter à dîner?...

— Ah! permettez, monsieur Dufourré, je ne vous ai pas dit que c'est un jeune Julien qui était venu, c'est un de vos amis, qui vient assez souvent: M. Théobald Rubencourt...

Oh! je sais son nom, à celui-là... Alors, je lui ai répondu que vous étiez absent pour le Nouveau-Monde, où vous poursuiviez un débiteur. Et il s'est écrié: « La bonne blague!... » ce sont ses propres termes... je me ne permettrais pas d'inventer ça...

— Assez, concierge... veuillez aider Jolibeau à prendre mes bagages.

Et Endymion se décide à descendre de voiture et à rentrer chez, lui en se disant:

— Je n'y comprends plus rien du tout... Comment! ce petit drôle, qui s'est permis de m'arroser de punch et qui voulait me tuer... à ce que m'a dit mademoiselle Amanda, n'est pas venu chez moi, bien qu'on lui ait donné mon adresse? Est-ce que ces lorettes auraient voulu s'amuser à mes dépens?... Si je le savais!... C'est égal, après être resté près de cinq semaines dans l'hôtel Pothery, mon logement me semble un paradis.

Et Jolibeau, qui voit son maître se mettre à sa fenêtre, et se sent tout joyeux d'être revenu à Paris, s'écrie:

— Grâce au ciel, je vois que monsieur n'a plus peur, qu'il ne se cache plus!

Endymion se tourne vers son valet en fronçant le sourcil:

— Qu'est-ce que cela signifie, Jolibeau?... Est-ce que je me suis jamais caché?... Qui vous fait supposer que j'aie eu peur... peur de quoi?...

— Pardon, monsieur, moi, je n'en sais rien... je disais cela... d'après madame Pothery, qui prétendait qu'on allait venir vous arrêter chez elle; que cela ferait un esclandre... et qu'il fallait que vous partiez avant...

— Madame Pothery vous a débité de ces contes-là!...

— Oui, monsieur, et elle paraissait très-certaine de ce qu'elle disait!...

— Et j'allais lui donner ma statuette! En vérité, le monde est une étrange chose!... Je crois que Molière dit cela quel-

que part, mais il n'est pas défendu de le dire après lui... Quand on me verra à l'hôtel Pothery, il fera un drôle de temps!... Mais Camille ! la céleste Camille !... Qu'est-elle devenue... et la reverrai-je jamais ?... Cette pensée attriste mon âme... C'est égal, je vais me régaler aujourd'hui... j'irai dîner chez Vachette ; après un mois de cuisine Rose-d'Amour... après avoir mangé de la cuisse de loup, je me dois bien ce dédommagement.

Le dandy est devenu radieux... Il va le soir se promener sur le boulevard des Italiens, il se montre dans plusieurs cafés, mais l'envie ne lui prend pas de retourner chez Mabille.

Deux jours plus tard, se rappelant l'invitation que son ami Théobald est venu lui faire, Endymion se rend chez l'homme de lettres. Il trouve celui-ci entre sa femme et sa fille. La maman est rouge comme une cerise ; le papa a le nez pincé, la demoiselle fait la moue.

— Bonjour, mes chers amis ! s'écrie Dufourré. Ma foi, j'ai du bonheur de vous trouver tous réunis... quel délicieux tableau de famille !

— Ah ! c'est toi, Endymion, dit l'homme de lettres en tâchant de reprendre son air habituel, oui... oui, en effet, tu vois un tableau de famille... d'intérieur... un peu plus tôt, tu assistais à une scène tout à fait divertissante et qui t'aurait donné une idée du bonheur conjugal.

— Oui, murmure mademoiselle Théodorine, papa et maman se chamaillent toujours !... ce n'est pas amusant! On me fait venir de ma pension en me disant que c'est ma fête... et puis, on ne fait que se disputer ici ! Alors, j'aime autant qu'on me laisse à ma pension.

— Taisez-vous, mademoiselle, dit la grosse Abricotine, qui est très-vexée de ce que Dufourré la voie en colère. Si on se chamaille ici, comme vous le dites si élégamment,

c'est toujours vous qui en êtes cause ; et quant à votre pension, si votre père m'avait écoutée, il y a longtemps que vous n'y seriez plus ; car y vous apprenez à être impertinente, répondeuse, menteuse, coquette !... Ce n'est pas la peine de payer pour qu'on vous enseigne tout cela.

— Ah ! saperlotte, madame, est-ce que vous allez recommencer ?... Savez-vous que cela m'ennuie à la fin !... Je vous ai priée cent fois de ne point vous mêler de l'éducation de ma fille... est-ce que vous y entendez quelque chose ?...

— Je m'y entends mieux que vous ! Depuis quand n'est-ce pas une mère qui doit s'occuper de sa fille ?... Si c'était un garçon, je vous l'abandonnerais volontiers ; mais une demoiselle... c'est à moi de surveiller son éducation ! J'en appelle à monsieur Endymion.

Notre élégant, assez contrarié d'être tombé au milieu de cette scène de ménage, balbutie :

— Il est certain qu'une demoiselle... ce n'est pas un garçon... et qu'un garçon... ne s'élève pas comme une demoiselle...

— Laissez donc Endymion tranquille, madame ; il ne sait pas ce dont il s'agit... Mais je suis le maître, et je le ferai voir...

— J'espère que je suis la maîtresse, moi... Je le ferai voir aussi... D'ailleurs, il y a longtemps que c'est connu.

— Ah ! il y a longtemps que c'est connu... c'est-à-dire que vous vous vantez de me mener par le bout du nez, n'est-ce pas ?

— Je ne vous mène pas... je vous laisse aller par le bout du nez... ça vaut mieux !

— Qu'entendez-vous par là, madame ?

— Laissez-moi tranquille !

— Répondez, je vous l'ordonne !...

— Vous m'embêtez !...

— Bon ! les voilà partis ! s'écrie Théodorine ; mais c'est egal, moi je n'irai pas au spectacle avec une robe de soie qui est à présent trop courte... j'aurais l'air d'une danseuse de corde.

— Tu la mettras ! dit Abricotine.

— Elle ne la mettra pas ! s'écrie Théobald.

— Je veux qu'elle la mette !...

— Non, je ne veux pas la mettre !...

— Tu ne la mettras pas !...

— Moi, je vais mettre mon chapeau ! se dit Endymion, qui a bien assez du tableau d'intérieur et se dispose à s'en aller ; mais, au moment de gagner la porte, il est arrêté par Théobald, qui ne peut s'empêcher de rire de la figure que fait son ami intime, et lui dit :

— Comment, Endymion, tu t'en vas ?

— Ma foi ! oui, car, franchement, je ne vous trouve pas bien aimables. Quoi !... quand je viens vous voir... après avoir été assez longtemps privé de votre société, au lieu de me faire accueil... de vous occuper un peu de moi, vous continuez de vous quereller... de vous fâcher... et pouquoi ? Je gage qu'il ne s'agit que d'une misère !...

— Il est certain que c'est pour bien peu de chose... Comme c'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de ma fille, je l'ai fait venir de sa pension, et je compte la mener à l'Opéra. J'ai fait demander une loge... qu'on s'est empressé de m'envoyer. Eh bien ! madame veut que ma fille mette sa robe de soie pour aller à l'Opéra ; mais cette robe est faite depuis un an, Théodorine a beaucoup grandi, ce qui fait que la robe se trouve être maintenant un peu courte...

— On me voit les mollets !... murmure mademoiselle Théodorine.

—Taisez-vous, péronnelle, vous n'en avez pas !... dit Abricotine.

— Alors, moi, je suis de l'avis de ma fille ; la robe est trop courte pour qu'elle la mette ainsi... et voilà ce qui a fait naître notre dispute.

— Quand je disais que c'était une misère !... Une bagatelle !... Voyons, mes enfants, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'arranger cela... sans se quereller ?

— Et comment arrangerais-tu cela, toi ?

— Il me semble que cela n'est pas bien difficile : j'allongerais la robe !

— Tiens !... c'est une idée, cela...

— Elle ne pourra pas être arrangée pour ce soir, dit Théodorine.

— Vous ne savez ce que vous dites, mademoiselle, réplique la maman. Il y a au bas un ourlet grand comme ma main ; il n'y a qu'à le découdre et à en faire un petit... votre robe aura dix centimètres de plus.

— Eh ! mon Dieu ! il fallait le dire tout de suite ! s'écrie Théobald.

— Je ne le disais pas, parce que la robe pouvait très-bien se mettre encore comme elle est ; mais enfin, je consens à ce qu'on défasse l'ourlet.

— Alors, victoire ! Tout est arrangé, pacifié... vous voilà réconciliés !...

— Oui, mais c'est à toi qu'on en est redevable, dit Théobald ; aussi il me semble bien juste que tu aies ta part de ce qui a fait le sujet de la querelle.

— Tu veux me donner un morceau de la robe ?

— Non, mais je t'offre une place à l'Opéra dans ma loge...

— Ah ! ceci n'est pas à dédaigner... j'accepte !

— Si tu veux aussi accepter notre dîner...

— Non, merci, cela m'est impossible ; je dîne avec des hommes de Bourse.

Endymion veut bien aller à l'Opéra avec la famille

Rubencourt, parce qu'au spectacle il est certain qu'on ne se disputera pas; mais il ne veut pas y dîner, parce qu'il craindrait d'assister à quelque nouvelle scène d'intérieur.

— A propos de Bourse, répond Théobald, as-tu retrouvé ce fripon de Saint-Croisy?

— Hélas! non...

— Alors, ton argent est perdu?...

— Oui... J'en suis pour quarante mille francs!

— C'est gentil... Mais, aussi, quelle imprudence!... Ce n'est pas moi qui confierais jamais quarante mille francs si légèrement...

— Oh! il n'y a pas de danger!.. murmure Abricotine d'un air moqueur.

— Et la belle madame Édouard, où en sont les amours? car tu étais fort amoureux de cette dame... qui est très-jolie, du reste !...

— Oh! très-jolie! dit Abricotine, voilà bien les hommes! Ils n'admirent que ce qu'ils ne possèdent pas... Cette madame Édouard était une beauté... comme on en voit tous les jours...

— Du tout, ma chère amie, et, d'abord, la beauté n'est déjà pas si commune que vous voulez bien le dire... on n'en voit pas tous les jours; très-souvent on se promène toute une journée sans rencontrer une jolie femme!

— Quand on en a une... à soi... on n'a pas besoin d'aller se promener pour tâcher d'en rencontrer...

— Mon Dieu, ma chère amie, il n'est pas question de celle qu'on a à soi !... Tu fais des personnalités! Mais Endymion ne nous a pas répondu ?

— Madame Édouard n'est plus aux Prés-Saint-Gervais...

— Ah! bah! elle aurait quitté l'hôtel Pothery?...

— Oui... depuis assez longtemps déjà.

— Et où est-elle maintenant, cette beauté merveilleuse? demanda Abricotine avec ironie.

— Mais... on n'en sait rien. On ignore où elle a porté ses pas... C'est un secret!...

— Hum! pas pour tout le monde peut-être, et j'ai bien dans l'idée que tu es dans ce secret-là, mauvais sujet!

Endymion ne répond rien à Théobald, mais il sourit en faisant de petites mines enfantines. Abricotine dit alors avec un air de dépit:

— Ah! c'est donc cela que monsieur est absent de Paris depuis cinq semaines, qu'il a disparu tout à coup! C'était sans doute pour aller retrouver celle qu'il a enlevée et qu'il cache à tous les yeux, de peur qu'on ne veuille la lui ravir...

Endymion se défend faiblement, en balbutiant:

— Ah! belle dame, vous allez trop loin !... Je vous assure que vos conjectures sont fausses...

— Vous voyez bien que vous ne pouvez pas vous empêcher de rire !...

— Je ris... malgré moi... mais cela ne prouve rien... Mon Dieu ! l'heure se passe... et l'on m'attend... Je vous quitte; je vous reverrai ce soir à l'Opéra... Ah! le numéro de votre loge?

— C'est inutile; tu demanderas la loge de M. Rubencourt, cela suffira ; on te l'indiquera sur-le-champ.

Endymion prend congé de la famille Rubencourt, et quand il est parti, Abricotine dit à son mari:

— Vous aviez bien besoin de lui offrir une place dans notre loge... Il devient trop gros, il nous gênera!

LII

Une femme à trois visages.

Ce même soir-là, Léoville avait aussi conduit sa femme à l'Opéra. Toujours plus épris de Camille, il ne cherchait

qu'à lui procurer des plaisirs. Mais, se trouvant heureuse près de l'époux qu'elle chérissait, la jeune femme ne désirait pas aller dans le monde et ne demandait jamais à sortir. Cependant, elle avait remarqué que Léoville aimait à la conduire au spectacle; il exigeait qu'elle fît alors une grande toilette, bien qu'elle n'eût pas besoin de cela pour charmer; mais le jeune mari mettait de la fierté à montrer sa femme, et comme elle faisait l'admiration de tous par ses grâces et sa beauté, il voulait aussi qu'aucune femme ne pût l'éclipser pour l'élégance de la parure. D'ailleurs, Camille portait les plus riches toilettes avec tant d'aisance, de bonnes manières, qu'on devait la supposer issue d'une noble famille, et c'était encore une des causes pour lesquelles Léoville aimait à parer sa femme.

Les nouveaux époux occupaient une loge aux premières. Camille, placée sur le devant, était le point de mire d'un grand nombre de lorgnettes, Léoville se tenait assis derrière sa femme, et jouissait des éloges qui, de temps à autre, partaient du corridor, et arrivaient jusqu'à lui.

Camille ne se doutait pas qu'elle produisait tant d'effet; mais, en portant ses regards sur les loges des secondes en face d'elle, son attention est attirée sur un petit monsieur qui la lorgnait, en gesticulant beaucoup, et paraissait la désigner à son voisin.

— Mon ami, dit-elle à son mari, il me semble bien que c'est M. Endymion Dufourré que j'aperçois aux secondes loges, sur le second rang...

— Oui, c'est lui-même, dit Léoville, qui a trouvé la loge que lui indique sa femme. Bien que je n'aie vu, moi, ce monsieur qu'une seule fois aux Prés-Saint-Gervais, il a de ces airs bêtes et suffisants auxquels on ne peut se méprendre... Il mériterait bien que j'allasse un peu lui tirer les oreilles, ce petit monsieur!

On comprendra ces paroles de Léoville, en sachant que

Camille, ne voulant avoir aucun secret pour son mari, lui avait confié tout ce qui lui était arrivé alors qu'elle portait le costume masculin : la rencontre d'Endymion avec les lorettes, l'histoire du bol de punch, rien n'avait été omis, et, dans le premier moment, Léoville avait voulu aller châtier ce monsieur, qui s'était permis d'infâmes mensonges au sujet de Camille ; mais celle-ci est parvenue à calmer la colère de son mari, en lui faisant comprendre que le bel Endymion n'en était pas digne. Cependant, elle lui a promis, si jamais ce monsieur se permettait encore de lui adresser la parole, de le forcer de rétracter les propos qu'il avait tenus au bal Mabille. C'est pourquoi, lorsque Léoville parle d'aller tirer les oreilles à Endymion, sa femme lui dit :

— Non, mon ami, vous ne ferez pas cela ; rappelez-vous votre promesse !...

— Soit, mais rappelez-vous aussi la vôtre, ma bonne amie ; si ce monsieur osait vous parler...

— Mais je l'espère bien... surtout s'il ne vous voit pas près de moi... Dans l'entr'acte, vous sortirez un moment... Le voulez-vous ?

— Je ferai tout ce que vous désirerez.

— Quelque chose me dit que M. Endymion viendra me parler...

— Et je n'entendrai donc pas ce qu'il vous dira, moi ?

— Vous vous promènerez dans le corridor, et je vous ferai signe quand vous pourrez rentrer.

Pendant que ceci se passait dans la loge des premières, aux secondes, le brillant Dufourré, qui avait toujours sa lorgnette braquée sur Camille, ne cessait de dire :

— C'est elle... mais oui... c'est bien elle !... Quelle toilette !... quelle élégance !... Elle a des diamants... je n'en reviens pas !...

Et mademoiselle Théodorine, placée sur le devant à côté sa mère, se retourne et lui dit :

— Taisez-vous donc, monsieur, vous nous empêchez d'entendre...

— Mademoiselle, on danse dans ce moment...

— Ça ne fait rien, monsieur, il y a toujours de la musique...

— Théobald, je t'en prie, regarde donc dans cette loge... aux premières... cette dame... coiffée... comme pour aller au bal... des camélias dans ses cheveux!...

— Je la vois...

— Eh bien! la reconnais-tu?

— Tiens... mais elle ressemble parfaitement à madame Edouard.

— N'est-ce pas?... C'est-à-dire qu'elle lui ressemble au point que je crois bien que c'est elle.

— Alors, si c'est elle qui est là, tu ne l'as donc pas enlevée ? Elle n'est donc pas ta maîtresse en ce moment?

— Est-ce que j'ai jamais dit que j'avais enlevé cette dame?... En vérité, vous êtes étonnant!... vous faites des histoires!... Ah! ce mouvement de tête.. c'est elle... il y a un monsieur derrière elle... mais je ne le vois pas bien...

Abricotine se retourne à son tour pour dire à Dufourré :

— Quel bavard vous faites!... Mais qui donc vous occupe si fort?...

— Tenez, belle dame, prenez mes jumelles, elles sont délicieuses, et regardez aux premières en face... cette dame en cheveux... robe bleu clair...

— Je n'ai pas besoin de prendre vos jumelles... je vois très-bien avec ma lorgnette.

— Eh bien !... la reconnaissez-vous?...

— Qui?

— Cette dame brune...

— Pourquoi voulez-vous que je la reconnaisse?

— Mais parce que vous la connaissez !... C'est madame Édouard.

— Allons donc ! vous plaisantez... celle-ci est beaucoup mieux!... Mais vous verrez donc votre madame Édouard partout... homme suffoquant !... Regardez donc dans le trou du souffleur... il me semble qu'elle y est aussi !...

Dufourré ne dit plus rien, mais il attend l'entr'acte avec impatience pour aller rôder dans le corridor des premières.

L'acte fini, notre dandy sort de la loge et se hâte de descendre. Léoville venait de quitter sa femme et avait laissé exprès entr'ouverte la porte de leur loge.

Endymion s'arrête contre cette porte ; il voit avec joie que la dame qu'il a lorgnée est seule ; il la regarde quelques instants et se dit :

— C'est elle !... Oh ! je n'en doute plus... c'est bien elle ! Puis il entre dans la loge et fait un salut gracieux à Camille, en lui disant :

— Permettez-moi, belle dame, de vous présenter mes hommages... Enchanté de l'heureux hasard qui me fait vous rencontrer au spectacle, après avoir été si longtemps privé du bonheur de vous voir... Vous êtes partie si brusquement des Prés-Saint-Gervais que...

Camille interrompt Endymion, en lui disant d'un ton très-froid :

— Pardon, monsieur, mais à qui croyez-vous parler, s'il vous plaît ? Quant à moi, je n'ai pas l'avantage de vous connaître.

Notre élégant reste interdit ; il se trouble, hésite et répond enfin :

— Quoi!... madame... vous ne me reconnaissez pas?... Endymion Dufourré, qui a eu l'avantage de faire votre connaissance à l'hôtel Pothery... aux Prés-Saint-Gervais...

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, monsieur !

— Vous n'êtes pas madame Édouard ?...

— Qu'est-ce donc ? et que demande monsieur ? dit Léo-

ville qui, sur un signe de sa femme, vient de rentrer dans la loge et que Dufourré regarde d'un air effaré en cherchant à se rappeler où il l'a déjà vu.

— Mon ami, dit Camille, c'est tout simplement monsieur qui se trompe en me prenant pour une madame Édouard...

— Ah!... Et quelle est cette madame Édouard à qui tu ressembles tant? Je serais bien aise de savoir pour qui monsieur te prend!

Ces mots sont dits d'un ton fort sec, auquel Endymion répond, après avoir profondément salué Léoville :

— Monsieur... cette madame Édouard est une personne... fort distinguée, fort honorable... que j'ai eu l'avantage de rencontrer à la campagne... que je connais fort peu du reste... mais à laquelle il n'est personne qui ne soit heureux de présenter ses hommages...

Léoville sourit en répondant :

— Ah! très-bien, monsieur, très-bien! Je suis charmé qu'il en soit ainsi : car, si vous aviez mal parlé de cette personne à qui ma femme ressemble... cela m'aurait irrité au point... que j'aurais été capable de vous jeter un verre de punch au visage... si j'en avais eu sous la main.

Endymion n'en demande pas davantage; il se retire à reculons, toujours en saluant et en balbutiant :

— Mille pardons!... veuillez m'excuser... je suis désolé.. recevez mes excuses.

Puis il sort de la loge et du théâtre, en se disant :

— J'en ai assez de l'Opéra!... Tout ceci n'est pas naturel... Cette dame... qui ressemble à Camille... et qui n'est pas Camille... ce monsieur qui me menace d'un verre de punch... comme s'il connaissait ce jeune Julien!... Oh! ma foi! je le jure... sur ma vie... ce que j'ai de plus cher au monde, je rencontrerais maintenant dix, vingt femmes, qui

auraient la figure... la tête exacte de madame Édouard, que je ne leur adresserais pas la parole !

LIII

Le but de ce monsieur.

Huit jours après la soirée de l'Opéra, Camille était seule dans son salon; son mari venait de monter en cabriolet pour aller chez son banquier. La jeune femme s'était mise à son piano; elle se plaisait à cultiver le talent qu'elle possédait déjà sur cet instrument. Léoville aimait passionnément la musique. Camille avait une voix charmante, et elle savait lui faire un extrême plaisir lorsqu'elle chantait devant lui : de là venait cette nouvelle ardeur avec laquelle elle travaillait son piano.

Un domestique entr'ouvre la porte, en disant :

— Il y a là un monsieur qui demande à parler à madame...

— A moi? s'écrie Camille; vous vous trompez sans doute... c'est mon mari qu'on demande?

— Non, madame... c'est bien à vous que l'on désire parler.

— Est-ce quelque ami de mon mari que vous connaissez?

— Non, madame, c'est un monsieur que je n'ai pas encore vu ici...

— J'en suis fâchée, mais je ne reçois personne en l'absence de mon mari... dites cela à ce monsieur.

— Madame... il prévoyait sans doute qu'on ne voudrait pas le recevoir, car il m'a dit : « Dans ce cas, vous direz à madame de Rochemart mon nom... »

— Ah! quel est son nom à ce monsieur?

— Saint-Croisy.

Camille devient pâle et tremblante; cependant elle s'efforce de maîtriser son trouble, tout en disant :

— Ah! oui... en effet... ce nom me rappelle une personne que j'ai connue autrefois... Eh bien! faites entrer ce monsieur.

Le domestique se retire. Camille lève les yeux au ciel en murmurant :

— Il est ici... encore en France... et il veut me parler!... Ah! Sincère ne se trompait donc pas... tout ce qu'il me disait sur cet homme était vrai, et je n'ai pas voulu le croire, parce que mon amour pour Léoville était plus fort que ma raison... Mon Dieu, donnez-moi du courage!

Saint-Croisy est introduit dans le salon. Il a quitté la blouse et la casquette. Sa mise n'est pas élégante, mais elle est convenable. Il a un large paletot brun, boutonné jusqu'au menton, et tient à la main un chapeau rond. Il entre en saluant profondément la jeune femme, qui fait signe au domestique de s'éloigner; lorsqu'il se voit seul avec Camille, Saint-Croisy se jette dans un fauteuil, en disant d'un ton fort délibéré:

— Bonjour, ma fille!...

— Bonjour, monsieur, répond Camille en baissant les yeux.

— Tiens! vous ne m'appelez plus votre père? Et pourquoi donc?... Est-ce que cela vous écorcherait la bouche?...

— Monsieur, il me semble que depuis longtemps déjà je ne vous donne plus ce nom... Je croyais que vous n'y pensiez pas, car, dans la conduite que vous avez constamment tenue avec moi, vous ne m'avez jamais montré les sentiments d'un père.

— Oh! voilà les grandes phrases qui arrivent... Vous devez savoir que je ne les ai jamais aimées. Mais, au reste,

ce n'est pas de cela dont il est question!... Laissez-moi d'abord vous faire compliment de votre mariage... Fichtre! savez-vous que vous voilà dans une belle position?

— Je suis bien heureuse, en effet, d'avoir obtenu l'amour du vicomte de Rochemart .. Mais peut-être ai-je eu tort d'accepter sa main!...

— Allons donc, vous divaguez! Est-ce qu'on a jamais tort de se laisser épouser par un homme qui fait notre fortune!

— Quelquefois, monsieur.

— Et après tout, si vous êtes maintenant riche, considérée, et vicomtesse de Rochemart, savez-vous à qui vous le devez?

— A l'amour de Léoville.

— Un peu, c'est possible, mais encore plus à moi!

— A vous, monsieur!

— Oui, à moi!... Oh! vous vous figuriez que je ne m'occupais pas de vous, que je ne songeais pas à votre avenir... J'y songeais beaucoup, au contraire! Quand vous étiez chez madame de Lovenstein, je ne vous perdais pas de vue. J'ai su bientôt qu'un jeune vicomte était amoureux de vous, j'ai obtenu des renseignements sur lui, j'ai appris qu'il avait quarante mille francs de rente et de plus un oncle millionnaire; je me suis dit : « C'est bien, voilà un parti sortable pour ma fille, et c'est le vicomte qu'elle épousera... » Vous avez jugé convenable de le fuir. Ce n'était pas mal joué : les amoureux que l'on fuit deviennent cent fois plus amoureux. Pendant quelque temps M. Léoville vous cherchait et ne vous trouvait pas... moi, je savais bien où vous étiez, mais je me disais : « Il faut laisser chercher ce jeune homme; son amour s'augmente par les difficultés. » Enfin, il vous retrouve aux Prés-Saint-Gervais... Là, vous recommencez à fuir; mais je me dis : « En voilà assez, il faut que cela finisse. » Cependant,

votre déguisement en homme m'a dépaysé pendant quelque temps... C'était une drôle d'idée, et vous portiez fort bien ce costume-là. Malgré cela, je vous ai cependant reconnue un soir... aux Champs-Élysées... mais tout autre que moi s'y serait laissé tromper, tant vous portiez avec aisance le petit paletot et le chapeau rond. Enfin, je connaissais votre retraite, et je m'empressai de la faire connaître au jeune vicomte, qui, le même jour, accourut près de vous. Cette fois, il ne vous laissa plus échapper... Mais vous n'en aviez plus envie, et quelques jours après vous étiez sa femme. Eh bien! nierez-vous maintenant que c'est moi qui aie fait ce mariage?

— Monsieur, répond Camille, qui a écouté Saint-Croisy sans l'interrompre, il y a une circonstance bien importante et que vous oubliez; c'est pourtant cette circonstance qui m'a fait consentir aux pressantes sollicitations de Léoville.

— De quelle circonstance parlez-vous, ma fille?

— De la lettre que vous m'avez écrite, monsieur, et dans laquelle vous m'assuriez que votre intention était désormais de réparer vos erreurs passées... de vous conduire d'une façon honorable... et enfin de quitter la France pour n'y plus revenir.

— Ah! oui... oui... je me rappelle fort bien tout ce qu'il y avait dans ma lettre... elle était joliment dictée... C'était encore un moyen de vous faire épouser le vicomte... Vous voyez qu'il m'a réussi. Cela vient à l'appui de ce que je vous disais tout à l'heure, que c'était moi qui avais fait votre mariage.

— Enfin, monsieur, pourquoi... n'avez-vous pas tenu votre promesse? Pourquoi n'êtes-vous point parti pour l'Amérique?

— Ah! pourquoi... on ne fait pas toujours ce que l'on projette! Je n'ai cependant point renoncé à ce voyage.

Mais, au moment de l'entreprendre, je me suis aperçu qu'il me manquait une chose... une seule chose... mais bien essentielle ! car c'est le principe de tout, c'est le moteur universel... bref, il me manquait de l'argent !... Comme je n'en ai pas chez moi, je me suis dit : « Allons chez ma fille, elle m'en donnera... Quel plus bel usage peut-on faire de sa fortune que d'être utile à l'auteur de ses jours !... Et d'autant plus que cette fortune, c'est moi qui la lui ai fait avoir. »

Saint-Croisy a dit ces derniers mots avec un ton d'ironie qui fait frissonner Camille. Elle se hâte de répondre :

— Monsieur, mon mari ne me laisse manquer de rien. Il réalise mes moindres désirs ; je pourrais donc avec lui me passer d'argent... puisqu'il ne m'est pas nécessaire ; cependant il veut que je puisse satisfaire toutes mes fantaisies, et j'ai là, dans mon secrétaire, quinze ou seize cents francs... je vais vous les remettre, à condition que vous quitterez la France.

Camille fait un mouvement pour se lever. Saint-Croisy la retient, en lui disant :

— Oh ! un moment, ma chère fille, vous n'y êtes pas !... Oh ! vous n'y êtes pas du tout. D'abord, vous me parlez de condition ; je trouve le mot joli ! Apprenez que maintenant ce n'est point à vous, mais à moi de vous en dicter. Vous osez m'offrir une misérable somme de quinze ou seize cents francs pour que je vous débarrasse de ma présence... En vérité, vous n'êtes pas généreuse !... Vous avez hôtel, voiture, laquais à vos ordres... et si vous avez tout cela, c'est grâce à moi !... et vous vous croiriez quitte en me mettant une poignée d'or dans la main !... Oh ! vous vous trompez diablement !... Il me faut cent mille francs... vous entendez : cent mille francs... la somme ronde ! A ce prix, je consens à quitter la France, et à tâcher de faire ailleurs de nouvelles spéculations ; avec cent mille francs,

on peut entamer quelque chose. C'est donc cette somme que je viens vous demander, et que vous me donnerez, non pas à l'instant même, je sais bien qu'on n'a pas toujours cent mille francs dans son porte-monnaie, mais dans cinq jours. Je vous donne ce temps pour vous les procurer ; et cela vous sera facile... Votre mari vous aime trop pour vous refuser cette bagatelle !... Vous ne manquerez pas de prétextes pour colorer votre demande. D'ailleurs, employez les moyens que vous voudrez, cela ne me regarde pas ; ce que je veux, moi, c'est cent mille francs dans cinq jours. C'est aujourd'hui lundi ; samedi, je reviendrai les chercher.

Camille, qui a paru d'abord vivement émue en apprenant le but de la visite de Saint-Croisy, ne tarde pas à se remettre ; ses yeux retrouvent de l'assurance, l'expression de fermeté qui anime sa physionomie annonce qu'elle vient de prendre une résolution bien arrêtée, et lorsque Saint-Croisy a cessé de parler, elle lui répond d'une voix assurée :

— Il ne faudra pas vous donner la peine de revenir, monsieur, ni samedi ni un autre jour ; car ce serait bien inutile : je ne vous donnerai pas ce que vous exigez... je ne demanderai pas cent mille francs à mon mari pour vous les remettre.

— Vous ne me donnerez pas ce que je vous demande ? répond Saint-Croisy, un peu surpris de la fermeté avec laquelle Camille vient de lui répondre. Allons donc ! vous n'y pensez pas... c'est pour plaisanter que vous me répondez cela. Si vous aimez mieux vendre vos bijoux, vos diamants, que de demander cet argent à votre mari, cela m'est bien égal, après tout !... Pourvu que vous me fassiez la somme, c'est tout ce qu'il me faut ; mais je vous répète que je veux cent mille francs.

— Et moi, monsieur, je vous répète que maintenant

vous n'aurez pas un sou de moi; car vous avez trop bien dévoilé à mes yeux la trame abominable que vous avez ourdie. Oui, en effet, c'est vous qui avez fait mon mariage avec le vicomte de Rochemart; car vous vous étiez dit : « Il faut qu'elle épouse un homme riche, un homme du grand monde, parce qu'alors, en la menaçant de me faire connaître pour ce que je suis, en lui jetant à la face ce nom de : ma fille ! dont j'ai eu soin de lui faire une honte, il faudra bien qu'elle me cède ! elle aura peur de ma présence, elle aura peur de cette infamie dont je serai toujours prêt à la couvrir en lui disant : « Je suis votre père !... » et elle m'obéira; elle dépouillera son mari, elle le ruinera, dans l'espoir de se débarrasser de moi; pour une grosse somme d'argent, je lui promettrai de partir, de ne plus jamais revenir; mais quand j'aurai mangé, dépensé cet argent, je retournerai près d'elle, je lui ferai les mêmes menaces pour obtenir une autre somme, qu'elle me donnera encore... et je recommencerai sans cesse. » On appelle cela, je crois, du chantage... N'est-il pas vrai, monsieur ?

Les traits de Saint-Croisy se sont contractés en écoutant Camille, ses doigts se crispent, on voit que c'est avec peine qu'il contient sa fureur, et il balbutie :

— C'est à votre père que vous osez tenir un tel langage ?

— En vérité, monsieur, bien souvent j'ai été tentée de croire que je n'étais pas votre fille.... Il y a une si grande différence entre nos sentiments !... Ah ! monsieur, avouez-le-moi... Il n'est pas possible que le même sang coule dans nos veines !... car jamais la moindre sympathie n'a existé entre nous !

Saint-Croisy devient verdâtre; mais il se hâte de répondre :

— Vous êtes folle ! je suis votre père, et je vous le prouverai bien en vous forçant à m'obéir.

— Jamais vous ne m'obligerez à faire une bassesse. Vous me dites de vendre mes bijoux, mes diamants, pour me procurer la somme que vous me demandez; mais, grâce au ciel, monsieur, je n'ai pas de bijoux pour cette valeur; mon mari voulait me donner tout un écrin en diamants, je l'ai supplié de n'en rien faire ; je lui ai fait perdre la fortune de son oncle... j'ai bien assez de son amour : cela vaut mieux que des diamants. Mais, je vous le répète, monsieur, alors même que je posséderais cet argent que vous voulez avoir, et que je pourrais en disposer à ma fantaisie, je ne vous le donnerais pas. Vous céder une seule fois, ce serait se mettre à jamais sous votre dépendance... Vous n'aurez rien de moi, rien, rien !... car tout ce que j'ai ici est à mon mari, et je ne me serai pas faite votre complice en vous aidant à le dépouiller.

— Ah! vous le prenez sur ce ton!... s'écrie Saint-Croisy en se levant et marchant à grands pas dans le salon... Eh bien ! fille vertueuse, je vous ferai repentir de votre désobéissance. Oui, ainsi que vous l'avez dit, je proclamerai partout que vous êtes ma fille ; j'irai trouver votre mari, je lui parlerai...

— Vos menaces ne sauraient m'effrayer, monsieur; car vous n'apprendrez rien à mon mari. Avant de l'épouser, lorsqu'il me suppliait de lui avouer les motifs qui me faisaient repousser son amour, je lui ai conté toute ma vie... et la vôtre... lorsque j'étais avec vous. Je ne lui ai rien caché... il vous connaît... il sait du moins à quoi s'en tenir sur votre compte. Je lui ai dit cent fois : « Songez à quoi vous vous exposez en donnant votre nom à une femme qui ne peut dire celui de son père sans rougir ! » Mais il m'a répondu qu'un enfant n'était pas responsable des fautes de l'auteur de ses jours, et que je ne devais pas vivre malheureuse, sans amis, sans époux, parce que

j'avais un père qui se conduisait mal. Maintenant, monsieur, voyez si vous voulez aller trouver mon mari... Oh! vous le pouvez, vous ne lui apprendrez rien.

Saint-Croisy ne s'attendait pas à cette réponse ; elle dérange tous ses projets, tous les plans qu'il avait formés. Il ne s'attendait pas à trouver dans Camille cette fermeté, cette résolution qui ne fléchit pas devant ses menaces. Tandis qu'il croyait que sa présence seule suffirait pour l'effrayer et la faire consentir à tout ce qu'il exigerait, bien loin de là, il trouve une femme qui le brave, qui le défie, et qui, par la franchise de sa conduite avec Léoville, fait avorter toutes les espérances dont il s'était bercé en la voyant devenir vicomtesse.

Ne sachant plus à quel parti s'arrêter, et après avoir marché encore quelques instants dans l'appartement, en se bornant à prononcer de temps à autre quelques mots de menace, Saint-Croisy s'arrête de nouveau devant la jeune femme, et lui dit :

— Voyons, ma fille, est-ce bien votre dernier mot? avez-vous bien réfléchi à quoi vous vous exposez en me traitant comme vous le faites?... à tous les désagréments qui peuvent en résulter pour vous?

— Oui, monsieur. D'ailleurs, je trouve que l'on n'a pas besoin de réfléchir pour faire son devoir : il y a dans un cœur honnête un sentiment qui vous dicte sur-le-champ la conduite que vous devez tenir ; c'est à ce sentiment qu'on doit obéir : il ne trompe jamais sur ce qui est mal et sur ce qui est bien.

— Ce qui est mal, c'est de refuser de l'argent à son père malheureux... quand on roule sur l'or!

— Oh! monsieur, si vous n'étiez que malheureux, avec quelle joie je vous serais venue en aide!... Croyez-vous donc alors que j'aurais rougi de vous?... Non! Eussiez-vous embrassé la profession la plus humble, je vous aurais

recueilli, pris avec moi, donné un logement dans cette maison ; j'aurais veillé à ce que rien ne vous manquât... Mais ce n'est pas cela que vous voulez, n'est-ce pas, monsieur ?

— Je ne suis pas d'âge à prendre encore les invalides ! Mais en voilà assez, madame la vicomtesse, ma fille ; vous m'avez entendu ; il me faut cent mille francs... et je reviendrai samedi les chercher.

— Je vous ai dit que cela était inutile, monsieur, et que je ne vous donnerais rien.

— Je ne vous écoute pas !... A samedi, ma fille... et je serai exact !

Saint-Croisy enfonce d'un revers de main son chapeau sur sa tête, fait un demi-tour sur lui-même, puis sort de l'appartement en lançant encore sur Camille un regard menaçant.

Lorsque cet homme est parti, Camille tombe presque sans force dans un fauteuil ; puis ses sanglots éclatent, elle pleure, elle se désole. Toute la force qu'elle a montrée devant Saint-Croisy vient de s'évanouir. Ainsi, bien souvent nous nous trouvons, sans frémir, exposés à un danger imminent ; le péril passe, mais nous avons peur après.

Léoville, en revenant près de sa femme, la trouve toute en larmes, et s'écrie :

— Qu'est-il arrivé, mon Dieu ! et d'où vient l'état où je te vois ?

— Ah ! mon ami, balbutie Camille, ce que je craignais, ce que je devais prévoir est arrivé... Ah ! que je suis désespérée !...

— Voyons, ma chère amie, calme-toi d'abord... ne pleure pas ainsi... Je suis près de toi... je t'aime de toute mon âme... qui donc peut avoir la puissance de troubler notre bonheur ?

— Tu ne devines pas?... Celui qui devait partir... quitter la France...

— Ton père !

— Oui, M. Saint-Croisy ; il a osé venir ici... il était là tout à l'heure !

— Et c'est pour cela que tu te désoles?... Vraiment, tu n'es pas raisonnable. Eh bien ! que t'a-t-il dit, ce monsieur?... Est-ce qu'il trouverait mauvais que tu sois devenue ma femme ?

— Oh ! non... bien au contraire !

— Voilà qui est déjà bon... Et que te veut-il?... Tu n'oses pas répondre?... Eh ! mon Dieu, je le devine !... il veut de l'argent ; c'est cela qu'il est venu te demander. Eh bien ! nous lui en donnerons, et il nous laissera tranquilles, voilà tout ; et, vraiment, il ne fallait pas pleurer pour cela !

— Ah ! mon ami, si tu avais entendu cet homme !... Il m'a laissé voir toute la bassesse de son âme. Mon Dieu ! mon Dieu ! et c'est mon père !

— Allons, calme-toi ; combien demande-t-il pour nous laisser vivre en paix?... cinq mille francs?... dix mille francs?... Eh bien ! on les lui donnera.

— Non, non, mon ami, ses prétentions ne se bornent pas là ; il demande une somme énorme, il l'exige comme si elle lui était due.

— Quelle somme, enfin?

— Mon ami, il est inutile que je te le dise... à moins que tu ne l'exiges absolument ; mais à quoi bon ? Je lui ai répondu comme je le devais. Lorsqu'il est arrivé ici, et s'est dit sans argent, je lui ai offert sur-le-champ tout ce que j'ai là, dans mon secrétaire... car je le croyais seulement malheureux...

— Eh bien?...

— J'avais seize cents francs, je crois. Oh ! il n'a pas accepté. Ce n'est pas, a-t-il dit, une telle misère qu'il me

faut. Il n'a pas craint alors de me dévoiler ses plans, ses espérances, le motif pour lequel il désirait depuis longtemps me voir devenir ta femme. Alors, la pitié s'est éteinte dans mon cœur; j'ai compris que si l'on cédait une fois à cet homme, il reviendrait sans cesse à la charge. Une telle perspective serait épouvantable, et je lui ai répondu qu'il n'aurait rien de moi.

- Tu as peut-être raison... Cependant...

— Il ne faut pas céder, mon ami; la faiblesse encourage toujours les méchants. Oh! du reste, il n'a pas tenu compte de ma réponse, et doit revenir ici, samedi prochain, chercher la somme qu'il demande. Mais si tu voulais... O mon ami, je t'en prie... tu me rendrais bien heureuse!...

— Que désires-tu? parle, explique-toi.

— Mon ami, si tu ne tenais pas beaucoup à rester à Paris en ce moment... la saison est encore belle... puis, c'est l'époque de la chasse... tu pourrais chasser... et, moi, je serais si contente d'aller passer quelque temps à la campagne!

— Oh! très-volontiers, ma chère Camille; je ne tiens nullement à Paris. D'ailleurs, avec toi, ne serai-je pas bien partout!

— Il me semble, mon ami, t'avoir entendu dire, il y a quelques jours, que tu venais d'acheter une maison de campagne; que tu avais profité d'une occasion, que nous irions nous y installer cet été?

— En effet, c'était une occasion : un de mes amis, un étourdi, qui revend aujourd'hui ce qu'il a acheté hier, parce que ce monsieur est très-inconstant dans ses goûts; j'avais été une fois à sa campagne, qui m'avait plu beaucoup... il m'a offert de me la vendre, je l'ai pris au mot. Pardieu! cela se trouve à merveille!... Nous irons passer l'automne dans ma nouvelle propriété.

— Est-ce loin, mon ami ?

— Non, à Champrosey, sept lieues de Paris, à peu près ; le chemin de fer vous y mène en trois quarts d'heure. Mais une campagne charmante !... En face de la maison, la rivière, qui borde la route ; le pont qui conduit à la gare du chemin de fer, la station avant Corbeil ; derrière la maison, la forêt de Sénart... une superbe forêt, avec ses arbres séculaires ; autant que je me le rappelle, le jardin, qui est fort grand et se trouve derrière la maison, a une petite porte qui ouvre sur la forêt de Sénart... Vous y êtes sur-le-champ en mettant le pied hors de chez vous. Parbleu ! c'est là que je chasserai.

— Ah ! mon ami, que je suis heureuse de penser que tu ne t'ennuieras pas dans cette campagne !

— Fi ! ma chère amie, que c'est vilain ce que vous me dites là !... M'ennuyer avec toi !... est-ce que tu t'ennuies avec moi ?

— Mais, moi, c'est bien différent, je suis une femme.

— Une femme qui porte très-bien l'habit d'homme. Je t'apprendrai à monter à cheval ; tu chasseras avec moi.

— Oh ! oui... Maintenant, mon ami, encore une prière.

— Parlez, madame.

— M. Saint-Croisy doit revenir ici samedi. Ah ! je voudrais bien qu'il ne nous y trouvât plus !

— Qu'à cela ne tienne... nous partirons demain.

— Oh ! merci, merci !

Et, en effet, le lendemain, Léoville et Camille partent pour Champrosey, emmenant avec eux tous leurs domestiques.

LIV

Une pièce du Gymnase.

Depuis qu'il avait rompu toute relation avec son neveu, le comte de Rochemart était d'une humeur encore plus sombre, et jamais un sourire ne venait éclaircir sa physionomie. Le fidèle Maurice n'osait pas se permettre de prononcer le nom de Léoville devant son maître, et, cependant, il savait bien qu'au fond de son cœur son ancien colonel souffrait de ne plus voir son neveu.

Lorsque Léoville demeurait dans le même hôtel que son oncle, son valet de chambre, Charlot, était fort lié avec Maurice. La séparation du neveu et de l'oncle n'avait point rompu l'amitié qui unissait ces deux fidèles serviteurs ; seulement, les occasions de se rapprocher étaient devenues plus rares. Mais lorsque Maurice rencontrait le domestique de Léoville, il ne manquait pas de lui demander des nouvelles de son maître, de s'informer s'il était heureux depuis qu'il était marié, et Charlot répondait :

— Comment mon maître ne serait-il pas heureux ? Sa femme est charmante, aussi bonne que belle, pas fière du tout, ne parlant qu'avec bonté, même au plus humble de ses serviteurs ; aussi tous ceux qui la connaissent la chérissent.

Alors Maurice laissait échapper quelque bon juron, en disant :

— Et mon colonel n'a pas seulement voulu la voir ! S'il l'avait vue, il est bien probable que sa grande colère contre elle serait tombée... Mais dire qu'il n'y a pas moyen de vaincre son entêtement !... Il est malheureux, il s'ennuie

de ne plus voir son neveu... mais, c'est égal, il ne veut pas consentir à ce qu'on lui présente sa nièce ! C'est à se donner au diable !

Après que Léoville est allé s'installer avec sa femme dans sa jolie maison de campagne de Champrosey, les deux serviteurs sont longtemps sans se rencontrer. Cependant, un jour, Maurice aperçoit Charlot au détour d'une rue, et il court à lui :

— Que diable deviens-tu donc, Charlot ? Est-ce que tu gardes des malades chez tes maîtres ? je ne te rencontre plus.

— Non, grâce au ciel, personne n'est malade chez M. le vicomte, et madame se porte fort bien. Mais tu ignores que nous n'habitons plus Paris depuis une quinzaine de jours ?...

— Comment ! vous avez quitté Paris à la fin d'octobre ? et où êtes-vous donc ?

— Dans une bien jolie maison que monsieur a achetée, pas loin d'ici, à Champrosey... Joli village où il y a de belles maisons bourgeoises.

— Champrosey... je connais cela... A sept lieues d'ici à peu près, contre la forêt de Sénart.

— C'est-à-dire qu'en ouvrant une petite porte au fond du jardin on se trouve tout porté dans la forêt ; l'habitation est élégante, une belle grille par devant... le jardin a deux arpents au moins.

— Je ne connaissais pas cette propriété-là à M. Léoville.

— Il ne l'a achetée que depuis peu... Madame désirait aller à la campagne, et nous sommes allés nous installer dans la jolie villa. Oh ! nous ne nous ennuyons pas... il y a quelques voisins aimables ; et puis, monsieur chasse ; le soir, madame fait de la musique... le temps passe gaiement.

— J'ai eu à Champrosey une cousine que j'allais voir

quelquefois. Je connais bien le pays... une maison avec une belle pelouse devant... puis une grille, un pavillon carré, un rez-de-chaussée, un premier étage et des mansardes ?

— C'est cela même... il faut venir nous voir ; mon maître t'aime beaucoup, il te recevra bien.

— Parbleu ! je le sais bien ; mais je ne quitte pas le colonel... C'est lui que je voudrais mener chez vous, sacrebleu ! Si on pouvait lui monter le coup sans qu'il s'en doutât ! Il crierait, il jurerait d'abord ; mais, après, il serait peut-être bien content qu'on lui ait joué ce tour-là.

— A quoi songes-tu ?

— Je songe que M. le comte ignore complétement que son neveu possède une propriété à Champrosey, et que je voudrais bien trouver un moyen de l'y conduire sans lui dire chez qui il va...

— Tiens, c'est une bonne idée, cela ! Mais il faudrait me préciser le jour, alors, car, si le colonel me voyait en arrivant, il devinerait tout de suite chez qui il est.

— Belle malice !... Je te préviendrais et tu préviendrais ton maître ; il n'y a que madame à qui l'on ne dirait rien. Ah ! si... il faudrait l'avertir aussi pour qu'elle ne se trahisse pas.

— Ça me paraît bien difficile tout cela !

— Laisse donc ! Je vais souvent au spectacle, moi, surtout au Gymnase, c'est mon théâtre favori, eh bien ! j'ai vu bien des fois des pièces dans lesquelles les neveux qui étaient brouillés avec leur oncle... toujours parce qu'ils s'étaient mariés contre leur volonté, ces neveux-là, dis-je, trouvaient quelque ruse pour amener l'oncle à leur pardonner.

— Alors, si tu as vu cela, tu sais comment il faut faire ?

— Je ne m'en souviens plus bien, mais je vais acheter une douzaine de pièces du Gymnase, et je suis sûr que je trouverai mon affaire

Et Maurice quitte Charlot, qui l'engage à se hâter, de peur qu'il ne prenne envie à ses maîtres de revenir à Paris.

Quelques jours après cette conversation, Maurice disait à son maître :

— Monsieur, j'ai rencontré dans la rue un de vos anciens amis, le capitaine Hamelin; il m'a chargé de vous dire mille choses, et de vous prier d'aller le voir.

— Eh quoi ! Hamelin est à Paris ? répond le comte ; je le croyais fixé en Normandie... Mais, puisqu'il était à Paris, pourquoi n'est-il pas venu me voir ?

— Il n'était à Paris qu'en passant; il paraît qu'il était bien pressé : quand je l'ai rencontré, il repartait tout de suite, mais il m'a bien recommandé de vous prier d'aller le voir !

— Comment ! il veut que j'aille le trouver en Normandie ?

— Oh ! non, monsieur; le capitaine n'est plus si loin, il s'est rapproché ; il a acheté une propriété contre la forêt de Sénart, à Champrosey, je crois... oui, oui, c'est bien là !

— Champrosey... je ne connais pas ça... Combien de lieues de Paris ?

— Six à sept lieues ; c'est le chemin de Corbeil, une route charmante, par Villeneuve-Saint-Georges et Draveil.

— Il me paraît que tu connais fort bien ce pays-là, toi ?

— Oui, monsieur; j'avais une cousine qui habitait Champrosey. Ça serait une charmante promenade à faire, à cheval ! d'autant plus que Médina, la bonne jument de monsieur, ne travaille pas assez... ses jambes s'engourdissent, et cela lui ferait du bien de trotter un peu.

— Oui, tu as raison ; mais Hamelin t'a-t-il bien donné son adresse ? Serions-nous sûrs de le trouver ?

— Oh ! monsieur, dans un village, tout le monde se connaît ; on demande le capitaine Hamelin, on vous indi-

que tout de suite sa maison ; d'ailleurs, moi, qui connais le pays, je ne vous égarerai pas.

— Eh bien ! nous irons un de ces matins voir mon vieil ami, mon ancien camarade.

— C'est cela, monsieur ; moi, je monterai Rognolet : il est un peu rétif ; Dieu merci ! je sais me tenir à cheval.

Le surlendemain, le temps était superbe, et, tout en déjeunant, le comte de Rochemart dit à son valet de chambre :

— Maurice, le temps me paraît sûr, aujourd'hui ; si nous allions voir le capitaine Hamelin ?

— Ma foi ! c'est une bonne idée, monsieur ; alors, je vais tout de suite aller seller Médina et Rognolet.

— Va.

Au bout de dix minutes, le comte monte sa superbe jument, animal de race arabe qui ne fait jamais un faux pas, et Maurice enfourche Rognolet, petit poney plein d'ardeur, de feu, mais qui, pour la moindre chose, se cabre ou fait le saut de mouton ; mais l'ancien troupier était excellent cavalier et savait fort bien, quand il le voulait, mettre un terme aux petites folies de Rognolet.

On est parti de Paris à midi. Maurice indique la route à son maître. Les voyageurs ont bientôt atteint Villeneuve-Saint-Georges, puis Draveil, puis ils aperçoivent les premières maisons du village de Champrosey. Alors M. de Rochemart dit à Maurice :

— Tu connais le pays, va un peu devant et demande la maison du capitaine Hamelin ; d'ailleurs, il doit t'avoir indiqué où elle est située.

— Non, monsieur le comte ; il m'a dit simplement : au village de Champrosey.

— Eh bien ! n'y sommes-nous pas ?

— Certainement.

— Alors, demande.

Maurice savait très-bien que personne ne lui indiquerait la demeure du vieil ami de son maître, qu'il n'avait pas rencontré à Paris ; mais il avait bien fallu trouver une ruse pour amener le colonel à venir à Champrosey : celle-ci lui avait réussi. Maintenant qu'on y était, il fallait en trouver une autre pour y rester ; l'ancien troupier avait son projet.

Il commence par s'adresser à quelques habitants de l'endroit ; il demande :

— La maison du capitaine Hamelin, s'il vous plaît ? Et on lui répond :

— Nous ne connaissons personne de ce nom.

— C'est singulier ! dit Maurice.

Et M. de Rochemart finit par dire :

— Mais est-ce bien Champrosey que le capitaine t'a dit ? Je commence à craindre que tu aies mal entendu.

— Non, monsieur le comte, c'est bien Champrosey, je ne fais pas erreur... Un peu de patience, nous finirons par trouver.

Et Maurice amène son maître jusque devant la grille de la jolie maison qu'il sait appartenir au neveu du comte, et il arrête son cheval en s'écriant :

— C'est peut-être là...

— Ceci me semble bien élégant pour être la demeure de mon vieil ami, qui n'avait qu'une modeste aisance.

— On ne sait pas, monsieur... le capitaine peut avoir hérité... La grille est ouverte, je vais entrer demander.

— Entrer sans descendre de cheval, c'est bien sans façon...

— Bah ! monsieur... à la campagne ! et pour parler à un jardinier.

Et Maurice franchit la grille, lance Rognolet sur la pelouse, et là, appuyant adroitement sa main droite à certain endroit de la croupe de son cheval, celui-ci fait aussitôt

un violent saut de mouton, et Maurice, au lieu de se tenir en selle, se laisse tomber sur le gazon.

— Pardieu ! s'écrie le comte, je t'avais dit de descendre, mais pas comme cela... Ah ! mon pauvre Maurice, tu n'es plus aussi bon cavalier qu'autrefois. Voyons, relève-toi donc.

— Ah ! monsieur ! le pis, c'est que je ne peux pas me relever...

— Qu'est-ce à dire ? Serais-tu blessé ?

— C'est le pied... c'est la cheville que je ne puis plus faire aller... Bien sûr que je me suis donné une entorse ! impossible de m'appuyer dessus...

— Que le diable soit de la maladresse ! Comment allons-nous faire maintenant ? Tu ne peux pas remonter à cheval ?

— Oh ! il n'y pas moyen..

Cependant un serviteur est sorti de la maison ; il vient au comte, qu'il salue profondément, en lui disant :

— Madame vient d'être témoin de l'accident arrivé à votre domestique. Elle vous invite, monsieur, à vouloir bien vous reposer ; pendant ce temps, on verra à secourir le blessé, et, s'il le faut, on enverra chercher le médecin du pays.

— Votre maîtresse est mille fois trop bonne, répond le comte ; je crains d'être indiscret en acceptant sa gracieuse invitation.

— Madame sera charmée, au contraire, de recevoir monsieur.

Le comte hésite. Il regarde encore Maurice ; mais celui-ci fait une mine si piteuse qu'il se décide à descendre de cheval. Le domestique appelle le jardinier qui emmène les chevaux à l'écurie, puis il prie le colonel de le suivre, en disant

— Je vais revenir tout à l'heure avec un camarade, et

nous porterons le blessé à l'office, où on verra ce qu'il faut lui faire.

Le comte se laisse conduire ; on lui fait monter un perron, traverser un vestibule, puis entrer dans une belle antichambre et, de là, dans un joli salon, où une jeune dame le reçoit.

Camille était prévenue ; elle savait que c'était l'oncle de son mari, cet homme farouche qui avait refusé de la recevoir, qui se trouvait maintenant devant elle. Aussi était-elle en proie à une vive émotion qu'elle avait peine à cacher ; mais son trouble même ajoutait un nouvel attrait à sa personne, et, d'ailleurs, en la voyant, le comte s'était sur-le-champ senti sous le charme de sa beauté et de ses grâces ; il avait surtout été frappé par l'expression de la physionomie qui lui avait rappelé la seule femme qu'il eût jamais aimée.

– En vérité, madame, je suis confus du dérangement, de l'embarras que je cause chez vous, dit le comte en saluant Camille. Mon domestique a eu la maladresse de se laisser tomber de cheval, au moment où il franchissait votre grille pour demander une personne dont je cherche la demeure... Vous avez eu l'extrême obligeance de m'engager à me reposer un moment chez vous... je n'aurais pas osé accepter, si je n'avais pensé qu'il était de mon devoir de vous remercier...

— Je suis heureuse, monsieur, de pouvoir rendre service à un voyageur...

— Permettez-moi, madame, de vous faire savoir d'abord à qui vous voulez bien donner l'hospitalité. Je suis le comte de Rochemart, ancien colonel dans la ligne, depuis longtemps en retraite, habitant habituellement Paris et quelquefois un château que je possède dans les environs de Grenoble.

Camille s'incline et présente un fauteuil au comte qui s'assied en lui disant :

— Mais au moins, madame, puis-je espérer que je ne vous dérange pas?...

— En aucune façon, monsieur; vous le voyez, j'étais seule et je faisais un peu de musique.

— Occupation précieuse à la campagne... Mais vous n'habitez pas seule cette propriété, madame?

— Mon mari l'habite avec moi... Il est... absent en ce moment... mais je pense qu'il ne tardera pas à revenir...

— Je ne sais si je pourrai avoir le plaisir de le saluer... Car je ne voudrais pas abuser de vos moments... mon domestique va peut-être mieux...

— Ah! monsieur, vous ne pouvez penser à repartir de quelques heures au moins...

— Mais, madame, je crains...

— De vous ennuyer beaucoup ici?...

— Ah! vous ne le pensez pas, madame... Mais, pardon, connaissez-vous, dans ce village, le capitaine Hamelin... C'est chez lui que je me rendais; il est peut-être votre voisin, et je pourrai y déposer mon domestique...

— Je ne connais personne de ce nom dans le pays

— C'est bien singulier!... Décidément, mon soldat a fait quelque bévue... il aura mal entendu le nom du village.

— Je m'en félicite, monsieur, puisque cela m'a procuré le plaisir de vous recevoir...

— Vous êtes mille fois trop honne, madame.

Le valet qui a introduit le comte reparait à la porte du salon et dit:

— Le domestique de monsieur a une entorse; il ne pourra pas marcher de quelques jours...

— Il faut lui faire mettre son pied dans de l'eau de puits, dit le comte; cela le guérira... Mon Dieu! que je suis donc désolé!...

— Et de quoi? monsieur, dit Camille; d'être retenu ici?... Mais si vous n'êtes pas bien pressé, nous tâcherons, mon

mari et moi, que vous ne regrettiez pas trop de vous y être arrêté.

— En vérité, madame, c'est moi qui m'en félicite... et sans la crainte d'être importun...

—Vous ne pouvez pas l'être, monsieur...

— Je suis doublement heureux d'avoir fait votre connaissance... car... par un hasard singulier, vos traits me rappellent beaucoup... oh! mais beaucoup, ceux d'une personne... avec qui j'étais lié intimement...

— Si ce souvenir vous est agréable, monsieur, je me félicite de cette ressemblance...

— Oui, madame... ce souvenir... c'est singulier, la voix est aussi la même !... Auriez-vous connu... Mais non, vous êtes trop jeune! mais par vos parents peut-être... ne seriez-vous point parente de madame la baronne de Vermont?

— Non, monsieur, non... et voilà la première fois que j'entends prononcer ce nom.

Le comte soupire et garde un moment le silence; il croyait que cette dame allait profiter de cette occasion pour lui dire son nom et lui apprendre chez qui il était, mais elle n'en fait rien, et il n'ose pas la questionner à ce sujet, attendant toujours qu'elle-même se fasse connaître.

Camille se hâte de renouer l'entretien; elle commence à être plus rassurée, elle a retrouvé toute sa présence d'esprit; elle tâche d'être aimable, et cela lui est facile; sa conversation charme, attache, séduit le comte. Cependant, il parle encore de partir, mais la jeune femme se met au piano, et le talent de son exécution, l'expression qu'elle met dans son jeu, achèvent d'enchanter le comte, qui s'écrie :

— Mais, madame, si vous continuez... je ne pourrai plus me décider à partir, moi!

— Eh bien! monsieur, vous resterez... Et cela fera bien plaisir à mon mari!...

— Si monsieur votre mari est aussi aimable que vous, madame, vous devez faire un charmant ménage...

— Oh! monsieur, nous nous aimons bien... et nous serions bien heureux... si notre union n'avait pas fâché mon mari... avec un de ses parents... qu'il aimait beaucoup... et qu'il regrette de ne plus voir.

— Comment! un de ses parents s'opposait à ce qu'il vous épousât?... Mais ce parent-là ne vous connaissait donc pas, madame?

— Non, monsieur, il ne m'avait jamais vue...

— C'est un proche parent?...

— C'est son oncle, monsieur.

Le mot : oncle, fait impression sur le comte; il semble réfléchir... passe sa main sur son front, puis reprend au bout d'un moment:

— Mais depuis qu'il vous a vue, cet oncle... il s'est sans doute réconcilié avec son neveu?

Camille se trouble et balbutie :

— Je... je ne sais pas encore, monsieur.

En ce moment la porte du salon s'ouvre doucement, et Léoville paraît sur le seuil. Camille le montre alors au comte en lui disant d'une voix tremblante:

— Voilà mon mari, monsieur!

M. de Rochemart se retourne, aperçoit Léoville et s'écrie d'un air irrité:

— Mon neveu !. ..

— Oui, mon oncle, répond Léoville en s'inclinant respectueusement. Ne me permettez-vous pas maintenant de vous présenter ma femme ?...

Le comte garde un instant le silence, mais son hésitation n'est pas longue, et, s'avançant vers la jeune femme, il lui ouvre ses bras, en lui disant :

— Embrassez-moi, ma nièce !...

Camille pousse un cri de joie et se précipite dans les bras du colonel en s'écriant :

— Ah ! que je suis heureuse !

LV

Doux intérieur.

Du moment que M. de Rochemart a embrassé Camille, la joie, le bonheur, éclatent sur tous les visages. Léoville presse la main de son oncle en lui disant :

— Je savais bien que qnand vous verriez ma femme vous ne resteriez pas fâché contre elle !...

— Oui, tu avais raison... ta femme est charmante ! On ne peut la voir et l'entendre sans se sentir entraîné vers elle. Et puis... par un de ces hasards... que la Providence nous ménage quelquefois, j'ai retrouvé en elle une amie... que j'ai perdue depuis longtemps... Tu m'as entendu parler quelquefois de la baronne de Vermont?

— Oui, mon oncle, mais je ne l'ai jamais vue.

— Tu ne pourrais pas t'en souvenir, d'ailleurs ; quand elle est morte, tu étais encore au collége... eh bien ! ta femme a tous ses traits... sa tournure, et jusqu'au son de sa voix.

— Oh ! c'est singulier !...

— Où êtes-vous née, ma chère nièce?...

Camille regarde son mari ; puis, se rappelant ce dont ils sont convenus entre eux, répond en baissant les yeux :

— Je suis née en Alsace, monsieur...

— Pourquoi monsieur ? appelez-moi votre oncle, cela me fera plaisir...

— Oh ! et à moi aussi, monsieur... mon oncle...

— Et vos parents se nommaient?

— Mon père se nommait Hirberg; il était négociant, il ne fut pas heureux... on m'envoya à Vienne lorsque j'avais treize ans, pour y terminer mon éducation...

— Pourquoi donc vous envoyer en Autriche?

— Mon père avait sans doute des amis par là... c'est de Vienne que je fus conduite chez madame de Lovenstein... où...

— Où vous fîtes la connaissance de mon neveu... je sais le reste... dans tout cela il n'y a aucun rapport avec la famille de madame de Vermont, et ce n'était que pour m'en assurer que je vous ai fait ces demandes. Désormais, il ne sera plus question de tout ceci; avec votre figure, votre talent et votre esprit, vous avez le droit de vous passer d'aïeux. Mais par quel hasard habitez-vous ce pays?

— Mon oncle, j'ai acheté dernièrement cette maison à un de mes amis. Camille n'aime pas beaucoup Paris; nous sommes venus passer quelques jours dans ma nouvelle acquisition dont je suis enchanté... oh! vous verrez, j'ai la forêt de Sénart à ma porte, il n'y a qu'à sortir du jardin... vous qui aimez la chasse, vous viendrez chasser avec moi et ma femme... elle monte fort bien à cheval et m'accompagne souvent.

— Elle a donc tous les talents, ta femme?...

— Maintenant vous allez rester avec nous, n'est-ce pas, mon cher oncle?

— Ma foi, j'en ai bien envie, ma chère nièce... cela ne vous gênera pas?

— Oh! par exemple! votre appartement est tout prêt... tout disposé... il vous attendait...

— Ah! il m'attendait!... Vous saviez donc que je viendrais par ici?

Les jeunes époux baissent les yeux en souriant. Le comte secoue la tête, en murmurant:

— Ah! je commence à comprendre... et mon sournois de Maurice... Parbleu! il faut que j'aille voir comment va son entorse...

— Ah! mon oncle, vous ne le gronderez pas... il est cause que vous n'êtes plus fâché contre moi!...

— Soyez tranquille, ma nièce; je ne lui tirerai l'oreille... que pour rire.

Maurice, qui, comme on le pense bien, n'avait jamais eu d'entorse, quoiqu'il eût joué un peu gros jeu en se faisant jeter à terre par Rognolet, était allé avec Charlot se promener dans une partie du jardin d'où l'on ne pouvait pas être vu de la maison. Son ami lui faisait voir les belles poires qui couvraient encore les arbres, et le raisin que l'on avait enveloppé dans des sacs afin qu'il se conservât mieux. Tout-à coup l'ancien troupier se sent tirer par l'oreille; il se retourne et voit le comte derrière lui; mais celui-ci avait beau vouloir se donner un air sévère, il ne pouvait plus y parvenir. Depuis qu'il avait embrassé Camille, une révolution s'était opérée dans ce personnage habituellement s grave, et une expression de bonheur, de contentement avait remplacé la sombre tristesse qui auparavant se montrait toujours sur sa physionomie.

— Eh bien! mon drôle, il me semble que l'entorse ne te gêne pas trop pour marcher?... dit M. de Rochemart en pinçant un peu l'oreille de Maurice.

— Ah! mon colonel... monsieur le comte... est-ce que vous m'en voulez?... J'ai fait cela dans de bonnes intentions..i

— Mais tu es beaucoup plus madré que je ne croyais!... Et ce pauvre Hamelin que nous demandions à tout le monde?

— C'est vrai, monsieur le comte, que je ne l'ai pas rencontré... mais, quelquefois... le hasard aurait pu faire qu'il demeurât par ici... Est-ce que monsieur est encore fâché contre l'épouse de son neveu?

— Non, et c'est pour cela que je te pardonne... Il y a mieux : dès aujourd'hui, je te permets de m'appeler ton colonel comme autrefois.

— Ah! sapristi!... victoire, alors... Eh bien ! je vas m'en donner, mon colonel... de vous appeler mon colonel...

Camille s'empresse de faire voir au comte l'appartement qui lui est destiné. Léoville lui avait fait connaître les goûts, les habitudes de son oncle; aussi celui-ci est-il très-surpris de trouver là tout ce qu'il aime à voir sous sa main : il n'est pas jusqu'à la bibliothèque, dans laquelle il ne trouve ses auteurs favoris.

— Allons, je vois bien qu'on veut que je ne bouge plus d'ici ! dit M. de Rochemart en prenant la main de sa nièce. Il ne sera pas difficile de m'y retenir... je n'aurai pour cela qu'à vous regarder !...

On visite ensuite la maison, le jardin, et l'heure du dîner arrive bientôt. Le comte se place à table entre sa nièce et son neveu. On voit la satisfaction qu'il éprouve ; mais c'est sur Camille qu'il reporte le plus souvent ses regards, et Léoville s'écrie :

— Mon oncle, je finirai par être jaloux de ma femme, car je crois que vous l'aimez mieux que moi !

— Ma foi, oui ! écoute donc, ta femme me rend une amie... bien regrettée... elle est morte sans que je l'aie vue vieillir, et, en regardant ma nièce, je retrouve celle que j'aimais tant, telle que je l'ai connue, et même au moment de sa mort, car la maladie n'avait presque pas altéré ses traits.

— Cette dame est donc morte jeune, mon oncle?

— Oui, ma nièce... mais laissons ce sujet. Vous savez donc monter à cheval?

— Oui, pas trop mal, à ce que dit mon mari.

— Fort bien ; c'est un exercice que j'aime beaucoup : nous ferons des promenades dans la forêt de Sénart, que je ne connais pas, et qui est fort belle, dit-on.

— Oui, elle a surtout des parties sauvages où l'on a de la peine à reconnaître son chemin ; mais nous la connaissons déjà bien, Léoville et moi, et, dès demain, si vous le voulez, nous irons nous y promener.

La soirée passe vite ; le comte fait une partie d'échecs avec son neveu, Camille se met à son piano. Et lorsqu'est venue l'heure de se retirer, M. de Rochemart embrasse encore tendrement sa nièce en lui disant bonsoir.

— Que j'aime ton oncle! dit Camille à son mari, quand ils sont en tête-à-tête. Tu me l'avais dépeint si sévère, si grondeur!... Il est charmant, au contraire.

— C'est toi qui l'as changé ainsi, ma bonne amie; tu as fait ce miracle...

— Et ce brave Maurice... qui a su l'amener ici... Oh! je l'ai bien remercié, va!... Mais à quoi songes-tu, mon ami?

— Je songe... que j'ai écrit à Sincère, en l'engageant à venir passer quelque temps avec nous dans cette campagne, aussitôt qu'il aurait un peu de liberté...

— Sincère!... Ah! je serais bien contente de le voir... Mais, mon Dieu! s'il allait, devant ton oncle... parler de monsieur... Saint-Croisy!...

— C'est à quoi je pensais...

— Quand ton oncle m'a questionnée sur mes parents, je lui ai répondu ce que tu m'avais dit... N'aurait-il pas mieux valu lui avouer la vérité?

— Non! non!... A quoi bon? cela n'était pas nécessaire; il ne connaîtra jamais... monsieur Saint-Croisy. .

— Espérons-le, mon Dieu!... Je mourrais de honte si cela arrivait...

— Mais notre ami Sincère est un peu bavard... il ne veut jamais déguiser la vérité; j'aurai soin, lorsqu'il viendra ici, de le prévenir que, devant mon oncle, il doit s'abstenir de dire un seul mot sur... ce sujet.

Le lendemain, après le déjeuner, le comte, Léoville et Camille montent à cheval et vont se promener dans la forêt.

Deux heures après leur départ, Sincère arrive à Champrosey et sonne à la grille de la jolie villa qu'on lui a indiquée; il est reçu par Charlot, qui reconnaît le jeune ami de son maître.

— C'est bien ici la propriété de M. le vicomte Léoville? dit Sincère.

— Oui, monsieur, vous êtes bien chez lui...

— Ah! que c'est charmant ici... cette pelouse... ces fleurs, ces beaux arbres... cette jolie maison !...

— Oh! ceci n'est rien encore! Quand vous verrez le jardin qui est de l'autre côté de la maison...

— Qu'on doit être heureux de demeurer ici !... Qu'on y serait bien pour peindre!... Quels beaux points de vue! Ah! si je pouvais donner à grand'mère une maison de campagne comme celle-ci!... c'est alors qu'elle serait heureuse .. qu'elle vivrait longtemps!... Mais où sont-ils, mes bons amis, monsieur Léoville et sa femme ?

— Ils sont allés se promener à cheval dans la forêt, avec l'oncle de M. le vicomte de Rochemart, avec lequel ils sont raccommodés, et qui est ici depuis hier.

— Ah ! il y a un oncle... avec lequel ils étaient fâchés !...

— Mais la paix est faite, et mon maître et madame sont bien contents !

— Tant mieux !... Mais si ce comte est ici, cela va peut-être leur déplaire que je sois venu... Si je savais cela, je m'en irais et je reviendrais une autre fois.

— Non, monsieur Sincère, non, on sera très-content de vous voir, car mes maîtres vous aiment beaucoup.

— Oh ! moi aussi, je les aime bien.

— Seulement, M. Léoville m'a prévenu que si vous arriviez en son absence, il voulait vous parler en particulier avant que vous paraissiez devant son oncle.

— Ah ! pourquoi cela ?

— Je l'ignore. Ils ne tarderont pas à rentrer, je pense ; en attendant, voulez-vous déjeuner ?

— Oh ! c'est fini depuis longtemps.

— Alors venez visiter la maison, le jardin..

— Oh ! le jardin, plutôt ! J'aime mieux les arbres que les murs.

— Comme vous voudrez.

— Ensuite, je choisirai un joli point de vue et je le dessinerai... J'ai apporté mon carton, mes papiers, mes crayons; vois-tu ?

— Très-bien, monsieur. Oh ! par ici, vous ne manquerez pas de jolies vues.

Sincère parcourt le jardin ; il s'arrête souvent sur un monticule, dans un kiosque, devant un bel arbre; puis enfin, ayant choisi l'endroit qui le séduit le plus, il s'y assied, place son carton sur ses genoux, prend ses crayons et se met à dessiner, en disant à Charlot:

— Tu vois où je suis, je n'en bouge plus. Quand M. Léoville reviendra, tu lui diras que je suis ici.

— Cela suffit, monsieur.

Le jeune artiste dessine depuis plus d'une heure, lorsque la cavalcade rentre à la villa. Le comte est enchanté de sa promenade, des sites pittoresques qu'offre la forêt de Sénart, et de la grâce, de la hardiesse avec lesquelles Camille se tient à cheval.

Cependant Charlot court à son maître et lui dit à l'oreille que Sincère est arrivé, en lui indiquant la partie du jardin dans laquelle il dessine. Léoville laisse son oncle et sa femme rentrer, se reposer dans la maison, et s'empresse d'aller trouver son jeune ami.

On se repose avec plaisir, lorsqu'on a passé plus de trois heures à cheval. Le comte est au salon, assis sur un divan ; causant avec Camille, qui est auprès de lui, lorsque

Léoville revient tenant Sincère par la main, en disant :

— Mon cher oncle, permettez-moi de vous présenter un tout jeune artiste, mon ami et celui de ma femme. Monsieur Sincère Montaubert, un brave et honnête garçon qui, lorsque Camille vivait seule, lui a donné, ainsi que sa bonne grand'mère, les plus grandes preuves d'intérêt et de dévouement...

Pendant que Léoville parlait, Sincère rougissait en saluant avec embarras ; mais ses traits réguliers, son beau front très-découvert, et l'air de franchise, de candeur qui respirait sur sa physionomie, tout prévenait en sa faveur. Aussi le comte lui fait-il un accueil gracieux, en lui disant :

— Avancez, jeune homme... ne tremblez pas... les amis de mon neveu seront toujours bien vus par moi, et le dévouement que vous avez montré pour ma chère nièce vous assure déjà des droits à mon amitié.

Sincère remercie timidement, mais Camille lui tend la main, et il s'empresse d'aller la presser dans les siennes.

— C'est bien à vous d'être venu jusqu'ici pour nous voir, lui dit Camille. Resterez-vous quelques jours avec nous!

— Jusqu'à demain seulement... Je ne puis pas laisser grand'mère seule plus longtemps, elle s'ennuierait!...

— Vous aimez bien votre grand'maman? dit le comte.

— Oh ! oui, monsieur.

— C'est bien, et cela fait votre éloge... surtout à une époque où la vieillesse et les liens de famille sont malheureusement si peu respectés!... Quel âge avez-vous, monsieur Sincère?

— Seize ans et demi bientôt, monsieur.

— Quelle profession comptez-vous embrasser?

— La peinture, monsieur.

— Tenez, cher oncle, dit Léoville en présentant au comte un dessin, voilà ce qu'il était en train de faire dans le j rdin, en nous attendant...

— Voyons... Mais c'est fort bien, cela!...

Camille pousse un cri de surprise en disant :

— Ah! c'est l'endroit où je me repose si souvent, sous le grand sycomore... Oh! comme c'est exact !... vois donc, Léoville...

— Oui... c'est bien cela... Depuis combien de temps étiez vous là, Sincère ?

— Depuis une heure à peu près.

— Un dessin si bien réussi... en si peu de temps; c'est vraiment fort bien, jeune homme, et je vous prédis que vous vous ferez un jour un nom parmi nos peintres justement vantés.

— Ah! monsieur, je ferai mon possible pour réaliser votre prédiction... J'étudierai avec ardeur... Je serais si heureux de réussir, de gagner de l'argent!... Ah! ce n'est pas pour moi que je désire de argent... mais pour ma bonne grand'mère, qui s'est privée de tout pour faire de moi un artiste... plutôt qu'un artisan. Ah! si je deviens en état de tirer parti de mon travail, avec quel plaisir je tâcherai de la dédommager!... de lui rendre tout le bien qu'elle m'a fait!

Le comte tend sa main à Sincère, qui avance timidement la sienne; il la lui serre fortement, en lui disant:

— Très-bien... mon enfant, très-bien ; voilà de bons sentiments... Mais cette grand'maman est donc le seul parent qui vous reste ?...

— Hélas! oui, monsieur, j'ai perdu les autres... si malheureusement!...

— Ah! c'est une histoire terrible, dit Camille, et je me suis sentie frémir lorsque sa vieille mère me l'a contée...

— Voyons... je suis un ancien militaire... je puis entendre toutes les histoires sans trembler! Contez-moi cela, mon jeune ami... à moins cependant que cela ne vous soit trop pénible de vous rappeler ces faits...

— Oh ! non, monsieur... D'ailleurs, cela ne me les rappellera pas, puisque je ne les oublie jamais... puisqu'une seule pensée... un seul espoir a toujours fait battre mon cœur... et, en grandissant... en devenant un homme, cet espoir est toujours là au fond de mon âme.

— Quelle est cette espérance que vous conservez encore ?...

— Celle de trouver... et de punir les assassins de mon père et de ma mère.

— Que dites-vous ? vos parents auraient été assassinés ! Oh ! mais c'est affreux, cela !...

— Oui, monsieur ; mon père, Charles Montaubert, habitait avec ma mère une maison de campagne à l'entrée du bois de Vincennes... dans un endroit malheureusement assez éloigné de toute habitation. Moi, j'étais avec eux... Mon père avait réalisé une forte somme, avec laquelle il devait acheter une belle propriété... je crois que c'est cent vingt mille francs qu'il avait touchés à Paris... Hélas !... on aura su cela... et, dans la nuit... deux hommes s'introduisirent chez nous pour voler... Mon père s'éveilla... il fut assassiné... ma pauvre mère aussi !...

– Pauvre garçon !... Et les misérables n'ont pas été découverts... arrêtés ?

– Non, monsieur... On vit bien aux empreintes de leurs pas qu'ils devaient être deux... mais c'est tout !...

— Et il y a longtemps de cela ?

— Onze ans passés, maintenant.

— Et vous espérez encore, vous, découvrir les coupables ?...

— Oui, monsieur ; quelque chose me dit que je les trouverai...

— Mais sur quoi fondez-vous votre espoir... n'ayant ni indices, ni renseignements ?

— Lorsque les brigands se sont sauvés, j'étais dans mon

lit, monsieur, dans un petit cabinet où ils ne sont pas entrés ; mais je me suis éveillé, et j'ai entendu une voix qui disait :

« Fuyons !... tu m'as trompé !... j'ai peur !... Ah ! ne restons pas ici plus longtemps... »

« Cette voix... cette voix... ah ! je l'entends encore, monsieur, je l'entends toujours... et je vous réponds que je la reconnaîtrais. »

Sincère a dit ces mots avec tant d'âme, tant de conviction, que ceux qui l'écoutent se sentent vivement impressionnés et partagent une partie de son émotion.

— Allons, mon jeune ami, je souhaite que vous réussissiez ! dit le comte ; et si alors je puis vous être utile pour faire punir les coupables, je le ferai avec grand plaisir.

— Je vous remercie, monsieur.

— Et maintenant, dit Léoville, éloignons ces tristes souvenirs et allons dîner... Charlot vient de nous dire que la table était servie, et une promenade à cheval donne de l'appétit.

LVI

La forêt de Sénart.

Le dîner se passe gaiement ; tout le monde a de l'appétit ; le compte ne tarit point en éloges sur les beaux ombrages de la forêt de Sénart, ses sentiers sauvages qui lui donnent parfois l'aspect d'une forêt vierge, et la majesté de quelques-uns de ses arbres qui doivent compter plusieurs siècles d'existence.

— J'irai voir tout cela demain matin, dit Sincère, car je me lève de très-bonne heure, moi... C'est si beau le lever

du jour à la campagne !... J'irai faire quelques études de beaux arbres...

— Vous n'aurez que l'embarras du choix.

— Et je rapporterai cela à M. Delcour, mon maître.

— En tout cas, Sincère, vous ne partirez qu'après avoir déjeuné avec nous, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, ma bonne amie ; certainement je ne m'en irai pas sans vous dire adieu !

— Et puis, Sincère, vous direz à votre bonne maman, madame Monclair, qu'elle me ferait bien plaisir en venant passer quelques jours ici avec nous.

— Je vous remercie, je le lui dirai ; mais elle n'acceptera pas, parce que, voyez-vous, elle est bien vieille, et, à son âge, on a bien de la peine à se déranger.

Quand le soir est venu, pendant que l'oncle et le neveu font une partie, et que Camille fait de la musique, Sincère a pris son carton à dessin ; il s'est assis dans un coin, et, sans rien dire, se met à dessiner la jolie tête de Camille ; puis, quand il a fini, il vient poser cela devant les deux hommes, en leur disant :

— Connaissez-vous cette personne-là ?...

Léoville fait un cri de joie, le comte est émerveillé de la ressemblance ; Camille quitte son piano pour aller voir ce que l'on regarde, et elle est enchantée de se reconnaître.

— Vous trouvez donc que ce n'est pas mal ? dit le jeune artiste.

— Je trouve cela si bien, si ressemblant, dit le comte, que je vous prie, mon jeune ami, de me faire cadeau de ce dessin.

— Oh ! monsieur, avec grand plaisir !...

— Quand je ne serai pas près de ma nièce, comme cela je pourrai la voir encore...

Camille remercie M. de Rochemart par un doux sourire, et Léoville dit à Sincère :

— C'est très-bien, mais tu feras un autre portrait pour moi !

L'heure venue de se séparer, Charlot conduit Sincère dans une jolie petite chambre décorée avec goût ; une jolie étoffe de Perse sert de tenture, et de la fenêtre on aperçoit la forêt.

— Serez-vous bien ici ? dit Charlot.

— Oh ! trop bien... Quelle charmante petite chambre !... c'est trop élégant pour moi, cela...

— Dame ! faut vous y habituer ; mais, ici, c'est élégant partout ! Vous n'êtes pas fâché d'être resté, n'est-ce pas ?

— Oh ! bien au contraire... l'oncle de M. Léoville me plaît beaucoup.

— Oui... c'était un loup, à ce que disait Maurice ; chez nous, c'est un mouton ; c'est madame qui l'a changé ainsi... C'est égal, Maurice a eu tout de même une fameuse idée de se faire jeter par terre par Rognolet... Bonsoir, monsieur Sincère !

— Bonsoir !

Sincère admire un moment la chambre, regarde à la fenêtre et se dit :

— Oui, on doit être bien heureux ici... Cependant, M. Léoville m'a bien recommandé de ne pas parler du père de sa femme... ce vilain homme... ce Saint-Croisy... Probablement à cause de l'oncle... Ils lui auront caché ce qui le concerne... Moi, j'aurais dit toute la vérité... Enfin, ça les regarde !... Ah ! pourvu que cet homme ne fasse pas encore quelque méchant tour à ma bonne amie ! Mais couchons-nous et dormons bien vite, afin d'aller demain, de bonne heure, voir la forêt.

Sincère se met au lit et s'endort. A seize ans et demi on dort si bien !... à moins qu'on ne soit déjà amoureux, et encore !...

Le jour commence à poindre lorsque le jeune artiste s'éveille ; il se jette à bas du lit en s'écriant :

— Ah ! paresseux ! il fait jour et je suis encore au lit !... Et vite, habillons-nous et allons voir cette forêt que l'on dit si belle... D'ailleurs, des arbres, c'est toujours beau!... Charlot m'a montré hier la porte du jardin qui vous met tout de suite dans le bois.

En peu de temps Sincère est habillé ; il prend son carton, ces crayons, quitte sa chambre et descend l'escalier en faisant le moins de bruit possible ; puis, arrivé dans le jardin, il a bientôt trouvé la petite porte qui donne dans la forêt.

Sincère avance alors, mais lentement, car il jouit déjà du beau spectacle qu'offrent, en automne, ces arbres déjà nuancés de jaune, de vert pâle, et conservant encore quelques feuilles vigoureuses de ton ; puis il respire avec délices cette odeur que l'on ne trouve que dans les forêts... enfin, plus il s'avance et plus il admire, en se disant :

— Que c'est beau, les arbres !... Ça et les fleurs... il me semble que le bon Dieu n'a rien créé de plus admirable !... Mais les fleurs, cela passe trop vite ; tandis que les arbres... oh ! cela résiste au temps ! En voilà un là-bas qui doit compter plusieurs siècles d'existence.

Le jeune homme court à un rond-point au milieu duquel est un vieux chêne, cité par sa beauté et le nombre de ses années ; il s'arrête quelque temps en se disant :

— Si je le dessinais ?... Mais, là-bas, il me semble que le site est plus pittoresque. Allons voir.

Sincère s'avance, s'arrête, puis va plus loin, s'arrête encore, et dit enfin :

— C'est ravissant partout !... Mais si j'admire toujours sans me prononcer pour un endroit, je ne ferai jamais rien. Décidément, arrêtons-nous ici ; cet endroit, plus sauvage que les sentiers battus, a des effets de lumière qui feront

très-bien, et des arbres coupés d'une façon tout à fait originale.

Le jeune artiste s'assied, le dos appuyé à un arbre; il prend son carton, choisit son papier et se met à dessiner.

Il y a près d'une demi-heure qu'il travaille, et il n'a encore vu passer personne dans la forêt.

— Cet endroit est bien peu fréquenté, se dit Sincère ; il est vrai qu'il est encore de bonne heure... Malgré cela, je crois qu'une dame aurait tort de venir se promener seule par ici.

En ce moment un bruit de pas, qui fait craquer les feuilles sèches, interrompt les réflexions de Sincère, et il se dit :

— J'ai parlé trop tôt ! voilà du monde!...

Et, naturellement, ses yeux se portent du côté où il a entendu venir le bruit; il regarde au loin, ne voit personne, le bruit a cessé.

— Tiens, je n'entends plus rien, reprend Sincère ; je m'étais peut-être trompé ! Il se remet à dessiner; bientôt le bruit de pas se fait entendre de nouveau.

— Oh! cette fois, je suis bien sûr qu'on a marché, se dit Sincère. Bon, voilà qu'on s'arrête de nouveau; c'est donc quelqu'un qui, comme moi, est à chaque instant en admiration devant un site ou un arbre? C'est peut-être un confrère : cela n'aurait rien d'étonnant; c'est l'époque où les peintres viennent faire des études dans la campagne.

Désirant s'assurer du fait, Sincère se lève doucement, regarde au loin, et aperçoit enfin un homme arrêté contre un arbre et les yeux fixés vers la terre, comme plongé dans ses réflexions; cet homme porte une blouse bleue et est coiffé d'une casquette dont la visière est très-avancée sur ses yeux.

— Oh ! ce n'est pas un confrère, se dit Sincère. Cet homme-là n'a point de cartons... il ne tient à sa main

qu'un gros bâton... ce n'est pas la tournure d'un artiste! Il regarde à terre... A quoi donc pense-t-il pour rester là si longtemps?... Mon Dieu! plus je l'examine... cette taille... cette coiffure... on dirait que c'est lui ; c'est Saint-Croisy ! Cet homme dans cette forêt... si près de la demeure de sa fille! Oh! pauvre Camille, c'est encore un malheur qui te menace!...

C'était bien, en effet, Saint-Croisy qui avait repris la blouse et la casquette pour venir rôder dans la forêt de Sénart; car il savait déjà que Camille habitait avec son mari dans le voisinage.

Lui aussi se croyait bien seul dans cet endroit sauvage de la forêt, lorsque tout-à-coup, en relevant la tête et se remettant en marche, il aperçoit à vingt pas plus loin un jeune homme qui a les yeux fixés sur lui. Il avance de quelques pas sur celui qui le regarde, puis s'arrête en s'écriant :

—Comment! encore vous?... Oh! voilà qui est trop fort!... Je vous rencontrerai donc partout?...

— Il paraît que oui ; répond Sincère, qui a refermé son carton, ses esquisses, et s'avance à son tour vers ce monsieur.

— Mais que diable faites-vous dans cette forêt, et de si bon matin?

— Je pourrais vous en demander autant; moi, je viens dessiner, faire des études... et vous?

— Moi, je viens m'y promener.

— Vous ne vous promeniez guère quand je vous regardais... Vous ne bougiez pas ; vous sembliez bien absorbé dans vos réflexions.

— Ah ! vous avez vu cela?... Est-ce qu'il y avait longtemps que vous m'examiniez?

— C'est possible.

— Je n'aime pas qu'on me guette, qu'on m'épie... Je crois vous l'avoir dit, jeune imberbe !

— Si vous me l'avez dit, vous voyez que je n'en ai guère tenu compte, en tous cas ?...

Saint-Croisy fronce le sourcil en murmurant :

— Vous êtes heureux de n'être encore qu'un enfant... je ne vous trouve pas digne de ma colère...

— Vraiment! Je m'en moque pas mal de votre colère !... Dites donc, vous n'êtes toujours pas le nommé Saint-Croisy, n'est-ce pas ?

Saint-Croisy ne répond rien, et se borne à faire un mouvement d'impatience. Sincère reprend :

— A propos, y a-t-il longtemps que vous n'avez été voir votre ami ?

— De quel ami parlez-vous ?

— De celui qui demeure dans le faubourg Saint-Martin... un fameux ciseleur, maître Harzmann.

Saint-Croisy change de couleur ; il n'est pas maître d'un mouvement de terreur, et s'écrie, en fixant sur le jeune homme des regards qui semblent vouloir lire jusqu'au fond de son âme :

— Ah ! vous connaissez Harzmann ?

— Mais oui, j'ai eu affaire à lui... Je compte même aller incessamment lui reporter une fort belle pièce que mon patron lui a empruntée, et ne lui a pas encore rendue.

— Et comment savez-vous que je le connais, moi?

— Comment je le sais?... Ah! je sais tout, moi!... Et puis, un soir, je vous ai entendu causer avec lui sur les bords du canal.

Saint-Croisy devient livide ; sa main droite se glisse sous sa blouse, d'où il tire un long couteau-poignard, tout en murmurant :

— Ah ! vous nous avez entendus !...

Sincère n'est pas maître d'un sentiment d'effroi ; car, dans les regards de l'homme qui est devant lui, il est facile de deviner un affreux projet, et il n'a aucune arme pour

se défendre. Déjà Saint-Croisy fait un pas de plus vers lui, lorsqu'une voix se fait entendre : c'est un paysan qui chante, tout en faisant un fagot de bois mort, et qui vient de leur côté.

La présence de cet homme arrête Saint-Croisy, qui cache vivement son arme sous sa blouse, puis se jette précipitamment dans le taillis, et ne tarde pas à disparaître.

– Sapristi! je crois qu'il était temps! dit Sincère. Et, se tournant vers le paysan, il lui crie :

— Merci, mon brave homme!... Ah! que vous avez bien fait d'arriver.

Puis, sans attendre que le paysan lui réponde, Sincère se met à courir de toutes ses forces et ne s'arrête que quand il est devant la petite porte du jardin, qu'il retrouve entr'ouverte comme il l'avait laissée.

Sincère a parcouru une partie du jardin; il approche de la maison, lorsqu'il aperçoit Léoville. Il court à lui, et celui-ci, remarquant l'émotion, la respiration haletante de son jeune ami, s'empresse de le questionner :

— Qu'avez-vous, Sincère? Comme vous semblez bouleversé... vous respirez à peine!...

— Ah! il y a de quoi... Mon Dieu!... si vous saviez!... Mais, il vaut mieux que vous le sachiez, que vous soyez prévenu et sur vos gardes!

— Expliquez-vous donc.

— Dans la forêt, tout à l'heure, je viens de rencontrer ce Saint-Croisy...

— Grand Dieu!... le père de..... Allons, vous vous serez trompé, Sincère...

— Je me suis si peu trompé que je lui ai parlé.

— Vous lui avez parlé?...

— Oui, et comme j'ai eu la sottise de lui dire que je connaissais un de ses amis, qui doit être son complice pour

quelque crime, alors ce misérable a tiré de dessous sa blouse un couteau-poignard pour m'assassiner...

— Ah! taisez-vous... taisez-vous, Sincère! c'est impossible!... Vous vous êtes mépris sur les intentions de cet homme...

— Je ne me suis pas mépris. Je vous dis qu'il allait se précipiter sur moi, lorsqu'un paysan est arrivé... C'est ce qui m'a sauvé!... Alors, le scélérat a disparu dans l'épaisseur de la forêt.

— Je ne puis croire à tout cela! Dans quel but cet homme aurait-il commis ce crime?... Ce n'eût pas été pour vous voler, à coup sûr?...

— Vous ne voulez pas me croire?... Mon Dieu! mais je ne vous dis point de mensonge, moi... Ah! bientôt, peut-être, vous verrez que j'avais raison, que mes craintes, mes pressentiments étaient fondés!... Mais je vais partir, car, devant votre femme, je ne saurais pas cacher mon trouble. Elle me questionnerait pour en connaître la cause... je ne sais pas mentir, et...

— Oh! vous avez raison, Sincère, il vaut bien mieux que vous partiez sans revoir Camille... Je trouverai un motif, un prétexte pour vous excuser auprès d'elle et de mon oncle. Je dirai que votre peintre vous avait chargé d'une commission que vous aviez oubliée...

— Tout ce que vous voudrez... mais, si je restais ici, je troublerais la paix, le bonheur de Camille... Ah! il vaut bien mieux que je parte!... Je cours au chemin de fer... Adieu, mon ami Léoville!... Ça me chagrine bien de vous quitter si vite... mais il le faut! En attendant, croyez-moi, veillez, tenez-vous sur vos gardes.

— Pauvre Camille!... cachons-lui bien tout ce que je viens d'apprendre, car si elle savait que son... que ce Saint-Croisy est dans les environs, elle ne goûterait plus un seul instant de repos.

LVII

Le sommeil.

Sincère est revenu à Paris, et il s'empresse d'aller conter à sa bonne vieille mère tout ce qui lui est arrivé à Champrosey ; car le jeune garçon n'a point de secret pour sa grand'maman, et il éprouve le besoin d'épancher son cœur, qui est encore tout plein des émotions qu'il a ressenties dans la forêt de Sénart.

Madame Monclair écoute son petit-fils en frémissant ; elle s'écrie :

— Quoi, mon ami, cet homme a sorti de dessous sa blouse un couteau-poignard... et il s'élançait sur toi !

— Oui, grand'mère, et, sans ce paysan qui est arrivé là comme une providence, je suis sûr que ce misérable tentait de se défaire de moi !... Oh ! mais, je me serais défendu, allez ! et il n'aurait pas eu bon marché du jeune imberbe, comme il m'appelle.

— Cependant, mon ami, on ne commet pas un si grand crime sans motif... Quel pourrait être celui de cet homme pour vouloir se défaire de toi qu'il ne connaît que pour t'avoir rencontré deux fois ?

— Ah ! je ne sais... mais c'est surtout lorsque je lui ai dit que je l'avais entendu causer avec ce Harzmann, un soir, sur le bord du canal... qu'il a eu l'air furieux ! Oh ! alors si ses yeux avaient été des pistolets, je serais déjà mort...

— Tu as eu tort de lui dire cela !...

— Pourquoi donc ?... Puisque ça lui a causé tant de terreur !... Oh ! grand'mère, voyez-vous, ces deux hommes-là

sont liés par quelque action infâme... j'en mettrais ma main au feu !

— Que t'importe, mon ami, cela ne te regarde pas!...

— Mais, bonne mère, n'est-ce pas toujours un devoir de faire punir des coupables quand on a découvert les preuves de leurs crimes?

— Mon fils, tu oublies que Saint-Croisy est le père de cette chère Camille que nous aimons tant! Si, en effet, cet homme a commis quelque mauvaise action, crois-tu rendre sa fille heureuse en le dénonçant à la justice?...

— Ah! c'est vrai, grand'mère, vous avez raison. J'avais oublié cette circonstance... Ah! c'est bien fâcheux, cela !...

— En tout cas, mon petit Sincère, je veux que tu me promettes une chose...

— Laquelle, bonne maman?

— C'est de ne plus aller seul dans la forêt de Sénart.

— Oh! soyez tranquille; je ne pense pas d'ailleurs aller de quelque temps voir nos bons amis.

— Pourquoi cela, Sincère?

— Parce que, près de ma bonne amie Camille, je ne saurais pas dissimuler; et si elle me parlait de son père...

— Oh! alors, tu as raison, Sincère; il vaut beaucoup mieux ne pas aller voir cette charmante femme que de troubler son bonheur.

Le lendemain de cette conversation, Sincère, qui a toujours ses idées, se rend comme d'ordinaire à l'atelier de son maître, et, tout en travaillant, dit à celui-ci :

— Monsieur a peut-être oublié qu'il a depuis longtemps déjà une coupe au ciseleur Harzmann, et qu'il ne l'avait empruntée que pour quelques semaines?

— Ah! c'est, ma foi! vrai, dit le peintre, je l'avais oublié; car depuis longtemps je n'en ai plus besoin... Eh bien! demain, tu reporteras cette coupe chez maître Harzmann,

en m'excusant près de lui de l'avoir gardée jusqu'à présent.

— Si vous le voulez, j'irai aujourd'hui, monsieur...

— Non, non; aujourd'hui, j'ai besoin de toi. Tu iras demain; un jour de plus ou de moins ne fera rien à l'affaire.

Sincère se tait; mais il voudrait déjà être au lendemain. La journée, la soirée, lui semblent bien plus longues qu'à l'ordinaire. La nuit, il dort peu, parce qu'il pense sans cesse qu'il ira le lendemain chez le complice de Saint-Croisy.

Ce moment arrive enfin. Dans le milieu de la journée, Sincère, sans en reparler à M. Delcour , de peur que celui-ci ne le retienne encore, va prendre la belle coupe qui est dans un coin de l'atelier; il l'enveloppe dans son mouchoir, puis sort vivement en tenant l'objet précieux sous son bras.

Le jeune apprenti n'est pas long à faire le trajet de son atelier à la demeure du ciseleur. Il arrive devant la vilaine maison du faubourg Saint-Martin.

— Je vais chez M. Harzmann, dit-il en passant devant le marchand de vins qui sert de portier.

Et on lui répond :

— Mamzelle Toinette vient de sortir... Mais, c'est égal, il y a toujours du monde, vous pouvez monter.

— La bonne est sortie, dit Sincère en montant le sombre escalier; tant pis, car elle bavardait beaucoup, cette petite bonne-là... et elle m'a déjà appris sur son maître des choses assez curieuses... Enfin, pourvu qu'on m'ouvre !...

Arrivé au second, devant la porte du ciseleur, Sincère se dispose à sonner, lorsqu'il s'aperçoit que la clef est dans la serrure. Il demeure un moment indécis, en se disant :

— La bonne est probablement dans les environs... elle

a oublié la clef sur la porte... ou l'a peut-être laissée exprès, comme les bonnes font souvent. Dois-je entrer?... Ma foi ! oui... D'ailleurs, je vais trouver du monde sans doute.

Sincère tourne la clef et entre dans la salle à manger, où déjà il a attendu la première fois qu'il est venu ; mais il n'aperçoit personne et n'entend aucun bruit.

— Comme c'est silencieux, ici ! se dit Sincère ; est-ce que tout le monde est sorti?... Ou plutôt, je me souviens à présent de ce que m'a raconté cette domestique sur son maître, qui dort au milieu de la journée et près duquel alors il est défendu d'approcher... Sans doute la maîtresse de la maison est sortie, et la bonne, sachant son maître endormi, en aura fait autant sans demander la permission. Attendons, elle ne peut tarder à rentrer.

Quelques minutes s'écoulent, personne ne paraît ; Sincere s'impatiente et se dit :

— Je n'ai pas envie de passer ici ma journée seul à attendre... Je ne puis laisser là cette coupe précieuse sans que quelqu'un sache que je l'ai rapportée ; car si je la laissais ici, une autre pers nne pourrait entrer comme moi, puisque la clef est sur la porte... Et si on la volait!... Oh ! je ne la laisserai certes pas ici. C'est par cette porte qui est là au fond que la domestique m'a conduit dans un petit salon tout garni d'étagères et d'objets d'art... Ma foi ! allons-y !... D'ailleurs, j'y trouverai peut-être du monde.

Sincère ouvre la porte du fond, traverse un petit couloir et se trouve dans le salon où il a vu maître Harzmann pour la première fois. Mais cette pièce est déserte comme les autres. Il s'assied sur un fauteuil, après avoir déposé la coupe précieuse sur un guéridon, et se dit :

— Attendons encore un peu... on viendra peut-être enfin.

Le siége sur lequel le jeune homme s'est assis se trouve

être tout contre une porte à moitié masquée par une portière qui n'est pas entièrement tirée. Il n'y a pas longtemps qu'il est à cette place, lorsque des gémissements, des plaintes arrivent jusqu'à lui; il prête l'oreille. Il se rappelle ce que la bonne lui a dit de son maître, près duquel il est défendu d'approcher pendant qu'il dort, et se dit :

— Il est là, sans doute... ce doit être lui que j'entends. Ah! il faut absolument que j'en apprenne davantage !... Quelque chose me pousse et me dit de profiter de cette occasion...

Sincère se lève doucement, ouvre avec précaution la porte qui est sous la tapisserie et entre sans faire de bruit dans une pièce bien sombre, où des rideaux fermés avec soin laissent à peine pénétrer un peu de jour. Cette pièce est la chambre à coucher du ciseleur; il est là lui-même, étendu sur son lit tout habillé et dormant, si l'on peut appeler dormir un sommeil sans cesse agité et pendant lequel on est presque en état de somnambulisme.

— Le voilà ! se dit Sincère en s'arrêtant à quelques pas du lit. Il dort... mais quel sommeil !... Il gémit... il parle !... Écoutons...

Le ciseleur s'agite de nouveau sur sa couche, en prononçant d'une voix saccadée ·

— C'est toi qui m'as perdu, Bouginier... Ce vol... ce vol... Tu m'avais dit que nous n'aurions pas d'autre crime à commettre... dans cette maison à Vincennes... Ah!... nous y sommes... oui... c'est là... c'est là!... Il y a cent vingt mille francs!...

Sincère frémit; ce qu'il entend est une révélation inattendue; ses cheveux se dressent sur sa tête, il n'ose plus respirer, de peur de perdre une parole de cet homme. Celui-ci s'écrie bientôt :

— Mais il y a du monde dans cette maison... un homme... une femme !... Il faut qu'ils meurent... ou nous

sommes perdus!... Fuyons !... tu m'as trompé... j'ai peur... Ah ! ne restons pas ici plus longtemps !...

— C'est lui !... c'est lui !... le voilà !... J'ai bien reconnu ta voix, misérable !... Ah ! je savais bien, moi, que je découvrirais les assassins de mes parents !...

Et en disant cela, Sincère a couru au lit, il a saisi Harzmann par un bras et le lui appuie fortement sur la poitrine. Le ciseleur s'est éveillé; il porte des yeux égarés autour de lui; il regarde ce jeune homme qui le tient cloué sur son lit et balbutie : — Qu'y a-t-il donc?... qu'ai-je dit!... Que me voulez-vous, monsieur?... qui êtes-vous ?...

— Qui je suis, misérable !... Je suis le fils de ce Charles Montaubert que tu as assassiné, ainsi que sa femme, dans leur maison, à Vincennes... Ne cherche point à nier... tu viens toi-même d'avouer ton crime !... Et moi, je viens venger mes parents...

Harzmann est comme anéanti : une pâleur mortelle couvre son visage; Sincère s'éloigne de lui avec horreur. Alors le ciseleur se jette à bas de son lit et tombe à genoux devant le jeune homme en murmurant :

— Monsieur, je ne nierai rien... D'ailleurs, je n'en ai plus la force ! Depuis longtemps mes remords me tuent... la mort est préférable à une telle existence... Vous êtes le fils de Charles Montaubert ?...

— Oui; et je veux venger mon pauvre père et ma mère...

— Monsieur, demain, justice sera faite...

— Et ton complice, celui que tu appelles Bouginier, n'a-t-il pas un autre nom ?...

— Il se fait appeler maintenant Saint-Croisy.

— Ah ! j'en étais sûr !... Et voilà donc la révélation de toute l'horreur que j'éprouvais auprès de lui !

— C'est Saint-Croisy, ou plutôt Bouginier, qui m'a entraîné au crime... Je suis bien coupable, je le sais; mais,

sans lui, je ne serais jamais devenu un assassin... Monsieur, je vous le répète, je me ferai justice ; mais, par pitié pour ma femme, pour mon fils, ne me perdez pas!... Ils sont innocents, eux... ne les condamnez pas au déshonneur!...

— De la pitié pour vous... qui m'avez fait orphelin!... Non!... non!...

— De grâce... je vous en supplie... pour mon enfant!...

En ce moment des pas se font entendre dans la pièce voisine; Harzmann se relève vivement; presque aussitôt sa femme et son fils entrent dans la chambre et semblent tout surpris d'y trouver un étranger.

La vue de cette femme, de cet enfant, cause une vive émotion à Sincère ; il ne se sent plus la force d'être impitoyable. Le ciseleur s'en aperçoit, et lui dit :

— Veuillez me laisser votre adresse, monsieur, et demain matin vous recevrez... de mes nouvelles.

Sincère écrit à la hâte sa demeure sur une feuille de papier que lui présente le fils du ciseleur ; puis, sans dire un mot, sans jeter un regard sur Harzmann, dont la vue lui rendrait peut-être toute sa fureur, il sort de la chambre, traverse l'appartement comme s'il se sauvait, et arrive enfin auprès de sa vieille grand'mère, respirant à peine et les traits tout bouleversés.

— Mon Dieu! que t'est-il donc arrivé encore, mon ami? dit madame Monclair en regardant Sincère avec effroi. Celui-ci l'embrasse d'abord, puis il lui raconte ce qui vient de se passer entre lui et le ciseleur. La vieille dame ne peut revenir de sa surprise; elle s'écrie :

— O mon Dieu! qui aurait jamais deviné!... Ce Harzmann... un voleur!... un meurtrier!...

— Et Saint-Croisy, son complice... Eh bien! bonne mère, vous ne vouliez pas me croire quand je vous disais, moi, que je découvrirais les misérables qui m'ont fait orphelin!...

— Ah! mon ami, cela semblait si peu probable!

— Il n'y a rien d'impossible pour la Providence!... Mais, maintenant, que faut-il faire, grand'mère? Conseillez-moi... Ne devrais-je pas aller dénoncer à la justice le crime de cet Harzmann?...

— Ah! mon ami... rappelle-toi sa femme, son enfant!... Ils sont innocents, ceux-là; tu vas les réduire au désespoir...

— Je me suis juré, grand'mère, que si je trouvais jamais les assassins de mes parents, je n'aurais point de repos qu'ils n'aient subi la punition de leur crime...

— Tu vois bien que ce misérable Harzmann est déjà puni, que ses remords le poursuivent sans cesse!...

— Ce n'est point assez... Oh! non... ce n'est point assez!...

— Enfin, cet homme ne t'a-t-il pas dit que demain matin tu recevrais de ses nouvelles?

— En effet, il m'a dit cela.

— Eh bien! attends au moins pour savoir ce qu'il veut te faire dire...

— Vous le voulez, grand'mère?... Pour vous obéir, j'attendrai jusqu'à demain... Mais, passé ce terme... oh! il faudra que justice soit faite.

Sincère passe toute cette journée et toute la nuit en proie à une agitation qui ne lui laisse pas un moment de repos.

Enfin, le jour est venu; il se lève, il ne peut rester en place, il ne sait à quel parti s'arrêter. Mais, à sept heures du matin, on frappe à sa porte. C'est un commissionnaire qui tient à la main une lettre et un paquet cacheté

— Monsieur Sincère Montaubert?

— C'est moi.

— Vous êtes bien Monsieur Montaubert en personne?...

— Sans doute, pourquoi?

— Parce qu'on m'a recommandé de ne remettre ceci qu'à vous-même en personne... Il paraît que ce sont des papiers importants.

— Et qui vous envoie?

— Je viens de chez M. Harzmann...

— C'est lui qui vous a remis cela pour moi?...

— Pas lui-même, mais sa femme... car il paraît que lui était très-malade ce matin.

— C'est bien, donnez...

Le commissionnaire est reparti. Sincère court trouver sa vieille mère, lui montre ce qu'il vient de recevoir, et dit :

— Lisons d'abord la lettre :

Il brise le cachet, et lit ce qu'une main tremblante a tracé :

« Quand vous recevrez cette lettre, je serai mort; le poison aura terminé ma vie. Je vous envoie les soixante mille francs, moitié de la somme qui a été volée à votre père. C'est Bouginier qui a eu l'autre moitié... Je désire que... ce Bouginier a un autre secret... que je sais... J'aurais voulu... Je n'y vois plus... Pardon... pitié... mon enfant!... »

Les derniers mots étaient illisibles. Sincère ouvre alors le paquet cacheté avec soin, et trouve dedans soixante mille francs en billets de banque. Il pousse un cri de joie en disant :

— Ah ! bonne mère, vous allez donc être heureuse, enfin! Votre vieillesse ne sera plus livrée aux privations... car je puis bien recevoir cette somme, n'est-ce pas?

— Si tu le peux!... Oh! oui, elle est bien à toi, mon ami, puisqu'elle vient de ton pauvre père... Mais où vas-tu donc... tu sors?...

— Oui, grand'mère, je vais chez ce Harzmann savoir... ce qui s'est passé... et s'il m'a écrit la vérité...

— Mon ami, prends garde ! point d'imprudence !... Pense à sa femme, à son fils !...

— Soyez tranquille...Mais je veux savoir à quoi m'en tenir.

Sincère ne marche pas, il court jusqu'à la demeure du ciseleur. Arrivé dans la maison, il s'arrête au fond de la cour, et la marchande de vins lui dit aussitôt :

— Ah ! monsieur, qui aurait cru cela!... Ce M. Harzmann, si bien portant hier... vous le savez bien, car vous êtes venu le voir hier, je m'en souviens...

— En effet, madame ; mais que lui est-il donc arrivé ?

— Il est mort, monsieur, mort de ce matin...

— Ah !... vous en êtes certaine ?

— Pardi !... les médecins sont venus, mais il n'était plus temps ! Les uns disent que c'est un coup de sang, les autres une attaque foudroyante !... Je crois qu'ils ne savent guère eux-mêmes ce que c'est... mais tant il y a que le pauvre cher homme est mort... et bien mort ! C'est un grand malheur, car c'était un bien honnête homme !...

Sincère n'a pas besoin d'en entendre davantage ; il retourne chez lui dire à sa vieille mère :

— Il ne m'avait pas menti... il s'est fait justice. En voilà un de puni, à l'autre ; maintenant !

— Comment, à l'autre ? répond madame Monclair, en regardant son petit-fils avec anxiété ; que comptes-tu donc faire, mon ami ?

— Ce que je compte faire, bonne mère, mais tout simplement retrouver, arrêter et faire justice du misérable Saint-Croisy... Oh ! pour celui-là, par exemple, je vous certifie que je n'aurai nulle pitié, car c'est le plus coupable, c'est lui qui a entraîné l'autre au crime...

— Mais, Sincère, tu oublies donc que ce Saint-Croisy... est... Ah ! c'est affreux à dire ! mais enfin il est le père de Camille...

— J'en suis bien fâché !... Pour celui-là, aucune considération ne m'arrêtera !...

— Mon ami... je t'en prie!... Comment! tu vas encore partir?... Où vas-tu?

— A Champrosey ; car je suis bien sûr que c'est par là que je trouverai celui que je cherche...

— Tu vas encore t'exposer!... De grâce, n'y va pas!... Songe à cette pauvre Camille ; tu vas détruire son repos... son bonheur...

— Bonne mère, vous chercheriez en vain à me retenir ; c'est plus fort que moi... il faut que j'accomplisse ma tâche! Je m'étais promis de découvrir les assassins de mes parents... je les connais!... J'ai juré qu'une fois découverts, ils recevraient la punition de leur crime... Laissez-moi tenir mon serment.

LVIII

Un écrin.

Après avoir vu partir Sincère pour Paris, Léoville était rentré dans son appartement, en se disant :

— Si, en effet, ce jeune homme a vu ce Saint-Croisy dans la forêt... et il ne peut pas s'être trompé, puisqu'il lui a parlé... pourquoi cet homme vient-il rôder près des lieux que nous habitons?... Aurait-il encore le projet de se présenter devant... devant Camille? Ah! je veillerai sur elle, je ne la quitterai pas d'un instant ; mais, en attendant, cachons-lui bien ce que je viens d'apprendre... que sur mon visage elle ne lise aucune crainte, aucune inquiétude... Je sais trop combien cela la rendrait malheureuse!

A l'heure du déjeuner, lorsque tout le monde se retrouve dans la salle à manger, Camille s'écrie :

— Où donc est Sincère?... Il devait aller ce matin visiter la forêt ; est-ce qu'il n'est pas encore revenu?...

— Si fait, il est revenu, dit Léoville ; mais, à son grand regret, il a été obligé de repartir pour Paris de bon matin...

- Comment! il est parti?

- Et sans nous dire adieu ? reprend le comte.

— Oh! ne l'accusez pas, mon oncle, ce n'est pas sa faute. Sincère s'est rappelé ce matin que son peintre, son maître, l'avait chargé pour aujourd'hui d'une commission importante... Il s'agissait de... de trouver un modèle... qui est indispensable pour un tableau que le peintre veut terminer. Sincère n'avait que bien juste le temps pour arriver à Paris et aller chez ce modèle... Il a eu bien du chagrin de partir sans vous dire adieu, ainsi qu'à toi, ma chère Camille ; mais il a pensé que vous dormiez encore, et il m'a chargé de vous témoigner tous ses regrets.

Camille ne semble pas beaucoup ajouter foi à l'histoire du modèle. Elle ne dit rien, mais devient rêveuse; quant au comte, qui n'a aucune raison de douter de ce qu'on vient de dire, il s'écrie :

— Mais je pense que nous reverrons ce jeune homme... il reviendra vous voir, n'est-ce pas, Léoville?

— Assurément, mon oncle, il me l'a bien promis.

— C'est que vraiment il me plaît, cet enfant... car c'est encore un enfant, et pourtant on voit qu'il a déjà le courage, la volonté d'un homme!... Tout en lui intéresse... sa figure d'abord, où respirent la candeur et la franchise... puis ses bons sentiments, puis ses malheurs... ses pauvres parents qu'il a perdus d'une manière si affreuse!... Il espère découvrir un jour les assassins... Mais il a bien peu de chance!... Le son d'une voix... quelques paroles qu'il a retenues... Il faudrait un concours extraordinaire de circonstances pour qu'il fût sur la trace des coupables.

— Je suis de votre avis, mon oncle, et c'est d'autant

plus malheureux pour Sincère, que les misérables lui ont aussi enlevé tout ce que son père lui aurait laissé.

— Oh! l'argent... cela peut se réparer. Je ferai quelque chose pour notre jeune peintre, et, d'abord, je veux reconnaître le cadeau qu'il m'a fait en me donnant le portrait de ma nièce... Mais à vous aussi, ma chère Camille, je dois quelque chose...

— A moi, mon oncle?...

— Oui, sans doute, votre cadeau de noces que vous n'avez pas reçu de moi...

— Ah! mon cher oncle, vous m'avez donné votre amitié, c'est le plus beau présent que vous pouviez me faire!... Je n'en veux point d'autre!

— Ma chère amie, en ceci, vous me permettrez bien de faire ma volonté... Je suis fort entêté parfois... d'ailleurs, vous ne voudriez pas me priver d'un plaisir... Mais, ce qui n'en est pas un, c'est qu'il faut que je vous quitte... que j'aille à Paris...

— Quoi! déjà, mon oncle, déjà penser à nous quitter! Vous ne vous plaisez donc pas avec nous?...

— Bien au contraire; aussi, soyez tranquilles, je ne serai pas longtemps absent; je reviendrai demain ou après-demain au plus tard, et je vais faire mes dispositions à Paris, afin de ne plus avoir à y retourner qu'avec vous, quand il vous conviendra de quitter la campagne.

— A cette condition, cher oncle, nous vous laissons partir.

Après le déjeuner, M. de Rochemart dit à Maurice de seller leurs chevaux; puis, après avoir embrassé Camille et pressé la main de son neveu, il monte sur son beau cheval, en disant en souriant à son troupier :

— Prends garde que Rognolet ne te jette encore à terre!

— Oh ! mon colonel... il n'y a pas de danger, mon colonel... Mais je suis si heureux de vous voir devenu... heu-

reux, mon colonel, que je m'y jetterais bien, si ça pouvait encore vous faire plaisir... N'est-ce pas, mon colonel?

On voit que Maurice se dédommage du temps qu'il était obligé de dire seulement : Monsieur le comte.

Après le départ de son oncle, Léoville ne quitte plus sa femme un seul instant. Plusieurs fois elle lui propose d'aller faire une promenade dans la forêt, mais il trouve toujours un prétexte pour ne point porter ses pas de ce côté; il veut voir les villages des environs, et c'est dans la campagne, à Corbeil, à Juvisy, à Riss, qu'il conduit Camille ; et celle-ci, qui se plaît partout où elle est avec son mari, n'insiste pas pour aller dans la forêt.

Mais le lendemain du départ du comte de Rochemart, Camille, tout en se promenant au bras de Léoville, sur les bords de la rivière, qui est à deux pas de leur demeure, lui dit :

— Mon ami, nous as-tu bien appris le véritable motif du prompt départ de Sincère?... Peut-être, devant ton oncle, avais-tu quelque raison pour le cacher... mais, à présent, tu pourrais bien, je pense, m'avouer s'il y avait une autre cause ?...

— Je t'ai dit, ainsi qu'à mon oncle, ce que notre jeune ami m'a dit en partant. Pourquoi vous aurais-je trompés?

— Pas toi, mon ami... mais Sincère; ne trouves-tu pas singulier qu'il ait voulu partir si précipitamment, après nous avoir encore répété la veille au soir qu'il ne s'en irait qu'après le déjeuner ?

— Il pouvait croire alors qu'on déjeunait beaucoup plus tôt ici; il ne connaît pas nos habitudes...

— Je craignais, moi, qu'une autre raison... qu'il n eût appris encore quelque chose de... fâcheux... touchant une personne... Oh! tu sais bien ce que je veux dire, mon ami!...

— Allons, allons, tu es folle, chère Camille! Ne vas-tu

pas encore te forger mille chimères... te créer des inquiétudes!... Sois tranquille; ici, ton mari veille sur toi, et personne ne viendra t'y trouver sans ma permission.

Camille remercie Léoville par un doux sourire, et ses craintes semblent dissipées.

Cependant le comte, après avoir acheté à Paris un magnifique écrin renfermant pour cent cinquante mille francs de diamants, se hâte de faire toutes ses dispositions pour retourner à Champrosey. Deux jours lui ont suffi pour terminer ses affaires; puis il dit à Maurice

— Fais seller nos chevaux; nous allons retourner chercher la demeure du capitaine Hamelin.

— Ah! mon colonel, je comprends... Je comprends parfaitement; nous retournons chez monsieur votre neveu!

— Oui, Maurice, car je sens maintenant que je ne puis plus me passer de la vue de ma nièce... Sa ressemblance extraordinaire avec... cette femme que j'aimais tant... m'a sur-le-champ entraîné vers elle.

— Tant mieux, mon colonel! Madame votre nièce remplacera cette fille que vous avez perdue... ou du moins que nous n'avons jamais pu retrouver...

— Oui... c'est ce que je me suis dit déjà! Tiens, Maurice, voilà ce que je porte à ma nièce pour cadeau... Crois-tu qu'elle sera contente?

Et le comte ouvre l'écrin qu'il tenait dans sa main et le présente au troupier, qui fait un pas en arrière, en s'écriant :

— Ah! saperlotte, mon colonel, ça m'éblouit... ça m'aveugle! On y voit trente-six chandelles; c'est magnifique, cela!...

— Oui, les diamants sont assez beaux.

— Ce sont des diamants!... Je disais aussi, ça doit être du fin!... Ça coûte bien cher, n'est-ce pas, mon colonel?

— Qu'importe! le principal est qu'ils plaisent à celle à qui ils sont destinés.

— Ces choses-là plaisent toujours, mon colonel ; ça ferait de fameux briquets tout de même !

Ainsi qu'il l'avait promis, le surlendemain de son départ, le comte est de retour à Champrosey. Léoville et sa femme le reçoivent avec la plus vive joie. Camille ressent pour M. de Rochemart la plus tendre affection, et, lorsque celui-ci lui présente son brillant cadeau, elle est éblouie par la beauté des diamants ; mais elle se jette dans les bras du comte, en s'écriant :

— Et pourtant ce magnifique présent ne saurait me faire vous aimer davantage, car j'ai pour vous les sentiments qu'une fille doit ressentir pour son père... pour un père qu'elle chérit...

— Ma chère Camille, dit M. de Rochemart, c'est aussi d'une fille qu'il faut que vous me teniez lieu... car je ne veux plus avoir de mystère pour vous et votre mari. Ce soir, je vous raconterai une histoire de ma jeunesse, qui eut une grande influence sur toute ma vie... Vous comprendrez alors pourquoi j'étais toujours triste, malheureux, et par suite grondeur et misanthrope ; vous me plaindrez, et vous me consolerez.

Léoville et sa femme sont bien curieux de savoir ce que leur oncle doit leur apprendre ; ils attendent la soirée avec impatience, et le comte va reprendre possession de sa jolie chambre, tandis que Maurice va retrouver Charlot et les gens de la maison auxquels il ne manque pas de dire :

— Mon colonel a fait à sa nièce un cadeau... digne d'une reine !... Nous avons apporté un écrin en diamants, mes enfants ! Voyez-vous, ça jette plus de feux que le soleil. ça lui fait du tort, parole d'honneur !

Le soir est venu. M. de Rochemart, assis entre Léoville et Camille, leur fait le récit de ses amours avec la baronne de Vermont, de tous les événements qui en furent la suite, et enfin des démarches inutiles qu'il a faites depuis près de

seize ans pour retrouver cet enfant, fruit de ses amours avec cette femme, qu'il allait épouser si la mort ne l'avait pas frappée.

Les jeunes mariés ont écouté le comte avec le plus vif intérêt.

— Pauvre jeune fille ! dit Camille; elle existe peut-être... et elle ne vous connaît pas !...

— Sa mère l'avait appelée Églantine... Ah ! je l'aurais tant aimée !...

— C'est bien singulier, dit Léoville, que le fils de cette nourrice ait emmené cette enfant, au lieu de chercher à la rendre à ses parents...

— Oui, je n'ai jamais pu deviner pourquoi...

— Et vous n'avez jamais pu retrouver cet homme ?

— Non... Et Dieu sait si, moi et mon fidèle Maurice, avons fait des recherches !...

— Dans quel pays habitait cette nourrice ?...

— En Touraine, dans un joli village appelé Ligneul... Tous les habitants y avaient connu la veuve Bouginier, c'était le nom de cette paysanne...

— Ligneul !.. Bouginier !... s'écrie Camille qui éprouve tout à coup une émotion dont elle ne se rend pas compte.

— Eh bien ! qu'avez-vous donc, ma chère nièce ? dit le comte. Ces deux noms ont paru vous frapper...

— Oh ! oui !... oui... mon oncle... ils m'ont frappée, en effet. C'était comme un souvenir qui arrivait à mon cœur... Ligneul... Bouginier... il me semble que ce n'est pas la première fois que j'entends ces deux noms-là !... Cela rappelle dans ma mémoire comme des souvenirs d'enfance... Oh ! c'est singulier, l'effet qu'ils ont produit sur moi !...

— Oui... c'est singulier, en effet, dit le comte; auriez-vous été élevée dans ce pays-là ?... Mais vous m'avez dit que vous étiez de l'Alsace, ainsi que vos parents ?

Camille rougit en répondant :

— Oui, c'est vrai!... Oh! je n'ai jamais été en Touraine...

— Mais, peut-être vos parents ont-ils connu ce Bouginier?... Peut-être allait-il chez eux!... Cherchez dans vos souvenirs...

— Non, monsieur, non... mes parents ne recevaient personne. Je ne sais pas pourquoi ces noms ont produit sur moi cet effet... Veuillez m'excuser de vous avoir interrompu.

— Eh! mon Dieu! chère enfant, je n'ai plus rien à vous dire. Je vous ai tout conté, mes amours, mes fautes, mes peines... A présent, c'est à vous de me tenir lieu de cette fille que le ciel n'a pas voulu me rendre ; vous avez beaucoup des traits de la baronne... vous me rendez mon enfant!... Vous comprenez maintenant pourquoi vous m'avez bien vite charmé ?

LIX

Le voleur.

La confidence du comte semble augmenter encore l'attachement que lui portent les jeunes époux, car ils veulent maintenant mettre tous leurs soins à lui faire oublier ses chagrins, ses espérances déçues.

Camille a remis à son mari le riche cadeau que lui a fait son oncle, n'ayant dans sa chambre aucun meuble qui ferme assez bien pour lui confier un objet d'un si grand prix. Mais Léoville a dans son cabinet de travail un fort beau secrétaire avec une caisse et de bonnes serrures, et c'est dans la caisse qu'il place l'écrin de sa femme.

Le lendemain de son arrivée, M. de Rochemart, tout en déjeunant, dit aux jeunes époux :

— Le temps est superbe aujourd'hui, mes enfants ; si vous voulez, nous en profiterons pour aller faire une longue promenade à cheval dans la forêt ?

— Oh ! cela me fera bien plaisir, dit Camille ; car, depuis que vous nous avez quittés, cher oncle, mon mari n'a pas voulu une seule fois me mener de ce côté-là...

Léoville tâche de sourire, en répondant :

— Voyez-vous, mon oncle, voilà déjà ma femme qui me gronde !... Je lui ai fait voir les environs de Corbeil, Juvizy... et plusieurs autres endroits fort jolis.

— C'est vrai, mon ami, mais tout cela n'a pas la beauté, la majesté d'une forêt !...

La partie est arrêtée. Léoville espère qu'ils ne feront pas de rencontres désagréables. Depuis trois jours que Sincère les a quittés, il n'est pas probable que l'individu qu'il a rencontré dans la forêt y soit toujours resté ; et, puisqu'on n'a pas entendu parler de lui depuis ce temps, c'est qu'il n'avait pas l'intention de vouloir encore parler à Camille.

Le jeune vicomte se dit tout cela en allant donner des ordres pour qu'on selle les chevaux, et Camille va revêtir un charmant habit d'amazone qui lui sied à ravir.

Tout le monde est prêt. Maurice a reçu l'ordre de suivre la cavalcade, et il saute sur Rognolet, pour lequel il a un redoublement d'amitié, depuis que le petit poney l'a si bien jeté à terre.

Pour ne point faire un détour, la société sort par le jardin et la petite porte qui ouvre sur la forêt, et par laquelle, en baissant la tête, un cavalier peut passer.

On n'a pas fait deux cents pas sous les arbres, que Maurice, qui, naturellement, se tient toujours un peu en arrière, s'écrie :

— Tiens !... qu'est-ce qu'il fait donc là, celui-là ?...

Léoville arrête son cheval en demandant à Maurice ce qu'il y a.

— Dame! répond le troupier, c'est un homme qui est couché là dans l'herbe ; je ne sais pas s'il dort... mais on dirait plutôt qu'il se cache...

— Eh! que nous importe!... Allons, venez donc, Maurice, ne nous arrêtons pas...

— Je vous suis, monsieur le vicomte ; c'est égal... il a une mauvaise figure, ce particulier-là!...

Léoville a repris le grand trot, et Maurice l'a suivi.

Depuis une heure la cavalcade parcourt les sentiers de la forêt, lorsque au détour d'un chemin, le cheval que monte Camille, effrayé par la chute d'un arbre qu'un bûcheron vient d'abattre, fait un violent écart qui fait pousser un cri à la belle écuyère. Elle ne tombe pas, mais il a fallu toute son adresse pour rester en selle.

Au cri poussé par Camille, le comte et son mari sont bien vite près d'elle.

— Qu'est-il arrivé? dit Léoville.

— Rien, mon ami, rien... j'ai eu un peu peur, voilà tout!

— Parbleu! s'écrie Maurice, il faut que madame se soit joliment tenue pour ne point tomber!... J'ai vu cela de loin, moi! Son cheval a fait tout à coup un écart et un saut de mouton!...

— Vous êtes bien pâle, ma nièce! Cet incident vous a fait mal?...

— Ce ne sera rien, mon oncle... mais j'avoue qu'en effet je me suis crue à terre...

— Ma chère amie, je pense qu'il ne faut pas pour aujourd'hui pousser plus loin notre promenade...

— Mon oncle a raison, dit Léoville, tu es fatiguée... émotionnée... retournons doucement vers la maison.

— Soit, messieurs, rentrons.

On tourne bride, et l'on revient à Champrosey. Cette fois, la cavalcade rentre par la grille. On descend de cheval devant la pelouse, et Camille marche en avant vers la maison, en disant :

— Je vais quitter mon amazone et me reposer un peu !

— Allez, ma chère nièce, dit le comte ; mon neveu et moi nous allons nous reposer en jouant au billard.

Camille aperçoit Charlot dans le jardin, et lui demande où est sa femme de chambre.

— Mon Dieu, madame, répond Charlot, je crois qu'elle est sortie avec la jardinière pour aller jusqu'à Juvizy... On pensait que madame ne rentrerait pas si tôt... Si madame veut que j'appelle la grosse Marianne, la cuisinière ?

— Non, non, c'est inutile; n'appelez personne.

Camille entre dans la maison. Son appartement est au premier étage. Elle traverse un large vestibule qui ouvre au rez-de-chaussée, et monte l'escalier qui est au fond. La jeune femme montait lentement ; la secousse qu'elle avait éprouvée, la lassitude que cause toujours l'exercice du cheval, tout se réunissait pour augmenter sa fatigue. En arrivant devant sa chambre, dont elle trouve la porte toute grande ouverte, il lui semble entendre du bruit dans la pièce qui est à côté, et cette pièce est le cabinet de son mari.

Camille s'arrête, le bruit continue... c'est comme une serrure que l'on cherche à forcer... La jeune femme devient tremblante... cependant, elle fait un pas dans la chambre. La porte du cabinet de Léoville est aussi toute grande ouverte, et, en avançant la tête, on peut voir jusqu'au secrétaire qui est en face... Elle regarde... Un homme en blouse bleue, et qu'elle ne peut voir que par derrière, est occupé à faire sauter la serrure du secrétaire.

Camille revient en toute hâte sur l'escalier, et, rassemblant ses forces, se met à crier :

— Au voleur !... Au secours !... Venez vite !...

Charlot, qui était près de la maison, accourt le premier ; il est bientôt suivi de Léoville et du comte.

— Qu'y a-t-il ?...

— Qu'avez-vous ? s'écrie-t-on de tous côtés.

— Un homme était là... dans le cabinet de mon mari... il forçait le secrétaire.

— Un voleur ! Oh ! il ne nous échappera pas !...

Et les trois hommes se précipitent dans l'appartement ; ils n'y trouvent personne... Ils regardent sous les meubles, dans la cheminée... rien ; on commence à croire que Camille a été le jouet d'une illusion, lorsqu'on entend des cris dans le jardin, et on voit Maurice qui tient sous lui un homme qui cherche encore à lui échapper, tandis que le troupier s'écrie :

— Il avait sauté par la fenêtre, le gredin !... Heureusement, je l'ai vu, moi... il était temps !... Il se sauvait et il emportait notre écrin, rien que ça !... Je le reconnais, c'est l'homme qui faisait semblant de dormir dans la forêt... Ah ! je me doutais qu'il méditait quelque mauvais coup !

On court aider Maurice ; le voleur est forcé de se rendre, ce qu'il fait du reste en conservant un air d'audace qui surprend tout le monde. Camille, restée un peu en arrière, n'a point encore pu envisager cet homme.

— Voyez quel air impertinent ! s'écrie Maurice. Voilà un voleur qui n'en est point à son début.

— Je ne suis point un voleur ! répond l'homme en blouse en relevant hardiment la tête, et vous ne devez pas me traiter comme tel...

— Tu n'es point un voleur, misérable ! dit le comte, lorsqu'on t'arrête tenant encore à la main cet écrin que j'ai donné hier à ma nièce ?

— Je sais parfaitement tout cela, monsieur le comte ; je sais que vous avez fait hier ce riche présent à la femme de

votre neveu ; mais, la jeune vicomtesse étant ma fille, j'ai pensé qu'un père avait le droit de faire un emprunt à sa fille ! J'étais venu ici pour cela, mais, n'ayant trouvé personne et étant un peu pressé... j'ai été au secrétaire, et, comme il était fermé, je l'ai forcé.

— Sa fille !... répètent le comte et tous les gens de la maison en haussant les épaules de pitié, tandis que Léoville frémit et garde le silence.

— Vous osez donner le titre de votre fille à la femme de mon neveu ! dit le comte en jetant sur Saint-Croisy un regard rempli d'indignation.

— Je l'ose, monsieur le comte, parce que cela est... Je suis incapable d'en imposer ; mais, au reste, tenez... voici ma fille qui s'avance... demandez-le-lui à elle-même ; vous verrez si elle me dément.

Camille venait alors d'arriver tout près de son mari ; elle porte ses regards sur l'homme que l'on vient d'arrêter, pousse un cri déchirant et tombe sans connaissance dans les bras de Léoville en murmurant :

— C'est lui... mon Dieu !... c'est lui !...

Cet incident produit un changement soudain sur toutes les physionomies. L'étonnement, un morne silence, succèdent aux menaces, à la colère.

Pendant que l'on emporte Camille dans la maison, et que son mari s'empresse de lui prodiguer des soins, Saint-Croisy regarde autour de lui avec assurance et fouille dans sa poche en murmurant :

— Sapristi ! j'ai perdu mes cigares !... J'en avais encore deux excellents, ce matin...

— Mais enfin, monsieur, reprend le comte en attachant sur Saint-Croisy des regards scrutateurs, ce que vous venez de nous dire est impossible !... Pourquoi avez-vous inventé cette fable ?...

— Monsieur le comte, j'ai l'honneur de vous assurer de

nouveau que je vous dis la vérité. On vous l'a cachée c'est possible ! mais il faut toujours bien que tout se découvre. Camille, la femme de votre neveu, est ma fille Lorsque sa mère est morte, l'enfant était encore en bas âge... j'ai dû l'emmener avec moi dans mes voyages, puis je lui ai fait donner de l'éducation... elle m'a coûté fort cher !... Il me semble donc tout simple que, me trouvant dans la détresse, j'aie recours à ma fille pour m'en tirer. Lorsqu'elle était petite, j'ai fait bien des sacrifices pour elle... C'est assez l'usage que les enfants rendent à leurs parents malheureux les bons offices qu'ils en ont reçus.

Le comte est stupéfait ; l'assurance de Saint-Croisy, son langage, qui n'est point celui d'un homme sans éducation, tout se réunit pour jeter le doute dans son esprit. Il veut aller interroger son neveu, mais Maurice lui crie:

— Eh bien ! mon colonel, que faisons-nous de cet homme?...

— Conduisez-le dans une chambre de laquelle il ne puisse sortir.

— Oh ! soyez tranquille, monsieur le comte, dit Saint-Croisy, je n'ai nullement envie de me sauver ; maintenant que l'on sait quels liens m'unissent à votre noble famille, vous comprenez bien que je ne m'en irai pas ainsi ?... Ma fille est dans l'opulence, moi, je suis dans la misère ; ne peut pas rester comme cela...

— Quel gredin ! murmure Maurice en regardant Charlot. Ça, le père de la vicomtesse? Non, non, mille bataillons, ce n'est pas possible !... Qu'il soit ce qu'il voudra, je ne le laisserai pas échapper !... Où allons-nous le conduire ?

— Il y a, de l'autre côté de la maison, avant le verger, une espèce de tourelle ; c'est un pigeonnier : par le haut, les fenêtres sont trop étroites pour qu'on puisse passer au travers, et il n'y a en bas qu'une porte solide.

— C'est bien ; conduisons ce monsieur dans le pigeonnier.

Et Maurice se tourne vers Saint-Croisy, en lui disant :

— Suivez-moi...

Celui-ci ne fait aucune difficulté. Charlot et le jardinier marchent derrière ; on introduit Saint-Croisy dans la tourelle, qui a dans le bas une pièce assez vaste. Au moment de s'y voir seul, ce monsieur appelle Maurice en lui disant :

— Vous voudrez bien me faire envoyer de quoi me restaurer, car je meurs de faim ; depuis hier je n'ai rien pris.

— C'est juste, répond le troupier, et nous avons bien vu que vous étiez venu ici pour prendre quelque chose !

LX

Découverte.

Le comte s'est hâté de se rendre près des jeunes époux ; Camille avait repris connaissance ; mais elle versait des torrents de larmes dans le sein de son mari, en murmurant :

— Ce que je redoutais tant est arrivé !... Je t'ai perdu... je t'ai déshonoré, et ton oncle va me maudire !

Léoville s'efforçait de calmer, de consoler sa femme, en lui disant :

— Mais tu n'es pas coupable de cela, toi ! Tu sais bien que je n'ai aucun reproche à te faire, puisque tu m'avais tout confié... Cet événement ne peut donc rien changer à mes sentiments.

Lorsque M. de Rochemart entre dans l'appartement,

Camille court se jeter à ses pieds ; elle prend ses mains qu'elle baigne de ses larmes, en lui disant :

— Pardonnez-moi, monsieur, ne me maudissez pas !

Le comte, qui était entré avec un front sévère, ne peut conserver son courroux en regardant Camille et en entendant sa voix ; il la fait asseoir près de lui, en lui disant :

— Calmez-vous, pauvre femme, remettez-vous... mais, à présent, il faut que je sache la vérité tout entière.

Léoville s'empresse de raconter à son oncle toute l'histoire de Camille, en ayant bien soin de répéter sans cesse que c'était ce qu'elle savait sur son père qui lui faisait toujours refuser d'être sa femme. Il termine son récit en montrant au comte la lettre que Saint-Croisy avait écrite à sa fille pour lui annoncer qu'il allait changer de conduite, s'expatrier, et qu'elle ne le reverrait jamais ; ajoutant que c'était seulement après avoir reçu cette lettre que Camille avait enfin consenti à l'épouser.

M. de Rochemart a écouté attentivement ce récit ; il prend ensuite la main de Camille, qu'il presse doucement dans les siennes, en lui disant :

— Ne pleurez pas ainsi, chère enfant... il n'y a pas de votre faute dans tout cela !

— Ah ! monsieur, est-ce que vous m'aimerez encore un peu ? s'écrie Camille en levant ses beaux yeux sur le comte.

Et celui-ci l'embrasse, en lui disant :

— Je ne le voudrais pas que cela me serait impossible. Voyons ! causons un peu sur cette affaire qui, malheureusement, a eu tant de témoins ! Ce monsieur Saint-Croisy me fait l'effet d'un fort triste sujet... Qu'est-ce qu'il veut ? C'est de l'argent, et pas autre chose !... Eh bien ! nous lui en donnerons en le priant de vouloir bien ne plus revenir.

— Oui, mon oncle, oui, c'est cela, dit Léoville ; cette nuit, nous le ferons évader, et, demain, on dira qu'il s'est échap-

pé... Quant aux propos qu'il a tenus, personne n'y ajoutera foi... et...

Charlot entr'ouvre la porte de l'appartement en disant :

— Pardon, monsieur, mais M. Sincère vient d'arriver... il voudrait bien vous voir...

— Sincère !... Oh ! il peut venir... il peut entrer... s'écrie Léoville, qui ajoute ensuite : Nous pouvons causer devant lui. Sincère connaît toute l'histoire de Camille, et, depuis quelque temps, il cherchait sans cesse les traces de Saint-Croisy, dont il voulait connaître la conduite.

— Oui, dit Camille, et il me disait la vérité, lui !

Le jeune apprenti entre dans l'appartement; la sueur coule de son front, mais ses yeux ont une expression de joie inaccoutumée ; et, en le voyant, chacun s'écrie

— Que vous est-il donc arrivé, Sincère... votre physionomie nous annonce quelque chose ?...

— Ah ! messieurs... ma bonne amie, pardon si j'arrive comme cela... Vous ne pensiez pas me revoir si tôt... ni moi non plus !... Mais j'ai tant de choses à vous apprendre !...

— Remettez-vous... calmez-vous... vous êtes en nage.

— Ah ! c'est que depuis deux heures je cours, je cherche dans la forêt... J'espérais l'y trouver, je ne l'y ai pas vu... Ah ! monsieur le comte, mes bons amis, félicitez-moi, j'ai découvert les assassins de mes parents !...

— Il serait possible !...

— Oui, oui. Je savais bien que j'y parviendrais; écoutez... écoutez-moi.

Sincère fait le récit de sa visite chez le ciseleur, et de tout ce qui s'y est passé, des événements qui en ont été la suite ; chacun l'écoute avec le plus vif intérêt ; enfin le comte lui dit :

— Mais l'autre, son complice, celui qui l'a, dit-il, entraîné au crime, qui donc est-ce ?

— Quoi! je ne vous l'ai pas encore dit?... C'est son ami... celui que j'avais vu avec Harzmann sur les bords du canal... Saint-Croisy, enfin!

Camille pousse un cri d'horreur et cache son visage dans ses mains en murmurant :

— Un assassin, lui!... toujours!... Ah! c'est trop!... c'est trop!...

— Malheureux! dit Léoville en s'adressant à Sincère, vous n'avez pas pitié d'elle... Vous voulez donc la tuer?...

— Je veux, je dois venger mon père, ma mère!... Mais ce misérable, qui se fait appeler Saint-Croisy, il se cache sous un faux nom : c'est Bouginier qu'il se nomme!

— Bouginier! s'écrie le comte en saisissant les deux mains de Sincère. Ah! comment avez-vous dit?... Répétez, répétez, par grâce!...

— J'ai dit Bouginier, monsieur le comte ; c'est le véritable nom de Saint-Croisy.

— Ah! Léoville, entends-tu?.., Camille, séchez vos pleurs, chère enfant! Alors vous n'êtes pas la fille de ce misérable!.., Vous êtes celle que j'ai perdue, que je cherche depuis si longtemps!...

Camille semble renaître à la vie ; elle regarde le comte en balbutiant :

— Ah! monsieur, mon cœur l'avait deviné, alors; car j'avais pour vous la tendresse d'une fille.,.

— Et cette ressemblance qui vous a tant frappé, dit Léoville, n'est-ce pas encore une preuve que ma chère Camille est cette fille qu'on vous avait ravie?...

— Oh! je l'ai toujours dit, moi, s'écrie Sincère ; il n'est pas possible que ma bonne amie soit la fille de ce scélérat!

Le comte est tellement ému qu'il peut à peine parler ; il embrasse encore Camille, puis dit à Sincère :

— Voyons, mon ami, rappelez-vous bien tout... Ce Harz-

mann ne vous a pas dit autre chose concernant ce Bouginier ?

— Non, monsieur. Si j'avais su, je l'aurais interrogé. . mais, après avoir reçu sa lettre, quand je retournai pour le voir, il était mort.

— Et cette lettre, l'avez-vous sur vous ?...

— Oui, monsieur, oui... la voilà.

Le comte parcourt rapidement le commencement de la lettre de Harzmann, mais il s'arrête sur ces mots : « *Ce Bouginier a un autre secret que je sais... J'aurais voulu... Je n'y vois plus...* »

— Un autre secret ! s'écrie Léoville. Plus de doutes, c'est de Camille que ce Harzmann voulait parler !... Il savait que son complice se faisait passer faussement pour son père...

— Mon Dieu, dit Camille, quel malheur que cet homme soit mort sans en avoir pu dire davantage !

— Soyez tranquille, chère enfant, dit le comte, nous saurons bien faire parler ce Bouginier !

— Le faire parler ! dit Sincère, mais il me semble que pour cela il faudrait d'abord le tenir.

— Le tenir, reprend Léoville, mais il est ici !... Il s'y était introduit pour voler... nous l'avons arrêté à temps.

— Il est ici ! s'écrie Sincère, dont les yeux expriment alors l'indignation, la fureur ; il est ici !... Ah ! conduisez-moi vers lui... il faut que je confonde ce misérable... il faut qu'il sache que je connais tous ses crimes !...

Ce n'est pas sans peine que l'on parvient à calmer un peu Sincère. On convient de se rendre sur-le-champ près du prisonnier ; mais, la présence de Camille n'étant pas nécessaire pour ce que l'on veut savoir de cet homme, dont la vue lui cause toujours une impression pénible, c'est sans elle que le comte, Léoville et Sincère se rendent à la tourelle.

Maurice faisait sentinelle devant la porte. En l'aperce-

vant, le comte lui crie : — Bouginier est retrouvé... c'est l'homme qui est enfermé là...

— C'est lui qui est notre Bouginier ! s'écrie l'ancien troupier en faisant un bond de joie. Mais alors mon colonel, madame la vicomtesse, qu'il ose appeler sa fille... ce serait...

— La mienne, Maurice ! Oui... tout me dit que c'est elle !... Ouvre-moi vite cette porte!... Il me tarde de parler à cet homme !

LXI

L'adolescent.

Saint-Croisy ou plutôt Bouginier, comme nous le nommerons désormais, puisque nous savons que c'est son véritable nom, était assis devant une table et mangeait fort tranquillement les provisions qu'on lui avait envoyées, en se versant d'un fort bon vin, auquel il revenait souvent. Le comte et Léoville entrent les premiers ; Sincère reste un peu en arrière ; il ne veut pas se montrer sur-le-champ. Bouginier ne semble nullement ému de leur visite ; il se contente de se lever pour les saluer, puis se rassied et continue son repas en disant :

— Vous permettez, messieurs ? mais j'avais grand besoin de me restaurer... Monsieur le vicomte, je vous fais compliment de votre vin ; il est excellent.

— Monsieur, dit le comte en s'avançant vers Bouginier, nous savons maintenant à qui nous avons affaire, et vous essayeriez en vain de déguiser encore la vérité : la femme de mon neveu n'est pas votre fille... et vous ne vous nom-

mez pas Saint-Croisy. Votre véritable nom est Bouginier... et Camille est l'enfant qui fut confiée à votre mère par la baronne de Vermont.

Bouginier se trouble un moment en s'entendant dire son véritable nom ; mais il se remet bien vite, et répond :

— Qui est-ce qui vous a fait ces histoires-là, monsieur ce tome?

— C'est moi! s'écrie Sincère en se montrant tout à coup et allant se placer devant Bouginier. Oui, moi, Sincère Montaubert... fils de ce Charles Montaubert que tu as assassiné, ainsi que sa femme... dans leur maison à Vincennes. Ah! tu vois que je te connais bien, misérable!... Tu voulais aussi m'assassiner, il y a quelques jours, dans la forêt... Je t'y ai cherché aujourd'hui, moi ; mais voilà ce que je te réservais, si tu avais tenté de m'échapper.

En disant ces mots, Sincère sort de ses poches une paire de pistolets dont il dirige les canons sur Bouginier ; ce n'est pas sans peine que Léoville lui fait remettre ses armes dans sa poche.

Bouginier est devenu livide pendant que Sincère parlait ; cette fois, il ne peut dissimuler son trouble et balbutie :

— Je ne sais pas... je ne comprends pas... ce que vous me dites...

— Tu veux encore nier ton crime, reprend Sincère, mais il est trop tard! Ton complice, le ciseleur Harzmann, a tout avoué, lui... Il avait au moins des remords ; je voulais le livrer à la justice... il n'a pas voulu attendre son arrêt : le poison lui a épargné l'infamie ! Mais la mort de Harzmann ne suffit pas pour venger mes parents... je ne te ferai pas grâce, à toi!...

En apprenant que Harzmann est mort, un éclair de joie illumine les traits de Bouginier. Il reprend son assurance et répond :

— Je vous répète, monsieur, que je ne sais pas ce que

vous voulez dire, et que je suis fort innocent de tout ce dont vous m'accusez. Parce qu'il a plu au ciseleur Harzmann, qui avait contre moi une vieille haine, de prétendre que j'ai été son complice dans un crime qu'il a commis, ce n'est pas une raison pour que cela soit... Il vous a dit aussi que je m'appelais Bouginier; c'est encore un mensonge, je n'ai jamais porté ce nom-là; c'est pourquoi je répondrai aussi à monsieur le comte que je ne comprends pas un mot à l'histoire qu'il me débite, et que Camille, la femme de son neveu, est bien ma fille. Ah! je conçois que cela ne flatte pas cette noble famille; c'est pour celai sans doute qu'on a inventé ce roman d'un enfant qui fut confié à ma mère... par une baronne?... J'en suis fâché, mais cela ne prendra pas... je suis trop bon père de famille pour renier mon enfant.

Le comte et Léoville sont stupéfaits de l'audace, du sang-froid que montre cet homme. Ils se regardent et semblent se demander quel moyen employer pour obtenir qu'il dise la vérité. Sincère n'a pas leur indécision : ses yeux, toujours attachés sur Bouginier, ne le perdaient pas de vue une minute, et l'on voit que les dénégations que celui-ci lui oppose n'ont aucune influence sur son esprit.

M. de Rochemart s'adresse de nouveau au prisonnier, en lui disant :

— Monsieur, quel que soit le motif secret qui vous fait refuser de nous avouer la vérité, il y en a certainement un qui vous guide avant tout... c'est le désir d'avoir de l'argent!... Eh bien! convenez que Camille n'est pas votre fille, et je vous donne trente mille francs... et votre liberté.

Pendant que le comte dit cela, Sincère serre ses poings avec force et mord ses lèvres, mais il ne dit pas un mot.

Bouginier fait à M. de Rochemart un salut gracieux et répond :

— Monsieur le comte, je suis vraiment désolé de ne pouvoir vous être agréable ; mais, pour tout l'or du monde, je ne conviendrais pas d'une chose qui n'est pas... Vous m'offririez un million que ma réponse serait la même !

Léoville et son oncle sont désespérés. Sincère conserve toujours le même silence, et la même expression se peint sur sa physionomie.

La nuit est venue. Charlot apporte une lampe qu'il place sur la table. Saint-Croisy-Bouginier se verse de nouveau à boire.

Après quelques instants de silence, le comte s'adresse de nouveau à Bouginier, en lui disant :

— Monsieur, quelle somme exigez-vous pour convenir enfin que Camille n'est pas votre fille?... Parlez ; je vous la promets d'avance...

— J'ai déjà eu l'honneur, monsieur le comte, de vous dire que pour un million... et c'est gentil, cependant, un million!... je ne conviendrais pas d'une chose qui n'est pas. Encore une fois, je vous répète que je ne suis pas le Bouginier que vous cherchez.

— Sortons ! dit le comte en regardant Léoville, et tous deux font signe à Sincère de le suivre; mais celui-ci ne le fait qu'après avoir dit au prisonnier :

— Tu peux les tromper, eux!... mais tu ne me tromperas pas, moi !

Lorsque Bouginier est de nouveau seul dans la tourelle, il se dit :

— Les imbéciles!... qui croient que je conviendrai que je ne suis pas le père de Camille!... Mais c'est leur doute seul qui me sauve!... Ils n'oseront jamais envoyer devant la justice un homme qui affirmera être le père de la vicomtesse... Si j'avouais la vérité, je ne serais plus qu'un misérable voleur pour lequel ils n'auraient aucune pitié... et

alors même que le comte tiendrait sa parole... ce qui est possible... il y a des gens qui tiennent leur parole!... cet autre petit qui a découvert un crime bien plus grand... Oh! celui-là ne me laisserait pas m'en aller avec leur argent... Je n'avouerai jamais!... Le comte et son neveu me rendront la liberté et me donneront de l'or sans condition... parce que ma présence ici est un supplice pour Camille et pour eux ; mais je leur dirai seulement au revoir.

Camille attendait avec anxiété le retour de son mari et de son oncle. Ceux-ci reviennent tristes, accablés.

— Cet homme ne veut rien avouer ! dit Léoville, Et, pourtant, nous lui avons offert tout l'or qu'il demanderait !...

— Oui, dit Sincère, mais en avouant qu'il est Bouginier, il sait bien qu'il se reconnaîtrait pour l'un des assassins de mes parents.

— Chère enfant! dit le comte en prenant la main de Camille, tu n'en es pas moins ma fille... Tout me le dit... tout me le prouve.

La jeune femme sourit tristement; on voit que le doute torture encore son cœur. Quelque temps s'écoule; on garde le silence, chacun semble absorbé dans ses pensées.

— Pourquoi n'avez-vous pas fait avertir l'autorité? dit enfin Sincère ; il ne faut pas que ce misérable échappe à la justice.

— Il est trop tard ce soir, dit Léoville; attendons à demain... peut-être la nuit fera-t-elle faire à cet homme des réflexions qui changeront son langage. En attendant, vous devez avoir besoin de repos, Sincère... Vous savez où est votre chambre?... allez vous reposer, mon ami. Nous-mêmes, après une journée si cruelle, nous éprouvons aussi une extrême fatigue... nous nous verrons demain...

— A demain donc, répond Sincère d'un ton bref; puis il prend une lumière, salue profondément ses hôtes et se retire.

— J'avais hâte qu'il fût parti, dit alors Léoville, pour te tranquilliser, ma chère Camille ; car tu ne voudrais pas que ce Saint-Croisy... ce Bouginier, fût livré à la justice, n'est-ce pas?...

— Oh! non, mon ami...

— Nous ne le voulons pas non plus, chère enfant, dit le comte; les débats de cette affaire seraient trop pénibles pour vous... mais Léoville et moi nous nous sommes compris. Cette nuit, nous allons donner la clef des champs au prisonnier, en lui remettant une somme assez forte pour qu'il nous laisse en repos pendant longtemps... Toujours peut-être!...

— Oh! oui, laissez-le s'échapper...

— Demain on dira à Sincère que le prisonnier s'est évadé... mais il sera déjà loin.

Tout étant bien convenu, Camille, un peu plus calme, rentre dans son appartement. Le comte fouille ensuite dans son portefeuille en disant :

— Je n'ai là que douze mille francs...

— Moi, je puis en ajouter huit mille, dit Léoville ; ce sera, je pense, suffisant, et je dirai à cet homme que si, plus tard, il est sans ressources, je viendrai encore à son aide; à condition qu'il ne se présentera jamais devant Camille.

— C'est cela, mon ami, donnons de l'argent à ce misérable, puisque c'est le seul moyen d'assurer le repos de la femme... Tu iras le trouver ?

— A minuit, lorsque je serai bien sûr que tout le monde dormira. Quant à Maurice...

— Je vais lui recommander de t'obéir comme à moi-même... Tu lui diras de ne pas voir le prisonnier s'évader, et il ne verra rien... ou plutôt tu le relèveras de faction.

Le comte sort pour parler à son soldat. Léoville met dans son portefeuille la somme destinée à Bouginier ; puis chacun se retire dans son appartement.

A minuit Léoville quitte doucement sa chambre; il descend au jardin, marche vers la tourelle; Maurice est toujours en sentinelle, mais sur quelques mots que lui dit le neveu de son colonel, il s'éloigne en poussant un soupir de regret.

Léoville ouvre la porte de la tourelle; il allume alors une lanterne, et trouve le prisonnier assis dans un coin de la salle, où il ne dormait pas.

— Tenez, monsieur, dit Léoville en présentant le portefeuille à Bouginier, prenez ceci; il y a là-dedans vingt mille francs; et, quand vous n'aurez plus rien, écrivez-moi... ou bien à mon oncle, et on vous fera passer de l'argent à l'endroit que vous désignerez...

— A la bonne heure, comme cela! dit Bouginier en prenant le portefeuille, voilà des manières d'agir qui me plaisent.

— Vous allez partir; vous gagnerez le fond du jardin... vous ouvrirez facilement la porte qui donne sur la forêt...

— Oh! soyez tranquille, monsieur le vicomte, je connais déjà le chemin... je serai bientôt dehors.

— Laissez-moi d'abord sortir et regagner la maison. Ne redoutez pas la sentinelle, je l'ai renvoyée...

— Très-bien! très-bien! Recevez mes salutations, monsieur le vicomte... mes compliments à ma fille.

Léoville sort de la tourelle; il regarde un moment autour de lui, n'entend aucun bruit et retourne à grands pas vers sa maison.

Il y avait cependant près de là quelqu'un qui veillait, qu observait tout. Sincère avait deviné que les intentions du comte et de Léoville étaient de rendre la liberté à cet homme dont ils ne pouvaient obtenir aucun aveu; mais il ne voulait pas, lui, que l'assassin de ses parents pût échapper au châtiment qu'il méritait. Après avoir monté un instant

dans sa chambre, le jeune homme avait éteint sa lumière, puis était sorti bien doucement de la maison. Il s'était dirigé vers la tourelle, et s'était caché dans un épais buisson, d'où ses regards ne perdaient pas de vue la porte de la prison.

Il avait donc aperçu Léoville arriver et renvoyer Maurice. Il l'avait vu s'introduire dans la tourelle, puis en sortir seul sans fermer la porte. Quelques instants après, il avait reconnu Bouginier se montrant à l'entrée de cette porte, et qui, après avoir regardé un moment autour de lui, s'était jeté à grands pas dans l'allée qui menait au fond du jardin.

— Ah! misérable! je ne te laisserai pas échapper, moi! se dit Sincère, en sortant précipitamment de sa cachette. Et, aussitôt, s'élançant sur les pas de celui qui se sauve, il fait feu sur lui de ses deux pistolets.

Bouginier tombe au second coup.

Le bruit des armes à feu a été entendu de la maison. Bientôt on accourt avec des flambeaux. Le comte et Léoville arrivent des premiers; ils sont bientôt suivis de Maurice et de tous les domestiques; ils trouvent Sincère auprès de Bouginier, qui est étendu à terre et couvert de sang : une balle lui a traversé le dos et la poitrine; il n'a plus que quelques instants à vivre.

— Vous vouliez le faire sauver! s'écrie Sincère; mais, moi, j'avais juré de venger mes parents.

On veut porter secours au blessé; il les repousse en faisant signe qu'il veut parler. On se penche vers lui... il murmure :

— Vos secours seraient inutiles... je sens bien que je vais mourir!... Je n'ai plus de raison pour mentir... Camille n'est pas ma fille... c'est celle de la baronne. J'avais eu la sottise... de conter cela à Harzmann... La petite s'appelait Églantine... j'espérais que sa beauté... un jour... dans ma poche... son acte de baptême...

Il ne peut en dire davantage, il expire.

— Eh bien! s'écrie Sincère, ai-je eu tort de tirer sur lui?...

Pour toute réponse, le comte et Léoville pressent Sincère dans leurs bras; puis, ivres de joie, ils courent apprendre à Camille qu'elle peut désormais, en toute assurance, donner au comte de Rochemart le nom de son père, et Maurice court à son tour serrer Sincère dans ses bras en lui disant :

— Mille noms de nom!... Je n'étais pas content de quitter la faction... mais vous êtes un brave garçon!..

CONCLUSION

Terminons par des tableaux plus gais; ceux que nous venons d'écrire s'éloignent un peu de nos habitudes... mais ce jeune Sincère nous a entraînés; nous ne pouvions pas le laisser en chemin.

Le comte de Rochemart a reconnu publiquement Camille pour sa fille. Cela a fait d'abord beaucoup jaser dans le monde, mais le comte a deux cent mille francs de revenu; avec cela on s'inquiète peu des propos et de la médisance.

Rien ne trouble le bonheur de Camille depuis qu'elle connaît enfin ses véritables parents; et comme on assure que le bonheur embellit, ce qui n'a jamais été vrai pour beaucoup de gens, mais qui peut se dire pour les femmes qui sont déjà jolies, la jeune épouse de Léoville ne trouve de tous côtés que des admirateurs lorsqu'elle se montre, soit au bal, soit au spectacle, soit à la promenade

Endymion Dufourré, qui a toujours ses mollets, son toupet et son corset, l'aperçoit souvent passer dans une élégante calèche, et s'écrie :

— Mais quelle est donc cette dame qui ressemble tant à madame Édouard?...

— C'est bien elle, lui dit un jour le major Piquevert, qui se trouve être près de lui sur le boulevard, j'en suis certain; je viens de la saluer, ainsi que son mari... le vicomte Léoville de Rochemart, qui nous payait du champagne quand il venait dîner à l'hôtel Pothery.

— En vérité! Mais elle a donc trois visages, cette femme-là?... Elle était madame Édouard... elle était le jeune Ju-

lien... car la brune Amanda m'a avoué enfin que ce jeune homme était une femme... et puis la voilà maintenant qui est vicomtesse de Rochemart!

— Oui, mon cher monsieur; mais, quelle que soit sa position, convenez qu'elle est toujours charmante?

— Pas en homme... non; en homme, elle ne m'a pas charmé du tout.

Sincère, rentré dans une partie de sa fortune, fait à sa bonne grand'mère une heureuse vieillesse, et s'assure à lui-même un bel avenir, en acquérant un vrai talent en peinture.

Étienne Vincent s'est remis à faire des statuettes, ce qui ne l'empêche pas de travailler toujours à son drame : *le Mont Vésuve*.

Théobald de Rubencourt est plus homme de lettres que jamais : à force d'encenser ses confrères, il a obtenu d'eux un peu de réciprocité : ces messieurs, en parlant l'un de l'autre, ne s'appellent que le spirituel, le brillant, l'ingénieux, l'intelligent, le délicieux écrivain!... et, à force de le répéter, ils finissent eux-mêmes par le croire.

Madame Abricotine est devenue tellement grasse, qu'elle peut se passer de crinoline, de cerceau et de cage... C'est une économie. Mademoiselle Théodorine, leur fille supérieurement élevée, continue à contredire ses parents, pour montrer qu'elle a du caractère.

On ignore si, en se mariant, mademoiselle Tulipet a continué de changer le dictionnaire, et si elle écossera ses enfants.

M. Lentille est devenu borgne en regardant une comète; M. Grandbec a trouvé un jour deux étages de sa maison à terre; il a obligé ses locataires à les rebâtir.

L'hôtel Pothery, avec son joli pavillon tapissé de rosiers, continue d'avoir la table d'hôte la plus courue des Prés-

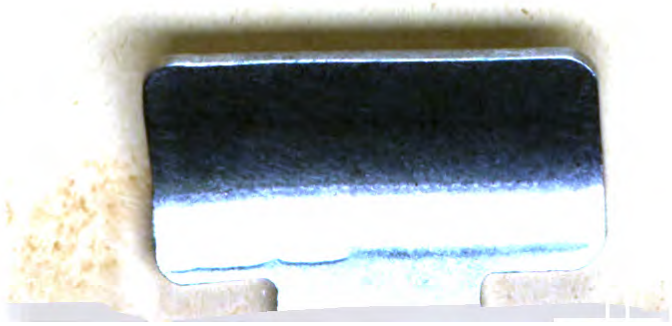
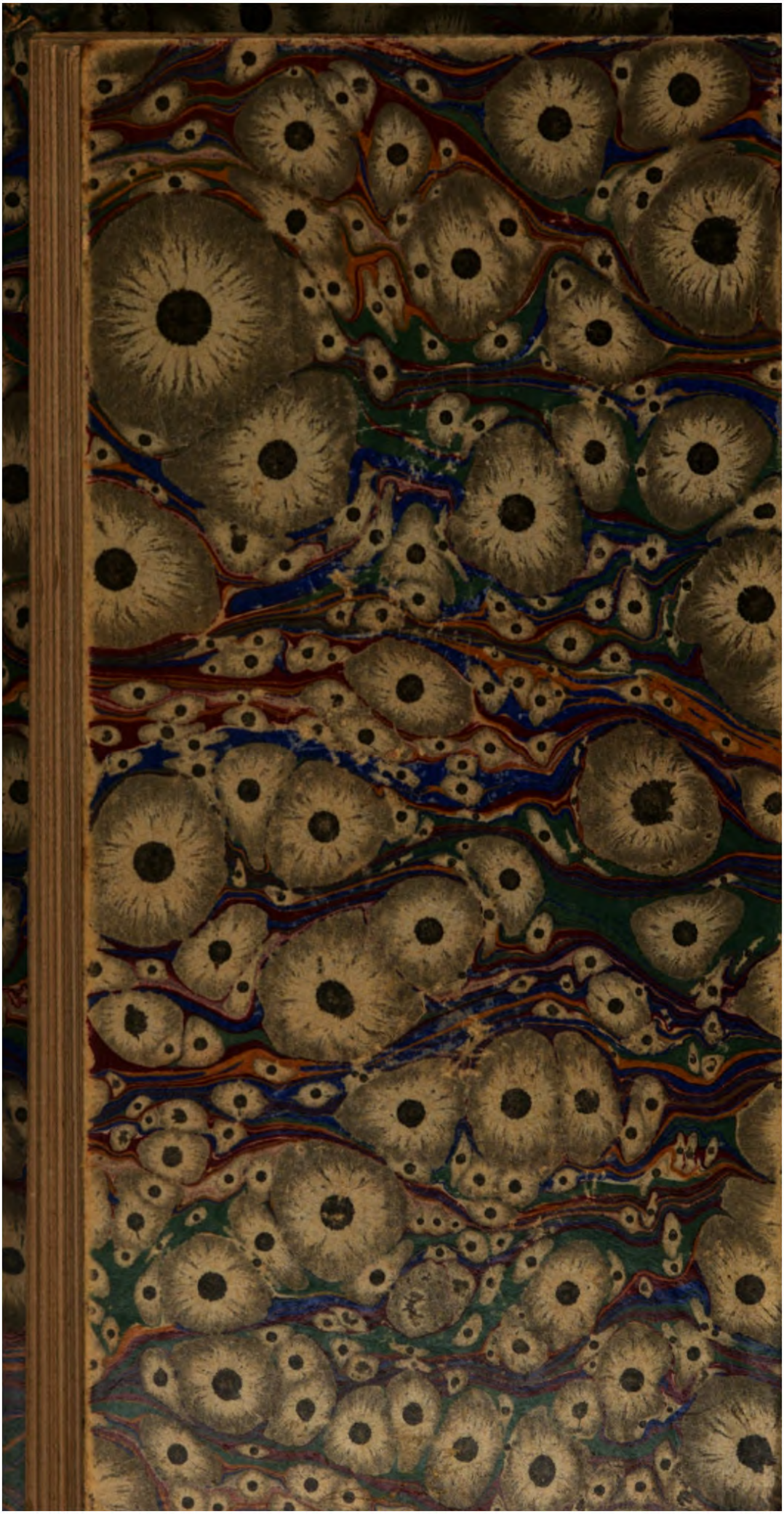
Saint-Gervais; madame Pothery s'informe toujours de ce que vous avez mangé à vo're déjeuner, et Ro:e-d'Amour accommode encore quelquefois du loup pour du chevreuil. Mais, bah !... à la campagne !...

FIN

TABLE

	Pages
XXXIII. — Les actions de charbon de terre	1
XXXIV. — Nouveaux renseignements	11
XXXV. — Le corset	20
XXXVI. — La femme du ciseleur	30
XXXVII. — Promenade dangereuse	41
XXXVIII. — Changement à vue	51
XXXIX. — Monsieur Julien	57
XL. — Un voisin incommode	64
XLI. — Monsieur Consonne gris	70
XLII. — Dangers du costume masculin	80
XLIII. — Effets de la pipe turque	92
XLIV. — Bonheur	100
XLV. — Une commission	104
XLVI. — Le Nouveau Monde	118
XLVII — Le cuissard de chevreuil	130
XLVIII. — Souvenirs du passé	136
XLIX. — Trop parler nuit	149
L. — La veuve Coloquinte	158
LI. — Une scène de ménage	170
LII. — Une femme à trois visages	178
LIII. — Le but de ce monsieur	184
LIV. — Une pièce du Gymnase	197
LV. — Doux intérieur	208
LVI. — La forêt de Sénart	218
LVII. — Le sommeil	227
LVIII. — Un écrin	237
LIX. — Le voleur	244
LX. — Découverte	251
LXI. — L'adolescent	256
Conclusion	265

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imp. Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

77781019